
U d'/of OTTAWA
39003002110285



7-51

THÉATRE COMPLET

DE

JEAN RACINE

III



CORBEIL. — TYP. ET STÉR. CRÉTÉ.

THÉATRE COMPLET

DE

JEAN RACINE

ÉDITION NOUVELLE

PAR

N. M. BERNARDIN

Ancien élève de l'École normale supérieure, Agrégé des lettres,
Professeur au lycée Charlemagne.

TOME TROISIÈME



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

NOTICE SUR BAJAZET

Dans notre *Notice sur Andromaque* nous avons montré comment Racine avait tiré du *Pertharite* de Corneille l'intrigue de sa tragédie; il est possible qu'il ait dû quelques scènes de son *Bajazet* à l'*Othon* du même Corneille. Nous avons eu déjà l'occasion de parler dans notre *Notice sur Britannicus* de cette tragédie curieuse, mais froide, et nous n'en voulons pas entreprendre ici l'analyse longue et pénible : « Je puis dire, écrit Corneille, qu'on n'a point encore vu de pièce où il se propose tant de mariages pour n'en conclure aucun. » Il y a énormément d'esprit dans *Othon*, et c'est cet abus de l'esprit qui a perdu la vieillesse de Corneille; il voulait faire toujours du nouveau, et, tout entier à cette curiosité, dans ses derniers ouvrages, il n'a plus laissé parler son cœur comme dans ses premières tragédies, il n'a pas su échauffer ces œuvres intéressantes. Quoi qu'il en soit, l'intrigue de *Bajazet* est en germe dans *Othon :* Plautine va épouser Othon, lorsqu'on s'aperçoit que Camille, nièce de Galba et héritière de l'empire, rougit au nom d'Othon. Plautine se sacrifie, et veut donner l'empire à son amant. Mais à peine Othon a-t-il prononcé quelques paroles polies, dans lesquelles la crédule Camille voit un aveu d'amour, que voilà Plautine jalouse, comme le sera Atalide; ce qui ne l'empêchera pas plus tard de vouloir encore une fois, oubliant sa jalousie, se sacrifier pour son amant. On le voit, Othon, Plautine et Camille sont vis-à-vis les uns des autres dans la même situation que Bajazet, Atalide et Roxane. Mais les personnages de Corneille raisonnent; ceux de Racine souffrent; d'une part, du bel esprit, de l'autre, des cris de passion; la situation est la même, et les deux pièces ne se ressemblent pas, heureusement pour *Bajazet* [1].

On a généralement coutume de considérer comme une grande hardiesse de Racine le fait d'avoir mis sur la scène française un sujet turc. Cependant le poète pouvait s'appuyer snr de nombreux précédents, et, depuis Gabriel Bounyn, qui avait donné en 1561 une tragédie intitulée *la Soltane*, il s'était formé une sorte de cycle ottoman, comme les Grecs avaient eu le cycle d'Œdipe et le cycle des Atrides. Les intrigues qui tant de fois avaient fait couler le sang impérial dans le palais des ancêtres de Murad [2], avaient fourni à nos

1. Si, considéré au point de vue de l'intérêt dramatique, l'*Othon* de Corneille est une triste tragédie, il n'en reste pas moins vrai que c'est une curieuse et piquante comédie politique.

2. On trouvera des renseignements sur toute cette partie de l'histoire des Ottomans dans les *Préfaces* de Racine et dans les notes dont nous les avons accompagnées.

poètes un grand nombre de tragédies, et l'on avait pu, après *la Soltane,* voir à Paris, en 1630, *le Grand et dernier Solyman* de Mairet; en 1637, le *Soliman* de Dalibray, imité, comme celui de Mairet, d'une pièce italienne de Bonarelli della Rovere ; la *Roxelane* de Desmares, en 1643 ; enfin, en 1647, l'*Osman* de Tristan l'Hermite, qui mettait en scène un drame datant de vingt-cinq ans à peine [1].

C'était beaucoup de tragédies turques : il est vrai qu'elles n'avaient guère de turc que le nom. Prenons pour exemple *la Soltane*, de Bounyn. Quel en est le sujet? Rose, un nom fort peu turc, est la femme de Solyman, et elle a une jalousie de belle-mère pour Moustapha, un fils de son mari. Elle expose en alexandrins ses inquiétudes maternelles à Sirène, sa dame d'honneur, qui essaie de les apaiser en vers décasyllabiques. Rustan, gendre de Rose, s'unit à elle pour perdre Moustapha ; on suppose un billet, par lequel Moustapha déclare qu'il veut épouser Izabel, la fille unique du roi de Perse, ennemi mortel de Solyman. Le Soltan rappelle son fils de l'armée. Moustapha, malgré ses pressentiments, malgré un rêve dans lequel il a vu pêle-mêle Morphée, Thalie, Phœbé, Mahomet et Pluton, malgré les conseils du Sophe, qui le dissuade d'obéir au Sultan, se hâte de se rendre auprès de son père, et voici le dénouement:

LE SOLTAN.

Sus, sus, Muets, courez, volez, aigrissez vos courages,
Aiguisez vos glaives seigneus, vos furiantes rages,
Or sus occiez, meurdrissez ce traitre déloial,
Hautain qui m'a voulu ravir mon sceptre emperial [2].

MOUSTAPHA.

Las, Soltan, sans offence
Me veus-tu faire outrance ?

LE SOLTAN.

Or sus doncques, Muets, Muets, or doncques sus.

MOUSTAPHA.

O meurdre.

LE SOLTAN.

Sans tarder que l'on lui coure sus.
Or il est mort ? Oui, or il a receu la quête
Et le gain du pourchas de sa belle conquête ;
Or il est mort le traitre, or je me vois vangé
Du traitre déloial qui m'avait outragé,
Du traitre qui voulait me meurdrire et occire,
Hautain pour s'emparer de mon superbe empire.
Sus, sus, Pages, soudain, sus, enlevez ce cors
Qu'on le jette dehors.

A part les muets, qui étranglent Moustapha, il n'y a rien de turc dans la pièce de Bounyn ; car les thrénodies que viennent réciter les Génies de Moustapha ne nous paraissent avoir rien de commun avec la religion de Mahomet.

Le *Soliman* de Dalibray présente encore moins de couleur locale. Le sujet est le même que celui de *la Soltane;* mais au dé-

1. On peut citer aussi *le Grand Tamerlan et Bajazet*, de Magnon (1647), qui traita it un sujet appartenant à une époque plus reculée.
2. On a pu remarquer que ce quatrain était composé de vers de quatorze syllabes; le premier hémistiche en compte huit.

nouement Rose, qui est devenue la Reine, reconnaît dans Moustapha son propre fils; elle le justifie, et obtient de Soliman qu'il lui laisse épouser Persine, la fille du roi de Perse, une guerrière qui, dans un combat, s'est éprise de Moustapha, et depuis, pour pénétrer jusqu'à lui, s'est déguisée en soldat. C'est tout simplement un roman espagnol que Dalibray a habillé d'une robe turque. Lorsque Mairet avait traité en 1630 le même sujet, il ne lui avait pas donné une couleur plus orientale ; ne faisait-il pas comme Bounyn, suivre Solyman d'un page? et le sérail n'existe que de nom dans cette tragédie, dont le cinquième acte cependant est original : Solyman, qui a feint de fiancer Moustapha et Despine, sa maîtresse, leur envoie comme présent de noces une hache et un bandeau ; tandis qu'ils s'étonnent et s'inquiètent, les janissaires arrivent, s'emparent des deux amants, et le Sultan, de sa fenêtre, prononce leur arrêt. La fenêtre se referme. Elle se rouvre aux plaintes de Moustapha, et l'Empereur laisse tomber ces mots :

.... Si j'entends de vous ni murmure, ni plainte,
Si le moindre des miens en reçoit une atteinte,
Le corps de votre amante exposé tout au jour
Servira de spectacle aux pages de ma cour.

La fenêtre se referme encore, et bientôt entre un page avec un billet adressé par l'Empereur au chef des janissaires :

Osman, dépêchez-vous.

Il est impossible de nier l'originalité familière et sauvage de cette scène ; mais elle n'est pas plus turque que saxonne ou hongroise.

Au contraire, on sent à chaque vers dans l'*Osman* de Tristan l'Hermite [1] un effort constant pour peindre les usages [2] et les mœurs du pays dans lequel il a placé l'action de son drame ; drame étrange, comme toutes les œuvres signées du même poète, où le mauvais goût s'étale sans honte, mais où il est racheté par des beautés de premier ordre. L'harmonie de l'édifice, Tristan s'en soucie peu, mais il sait dessiner fièrement certaines parties, et son imagination trouve des traits heureux. Quand la toile se lève, la Sultane, sœur d'Osman est endormie et rêve : un songe affreux la tourmente. Tandis que, réveillée par ses femmes, elle leur expose ses noirs pressentiments, son frère survient, et s'entretient en sa présence de l'amour qu'il ressent pour la Fille du Mouphti, dont il a vu le portrait, et qu'il a donné ordre de lui amener ; la Sultane s'irrite :

Il fait dresser son lit, lorsqu'on creuse sa tombe [3],

1. L'*Osman* de Tristan de l'Hermite fut publié en 1656, après la mort de l'auteur, par Quinault, qui le fit précéder d'une *Dédicace* à Monseigneur le comte de Bussy, lieutenant-général des armées du Roi. C'était une dette de reconnaissance que Quinault payait à Tristan ; le vieux poète avait pris en affection le jeune Quinault ; il lui avait fait donner la même éducation qu'à son fils, et, en 1653, avait lu, comme de lui, et fait recevoir à l'Hôtel de Bourgogne la première comédie du jeune homme, *les Rivales*.

2. Pour récompenser un de ses serviteurs, Osman commande

Qu'on lui donne une veste et qui soit de drap d'or.

3. II, I.

s'écrie-t-elle, et elle lui donne avis de se défier des janissaires, sourdement irrités de voir leur prince déguiser une retraite sous l'apparence d'un pèlerinage « à la Sainte-Médine ». Elle lui raconte un rêve qu'elle a fait, dans lequel le vieux et saint Moustapha, l'oncle du Sultan, a vu la prédiction d'une chute prochaine pour Osman, et elle lui rappelle que, comme tous les fous, Moustapha lit dans l'avenir :

Lorsque de tous péchés une âme s'est purgée,
De dons surnaturels elle est avantagée,
Et, s'élevant au Ciel, elle manque aux accords
Dont elle doit régler les mouvements du corps :
De là viennent, Seigneur, ces gestes qui font rire,
Que l'ignorant méprise, et que le sage admire,
Et nous devons toujours révérer les propos
De ceux de qui l'esprit n'est jamais en repos.
En leurs dérèglements la grâce est manifeste,
Puisqu'ils sont agités d'une cause céleste.

Mais ces paroles ont pour unique résultat d'irriter Osman contre Moustapha :

Si j'entrais en colère, il me prendrait envie
De voir s'il a prévu le terme de sa vie,
Si de quelque fer chaud il peut être aveuglé,
Si d'une corde d'arc il doit être étranglé.
S'il ne craint point la flamme, ou n'a point peur encore
De trouver en buvant trop d'eau dans le Bosphore [1].

Sur ces entrefaites, on amène la Fille du Mouphti ; mais Osman la trouve moins belle que son portrait, et, brutalement, la renvoie. La jeune fille déplore sa honte, et, oubliant l'amour secret qu'elle éprouve pour celui qui la méprise, quand le Bassa Sélim vient lui annoncer la révolte prochaine des janissaires et lui offrir de la venger si elle veut répondre à son amour, elle lui dit :

Je connaîtrai ton cœur, quand je verrai sa tête [2].

L'acte suivant est rempli tout entier par le récit de la révolte, qu'apaise le seul aspect du Sultan ; mais la sédition éclate à nouveau, et au quatrième acte la Sultane, qui accourt éperdue, dit à son frère :

Seigneur, tout est perdu ; vingt mille hommes en armes
Menacent le Serrail et viennent fondre ici !
Tu les verras bientôt. — Ils me verront aussi [3],

répond Osman ; et bientôt en effet les janissaires demandent très haut à parler au maître, sachant bien à quoi leur témérité les expose ; car, dit Sélim,

Nous connaissons fort bien cette fausse fenêtre,
D'où souvent en secret il nous voit sans paraître [4].

1. II, II.
2. II, V.
3. IV, II.
4. IV, III.

Osman se montre au balcon :

Qui vous fait assembler pour me donner conseil ?
L'ombre est-elle en état d'éclairer le soleil ?

Mais, loin de céder à ces altières paroles, ils demandent les têtes de trois des amis de l'Empereur, qui entre en fureur :

Leur audace à tel point ose se dérégler !
Où sont des Capigis qu'on les aille étrangler [1] ?

et l'acte se termine sur les menaces mutuelles du Sultan et de ses légions.

A l'acte V, Osman paraît, triste; Moustapha, le fou, vient d'être proclamé. Tandis que le Sultan détrôné exale sa douleur en stances, il voit approcher la Fille du Mouphti.

Cieux ! Qu'est-ce que je vois ? Cette fille importune
Accroît par son objet ma mauvaise fortune ;
Ne prenons pas la route où ses pas sont tournés,
Ou passons promptement un mouchoir sur le nez [2]

La pauvre jeune fille l'arrête ; elle a choisi le moment où il est abandonné de tous, pour lui déclarer qu'elle lui pardonne et qu'elle 'aime. Mais rien ne peut vaincre l'aversion d'Osman ; il s'éloigne, et bientôt la Fille du Mouphti apprend qu'il a succombé après une héroïque résistance. Elle s'écrie qu'il n'est pas mort, puisqu'il vit encore dans son cœur, et elle perce ce cœur, afin d'achever le héros. Tel est le dénouement ridicule de cette œuvre pittoresque, qui renferme des parties remarquables, et qui offre à notre admiration deux rôles superbes, ceux d'Osman et de la Fille du Mouphti. Cet amour dédaigné est marqué de traits assez touchants et assez énergiques pour mériter d'être signalé, même à côté des fureurs de Roxane.

Si le XVIe siècle et le XVIIe ont produit un nombre relativement encore assez restreint de tragédies turques, les nouvelles turques foisonnent au contraire à cette époque ; la Turquie était le pays à la mode, et peu d'auteurs résistaient à la tentation d'y placer un récit quelconque. Parmi ces Nouvelles, il en est une qui mérite tout particulièrement notre intérêt.

Vers la fin de 1656, Segrais avait publié sous ce titre : *Divertissement de la Princesse Aurélie*, deux volumes de Nouvelles, écrites avec cette délicatesse et cette élégance qui caractérisent ses œuvres. La dernière de ces Nouvelles, *Floridon ou l'Amour imprudent*, que Silerite (la marquise de Mauny) raconte « d'après un homme de qualité qui a été longtemps ambassadeur à Constantinople [3] », repose

1. IV, IV.
2. V, I.
3. Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce personnage M. de Cézy, don Racine parle dans ses deux *Préfaces*.

évidemment sur les mêmes données que *Bajazet*. Voici l'analyse de cette Nouvelle :

« Contre la cruelle coutume des Ottomans, qui ne parviennent jamais à l'Empire qu'ils ne fassent mourir tous leurs frères, l'Empereur Amurath ne fit point mourir deux frères qu'il avait. Il se contenta d'emprisonner fort étroitement Ibrahim, qui était fils d'une même mère que lui, s'assurant sur la stupidité qui paraissait en ce Prince, car on ne peut pas en imaginer une plus grande. Mais non seulement il laissa vivre le Prince Bajazet, quoiqu'ils fussent nés de différentes Sultanes ; il l'aima encore d'une amitié si extraordinaire qu'il ne pouvait être un moment sans lui. Il est vrai que si la beauté, la vertu et la bonne grâce ont quelque droit sur l'âme d'un barbare, toutes ces qualités, qui étaient en ce jeune Prince au suprême degré, méritaient un traitement particulier. On ne peut se figurer un homme de meilleure mine, et l'étude où il s'était adonné, contre la coutume des princes de sa nation, avait ajouté à tant de belles qualités qu'il avait reçues de la nature un esprit si agréable, si prudent et si accort, qu'il ne faut pas s'étonner si son frère, qui d'ailleurs n'était pas incapable d'estimer la vertu, en avait fait presque son favori [1]. » Bajazet, d'ailleurs, qui est habile, flatte son frère en lui cédant l'avantage à tous les exercices d'adresse.

Il a en outre une puissante protectrice, qui n'est autre que la Sultane Roxane, mère d'Amurath : « Cette Princesse avait eu Amurath dès l'âge de treize ou quatorze ans, et ainsi, quoique l'Empereur en eût vingt-trois ou vingt-quatre, par le soin qu'elle avait eu de conserver sa beauté, elle ne laissait pas d'être une des plus belles femmes de tout l'Empire [2]. » Les mérites de Bajazet touchèrent le cœur de la Sultane, et bientôt « cette femme qui toute sa vie n'avait rien aimé que le gouvernement [3] », et qui « était extrêmement violente en tous ses désirs [4] », s'éprend d'une vive passion pour le jeune prince. Après quelques scrupules, elle se décide à lui faire des ouvertures dans une longue et sombre galerie, et, le lendemain, lui fait remettre le billet suivant : « Le Prince Bajazet est le plus aimable de tous les hommes : c'est le secret que j'avais à lui dire ; et c'est à lui à en connaître l'importance, puisque la Sultane est obligée de le lui révéler. » Au reçu de ce billet, Bajazet, dont le cœur n'a pas encore connu l'amour, consulte Achomat, un vieil eunuque, qui a servi sous la Sultane, sa mère ; Achomat le décide à répondre aux avances de la Sultane Roxane, qui, « arrivant la mort d'Amurath, le pourrait mettre en possession de l'Empire, et Amurath était tous les jours dans les périls de la guerre [5]. »

L'intérêt pousse donc Bajazet à cette liaison, qui n'est connue que

1. P. 1-3.
2. P. 6,
3. *Ibid.*
4. P. 8.
5. P. 31.

d'Achomat et de Floridon, une petite esclave de dix-sept ans, dont l'affection de la Sultane a fait une puissance au sérail. « Pour Amurath, ils se contentèrent de lui cacher leur passion, de peur de s'attirer sa colère, et d'être obligés de le déposséder du trône, ce qui ne se pouvait sans le faire mourir; et la tendresse que la Sultane avait pour ce fils, et la véritable amitié que Bajazet avait pour son frère, les empêchèrent toujours d'en concevoir la moindre pensée[1]. »

Cependant Floridon partageait la chambre de Roxane; Bajazet la voyait sans cesse; elle ne voyait pas d'autre homme que Bajazet; le péril même qui devait résulter de leur liaison fut cause qu'ils formèrent cette liaison. La Sultane s'aperçut bientôt des froideurs de Bajazet; elle comprit qu'elle avait une rivale; mais elle ne pouvait soupçonner sa favorite. Une nuit, elle se lève, et trouve dans les vêtements de Bajazet deux lettres de Floridon. Elle fait appeler la jeune fille, qui s'évanouit; Roxane, dans le transport de sa fureur, pense à la défigurer, puis à la tuer. Enfin, elle se calme, et songe froidement à sa vengeance. Elle avait l'autorité souveraine : « Amurath était alors en Perse, et il avait laissé cette Princesse à Constantinople avec une autorité absolue[2]. » Elle fait comparaître Bajazet devant elle, lui montre les lettres de Floridon, et l'accable de reproches[3]. Le Prince « voulait se charger de tout le crime et excuser Floridon; mais pensant à la grande passion que l'Impératrice avait pour lui, il prévoyait que ce ne serait qu'augmenter sa furieuse jalousie, et, bien loin de sauver son amante par ce moyen, il craignait de la perdre, si déjà elle n'était perdue. Ainsi il demeurait aussi interdit qu'on le puisse être. Et cependant la Sultane, qui voyait sa confusion, le pressait étrangement : « Tu te tais maintenant, ajoutait-elle, et ta bouche si savante en faussetés pour séduire mon cœur qui t'adorait, n'a rien à me répondre à présent que tu connais qu'il ne peut plus te croire. » Et elle continue longuement sur ce ton. « Jusque-là Bajazet ne lui avait rien répondu; mais voyant enfin que ses regards s'adoucissaient, et que cette grande colère se dissipait par les pleurs qui lui tombaient des yeux[4] », il la supplie de ne punir que lui, et d'épargner Floridon; il proteste de sa tendresse pour la Sultane : « Ah! ingrat, s'écria-t-elle, c'est là où je t'attendais : ne crois pas m'en faire accroire avec tes fausses protestations : la crainte que je ne perde ma rivale te met en la bouche tous ces discours; et tu ne songes pas tant à me fléchir que tu songes à la sauver[5]. »

Toutefois, craignant que, si elle perd Floridon, le regret n'abrège les jours de Bajazet, Roxane, qui est une femme expérimentée, qui

1. P. 32.
2. P. 56.
3. Voir les notes du vers 1480.
4. P. 75.
5. P. 78.

sent qu'elle vieillit, car « son miroir ne lui en peut plus cacher mille témoignages[1] », se résout à partager un cœur, qu'un acte de cruauté de sa part lui enlèverait peut-être à tout jamais ; elle laissera vivre Floridon : « Je la vais faire passer à Péra ; là, elle sera logée dans un Serrail, où je ne veux pas que rien lui manque, et où elle n'aura rien qui lui puisse faire remarquer la décadence de sa fortune, que d'être privée de l'honneur de me voir. Choisis tel jour de la semaine que tu voudras pour le passer avec elle, il te le sera permis ; mais si hors ce jour-là je découvre que tu la voies un seul moment, ni le souvenir de l'amitié que j'ai eue pour elle, ni la passion que j'ai pour toi, ne me pourront empêcher de vous faire mourir tous deux dans les plus cruels supplices qu'on puisse imaginer, quand le déplaisir de t'avoir donné la mort me devrait coûter la vie un moment après[2]. » Tout s'accomplit comme l'entend la Sultane. Elle a si bien pardonné à l'ingrat, qu'Amurath, à la suite d'une sédition de ses troupes qui veulent élever Bajazet au trône, ayant envoyé l'ordre d'étrangler son frère, Roxane fait mettre à mort le courrier. Mais elle apprend bientôt qu'elle est encore trompée, et que Bajazet se rend plus souvent à Péra qu'il ne lui est permis. Elle feint d'être malade, se déguise, le suit, et n'a bientôt plus de doutes ; elle se résout donc à la perte du perfide : « Mais quand il lui fallait songer à la manière de l'exécuter, quand elle se représentait qu'elle ne le verrait plus, et quand elle songeait combien elle l'avait aimé, ce n'était pas un léger combat dans son esprit. Ses menaces méprisées et son amour outragé tant de fois lui inspirèrent les plus cruelles résolutions dont une femme irritée puisse être capable ; mais les charmes de Bajazet et l'amour invincible qu'elle avait pour lui le défendaient extrêmement. »

Enfin le Sultan envoie un nouveau courrier ; Roxane ne fait plus de résistance aux ordres de son fils, et Bajazet est étranglé le soir même : « Floridon évita d'abord la colère de la Sultane ; mais peu à peu elle fit sa paix au point que la Sultane la souffrit dans Constantinople. Elle accoucha d'un fils qu'elle eut de Bajazet ; la Sultane aima même cet enfant, et c'est ce jeune Prince qui, ayant été envoyé par sa mère à la Mecque, avec une autre Sultane de ses amies qui y allait par dévotion, fut pris, il y a cinq ou six ans, par les Chevaliers de Malte, avec tous les riches présents qu'elle y envoyait[3]. »

Il semble que la Nouvelle de Segrais n'ait pas été très répandue, et, dans tous les cas, qu'elle n'ait pas été connue de Racine ; sans quoi le poète n'aurait fait que jouer sur les mots et équivoquer, en écrivant que le sujet de sa tragédie ne se trouvait encore dans aucune histoire imprimée. Il est évident que Segrais et Racine ont développé le même fait, et les rapports entre les deux œuvres sont fort nom-

1. P. 99.
2. P. 81-85.
3. P. 117-118.

breux, comme l'a pu montrer cette analyse, bien que l'action présente quelques différences. Ainsi Roxane n'est plus dans Racine la mère, mais la favorite d'Amurath, ce qui relève un peu Bajazet à nos yeux; Floridon n'est plus une esclave, mais une princesse, et, à part le nom du personnage, le rôle d'Acomat appartient tout entier à Racine. La vengeance de la Sultane est, dans Segrais, bien peu turque et bien peu vraisemblable; et il est étrange que Corneille ait justement choisi l'auteur de *Floridon* pour lui faire remarquer tout bas que Racine avait habillé ses Turcs à la française[1].

Tous les ennemis de Racine s'empressèrent de se ranger à l'avis de Corneille, et ce fut désormais la critique à la mode. On n'y avait pas songé tout d'abord (on ne s'avise pas de tout), puisque, le 13 janvier, Madame de Sévigné écrivait à sa fille : « Racine a fait une comédie qui s'appelle *Bajazet*, et qui enlève la paille; vraiment elle ne va pas en *empirando* comme les autres. M. de Tallard dit qu'elle est autant au-dessus de celles de Corneille que celles de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer; voilà ce qui s'appelle bien louer; il ne faut point tenir les vérités cachées. Nous en jugerons par nos yeux et nos oreilles :

Du bruit de *Bajazet* mon âme importunée

fait que je veux aller à la comédie. »

Ainsi tout d'abord un concert d'éloges s'est élevé, qui a étouffé les critiques, s'il s'en est produit. Madame de Sévigné va à l'Hôtel de Bourgogne, et, le 15 janvier, elle rend compte à Madame de Grignan de ses impressions : « La comédie de Racine m'a paru belle; nous y avons été......... J'y trouve quelque embarras sur la fin; il y a bien de la passion, et de la passion moins folle que celle de *Bérénice*. Je trouve cependant, à mon petit sens, qu'elle ne surpasse pas *Andromaque*. » Le mot de Corneille ne s'était pas encore répandu. Lorsque paraît la pièce imprimée, il a déjà fait fortune; on le répète, on le commente; de Visé écrit dans le *Mercure :* « Le sujet de cette tra-

1. On a dit aussi que l'idée de *Bajazet*, ou tout au moins de l'intrigue de la pièce, avait été inspirée à Racine par des événements contemporains, et l'on a rappelé la reine Christine de Suède faisant assassiner en 1656 l'infidèle Monaldeschi, on a parlé du prince de Condé et de Mademoiselle du Vigean : « Le duc d'Enghien, dit Madame de Motteville (*Mémoires*, I, p, 205), avait une si forte passion pour Mademoiselle du Vigean, que j'ai ouï dire à Madame du Vigean, sa mère, qu'il lui avait souvent dit vouloir rompre son mariage, comme ayant épousé la duchesse d'Enghien, sa femme, par force, afin d'épouser sa fille, et qu'il avait même travaillé à ce dessein. J'ai ouï dire à Madame de Montausier, qui a su toutes ces intrigues, que ce prince avait fait semblant d'aimer Mademoiselle de Bouteville, par l'ordre exprès de Mademoiselle du Vigean, afin de cacher en public l'amitié qu'il avait pour elle; mais que la beauté de Mademoiselle de Bouteville ayant donné de la frayeur à Mademoiselle du Vigean, elle lui avait défendu peu après de la voir, et de lui parler, et qu'il lui avait obéi si ponctuellement que, tout à coup, il rompit tout commerce avec elle, et que, pour montrer qu'il n'avait nul attachement à sa personne, il l'avait fait épouser à d'Andelot. » On peut citer aussi Louis XIV et Mademoiselle de La Vallière. Cette ntrigue est à la mode dans le théâtre du XVIIe siècle · Pradon l'introduit très maladroitement dans *Phèdre et Hippolyte*.

gédie est turc, à ce que rapporte l'auteur dans sa *Préface* », et, le 16 mars, Madame de Sévigné répondait à Madame de Grignan, qui avait sans doute parlé de *Bajazet* avec sévérité : « Vous en avez jugé très-juste et très-bien. Je voudrais vous envoyer la Champmeslé pour vous réchauffer la pièce. Le personnage de Bajazet est glacé ; les mœurs des Turcs y sont mal observées ; ils ne font point tant de façons pour se marier. Le dénouement n'est point bien préparé ; on n'entre point dans les raisons de cette grande tuerie. Il y a pourtant des choses agréables, et rien de parfaitement beau, rien qui enlève, point de ces tirades de Corneille qui font frissonner.... Il y a des endroits froids et faibles, et jamais Racine n'ira plus loin qu'*Alexandre* et qu'*Andromaque*. *Bajazet* est au-dessous, au sentiment de bien des gens, et au mien, si j'ose me citer : Racine fait des comédies pour la Champmeslé : ce n'est pas pour les siècles à venir. » Mettre *Bajazet* au-dessous d'*Andromaque*, ce n'était pas ravaler beaucoup la tragédie nouvelle ; mais la proclamer inférieure à l'*Alexandre*, c'était trop en vérité ; c'était dire qu'on n'admirait dans Racine que ce qu'il avait imité de Corneille ; le parti pris se laissait voir, et enlevait toute autorité au jugement de Madame de Sévigné.

Racine a réfuté dans sa *Seconde Préface* les objections élevées contre sa tragédie. Il l'a fait brièvement et avec calme, mais d'une façon décisive, et ce que nous pouvons avoir à dire ne sera guère que le développement du paragraphe qu'il a supprimé à sa *Seconde Préface* après 1687, alors qu'il semblait inutile, les critiques étant tombées, d'en conserver la réfutation. Mais ces critiques ont reparu au XVIIIe siècle et à l'époque romantique ; elles ont été répétées très haut ; voilà pourquoi nous croyons devoir revenir sur un débat qui n'est pas encore fermé, et donner ici une opinion dégagée de toute prévention.

Quatre fois Racine a mis sur le théâtre une femme en proie aux fureurs de la jalousie ; quatre fois il a peint la même passion, et (c'est là où se révèle la main d'un maître) chaque fois il a su marquer par des traits si différents l'âge et le caractère de ses héroïnes, qu'il est impossible de les confondre l'une avec l'autre : Hermione, Roxane, Eriphile et Phèdre sont des femmes jalouses, et ne sont pas la femme jalouse ; et les circonstances particulières dans lesquelles se développe la passion de chacune d'elles donne à cette passion un caractère particulier.

Hermione a pour elle la sainteté d'un amour légitime, l'horreur des serments violés, et l'excuse d'une jeunesse brillante et adulée ; malgré ses emportements et son orgueil, nous sommes avec elle, lorsqu'elle accable de ses reproches Pyrrhus qui l'a trahie ; nous savons qu'aucun calcul n'entre dans son crime, et que son cœur saignera lui-même du coup qu'il aura ordonné dans un moment de surprise ; enfin elle se tuera sur le corps de Pyrrhus, pour suivre dans la mort celui qui, infidèle à ses serments, n'a pas voulu d'elle pour compagne de sa vie. Tous les personnages d'*Andromaque*

méritent note sympathie, et c'est de là que vient l'intérêt toujours nouveau de ce chef-d'œuvre.

Phèdre est la victime douloureuse et chaste de la déesse lascive adorée dans Paphos ; elle déteste le crime qu'elle commet, et une force invincible la pousse à le commettre. En vain elle a voulu mourir, plutôt que d'avouer sa passion ; les Dieux et le poète ont enchaîné un concours de circonstances qui l'ont amenée malgré elle à dévoiler sa tendresse incestueuse. Elle aime de toute l'énergie d'une femme parvenue à la maturité de sa beauté et de son âge ; elle aime de toute la haine d'une divinité implacable, qui a juré de se venger sur la race de Minos ; elle aime enfin de toute l'horreur de ses remords. Et lorsque la jalousie viendra torturer d'un dernier supplice cette femme née vertueuse, la résistance héroïque de sa droiture première, sa confession éclatante et sa mort volontaire arracheront nos pleurs et forceront notre estime.

Tout autre est Eriphile ; jeune comme Hermione, elle n'a pas comme elle l'excuse d'un amour approuvé par les Dieux ; sa passion pour Achille est née d'un regard ; elle est formée d'admiration pour la beauté autant que pour la jeune gloire du héros. A cet amour se joignent une jalousie basse et une haine livide. Sans aucun droit sur le prince auquel elle ose aspirer, sans qu'elle ait pu même penser à lui avouer son amour, elle poursuit de la rancune implacable d'une bâtarde irritée contre la société celle qui, née sur les marches d'un trône, est destinée à devenir l'épouse d'Achille. Hermione, condamnant celui qu'elle adore, se punit elle-même ; Eriphile, dénonçant lâchement sa bienfaitrice, a le fol espoir qu'un jour elle recevra le prix de sa trahison. Hermione est une victime de l'amour, sur le corps de laquelle on peut sans rougir verser des larmes ; Eriphile est une vipère, dont on doit écraser la tète d'un coup de talon.

Ces trois femmes ne se ressemblent pas entre elles, et toutes trois ressemblent à Roxane ; la Sultane a tous les transports qui les condamnent, sans la passion légitime, les remords et la jeunesse qui les excusent; figure colossale et d'autant plus terrible qu'elle cache la perversité maladive de l'âme sous l'éclat d'une beauté parfaite. Corneille, qui écrivait alors *Pulchérie*, n'avait pas saisi ce qui fait l'originalité profonde du rôle de Roxane ; il n'avait pas vu ou pas voulu voir que cette figure était à sa place dans le sérail, et n'était à sa place que là.

Au XVIIIe siècle, le rôle de Roxane a été de la part d'une habile et consciencieuse artiste, Mademoiselle Clairon, l'objet d'une étude particulière, et elle nous a laissé dans ses *Mémoires*[1] des réflexions sur ce personnage qui seront ici tout à fait à leur place : « Roxane est une de ces beautés malheureuses, condamnées par la misère et l'avilissement de leurs entours à désirer l'esclavage, à le voir

1. P. 318-319.

l'unique route de tous les biens. — Ces esclaves, destinées aux plaisirs d'un maître que leur cœur ne choisit pas, et que souvent il rejette ; ignorant ou surmontant les combats que doivent rendre la pudeur et la décence avant de se livrer; observées, contenues dans le sérail par des êtres hideux, cruels, mutilés ; toujours tremblantes sous l'autorité la plus arbitraire; humiliées de rester trop longtemps dans la foule des esclaves, ou craignant le dégoût qui peut les y faire retomber, peuvent-elles se trouver susceptibles d'un sentiment doux, libre, exclusif? Peuvent-elles avoir l'idée d'un véritable amour? Je ne le crois pas. — La vanité de l'emporter sur leurs rivales, l'ambition de parvenir au rang suprême, la nécessité d'intriguer pour s'y maintenir, celle d'amasser des trésors pour s'assurer des appuis, les besoins de leurs sens, doivent être les seuls sentiments, les seules passions, dont elles peuvent avoir l'idée, et se promettre la jouissance. La femme condamnée à vivre sous un despotisme éternel doit contracter forcément l'habitude de la crainte, de la dissimulation, et même du mensonge; et tout ce qui flétrit l'âme conduit plus facilement à la férocité qu'à la tendresse. Le caractère de Roxane est au moins présenté sur ce modèle : elle est continuellement ingrate, altière, cruelle, ambitieuse. »

Ces réflexions d'une tragédienne qui cherchait les applaudissements, non dans les excentricités ou dans la réclame, mais dans l'étude patiente et réfléchie des chefs-d'œuvre qu'elle interprétait, sont sages et justes. Il semble bien qu'Amurat n'ait jamais été pour Roxane qu'un maître. L'esclave a subi les caprices et la passion du Grand Seigneur, et son ambition seule a été satisfaite des tendresses qu'il lui a témoignées. Sa première jeunesse est passée ; elle approche de trente ans ; elle a d'autant plus soif des ivresses de l'amour que l'amour est inconnu au sérail; elle n'a vu d'autre homme qu'Amurat. Il suffit donc qu'Acomat lui vante les charmes de Bajazet pour qu'elle se flatte enfin de réaliser le rêve secret de sa pensée. Mais, née esclave, elle a toutes les ambitions de la parvenue; Sultane, elle a toutes les cruautés du despote oriental. Les rôles sont renversés ; comme le Grand Seigneur fait coudre dans un sac et jeter dans le détroit l'esclave qui s'est rendue coupable d'infidélité, Roxane entend faire l'amour le poignard à la main. Elle ne cherche dans le bonheur d'aimer qu'une jouissance sensuelle, comme elle le voit faire aux Sultans. Un tel amour ne trouble pas sa raison au point de l'égarer. Elle veut contenter à la fois la fièvre de son ambition et celle de ses sens; elle ordonne qu'on l'aime, bien plus, qu'on l'épouse; Bajazet refuse, et, comme la vie d'un être humain, même d'un prince, comptait pour peu de chose au sérail, Roxane, qui se fie encore au pouvoir de sa beauté sur les yeux d'Amurat, tue celui qui ose lui résister ; elle le tue froidement, et, tandis que Pyrrhus sait en mourant qu'il est victime de l'amour furieux d'Hermione, Bajazet doit prévoir la cruauté calme et ironique avec laquelle Roxane, après sa mort, va

tourmenter l'infortunée Atalide. Il faudrait cependant se garder d'aller trop loin dans le sens que nous venons d'indiquer; n'oublions pas que la pudeur des sentiments et la pudeur de l'expression ne s'éloignent jamais du théâtre de Racine. Il y a deux sortes de vérités : celle de la nature, et celle de la poésie. Le poète eût rougi de l'interprétation que quelques critiques, Jules Janin en tête, ont donnée à tel vers de *Bajazet*, et il eût remercié Alfred de Musset de rappeler dans son article sur la *Reprise de Bajazet* les artistes et les critiques à la vérité poétique de l'œuvre : « Veux-je dire que Roxane soit une vestale? Non, Dieu merci, c'est une tête de fer, passionnée, fougueuse; c'est une Sultane, une esclave, une amante, tout ce qu'on voudra; mais elle a passé par le noble cerveau de Racine; et croyez qu'un poète qui mettait deux ans et demi à traduire la *Phèdre* d'Euripide, presque vers par vers (comme Schiller, à son tour, a traduit la traduction française)[1], croyez, dis-je, que ce poète avait dans l'âme un certain instinct de la beauté et de l'idéal, qui ne s'accommode pas d'héroïnes tigresses. Celui qui passe une heure à polir un vers n'y fait pas entrer une idée honteuse; si sa pensée est cruelle, il sait l'adoucir; ardente, la purifier; amoureuse, l'ennoblir; jalouse, la sonder sans trouble; sublime et chaste, l'exprimer simplement; s'il a à peindre une Roxane, il la peindra, n'en doutez pas, et sans qu'un trait manque au tableau; mais chaque trait sera tel que nulle autre main que la sienne ne l'aura pu dessiner; et de cette main le cœur en répond. Avant tout, la poésie est là qui veille, cette rose *empoisonnée* dont parle Shakspeare, et dont le parfum ne s'échappe qu'avec crainte, modestie et honnêteté. Voilà pourquoi une enfant de seize ans, quand elle s'appelle Rachel, peut jouer Roxane. »

Mais en dépit des atténuations que Musset recommande d'apporter à l'interprétation de ce personnage, nous nous croyons en droit d'affirmer que Roxane est bien turque. Et voilà déjà un personnage pour lequel tombe à faux la critique à la mode au XVII[e] siècle. Il semble bien que cette critique ait épargné le rôle d'Acomat, et que le personnage du grand visir ait toujours été jugé comme il l'a été par Voltaire[2] : « Je ne vois rien dans l'antiquité ni chez les modernes qui soit dans ce caractère, et la beauté de la diction le relève encore : pas un seul vers ou dur ou faible; pas un mot qui ne soit le mot propre; jamais de sublime hors-d'œuvre, qui cesse alors d'être sublime; jamais de dissertation étrangère au sujet; toutes les convenances parfaitement observées; enfin ce rôle me paraît d'autant plus admirable qu'il se trouve dans la seule tragédie où l'on pouvait l'introduire, et qu'il aurait été déplacé partout ailleurs. »

Il nous reste à parler des deux rôles de Bajazet et d'Atalide, et ceux-là, il faut en convenir, prêtent le flanc à la critique, et sont la

1. Ce rapprochement n'est pas exact : Schiller a *traduit* la *Phèdre* de Racine; Racine a *imité* l'*Hippolyte* d'Euripide.
2. Ed. Beuchot, IV, 410.

partie faible de la pièce, quoiqu'ils aient été défendus, le premier surtout, avec beaucoup d'habileté par Geoffroy : « Bajazet ne trompe point la Sultane, son air et ses discours annoncent assez qu'il ne l'aime point; s'il ne détrompe pas formellement une amante insensée, qui chérit son erreur, c'est moins pour conserver sa vie que pour sauver les jours d'Atalide ; mais, lorsqu'on exige qu'il se lie par une promesse, il fait alors à l'honneur, à la bonne foi, le sacrifice de la vie, de l'amour et du trône. Rien ne ressemble moins à la galanterie, rien n'est si grand qu'un tel procédé ; et dire qu'il est *faux*, c'est condamner tous les traits d'héroïsme qu'on admire au théâtre. L'âme généreuse de Bajazet peut sans doute se reprocher sa complaisance pour Atalide ; mais, s'il était tout à fait innocent, on serait plus indigné que touché de sa mort. Telle est la doctrine d'Aristote, si bien expliquée par Corneille, et que la critique ne doit pas ignorer. Bajazet et Atalide expient d'une manière terrible un artifice que la nécessité de leur situation semblait devoir excuser. Voilà la tragédie [1]. » Tout ce que dit ici le critique est fort adroit, et paraît tout à fait logique. Mais il n'en est pas moins vrai que ce personnage, presque toujours dans une situation fausse, où il s'est placé par sa faute, est en contradiction avec lui-même, et fait assez piteuse figure. Il a commencé à tromper Roxane, et ce n'est pas nous qui le lui reprocherons. Dans une cour où le premier acte du Sultan parvenu au trône est toujours d'étrangler ses frères, on pardonne facilement à l'un de ces princes, condamné d'avance à la mort, d'abuser une esclave pour sauver ses jours ; c'est là le combat pour la vie. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que Bajazet ait des scrupules, et ce sont ces scrupules qui ne nous paraissent point turcs. Ajoutons même qu'ils sont bien tardifs, et qu'on les comprend moins dans Bajazet au moment de tromper Roxane, que dans Cinna sur le point de tuer Auguste. Un prince turc peut seul se trouver dans la situation de Bajazet, et en cela la couleur locale est fidèlement observée ; mais un prince turc n'y apporterait pas les mêmes délicatesses que Bajazet, et il résulte de ce contraste, de cette incertitude, une gêne et une froideur qui déconcertent le spectateur. La vue d'un personnage qui, comme on l'a dit, « est toujours sous le glaive, et n'a rien de libre que sa conscience », est pénible, et nous met, comme lui, mal à l'aise. On n'aime pas au théâtre les vertus purement passives, surtout chez un homme.

Pour ce qui est du rôle d'Atalide, Geoffroy le défend avec énergie : « Les caprices, les contradictions, les bizarreries d'Atalide sont dans le cœur des amoureuses de tous les pays ; elles conviennent aux princesses de l'Orient comme aux héroïnes du Nord ; Atalide n'est point une esclave : elle est de la famille des Ottomans ; il n'y a rien dans ses sentiments qui ne soit très-conforme à sa naissance et aux mœurs de sa nation. Atalide n'est point *habillée à la*

1 *Cours de litt. dram.*, II, 60.

française, c'est bien une amante turque, pour qui la mort même de son amant n'est pas le dernier des maux ; qui flotte entre le désir de sauver la vie de Bajazet et la crainte de perdre son cœur, et dont la jalousie importune entraîne le jeune prince vers sa ruine. » Geoffroy pourrait continuer longtemps sur ce ton qu'il ne parviendrait pas à nous convaincre. Démontrer qu'Atalide est turque, parce que les princesses turques peuvent avoir les mêmes sentiments que les princesses d'autres pays, nous paraît une mauvaise plaisanterie ; à ce compte, s'il plaît au critique, Andromaque sera turque, Esther sera turque, Monime sera turque. A côté de la figure originale et puissante de Roxane, les traits timides et touchants d'Atalide nous choquent, comme une fausse note dans une phrase musicale. Mais, dit-on, Racine a voulu faire un contraste. Que nous importe, si ce contraste est invraisemblable ? Mais Racine attachait beaucoup d'importance à ce rôle délicat, et il l'a confié à la Champmeslé. Que nous importe encore une fois, si cette sœur cadette de Bérénice, née dans un milieu élégant et raffiné, digne d'être présentée à l'incomparable Arthénice, nous paraît, avec les subtilités jalouses de sa passion, absolument hors de son cadre à Byzance ? Le contraste même ne la rend que plus choquante. Et, au milieu des événements terribles qui se pressent dans le sérail, les petites dissertations d'Atalide, ses dévouements, ses retours offensifs de jalousie, ses maladresses nous la rendent par instants tellement insupportable qu'elle a de la peine, au dernier acte, à regagner notre sympathie. C'est un personnage tout à fait déplacé dans le sérail, et même dans l'intrigue, au point qu'il semble par instants, notamment au dernier acte, que Racine en a été embarrassé.

En dépit de ces défauts, et des critiques violentes qu'ils ont soulevées, l'intérêt incontestable que présente l'action de *Bajazet* assura à cette tragédie un succès éclatant et durable, qui, chose bizare, alla en augmentant à partir de la mort de Louis XV. Jusqu'à 1774, en effet, *Bajazet*, plus souvent joué que *Bérénice*, l'est moins que les autres chefs-d'œuvre de Racine ; à partir de la Révolution jusqu'au premier Empire, le nombre des représentations de *Bajazet* dépasse celui des représentations de *Mithridate*, si bien que, de 1680 à 1870, *Bajazet* est donné à la ville trois cent quatre-vingt-trois fois. Le succès en était encore plus grand à la cour ; *Bajazet* est celle des tragédies de Racine qui y est le plus souvent jouée de 1680 à 1700. Le 28 novembre 1698, ce fut *Bajazet* que l'on choisit, le jour où l'on voulut mener pour la première fois la duchesse de Bourgogne à une « comédie sérieuse », comme dit Dangeau. Sous Louis XV, *Britannicus* seul est représenté à la cour plus souvent que *Bajazet;* en résumé, de 1680 à la fin du premier Empire, la cour entend *Phèdre* soixante-cinq fois, *Britannicus* soixante, et *Bajazet* cinquante-neuf; *Andromaque* n'a que cinquante et une représentations. Bajazet tenait donc un rang fort honorable dans l'estime de la cour, et il est regrettable que la Comédie Française n'ait plus

cette tragédie dans son répertoire courant. On sait qu'elle reparut rue Richelieu avec Mademoiselle Rachel. Ce fut le premier échec de la grande tragédienne ; mais, dès la seconde représentation, cette chute s'était changée en triomphe. *Bajazet* disparut avec Mademoiselle Rachel.

De toutes les œuvres de Racine, *Bajazet* est une de celles qui ont été le plus respectées par les imitateurs, et le sujet n'en a guère été repris. En 1687, le sieur Girault de Sainville publiait et dédiait à Madame la Dauphine une Nouvelle égyptienne, intitulée *Philadelphe* [1], qu'il disait, dans un avis *Au lecteur*, avoir traduite d'un manuscrit italien [2]. Nous avons espéré d'abord que nous allions mettre la main sur le récit même dont s'était inspiré Racine ; mais l'illusion n'a pas été longue. *Philadelphe* n'est que la paraphrase en prose de *Bajazet;* on retrouve même quelques vers du poète, et la plupart de ses rimes noyés dans la construction régulière de la prose. A peine si une phrase a été ajoutée ici et là pour annoncer l'entrée ou la sortie des personnages. Quelques suppressions seulement ont été faites dans le rôle d'Acomat (Morat) qui ne songe plus à épouser Atalide (Bérénice), et la nouvelle ne commence qu'avec la scène III de la tragédie. Nous ne concevons pas trop le succès que Girault de Sainville pouvait espérer de sa petite supercherie littéraire. Tout le monde en 1687 connaissait assez *Bajazet* pour n'en être pas dupe une seconde. Pourquoi donc avoir mis en prose médiocre ces admirables vers ? C'est là un problème dont la solution nous échappe.

On se demande avec non moins d'étonnement comment un homme qui avait autant d'esprit que Voltaire, a pu, en imitant *Bajazet*, écrire une pauvreté comme sa *Zulime*. Il avoue lui-même à Mademoiselle Clairon, en lui dédiant sa tragédie, que c'est une pièce assez faible : « Je la fis autrefois pour essayer de fléchir un père rigoureux qui ne voulait pardonner ni à son gendre, ni à sa fille, quoiqu'ils fussent très-estimables, et qu'il n'eût à leur reprocher que d'avoir fait sans son consentement un mariage que lui-même aurait dû leur proposer. » Nous ne savons si Voltaire a dit la vérité,

1. A La Haye, chez Adrian Moetjens, marchand libraire près la Cour, à la Librairie Française.

2. Nous croyons intéressant, pour faire connaître Girault de Sainville, de donner ici la fin de cet avis *Au lecteur;* on verra que la modestie n'est pas une des moindres vertus de l'auteur : « Pendant mon voyage d'Italie, un Noble Vénitien m'ayant communiqué un Manuscrit assez curieux, j'ai bien voulu me divertir dans cette Traduction pour en faire part au Public. On trouvera partout de grands sentiments, sans tomber dans le Phebus de la vieille Cour. Si le tour nouveau que j'y donne trouve le secret de plaire, je veux bien t'avertir, cher Lecteur (quand tu devrais m'accuser d'un peu de présomption), que je travaille à ces sortes de sujets avec la même facilité que je compose un Madrigal ou un Sonnet, et qu'ainsi je pourrai tous les mois préparer des divertissements nouveaux, qui auront peut-être ainsi l'agrément des deux Sexes, en attendant incessamment mes Lettres et mes Poésies nouvelles, que le Public a demandées à mon Libraire pendant mon absence, sans oublier les nouvelles Éditions de l'*Éducation du Prince Hypolite.* » Si Girault de Sainville n'était jamais plus original, il pouvait facilement être fécond.

mais nous regrettons pour lui qu'il ait écrit cette œuvre insipide et incolore. Il semble croire que *Zulime* doit à ce qu'elle n'a pas d'Acomat de rester bien au-dessous de *Bajazet;* la vérité est qu'il n'y a dans *Zulime* ni caractères, ni passions, ni style, et que la situation est ridicule, comme on en va pouvoir juger. Zulime, fille du shérif de Trémizène, en Afrique, une princesse noire, ou tout au moins fortement cuivrée, s'est éprise de Ramire, un vaillant captif espagnol ; elle a abandonné son père, Bénassar, et s'apprête à partir pour l'Espagne avec Ramire et Atide, une captive espagnole, secrètement mariée à Ramire. Cependant Ramire hésite à devoir son salut à une trahison, à emmener Zulime en Espagne, pour l'abandonner ensuite; il déclare à la princesse que sa religion lui défend de l'épouser ; Zulime n'hésite pas à se convertir, et reçoit, sans être ébranlée dans sa résolution, la malédiction paternelle. Tout à coup, voilà qu'elle se demande au troisième acte si Ramire l'aime assez pour la récompenser de tout ce qu'elle a fait pour lui ; elle conçoit sans motif des soupçons, et somme Ramire de l'épouser sur-le-champ; elle ne comprend que trop ses détours, et le menace de sa vengeance, lui et Atide, qui a pris sa défense. En vain la douce Atide supplie Ramire de sauver ses jours en l'abandonnant; il s'y refuse avec indignation. A peine Atide est-elle sortie que Bénassar vient offrir à Ramire ses trésors, s'il consent à lui laisser sa fille. Ramire les refuse ; il jure de ne pas emmener Zulime, et même promet Atide comme otage au shérif. Justement cette dernière survient assez mal à propos, et annonce qu'elle a fait embarquer Zulime; Bénassar entre en fureur, et les deux partis en viennent aux mains. Zulime, au quatrième acte, apprend d'abord qu'Atide a sauvé Ramire, puis que Ramire est prisonnier. Elle ne peut haïr le perfide, et, comme on lui apprend, en présence d'Atide enchaînée, que Ramire est condamné à mort, elle jure de le sauver. Elle soulève en effet les soldats, et délivre son amant. Bénassar, indigné, veut la frapper de sa main ; elle tombe à ses pieds, et consent à mourir, pourvu que Ramire ait la vie sauve. Ramire paraît, et tout à coup Bénassar, touché tardivement de l'amour de sa fille, lui donne la main de Zulime. C'est au tour d'Atide à se désespérer; elle veut se tuer pour rendre à Ramire sa liberté ; mais Zulime lui arrache le poignard des mains :

C'est à moi de mourir, puisque c'est toi qu'on aime;

seul beau vers de cette tragédie, qui est à *Bajazet* à peu près ce qu'une chromo-lithographie est à un tableau de Raphaël : Ramire exagère les défauts de Bajazet, Atide a les imperfections d'Atalide sans en avoir la grâce, et, quant à Zulime, qui ne voit que ce dénouement, malgré le beau vers que nous venons de citer, la laisse bien loin de Roxane? Nous ne parlerons pas du bon Bénassar; Zulime a beau

Porter les derniers coups au sein qui la fit naître [1],

1. C'est à la fin de l'exposition que se trouve ce vers étrange.

le bon Bénassar a beau se lamenter, il ne parvient qu'à nous faire rire ou bâiller.

Après *Zulime*, il faut arriver jusqu'à nos jours pour trouver une autre pièce inspirée par *Bajazet*. Un jour, M. Alexandre Dumas fils se mit à relire le théâtre de Racine, et, frappé de l'intrigue de *Bajazet*, il résolut de transporter ce drame exotique et déjà ancien dans le monde parisien et moderne [1] : il écrivit *la Princesse Georges*. « Loin de vouloir piller Racine, je voulais au contraire, si quelqu'un s'avisait par hasard de l'analogie, montrer, comme je l'ai dit, la différence des sentiments entre une maîtresse et une épouse, entre une musulmane et une chrétienne, entre la passion et l'amour [2]. » Voici le drame qu'a conçu M. Dumas.

La princesse Séverine de Birac, la princesse Georges, comme on l'appelle familièrement, aime passionnément l'époux qui lui a été donné, et voilà qu'elle apprend qu'il la trompe avec une de ses amies intimes, la comtesse Sylvanie de Terremonde. Rosalie, sa femme de chambre, les a suivis jusqu'à Rouen ; il n'y a plus de doutes. Séverine a des pensées de suicide ; elle s'explique avec le prince, et, comme elle ne demande qu'à être convaincue, tant est grand son amour [3], elle accepte le récit qu'il lui fait : il s'agissait de rompre une liaison antérieure au mariage, et d'échanger d'anciennes lettres. Quelques minutes de réflexion suffisent à la princesse, restée seule, pour se convaincre que cette justification n'est pas sérieuse, et elle se promet de surveiller le prince.

Justement, le soir, dans un bal qu'elle donne, le valet de chambre du prince lui apporte un billet qu'il a trouvé dans la pelisse de Sylvanie : le prince va partir avec sa maîtresse, et même, se faisant une idée exagérée de la communauté de biens entre époux, il emporte avec lui la moitié de la fortune de sa femme, deux millions. Séverine, folle de douleur et de rage, chasse de chez elle la créature qui l'a si odieusement trompée ; elle appelle vainement sa mère à son secours ; elle demande au vieux notaire de sa famille ce que peut pour elle la Loi : « Rien », répond-il. Et justement le comte de Terremonde, une sorte de sanglier farouche et jaloux à la rage, entre, étonné de ne plus voir sa femme dans le bal, et la cherchant : « Je l'ai chassée ! » lui dit la princesse ; le comte chancelle sous l'outrage, et, quand la princesse lui crie que Sylvanie a un amant, la fureur qui allume ses yeux, la colère qui gronde dans ces mots : « Son nom ! » sont telles que Séverine, comprenant que nommer le

1. Les souvenirs de Racine sont fréquents dans cette œuvre ; dans sa *Préface*, M. Dumas évoque les noms d'Hermione et d'Andromaque, de Roxane et d'Atalide, de Phèdre et d'Aricie. Au second acte, Valentine appellera la comtesse de Terremonde « la fille de Minos et de Pasiphaé ».

2. *Œuvres*, 5e série, p. 78. A l'acte I (scène II), Madame de Périgny dira à sa fille : « Laissons là les Roxane et les Hermione. »

3. Voir la note du vers 538.

prince de Birac serait signer son arrêt de mort, sort en jetant derrière elle ce simple mot : « Cherchez[1]. »

A l'acte suivant, elle est avertie que le comte de Terremonde a feint un voyage, mais que, armé de pistolets, il se tient dans le jardin, prêt à faire feu sur quiconque entrera chez sa femme. La princesse Georges laissera-t elle son mari aller au rendez-vous? « Eh bien, ma conscience, vous voilà juge comme vous vouliez l'être, comme vous avez le droit de l'être. Je n'ai qu'un mot à dire pour que cet homme meure. Il dépendra de lui que je le dise. Pourquoi est-ce que je tremble? Est-ce que ce que j'ai fait est mal? N'ai-je pas le droit de disposer de la vie de cette femme et de cet homme? Non. Ceux-là même qui ont donné la vie n'ont pas le droit de donner la mort. Je suis peut-être une criminelle. D'ailleurs, qui suis-je pour être si sévère? Qu'est-ce que je connais de la vie? Quelles luttes ai-je soutenues? Quel bien ai-je fait? Car c'est la mort, comprends-tu, malheureuse, c'est la mort que tu veux donner ; car, si tu laisses ton époux franchir le seuil de cette porte, il est mort[2]. » Voici le prince en présence de sa femme ; loin de se repentir, il l'accuse de calomnier sa maîtresse; il défend Sylvanie auprès de Séverine, qui s'écrie[3] : « Voilà donc ce qu'une pareille femme peut faire d'un gentilhomme! Le voilà qui rugit et qui écume, comme une bête sauvage, et qui maudit et qui insulte l'amour le plus pur, le plus dévoué qui fut jamais! Ah! je crois que la mesure est comble! Le mari de cette femme est parti ce soir. Elle est libre! elle est seule, vous n'avez pas de temps à perdre; allez la retrouver, vous êtes mort pour moi... Allez. — LE PRINCE. — J'y vais. » — « Mais, dit M. Dumas dans sa *Préface*, si M. de Birac était sorti sur le : *Allez*, de Séverine, pendant la scène v du dernier acte, j'aurais refait un dénouement de Racine, celui de Roxane jalouse, qui, ayant, comme mon héroïne, préparé la mort de Bajazet s'il franchit le seuil de son appartement, le congédie avec ce seul mot : *Sortez*, qui est son arrêt, sans qu'il s'en doute[4]. » Aussi, par un mouvement de passion subit, Séverine bondit vers la porte, et y arrive avant le prince : « Eh bien, non, tu n'iras pas. — LE PRINCE, *voulant passer*. — Eh, Madame! — SÉVERINE. — Tu n'iras pas. N'obéis pas à ta passion qui t'aveugle en ce moment, attends un peu; ne sors pas d'ici. Je t'en conjure!... Je ne suis qu'une femme décidément. Non, je t'aime toujours, je le sens[5]. » Mais le prince repousse brutalement Séverine. Au moment où il va passer le seuil fatal, un coup de feu retentit. Le comte s'est trompé de victime, mais il n'a pas tué cependant un innocent; les yeux du prince s'ouvrent, et il tombe aux pieds de sa femme, qui lui pardonne.

1. Séverine a ici autant de présence d'esprit que Phèdre : elle se réserve du temps.
2. III, IV.
3. III, V.
4. *Œuvres*, 5e série, p. 77.
5. III, V.

Il était curieux de rapprocher ces deux œuvres si différentes de forme et de ton, parce que l'une est le point de départ de l'autre, et la comparaison est instructive. Malgré son style châtié et moderne, malgré l'esprit que l'auteur a semé à pleines mains dans les trois actes de ce beau drame, on sent percer la convention à certaines scènes ; un œil attentif croit distinguer déjà certaines rides qui s'accentueront sans doute de jour en jour, tandis que la tragédie, après plus de deux siècles, reste toujours jeune et vibrante de passion.

Et cependant, avec le dénouement et les caractères de Bajazet et d'Atalide, ce que l'on a critiqué dans la tragédie de Racine, c'est le style. Le *Botæana* prétend que Boileau en jugeait la versification négligée ; Voltaire, l'auteur de *Zulime*, y trouvait quelque prosaïsme, et Laharpe et l'abbé d'Olivet ont essayé d'y relever des incorrections. Par malheur, ces incorrections sont presque toujours des tournures elliptiques et vives, familières au langage de la passion, et pour lesquelles le cœur donne raison à Racine contre la grammaire. Le jugement attribué à Boileau est facile d'ailleurs à expliquer : dans *Britannicus*, l'action semble parfois oubliée par le poète, qui s'attarde un court instant à peindre l'époque où il a placé son drame, et qui veut racheter par l'éclat du langage la froideur de quelques scènes; dans *Bajazet*, tout est sacrifié à l'action, et la passion ne laisse pas de place à la rhétorique. Autant était *sentencieux* le style de *Britannicus*, autant l'est peu celui de *Bajazet*. Enfin ce coloris énergique emprunté à Tacite, qui donnait tant de relief à *Britannicus*, nous ne le retrouvons plus dans *Bajazet*. Le poète ne connaissait pas les mœurs de l'Orient, comme il était nourri de l'antiquité latine, et, malgré des efforts signalés soigneusement par Laharpe et par Louis Racine [1], on ne trouve pas dans *Bajazet* cette couleur qui relève si merveilleusement *Britannicus*, *Phèdre*

1. M. Deltour, dans ses *Ennemis de Racine*, a rappelé aussi tous les détails pittoresques que Racine a pris le soin de placer dans *Bajazet :* « Dès la première scène, nous sommes instruits de cette politique cruelle des Sultans, qui punit les frères du souverain

> De l'honneur dangereux d'être sortis d'un sang
> Qui les a de trop près approchés de son rang.

Ne connaissons-nous pas aussitôt la loi du sérail qui affranchit les Sultans des lois de l'hymen, et cette autre, oubliée par Amurat en faveur de Roxane, qui ne donne à la favorite le titre de *Sultane* qu'après la naissance d'un fils ? Le souvenir du grand Soliman et de l'artificieuse Roxelane n'est-il pas à propos rappelé dans une scène importante du deuxième acte (act. II, sc. I)? Racine a-t-il oublié la position et les dangers des grands visirs, dont il a présenté dans Acomat l'image si énergique et si frappante ? A-t-il oublié ce conseil des *Ulémas*, (act. I, sc. II), interprètes sacrés de la loi, qu'Acomat a soin de gagner à sa cause, et l'étendard redouté du prophète (act. III, sc. II), qu'on déploie seulement aux jours des grands périls, et la porte sacrée

> D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée

(act. II, sc. III), et ces muets (act. IV, sc. V), exécuteurs des vengeances du maître, et le fatal lacet (act. IV, sc. V), que Roxane fait préparer pour Bajazet ? »

et *Athalie*. La faute en est au sujet, non à la négligence du poète.

Les théâtres étrangers s'emparèrent assez tard de *Bajazet* [1]. La Hollande seule fit exception, qui, au XVIIe siècle, est à l'affut des productions de notre scène. En 1684, elle avait déjà deux traductions de *Bajazet;* elle en aura une autre au XVIIIe siècle, comme l'Allemagne; dans notre siècle, l'Allemagne a publié deux traductions de *Bajazet*, et il en a paru une à Saint-Pétersbourg; il existe également deux traductions espagnoles, dont une où la pièce est réduite à trois actes; ces deux traductions doivent dater de la fin du siècle dernier.

Paris, novembre 1881.

1. Riccoboni devait en être charmé, car il se montre très sévère pour la tragédie de Racine : « Malgré tout l'art d'un si grand maître, cette pièce me paraît toujours non seulement hors d'état d'être représentée telle qu'elle est sur le théâtre de la Réforme, mais, de plus, je ne crois pas possible de la corriger, quand même je connaîtrais quelqu'un d'assez hardi pour réformer M. Racine. On trouve à chaque instant dans *Bajazet* les expressions les plus vives et les plus touchantes ; elles font pour ainsi dire l'âme de la pièce, qui par conséquent ne peut jamais faire dans l'âme des spectateurs d'autres impressions que celles de la mollesse et de la corruption ; je ne la crois donc point susceptible de correction, ni digne en aucune manière du théâtre de la Réforme. » (*De la Réformation du Théâtre*, p. 260-262.)

BAJAZET

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES[1].

(1672 [2])

1. Voir le titre de *Mithridate*.
2. On ne sait pas la date exacte de la première représentation de *Bajazet*. Le *Mercure* disait, le 9 janvier 1672 : « On représenta ces jours passés, sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, une tragédie intitulée *Bajazet*, et qui passe pour un ouvrage admirable. » Les frères Parfaict reportent cet événement au 4 ou au 5 janvier. Comme le théâtre était fermé le lundi, il est vraisemblable que *Bajazet* fut donné pour la première fois le mardi 5 janvier 1672.

PREMIÈRE PRÉFACE[1]

Quoique le sujet de cette tragédie ne soit encore dans aucune histoire imprimée [2], il est pourtant très-véritable. C'est

1. Cette *Préface* est celle qui précéda la pièce en 1672.

2. Le mot *imprimée* a ici une grande importance : car Racine nous avertit dans sa *Seconde Préface* que M. de Cézy avait rédigé une relation de ces événements. Le poète ne parle ici, bien entendu, que des détails et des circonstances, car le fait même, la mort de Bajazet, se trouvait consigné déjà dans plusieurs histoires imprimées. En 1650, Mézerai, dans son *Histoire des Turcs* (t. II, p. 165), avait écrit : « Diverses maladies avaient ôté à Amurath tous ses enfants, et sa cruauté lui avait fait massacrer ses deux frères Orcan et Bajazet, n'ayant pardonné qu'à Ibrahim, parce qu'il lui paraissait imbécile d'esprit. » En 1665, le chevalier de Jant racontait les mêmes faits dans son *Histoire du prince Osman*, et du Verdier écrivait aussi dans son *Abrégé de l'Histoire des Turcs* (III, 518-519) : « Amurat avait deux frères, nommés Bajazet et Orcan, princes assez bien faits pour lui donner de l'ombrage. Il envoya des ordres exprès au Caïmakan de les faire mourir. Bajazet fut étranglé sans aucune difficulté ; Orcan défendit sa vie jusqu'à tuer trois hommes avant de se laisser prendre. » De Visé n'était donc pas fondé à écrire comme il l'a fait, dans le *Mercure galant*, le 9 janvier 1672 : « Voici, en deux mots, ce que j'ai appris de cette histoire dans les historiens du pays, par où vous jugerez du génie admirable du poète qui, sans en prendre presque rien, a su faire une tragédie achevée. Amurat avait trois frères quand il partit pour le siège de Babylone. Il en fit étrangler deux, dont aucun ne s'appelait Bajazet, et l'on sauva le troisième de sa fureur, parce qu'il n'avait point d'enfants pour succéder à l'Empereur. Ce Grand Seigneur mena dans son voyage sa Sultane favorite. Le grand vizir, qui se nommait Mehemet-Pacha, y était aussi, comme nous voyons dans une relation faite par un Turc du Serrail, et traduite en français par M. du Loir, qui était alors à Constantinople, et ce fut ce grand vizir qui commença l'attaque de cette fameuse ville vers le levant... A son retour, il entra triomphant dans Constantinople, comme avait fait peu de jours auparavant le Grand Seigneur, son maître. Cependant l'auteur de *Bajazet* le fait demeurer ingénieusement dans Constantinople sous le nom d'Acomat, pour favoriser les desseins de Roxane, qui se trouve dans le Serrail de Bysance, quoiqu'elle fût dans le camp de Sa Hautesse ; et tout cela pour élever à l'Empire Bajazet, dont le nom est très bien inventé... » — Ajoutons encore que la mort de Bajazet, avec presque tous les détails dont l'accompagne Racine, était déjà racontée dans la *Floridon* de Segrais. — Voir la note 4 de la *Seconde Préface*.

une aventure arrivée dans le Serrail[1], il n'y a pas plus de trente ans[2]. Monsieur le comte de Césy était alors ambassadeur à Constantinople[3]. Il fut instruit de toutes les particularités de la mort de Bajazet; et il y a quantité de personnes à la cour qui se souviennent de les lui avoir entendu conter, lorsqu'il fut de retour en France. Monsieur le chevalier de Nantouillet est du nombre de ces personnes[4]. Et c'est à lui que je suis redevable de cette histoire, et même du dessein[5] que j'ai pris d'en faire une tragédie. J'ai été obligé pour cela de changer quelques circonstances[6]. Mais, comme ce changement n'est pas fort considérable, je ne pense pas aussi[7] qu'il soit nécessaire de le marquer au lecteur. La principale chose à quoi[8] je me suis attaché, ç'a été de ne rien changer ni aux mœurs ni aux coutumes de la nation[9]. Et j'ai pris soin de ne rien avancer qui ne fût conforme à l'histoire des Turcs et

1. Le mot *Serrail*, au XVIIe siècle, s'écrit toujours avec deux *r*, comme s'il venait de *serrer*, *enfermer*; il vient du mot persan *serāï*, palais. On a tort de confondre le *sérail* (palais de l'Empereur), avec le *harem* (mot arabe, signifiant *chose défendue*) ou gynécée.

2. Il y a un peu plus de trente ans, puisque le siège de Bagdad date de 1638, et que Racine a rattaché son action à ce siège.

3. Philippe de Harlay, comte de Césy (Racine écrira *Cézy* dans sa *Seconde Préface*), avait été envoyé comme ambassadeur à Constantinople en 1618. Remplacé quelque temps dans ses fonctions par M. de Marcheville, nommé ambassadeur en 1631, il n'était revenu en France qu'en 1641. Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal (*Traités et ambassades de Turquie*, V, 146-147 deux lettres manuscrites de M. de Cézy, datées de Constantinople, février et mars 1632, et la harangue qu'il prononça à l'avènement de l'un des Sultans (*Ibid.*, 22-23).

4. François du Prat, chevalier de Nantouillet, fut substitué aux nom et armes de Barbançon. Madame de Sévigné, dans une lettre du 3 juillet 1672, nous apprend qu'il assistait au passage du Rhin, où il faillit être noyé. Il fut nommé plus tard capitaine de cavalerie au régiment de la Reine, et, en 1685, fut appelé à la charge de premier maître d'hôtel de Monsieur. Saint-Simon (*Mémoires*, I, 257) vante « le sel de ses chansons, et le naturel de son esprit. » Nantouillet était grand ami de Racine, et, lors de l'affaire de *Phèdre*, passa pour être un des auteurs du sonnet dirigé contre le duc de Nevers. Il est fort probable que le chevalier, bel-esprit et beau conteur, arrangeait un peu, en la racontant, l'histoire de Bajazet et de Roxane; et, quand même M. de Cézy, bel-esprit lui-même, et qui se vantait d'être allé chercher des aventures jusque dans le sérail, n'aurait pas déjà embelli l'histoire qu'il racontait, pouvait-elle se transmettre depuis trente ans de bouche en bouche sans que personne y eût ajouté des ornements ? Racine déclare avoir changé quelques circonstances; il a pu le faire assurément sans porter une grave atteinte à la vérité historique.

5. De la résolution.

6. Si la *Floridon* de Segrais est la reproduction exacte du récit de M. Cézy, cette Nouvelle permet de voir quelles sont les circonstances que Racine a modifiées.

7. Par conséquent.

8. On dirait aujourd'hui : *à laquelle*.

9. Corneille, cependant, trouvait que Racine n'y avait pas réussi. On verra à la fin de la *Seconde Préface* comment Racine répondait à ses objections. Il est certain que dans *Bajazet* le poète a été constamment préoccupé de la couleur locale, et l'on ne peut guère lui faire un crime d'avoir moins bien connu les mœurs du palais de Mourad que celles du palais de Néron

à la nouvelle Relation de l'empire ottoman, que l'on a traduite de l'anglais [1]. Surtout je dois beaucoup aux avis de monsieur de la Haye [2], qui a eu la bonté de m'éclaircir [3] sur toutes les difficultés que je lui ai proposées.

1. Voici le titre exact de cet ouvrage : *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, traduite de l'anglais de M. Ricaut*, par M. Briot, Paris, chez Mabre-Cramoisy, 1670, 1 vol. in-4°.
2. Jean de la Haye, seigneur de Venteley, avait été ambassadeur de France à Constantinople pendant le règne d'Ibrahim ; il était revenu en 1671.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

SECONDE PRÉFACE[1]

Sultan[2] Amurat, ou Sultan Morat[3], empereur des Turcs, celui qui prit Babylone[4], en 1638, a eu quatre frères[5]. Le premier, c'est à savoir Osman, fut Empereur avant lui, et régna environ trois ans, au bout desquels les janissaires lui ôtèrent l'Empire et la vie[6]. Le second se nommait Orcan. Amurat, dès les premiers jours de son règne, le fit étrangler[7]. Le troisième était Bajazet, prince de grande espérance[8]; et c'est lui qui est le héros de ma tragédie. Amurat, ou par po-

1. Cette *Seconde Préface* a été écrite pour l'édition de 1676.
2. « Du bas latin *Sultanus*, que les glossateurs latins disent un mot chaldéen : d'après Du Cange, ce mot se trouve sur des médailles de Chosroès, roi de Perse. Le mot est aussi arabe et signifie : dominateur, souverain, de *solit*, dominer. » (LITTRÉ.)
3. Ou plutôt Murad; de nos jours on a écrit Mourad. Murad IV, dix-septième Sultan de la race des Ottomans, était né en 1609; il monta sur le trône en 1623, et mourut des suites de ses débauches en 1639. Son père, Achmet I, quinzième sultan, était mort en 1617, après quatorze années de règne.
4. Plusieurs historiens, contemporains de Racine, donnent, comme lui, le nom de Babylone à Bagdad, ou Bagadet, capitale de l'Irak; cette ville, située sur la rive orientale du Tigre, était, depuis 1623, détachée de l'empire ottoman. Murad vint mettre le siège devant ses murs le 15 novembre 1638, et y fit son entrée quarante jours après.
5. M. de Hammer, dans son *Histoire de l'Empire ottoman* (trad. Dochez, II 359), donne six frères à Murad : « Des sept fils que laissa Ahmed, trois, Osman II, Murad IV et Ibrahim I[er] montèrent sur le trône; les quatre autres, Mohammed, Suleiman, Husein, Bajesid (Bajazet), furent sacrifiés par leurs frères. » On a pu remarquer que M. de Hammer ne nomme pas Orcan. Plus loin (*ibid.*, p. 479) il parlera du meurtre d'un septième frère de Murad, nommé Kasim.
6. C'est ce prince, porté au trône en 1618, et étranglé par les janissaires en 1622, que Tristan a pris pour héros de sa dernière tragédie (Voir notre *Notice sur Bajazet*, page 3). Mustapha le fou, frère d'Achmet, après la mort de son neveu, régna pendant quelques mois.
7. Voir la note 2 de la *Première Préface*.
8. Du Verdier (voir le passage cité dans la note 2 de la *Première Préface*) ne donne pas une haute idée de la valeur de Bajazet. Au contraire M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman*, trad. Dochez, II, 470) dit à propos du meurtre de Bajesid et de Suleiman, son frère : « Le funeste sort de deux adolescents pleins d'espérance arracha des larmes même à leurs bourreaux, le bosdantschibaschi et le caimakan. »

litique, ou par amitié, l'avait épargné jusqu'au siège de Babylone. Après la prise de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir [1]. Ce qui fut conduit [2] et exécuté à peu près de la manière que je le représente. Amurat avait encore un frère, qui fut depuis le Sultan Ibrahim [3], et que ce même Amurat négligea comme un prince stupide, qui ne lui donnait point d'ombrage [4]. Le Sultan Mahomet, qui règne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, et par conséquent neveu de Bajazet [5].

Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune histoire imprimée [6]. M. le comte de Cézy était ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure tragique arriva dans le Serrail [7]. Il fut instruit des amours de Bajazet, et des jalousies de la Sultane [8]. Il vit même plusieurs fois Ba-

1. D'après M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman*, trad. Dochez, II, 469), ce fut après la prise d'Erivan, en 1635, que Mourad fit périr Bajazet et Suleiman, et une lettre manuscrite de M. de Monthoulieu, député de Marseille, résidant à Constantinople, écrite de cette ville le 5 septembre 1635, et conservée à la bibliothèque de l'Arsenal (*Traités et ambassades de Turquie*, V, 142), raconte en effet qu'après la perte d'Erivan le sultan fit étrangler « les deux plus aînés de ses frères : l'un était âgé de vingt-six ans, et l'autre de vingt-trois ans. Il faut, s'il vous plait, remarquer qu'ici ce genre de mort est pour les Princes et grands Bassats ; comme au contraire trancher la tête est le supplice de ceux qui sont de la lie du peuple. Le Caimacan et Bostangibaschi vont soudain au serrail, exécutant leur commission aux personnes de ces deux Princes, et le lendemain ils les font porter en pompe et magnificence, et les ensevelissent au tombeau de leur père en vue de tout le peuple, auquel la joie de la fête publique fit supporter plus patiemment la douleur de cette inespérée perte, qui lui était d'autant plus sensible que c'étaient deux très beaux princes et de bonne mine, et révérés de tous universellement. » M. de Monthoulieu ajoute que le Caimakan était beau-frère de l'un des jeunes princes, et qu'il restait au Grand Seigneur deux frères fort jeunes. Cette lettre, il est vrai, ne donne pas le nom des victimes. M. de Hammer (*Hist. de l'Empire ottoman*, trad. Dochez, II, 479) dit enfin que Mourad, le 17 février 1638, avant de marcher contre Bagdad, « fit périr un de ses frères, Sultan Kasim, qui, par ses heureuses dispositions, semblait lui préparer dans l'avenir un rival redoutable. » Racine s'est-il perdu au milieu de tous ces fratricides ? Il est plus vraisemblable qu'il a voulu, pour donner plus d'éclat à son action, la rattacher au siège de Bagdad. Il a donc identifié Bajezid et Kasim. Pour rester fidèle à l'histoire, il a rappelé que Mourad voulait faire périr son frère dès les premiers temps du siège, et il n'a retardé la mort de Bajazet que pour donner à Mourad le prestige de la victoire. Voilà ce qui est probable ; mais l'on peut répéter avec Louis Racine, sans chercher chicane au poète : « Dans *Bajazet*, tout est vraisemblable, quoique peut-être il n'y ait rien de vrai. »

2. Ce dessein fut conduit avec plus de mystère.
(*Britannicus*, V, v.)

3. Ibrahim régna jusqu'en 1648.
4. Voir *Athalie*, note du vers 975.
5. Mahomet IV, qui succéda à son père Ibrahim, occupa trente-neuf ans le trône des Sultans, et fut déposé le 8 novembre 1687.
6. Voir la note 2 de la *Première Préface*.
7. Voir les notes 1 et 3 de la page 24.
8. Voir, dans notre *Notice*, le rôle que Segrais a, dans sa *Nouvelle*, prêté à la Sultane.

jazet, à qui on permettait de se promener quelquefois à la pointe du Serrail, sur le canal de la mer Noire. M. le comte de Cézy disait que c'était un prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort [1]. Et il y a encore plusieurs personnes de qualité [2] qui se souviennent de lui en avoir entendu faire le récit lorsqu'il fut de retour en France.

Quelques lecteurs pourront s'étonner qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente [3]. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poème dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerais pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'était passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auraient été connus de la plupart des spectateurs [4]. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près [5]. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *major e longinquo reverentia* [6]. L'éloignement des pays répare [7] en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en

1. Racine a-t-il eu vraiment connaissance de ce manuscrit, ou est-ce là une petite supercherie littéraire imaginée pour imposer silence aux détracteurs? C'est ce qu'il est difficile de savoir.

2. Les éditions de 1676 et de 1687 portaient ici : « et entre autres M. le chevalier de Nantouillet » ; Racine supprima ce membre de phrase dans l'édition de 1697, le chevalier de Nantouillet étant mort en juin 1695.

3. Tristan avait eu la même audace en écrivant son *Osman*.

4. Les idées qu'exprime ici le poète sont très justes et très sages. Dans notre siècle, plus d'un écrivain dramatique s'en est écarté, sans avoir eu précisément beaucoup à s'en féliciter. Des tentatives semblables avaient eu lieu d'ailleurs au commencement du XVIIe siècle, et même dès le XVIe siècle. En 1589, un an après le meurtre du duc de Guise, Pierre Mathieu avait donné sa *Guisiade;* deux ans après l'assassinat d'Henri III, Claude Billard faisait paraître sa *Mort d'Henri III;* peu de temps après la mort de Coligny, on jouait un *Coligny* de Chanteloup, et, en 1605, l'*Ecossaise* ou *Marie Stuart* d'Antoine de Montchrestien faisait couler des pleurs.

5. VAR. — « Les personnes qne nous avons vu (*sic*). » (1676 et 1687.)

6. (Tacite, *Annales*, I, XLVII.) « Ce passage ne prouverait-il pas que pour rendre les héros plus dignes de notre admiration, il faut les faire paraître, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils doivent être ; car pourquoi le respect pour les héros s'augmente-t-il à mesure qu'ils s'éloignent de nous? C'est qu'un homme, quelque grand qu'il soit, a toujours des faiblesses, et que la connaissance que nous en avons ne peut manquer d'affaiblir l'idée d'estime ou d'admiration qu'on veut nous inspirer pour lui. Si, malgré la distance des temps et des lieux, le poète nous représente son héros tel qu'il était, avec toutes ses faiblesses, il le remet, pour ainsi dire, parmi nous, et nous inspire d'autant moins de respect pour lui qu'il le rend plus semblable à nous. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Rachète, compense.

est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce [1] avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

C'était à peu près de cette manière que les Persans [2] étaient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie [3] la mère de Xerxès [4], qui était peut-être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince. Cependant ce même Eschyle s'était trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avait été vaincu [5]. Et il s'était trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle était homme de guerre, et il était frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si glorieusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse [6].

Je me suis attaché à bien exprimer dans ma tragédie ce que nous savons des mœurs et des maximes des Turcs [7]. Quelques gens ont dit que mes héroïnes étaient trop savantes en amour et trop délicates pour des femmes nées parmi

1. *Avoir commerce* avec une personne, c'est avoir avec elle des rapports fréquents de société : « Vous serez content, écrivait Madame de Sévigné, du commerce que vous avez avec ma fille. »

2. On disait autrefois : *les Perses ;* on dit aujourd'hui : *les Persans*.

3. *Les Perses*.

4. Atossa.

5. La comparaison que fait ici Racine entre *Bajazet* et *les Perses* est plus ingénieuse que juste. Les spectateurs qui assistaient à la représentation de *Bajazet* y apportaient un esprit dégagé de toute préoccupation d'intérêt personnel. Peu leur importait que l'action se passât en Turquie ou en Sibérie. Les Athéniens, au contraire, qui se pressaient pour entendre la tragédie des *Perses*, y venaient s'applaudir eux-mêmes ; c'était une satisfaction donnée à leur patriotisme ; et l'action avait beau se dérouler dans la cour lointaine de Xerxès, c'était Athènes victorieuse qui occupait la scène. On le voit, Racine se défend ici en avocat, auquel il suffit de paraître avoir raison. Ajoutons qu'à notre avis il n'avait pas besoin de se défendre.

6. Hérodote raconte qu'il se jeta à la mer pour arrêter un vaisseau qui fuyait, et qu'il le retint par la poupe, mais qu'un coup de hache lui enleva la main.

7. Tout le développement qui commence à cette phrase a été supprimé par Racine dans l'édition de 1697. Il est probable qu'alors les critiques soulevées jadis par *Bajazet* étaient tombées d'elles-mêmes. Nous avons cru cependant intéressant de conserver ce morceau, qui répond mieux que personne ne saurait le faire aux reproches adressés par Corneille à la tragédie de son jeune rival.

des peuples qui passent ici pour barbares. Mais sans parler de tout ce qu'on lit dans les relations des voyageurs, il me semble qu'il suffit de dire que la scène est dans le Serrail. En effet, y a-t-il une cour au monde où la jalousie et l'amour doivent être si bien connues [1] que dans un lieu où tant de rivales sont enfermées ensemble, et où toutes ces femmes n'ont point d'autre étude, dans une éternelle oisiveté, que d'apprendre à plaire et à se faire aimer? Les hommes véritablement n'y aiment pas avec la même délicatesse. Aussi ai-je pris soin de mettre une grande différence entre la passion de Bajazet et les tendresses de ses amantes. Il garde au milieu de son amour la férocité [2] de la nation. Et si l'on trouve étrange qu'il consente plutôt de [3] mourir que d'abandonner ce qu'il aime et d'épouser ce qu'il n'aime pas, il ne faut que lire l'histoire des Turcs. On verra partout le mépris qu'ils font de la vie. On verra en plusieurs endroits à quel excès ils portent les passions, et ce que la simple amitié est capable de leur faire faire. Témoin un des fils de Soliman, qui se tua lui-même sur le corps de son frère aîné, qu'il aimait tendrement, et que l'on avait fait mourir pour lui assurer l'Empire [4].

1. *Amour* au singulier n'est plus aujourd'hui féminin que dans la poésie.
2. Ce mot est pris ici dans son sens latin : *la fierté farouche ;* il n'a pas la même acception que dans la *Première Préface* d'*Andromaque :* « Toute la liberté que j'ai prise, ç'a été d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus. »
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1100.
4. Il s'agit de la mort de Mustapha, mise à la scène par Bounyn. Mairet et Dalibray (Voir notre *Notice sur Bajazet*, page 2 et 3). Mustapha avait un frère, fils de Soliman et de cette Roxelane qui, par ses perfidies, amena la mort du jeune prince. Ce frère, qui s'appelait Zéangir (le bossu), mourut du chagrin que lui causa le meurtre de Mustapha ; d'autres disent qu'il se tua sur son corps. Comme ce sont toujours les mêmes familles qui ont fourni aux auteurs dramatiques les sujets de leurs tragédies, Belin en 1705 et Chamfort en 1776 mirent à la scène l'amitié et la mort de *Mostapha et Zéangir* dans deux tragédies assez goûtées du public pour qu'on ait déclaré y trouver un pâle reflet du génie de Racine.

ACTEURS

BAJAZET, frère du Sultan Amurat............ CHAMPMESLÉ [1].
ROXANE, Sultane, favorite du Sultan Amurat.. Mlle D'ENNEBAUT [2].
ATALIDE, fille du sang ottoman [3]............ Mlle CHAMPMESLÉ [4].

1. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie*.
2. Voir les *Acteurs* des *Plaideurs*.
3. C'est-à-dire, descendante d'Otsman ; cet adjectif est formé du nom d'Otsman ou Otman I (1299-1320), fondateur de la dynastie qui règne encore aujourd'hui sur les Turcs.
4. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie*. Cette distribution a été révoquée en doute à cause de l'effet produit par la Champmeslé dans *Bajazet*, et que constatent deux lettres de Madame de Sévigné, écrites le 15 janvier et le 9 mars : « Ma belle-fille m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue : elle surpasse la des OEillets de cent lieues loin ; et moi, qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable. » — « Voilà *Bajazet*. Si je pouvais vous envoyer la Champmeslé, vous trouveriez cette comédie belle ; mais, sans elle, elle perd la moitié de ses attraits. » On s'est refusé à croire que la Champmeslé ait pu produire un tel effet dans un autre rôle que celui de Roxane. Cependant le texte des frères Parfaict (*Hist. du Th. Fr.*, XIV, 514) est formel : « Avant la première représentation de *Bajazet*, Racine avait destiné le rôle d'Atalide à Mademoiselle Champmeslé, et celui de Roxane à Mademoiselle d'Ennebaut. Dans la suite, il changea de sentiment et trouva que cette dernière jouerait mieux Atalide, et Mademoiselle Champmeslé, Roxane. Enfin, après avoir repris et redonné ces rôles, il revint à son premier dessein, de sorte que Mademoiselle Champmeslé joua Atalide et Mademoiselle d'Ennebaut Roxane. » Et ce texte est encore confirmé par une lettre de Madame de Sévigné, du 24 août 1689 : « Les manœuvres de la Champmeslé pour conserver tous ses amants, sans préjudice des rôles d'*Atalide*, de Bérénice et de Phèdre, font passer cinq lieues de pays fort aisément. » Après le grand succès de la Champmeslé dans le rôle de Bérénice, Racine devait être tenté de lui confier un personnage de même caractère ; d'ailleurs, à cette époque, les tendresses étaient grandement à la mode, et Atalide attirait plus l'attention qu'aujourd'hui ; enfin, à vingt vers près, les deux rôles sont de même longueur.

ACOMAT, Grand Visir[1]...................... LA FLEUR[2].
OSMIN, confident du Grand Visir............. HAUTEROCHE[3].
ZATIME, esclave de la Sultane............... Mlle BRÉCOURT[4].
ZAÏRE, esclave d'Atalide.................... Mlle POISSON[5].

La scène est à Constantinople, autrement dite Bysance[6], *dans le Serrail*[7] *du Grand Seigneur.*

1. Le grand vizir, ou vizir azem, chargé du sceau impérial, est le premier ministre de l'empire turc, et jouit d'une autorité presque absolue : « La place de Sultan est quelquefois la plus oisive de la terre, et celle du grand Vizir la plus laborieuse ; il est à la fois connétable, chancelier et premier président. » (VOLTAIRE, *Mœurs*, 93.) Ce mot vient de l'arabe *wazîr; al-wazîr*, le vizir ; il a fait le portugais *alvazil*, l'espagnol *alguacil*, et le français *alguazil;* de sorte qu'*alguazil* et *vizir* c'est le même mot, et que l'on commet, en disant l'*alguazil*, la même faute qu'en disant l'*alcoran :* l'article est répété deux fois, *al* signifiant *le.*

2. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie*.

3. Voir les *Acteurs* d'*Andromaque*.

4. « Le théâtre du Marais ne fit pas une perte considérable lorsque Mademoiselle Des Urlis le quitta pour épouser Guillaume Marcoureau, sieur de Brécourt, qui la fit entrer à l'Hôtel de Bourgogne, où il était lui-même. Elle ne jouait que des confidentes ; à la réunion, en 1680, on la remercia de ses services, en lui accordant une pension de 1000 livres, qu'elle conserva jusqu'à sa mort, arrivée le dimanche 22 avril 1713. S'il était vrai, comme l'assure un écrivain fort inexact, qu'elle eût été reçue au théâtre du Marais en 1645, il en résulterait qu'elle avait près de 90 ans lorsqu'elle mourut. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, t. II, p. 48.)

5. « On sait que Victoire Guérin, femme de Raymond Poisson, remplissait à l'Hôtel de Bourgogne les rôles de confidente dans la tragédie et ceux de seconde amoureuse dans la comédie... Madame Poisson mourut plusieurs années avant son mari, qui termina ses jours en 1690. Elle se trouve sur la liste des acteurs de l'Hôtel de Bourgogne en juillet 1673, et ne paraît point sur celle qui fut dressée à la réunion en 1680. » (LEMAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, t. II, p. 320.)

6. Voir la note du vers 10.

7. Voir la *Première Préface*, page 24, note 1.

BAJAZET

ACTE PREMIER

SCÈNE I.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Viens, suis-moi. La Sultane en ce lieu se doit rendre [1].
Je pourrai cependant [2] te parler et t'entendre.

OSMIN.

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux [3],
Dont l'accès était même interdit à nos yeux ?
Jadis une mort prompte eût suivi cette audace [4].

ACOMAT.

Quand tu seras instruit de tout ce qui se passe,

1. Voltaire a souvent exprimé son admiration pour l'exposition de *Bajazet ;* on lit dans les *Lettres sur Œdipe* : « Acomat ne peut être instruit de ce qui se passe dans l'armée ; Osmin ne peut savoir des nouvelles du sérail ; ils se font l'un à l'autre des confidences réciproques qui instruisent et qui intéressent également le spectateur ; et l'artifice de cette exposition est conduit avec un ménagement dont je crois que Racine était seul capable. » (Éd. Beuchot, II, 42.)
2. Pendant le temps qui va précéder son arrivée.
3. Racine avait d'abord écrit un vers dur (1672-1687) :

Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on en ces lieux....

4. Ce début est imité de celui de l'*Illustre Bassa* de Scudéry : Roxelane fait entrer Rustan dans le sérail, et, comme il s'étonne, lui dit :

ROXELANE.

Rustan, ne craignez rien ; ne soyez point en peine.
C'est un droit qu'on accorde à la sultane reine.
Et, malgré la coutume et sa sévérité,
Le Serrail de dehors a cette liberté.
Ici, quand il me plait peuvent entrer les hommes,
Et Roxelane enfin règne aux lieux où nous sommes.

Mon entrée en ces lieux [1] ne te surprendra plus [2].
Mais laissons, cher Osmin, les discours superflus.
Que ton retour tardait à mon impatience!
Et que d'un œil content je te vois dans Bysance [3]!
Instruis-moi des secrets que peut t'avoir appris
Un voyage si long pour moi seul entrepris.
De ce qu'ont vu tes yeux parle en témoin sincère :
Songe que du récit, Osmin, que tu vas faire
Dépendent les destins de l'empire ottoman [4].
Qu'as-tu vu dans l'armée, et que fait le Sultan [5]?

OSMIN.

Babylone [6], Seigneur, à son prince fidèle,
Voyait sans s'étonner [7] notre armée autour d'elle;
Les Persans rassemblés marchaient à son secours,
Et du camp d'Amurat s'approchaient tous les jours.
Lui-même, fatigué d'un long siège inutile,
Semblait vouloir laisser Babylone tranquille [8],
Et, sans renouveler ses assauts impuissants,
Résolu de combattre, attendait les Persans [9].

1. C'est la troisième fois en sept vers que Racine emploie cette locution. Voir *Esther*. note du vers 908.

2. « Comme le spectateur doit d'abord être très-étonné de voir des hommes dans le sérail. Osmin témoigne sa surprise en y entrant :

> Et depuis quand, Seigneur, entre-t-on dans ces lieux ?

Le vizir lui répond qu'il va bientôt en dire la raison, et qu'il doit auparavant l'entretenir de choses plus pressantes. Cette réponse suffit pour laisser en suspens la surprise d'Osmin et celle des spectateurs. Les derniers vers de la première scène répondent à sa question. » (Louis Racine.)

3. Constantinople, avant de porter son nom moderne, s'est appelée successivement Byzance et Antonia. Racine a trouvé, comme Dalibray dans son *Solyman*, que le nom de Byzance se prêterait plus facilement aux exigences du vers.

4. Tout ce début est d'une merveilleuse habileté. Osman revient à l'instant de l'armée, où Acomat l'avait envoyé pour sonder les esprits des soldats. Le vizir est impatient d'entendre le rapport de son émissaire, et justement la Sultane l'appelle au sérail. Il y introduit Osmin à sa suite, écoute son récit, par les questions qu'il lui pose nous laisse entrevoir ses projets, et, lorsqu'il voit que tout marche au gré de ses souhaits, il révèle ses desseins à son favori et au spectateur. La vraisemblance parfaite de cette exposition en rehausse l'intérêt. — Pour le mot *Ottoman*, voir les *Acteurs*, p. 31, note 3.

5. Voir la *Seconde Préface*, note 2.

6. Au commencement du règne de Murad, Schah-Abbas, roi de Perse, s'était emparé de Bagdad, que Racine appelle Babylone, parce que Bagdad s'était formée des débris de Séleucie, construite elle-même sur les ruines de Babylone.

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

8. Var. — Il parlait de laisser Babylone tranquille (1672).

9. Il nous faut reconnaître que dans l'affabulation de ses drames le poète manque parfois de variété : pourquoi Roxane a-t-elle l'audace de méditer une révolution? c'est qu'elle croit Murad occupé devant Babylone; pourquoi Monime laissera-t-elle Xipharès lire dans son cœur? c'est qu'elle croira Mithridate mort;

Mais comme vous savez, malgré ma diligence [1],
Un long chemin sépare et [2] le camp et Bysance ;
Mille obstacles divers m'ont même traversé [3],
Et je puis ignorer tout ce qui s'est passé [4].

ACOMAT.

Que faisaient cependant nos braves janissaires [5] ?
Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?
Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu [6] ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir absolu ?

OSMIN.

Amurat est content, si nous le voulons croire,
Et semblait se promettre une heureuse victoire [7].
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir :
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'est en vain que, forçant ses soupçons ordinaires [8],
Il se rend accessible à tous les janissaires :
Il se souvient [9] toujours que son inimitié
Voulut de ce grand corps retrancher la moitié,
Lorsque pour affermir sa puissance nouvelle,
Il voulait [10], disait-il, sortir de leur tutelle.
Moi-même j'ai souvent entendu leurs discours ;

pourquoi Phèdre déclarera-t-elle à Hippolyte sa flamme incestueuse? c'est qu'elle se croira veuve. On le voit, dans *Bajazet*, dans *Mithridate* et dans *Phèdre*, Racine a usé du même procédé.

1. « Il est bien sûr que la *diligence* d'Osmin ne fait rien à la distance qui est entre Byzance et le camp d'Amurat, et que par conséquent ce mot *malgré*, qui marque l'opposition, n'est pas grammaticalement exact. Mais le sens est si clair, et la phrase si naturellement abrégée par cette forme d'ellipse, que, bien loin de la reprocher à l'auteur, il faut lui savoir gré d'avoir dit en si peu de mots ce qu'il fallait dire. » (La Harpe.)

2. Il est trop évident que cette conjonction n'est là que pour faire le vers.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 1041.

4. Quiconque a tant soit peu l'habitude du théâtre, devinera aussitôt qu'il s'est passé devant Bagdad des événements considérables depuis le départ d'Osmin.

5. Les janissaires (du turc *yeni-tcheri, nouvelle milice*) étaient un corps d'infanterie, chargé de garder le Grand Seigneur. Son origine remonte, selon les uns, à l'année 1330, suivant les autres, à l'année 1360. Ils se recrutaient à l'origine parmi les prisonniers chrétiens. Le sultan Mahmoud a détruit en 1826 ce corps trop puissant.

6. Les projets ambitieux d'Acomat commencent à se révéler par ces interrogations.

7. D'Olivet et Louis Racine voyaient dans *semblait* une faute d'impression, et lisaient *semble*, sans aucune raison ; car *semblait* se rapporte au temps du départ d'Osmin.

8. Il semble, au premier abord, que cet hémistiche ne soit là que pour la rime. et cependant il est fort important; il prépare la mort de Roxane et de Bajazet, en nous faisant connaître le caractère soupçonneux du despote.

9. *Il se souvient*, pour essayer d'empêcher qu'*ils ne se souviennent*.

10. *Voulut*, *il voulait*, négligence.

Comme il les craint sans cesse, ils le craignent toujours[1].
Ses caresses[2] n'ont point effacé cette injure.
Votre absence est pour eux un sujet de murmure.
Ils regrettent le temps, à leur grand cœur si doux,
Lorsque assurés de vaincre ils combattaient sous vous[3].

ACOMAT.

Quoi? tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encore leur valeur et vit dans leur pensée?
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur Visir[4] ?

OSMIN.

Le succès du combat règlera leur conduite :
Il faut voir du Sultan la victoire ou la fuite[5].

1. L'Osman de Tristan l'Hermite (I, II) n'aimait pas non plus les janissaires :

> Je n'ai plus de soldats que ce corps lâche et traître,
> Amoureux du repos, ennemi de son maître,
> Sorti de race infâme et de sang de chrétien,
> Qu'autrefois mes aïeux prirent pour leur soutien,
> Mais qui reste inutile au sort qui nous accable...
> Quel fut devant Ouchin ce courage bouillant,
> Qui les a fait passer pour un corps si vaillant ?
> Le Niester tint pour faux tout ce qu'on en raconte ;
> Il rougit de leur sang bien moins que de leur honte.

2. *Caresses* a ici le sens figuré : marque de bienveillance, d'affection.
3. Malgré la distance dont Racine a séparé *le temps* et *lorsque*, il n'en est pas moins vrai que l'on ne dit pas : *le temps lorsque.* — Remarquez comme le spectateur est instruit naturellement de ce qu'il doit savoir.
4. Voir pour ce dernier mot la note 1 de la page 32. — « Je maintiens... que Sophocle et Euripide eussent regardé la première scène de *Bajazet* comme une école où ils auraient profité, en voyant un vieux général d'armée annoncer, par les questions qu'il fait, qu'il médite une grande entreprise :

> Que faisaient cependant nos braves janissaires ?
> Rendent-ils au Sultan des hommages sincères ?
> Dans le secret des cœurs, Osmin, n'as-tu rien lu ?

et le moment d'après :

> Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir ? etc.

Ils auraient admiré comme ce conjuré développe ensuite ses desseins, et rend compte de ses actions. » (VOLTAIRE, *Diss. sur la trag.*, éd. Beuchot, V, 480.) — « On voit, dans les deux premiers vers, un général disgracié, que le souvenir de sa gloire et l'attachement des soldats attendrissent sensiblement ; dans les deux derniers un rebelle qui médite quelque dessein. Voilà comme il échappe aux hommes de se caractériser sans aucune intention marquée. C'est là une de ces nuances dont on ne trouve guère d'exemples que dans Racine. » (VAUVENARGUES). — Ce sont ces vers-là, dit Voltaire dans sa *Lettre à l'Académie française*, que « le maréchal de Villars citait avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'âge de quatre-vingts ans. »
5. *Succès* est pris ici dans son sens latin : issue.
6. Osmin parle sincèrement à son maître ; il ne cherche point à gagner sa bienveillance par des flatteries ; et cette franchise sert à nous faire comprendre que, Mourad vainqueur, Acomat, Roxane et Bajazet sont perdus sans retour.

Quoiqu'à regret, Seigneur, ils marchent sous ses lois,
Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits :
Ils ne trahiront point l'honneur de tant d'années.
Mais enfin le succès dépend des destinées.
Si l'heureux Amurat, secondant leur grand cœur[1],
Aux champs de Babylone[2] est déclaré vainqueur,
Vous les verrez soumis rapporter dans Bysance
L'exemple d'une aveugle et basse obéissance[3].
Mais si dans le combat le destin plus puissant
Marque de quelque affront son empire naissant,
S'il fuit[4], ne doutez point que, fiers[5] de sa disgrâce,
A la haine bientôt ils ne joignent l'audace,
Et n'expliquent, Seigneur, la perte du combat
Comme un arrêt du ciel qui réprouve[6] Amurat.
Cependant, s'il en faut croire la renommée,
Il a depuis trois mois fait partir de l'armée
Un esclave chargé de quelque ordre secret.
Tout le camp interdit[7] tremblait pour Bajazet :
On craignait qu'Amurat, par un ordre sévère,
N'envoyât demander la tête de son frère[8].

ACOMAT.

Tel était son dessein. Cet esclave est venu :
Il a montré son ordre, et n'a rien obtenu[9].

OSMIN.

Quoi, Seigneur ? le Sultan reverra son visage[10],
Sans que de vos respects il lui porte ce gage ?

ACOMAT.

Cet esclave n'est plus. Un ordre, cher Osmin,
L'a fait précipiter dans le fond de l'Euxin.

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1132.
2. Voir la note du vers 17.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1244.
4. Après avoir employé une périphrase élégante et polie, Osmin énonce brutalement et brièvement le fait.
5. Traduction littérale du latin *ferocior*, c'est-à-dire : encouragés, enhardis
6. Rejette, condamne. On sait que, théologiquement, les *réprouvés* sont ceux qui sont destinés aux peines éternelles.
7. Voir *Esther*, note du vers 1147.
8. On ne peut se lasser d'admirer la vraisemblance et le naturel parfaits avec lesquels ces détails sont amenés. L'exposition d'*Athalie* seule peut lutter avec celle-ci.
9. La brièveté étrange des paroles d'Acomat étonne Osmin ; il interroge le visir, et celui-ci se trouve amené tout naturellement à nous raconter ce que nous ignorons.
10. Voilà une périphrase qui n'est là qu'à cause de la rime.

OSMIN.

Mais le Sultan, surpris d'une trop longue absence,
En cherchera bientôt la cause et la vengeance[1].
Que lui répondrez-vous?

ACOMAT.

Peut-être avant ce temps
Je saurai l'occuper de soins[2] plus importants.
Je sais bien qu'Amurat a juré ma ruine ;
Je sais à son retour l'accueil qu'il me destine[3].
Tu vois, pour m'arracher du cœur de ses soldats,
Qu'il va chercher sans moi les sièges, les combats :
Il commande l'armée ; et moi, dans une ville,
Il me laisse exercer un pouvoir inutile[4].
Quel emploi, quel séjour, Osmin, pour un Visir[5] !
Mais j'ai plus dignement employé ce loisir :
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles[6],
Et le bruit en ira bientôt à ses oreilles.

OSMIN.

Quoi donc ? qu'avez-vous fait ?

ACOMAT.

J'espère qu'aujourd'hui
Bajazet se déclare, et Roxane avec lui[7].

OSMIN.

Quoi ? Roxane, Seigneur, qu'Amurat a choisie
Entre tant de beautés[8] dont l'Europe et l'Asie
Dépeuplent leurs États et remplissent sa cour ?
Car on dit qu'elle seule a fixé son amour[9].

1. Nous avouons ne pas aimer ce vers, dans lequel *chercher* a un double sens : *rechercher la cause*, et *tirer la vengeance ;* cela fait presque un jeu de mots.
2. Voir *Phèdre*, note du vers 482. — Ces demi-confidences, ces sous-entendus mystérieux piquent la curiosité et l'impatience du spectateur.
3. Une sentence de mort, très probablement.
4. Tous ces motifs du mécontentement d'Acomat contre Mourad sont peints avec énergie et vivacité. Racine ne nous a pas montré de figure plus mâle que celle d'Acomat ; il est singulier qu'elle se trouve placée dans le sérail.
5. Voir la note 1 de la page 32.
6. Ce vers est fort beau, à cause du sens étendu que renferme le dernier mot : les craintes que prépare Acomat au Sultan, enlèveront le sommeil à ses nuits. D'ailleurs, ce mot était fréquemment employé avec tout ce sens au XVII[e] siècle.
7. A-t-on une nouvelle étonnante à divulguer, tout le monde, même un philosophe, est bien aise de produire un effet. Acomat n'échappe pas à cette loi générale, et, après avoir brusquement lancé ce vers à Osmin, il le regarde pour jouir de sa surprise.
8. Voir *Iphigénie*, note du vers 239.
9. Boileau a employé la même expression dans ses *Satires* X, 8-9 :

C'est bien fait, il est temps de fixer tes désirs
Ainsi que ses chagrins, l'hymen a ses plaisirs

Et même il a voulu que l'heureuse Roxane,
Avant qu'elle eût un fils, prît le nom de Sultane[1].

ACOMAT.

Il a fait plus pour elle, Osmin : il a voulu
Qu'elle eût dans son absence un pouvoir absolu[2]
Tu sais de nos Sultans les rigueurs ordinaires :
Le frère rarement laisse jouir ses frères
De l'honneur dangereux d'être sorti d'un sang
Qui les a trop près rapprochés de son rang[3].
L'imbécile Ibrahim[4], sans craindre sa naissance,
Traîne, exempt de péril, une éternelle enfance,
Indigne également de vivre et de mourir,
On l'abandonne aux mains qui daignent le nourrir[5].
L'autre, trop redoutable, et trop digne d'envie,
Voit sans cesse Amurat armé contre sa vie.
Car enfin Bajazet dédaigna de tout temps
La molle oisiveté des enfants des Sultans[6].
Il vint chercher la guerre au sortir de l'enfance.

1. On appelait Sultane aseki celle qui avait donné un fils au Sultan. Racine s'est cru obligé de donner ce titre à Roxane; il a pensé que la dignité de la tragédie ne lui permettait pas de prendre pour héroïne une simple femme du harem.

2. Cette régence de Roxane est peu vraisemblable.

3. Le poète a fait de la préposition *de* un abus fâcheux dans ces deux vers. — Mairet dans son *Grand Solyman* (I, I) parle aussi de cette coutume qu'ont les rois de Thrace (c'est ainsi qu'il appelle les Sultans) :

> ... La loi d'État veut que les Rois de Thrace
> Commencent de régner par la fin de leur race,
> Et que, pour s'établir, les barbares qu'ils sont,
> Perdent également tous les frères qu'ils ont.

Ces meurtres étaient légaux en quelque sorte ; on lit dans une lettre inédite de M. de Monthoulieu, à propos du meurtre de deux jeunes frères de Murad, égorgés par son ordre en 1635, que l'on se plaignit beaucoup à Constantinople de ce « que l'action avait été faite directement contre les lois et anciennes coutumes de l'empire, qui ne permettaient point à un Grand Seigneur la mort de ses frères, qu'iceluy n'ait des enfants âgés de quatorze ans. » (Bibliothèque de l'Arsenal, *Traités et ambassades de Turquie*, in-4°, t. V, p. 142.)

4. On sait qu'*Ibrahim et Abraham* sont deux formes du même nom ; voilà pourquoi Voltaire, dans son *Mahomet* (III, VI), a appelé le père des Juifs Ibrahim.

5. Comme langue, ces quatre vers sont la perfection même. Louis Racine dit que Boileau les citait toujours, lorsqu'il voulait prouver que son ami était encore mieux doué que lui pour la satire. Il aurait dû citer aussi quelques épigrammes, les flèches les plus envenimées qui aient jamais été décochées.

6. Ici Racine va tomber dans une faute fréquente chez Corneille : il va faire de son héros un éloge que nous serons obligés d'accepter sur parole ; car ce héros, nous l'entendrons plus parler que nous ne le verrons agir.

Et même en fit sous moi la noble expérience[1].
Toi-même tu l'as vu courir dans les combats,
Emportant après lui tous les cœurs des soldats[2],
Et goûter, tout sanglant, le plaisir et la gloire
Que donne aux jeunes cœurs la première victoire[3].
Mais, malgré ses soupçons, le cruel Amurat,
Avant qu'un fils naissant[4] eût rassuré l'État,
N'osait sacrifier ce frère à sa vengeance,
Ni du sang ottoman proscrire l'espérance[5].
Ainsi donc pour un temps Amurat désarmé[6]
Laissa dans le Serrail Bajazet enfermé.
Il partit, et voulut que, fidèle à sa haine[7],
Et des jours de son frère arbitre souveraine[8],
Roxane, au moindre bruit, et sans autres raisons,
Le fit sacrifier à ses moindres soupçons[9].
Pour moi, demeuré seul[10], une juste colère[11]
Tourna bientôt mes vœux du côté de son frère.
J'entretins la Sultane, et cachant mon dessein,
Lui montrai d'Amurat le retour incertain[12],
Les murmures du camp, la fortune des armes[13].
Je plaignis Bajazet; je lui vantai ses charmes[14],

1. C'est là, on le comprend, ce qui attache Acomat à Bajazet ; il compte bien ne jamais trouver un maître dans son ancien élève.
2. L'image présentée par ces deux vers est assez bizarre.
3. Boileau se plaisait à citer les deux premiers vers du chant X de l'*Alaric* de Scudéry, avec lesquels ces deux vers de *Bajazet* présentent une certaine analogie :

Il n'est rien de si doux pour des cœurs pleins de gloire
Que la paisible nuit qui suit une victoire.

4. C'est le gérondif latin en *do :* par sa naissance.
5. C'est-à-dire : celui qui était l'espérance. — Pour le mot *ottoman*, voir les *Acteurs*, note 5.
6. C'est à *désarmé* qu'il faut joindre *pour un temps*.
7. Remarquons la hardiesse originale de cette alliance de mots.
8. Il vous fait de son sort arbitre souveraine.
(*Britannicus*, V, I.)

9. Ce vers est bien turc, et fait bien comprendre le peu d'importance que l'on attachait dans le sérail à la vie d'un prince.
10. Après le départ du Sultan.
11. Le ressentiment de son ambition déçue.
12. Pour le sens, il faut joindre *incertain* à *montrer*.
13 Les hasards, les chances de la guerre : « Non seulement, dit-il, nous courons fortune de tout perdre, mais le temple de la grande Diane va tomber dans le mépris. » (Bossuet. *Hist.*, II, 12.)
14. Cette expression, qui semble plutôt convenir à une femme, avait été aussi appliquée par Segrais à Bajazet dans *Floridon :* « Mais les charmes de Bajazet

Qui, par un soin jaloux dans l'ombre retenus,
Si voisins de ses yeux, leur étaient inconnus.
Que te dirai-je enfin? la Sultane éperdue [1]
N'eut plus d'autres désirs [2] que celui de sa vue.

OSMIN.

Mais pouvaient-ils tromper tant de jaloux regards
Qui semblent mettre entre eux d'invincibles remparts?

ACOMAT.

Peut-être il te souvient qu'un récit peu fidèle
De la mort d'Amurat fit courir la nouvelle [3].
La Sultane, à ce bruit feignant de s'effrayer,
Par des cris douloureux eut soin de l'appuyer.
Sur la foi de ses pleurs ses esclaves tremblèrent [4];
De l'heureux Bajazet les gardes se troublèrent;
Et, les dons achevant d'ébranler leur devoir [5],
Leurs captifs dans ce trouble osèrent s'entrevoir.
Roxane vit le prince [6], elle ne put lui taire

et l'amour invincible qu'elle avait pour lui, le défendaient extrêmement. » Racine avait déjà d'ailleurs appliqué le mot *charmes* à Alexandre (III, vi) :

Mais, Seigneur, cet éclat, ces victoires, ces charmes, etc.

On ne se figure pas tout ce que certains critiques, Jules Janin en tête, ont voulu voir dans ce vers de *Bajazet*.

1. Transportée d'amour, avant même d'avoir vu le prince :

Tu veux commander seul à mes sens éperdus.
(VOLTAIRE, *Zaïre*, IV, II.)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

3. On peut remarquer avec quel soin Racine établit la vraisemblance de sa fable. Segrais donne, dans sa Nouvelle, beaucoup plus de facilités à la Sultane et à Bajazet pour se voir.

4. Encore un vers d'une élégance souveraine, comme on n'en rencontre que dans le théâtre de Racine.

5. Ellipse pour : le sentiment de leur devoir. On lit ainsi ce vers dans la première édition :

Et, l'espoir achevant d'ébranler leur devoir.

6. « L'amour, comme les larmes, naît des yeux et tombe sur le cœur » (PUBLIUS SYRUS). — C'est un seul regard aussi qui, dans le Tasse, change la haine en amour dans le cœur voluptueux d'Armide : « Armide sort de sa retraite et se précipite vers le guerrier pour accomplir sa vengeance; mais, à peine a-t-elle fixé sur lui ses regards et contemplé ce visage calme et paisible, ces yeux fermés où erre un tendre et langoureux sourire (et que serait-ce s'ils étaient ouverts?) qu'elle s'arrête incertaine... Puis, elle s'assied à ses côtés et sent fuir son courroux. Ainsi penchée vers lui, on la prendrait pour Narcisse se mirant dans le cristal des eaux. D'une main attentive, elle essuie avec son voile la sueur abondante qui mouille le visage de Renaud, et, d'une haleine amoureuse, elle rafraîchit l'air qu'il respire. O prodige incroyable! ce cœur plus dur que le diamant, plus froid que la glace, s'amollit sous l'influence des feux que recèlent ces paupières fermées. De cruelle ennemie elle devient amante! » (LE TASSE, *Jérusalem délivrée*, chant XIV, trad. Philipon de la Madelaine.) — C'est aussi à première vue que Juliette s'éprend de Roméo. Mais une passion de ce genre est plus vraisemblable au sérail que partout ailleurs.

L'ordre dont elle seule était dépositaire.
Bajazet est aimable. Il vit que son salut
Dépendait de lui plaire, et bientôt il lui plut.
Tout conspirait pour lui. Ses soins, sa complaisance [1],
Ce secret découvert [2], et cette intelligence [3],
Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer,
L'embarras irritant de ne s'oser parler [4],
Même témérité, périls, craintes communes,
Lièrent pour jamais leurs cœurs et leurs fortunes.
Ceux mêmes dont les yeux les devaient éclairer [5],
Sortis de leur devoir, n'osèrent y rentrer.

OSMIN.

Quoi? Roxane d'abord [6] leur découvrant son âme,
Osa-t-elle à leurs yeux faire éclater sa flamme?

ACOMAT.

Ils l'ignorent encore; et jusques à ce jour,
Atalide a prêté son nom à cet amour [7].
Du père d'Amurat Atalide est la nièce [8];
Et même avec ses fils partageant sa tendresse,
Elle a vu son enfance élevée avec eux.
Du prince en apparence elle reçoit les vœux;
Mais elle les reçoit pour les rendre à Roxane,
Et veut bien sous son nom qu'il aime la Sultane

1. Son désir de plaire ; comme dans *Iphigénie* (III, I) :

J'avais plus espéré de votre complaisance.

2. La sentence de mort.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
4. « Ce morceau est un de ceux que Voltaire répétait avec le plus de plaisir, et qu'il nous faisait admirer le plus dans cette scène, où tout lui paraissait admirable. Il n'y a point d'homme de goût qui n'y ait remarqué, comme lui, cet art de la narration, plus difficile ici qu'ailleurs, puisqu'il s'agissait de rendre vraisemblable, par le choix des circonstances, une liaison aussi singulière que celle de la Sultane avec Bajazet, dans la situation où ils sont l'un et l'autre, et au milieu de tant d'obstacles et de périls. Cette fiction de la mort d'Amurat, qui est de l'invention du poète, est un coup de maître. Le poète s'est occupé de fonder son avant-scène, comme on fonde l'action même quand on veut prévenir toute objection. » (La Harpe.)
5. *Eclairer* a ici le sens d'épier, surveiller, comme dans Molière (l'*Étourdi* I, IV) :

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire !

6. Dès l'abord, aussitôt.
7. Cette intrigue fut très à la mode dans les tragédies du XVII[e] siècle. Consulter à ce sujet notre *Notice*.
8. Var. Du père d'Amurat Atalide la nièce,
Qui même avec ses fils partagea sa tendresse,
Et fut dans ce palais élevée avec eux. (1672.)

Cependant, cher Osmin, pour s'appuyer de moi [1],
L'un et l'autre ont promis Atalide à ma foi [2].

OSMIN.

Quoi? vous l'aimez, Seigneur?

ACOMAT.

Voudrais-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage [3]?
Qu'un cœur qu'ont [4] endurci la fatigue et les ans
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudents?
C'est par d'autres attraits qu'elle plaît à ma vue.
J'aime en elle le sang dont elle est descendue [5].
Par elle Bajazet, en m'approchant de lui,
Me va contre lui-même assurer un appui [6].
Un visir aux Sultans fait toujours quelque ombrage [7]:
A peine ils l'ont choisi, qu'ils craignent leur ouvrage.
Sa dépouille est un bien qu'ils veulent recueillir,
Et jamais leurs chagrins ne nous laissent vieillir.
Bajazet aujourd'hui m'honore et me caresse [8];
Ses périls tous les jours réveillent sa tendresse.
Ce même Bajazet, sur le trône affermi,
Méconnaîtra [9] peut-être un inutile ami.

1. Pour trouver en moi un appui.
2. Toutes ces petites intrigues de sérail manquent absolument de dignité; aussi ne peut-on que plaindre le politique obligé de descendre à de pareilles menées.
3. « L'amour n'est qu'un acte, peut-être seulement un court prologue, dans l'existence d'un homme sérieux. » (Georges Sand, *Mademoiselle de la Quintinie*, XIII.) — « Comme ces deux vers élèvent tout d'un coup le visir à sa juste hauteur, et lui donnent une place à part dans une révolution politique où l'amour doit jouer un si grand rôle, ainsi que cela doit être dans le sérail, et dans le sérail où commande Roxane! » (La Harpe.)
4. Le début de ce vers présente une succession de syllabes désagréable à l'oreille.
5. M. Paul Mesnard rapproche de ces vers un quatrain du *Thémistocle* de du Ryer (II, v) :

> Je laisse aux esprits bas, je laisse aux faibles âmes
> A languir dans ses fers (*de l'amour*), à brûler dans ses flammes.
> Pour moi, je ne me sers de cette passion
> Qu'autant qu'elle est utile à mon ambition.

6. « Ces vers achèvent par un trait admirable ce beau portrait de l'ambitieux pour lequel Racine a sans doute eu plus d'un modèle : « Il y a des ambitieux en tous pays et il y en aura toujours, car l'ambition est un élément nécessaire du gouvernement des sociétés humaines. » (Prévost-Paradol, *Essais de politique et de littérature*, *Pensées diverses*.)
7. Voir *Athalie*, note du vers 975.
8. *Caresser* a ici le sens de flatter, comme dans *Mithridate* (IV, II) :

> Il feint, il me caresse, et cache son dessein.

9. *Méconnaître* une personne, c'est ne plus vouloir la reconnaître, comme dans *Iphigénie* (III, II) :

> Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?

Et moi, si mon devoir, si ma foi [1] ne l'arrête,
S'il ose quelque jour me demander ma tête [2]...
Je ne m'explique point [3], Osmin. Mais je prétends
Que du moins il faudra la demander longtemps.
Je sais rendre aux Sultans de fidèles services;
Mais je laisse au vulgaire adorer leurs caprices [4],
Et ne me pique point du scrupule insensé
De bénir mon trépas quand ils l'ont prononcé [5].
  Voilà donc de ces lieux ce qui m'ouvre l'entrée,
Et comme enfin Roxane à mes yeux s'est montrée.
Invisible d'abord, elle entendait ma voix,
Et craignait du Serrail les rigoureuses lois.
Mais enfin bannissant cette importune crainte,
Qui dans nos entretiens jetait trop de contrainte,
Elle-même a choisi cet endroit écarté,
Où nos cœurs à nos yeux parlent en liberté [6].
Par un chemin obscur une esclave me guide,
Et... Mais on vient. C'est elle et sa chère Atalide.
Demeure; et s'il le faut, sois prêt à confirmer
Le récit important dont je vais l'informer [7].

1. Ma fidélité. — Voir *Iphigénie*, note du vers 905.
2. « Les vers précédents peignent les Turcs, et ces deux-ci peignent Acomat. On sent que ce vieux guerrier est bien capable de s'élever au-dessus des préjugés religieux de sa nation, et il le fait sentir en deux mots. Cette scène excède la mesure ordinaire : elle a plus de deux cents vers. Pourquoi ne paraît-elle pas trop longue? C'est qu'il n'y a rien d'inutile; c'est que partout on y admire la fidélité dans les mœurs, et l'élégance dans l'expression. » (LA HARPE.)
3. Racine reprendra cet hémistiche dans *Athalie* (I, I).
4. Voir *Phèdre*, note du vers 492.
5. Messala dira dans le *Brutus* de Voltaire (I, IV) :

..........................Ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats;
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,
Ni du zèle insensé de courir au trépas
Pour venger un tyran qui ne les connaît pas.

6. On peut reprocher à ce vers de manquer de naturel.
7. *Informer d'un récit* ne se dit guère. — « Acomat, calme au milieu des dangers qui l'entourent, conduisant une conspiration avec un sang-froid imperturbable, calculant l'avantage que son ambition peut retirer des passions violentes des personnages qu'il met en jeu pour son élévation, ne peut être rendu avec vérité que par un comédien habile, qui réunisse dans sa diction l'art qui convient au conspirateur, la finesse propre au courtisan, et l'énergique franchise des vieux guerriers..... Saint-Prix ne laissa rien à désirer dans ce rôle. » (RICORD aîné, *Fastes de la Comédie Française*, p. 175.)

SCENE II

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE, ACOMAT, OSMIN[1].

ACOMAT.

La vérité s'accorde avec la renommée,
Madame. Osmin a vu le Sultan et l'armée.
Le superbe Amurat est toujours inquiet ;
Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix[2] ils l'appellent au trône[3].
Cependant les Persans marchaient vers Babylone[4],

1. C'est après la réforme du costume au théâtre que Louis Racine écrivait : « Un savant peut trouver à redire qu'Achille, sur le théâtre, soit habillé comme Auguste et Mithridate; il sait que ces trois princes étaient habillés différemment; mais le peuple, qui l'ignore, n'est pas même choqué de leur voir à tous trois des perruques et des chapeaux, au lieu qu'il serait choqué d'en voir sur la tête des Turcs, parce que, sans avoir été à Constantinople, nous avons conversé avec des gens qui y ont été, ou nous avons vu des Turcs parmi nous; ainsi on ne les fait point paraître sur le théâtre sans des robes longues et des turbans. » Mais, dès le temps de Racine, *Bajazet* avait dû être représenté avec d'autres costumes que les tragédies ordinaires, puisque Corneille trouvait aux persònnages un air français « sous l'habit turc ». Il existe à l'Opéra, dans la galerie d'exposition rétrospective, une gravure qui représente des Turcs d'opéra ; la femme a un pantalon bouffant, tombant jusqu'aux pieds, et recouvert d'une longue tunique, que font bouffer de petits paniers ; un voile flottant, un turban et une aigrette complètent ce costume, qui est à peu près celui de l'homme ; cependant la tunique de ce dernier est plus courte, et son aigrette plus imposante. Il est probable que les Turcs de tragédie devaient ressembler beaucoup aux Turcs d'opéra, et ces costumes n'étaient pas plus ridicules que ceux de nos paysannes d'opéra comique.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 1742.

3. « L'abus que Racine fait du mot *cœur* est inouï. Il est évident que, pour les hommes de son temps, le cœur, après avoir passé pour être le siège de la passion, était devenu la passion même, qu'il se confondait et ne faisait plus qu'un avec elle. Ecoutez Andromaque :

Je ne viens pas ici par de jalouses larmes.....
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas ! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser :
Ma flamme par Hector fut jadis allumée ;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.

Qui ne voit que dans cette période *cœur* est pris en deux sens ? que dans les deux premiers vers il signifie *affection*, *tendresse*, que dans les deux autres il n'a plus que sa signification matérielle et anatomique ? Par exemple, il serait fort difficile de dire si le cœur *où les regards prétendent s'adresser* est un cœur moral ou un cœur physique : car il est parfaitement invisible dans les deux cas.

Et toujours tous les cœurs penchent vers Bajazet :
D'une commune voix ils l'appellent au trône.

Un cœur qui penche ! et ce même cœur qui a une voix et qui appelle ! » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 7 juillet 1873.)

4. Pour attaquer Mourad, qui l'assiège.

Et bientôt les deux camps aux pieds de son rempart
Devaient de la bataille éprouver le hasard.
Ce combat doit, dit-on, fixer nos destinées ;
Et même, si d'Osmin je compte les journées[1],
Le ciel en a déjà réglé l'événement[2],
Et le Sultan triomphe ou fuit en ce moment[3].
Déclarons-nous, Madame, et rompons le silence.
Fermons-lui dès ce jour les portes de Bysance ;
Et sans nous informer s'il triomphe ou s'il fuit,
Croyez-moi, hâtons-nous d'en prévenir le bruit[4].
S'il fuit, que craignez-vous? S'il triomphe, au contraire,
Le conseil le plus prompt est le plus salutaire[5].
Vous voudrez, mais trop tard[6], soustraire à son pouvoir
Un peuple dans ses murs prêt à le recevoir.
Pour moi, j'ai su déjà par mes brigues secrètes[7]
Gagner de notre loi les sacrés interprètes[8] :
Je sais combien crédule en sa dévotion
Le peuple suit le frein de la religion[9].
Souffrez que Bajazet voie enfin[10] la lumière[11] :
Des murs de ce palais ouvrez-lui la barrière.
Déployez en son nom cet étendard fatal[12],

1. Le temps qu'Osmin a mis à revenir.
2. L'issue.
3. Ces deux vers sont importants : ils préparent l'arrivée d'Orcan.
4. La nouvelle de sa victoire ou de sa fuite.
5. *Conseil* a ici le sens de résolution, détermination, comme dans *Cinna* (IV, IV) :

> Hélas ! de quel conseil est capable mon âme ?

Racine avait écrit d'abord :

> Le conseil le plus prompt est le plus nécessaire.

6. Si vous avez encore attendu.
7. Voir *les Plaideurs*, note du vers 640.
8. Les ulémas (de l'arabe *'oulemā*, pluriel de *'ālim*, qui sait), ou docteurs de la loi, chargés d'expliquer le Coran ; ils se divisent en imans (docteurs et théologiens), muftis (jurisconsultes), et cadis (juges). L'arabe *al qāḍī* a formé le mot *alcade*. Le grand mufti est le chef de la religion mahométane.
9. Un frein ayant pour fonction d'arrêter, a-t-on le droit de dire : *suivre un frein ?*
10. Voir *Andromaque*, note du vers 72.
11. C'est-à-dire : qu'il sorte de prison.
12. Il s'agit ici de l'étendard de Mahomet, appelé *Œucab*, *Sandjak-Scheryf* et *Bajarac*. Voici ce qu'en dit Tavernier, dans sa *Nouvelle Relation de l'intérieur du Serrail :* « Il a ces mots pour devise : *Nasrum min Allah*, et en notre langue : L'aide est de Dieu. » Sélim le Féroce, père du grand Solyman, ayant conquis l'Égypte, trouva au Caire et emmena à Constantinople le dernier descendant d'Abbas, le Khalife Motawakel, qui, avant de mourir, remit entre les mains du Sultan l'étendard de Mahomet, de sorte que le Sultan, devenant l'héritier du prophète, exerçait également une autorité spirituelle. S'il faut en croire Luneau de Boisjermain, lorsque cet étendard était arboré, tous les sujets du Sultan, depuis l'âge de sept ans, étaient obligés de prendre aussitôt les armes.

Des extrêmes périls l'ordinaire signal.
Les peuples, prévenus[1] de ce nom favorable[2],
Savent que sa vertu le rend seule coupable.
D'ailleurs un bruit confus, par mes soins confirmé,
Fait croire heureusement à ce peuple alarmé
Qu'Amurat le dédaigne, et veut loin de Bysance
Transporter désormais son trône et sa présence[3].
Déclarons le péril dont son frère est pressé[4];
Montrons l'ordre cruel qui vous fut adressé :
Surtout qu'il se déclare et se montre lui-même[5],
Et fasse voir ce front digne du diadème[6].

ROXANE[7].

Il suffit. Je tiendrai tout ce que j'ai promis[8].
Allez, brave Acomat, assembler vos amis.
De tous leurs sentiments venez me rendre compte;
Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien,
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien.
Allez, et revenez[9].

1. Bien disposés pour : « Toutes les modes dont nous sommes prévenus vieilliront peut-être avant nous. » (Vauvenargues, *Maximes*, 362.)
2. Voir *Athalie*, note du vers 1072.
3. On le voit, Acomat a songé à tout; ce rôle est une des plus belles créations de Racine.
4. Voir *Mithridate*, note du vers 333.
5. *Déclarons*, *qu'il se déclare*, légère négligence.
6. C'est par le souvenir de la beauté majestueuse de Bajazet qu'Acomat termine habilement son discours.
7. Dinaux a écrit dans sa *Notice* sur Mademoiselle Duchesnois : « Le rôle de Roxane, dans *Bajazet*, vint ajouter un nouveau fleuron à sa couronne; elle prouva que l'ambition, la fierté, la fureur, la vengeance, toutes les passions qui dominent le cœur de l'altière Roxane pouvaient être rendues par elle avec autant de perfection que cette ardeur brûlante qui consume le cœur de l'amante d'Hippolyte. Elle ennoblit cette fois les sentiments d'une esclave du sérail, qui, dédaignant les faveurs passagères de son maître, s'abandonne aux charmes qu'inspire un jeune prince malheureux, et s'enflamme d'autant plus qu'elle est plus contrainte dans l'expression de ses sentiments. »
8. Roxane parle du même ton qu'Agrippine dans *Britannicus* (III, v) :

J'ai promis, il suffit. Malgré vos ennemis
Je ne révoque rien de ce que j'ai promis.

9. Dès la seconde représentation qu'elle donna de *Bajazet*, Mademoiselle Rachel, troublée le premier soir, avait pris possession du rôle de Roxane : « Ce n'était déjà plus cette jeune fille perdue dans le sérail, comme l'avait dit Janin; c'était bien la sultane impérieuse donnant ses ordres et voulant être obéie. » (M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 61.) — Après la sortie d'Acomat, le ton de la tragédie va s'abaisser.

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE.

ROXANE.

Enfin, belle Atalide,
Il faut de nos destins que Bajazet décide.
Pour la dernière fois je le vais consulter.
Je vais savoir s'il m'aime [1].

ATALIDE.

Est-il temps d'en douter,
Madame ? Hâtez-vous d'achever votre ouvrage [2].
Vous avez du Visir entendu le langage.
Bajazet vous est cher. Savez-vous si demain
Sa liberté, ses jours seront en votre main ?
Peut-être en ce moment Amurat en furie
S'approche pour trancher une si belle vie.
Et pourquoi de son cœur doutez-vous aujourd'hui ?

ROXANE.

Mais m'en répondez-vous, vous qui parlez pour lui [3] ?

ATALIDE.

Quoi, Madame ? les soins qu'il a pris pour vous plaire,
Ce que vous avez fait, ce que vous pouvez faire,
Ses périls, ses respects, et surtout vos appas [4],
Tout cela de son cœur ne vous répond-il pas ?
Croyez que vos bontés vivent dans sa mémoire.

ROXANE.

Hélas ! pour mon repos que ne le puis-je croire ?
Pourquoi faut-il au moins que pour me consoler
L'ingrat ne parle pas comme on le fait parler [5] ?
Vingt fois, sur vos discours pleine de confiance,
Du trouble de son cœur jouissant par avance,
Moi-même j'ai voulu m'assurer de sa foi,

1. Le public, qui n'est pas dans le secret de l'amour d'Atalide, ne peut comprendre ce que ces mots ont de cruel pour elle.

2. Racine, qui ne craignait pas les locutions familières, reprendra celle-ci dans *Athalie* (III, vii).

3. Roxane aime, mais d'un amour égoïste ; elle joint l'ambition à l'amour, et ne veut pas se compromettre inutilement.

4. Il faut rendre à Racine cette justice qu'il n'a pas abusé de ce mot si complètement tombé aujourd'hui en désuétude.

5. Les premiers soupçons commencent déjà à se faire jour dans le cœur de Roxane ; mais ce n'est encore qu'une lueur passagère.

Et l'ai fait en secret amener devant moi [1].
Peut-être trop d'amour me rend trop difficile ;
Mais sans vous fatiguer d'un récit inutile,
Je ne retrouvais point ce trouble, cette ardeur
Que m'avait tant promis un discours trop flatteur [2].
Enfin si je lui donne et la vie et l'Empire,
Ces gages incertains ne me peuvent suffire.

ATALIDE.

Quoi donc? à son amour qu'allez-vous proposer [3] ?

ROXANE.

S'il m'aime, dès ce jour il me doit épouser.

ATALIDE.

Vous épouser ! O ciel ! que prétendez-vous faire [4] ?

ROXANE.

Je sais que des Sultans l'usage m'est contraire [5] :

1. Var. — Pour l'entendre à mes yeux m'assurer de sa foi,
Je l'ai fait en secret amener devant moi. (1672)

2. Var. — Mes yeux ne trouvaient point ce trouble, cette ardeur,
Que leur avait promise un discours trop flatteur. (1672)

3. L'actrice chargée du rôle d'Atalide doit à la fois montrer sa terreur au public, et ne pas la laisser voir à Roxane.

4. Roxane peut croire encore que le cri d'Atalide est arraché à son étonnement de voir Roxane proposer une alliance si contraire aux mœurs des Turcs. L'artifice par lequel l'explication nécessaire qui va suivre est mise dans la bouche de Roxane, et non dans celle de Bajazet, est fort heureux.

5. Voici, comme échantillon de la paraphrase que Girault de Sainville a faite de *Bajazet* dans sa *Nouvelle* intitulée *Philadelphe*, le couplet de Ptolémaïde (p. 6-9) : « Je sais, poursuivit Ptolémaïde, que l'usage de nos Rois m'est contraire ; je sais qu'ils se sont fait une loi superbe de ne point assujettir leur foi à l'hymen ; je sais que parmi tant de beautés qui briguent à l'envi leur amour, ils daignent quelquefois faire choix d'une maîtresse ; mais que toujours inquiète malgré tous ses charmes, et toujours esclave, elle reçoit son maître dans ses bras, et que, sans sortir du joug où leur dure loi la condamne, elle ne peut être déclarée princesse favorite que par la naissance d'un fils. On sait que Ptolémée, plus ardent que ses prédécesseurs, a voulu que je dusse ce titre à son amour ; et l'on peut dire que j'en reçus la puissance aussi bien que le titre ; et dès ce moment il me laissa l'arbitre des jours de Philadelphe. Mais ce même Ptolémée ne me promit jamais que je verrais ses bienfaits couronnés par l'hymen : et moi qui n'aspirais uniquement qu'à cette gloire, j'ai perdu le souvenir de ses autres bienfaits. Mais que sert-il de le dissimuler? Philadelphe seul me les a fait oublier ; malgré tous ses malheurs il est plus heureux que son frère, et peut-être qu'il m'a plu sans aspirer à moi. Pour lui j'ai séduit nos femmes, nos gardes, et tout ce qu'il y a de plus sacré dans ce palais : en un mot, vous voyez jusqu'où ma passion l'a conduit, et que, grâce à mon amour, je me suis bien servie du pouvoir absolu que Ptolémée me donna sur ses jours. Philadelphe touche presque au trône de l'Egypte, il ne faut plus qu'un pas pour l'y faire monter ; mais c'est où je l'attends, et, malgré tout mon amour, si, dans cette même journée, il ne m'attache à lui par un hymen légitime, s'il ose m'alléguer une odieuse et contraire loi, enfin, s'il ne fait tout en ma faveur, quand je fais tout pour lui, dès le même moment, sans faire réflexion si je l'aime, et sans consulter si je me perds, j'abandonnerai l'ingrat, et le laisserai rentrer dans l'état malheureux d'ou mes bontés l'ont tiré. Voilà sur quoi je veux que Philadelphe décide ; sa mort ou sa vie dépend de sa réponse. Je ne vous presse point aujourd'hui de me prêter votre voix pour lui

Je sais qu'ils se sont fait une superbe loi
De ne point à l'hymen assujettir leur foi.
Parmi tant de beautés qui briguent leur tendresse [1],
Ils daignent quelquefois choisir une maîtresse [2];
Mais toujours inquiète avec tous ses appas [3],
Esclave elle reçoit son maître dans ses bras [4];
Et sans sortir du joug où leur loi la condamne,
Il faut qu'un fils naissant la déclare Sultane [5].
Amurat plus ardent, et seul jusqu'à ce jour,
A voulu que l'on dût ce titre à son amour.
J'en reçus la puissance [6] aussi bien que le titre,
Et des jours de son frère il me laissa l'arbitre [7].
Mais ce même Amurat ne me promit jamais
Que l'hymen dût un jour couronner ses bienfaits [8];
Et moi, qui n'aspirais qu'à cette seule gloire,
De ses autres bienfaits j'ai perdu la mémoire [9].
Toutefois que sert-il de me justifier [10]?
Bajazet, il est vrai, m'a tout fait oublier.
Malgré tous ses malheurs plus heureux que son frère [11],

expliquer mes sentiments, je veux que devant moi sa bouche et l'air de son visage me découvrent son cœur, sans me laisser le moindre soupçon ; et je veux qu'étant amené secrètement dans ces lieux, il se présente à moi sans y être préparé. Je vas tout disposer, et vous saurez dans peu l'effet de cette entrevue. »

1. Pour *beautés*, voir *Iphigénie*, note du vers 239. Racine s'est emprunté ce vers à lui-même; il avait écrit déjà dans *Britannicus* (IV, II) :

Parmi tant de beautés qui briguèrent son choix, etc.

2. On sait que c'est en lui jetant un mouchoir que le sultan témoigne sa préférence à celle de ses femmes qu'il daigne choisir. — Le despotisme oriental est admirablement peint dans ce couplet.

3. Voir la note du vers 271.

4. Comme ces royales captives des temps antiques, Andromaque, Cassandre, que les lois de la guerre obligeaient d'entrer dans le lit du vainqueur.

5. Voir les notes des vers 102 et 124.

6. La puissance de sultane ; mais ces deux mots sont bien éloignés l'un de l'autre.

7. Voir les vers 129-132. Ces vers forment comme une seconde exposition rapide, qui rappelle à la mémoire les nombreux faits dont le souvenir a été évoqué dans la première scène.

8. *Couronner* un édifice, c'est placer à son sommet les derniers ornements, c'est l'achever ; tel est le premier sens du mot.

9. « Le poète n'a point encore appris aux spectateurs quel est le caractère de Roxane; c'est elle-même qui, dès qu'elle paraît, le fait connaître : c'est par elle qu'on apprend qu'elle est ambitieuse, fière, violente, ingrate, et perfide. Parce qu'elle n'a point encore reçu d'Amurat le titre d'épouse, elle a oublié toutes les preuves qu'elle a reçues de son amour : elle veut donner son cœur à Bajazet; et la première fois qu'elle le verra, elle le menacera de la mort s'il ne l'épouse, et lui proposera toujours ou sa main ou la mort. C'est dans la Turquie que le poète place cet honorable caractère. » (Louis Racine.)

10. C'est-à-dire : d'essayer de couvrir mon amour du voile de l'ambition.

11. Cette antithèse peu naturelle et cette pensée peu modeste mettent une tache à cet excellent morceau.

Il m'a plu, sans peut-être aspirer à me plaire [1].
Femmes, gardes, visir [2], pour lui j'ai tout séduit [3];
En un mot, vous voyez jusqu'où je l'ai conduit.
Grâces à mon amour, je me suis bien servie
Du pouvoir qu'Amurat me donna sur sa vie [4].
Bajazet touche presque au trône des Sultans :
Il ne faut plus qu'un pas. Mais c'est où je l'attends [5].
Malgré tout mon amour, si dans cette journée [6]
Il ne m'attache à lui par un juste [7] hyménée [8],
S'il ose m'alléguer une odieuse loi ;
Quand je fais tout pour lui, s'il ne fait tout pour moi :
Dès le même moment, sans songer si je l'aime,
Sans consulter enfin si je me perds moi-même [9],
J'abandonne l'ingrat, et le laisse rentrer
Dans l'état malheureux d'où je l'ai su tirer.
Voilà sur quoi je veux que Bajazet prononce.
Sa perte ou son salut dépend de sa réponse.
Je ne vous presse point de vouloir aujourd'hui
Me prêter votre voix pour m'expliquer à lui [10] :
Je veux que devant moi sa bouche et son visage
Me découvrent son cœur, sans me laisser d'ombrage [11] ;

1. On ne saurait trop admirer le soin avec lequel Racine place dès le début de ses tragédies de petits détails, en apparence insignifiants, qui, à une seconde lecture, jettent aussitôt une lueur sur le caractère encore à peine connu des personnages.
2. Voir la note 1 de la page 32.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 1537.
4. Ces vers doivent être prononcés avec ironie. Si l'on faisait du dernier la construction grammaticale, il faudrait expliquer *sur la vie d'Amurat;* mais la poésie a le droit de prendre avec la grammaire quelques libertés.
5. L'art avec lequel Racine compose ses discours est parfait. Il aime à placer au milieu d'un développement un vers dont la première moitié résume ce qui vient d'être dit, dont la seconde annonce ce qui va être dit. Un pareil vers éclaircit la pensée, et ranime l'attention. Tel est le vers 1196 de *Britannicus* :

Voilà tous mes forfaits. En voici le salaire.

Et, comme pour mieux marquer l'importance de la division, dans le vers de *Bajazet*, comme dans celui de *Britannicus*, le poète a placé un point entre les deux hémistiches.
6. Var. — Quel que soit mon amour, si dans cette journée. (1672.)
7. *Légitime*, comme *justus* en latin : *justus heres*, héritier légitime.
8. Pour l'étymologie de ce mot, voir *Mithridate*, note du vers 207.
9. Il n'y a pas un trait dans ce morceau qui ne peigne le caractère de Roxane, et ne prépare le dénoûment. Voir dans notre *Notice* (p. 8), le discours de Roxane à Bajazet dans la Nouvelle de Segrais.
10. *Expliquer une personne*, expression hardie, dont on ne trouve pas d'exemple avant Racine.
11. De doute, d'incertitude ; Roxane veut voir clair dans le cœur de Bajazet.

Que lui-même, en secret amené dans ces lieux [1],
Sans être préparé [2] se présente à mes yeux.
Adieu : vous saurez tout après cette entrevue [3].

SCÈNE IV.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE [4].

Zaïre, c'en est fait, Atalide est perdue [5].

ZAÏRE.

Vous!

ATALIDE.

Je prévois déjà tout ce qu'il faut prévoir [6].
Mon unique espérance est dans mon désespoir [7].

1. Voir *Esther*, note du vers 908. Ce vers prépare la première scène du second acte.
2. A cette entrevue.
3. Roxane soupçonne Bajazet, mais elle ne soupçonne pas Atalide. L'affection qu'elle a pour elle, et qu'Acomat constatait au vers 210, lui a fermé les yeux.
4. « Les rôles tendres exigent une physionomie douce, un son de voix touchant, des pleurs faciles, des gestes moelleux et peu fréquents, un ensemble modeste, une démarche mesurée, une taille élégante, et, s'il se peut, dans la proportion des tailles médiocres. Les petites femmes paraissent jeunes plus longtemps, et tout ce qui semble tenir encore à l'enfance, émeut avec plus de facilité. — La plus grande partie de cet emploi ne présente que des jeunes filles sans expérience, timides, osant à peine avouer l'amour qu'elles ressentent et celui qu'elles inspirent. J'invite l'actrice chargée de cet emploi à ne jamais perdre de vue l'air de pureté, de candeur que son âge et son rang exigent. En peignant ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, il faut éviter avec soin tout ce qui peut peindre la volupté. Le ton, le maintien, le regard d'une femme coquette ou galante, ne peuvent jamais convenir à l'innocence. La tragédie doit être l'école des mœurs pures, comme elle l'est des grandes actions. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, p. 260-261.)
5. Atalide a regardé, muette de terreur, sortir Roxane, puis elle accourt vers Zaïre, qui, pendant la scène précédente, était restée avec Zatime dans le fond du théâtre, et lui crie ce vers, qui commence la scène d'une façon dramatique. Il en était besoin ; car, ignorant les amours de Bajazet et d'Atalide, les soupçonnant à peine à la défiance de Roxane et au trouble peint sur le visage d'Atalide, nous ne pouvions comprendre ce qu'avaient de terrible pour elle les paroles de Roxane.
6. Une série de désastres.
7. Elle trouvera le salut dans son désespoir, qui la conduira à la mort ; c'est le sens contraire que présentait le vers de Virgile (*Enéide*, II, 354), dont Racine semble ici s'être souvenu :

Una salus victis nullam sperare salutem.

Corneille, dans *le Cid* (I, II), avait maladroitement imité le vers de Virgile

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir,

semblant préparer les voies au fameux sonnet du *Misanthrope* (I, II) :

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

ZAÏRE.

Mais, Madame, pourquoi ?

ATALIDE.

Si tu venais d'entendre
Quel funeste dessein Roxane vient de prendre[1],
Quelles conditions elle veut imposer !
Bajazet doit périr, dit-elle, ou l'épouser.
S'il se rend, que deviens-je en ce malheur extrême[2] ?
Et s'il ne se rend pas, que devient-il lui-même[3] ?

ZAÏRE.

Je conçois ce malheur ; mais, à ne point mentir,
Votre amour dès longtemps a dû le pressentir.

ATALIDE.

Ah ! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence[4]
Tout semblait avec nous être d'intelligence[5] :
Roxane, se livrant tout entière à ma foi[6],
Du cœur de Bajazet se reposait sur moi[7],
M'abandonnait le soin de tout ce qui le touche,
Le voyait par mes yeux, lui parlait par ma bouche ;
Et je croyais toucher au bienheureux moment
Où j'allais par ses mains couronner mon amant.
Le ciel s'est déclaré contre mon artifice[8].
Et que fallait-il donc, Zaïre, que je fisse[9] ?
A l'erreur de Roxane ai-je dû m'opposer,
Et perdre mon amant pour la désabuser ?

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1513. On a remarqué que *venais* et *vient* étaient bien rapprochés.
2. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
3. Ces deux vers posent nettement la situation.
4. Voilà un vers touchant et bien racinien. N'oublions pas que Racine affectionnait vivement son Atalide, puisqu'il aima mieux, selon toute apparence, voir la Champmeslé jouer ce rôle que celui de Roxane.
5. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
6. Racine écrit presque toujours *toute entière*, contrairement à la grammaire. — *A ma foi*, c'est-à-dire à ma loyauté, comme dans Voltaire (*Mœurs*, 125) : « Charles se défia toujours des promesses du monarque, et se livra à la foi du chevalier. »
7. *Se reposer* d'une chose sur une personne, c'est lui en laisser le soin avec une absolue confiance, comme dans *Britannicus* (I, I) :

Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État.

Du cœur de Bajazet, c'est-à-dire du soin de connaître le cœur de Bajazet.
8. Voir *Britannicus*, note du vers 932.
9. Atalide va chercher à justifier son amour par la raison. Elle n'y réussira guère, et ferait peut-être mieux de s'en tenir à ses premiers mots :

Ah ! Zaïre, l'amour a-t-il tant de prudence ?

Avant que dans son cœur cette amour fût formée[1],
J'aimais, et je pouvais m'assurer[2] d'être aimée.
Dès nos plus jeunes ans, tu t'en souviens assez[3],
L'amour serra les nœuds par le sang commencés[4].
Élevée avec lui dans le sein de sa mère[5],
J'appris à distinguer[6] Bajazet de son frère;
Elle-même avec joie unit nos volontés[7].
Et quoique après sa mort l'un de l'autre écartés,
Conservant, sans nous voir, le désir de nous plaire[8],
Nous avons su toujours nous aimer et nous taire.
Roxane, qui depuis, loin de s'en défier,
A ses desseins secrets voulut m'associer,
Ne put voir sans amour ce héros trop aimable[9] :
Elle courut lui tendre une main favorable.
Bajazet étonné rendit grâce à ses soins,
Lui rendit des respects[10] : pouvait-il faire moins ?
Mais qu'aisément l'amour croit tout ce qu'il souhaite[11] !
De ses moindres respects Roxane satisfaite,
Nous engagea tous deux par sa facilité
A la laisser jouir de sa crédulité[12].
Zaïre, il faut pourtant avouer ma faiblesse :

1. *Amour* n'est plus aujourd'hui des deux genres que lorsqu'il désigne la passion d'un sexe pour l'autre, et encore dans ce cas n'est-il féminin au singulier qu'en poésie.

2. Avoir la certitude, l'assurance, comme dans les *Plaideurs* (II, vi) :

...... Assurez-vous qu'Isabelle est constante.

3. Toute cette confidence est ici parfaitement amenée et naturelle. Atalide n'apprend rien à Zaïre ; toutes deux s'entretiennent de ce qui intéresse Atalide, et cet entretien nous met au courant de ce que nous devons savoir.

4. Vers d'une élégance un peu surannée.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 1101.

6. Remarquez la délicatesse de cette expression.

7. Voir *Andromaque*, note du vers 72. — *Unit nos volontés*, c'est-à-dire : nous unit, nous qui voulions l'être. Dans *Mithridate*, Racine expliquera et détaillera avec autant de soin les faits de l'avant-scène de façon à concilier le plus possible à ses héros notre bienveillance.

8. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

9. Digne d'être aimé.

10. *Rendit grâce, rendit des respects ;* inadvertance du poète.

11. Joli vers, qui rappelle celui d'Elmire dans *Tartuffe* (IV, III) :

...On est aisément dupé par ce qu'on aime,

copié par Bidar, dans son *Hippolyte* (II, v) :

Ah ! qu'on est aisément trompé par ce qu'on aime !

12. Tout cela est très bien dit; mais, avec *Bérénice* et *Bajazet*, Racine rentrait complètement dans la tragédie romanesque, avec laquelle il avait semblé vouloir rompre dans *Britannicus*, et on lui en a voulu.

D'un mouvement jaloux je ne fus pas maîtresse[1].
Ma rivale, accablant mon amant de bienfaits,
Opposait un empire à mes faibles attraits[2];
Mille soins la rendaient présente à sa mémoire;
Elle l'entretenait de sa prochaine gloire.
Et moi, je ne puis rien. Mon cœur, pour tous discours,
N'avait que des soupirs, qu'il répétait toujours[3].
Le ciel seul sait[4] combien j'en ai versé de larmes.
Mais enfin Bajazet dissipa mes alarmes.
Je condamnai mes pleurs, et jusques aujourd'hui
Je l'ai pressé de feindre, et j'ai parlé pour lui.
Hélas! tout est fini. Roxane méprisée
Bientôt de son erreur sera désabusée.
Car enfin Bajazet ne sait point se cacher:
Je connais sa vertu prompte à s'effaroucher[5];
Il faut qu'à tous moments, tremblante et secourable,
Je donne à ses discours un sens plus favorable[6].
Bajazet va se perdre. Ah! si, comme autrefois,
Ma rivale eût voulu lui parler par ma voix!
Au moins si j'avais pu préparer son visage[7]!
Mais, Zaïre, je puis l'attendre à son passage[8]:
D'un mot ou d'un regard je puis le secourir.
Qu'il l'épouse, en un mot, plutôt que de périr.
Si Roxane le veut, sans doute il faut qu'il meure.

1. Atalide devrait avoir pour l'instant d'autres préoccupations, en face du danger qui la menace. Mais, si elle s'arrête à rappeler ce détail, c'est que le poète a besoin de nous faire connaître son caractère.

2. Racine mettra de nouveau cette expression dangereuse dans la bouche d'Esther (I, I):

De mes faibles attraits le Roi parut frappé;

Si l'actrice chargée du rôle est laide ou d'une beauté opulente, le parterre s'amuse.

3. C'est dans *Bajazet* surtout que Racine a peint les hommes tels qu'ils sont, et il faut convenir que ce spectacle n'a rien qui élève l'âme.

4. Succession désagréable de sons semblables, étonnante chez un poète épris de l'harmonie comme Racine.

5. Cette expression, qui est devenue familière, ne l'était pas alors, et Corneille avait pu dire dans *Pertharite* (III, IV):

Que ton ambition ne s'effarouche pas.

Racine avait d'ailleurs écrit déjà dans *Bérénice* (III, II):

Soit vertu, soit amour, mon cœur s'en effarouche.

Ces vers servent à la fois à peindre le caractère de Bajazet, à préparer la scène qui ouvrira le second acte, et à amener, sinon la terreur, du moins l'inquiétude sur la scène.

6. Aux vœux de Roxane.

7. Forte ellipse: l'avertir, de façon qu'il puisse préparer son visage.

8. VAR. — Mais, Zaïre, je puis attendre son passage. (1672.)

Il se perdra, te dis-je. Atalide, demeure[1] :
Laisse, sans t'alarmer, ton amant sur sa foi[2].
Penses-tu mériter qu'on se perde pour toi ?
Peut-être Bajazet, secondant ton envie,
Plus que tu ne voudras aura soin de sa vie[3].

ZAÏRE.

Ah ! dans quels soins, Madame, allez-vous vous plonger[4] ?
Toujours avant le temps faut-il vous affliger ?
Vous n'en pouvez douter, Bajazet vous adore.
Suspendez ou cachez l'ennui qui vous dévore[5].
N'allez point par vos pleurs déclarer vos amours.
La main qui l'a sauvé le sauvera toujours,
Pourvu qu'entretenue en son erreur fatale[6],
Roxane jusqu'au bout ignore sa rivale[7].
Venez en d'autres lieux enfermer vos regrets,
Et de leur entrevue attendre le succès[8].

ATALIDE.

Hé bien ! Zaïre, allons. Et toi, si ta justice
De deux jeunes amants veut punir l'artifice[9],
O ciel, si notre amour est condamné de toi,
Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

1. La façon dont s'interpelle Atalide était chère aux héros de Corneille. Racine a eu le bon goût d'employer rarement cette tournure peu naturelle.

2. Ce vers est dit avec une triste ironie ; la jalousie d'Atalide fait un retour offensif. — Voir *Britannicus*, note du vers 146.

3. « Quelle délicatesse dans la peinture qu'Atalide fait de ses sentiments ! que tous les replis de son âme sont bien développés ! que sa jalousie est tendre et affectueuse ! Ce n'est point la fureur atroce de Médée, ce n'est que l'inquiétude d'une âme délicate et sensible. Racine seul connaissait toutes ces finesses. » (Luneau de Boisjermain.) — « Ce vers, et ce qui précède, et ce qui suit, tout est plein de délicatesse et de grâce. La situation ne paraît pas encore s'y opposer ; mais, à mesure que le péril croîtra, on va voir qu'en faisant son Atalide, Racine était encore trop près de sa Bérénice, et ne s'aperçut pas combien ce qui était charmant dans l'une allait devenir petit dans l'autre, et contraire à l'esprit du sujet et à celui de la tragédie. » (La Harpe.)

4. Voir *Phèdre*, note du vers 452.

5. Voir *Andromaque*, note du vers 44.

6. *Fatale* est pris ici dans son sens étymologique : marquée par les destins, comme au vers 421.

7. « Voilà le nœud de toute l'intrigue clairement indiqué : le succès de la conspiration, la vie de Bajazet, celle d'Atalide, sont attachés à l'erreur de Roxane. Cet acte, excellent dans toutes ses parties, est un modèle de la manière dont il faut expliquer un sujet, faire connaître les personnages et fonder l'intérêt : il laisse l'âme du spectateur entre la crainte et l'espérance. » (Geoffroy.)

8. Zaïre emmène Atalide, parce que Racine a besoin d'amener Bajazet dans la salle où elle se trouve ; ainsi le veut l'unité de lieu. — *Succès* est encore ici pris dans son sens latin : issue.

9. Voir *Britannicus*, note du vers 932.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BAJAZET, ROXANE[1].

ROXANE.

Prince, l'heure fatale[2] est enfin arrivée
Qu'à votre liberté le ciel a réservée.
Rien ne me retient plus, et je puis dès ce jour
Accomplir le dessein qu'a formé mon amour[3].
Non que, vous assurant d'un triomphe facile,
Je mette entre vos mains un empire tranquille;
Je fais ce que je puis, je vous l'avais promis[4] :
J'arme votre valeur contre vos ennemis[5];
J'écarte de vos jours un péril manifeste ;
Votre vertu[6], Seigneur, achèvera le reste.
Osmin a vu l'armée ; elle penche pour vous[7];
Les chefs de notre loi conspirent avec nous[8] ;

1. Voir *Esther*, note 2 de l'acte II. Roxane a fait sortir secrètement Bajazet de sa prison ; mais il est toujours accompagné de gardes, et ces gardes vont entrer sur le théâtre à la fin de la scène. Il ne faut pas oublier ce détail, qui relève encore la fermeté de Bajazet.

2. Voir la note du vers 413.

3. « Quand l'amour a précédé les vices, il peut se soutenir encore quelque temps avec eux ; mais je ne crois pas qu'il puisse naître dans un cœur déjà vicié. Les intrigues du visir, et l'espoir de parvenir au rang qu'Amurat lui refuse, sont les seuls motifs qui déterminent Roxane à voir Bajazet. — La vue d'un homme plus jeune que son bienfaiteur et son maître excite une fermentation dans ses sens qu'elle prend pour de l'amour ; mais tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve seulement une illusion voluptueuse et momentanée. Sa vanité blessée, son ambition trahie, sont les seules sources de ses larmes : le soin de sa grandeur remplit toutes les facultés de son âme. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, p. 319-320.)

4. Ce vers rappelle le vers 251.

5. Elle tire Bajazet de sa prison, et lui donne des armes, voilà tout ce qu'elle peut faire pour lui ; mais c'est beaucoup, lorsque l'on songe que, sans Roxane, Bajazet serait déjà mort.

6. Votre valeur, votre mérite.

7. Roxane, tout en affectant de ne pas exagérer l'importance de ses services, les rappelle cependant avec beaucoup d'habileté, avant d'en réclamer le prix.

8. Voir la note du vers 234.

Le visir Acomat vous répond de Bysance [1] ;
Et moi, vous le savez, je tiens sous ma puissance
Cette foule de chefs, d'esclaves, de muets [2],
Peuple que dans ses murs renferme ce palais,
Et dont à ma faveur les âmes asservies [3]
M'ont vendu dès longtemps leur silence et leurs vies.
Commencez maintenant. C'est à vous de courir
Dans le champ glorieux que j'ai su vous ouvrir.
Vous n'entreprenez point une injuste carrière [4] ;
Vous repoussez, Seigneur, une main meurtrière [5] :
L'exemple en est commun [6] ; et, parmi les Sultans,
Ce chemin à l'Empire a conduit de tout temps.
Mais pour mieux commencer, hâtons-nous l'un et l'autre
D'assurer à la fois mon bonheur et le vôtre [7].
Montrez à l'univers, en m'attachant à vous,
Que quand je vous servais, je servais mon époux [8] ;
Et par le nœud sacré d'un heureux hyménée
Justifiez la foi que je vous ai donnée.

BAJAZET.

Ah ! que proposez-vous, Madame [9] ?

10. Voir la note du vers 1.

2. Les Sultans avaient à leur service des gens qui, sans être tous muets en réalité, ne parlaient jamais que par signes. Ils étaient chargés d'executer dans le sérail les arrêts de mort. Nous avons cité dans notre *Notice* le dénouement de la *Sultane* de Bounyn, dans lequel des muets introduits par Solyman étranglent son fils Moustapha.

3. Qui se sont faites les esclaves de ma faveur.

4. C'est-à-dire : vous ne descendez point injustement, sans en avoir le droit, dans la carrière.

5. Qui veut etre meurtrière, et qui, d'ailleurs, l'a déjà été, puisque Mourad a fait mettre à mort son frère Orcan.

6. On dirait en prose : en est devenu commun.

7. Roxane, en ses ardeurs sans frein, sans retenue
A l'orgueil d'une amante et d'une parvenue !.
De son jeune captif la beauté l'a séduite ;
Un amoureux transport et l'embrase et l'excite
Sur lui ses longs regards errant avec plaisir
Doivent étinceler des flammes du désir....
(SAMSON, *Art théâtral*, I, 87.)

8. VAR. — Que quand je vous servais, j'ai servi mon époux. (1672.)

« La proposition est ramenée et motivee aussi adroitement qu'elle peut l'être. Mais ce qu'il y a ici de plus remarquable, c'est que ce rôle de Roxane est le seul où l'ambition ne refroidisse pas l'amour, qu'ordinairement tout autre mélange refroidit ; c'est qu'ici l'intérêt de ces deux passions est le même, et qu'elles sont inséparables dans leur objet. Roxane ne peut épouser son amant qu'en le mettant sur le trône et en y montant avec lui. Le danger commun la justifie : c'est une des plus heureuses combinaisons dont Racine ait été redevable à la nature du sujet, et qui rendent la conception de ce rôle si tragique. » (LA HARPE.)

9. En dépit de tout l'art de Racine, Bajazet sera toujours un peu ridicule ; il est dans nos mœurs, et l'on ne peut nous en louer, de sourire d'un homme qui

ROXANE.

Hé quoi, Seigneur?
Quel obstacle secret trouble notre bonheur?

BAJAZET.

Madame, ignorez-vous que l'orgueil de l'Empire...
Que ne m'épargnez-vous la douleur de le dire [1]?

ROXANE.

Oui, je sais que depuis qu'un de vos Empereurs,
Bajazet, d'un barbare éprouvant les fureurs,
Vit au char du vainqueur son épouse enchaînée,
Et par toute l'Asie à sa suite traînée,
De l'honneur ottoman [2] ses successeurs jaloux [3]
Ont daigné rarement prendre le nom d'époux [4].
Mais l'amour ne suit point ces lois imaginaires;

se refuse, même quand cet homme est Hippolyte; et M. Alexandre Dumas l'a fait constater à la princesse Georges elle-même, en présence de son mari. C'est cette prévention, due à notre éducation et au milieu dans lequel nous vivons, qui nous fait trouver froids le rôle de Bajazet et cette scène. Essayons de nous dégager de cette préoccupation, et nous ne verrons plus rien qui nous choque dans le personnage de Bajazet.

1. Il y a beaucoup de délicatesse dans cette suspension de Bajazet.
2. Voir les *Acteurs*, note 3.
3. Voir *Britannicus*, note du vers 413.
4. Il s'agit ici de Bajazet Ier, cinquième empereur des Turcs, que Tamerlan fit prisonnier en 1402. M. Mesnard signale trois auteurs dans lesquels Racine avait pu trouver cette tradition historique : « Ces noces (*de Soliman Ier et de Roxelane*) se firent avec un étonnement général; car la coutume des Ottomans était de n'avoir que des concubines et ne point épouser des femmes, pour éviter l'ignominie que Tamerlan fit souffrir à la femme de Bajazet. » (Du Verdier, *Abrégé de l'histoire des Turcs*, t. II, p. 575.) — « La loi qui fut établie dans le conseil du prince, ordonnant que les Sultans n'épouseraient point de femmes, prit naissance du règne de Bajazet Ier, lequel ayant épousé une femme de la maison des Paléologues, empereurs de Constantinople, la vit, par le désastre de la guerre, captive avec soi entre les mains de Tamerlanes, empereur des Tartares, et traitée avec tant de mépris, qu'un jour ce Scythe, les faisant manger tous deux à sa table, commanda à cette princesse de se lever et aller au buffet prendre sa coupe pour lui verser à boire. » (Baudier, *Histoire générale du Serrail*, p. 51.)

Ce prince malheureux, que la scythique rage
Força de terminer ses jours en une cage,
Apprenant qu'on avait indignement traité
Du sang paléologue une illustre beauté,
Compagne de son lit comme de son empire,
Ressentit de ses maux le dernier et le pire;
Et, pour ressouvenir de son ressentiment,
Aux rois ses successeurs laissa pour testament
D'ôter de leur État la qualité de reine,
Pour ne jamais souffrir une pareille peine.

(Desmares, *Roscelane*, I, ii.) On croyait, au temps de Racine, que Bajazet avait été enfermé dans une cage de fer, et que sa femme avait souffert, en sa présence, les traitements les plus odieux. De nos jours, bien que ces faits ne soient plus regardés que comme une fable inventée par les Turcs pour déshonorer Tamerlan, ils ont inspiré plusieurs tableaux. — Transportant en Égypte la scène de son *Philadelphe*, Girault de Sainville a cru y devoir transporter aussi la coutume dont parle ici Roxane.

Et sans vous rapporter des exemples vulgaires [1],
Solyman [2] (vous savez qu'entre tous vos aïeux,
Dont l'univers a craint le bras victorieux [3],
Nul n'éleva si haut la grandeur ottomane),
Ce Solyman jeta les yeux sur Roxelane.
Malgré tout son orgueil, ce monarque si fier [4]
A son trône, à son lit daigna l'associer [5],
Sans qu'elle eût d'autres droits au rang d'impératrice
Qu'un peu d'attraits peut-être, et beaucoup d'artifice [6].

BAJAZET.

Il est vrai. Mais aussi voyez ce que je puis,
Ce qu'était Solyman, et le peu que je suis.
Solyman jouissait d'une pleine puissance [7] :
L'Égypte ramenée à son obéissance [8],
Rhodes, des Ottomans ce redoutable écueil,
De tous ses défenseurs devenu le cercueil [9],
Du Danube asservi les rives désolées [10],
De l'empire persan les bornes reculées [11],

1. C'est-à-dire : choisis parmi les empereurs obscurs.

2. Il s'agit du grand Solyman, qui enleva Rhodes aux Hospitaliers, vint assiéger Vienne en 1529, et fut l'allié de François Ier contre Charles-Quint.

3. Bajazet doit le savoir au moins aussi bien que Roxane. Ces vers s'adressent trop évidemment au public.

4. *Fier* et *associer* ne riment plus très bien.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 59.

6. Ces vers, par le rapprochement qu'ils indiquent, sans le faire, sont un plaidoyer des plus habiles. De Thou, au livre IX de son *Histoire*, dit que Roxelane, pour se faire épouser de Solyman, eut recours aux sortilèges : « Roxelana..... ut majorem dignitatis gradum adipisceretur, a simulata religione occasionem sumpsit..... philtris ab hebræa saga..... subministratis. » Le mariage de Roxelane et de Solyman a fourni à Favart, au siècle dernier, le sujet de sa comédie des *Trois Sultanes*, un chef-d'œuvre d'esprit et de grâce.

7. Sa flotte était redoutée des bouches du Rhône à celles de l'Indus.

8. Solyman, étendant au loin son influence, équipa en 1538 une flotte sur la mer Rouge, afin de secourir contre les Portugais les musulmans de l'Inde.

9. C'est en 1522 que Solyman enleva Rhodes aux Hospitaliers, après une héroïque résistance de cinq mois dirigée par le grand maître Villiers de l'Isle-Adam. En 1558, Solyman enleva Tripoli aux chevaliers de Malte; mais il échoua en 1565 devant Malte, où le grand maître, La Valette, fut plus heureux que Villiers de l'Isle-Adam.

10. En 1521, après douze assauts, Solyman s'était emparé de Belgrade. En 1526, il passa le Danube avec deux cent mille hommes, et battit et tua à Mohacz le roi Louis II de Hongrie. Il opposa à son successeur et beau-frère, Ferdinand d'Autriche, un prétendant magyare, Jean Zapoly, au nom duquel il ravagea la Hongrie, et s'empara même de Bude. Le 26 septembre, Solyman arrivait devant Vienne, qui sut repousser l'envahisseur. Mais en 1528, Solyman était maître de l'Esclavonie, et en 1532 il reparaissait dans la Hongrie, dont il s'emparait presque complètement en 1541. Racine est donc en droit de faire dire à Bajazet que Solyman s'était asservi les rives du Danube. — Voir la note du vers 1189.

11. *Reculées* par rapport à l'empire ottoman, qui a pénétré sur les terres du roi de Perse. En 1534, le Sultan avait enlevé aux Persans Tauris et Bagdad. Charles-Quint s'était allié au roi de Perse, comme François Ier à Solyman. C'est avec Solyman que les Ottomans s'introduisirent dans la politique européenne

Dans leurs climats brûlants les Africains domptés [1],
Faisaient taire les lois devant ses volontés.
Que suis-je ? J'attends tout du peuple et de l'armée.
Mes malheurs font encor toute ma renommée.
Infortuné, proscrit, incertain de régner,
Dois-je irriter les cœurs au lieu de les gagner ?
Témoins de nos plaisirs, plaindront-ils nos misères ?
Croiront-ils mes périls et vos larmes sincères [2] ?
Songez, sans me flatter du sort de Solyman,
Au meurtre tout récent du malheureux Osman [3].
Dans leur rébellion les chefs de janissaires [4],
Cherchant à colorer leurs desseins sanguinaires [5],
Se crurent à sa perte assez autorisés
Par le fatal hymen que vous me proposez.
Que vous dirai-je enfin ? Maître de leur suffrage [6],
Peut-être avec le temps j'oserai davantage.
Ne précipitons rien, et daignez commencer
A me mettre en état de vous récompenser.

ROXANE.

Je vous entends [7], Seigneur. Je vois mon imprudence ;
Je vois que rien n'échappe à votre prévoyance.
Vous avez pressenti jusqu'au moindre danger
Où [8] mon amour trop prompt vous allait engager.
Pour vous, pour votre honneur, vous en craignez les suites,
Et je le crois, Seigneur, puisque vous me le dites [9].

1. Après qu'il se fut emparé de Tripoli, Solyman se trouva maître de toute la côte septentrionale d'Afrique. Il est à remarquer que Racine, sans doute pour éloigner encore de nous sa tragédie, n'a point parlé des rapports de Solyman avec la France.

2. « Ce vers a donné lieu à beaucoup de critiques. Sans doute des périls ne peuvent pas être *sincères ;* mais c'est un artifice de style, dont Racine offre le premier exemple, de réunir deux mots par la même épithète, quand il se trouve bans le dernier un rapport exact et dans l'autre une analogie d'idées suffisante : c'est ici le cas. Les périls sont *réels* quand les larmes sont *sincères :* ainsi l'une fait ici supposer l'autre, et la *sincérité* des larmes fait sous-entendre la réalité des dangers. » (La Harpe.)

3. Voir les notes de la *Seconde Préface.* Osman avait épousé solennellement une Russe de basse origine. Elle eut un fils, qui mourut. Alors Osman, voulant avoir, au mépris des maximes fondamentales de l'empire turc, quatre femmes légitimes à la fois, se choisit encore trois épouses parmi les filles libres de ses sujets.

4. Voir la note du vers 29.

5. Voir *Athalie*, note du vers 46.

6. Quand je serai assuré de leur *suffrage.*

7. Sens latin : je vous comprends. La pauvre Roxane commence à s'apercevoir qu'elle n'est pour Bajazet qu'un moyen. C'est du ton le plus froid qu'elle prononce ce couplet.

8. Voir *la Thébaïde*, note du vers 537.

9. Si Roxane croyait Bajazet, elle n'épouverait pas le besoin de le lui dire. Le ton de l'actrice doit indiquer qu'elle parle contre sa pensée.

Mais avez-vous prévu, si vous ne m'épousez,
Les périls plus certains où vous vous exposez [1] ?
Songez-vous que sans moi tout vous devient contraire [2] ?
Que c'est à moi surtout qu il importe de plaire ?
Songez-vous que je tiens les portes du Palais,
Que je puis vous l'ouvrir ou fermer pour jamais,
Que j'ai sur votre vie un empire suprême,
Que vous ne respirez qu'autant que [3] je vous aime?
Et sans ce même amour qu'offensent vos refus [4],
Songez-vous, en un mot, que vous ne seriez plus [5] ?

BAJAZET.

Oui, je tiens tout de vous; et j'avais lieu de croire
Que c'était pour vous-même une assez grande gloire,
En voyant devant moi tout l'Empire à genoux [6],
De m'entendre avouer que je tiens tout de vous [7].
Je ne m'en défends point, ma bouche le confesse,
Et mon respect saura le confirmer sans cesse [8].
Je vous dois tout mon sang : ma vie est votre bien [9];

1. Puisque Bajazet fait taire entièrement l'amour pour ne parler que le langage de la raison, Roxane essaie de se placer sur le même terrain que lui. L'un et l'autre dit ce qu'il doit dire ; mais nos préjugés ne nous permettent pas de nous intéresser à cette lutte entre une esclave, qui, le mot de reconnaissance à la bouche, prétend se faire épouser, et un homme qui résiste aux avances d'une jolie femme éprise de lui. — Il faut dans ce vers bien détacher ces deux mots : *plus certains*. « Sa voix était incisive et âpre ; sans menace apparente, elle faisait cependant pressentir la catastrophe terrible qui termine la pièce. » (M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 65.)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 1491.

3. En tant que, parce que ; Voltaire écrira de même dans la *Mort de César* (I, III) :

> Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
> Retenu trop longtemps, s'est arrêté sur vous.

4. Ce second hémistiche n'est pas une cheville amenée pour la rime ; c'est une menace.

5. Var. — Songez-vous dès longtemps que vous ne seriez plus. (1672.)
On ne peut guère dire qu'une femme qui fait ainsi l'amour le poignard à la main, soit une héroïne française habillée à la turque.

6. Cette image grandiose, nous l'avons déjà vue dans *Britannicus* (IV, II) :

> Une loi moins sévère
> Mit Claude dans mon lit, et Rome à mes genoux.

7. Bajazet répète deux fois ces derniers mots, comme pour mieux protester de sa reconnaissance; mais Roxane, qui demande une reconnaissance plus active, trouve avec raison que Bajazet se défend très maladroitement, et que ses mauvaises raisons ont tout l'air de mauvaises plaisanteries.

8. *Confesser*, *confirmer*, le rapprochement de ces deux mots, fort employés dans le style théologique, peut paraître une négligence à des critiques sévères.

9. Iphigénie dira la même chose à son père (IV, IV).

Mais enfin voulez-vous [1]...

ROXANE.

Non, je ne veux plus rien.
Ne m'importune plus de tes raisons forcées [2].
Je vois combien tes vœux sont loin de mes pensées [3].
Je ne te presse plus, ingrat, d'y consentir.
Rentre dans le néant dont je t'ai fait sortir [4].
Car enfin qui m'arrête? et quelle autre assurance
Demanderais-je encor de son indifférence [5]?
L'ingrat est-il touché de mes empressements?
L'amour même entre-t-il dans ses raisonnements?
Ah! je vois tes desseins. Tu crois, quoi que je fasse,
Que mes propres périls t'assurent de ta grâce,
Qu'engagée avec toi par de si forts liens,

1. Roxane pourrait répondre, en changeant légèrement les paroles d'Agrippine (*Britannicus*, I, I) :

Un peu moins de respect, mais un peu plus d'amour.

Elle aime mieux se fâcher. On a remarqué que, par les idées, et aussi par la froideur, ce discours de Bajazet rappelait le discours d'Énée à Didon au livre IV de l'*Enéide* (333-335) :

Ego te, quæ plurima fando
Enumerare vales, nunquam, regina, negabo
Promeritam ; nec me meminisse pigebit Elisæ,
Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.

2. Emportée par la colère, Roxane tutoie Bajazet ; ce mouvement fort heureux, ce passage du *vous* au *tu*, et du *tu* au *vous*, avait été déjà placé par Racine dans son *Andromaque* (IV, v), avec beaucoup de bonheur. Peut-être avait-il emprunté cet effet au *Porus*, que l'abbé Boyer avait donné en 1648. Dans cette tragédie (II, II), Porus, faisant à sa femme une stupide scène de jalousie, lui disait :

M'abandonnerez-vous en l'état où je suis ?...
Va, perfide, va, cours après ton Alexandre, etc.

Pour *forcées*, voir *Iphigénie*, note du vers 685.

3. De s'accorder avec mes pensées.

4. Ce vers, qui est fort beau, peint admirablement l'orgueil de Roxane ; pour elle, la naissance de Bajazet n'est rien : c'est à elle qu'il doit tout.

5. Ici encore Racine se souvient de Virgile et de Didon; voir d'ailleurs *Andromaque*, note du vers 1400. — Jocaste disait par un mouvement analogue dans la *Thébaïde* de Jean Robelin (III) :

Voyez-le, ce meurtrier, s'il a changé couleur ;
Voyez s'il a montré un signe de douleur;
Si mes plaintes l'ont mû, non plus que la marine
Flottant émeut le pied d'une roche voisine.

Enfin, l'on peut encore rapprocher de ce morceau le début du couplet d'Armide à Renaud dans la *Jérusalem délivrée* (Chant XVI[e], trad. Philippon de la Madelaine): « Non, la belle Sophie ne fut pas ta mère; non! tu n'es point du glorieux sang des Est. Produit impur du limon de la mer, tu as sucé, au milieu des glaces du Caucase, le lait de quelque farouche tigresse ! Pourquoi dissimulerai-je davantage ? Cet homme que je prie a-t-il donné le moindre signe de pitié, a-t-il changé de visage, a-t-il accordé un seul soupir, une seule larme à ma douleur ? »

Je ne puis séparer tes intérêts des miens.
Mais je m'assure [1] encore aux bontés de ton frère :
Il m'aime, tu le sais ; et, malgré sa colère,
Dans ton perfide sang je puis tout expier,
Et ta mort suffira pour me justifier [2].
N'en doute point, j'y cours, et dès ce moment même.
Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime [3].
Vous vous perdez. Gardez de me laisser sortir [4].
Le chemin est encore ouvert au repentir.
Ne désespérez point une amante en furie [5].
S'il m'échappait un mot, c'est fait de votre vie.

1. T'*assurent*, je *m'assure*, à trois vers de distance, forment une légère tache dans ce beau couplet. Voir *Iphigénie*, note du vers 1327.

2. Roxane ne croit pas un mot de ce qu'elle dit ; aussi dans le changement de ton des vers suivants entrera-t-il, à côté de beaucoup de passion, un peu de prudence.

3. La Fille du Moupliti avait déjà dit dans l'*Osman* de Tristan l'Hermite (V, III) :

> Ha ! le cœur insensible ! Ha ! le cruel qu'il est,
> Sa cruauté me tue, et sa vertu me plaît :
> Il ne me peut souffrir, il me hait, il m'abhorre,
> Il me quitte, il me fuit, et si je l'aime encore.

« La Médée de Corneille disait aussi dans la tragédie du même nom (III, III) :

> Je t'aime encor, Jason, malgré la lâcheté.

Quelle différence entre Roxane et Médée ! Le rôle de Médée est l'essai d'un génie vigoureux et sans art, qui en vain fait déjà quelques efforts contre la barbarie qui enveloppe son siècle ; et le rôle de Roxane est le chef-d'œuvre de l'esprit et du goût dans un temps plus heureux ; l'une est une statue grossière de l'ancienne Égypte ; l'autre est une statue de Phidias. » (Voltaire. *Commentaires sur Corneille*, éd. Beuchot, XXXV, p. 28-29.) En 1656, dans sa *Floridon* (p. 82), Segrais faisait dire à sa Roxane : « Bajazet... je t'avoue que, voyant tant de sujets de te haïr, je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de t'aimer. » — Voir enfin *Bérénice*, note du vers 1110. — A propos de ce vers de Racine et de Mademoiselle Rachel, J. Janin a écrit — (*Mademoiselle Rachel et la Tragédie*, p. 263). « Elle disait cela à tout briser. » — M. Alexandre Dumas a placé un mouvement semblable dans sa *Princesse Georges* (I, VII) : « Séverine. — Je vous pardonne. — Le prince. — Pourquoi ? — Séverine. — Parce que je ne puis échapper à ce que je souffre que par l'héroïsme, parce que je veux vous prouver que je suis au-dessus des autres femmes, parce que je vous aime, c'est bien plus simple. — Le prince. — Vous m'aimez ? — Séverine. — Et je ne puis pas vivre sans vous, quoique je fasse. Voilà vingt heures que je me creuse la tête et le cœur pour trouver autre chose, et je ne trouve pas, et puis, je veux que vous soyez tout à fait dans votre tort. Vous comptiez peut-être que j'allais faire de la dignité, avoir de l'orgueil, vous rendre votre liberté, vous abandonner à cette femme ; je l'ai cru aussi, je l'ai voulu, je ne peux pas : je vous aime. »

4. Au dernier acte, c'est le *Sortez* de Roxane qui condamne Bajazet ; ici, c'est en sortant elle-même qu'elle va le condamner. Le poète aurait pu varier un peu plus ses effets. — Néron dira de même au dénouement d'*Une fête de Néron* de Soumet et Belmontet :

> Les remords de Néron sont passagers, ma mère.
> Si je sortais... Hé bien ! vous n'avez qu'un instant.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 1416.

BAJAZET.

Vous pouvez me l'ôter : elle est entre vos mains [1].
Peut-être que ma mort, utile à vos desseins,
De l'heureux Amurat obtenant votre grâce [2],
Vous rendra dans son cœur votre première place.

ROXANE.

Dans son cœur [3]? Ah! crois-tu, quand il le voudrait bien,
Que si je perds l'espoir de régner dans le tien,
D'une si douce erreur si longtemps possédée,
Je puisse désormais souffrir une autre idée [4],
Ni que je vive enfin, si je ne vis pour toi?
Je te donne, cruel, des armes contre moi,
Sans doute, et je devrais retenir ma faiblesse :
Tu vas en triompher. Oui, je te le confesse,
J'affectais à tes yeux une fausse fierté [5].
De toi dépend ma joie et ma félicité.
De ma sanglante mort ta mort sera suivie [6].
Quel fruit de tant de soins que j'ai pris pour ta vie!
Tu soupires enfin, et sembles te troubler [7].
Achève, parle.

BAJAZET.

O ciel! que ne puis-je parler?

1. Ici encore Bajazet parle comme Iphigénie (IV, IV) :

Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre.

2. *De l'heureux Amurat :* Bajazet, quand il le veut, sait être galant. Puisqu'il a consenti à commencer à tromper Roxane, nous ne comprenons donc guère pourquoi il ne consent pas à continuer.

3. « Quand la célèbre Clairon prononçait ce vers, son accent..... son geste, ses yeux, toute son action dans cette seule exclamation *Ah!* exprimaient le couplet tout entier, au point qu'avec un peu d'intelligence on aurait deviné tout ce qu'elle allait dire. » (LA HARPE.)

4. *Possédée* et *idée* riment toujours ensemble au XVII[e] siècle. Voir *Athalie*, note des vers 519 et 520.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 127. — Orosmane dira dans la *Zaïre* de Voltaire (IV, II) :

Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Qui ? moi? Que sur mon trône une autre fût placée,
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits
Ces dédains affectés et si bien démentis.

6. Voir la note du vers 768.

7. Bajazet *soupire* de ne pouvoir pas expliquer à Roxane la raison de ses refus. Roxane attribue son trouble à une cause plus favorable pour elle. — « L'art avec lequel l'auteur a su prolonger l'erreur de Roxane nous semble admirable ; Bajazet lui répond toujours avec beaucoup de sagesse, mais il ne dit point son secret. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

ROXANE.

Quoi donc? Que dites-vous? et que viens-je d'entendre?
Vous avez des secrets que je ne puis apprendre[1] !
Quoi? de vos sentiments je ne ne puis m'éclaircir[2] ?

BAJAZET.

Madame, encore un coup, c'est à vous de choisir[3].
Daignez m'ouvir au trône un chemin légitime ;
Ou bien, me voilà prêt : prenez votre victime.

ROXANE.

Ah! c'en est trop enfin[4] : tu seras satisfait[5].
Holà! gardes, qu'on vienne[6] !

SCÈNE II.

ROXANE, ACOMAT, BAJAZET

ROXANE.

Acomat, c'en est fait[7].
Vous pouvez retourner, je n'ai rien a vous dire[8].
Du Sultan Amurat je reconnai l'empire[9].

1. Bidar écrira dans son *Hippolyte* (III, II) :

Vous avez des secrets sans me le vouloir dire !

2. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.
3. Voir *les Plaideurs*, note du vers 299.
4. Roxane a beau être coupable, nous ne savons si l'on ne s'intéresse pas au moins autant à elle qu'à Bajazet; c'est là le vice du sujet
5. C'est-à-dire : tu vas recevoir la mort que tu réclames.
6. Les gardes entrent après Acomat. Ils sortent au vers 572, et, ce qui l'indique, c'est le vers :

Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir?

A la seule vue d'Acomat, Roxane comprend que tout n'est pas perdu. Elle menace, mais elle espère encore quelle n'aura pas besoin d'exécuter sa menace.
7. Acomat entre en scène avec les gardes. Au premier acte (scène II), Roxane lui a dit :

Je vous rendrai moi-même une réponse prompte.
Je verrai Bajazet. Je ne puis dire rien
Sans savoir si son cœur s'accorde avec le mien,
Allez, et revenez.

Acomat est allé et revenu ; il attend et vient chercher la réponse de Roxane. Jamais un personnage de Racine n'entre ou ne sort sans motif.
8. « Il y a grande apparence qu'il s'est glissé ici une transposition, et qu'il y avait dans le manuscrit de l'auteur :

Acomat c'en est fait.
Du sultan Amurat je reconnais l'empire :
Vous pouvez retourner, je n'ai rien à vous dire, etc.

En effet, après ces paroles, *je n'ai rien à vous dire*, il n'est pas naturel que la Sultane dise autre chose que *sortez*. Les deux vers suivants s'adressent aux gardes du serrail. » (Luneau de Boisjermain.) Cependant, transposition ou non, le sens est très clair : Je n'ai rien à vous dire, aucun ordre à vous donner, car du Sultan, etc.
9. Ce vers est l'arrêt de mort de Bajazet.

Sortez [1]. Que le Serrail soit désormais fermé,
Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé [2].

SCÈNE III.

BAJAZET, ACOMAT.

ACOMAT.

Seigneur, qu'ai-je entendu? Quelle surprise extrême [3] !
Qu'allez-vous devenir? Que deviens-je moi-même [4] ?
D'où naît ce changement? Qui dois-je en accuser?
O ciel!

BAJAZET.

Il ne faut point ici vous abuser [5].
Roxane est offensée et court à la vengeance.
Un obstacle éternel rompt notre intelligence [6].
Visir, songez à vous, je vous en averti [7] ;
Et, sans compter sur moi, prenez votre parti.

ACOMAT.

Quoi?

1. Ce mot s'adresse aux gardes qui entourent Bajazet.
2. Voltaire a paraphrasé ces deux vers dans *Zaïre* (III, vii) :

> Allons : que le sérail soit fermé pour jamais;
> Que la terreur habite aux portes du palais;
> Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
> Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.

Michonnet les parodie à la fin du second acte de l'*Adrienne Lecouvreur* de Scribe et M. Legouvé, acte qui se passe dans le foyer de la Comédie Française :

> Qu'à ces nobles Seigneurs le foyer soit fermé,
> Et que tout rentre ici dans l'ordre accoutumé.

« Bajazet ne veut point épouser Roxane ; elle va le livrer à la mort : la pièce paraît finie. Mais presque toujours chez Racine, comme nous l'observerons dans la suite, ce qui paraît terminer la pièce dans les premiers actes est précisément ce qui en recule la catastrophe ; et ce qui paraît la reculer dans les derniers actes, est ce qui l'amène. » (Luneau de Boisjermain.) — M. Védel rendant compte de la seconde représentation de *Bajazet* donnée par Mademoiselle Rachel, a écrit à propos de ces vers (*Notice sur Rachel*, p. 11) : « Sa voix, son regard, son geste, semblaient lancer la foudre; tout tremblait devant elle ; et le public, un instant frappé de stupeur, dut mettre un intervalle entre son émotion et ses applaudissements, qui, comme un tonnerre, se prolongèrent ensuite longtemps encore après sa sortie. »

3. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
4. Acomat, sur le dévouement duquel nous savons à quoi nous en tenir, ne perd pas de vue son intérêt personnel, et sa surprise est si grande qu'il ne songe pas à le cacher.
5. La généreuse fierté que Racine a voulu peindre dans Bajazet se manifeste ici : en présence d'Acomat, il s'oublie lui-même pour ne songer qu'aux intérêts du visir, dans lequel il croit avoir un ami désintéressé.
6. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
7. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

BAJAZET.

Vous et vos amis, cherchez quelque retraite.
Je sais dans quels périls mon amitié vous jette;
Et j'espérais un jour vous mieux récompenser.
Mais c'en est fait, vous dis-je, il n'y faut plus penser.

ACOMAT.

Et quel est donc, Seigneur, cet obstacle invincible[1] ?
Tantôt dans le Serrail, j'ai laissé tout paisible
Quelle fureur[2] saisit votre esprit et le sien?

BAJAZET.

Elle veut, Acomat, que je l'épouse[3].

ACOMAT.

Hé bien[4]?
L'usage des Sultans à ses vœux est contraire[5];
Mais cet usage enfin, est-ce une loi sévère,
Qu'aux dépens de vos jours vous deviez observer?
La plus sainte des lois, ah! c'est de vous sauver,
Et d'arracher, Seigneur, d'une mort manifeste
Le sang des Ottomans dont vous faites le reste.

BAJAZET

Ce reste malheureux serait trop acheté,
S'il faut le conserver par une lâcheté[6].

ACOMAT.

Et pourquoi vous en faire une image si noire[7] ?

1. La première émotion passée, Acomat, en esprit prudent, avant de prendre un parti, veut s'assurer que la situation est réellement désespérée.

2. Quelle folie, quel délire? comme dans le *Lutrin* de Boileau (I, 97-98):

Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le dîner est prêt, vous appelle à l'office?

C'est le sens latin :

Quis furor, o cives, quæ tanta insania ferri
(LUCAIN, *Pharsale*, I.)

3. « Voltaire citait souvent ce vers en dérision, et je crois qu'il n'avait pas tort. Cela est petit, même pour le fond des choses, et encore plus par l'expression. C'est ici que le rôle de Bajazet commence à être au-dessous du sujet. Ce malheureux vers annonce toute la misère du personnage qu'il va jouer dans cette scène et dans le reste de la pièce; il ne sera plus qu'un amoureux de roman et quelquefois de comédie. » (LA HARPE.)

4. Cette courte réponse d'Acomat montre bien la faiblesse de l'intrigue,

5. Voir *Britannicus*, note du vers 1491.

6. Les scrupules de Bajazet sont d'une âme généreuse; mais il attend bien tard pour les avoir ; il aurait dû les éprouver, lorsqu'il s'est agi tout d'abord de tromper Roxane.

7. Si sombre, si affreuse : « La douleur des maîtresses, tendre et précieuse, nous touche bien plus que l'affliction d'une veuve artificieuse ou intéressée, et qui, toute sincère qu'elle est quelquefois, nous donne toujours une idée *noire* des enterrements et de leurs cérémonies lugubres. » (SAINT-EVREMOND, II, 13.)

L'hymen de Solyman ternit-il sa mémoire?
Cependant Solyman n'était point menacé [1]
Des périls évidents dont vous êtes pressé [2].

BAJAZET.

Et ce sont ces périls et ce soin de ma vie
Qui d'un servile hymen [3] feraient l'ignominie [4].
Solyman n'avait point ce précepte odieux.
Son esclave trouva grâce devant ses yeux [5];
Et sans subir le joug d'un hymen nécessaire,
Il lui fit de son cœur un présent volontaire.

ACOMAT.

Mais vous aimez Roxane.

BAJAZET.

Acomat, c'est assez [6] :
Je me plains de mon sort moins que vous ne pensez.
La mort n'est point pour moi le comble des disgrâces [7] ;
J'osai tout jeune encor la chercher sur vos traces
Et l'indigne prison où je suis renfermé
A la voir de plus près m'a même accoutumé.
Amurat à mes yeux l'a vingt fois présentée.
Elle finit le cours d'une vie agitée.
Hélas! si je la quitte avec quelque regret [8]...
Pardonnez, Acomat, je plains avec sujet [9]
Des cœurs dont les bontés trop mal récompensées
M'avaient pris pour objet de toutes leurs pensées [10].

ACOMAT.

Ah! si nous périsions, n'en accusez que vous,
Seigneur. Dites un mot, et vous nous sauvez tous,
Tout ce qui reste ici de braves janissaires [11],

1. Les anciennes éditions portent toujours *menassé, menasse*.
2. Voir *Mithridate*, note du vers 333.
3. D'un hymen avec une esclave.
4. Voir *Phèdre*, note du vers 1354.
5. Cette expression *trouver grâce*, fréquente dans les livres saints (voir *Esther*, note du vers 692), peint bien tout le mépris de Bajazet pour Roxane.
6. Après s'être trouvé embarrassé en face de Roxane, Bajazet se trouve maintenant embarrassé en face d'Acomat, auquel il a dit qu'il aimait Roxane, en même temps qu'il lui promettait Atalide.
7. Le plus grand des malheurs.
8. C'est vers Atalide que se porte la pensée de Bajazet; il est sur le point de se trahir, mais se rattrape en homme d'esprit.
9. La Harpe a critiqué cette expression, que l'on trouve cependant dans Bourdaloue : « Les plus soupçonnés, soit avec sujet, soit sans sujet, de pencher vers le relâchement. » (*Sur la fausse consc. 1er Avent*, p. 155.)
10. La construction de ces vers est un peu embrouillée ; cela est trop bien écrit.
11. Voir la note du vers 29.

De la religion les saints dépositaires [1],
Du peuple bysantin ceux qui plus respectés
Par leur exemple seul règlent ses volontés,
Sont près de vous conduire à la Porte sacrée
D'où les nouveaux Sultans font leur première entrée [3].

BAJAZET.

Hé bien! brave Acomat, si je leur suis si cher,
Que des mains de Roxane ils viennent m'arracher [4].
Du Serrail, s'il le faut, venez forcer la porte :
Entrez, accompagné de leur vaillante escorte.
J'aime mieux en sortir sanglant, couvert de coups,
Que chargé, malgré moi, du nom de son époux.
Peut-être je saurai, dans ce désordre extrême [5],
Par un beau désespoir me secourir moi-même [6],
Attendre, en combattant, l'effet de votre foi [7],
Et vous donner le temps de venir jusqu'à moi [8].

ACOMAT.

Hé! pourrai-je empêcher, malgré ma diligence,
Que Roxane d'un coup n'assure sa vengeance [9]?
Alors qu'aura servi ce zèle impétueux,
Qu'à [10] charger vos amis d'un crime infructueux?
Promettez : affranchi du péril qui vous presse [11],
Vous verrez de quels poids sera votre promesse [12].

1. Voir la note du vers 234.

2. Au moyen âge, *plus*, tout seul, suffisait à former le superlatif; on trouvera un autre exemple de cette forme archaïque au vers 873; on en rencontre quelques-uns dans Molière, et notamment dans l'*Étourdi* (V, XII) :

Mais je vais employer mes efforts plus puissants...

3. On a pu remarquer avec quel soin le poète, dans ce morceau, a recherché la couleur locale.

4. Ces vers préparent le dénouement. Acomat suivra, mais trop tard, le conseil de Bajazet. — *Cher* et *arracher* ne riment plus bien ensemble.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

6. Faible imitation d'un vers bien connu de Corneille (*Horace*, III, VI) :

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

7. De votre fidélité.

8. Bajazet en effet se défendra vaillamment; mais Acomat n'aura pas le temps d'arriver jusqu'à lui.

9. Ces deux vers contiennent le dénouement.

10. Ellipse pour : A quoi aura servi,.. si ce n'est à...

11. Voir *Mithridate*, note du vers 333.

12. Dans l'*Othon*, de Corneille (I, II), Vinius dit à Othon, qui refuse d'acheter par le sacrifice de son amour pour Plautine le trône et la main de Camille :

Eh bien, si cet amour a sur vous tant de force,
Régnez : qui fait des lois peut bien faire un divorce;
Du trône on considère enfin ses vrais amis.
Et quand vous pourrez tout, tout vous sera permis.

BAJAZET.

Moi !

ACOMAT.

Ne rougissez point. Le sang des Ottomans[1]
Ne doit point en esclave obéir aux serments[2].
Consultez ces héros que le droit de la guerre
Mena victorieux jusqu'au bout de la terre :
Libres dans leur victoire, et maîtres de leur foi[3],
L'intérêt de l'État fut leur unique loi[4] ;
Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée[5].
Je m'emporte, Seigneur...

BAJAZET.

Oui, je sais Acomat,
Jusqu'où les a portés l'intérêt de l'État;
Mais ces mêmes héros, prodigues de leur vie,
Ne la rachetaient point par une perfidie[6].

ACOMAT.

O courage inflexible! O trop constante foi[7],
Que même en périssant j'admire malgré moi[8]!
Faut-il qu'en un moment un scrupule timide[9]
Perde...! Mais quel bonheur nous envoie Atalide[10]?

1. Voir les *Acteurs*, note 3.

2. « (Il y a de ces gens-là (*des ulémas*) qui soutiennent que le Grand-Seigneur peut se dispenser des promesses qu'il a faites avec serment, quand pour les accomplir il faut donner des bornes à son autorité. » (Ricaut, *Histoire de l'état présent de l'Empire ottoman*, p. 9.)

3. Ne l'engageant jamais, ou se croyant toujours en droit de la reprendre.

4. Construction latine : les mots *libres* et *maîtres* se rapportent aux mots *à eux*, compris dans *leur*.

5. Nous avouons ne guère aimer cette image : le parjure qui soutient la moitié, d'un trône. — On voit, d'après ces paroles d'Acomat, que la foi turque méritait d'avoir la même réputation que la foi punique.

6. On ne peut nier qu'il y ait dans ces dernières réponses de Bajazet une véritable grandeur d'âme. Ce héros méritait de ne pas tomber dans la situation où il est placé.

7. Var. — O courage! ô vertus! ô trop constante foi! 1672.)

8. Acomat n'est pas si résigné à périr qu'il semble ici le vouloir faire croire. ette scène tout entière est inutile, en ce sens qu'elle ne fait pas faire un pas à l'action; mais elle met en pleine lumière le caractère de Bajazet, et fait deviner le dénouement,

9. Voir *les Plaideurs*, notes de l'avis *Au lecteur*.

10. Mais quoi ? Si, d'Agrippine excitant la tendresse,
Je pouvais... La voici : mon bonheur me l'adresse.
(*Britanicus*, III, II)

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ACOMAT.

ACOMAT.

Ah! Madame, venez avec moi vous unir.
Il se perd.

ATALIDE

C'est de quoi je viens l'entretenir.
Mais laissez-nous. Roxane, à sa perte animée,
Veut que de ce palais la porte soit fermée.
Toutefois, Acomat, ne vous éloignez pas :
Peut-être on vous fera revenir sur vos pas [1].

SCÈNE V.

BAJAZET, ATALIDE.

BAJAZET.

Hé bien! c'est maintenant qu'il faut que je vous laisse.
Le ciel punit ma feinte, et confond votre adresse [2]
Rien ne m'a pu parer contre ses derniers coups [3] :
Il fallait ou mourir, ou n'être plus à vous.
De quoi nous a servi cette indigne contrainte?
Je meurs plus tard : voilà tout le fruit de ma feinte.
Je vous l'avais prédit; mais vous l'avez voulu [4].
J'ai reculé vos pleurs autant que je l'ai pu.
Belle Atalide, au nom de cette complaisance [5],
Daignez de la Sultane éviter la présence.
Vos pleurs vous trahiraient : cachez-les à ses yeux,
Et ne prolongez point de dangereux adieux.

1. Ce vers fait luire de nouveau sur la scène un rayon d'espérance. Atalide arrive, résolue à se sacrifier pour son amant, et à l'amener aux pieds de Roxane
2. Voir *Athalie*, note du vers 847.
3. *Parer contre*, c'est mettre à couvert de : « Le bois que vous plantez parera quelque jour votre maison contre le vent du nord. » (*Dict. de l'Acad.*).
4. Racine, dans *Phèdre* (III, III), s'est souvenu de ce passage :

.... Je te l'ai prédit, mais tu n'as pas voulu...
Je mourais ce matin digne d'être pleurée ;
J'ai suivi tes conseils, je meurs déshonorée.

5. Voir la note du vers 157.

ATALIDE.

Non, Seigneur. Vos bontés pour une infortunée
Ont assez disputé[1] contre la destinée.
Il vous en coûte trop pour vouloir m'épargner[2].
Il faut vous rendre : il faut me quitter, et régner[3].

BAJAZET.

Vous quitter?

ATALIDE.

Je le veux. Je me suis consultée.
De mille soins jaloux jusqu'alors agitée,
Il est vrai, je n'ai pu concevoir sans effroi
Que Bajazet pût vivre et n'être plus à moi[4];
Et lorsque quelquefois de ma rivale heureuse
Je me représentais l'image douloureuse[5],
Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments[6].
Mais à mes tristes yeux votre mort préparée
Dans toute son horreur ne s'était pas montrée :
Je ne vous voyais pas, ainsi que je vous vois,
Prêt à me dire adieu pour la dernière fois.
Seigneur, je sais trop bien avec quelle constance
Vous allez de la mort affronter la présence;
Je sais que votre cœur se fait quelques plaisirs
De me prouver sa foi dans ses derniers soupirs.
Mais, hélas ! épargnez une âme plus timide;
Mesurez vos malheurs aux forces d'Atalide;
Et ne m'exposez point aux plus vives douleurs

1. Lutté.
2. Corneille aurait écrit, ce qui eût peut-être été plus clair :

Il vous en coûte trop à vouloir m'épargner.

3. Le rôle d'Atalide est noble et touchant ; on sent que Racine a mis dans ce personnage toutes ses complaisances ; on comprend, par instants, qu'il ait voulu le faire jouer par la Champmeslé.
4. « Cette tirade est pleine de sentiment, d'élégance et de vérité. Personne n'a écrit avec plus de grâce que Racine ; c'est dans des rôles pareils à celui d'Atalide que la beauté du style est nécessaire. » (Luneau de Boisjermain.)
5. Il faut soigneusement éviter de rimer avec des épithètes ; Voltaire ne l'évite presque jamais, et c'est là une des causes de la faiblesse de sa versification.
6. « Ces vers non seulement ont le mérite de la vérité et de l'élégance, mais sont encore parfaitement adaptés à la situation. Le charme de ce style est encore d'autant plus senti qu'Atalide fait ce qu'elle doit faire, et dit ce qu'elle doit dire. Mais, quoique l'auteur se soutienne dans la fin de cet acte à force de talent, voyez cependant comme tout languit depuis cette première scène, terminée d'une manière si tragique, et comme le ton général a baissé, parce que Bajazet n'a pas celui qu'il devait avoir. » (La Harpe.)

Qui jamais d'une amante épuisèrent les pleurs [1].

BAJAZET.

Et que deviendrez-vous, si dès cette journée
Je célèbre à vos yeux ce funeste hyménée [2]?

ATALIDE.

Ne vous informez point ce que je deviendrai [3].
Peut-être à mon destin, Seigneur, j'obéirai [4].
Que sais-je? A ma douleur je chercherai des charmes [5].
Je songerai peut-être, au milieu de mes larmes,
Qu'à vous perdre pour moi vous étiez résolu,
Que vous vivez, qu'enfin c'est moi qui l'ai voulu [6].

BAJAZET.

Non, vous ne verrez point cette fête cruelle [7].
Plus vous me commandez de vous être infidèle,
Madame, plus je vois combien vous méritez
De ne point obtenir ce que vous souhaitez [8].
Quoi? cet amour si tendre, et né dans notre enfance,
Dont les feux avec nous ont crû dans le silence,
Vos larmes que ma main pouvait seule arrêter,
Mes serments redoublés de ne vous point quitter,
Tout cela finirait par une perfidie?
J'épouserais, et qui (s'il faut que je le die) [9]?
Une esclave attachée à ses seuls intérêts,
Qui présente à mes yeux les supplices tout prêts,
Qui m'offre ou son hymen, ou la mort infaillible [10];

1. Tout ce discours est admirablement composé et dans la note juste. Pourquoi Atalide l'oubliera-t-elle si tôt?
2. Voir *Mithridate*, note du vers 207.
3. Tous les grammairiens ont été unanimes à reconnaître qu'il fallait : *de ce que je deviendrai*.
4. Je me résignerai.
5. Un *charme* est, au propre, un mot magique, qui produit des effets surnaturels; par extension, on a appelé *charmes* tout ce qui peut conjurer la douleur; c'est avec ce sens que Corneille a écrit dans *Pompée* (V, I) :

N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.

6. Atalide est sincère, quand elle veut se sacrifier pour celui qu'elle aime, mais, et bien des cœurs ressemblent au sien, elle éprouvera un secret mécontentement, sans oser se l'avouer à elle-même, lorsqu'on acceptera ce qu'elle vient offrir.
7. Ses noces avec Roxane.
8. Atalide est tout à fait de cet avis; cependant elle désire sincèrement obtenir ce qu'elle demande.
9. Voir *Iphigénie*, note du vers 1041.
10. « L'adjectif prend ici, par une hardiesse poétique, la force de l'adverbe, de sorte qu'on peut faire taire les scrupules de la grammaire, qui défend que la mort, prise absolument, reçoive une épithète. » (M. Géruzez.)

Tandis qu'à mes périls Atalide sensible [1],
Et trop digne du sang qui lui donna le jour,
Veut me sacrifier jusques à son amour ?
Ah ! qu'au jaloux Sultan ma tête soit portée,
Puisqu'il faut à ce prix qu'elle soit rachetée.

ATALIDE.

Seigneur, vous pourriez vivre, et ne me point trahir [2].

BAJAZET.

Parlez. Si je le puis, je suis prêt d'obéir.

ATALIDE.

La Sultane vous aime ; et, malgré sa colère,
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignaient lui faire pressentir
Qu'un jour...

BAJAZET.

Je vous entends : je n'y puis consentir.
Ne vous figurez point que, dans cette journée,
D'un lâche désespoir ma vertu consternée [3]
Craigne les soins [4] d'un trône où je pourrais monter,
Et par un prompt trépas cherche à les éviter.
J'écoute trop peut-être une imprudente audace ;
Mais sans cesse occupé [5] des grands noms de ma race,
J'espérais que, fuyant un indigne repos,
Je prendrais quelque place entre tant de héros.
Mais quelque ambition, quelque amour qui me brûle,
Je ne puis plus tromper une amante crédule.
En vain, pour me sauver, je vous l'aurais promis :
Et ma bouche et mes yeux, du mensonge ennemis,
Peut-être dans le temps que je voudrais lui plaire,
Feraient par leur désordre [6] un effet tout contraire ;
Et de mes froids soupirs ses regards offensés

1. Être sensible à, c'est : se laisser toucher par, comme dans *la Thébaïde* (II, III) :

Aux larmes de sa mère il a paru sensible.

2. C'est, on le devine, Atalide qui avait amené Bajazet à feindre de l'amour pour Roxane ; elle veut lui persuader de continuer comme il a commencé ; Bajazet refuse ; arrivé au moment décisif, comme Cinna, il recule. Sa fierté répugne à la feinte ; et sa franchise blessera successivement Roxane et Atalide elle-même, qui lui aura indiqué le moyen de vivre sans la trahir, et qui verra que Bajazet a préféré mourir en la trahissant.
3. Encore un mot pris dans son sens étymologique : abattu.
4. Les embarras, les dangers.
5. C'est-à-dire : l'âme sans cesse remplie du souvenir.
6. Par leur désaccord.

Verraient trop que mon cœur ne les a point poussés [1].
O ciel! combien de fois je l'aurais éclaircie [2],
Si je n'eusse à sa haine exposé que ma vie,
Si je n'avais pas craint que ses soupçons jaloux
N'eussent trop aisément remonté jusqu'à vous!
Et j'irais l'abuser d'une fausse promesse?
Je me parjurerais? Et par cette bassesse...
Ah! loin de m'ordonner cet indigne détour,
Si votre cœur était moins plein de son amour,
Je vous verrais sans doute en rougir la première.
Mais, pour vous épargner une injuste prière,
Adieu : je vais trouver Roxane de ce pas [3],
Et je vous quitte [4].

ATALIDE.

Et moi, je ne vous quitte pas [5].
Venez, cruel, venez, je vais vous y conduire;
Et de tous nos secrets c'est moi qui veux l'instruire.
Puisque, malgré mes pleurs, mon amant furieux [6]
Se fait tant de plaisir d'expirer à mes yeux,
Roxane, malgré vous, nous joindra l'un et l'autre.
Elle aura plus de soif de mon sang que du vôtre [7];
Et je pourrai donner à vos yeux effrayés
Le spectacle sanglant que vous me prépariez [8].

1. « D'où sortent-ils alors, si ce sont de vrais soupirs? Mais non, ce sont des soupirs métaphoriques, dont ce même Racine peut dire (*Alexandre*, v. 1347) :

De Taxile appuyons les soupirs.

Ce qui ne signifie qu'une chose : prêtons notre appui à l'amour de Taxile qui s'exhale par des soupirs. » (M. Sarcey, *le Temps, Chronique théâtrale* du 7 juillet 1873.)

2. Ces vers ont pour but de relever à nos yeux Bajazet, en montrant pour quelles causes il avait consenti à s'abaisser à une feinte indigne de lui. — Pour *éclaircir*, voir *Phèdre*, note du vers 1459.

3. Si les gardes veulent le conduire auprès d'elle, car il est prisonnier.

4. Après la preuve de tendresse que vient de lui donner Atalide, Bajazet, la quittant pour jamais, la quitte bien froidement. Peut-être Racine l'a-t-il voulu ainsi, pour qu'à l'acte suivant les soupçons jaloux d'Atalide fussent un peu moins déraisonnables.

5. Ce dialogue rappelle un peu celui qui termine le premier acte du *Misanthrope :*

ALCESTE.

Ah! parbleu! c'en est trop : ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi : je ne vous quitte pas.

6. Hors de lui, hors de sa raison.

7. Roxane prouvera aux deux derniers actes qu'Atalide ne se trompait pas dans ses prévisions.

8. C'est-à-dire : vous pourrez me contempler percée de coups. « Atalide menace Bajazet de courir à sa perte, si lui-même continue de courir à la sienne. C'est le même moyen que Titus emploie auprès de Bérénice, Burrhus auprès de Néron.

BAJAZET.

O ciel ! que faites-vous ?

ATALIDE.

Cruel ! pouvez-vous croire
Que je sois moins que vous jalouse de ma gloire [1] ?
Pensez-vous que cent fois en vous faisant parler [2]
Ma rougeur ne fut pas prête à me déceler [3] ?
Mais on me présentait votre perte prochaine [4].
Pourquoi faut-il, ingrat, quand la mienne est certaine,
Que vous n'osiez pour moi ce que j'osais pour vous ?
Peut-être il suffira d'un mot un peu plus doux ;
Roxane dans son cœur peut-être vous pardonne.
Vous-même, vous voyez le temps qu'elle vous donne.
A-t-elle, en vous quittant, fait sortir le Visir [5] ?
Des gardes à mes yeux viennent-ils vous saisir [6] ?
Enfin, dans sa fureur implorant mon adresse,
Ses pleurs ne m'ont-ils pas découvert [7] sa tendresse ?
Peut-être elle n'attend qu'un espoir incertain
Qui lui fasse tomber les armes de la main.
Allez, Seigneur : sauvez votre vie et la mienne [8].

Œnone auprès de Phèdre. Cet expédient, qui n'a rien de vicieux en lui-même, se rencontre trop souvent dans les tragédies de Racine. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) Le pauvre Bajazet est bien malheureux, il faut en convenir; au vers 557, Roxane menaçait de mourir après lui ; et voici qu'Atalide menace de mourir devant lui. La situation est cruelle; mais il semble que Bajazet ne mérite pas qu'on verse tant de sang pour sa personne. Il est vrai qu'au sérail on n'a pas l'embarras du choix.

1. Moins que vous ne l'êtes de la vôtre. — Pour *jaloux*, voir *Athalie*, note du vers 98.
2. En vous prêtant des paroles.
3. Me découvrir, me trahir.
4. Mais on mettait devant mes yeux la menace de votre mort.
5. Voir la note 1 de la page 32.
6. Ces vers ont pour but de rendre vraisemblables l'entrevue de Bajazet avec Acomat et son entretien avec Atalide, après la sortie de Roxane.
7. Dévoilé, révélé.
8. VAR. — Allez, Seigneur : tentez cette dernière voie.

BAJAZET.

Hé bien !... Mais quels discours voulez-vous que j'emploie ? (1672.)

On lit dans l'*Othon* de Corneille (I, IV) :

Au péril qui nous presse immolez le dehors,
Et pour vous faire aimer montrez d'autres transports.
Je ne vous défends point une douleur muette,
Et que de votre cœur vos yeux indépendants
Triomphent comme moi des troubles du dedans.
Suivez, passez l'exemple, et portez à Camille
Un visage content, un visage tranquille,
Qui lui laisse accepter ce que vous offrirez,
Et ne démente rien de ce que vous direz...
Il y va de ma vie, il y va de l'empire......
Adieu, donnez la main, mais gardez-moi le cœur.

BAJAZET.

Hé bien !.... Mais quels discours faut-il que je lui tienne [1] ?

ATALIDE.

Ah ! daignez sur ce choix ne me point consulter [2].
L'occasion, le ciel pourra vous les dicter.
Allez : entre elle et vous je ne dois point paraître :
Votre trouble ou le mien nous feraient reconnaître.
Allez, encore un coup, je n'ose m'y trouver.
Dites... tout ce qu'il faut, Seigneur, pour vous sauver [3].

« Plautine conseille ici à Othon précisément la même chose qu'Atalide à Bajazet ; mais quelle différence de situation, de sentiments et de style ! Bajazet est réellement en danger de sa vie, et Othon ne court ici qu'un danger chimérique. Plautine est raisonneuse et froide ; Atalide est touchante, et a autant de délicatesse que d'amour. Enfin, ce qui est de la plus grande importance, les vers de Corneille ne valent rien, et ceux de Racine sont parfaits dans leur genre. » (VOLTAIRE, *Comm. sur Othon.*)

1. Ce dernier vers achève de montrer à quel point la fraude répugne à Bajazet.

2. « Quelle foule de convenances justes et fines réunies dans ce vers, auquel le commun des lecteurs ne prend pas garde ! Ce sont de ces vers que jamais un homme médiocre ne peut ni trouver ni apprécier. Des auteurs tels que Racine sont encore au-dessus des autres, même quand ils sont au-dessous d'eux-mêmes. » (LA HARPE.)

3. « D'après le caractère une fois établi de Bajazet, il y a beaucoup d'adresse à le laisser sortir sans répondre à Atalide. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Jusqu'ici, le rôle d'Atalide est parfait et digne de Racine.

ACTE TROISIÈME.

—

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Zaïre, il est donc vrai ? Sa grâce est prononcée [1].

ZAÏRE.

Je vous l'ai dit, Madame : une esclave empressée,
Qui courait de Roxane accomplir le désir [2],
Aux portes du Serrail a reçu le Visir [3].
Ils ne m'ont point parlé ; mais, mieux qu'aucun langage,
Le transport du Visir marquait sur son visage
Qu'un heureux changement le rappelle au Palais,
Et qu'il y vient signer une éternelle paix.
Roxane a pris sans doute une plus douce voie [4].

ATALIDE.

Ainsi de toutes parts les plaisirs et la joie
M'abandonnent, Zaïre, et marchent sur leurs pas.
J'ai fait ce que j'ai dû : je ne m'en repens pas [5].

1. Ainsi, dès le commencement du troisième acte, une péripétie se produit, et l'espérance brille à nouveau. On lit dans l'*Othon* de Corneille, au début du second acte, ces vers prononcés par Plautine :

> Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
> A-t-il paru contraint ? a-t-elle été facile ?
> Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet ?
> Comment l'a-t-elle pris, et comment l'a-t-il fait ?

« Racine a encore pris entièrement cette situation dans sa tragédie de *Bajazet*. Atalide a envoyé son amant à Roxane ; elle s'informe en tremblant du succès de cette entrevue qu'elle a ordonnée elle même, et qui doit causer sa mort. La délicatesse de ses sentiments, les combats de son cœur, ses craintes, ses douleurs, sont exprimés en vers si naturels, si aisés, si tendres, que ces vraies beautés charment tous les lecteurs. Mais ici Corneille commence sa scène par quatre vers dont le ridicule est si extrême, qu'on n'ose plus même les citer dans des ouvrages sérieux : *Dis-moi donc, lorsqu'Othon* » etc. (VOLTAIRE, *Comm. sur Othon.*)

2. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

3. Voir la note 1 de la page 32.

4. Par un chemin plus doux
Vous lui pourrez plutôt ramener son époux.
(*Britannicus*, III, II.)

5. La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer ;

ZAÏRE.

Quoi, Madame ? Quelle est cette nouvelle alarme[1] ?

ATALIDE.

Et ne t'a-t-on point dit, Zaïre, par quel charme[2],
Ou, pour mieux dire enfin par quel engagement
Bajazet a pu faire un si prompt changement ?
Roxane en sa fureur paraissait inflexible.
A-t-elle de son cœur[3] quelque gage infaillible ?
Parle. L'épouse-t-il ?

ZAÏRE.

Je n'en ai rien appris.
Mais enfin, s'il n'a pu se sauver qu'à ce prix,
S'il fait ce que vous même avez su lui prescrire[4],
S'il l'épouse, en un mot...

ATALIDE.

S'il l'épouse, Zaïre !

ZAÏRE.

Quoi? vous repentez-vous des généreux discours
Que vous dictait le soin de conserver ses jours ?

ATALIDE.

Non, non : il ne fera que ce qu'il a dû faire[5].
Sentiments trop jaloux, c'est à vous de vous taire[6].

La femme l'est même avant que d'aimer.
(VOLTAIRE. *Nanine*, 1. VII.)
Toujours une âme tendre est tant soit peu jalouse
(COLLIN D'HARLEVILLE.

« Ici commence cette jalousie qui gâte tout, et qui, dans la situation donnée, n'a point d'excuse. Atalide elle-même a parfaitement expliqué, dans sa dernière conversation avec Bajazet, tout ce qui peut rendre ce changement très simple et très vraisemblable, sans qu'il y ait la moindre apparence d'infidélité. Qu'on relise cette dernière scène du second acte ; elle rend toutes celles du troisième inexcusables. Je sais que ces sortes de contradictions, cette espèce de déraison, s'il faut dire le mot, sont de l'essence de l'amour. Oui ; mais ce n'est pas cette nature-là qu'il faut montrer dans une tragédie. Le poète a le choix de celle qu'il veut et doit peindre, et il doit choisir celle qui convient à son tableau et à son dessin. Nous voilà dans l'idylle et l'élégie jusqu'à la fin de cet acte, et n'oubliez pas que nous sommes entre le poignard et le cordon, Cette disparate est la plaie secrète de l'ouvrage. » (LA HARPE.)

1. Voir *Esther*, note du Vers 297.

2. Voir la note du vers 70[illegible].

3. De la tendresse de ses sentiments.

4. Zaïre a tout à fait raison contre sa maîtresse. Il est vrai que, sans cette jalousie d'Atalide, la pièce ne pourrait continuer ; mais l'idée que par ses soupçons niais Atalide va livrer Bajazet à la mort nous enlève un peu de notre sympathie pour elle.

5. Ce qu'il aura reconnu devoir faire.

6. On voit qu'Atalide a été à l'école de Corneille, et qu'elle a applaudi avec madame de Sévigné le fameux :

Tout beau, ma passion !

Nous ne l'en pouvons féliciter.

Si Bajazet l'épouse, il suit mes volontés;
Respectez ma vertu qui vous a surmontés;
A ses nobles conseils ne mêlez point le vôtre;
Et, loin de me le peindre entre les bras d'une autre,
Laissez-moi sans regret me le représenter
Au trône, où mon amour l'a forcé de monter [1].
Oui, je me reconnais, je suis toujours la même.
Je voulais qu'il m'aimât, chère Zaïre, il m'aime [2];
Et du moins cet espoir me console aujourd'hui,
Que je vais mourir digne et contente de lui [3].

ZAÏRE.

Mourir! Quoi? vous auriez un dessein si funeste [4]?

ATALIDE.

J'ai cédé mon amant: tu t'étonnes du reste!
Peux-tu compter, Zaïre, au nombre des malheurs
Une mort qui prévient et finit tant de pleurs [5]?
Qu'il vive, c'est assez [6]. Je l'ai voulu sans doute,
Et je le veux toujours, quelque prix qu'il m'en coûte.
Je n'examine point ma joie ou mon ennui [7]:
J'aime assez mon amant pour renoncer à lui.
Mais, hélas! il peut bien penser avec justice [8]
Que si j'ai pu lui faire un si grand sacrifice,
Ce cœur, qui de ses jours prend ce funeste soin [9],
L'aime trop pour vouloir en être le témoin [10].
Allons, je veux savoir...

ZAÏRE.

Modérez-vous, de grâce.

1. Tout ce morceau semble calqué sur le monologue qui ouvre *Cinna*.
2. Quel plaisir on éprouve à retrouver le langage de Racine, celui du cœur; après le langage de Corneille, celui de l'esprit!
3. Ces vers préparent le dénoûment.
4. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.
5. La logique préférerait: qui finit et prévient.
6. Atalide parle ici en personne sensée; par malheur, cela ne durera pas.
7. Voir *Phèdre*, note du vers 255.
8. *Avec justice* est amené ici un peu par la rime.
9. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
10. A quoi se rapporte le mot *en?* grammaticalement à *ses jours*. Il est probable que, dans l'esprit de Racine, il se rattachait plutôt à une idée sous-entendue, à *son bonheur*. — « Une fable languissante, un intérêt faible, de longs discours, des détails fins, de curieuses recherches sur le cœur humain, des héros comme Pyrrhus, comme Titus, comme Xipharès, de beaux parleurs, en un mot, et de belles discoureuses qui content leurs peines au parterre : voilà ce qu'avec un génie admirable, un style divin et un art infini, Racine a introduit sur la scène. Il a fait des chefs-d'œuvre sans doute, mais il nous a laissé une détestable école de bavardage, et, personne ne pouvant parler comme lui, ses successeurs ont endormi tout le monde. » (Alfred DE MUSSET, *de la Tragédie*, p. 80-81.)

On vient vous informer de tout ce qui se passe :
C'est le Visir [1].

SCÈNE II.

ATALIDE, ACOMAT, ZAÏRE.

ACOMAT.

Enfin nos amants sont d'accord [2],
Madame : un calme heureux nous remet dans le port.
La Sultane a laissé désarmer sa colère [3];
Elle m'a déclaré sa volonté dernière ;
Et, tandis qu'elle montre au peuple épouvanté
Du Prophète divin l'étendard redouté [4],
Qu'à marcher sur mes pas Bajazet se dispose,
Je vais de ce signal faire entendre la cause [5],
Remplir tous les esprits d'une juste terreur,
Et proclamer enfin le nouvel Empereur.
Cependant permettez que je vous renouvelle
Le souvenir du prix qu'on promit à mon zèle [6].
N'attendez point de moi ces doux emportements [7],
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants [8]

1. Voir la note 1 de la page 32.

2. « L'arrivée d'Acomat n'apprend au fond rien de nouveau; mais ce visir donne quelques détails qui servent à enflammer la jalousie d'Atalide ; c'est le seul motif de la scène ; et Acomat est assez bien choisi pour ce message : car ce vieux politique, peu fait à ce langage de l'amour, et ne connaissant pas la force des termes, emploie les plus énergiques pour mieux peindre une réconciliation qu'il croit qu'Atalide désire autant que lui. L'ignorance où il est des sentiments de cette princesse donne beaucoup d'intérêt à son récit. » (GEOFFROY.) Luneau de Boisjermain, au contraire, est mécontent que ce récit ait été mis dans la bouche d'Acomat; il trouve que le vizir en est dégradé, et se montre de plus choqué qu'il vienne sur la scene uniquement pour raconter en passant (voir le vers 898) la nouvelle à Atalide. Que l'on songe qu'Acomat voit par cette réconciliation renaître ses espérances personnelles, et l'on concevra sa joie; qu'on songe qu'Atalide est promise à son ambition, et l'on comprendra qu'il doive venir lui annoncer une nouvelle qui les réjouit tous deux.

3. Racine affectionne cette métaphore élégante :

> Vos pleurs, votre présence
> N'ont pas de ces cruels désarmé l'insolence ?
> (*Britannicus*, II, VI.)

4. Voir la note du vers 239.

5. Expliquer ce signal.

6. Voila des vers qui auraient dû faire entendre à Luneau de Boisjermain pourpuoi Acomat venait, *en passant*, trouver Atalide.

7. Ces transports.

8. Acomat ne se doute pas que par ces deux vers il déchire le cœur d'Atalide

Mais si par d'autres soins[1] plus dignes de mon âge,
Par de profonds respects, par un long esclavage[2],
Tel que nous le devons au sang de nos Sultans[3],
Je puis...

ATALIDE.

Vous m'en pourrez instruire avec le temps[4].
Avec le temps aussi vous pourrez me connaître[5].
Mais quels sont ces transports qu'ils vous ont fait paraître[6]?

ACOMAT.

Madame, doutez-vous des soupirs enflammés
De deux jeunes amants l'un de l'autre charmés?

ATALIDE.

Non; mais, à dire vrai, ce miracle m'étonne[7].
Et dit-on à quel prix Roxane lui pardonne?
L'épouse-t-il enfin[8]?

ACOMAT.

Madame, je le croi[9].
Voici tout ce qui vient d'arriver devant moi[10].
Surpris, je l'avouerai, de leur fureur commune,
Querellant les amants, l'amour et la fortune[11],
J'étais de ce palais sorti désespéré.
Déjà, sur un vaisseau dans le port préparé[12]

1. Il faut entendre ici par *soins* des attentions, des égards, comme dans une lettre écrite le 29 mai 1675 par madame de Sévigné : « Mesdames de Lavardin, de la Troche et de Villars m'accablent de leurs billets et de leurs soins. »
2. Une soumission, une déférence. C'est à peu près avec le même sens que la Rodogune de Corneille disait (III, III) :

> Je brise avec honneur mon illustre esclavage.

3. Voir la note 2 de la *Seconde Préface*.
4. Atalide ment; car elle est résolue à mourir, et, ce qui le confirme, c'est le vers suivant.
5. Le verbe *pouvoir* est employé trois fois dans ces deux vers : c'est deux de trop.
6. Atalide veut s'assurer de son malheur; Acomat croit qu'elle veut être pleinement assurée de sa joie.
7. *Miracle* est pris ici dans son sens étymologique : quelque chose d'étonnant comme dans le *Cid* (IV, IV) :

> Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles.

Pour *étonner*, voir *Athalie*, note du vers 414.
8. C'est l'angoisse au cœur qu'Atalide prononce cet hémistiche.
9. Voir *Britannicus*, note du vers 341.
10. Atalide est certaine de son malheur; mais elle éprouve un cruel plaisir à vider le calice jusqu'à la lie.
11. Comme ce vers peint bien le mécontentement d'un vieux politique mêlé malgré lui à des intrigues amoureuses! — Pour *querellant*, voir *Iphigénie*, note du vers 1362.
12. Var. — Déjà, dans un vaisseau sur l'Euxin préparé. (1672-87.)

Chargeant de mon débris les reliques plus chères [1],
Je méditais ma fuite aux terres étrangères [2].
Dans ce triste dessein [3] au Palais rappelé,
Plein de joie et [4] d'espoir, j'ai couru, j'ai volé.
La porte du Serrail [5] à ma voix s'est ouverte ;
Et d'abord une esclave à mes yeux s'est offerte,
Qui m'a conduit sans bruit dans un appartement
Où Roxane attentive écoutait son amant.
Tout gardait devant eux un auguste silence.
Moi-même, résistant à mon impatience,
Et respectant de loin leur secret entretien,
J'ai longtemps immobile observé leur maintien.
Enfin avec des yeux qui découvraient son âme [6],
L'une a tendu la main pour gage de sa flamme ;
L'autre, avec des regards éloquents, pleins d'amour,
L'a de ses feux, Madame, assurée à son tour.

ATALIDE.

Hélas [7] !

ACOMAT.

Ils m'ont alors aperçu l'un et l'autre.
« Voilà, m'a-t-elle dit, votre prince et le nôtre.
Je vais, brave Acomat, le remettre en vos mains.
Allez lui préparer les honneurs souverains :
Qu'un peuple obéissant l'attende dans le temple.

1. Pour *débris*, voir *Britannicus*, note du vers 556. — *Reliques*, mot qui a vieilli, dans le sens où le prend ici Racine : *restes de quelque chose de grand ;* il était d'un usage fréquent au temps de Malherbe, qui a écrit (II, II) :

Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.

Pour *plus chères*, voir la note du vers 623.
2. Encore des vers qui préparent le dénoûment ; on ne saurait trop admirer l'art avec lequel le poete fait concourir tous les détails à la même fin.
3. Tandis que j'étais dans ce triste dessein.
4. Voir *Andromaque*, note du vers 72.
5. Voir la note 1 de la page 24.
6. Voir la note du vers 782.
7. Pradon, dans son *Tamerlan* (IV, I), fait expliquer ce soupir d'Atalide par le prince Andronic :

Tantôt même à mes yeux elle a vu Tamerlan
D'un œil plus engageant qu'on ne voit son tyran.
Devant lui sa tristesse a paru trop touchante.
Sa douleur n'a jamais été plus éloquente ;
Son air, son port, ses pleurs parlaient si tendrement.
Enfin elle a parlé comme pour un amant.

Le Serrail va bientôt vous en donner l'exemple[1]. »
Aux pieds de Bajazet alors je suis tombé,
Et soudain[2] à leurs yeux je me suis dérobé :
Trop heureux d'avoir pu, par un récit fidèle,
De leur paix en passant vous conter la nouvelle[3],
Et m'acquitter vers vous de mes respects profonds[4].
Je vais le couronner, Madame, et j'en réponds[5].

SCÈNE III.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Allons, retirons-nous, ne troublons point leur joie[6].

ZAÏRE.

Ah! Madame, croyez...

1. Voici comment Flavie raconte à Plautine l'entrevue de Camille et d'Othon dans la tragédie de Corneille (II, 1) :

Othon à la Princesse a fait un compliment
Plus en homme de cour qu'en véritable amant.
Son éloquence accorte, enchaînant avec grâce
L'excuse du silence à celle de l'audace,
En termes trop choisis accusait le respect
D'avoir tant retardé cet hommage suspect.
Ses gestes concertés, ses regards de mesure
N'y laissaient aucun mot aller à l'aventure :
On ne voyait que pompe en tout ce qu'il peignait ;
Jusque dans ses soupirs la justesse régnait,
Et suivait pas à pas un effort de mémoire
Qu'il était plus aisé d'admirer que de croire.
Camille semblait même assez de cet avis ;
Elle aurait mieux goûté des discours moins suivis ;
Je l'ai vu dans ses yeux ; mais cette défiance
Avait avec son cœur trop peu d'intelligence.
De ses justes soupçons ses souhaits indignés
Les ont tout aussitôt détruits ou dédaignés,
Elle a voulu tout croire ; et quelque retenue
Qu'ait su garder l'amour dont elle est prévenue,
On a vu, par ce peu qu'il laissait échapper,
Qu'elle prenait plaisir à se laisser tromper ;
Et que, si quelquefois l'horreur de la contrainte
Forçait le triste Othon à soupirer sans feinte,
Soudain l'avidité de regner sur son cœur
Imputait à l'amour ces soupirs de douteur.

2. Aussitôt.

3. Voir la note du vers 843.

4. « Je doute qu'aujourd'hui les poètes aient encore le privilège d'employer *vers* pour *envers*, ces deux prépositions ayant des sens tout à fait différents ; et, quoique *respects* et *devoirs* soient presque synonymes, on ne dit pas *s'acquitter de ses respects*, comme on dit *s'acquitter de ses devoirs*. » (D'OLIVET.)

5. Voyant de la tristesse dans les yeux d'Atalide, Acomat suppose qu'elle a encore quelque crainte ; voilà pourquoi il lui dit d'un ton joyeux : « *J'en réponds.* »

6. Après le départ d'Acomat, Atalide reste quelques instants immobile, tout entière à sa douleur ; puis elle se retourne, et dit avec un sourire triste à Zaïre : « *Allons*, etc. » Racine avait écrit d'abord (1672-87) :

Allons, retirons-nous, ne troublons point sa joie.

ATALIDE.

Que veux-tu que je croie[1] ?
Quoi donc? à ce spectacle irai-je m'exposer[2] ?
Tu vois que c'en est fait : ils se vont épouser.
La Sultane est contente ; il l'assure qu'il aime.
Mais je ne m'en plains pas[3], je l'ai voulu moi-même.
Cependant croyais-tu, quand, jaloux de sa foi[4],
Il s'allait plein d'amour sacrifier pour moi ;
Lorsque son cœur tantôt m'exprimant sa tendresse
Refusait à Roxane une simple promesse :
Quand mes larmes en vain tâchaient de l'émouvoir;
Quand je m'applaudissais de leur peu de pouvoir[5] :
Croyais-tu que son cœur contre toute apparence,
Pour la persuader trouvât tant d'éloquence?
Ah! peut-être, après tout, que, sans trop se forcer[6],
Tout ce qu'il a pu dire, il a pu le penser.
Peut-être en la voyant. plus sensible pour elle,
Il a vu dans ses yeux quelque grâce nouvelle.
Elle aura devant lui fait parler ses douleurs;
Elle l'aime; un empire autorise ses pleurs[7].
Tant d'amour touche enfin une âme généreuse[8].

1. Nous n'en savons trop rien.
2. « Tout cela est dans la nature mais ici cette nature est insupportable. Ces petites inquiétudes amoureuses, qui ne peuvent par elles-mêmes rien produire qu'une scène d'explication dans une comédie. et qui ne valent pas davantage, n'ont aucune proportion avec ce qu'elles produisent, et il en faut entre les moyens et les effets : c'est une des règles fondamentales de l'art dramatique. C'est la seule fois que Racine l'a violée, et il ne fallait rien moins que tout son génie pour que cette faute n'ait pas tué la pièce. » (La Harpe.)
3. Au contraire.
4. Voir *Athalie*, note du vers 98.
5. Elle voulait à la fois et ne voulait pas.
6. « *Après tout..... vois-tu..... à ne point mentir..... à dire vrai... encore un coup*. etc., locutions communes. plus fréquentes dans *Bajazet* que dans les autres tragédies de Racine ; et c'est peut être ce qui faisait dire à Boileau que le style de *Bajazet* était négligé, si toutefois on peut regarder ce mot comme authentique » (Geoffroy).
7. *Autoriser*, c'est, au propre : *donner de l'autorité*, comme dans ces vers de Voltaire (*Brutus*, II, 1) :

Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise?

8. Pradon, dans son *Tamerlan* (II, III), a imité de très près ce mouvement :

ASTÉRIE.

Qu'ai-je entendu, Zaïde, et m'a-t-il appris?
Quel trouble, quelle horreur glacent tous mes esprits?
Pour Tamerlan j'apprends qu'Andronic s'intéresse,
Que mon amant devient l'appui de sa tendresse,
Qu'il en parle à mon père, et, par un coup fatal,
Qu'il est son confident, et non pas son rival,
S'il faut qu'à son dessein son adresse réponde,

Hélas ! que de raisons contre une malheureuse[1] !

ZAÏRE.

Mais ce succès, Madame, est encore incertain.
Attendez.

ATALIDE.

Non, vois-tu, je le nierais en vain.
Je ne prends point plaisir à croître ma misère[2].
Je sais pour se sauver tout ce qu'il a dû faire[3].
Quand mes pleurs vers Roxane ont rappelé ses pas,
Je n'ai point prétendu qu'il ne m'obéît pas.
Mais après les adieux que je venais d'entendre,
Après tous les transports d'une douleur si tendre,
Je sais qu'il n'a point dû lui faire remarquer[4]
La joie et les transports qu'on vient de m'expliquer[5].
Toi-même juge-nous, et vois si je m'abuse.
Pourquoi de ce conseil moi seule suis-je excluse[6] ?
Au sort de Bajazet ai-je si peu de part[7] ?

Il unit ses États à ceux de Trébizonde :
Araxide en est Reine, et par raison d'État
Il l'épouse... Ah ! raisons propres pour un ingrat !
O ciel ! quel intérêt et quelle récompense !
Araxide est le prix de cette confidence :
Oui, je commence à voir l'excès de mon malheur.
Pour deux trônes sans doute il a vendu son cœur.
Quel revers pour le mien si tendre et si timide !
Je craignais son départ, et non pas Araxide ;
Elle arrive bientôt... Un empire éclatant...
Ah ! que n'est-il parti, Zaïde, en cet instant ?
Mais ne t'a-t-on jamais parlé de la Princesse ?
A-t-elle cet éclat qui surprend, intéresse ?
Mes yeux, mes tristes yeux tous pleins de ma langueur,
Pourront-ils d'Andronic me conserver le cœur ?
Les siens sont-ils à craindre ? est-elle jeune, belle ?
Enfin est-elle propre à faire un infidèle ?

1. On ne dit plus aujourd'hui, dans le style relevé, *une malheureuse*.
2. Voir *Esther*, note du vers 946.
3. « Atalide, annoncée pour une femme tendre et sensible, soutient toujours son caractère de douceur ; elle n'éclate point en transports furieux contre Bajazet ; elle prête même à son amant des qualités qui le font aimer davantage ; son caractère sert à faire ressortir celui de Roxane, qui ne parle à Bajazet de son amour qu'en le menaçant. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)
4. *Qu'il n'a point dû*, latinisme pour : qu'il n'aurait point dû. Cette tournure est fréquente dans les auteurs latins de la bonne époque : « An non suscipi bellum oportuit, aut geri pro dignitate populi Romani oportuit. » (TITE-LIVE, V, IV.) On en trouve aussi deux exemples dans le chapitre II de la *Première Catilinaire*. — *Lui faire remarquer*, périphrase placée là pour la rime.
5. Encore un mot pris dans son sens latin : raconter tout au long, développer.
6. Atalide oublie qu'elle a déclaré elle-même à Bajazet, à la fin de l'acte précédent, qu'elle ne voulait point, de peur de se trahir, paraître entre Roxane et lui. — On disait journellement au XVII[e] siècle *exclus*, *excluse* : « Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir excluse d'un asile où elle aurait cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. » (LA FONTAINE, *Psyché*, II.)
7. Ai-je pris si peu de part, ai-je si peu contribué ; comme dans *Andromaque* (V, I) :

Semblait-il seulement qu'il eût part à mes larmes ?

A me chercher lui-même attendrait-il si tard,
N'était que [1] de son cœur le trop juste reproche
Lui fait peut-être, hélas ! éviter cette approche ?
Mais non, je lui veux bien épargner ce souci :
Il ne me verra plus [2].

ZAÏRE.

Madame, le voici.

SCÈNE IV.

BAJAZET, ATALIDE, ZAÏRE.

BAJAZET [3].

C'en est fait : j'ai parlé, vous êtes obéie [4].
Vous n'avez plus, Madame, à craindre pour ma vie ;
Et je serais heureux, si la foi, si l'honneur
Ne me reprochait point mon injuste bonheur [5] ;
Si mon cœur, dont le trouble en secret me condamne,
Pouvait me pardonner aussi bien que Roxane.
Mais enfin je me vois les armes à la main ;
Je suis libre [6] ; et je puis contre un frère inhumain,
Non plus par un silence aidé de votre adresse,
Disputer en ces lieux le cœur de sa maîtresse,
Mais par de vrais combats, par de nobles dangers,
Moi-même le cherchant aux climats étrangers,
Lui disputer les cœurs du peuple et de l'armée,
Et pour juge entre nous prendre la renommée [7].

1. Si ce n'était que.

2. « Cette scène ne paraît pas assez nécessaire. Atalide ne fait que répéter ce qu'elle a déjà dit ; l'action et l'intérêt languissent un peu. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

3. Voici la description du costume dont Segrais revêt Bajazet, alors qu'il va visiter Floridon : Sa robe « était d'une de ces riches brocatelles d'or qui viennent de l'Orient, prise avec justesse sur sa taille qu'il avait belle par excellence ; au bout d'une grosse chaîne d'or pendait à son côté un cimeterre dont la garde et le fourreau éclataient de pierreries ; son turban était de médiocre grosseur, où tenait une aigrette avec une attache de diamants d'une valeur inestimable. » (*Floridon*, p. 103.)

4. Remarquez l'habileté avec laquelle le poète place aussitôt dans la bouche de Bajazet le souvenir des ordres qu'il a reçus d'Atalide.

5. VAR. — Et je serais heureux, si je pouvais goûter
Quelque bonheur, au prix qu'il vient de m'en coûter. (1672.)
Voir *Iphigénie*, note du vers 905.

6. Bajazet est délivré des gardes qui l'accompagnaient au second acte.

7. Le jeune prince, dans son enthousiasme, a parlé à Atalide presque sans la regarder.

Que vois-je? Qu'avez-vous? Vous pleurez[1] !

ATALIDE.

Non, Seigneur;
Je ne murmure point contre votre bonheur[2] :
Le ciel, le juste ciel vous devait ce miracle.
Vous savez si jamais j'y formai quelque obstacle.
Tant que j'ai respiré[3], vos yeux me sont témoins
Que votre seul péril occupait tous mes soins[4];
Et puisqu'il ne pouvait finir qu'avec ma vie,
C'est sans regret aussi que je la sacrifie.
Il est vrai, si le ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvait m'accorder un trépas plus heureux[5].
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale :
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale[6].
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimait assez récompensée,
Et j'aurais, en mourant, cette douce pensée
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute votre tendresse,
Ce n'est point un amant en vous que je lui laisse[7].

BAJAZET.

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant?
O ciel ! de ce discours quel est le fondement?
Qui peut vous avoir fait ce récit infidèle?
Moi, j'aimerais Roxane, ou je vivrais pour elle,

1. On sait l'admirable parti qu'a tiré de ce mot Voltaire dans la plus touchante et la plus faiblement écrite des tragédies :

Zaïre, vous pleurez !

2. On lit dans l'*Art théâtral* de Samson (I, 159) :

Atalide a des pleurs moins prompts à s'effacer...
Qu'elle soit douce même en son emportement...
Son inquiet chagrin n'est jamais furieux.

3. Atalide est tellement résolue à mourir qu'elle se figure être déjà morte.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Pradon a souvent imité l'intrigue de *Bajazet*. Sa Statira rappelle souvent Atalide. Voir particulièrement l'acte IV, scène III.

6. « M. de la Motte a remarqué que Bajazet devait arrêter Atalide en cet endroit, pour lui dire :

Que parlez-vous, Madame, et d'époux et d'amant ?

En effet le dialogue en eût été plus naturel et plus vif, mais on y eût perdu huit beaux vers. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. Tous ces sentiments sont d'une délicatesse exquise, mais absolument déplacée.

Madame ! Ah ! croyez-vous que, loin de le penser [1],
Ma bouche seulement eût pu le prononcer?
Mais l'un ni l'autre enfin n'était point nécessaire [2] :
La Sultane a suivi son penchant ordinaire ;
Et soit qu'elle ait d'abord expliqué mon retour
Comme un gage certain qui marquait mon amour,
Soit que le temps trop cher [3] la pressât de se rendre,
A peine ai-je parlé, que, sans presque m'entendre,
Ses pleurs précipités ont coupé mes discours [4].
Elle met dans ma main sa fortune, ses jours ;
Et se fiant enfin à ma reconnaissance,
D'un hymen infaillible [5] a formé l'espérance.
Moi-même, rougissant de sa crédulité [6]
Et d'un amour si tendre et si peu mérité,
Dans ma confusion, que Roxane, Madame,
Attribuait encore à l'excès de ma flamme,
Je me trouvais barbare, injuste, criminel.
Croyez qu'il m'a fallu, dans ce moment cruel,
Pour garder jusqu'au bout un silence perfide,
Rappeler tout l'amour que j'ai pour Atalide [7].

1. *Le* se rapporte à la pensée exprimée dans le vers précédent.
2. Remarquez cette ellipse de *ni* devant *l'un*.
3. Trop précieux.
4. Dans la *Zulime* de Voltaire (I, v), c'est Atide qui justifie elle-même son époux :

> Idamore a parlé : sûre de ses appas,
> Elle *(Zulime)*, a cru des discuurs que vous ne dictiez pas.

5. Qu'elle s'imagine infaillible. — Comparer l'*Othon* de Corneille (IV, I) :

> Je n'ai donc qu'à mourir. Je l'ai voulu, Madame,
> Quand je l'ai pu sans crime, en faveur de ma flamme,
> Et je le dois vouloir, quand votre arrêt cruel
> Pour mourir justement m'a rendu criminel.
> Vous m'avez commandé de m'offrir à Camille ;
> Grâces à nos malheurs ce crime est inutile.
> Je mourrai tout à vous, et si, pour obéir,
> J'ai paru mal aimer, j'ai semblé vous trahir,
> Ma main, par ce même ordre à vos yeux enhardie,
> Lavera dans mon sang ma fausse perfidie.
> . . . .
> Me condamneriez-vous, Madame, à l'épouser ?
>
> PLAUTINE.
>
> Que n'y puis-je moi-même opposer ma défense ?
> Mais si vos jours enfin n'ont point d'autre assurance,
> S'il n'est point d'autre asile....
>
> OTHON.
>
> Ah ! courons à la mort.

6. Il est certain que Bajazet semble avoir été à l'école des casuistes. Il s'indigne à la pensée de mentir verbalement ; mais il se résigne à un silence menteur. Tout cela semble trop subtil, trop raffiné, quand on songe au poignard de Roxane et au cordon des muets.
7. Voir *Phèdre*, note du vers 853.

Cependant, quand je viens après de tels efforts
Chercher quelque secours contre tous mes remords,
Vous-même contre moi je vous vois irritée,
Reprocher votre mort à mon âme agitée.
Je vois enfin, je vois qu'en ce même moment
Tout ce que je vous dis vous touche faiblement[1].
 Madame, finissons et mon trouble et le vôtre :
Ne nous affligeons point vainement l'un et l'autre.
Roxane n'est pas loin ; laissez agir ma foi[2].
J'irai, bien plus content et de vous et de moi,
Détromper son amour d'une feinte forcée[3],
Que je n'allais tantôt déguiser ma pensée[4].
La voici[5].

ATALIDE.

Juste ciel ! où[6] va-t-il s'exposer ?
Si vous m'aimez, gardez de la désabuser[7].

1. Ces vers nous gâtent un peu la douce Atalide; mais son entêtement est nécessaire pour que Bajazet, impatienté, d'un mouvement brusque découvre à Roxane ses véritables sentiments.

2. Ma fidélité envers vous. — Voltaire, écrivant à La Noue, le 3 avril 1739, citait la fin de ce couplet, avec les vers 588, 716-718, 756-760, 975-977, et ajoutait : « Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine? qui les sait plus par cœur? Mais serais-je fâché que Bajazet, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime?..... Je vous demande, Monsieur, si, à ce style, dans lequel tout le rôle de ce Turc est écrit, vous reconnaissez autre chose qu'un Français qui s'exprime avec élégance et avec douceur? Ne désirez-vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'empire, entre Atalide et la mort? C'est à peu près ce que Pierre Corneille disait, à la première représentation de *Bajazet*, à un vieillard qui me l'a raconté : « Cela est tendre, touchant, bien écrit; mais c'est toujours un Français qui parle. » Vous sentez bien, Monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue française doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphaël et au Poussin ne les admirent pas moins. »

3. Remarquons encore une fois ce procédé de style, constant chez Racine, qui consiste à remplacer le nom de la personne par un substantif abstrait qui la désigne.

4. Voir *Esther*, note du vers 839.

5. L'arrivée de Roxane forme un véritable coup de théâtre.

6. A quoi.

7. Atalide revient à la raison, mais il est trop tard. « C'est dans cette scène que l'on voit plus que jamais combien les moyens de l'intrigue que l'auteur a fondée sur la jalousie d'Atalide et la pusillanimité de son amant sont faibles et faux. Il n'est pas concevable que les détails décisifs où Bajazet vient d'entrer *touchent* assez *faiblement* Atalide pour qu'il se croie obligé de tout risquer et de tout perdre. La confiance très juste qu'elle lui a montrée dans le second acte ne permet pas qu'au troisième elle soupçonne sa véracité, contre toute vraisemblance. Première faute. La seconde, bien plus grave, c'est le désespoir puéril (il faut trancher le terme) qui fait perdre la tête à Bajazet. Il devait lui dire : « Dans la crise ou nous sommes, il ne s'agit pas de vous persuader, mais de vous sauver ainsi que moi. Grâce au ciel, je n'ai rien promis, et je suis à la portée de tout faire. Encore un moment, et je vais être le maître de récompenser Roxane comme il me plaira, de couronner Atalide, et de n'être ni ingrat d'un côté ni

SCÈNE V.

BAJAZET, ROXANE, ATALIDE [1].

ROXANE.

Venez, Seigneur, venez : il est temps de paraître,
Et que tout le Serrail reconnaisse son maître.
Tout ce peuple nombreux dont il est habité,
Assemblé par mon ordre, attend ma volonté.
Mes esclaves gagnés, que le reste va suivre,
Sont les premiers sujets que mon amour vous livre [2].
L'auriez-vous cru, Madame, et qu'un si prompt retour
Fît à tant de fureur succéder tant d'amour ?
Tantôt, à me venger fixe [3] et déterminée,
Je jurais qu'il voyait sa dernière journée.
A peine cependant Bajazet m'a parlé,
L'amour fit le serment, l'amour l'a violé [4].
J'ai cru dans son désordre [5] entrevoir sa tendresse :

infidèle de l'autre. » En parlant ainsi, il parlait en homme. Quand on songe qu'il ne s'agit de rien moins que du salut d'un ami tel qu'Acomat, de celui d'Atalide, de Bajazet lui-même, et de l'empire, on est forcé d'avouer que les raffinements de délicatesse d'un côté, et la folle complaisance de l'autre, sont l'opposé de la tragédie, parce qu'ils le sont du bon sens. Les madrigaux sont par trop déplacés au milieu des glaives; et remarquez qu'en donnant à Bajazet cette fermeté qui le relevait d'ailleurs, rien n'empêchait que son intrigue avec Atalide ne fût de même découverte, et que l'action ne marchât vers le dénoûment. Bajazet eût été ce qu'il devait être, et le spectateur n'eût pas été dans le cas de dire que s'il périt, c'est qu'il l'a bien voulu, et qu'un prince qui, dans de pareilles circonstances, sacrifie tout à de si minces scrupules de tendresse, non seulement n'est point un héros et encore moins un heros turc, mais ne mérite nullement qu'on se perde pour le servir. Je le répète, si Racine s'est mépris à ce point cette fois, c'est qu'égaré par le grand succès de *Bérénice*, il s'est laissé aller très mal à propos au plaisir de traiter encore une fois ces délicatesses de l'amour, qu'il entendait si bien, mais qui n'allaient bien qu'à *Bérénice*. » (LA HARPE.)

1. Le nom de Zaïre, et nous ne savons pourquoi, ne figure plus parmi ceux des personnages sur le théâtre, à cette scène et à la suivante, dans les éditions publiées du vivant de Racine. Roxane annonce qu'elle va se déclarer ; elle n'a donc aucun motif d'écarter en entrant la confidente d'Atalide.

2. L'actrice doit faire, dans chacune de ses paroles, sentir la tendresse et la joie. Le ton sur lequel elle s'exprime ne doit pas même ressembler à celui qu'elle avait au commencement du second acte. Elle a cette fois la confiance.

3. Décidée à, résolue à ; nous ne connaissons pas d'autre exemple de l'emploi de ce mot dans ce sens.

4. Tout le monde a été unanime à louer la grâce joyeuse et la finesse charmante avec lesquelles mademoiselle Rachel prononçait ce vers, que certains critiques ont blâmé, comme trop familier.

5. *Désordre* a ici le sens de *trouble*, comme dans ces vers de *Britannicus* (III, VII) :

Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ?

J'ai prononcé sa grâce, et je crois sa promesse [1].

BAJAZET.

Oui, je vous ai promis et j'ai donné ma foi [2]
De n'oublier jamais tout ce que je vous doi [3];
J'ai juré que mes soins [4], ma juste complaisance
Vous répondront toujours de ma reconnaissance [5].
Si je puis à ce prix mériter vos bienfaits,
Je vais de vos bontés attendre les effets [6].

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE.

ROXANE.

De quel étonnement, ô ciel ! suis-je frappée [7] !
Est-ce un songe? et mes yeux ne m'ont-il point trompée?
Quel est ce sombre accueil, et ce discours glacé
Qui semble révoquer tout ce qui s'est passé [8] ?
Sur quel espoir croit il que je me sois rendue,
Et qu'il ait regagné mon amitié perdue ?
J'ai cru qu'il me jurait que jusques à la mort
Son amour me laissait maîtresse de son sort [9].
Se repent-il déjà de m'avoir apaisée ?

1. C'est en regardant Bajazet, et avec un tendre sourire, que la Sultane prononce ces derniers mots.

2. Var. — Oui, je vous ai promis, et je m'en souviendrai,
Que, fidèle à vos soins autant que je vivrai,
Mon respect éternel, ma juste complaisance. (1672-87.)

3. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

5. Ces mots, adressés à Roxane, sont prononcés en réalité à l'intention d'Atalide, qui les écoute, tremblante, et la sueur de l'angoisse au front.

6. Le pauvre Bajazet fait décidément piteuse figure entre ces deux femmes. Tel est trop souvent le sort des princes de Racine ; et il est difficile qu'il en soit autrement, le poete concentrant toujours sur ses héroïnes l'attention et l'intérêt. En sortant, Bajazet doit jeter un regard sur Atalide, comme pour lui dire : « J'ai fait ce que je devais. » Voir le vers 1068. — « La physionomie de Rachel retraçait d'une manière tellement puissante les émotions de son âme, qu'elle offrait à la fois un mélange d'humiliation, de doute, de colere et de haine. Sans qu'elle prononçât une parole, sans qu'elle fît un seul geste, par la seule force de la mobilité de ses traits, elle communiquait au public toutes les impressions diverses qui l'agitaient : son silence était plus énergique que sa voix, il était sublime! C'était l'art théâtral poussé au plus haut degré de perfection. On n'applaudissait plus, on admirait. « (Vedel, *Notice sur Rachel*, p. 67.)

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 475.

9. Cette surprise de Roxane, abandonnée au moment où elle croit être sur le point d'épouser Bajazet, serait comique, si l'on ne sentait qu'Atalide et Bajazet vont être les victimes de sa rage.

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée[1] ?
Ah[2] !... Mais il vous parlait : quels étaient ses discours,
Madame ?

ATALIDE.

Moi, Madame ! Il vous aime toujours[3].

ROXANE.

Il y va de sa vie au moins que je le croie[4].
Mais, de grâce, parmi tant de sujets de joie,
Répondez-moi, comment pouvez-vous expliquer
Ce chagrin[5] qu'en sortant il m'a fait remarquer ?

ATALIDE.

Madame, ce chagrin n'a point frappé ma vue.
Il m'a de vos bontés longtemps entretenue.

1. L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.
(PIRON, *Métromanie*, IV, VII.)

2. On lit dans la *Notice sur Rachel* de M. Védel (p. 71-72) : « Tout ce couplet, mademoiselle Rachel l'a dit au public, jusques et y compris l'exclamation : *ah!* qu'elle a jetée avec beaucoup d'énergie et qui a été fort applaudie ; puis, s'adressant ensuite à Atalide, elle a repris : *Mais il vous parlait?* Ceci est évidemment faux et contraire à la pensée de l'auteur. Il a voulu que l'exclamation *ah!* fût la conséquence du premier trait de lumière qui éclaire Roxane sur l'amour de Bajazet et d'Atalide. Et en effet il fait dire :

Mais moi-même tantôt me serais-je abusée ?

Donc elle s'interroge, elle cherche dans son esprit les causes de la froideur, de l'indifférence de Bajazet. A ce moment elle doit porter ses regards sur Atalide, qui se trouve près d'elle, et dont l'attitude contrainte, la contenance embarrassée lui donne le premier soupçon de cet amour et lui fait pressentir sa rivale. C'est alors qu'à part et à elle-même elle doit prononcer avec un sentiment amer de jalousie l'exclamation *ah!* qui n'est en effet que l'expression de la découverte qu'elle vient de faire, puis reprendre d'un ton soupçonneusement interrogatif : *Mais il vous parlait?* etc. La preuve en est évidente ; elle se trouve dans les premiers vers qu'elle dit lorsqu'elle est restée seule :

De tout ce que je vois que faut-il que je pense ?

Cependant Rachel ne put se décider à modifier une manière qui lui valait tant d'applaudissements. »

3. « Cet entretien entre deux rivales inspire la terreur : ce moment est vraiment tragique parce que les personnages sont dans un grand danger, et cependant le dialogue est simple, naturel, il n'y a aucun fracas sur la scène. » (GEOFFROY.)

4. On lit dans Vauvenargues (Éd. Gilbert, I, 241) : « Lorsque Roxane, blessée des froideurs de Bajazet, en marque son étonnement à Atalide, et que celle-ci proteste que ce prince l'aime, Roxane répond brièvement :

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

Ainsi cette sultane ne s'amuse point à dire : « Je suis d'un caractère fier et violent. J'aime avec jalousie et avec fureur. Je ferai mourir Bajazet s'il me trahit. » Le poète tait ces détails, qu'on pénètre assez d'un coup d'œil, et Roxane se trouve caractérisée avec plus de force. Voilà la manière de peindre de Racine : il est rare qu'il s'en écarte. »

5. Il faut entendre ici par *chagrin* une humeur inquiète et sombre comme dans *Esther* (III, II) :

A la table d'Esther portez-vous ce chagrin ?

Il en était tout plein [1] quand je l'ai rencontré.
J'ai cru le voir sortir tel qu'il était entré.
Mais, Madame, après tout, faut-il être surprise
Que, tout prêt d'achever cette grande entreprise,
Bajazet s'inquiète, et qu'il laisse échapper
Quelque marque des soins qui doivent l'occuper [2] ?

ROXANE.

Je vois qu'à l'excuser votre adresse est extrême [3].
Vous parlez mieux pour lui qu'il ne parle lui-même [4].

ATALIDE.

Et quel autre intérêt...

ROXANE.

Madame, c'est assez.
Je conçois vos raisons mieux que vous ne pensez [5].
Laissez-moi [6]. J'ai besoin d'un peu de solitude.

1. Expression qui a un peu perdu de sa noblesse ; nous l'avons rencontrée déjà dans *Britannicus* (V, I) :

> Adieu : je vais, le cœur tout plein de mon amour, etc.

2. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
4. Il y a dans ces vers une ironie âpre, qui fait trembler Atalide.
5. Ainsi les soupçons de Roxane sont déjà presque une certitude ; mais Racine a besoin de retarder jusqu'à l'acte suivant la découverte complète de l'intelligence de Bajazet et d'Atalide. Voilà pourquoi il écarte Atalide.
6. Pradon, dans sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte* (III, I), a imité très gauchement cette scene, en s'inspirant aussi de *Britannicus* :

PHÈDRE.

Dieux ! qu'est-ce que je vois ?
L'intérêt d'Hippolyte et celui de Thesée
Frappent sensiblement votre âme embarrassée,
Et vous feriez juger à vos sens interdits
Que le père vous touche ici moins que le fils.

ARICIE.

Moi, Madame ?

PHÈDRE.

Oui, vous ! Justes Dieux ! ah ! je tremble
Il soupirait, Madame, et nous étions ensemble.
Est-ce vous qui tantôt l'avez fait demeurer
Parlez : qui de nous deux ?..

ARICIE.

Ah ! sans doute, Madame,
S'il soupire, vos yeux ont fait naitre sa flamme.

PHÉDRE.

Souhaitez-le du moins ; voyez avecque horreur
Et toute ma tendresse et toute ma fureur.
Le retour de Thésee et m'etonne et m'accable,
Je suis dans un état affreux, épouvantable.
Je vous aime, Aricie, et ma tendre amitie
Ma rage, ou mon amour vous doit faire pitié.
Des hommes et des Dieux j'eprouve la colére.
Vous, Thesée, Hippolyte, et tout me desespere ;
Du moins que l'amitie dans ce funeste jour
Ne coûte point encore un crime à mon amour.
Vos discours m'ont fait voir une flamme fatale ;
Cachez, cachez à Phedre une heureuse rivale.

Ce jour me jette aussi dans quelque inquiétude[1].
J'ai, comme Bajazet, mon chagrin et mes soins[2],
Et je veux un moment y penser sans témoins[3].

SCÈNE VII.

ROXANE, seule.

De tout ce que je vois que faut-il que je pense[4] ?
Tous deux à me tromper sont-ils d'intelligence[5] ?
Pourquoi ce changement, ce discours, ce départ ?
N'ai-je pas même entre eux surpris quelque regard[6] ?
Bajazet interdit[7] ! Atalide étonnée[8] !
O ciel, à cet affront m'auriez-vous condamnée ?
De mon aveugle amour seraient-ce là les fruits ?
Tant de jours douloureux, tant d'inquiètes nuits,
Mes brigues[9], mes complots, ma trahison fatale,
N'aurais-je tout tenté que pour une rivale[10] ?

Épargnez-moi le crime où je vais succomber,
Et détournez les coups qui sont prêts à tomber.
ARICIE.
Ah ! Madame, croyez...
PHÈDRE.
Je crois tout, Aricie ;
Vous savez mon secret, c'est fait de votre vie.
Si vous osez jamais... Le Roi vient : laissez-nous,
Et de Phèdre jalouse évitez le courroux.

1. L'ironie gronde dans ces vers.
2. Voir la note du vers 1048, et *Phèdre*, note du vers 482.
3. « On peut comparer cette scène à la cinquième du second acte d'*Iphigénie*, où cette princesse soupçonne Ériphile d'être aimée d'Achille ; la différence qui se trouve entre ces deux scènes, c'est qu'Iphigénie est plus tendre, plus touchante que Roxane, quoiqu'elle soit bien moins passionnée, et qu'Atalide est plus intéressante qu'Ériphile. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)
4. *Pense*, et au vers précédent *penser ;* c'est là une légère négligence. On peut remarquer que *Bajazet* présente beaucoup de monologues. La violence des passions qui sont en jeu excuse un peu ici ces *soliloques* ordinairement peu vraisemblables, que Molière bannit complètement de ses grandes œuvres, comme *le Misanthrope* et *les Femmes savantes*.
5. Voir *Britannicus*, note du vers 1311.
6. Ce regard, au premier instant, Roxane n'y avait pas attaché trop d'importance.
7. Voir *Esther*, note du vers 1147.
8. Voir *Athalie* ; note du vers 414.
9. Voir *Britannicus*, note du vers 1163.
10. A l'acte II, scène IV, de l'*Adrienne Lecouvreur* de Scribe et M. Legouvé, le comédien Michonnet dit à Adrienne, qui répète le rôle de Roxane : « Il y a un endroit que tu négliges toujours :

N'aurais-je tout tenté que pour une rivale ?

Vois-tu, Adrienne..... cette pauvre femme ! ce qui excite encore plus son dépit, c'est que c'est justement pour une rivale que..... tu sais..... et alors..... elle éprouve..... là..... elle se dit .... je ne peux pas bien rendre l'expression....,

Mais peut-être qu'aussi, trop prompte à m'affliger,
J'observe de trop près un chagrin passager [1].
J'impute à son amour l'effet de son caprice [2].
N'eût-il pas jusqu'au bout conduit son artifice [3] ?
Prêt à voir le succès de son déguisement [4],
Quoi ? ne pouvait-il pas feindre encore un moment [5] ?
Non, non, rassurons-nous : trop d'amour m'intimide [6].
Et pourquoi dans son cœur redouter Atalide [7] ?
Quel serait son dessein [8] ? qu'a-t-elle fait pour lui ?
Qui de nous deux enfin le couronne aujourd'hui ?
Mais, hélas ! de l'amour ignorons-nous l'empire [9] ?
Si par quelque autre charme Atalide l'attire [10],
Qu'importe qu'il nous doive et le sceptre et le jour [11] ?
Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour [12] ?
Et sans chercher plus loin, quand l'ingrat me sut plaire,
Ai-je mieux reconnu les bontés de son frère ?
Ah ! si d'une autre chaîne il n'était point lié,
L'offre de mon hymen l'eût-il tant effrayé [13] ?

mais tu me comprends. » Nous le comprenons en effet très bien. Tout ce second acte d'*Adrienne Lecouvreur*, qui se passe dans le foyer de la Comédie-Française pendant une représentation de *Bajazet*, est d'ailleurs fort pittoresque.

1. Voir la note du vers 1048.

2. Ce qui n'est que l'effet d'un caprice de ce chagrin. — Pour *caprice*, voir *Phèdre*, note du vers 492. — Tout ce développement n'est pas autre chose qu'une seconde forme du fameux vers du second acte :

> Bajazet, écoutez : je sens que je vous aime.

3. Voir *Britannicus*, note du vers 932.

4. *Déguisement* est pris ici au moral, et a le sens de *feinte*, comme dans ces vers de Corneille (*Théodore*, IV, vi) :

> Dis, mais en peu de mots, et sûr que les tourments
> M'auront bientôt vengé de tes déguisements.

5. M. Geruzez a signalé avec beaucoup de raison que « cette réflexion de Roxane contient la critique la plus sérieuse de la tragédie. »

6. Me rend craintive. Voir *Britannicus*, note du vers 1504.

7. Ce vers, un peu obscur, signifie : Pourquoi redouter qu'Atalide ait du pouvoir sur son cœur ?

8. Le dessein de Bajazet ; Agrippine disait de même dans *Britannicus* (IV, ii) :

> Quel serait mon dessein ? Qu'aurais-je pu prétendre ?

9. Cet emploi de la première personne du pluriel, cette interrogation, tout cela sent un peu trop la rhétorique.

10. Voir *Mithridate*, note du vers 1314. — *Attire*, c'est-à-dire : fait venir à elle, comme dans ces vers de Lamartine (*Harmonies*, I, 10) :

> Sur ce site enchanté mon âme, qu'il attire,
> S'abat comme le cygne.

11. De voir encore le jour.

12. Voir *Iphigénie*, note du vers 119.

13. Pour *hymen*, voir *Mithridate*, note du vers 207. — *Offre*, au XVIIe siècle,

N'eût-il pas sans regret secondé mon envie ?
L'eût-il refusé même aux dépens de sa vie [1] ?
Que de justes raisons... Mais qui vient me parler [2] ?
Que veut-on ?

SCÈNE VIII.

ROXANE, ZATIME.

ZATIME.

Pardonnez si j'ose vous troubler.
Mais, Madame, un esclave arrive de l'armée;
Et, quoique sur la mer la porte fût fermée,
Les gardes sans tarder l'ont ouverte à genoux
Aux ordres du Sultan qui s'adressent à vous [3].
Mais ce qui me surprend, c'est Orcan qu'il envoie [4].

ROXANE.

Orcan !

ZATIME.

Oui, de tous ceux que le Sultan emploie,
Orcan, le plus fidèle à servir ses desseins,
Né sous le ciel brûlant des plus noirs Africains [5].

était des deux genres; on le trouve masculin dans le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont :

D'un si bel offre de service,
Monsieur d'Assoucy, grand merci ;

jusqu'en 1689, *offre* est presque toujours masculin dans les éditions de Racine ; à partir de 1689, le poète fait ce mot féminin partout, excepté dans ce vers, car la mesure cette fois s'y opposait.

1. *Le* est un peu éloigné d'*hymen*, qu'il représente.

2. La toute-puissante Roxane, qui a déclaré avoir besoin d'un peu de solitude, s'irrite contre le téméraire qui ose la troubler. C'est ainsi qu'Assuérus s'écriera dans *Esther* (II, VII) :

Sans mon ordre on porte ici ses pas ?
Quel mortel insolent vient chercher le trépas ?

3. Voici trois vers encore qui prouvent combien Racine s'est, dans cette tragédie, préoccupé de la couleur locale; il y a introduit tout ce qu'il connaissait des usages de la Turquie.

4. « L'arrivée de cet Orcan, qu'on ne voit pas, redouble l'intérêt, augmente la terreur, parce qu'on soupçonne qu'il est porteur d'ordres sévères. Cet incident coupe le monologue de Roxane ; la seconde partie est bien plus vive que la première, parce qu'il survient à Roxane un nouvel embarras. La situation de la Sultane est vraiment théâtrale. » (GEOFFROY.)

5. Ce portrait rapidement exécuté, mais terrible dans sa simplicité, prépare le spectateur au rôle que va jouer Orcan. Pour produire un effet d'horreur, l'art délicat de Racine se contente d'un vers ; il y a des objets repoussants dont il faut détourner les yeux. En 1610, le goût n'était pas encore arrivé à cette exquise distinction, et, pour peindre l'effroi causé par un Maure, qui veut enlever Diane, un écrivain d'un talent remarquable, Honoré d'Urfé, croyait devoir, dans l'*Astrée* (I, 188), accumuler les détails hideux : « Dieux ! quel

Madame, il vous demande avec impatience.
Mais j'ai cru vous devoir avertir par avance [1]
Et, souhaitant surtout qu'il ne vous surprît pas [2],
Dans votre appartement j'ai retenu ses pas.

ROXANE.

Quel malheur imprévu vient encor me confondre [3] ?
Quel peut être cet ordre [4] ? et que puis-je répondre ?
Il n'en faut point douter, le Sultan inquiet
Une seconde fois condamne Bajazet.
On ne peut sur ses jours sans moi rien entreprendre :
Tout m'obéit ici. Mais dois-je le défendre [5] ?
Quel est mon empereur ? Bajazet ? Amurat ?
J'ai trahi l'un ; mais l'autre est peut-être un ingrat [6].
Le temps presse. Que faire en ce doute funeste [7] ?
Allons : employons bien le moment qui nous reste.
Ils ont beau se cacher [8]. L'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret [9].
Observons Bajazet ; étonnons Atalide [10] ;
Et couronnons l'amant [11], ou perdons le perfide.

homme, ou plutôt quel monstre était-ce ! Il avait le visage reluisant de noirceur, les cheveux raccourcis et mêlés comme la laine de nos moutons quand il n'y a qu'un mois ou deux qu'on les a tondus, la barbe à petits bouquets clairement épanchée autour du menton, le nez aplati entre les yeux, et rehaussé et large par le bout, la bouche grosse, les lèvres renversées et presque fendues sous le nez ; mais rien n'était si étrange que ses yeux : car en tout le visage il n'y paraissait rien de blanc, que ce qu'il en découvrait, quand il les roulait dans la tête. »

1. On dit plus fréquemment : *à l'avance ;* mais on a tort.

2. Zatime peut craindre ou que l'arrivée intempestive d'Orcan ne cause une surprise dangereuse à Roxane, ou plutôt qu'Orcan ne la trouve avec Bajazet ; car c'est pour rejoindre le prince que tout à l'heure Roxane a quitté Zatime.

3. Voir *Athalie*, note du vers 847.

4. On soupçonne facilement que c'est l'ordre de tuer Bajazet ; mais on ne se doute pas qu'Orcan est chargé encore d'un autre meurtre.

5. C'est pour amener ce dernier couplet, si pathétique, si tragique, que Racine n'a pas voulu que Roxane fût, dès le troisième acte, absolument certaine de la trahison de Bajazet.

6. « Ce vers heureux et précis explique parfaitement le trouble de Roxane ; placée entre deux écueils, elle n'a que le choix. Le parti qu'elle prend laisse le spectateur dans une vive attente, excite puissamment la curiosité, et termine l'acte de la manière la plus intéressante. » (GEOFFROY.) — Voir *Bérénice*, note du vers 1248.

7. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

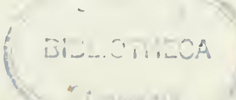
8. On ne dirait plus, aujourd'hui, *avoir beau*, sans rattacher cette locution à un membre de phrase complémentaire.

9.

> L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme :
> Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux.
> Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.
>
> (*Andromaque*, II, II.)

10. Voir *Athalie*, note du vers 414.

11. Pour faire antithèse avec *perfide*, *amant* ne dit pas assez ; il y faudrait joindre une épithète, comme *sincère*.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Ah! sais-tu mes frayeurs? Sais-tu que dans ces lieux [1]
J'ai vu du fier [2] Orcan le visage odieux?
En ce moment fatal, que je crains sa venue!
Que je crains... Mais dis-moi, Bajazet t'a-t-il vue?
Qu'a-t-il dit? Se rend-il, Zaïre, à mes raisons?
Ira-t-il voir Roxane, et calmer ses soupçons [3]?

ZAÏRE.

Il ne peut plus la voir sans qu'elle le commande [4].
Roxane ainsi l'ordonne : elle veut qu'il l'attende.
Sans doute à cet esclave elle veut le cacher [5].
J'ai feint, en le voyant, de ne le point chercher [6].
J'ai rendu votre lettre [7], et j'ai pris sa réponse [8].
Madame, vous verrez ce qu'elle vous annonce.

ATALIDE lit [9]:

« Après tant d'injustes [10] détours,
Faut-il qu'à feindre encor votre amour me convie

1. Voir *Esther*, note du vers 908.
2. *Fier* est pris ici dans le sens étymologique : *farouche*.
3. Nous tournerons toujours dans le même cercle ; déjà, à la fin du second acte, Atalide désirait que Bajazet vit Roxane afin de calmer ses soupçons.
4. Le pauvre Bajazet, prisonnier aux deux premiers actes, prisonnier aux deux derniers, est vraiment trop condamné à l'immobilité pour être un héros bien tragique. Il ne paraîtra pas à l'acte IV, où il va être représenté par une lettre assez faible.
5. A Orcan. Le poète a commis la négligence d'employer deux fois dans deux vers qui se suivent le verbe *vouloir* avec une légère différence de sens.
6. Zaïre a le défaut de rappeler un peu ces alertes et accortes soubrettes de Corneille et de Molière, qui savent si bien porter un poulet à son adresse.
7. Voir *Iphigénie*, note du vers 132.
8. La réponse de Bajazet.
9. Le poète a cru que les vers libres conviendraient mieux que les alexandrins à la précipitation de ce billet. Ce petit morceau est assez médiocre, et le changement de mesure, si nous exceptons le dernier vers, ne se justifie par aucun trait heureux.
10. C'est-à-dire : qui ne nous convenaient point.

Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dépendent vos jours[1].
Je verrai la Sultane ; et par ma complaisance[2],
Par de nouveaux serments de ma reconnaissance,
J'apaiserai, si je puis, son courroux.
N'exigez rien de plus. Ni la mort, ni vous-même,
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime[3],
Puisque jamais je n'aimerai que vous[4]. »

Hélas ! que me dit-il ? Croit-il que je l'ignore ?
Ne sais-je pas assez qu'il m'aime, qu'il m'adore[5] ?
Est-ce ainsi qu'à mes vœux il sait s'accommoder[6] ?
C'est Roxane, et non moi, qu'il faut persuader[7].
De quelle crainte encor me laisse-t-il saisie ?
Funeste aveuglement[8] ! Perfide[9] jalousie !
Récit menteur[10] ! Soupçons que je n'ai pu celer[11] !
Fallait-il vous entendre, ou fallait-il parler[12] ?
C'était fait, mon bonheur surpassait mon attente.
J'étais aimée, heureuse, et Roxane contente.
Zaïre, s'il se peut, retourne sur tes pas.
Qu'il l'apaise[13]. Ces mots ne me suffisent pas.
Que sa bouche, ses yeux, tout l'assure qu'il l'aime.

1. Atalide, on se le rappelle, a juré qu'elle ne survivrait pas à son amant.
2. Voir la note du vers 157.

3. LA FILLE DU MOUPHTI.
Mon amour en ta bouche un mal se peut nommer.
OSMAN.
Je penserais plutôt à mourir qu'à t'aimer.
(TRISTAN L'HERMITE, *Osman*, V, II.)

4. Malgré la grâce de ces deux vers, malgré le rapprochement de mots : *Ni la mort, ni vous même*, nous savons bien que ce billet n'a d'importance que parce qu'il va être surpris par Roxane. Cet incident est aussi vieux que le théâtre.
5. Pourquoi aussi lui a-t-elle sottement cherché querelle ?
6. Se conformer, comme dans *Britannicus* (I, II) :

A ses moindres désirs il sait s'accommoder.

7. Voir *Britannicus*, note du vers 434.
8. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.
9. Qui nous a trahis, perdus.
10. Il s'agit du récit d'Acomat, au troisième acte.
11. Cacher, comme au vers 159 :

Soupirs d'autant plus doux qu'il les fallait celer.

12. Devais-je ajouter foi à ce que vous me disiez ? ou, si j'y ajoutais foi, devais-je du moins vous découvrir à Bajazet ?
13. Atalide fait allusion au billet de Bajazet :

J'apaiserai, si je puis, son courroux.

Qu'elle le croie enfin [1]. Que ne puis-je moi-même,
Échauffant par mes pleurs ses soins trop languissants [2],
Mettre dans ses discours tout l'amour que je sens ?
Mais à d'autres périls je crains de le commettre [3].

ZAÏRE.

Roxane vient à vous.

ATALIDE.

Ah! cachons cette lettre [4].

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME, ZAÏRE

ROXANE, à Zatime.

Viens. J'ai reçu cet ordre. Il faut l'intimider [5].

ATALIDE à Zaïre.

Va, cours ; et tâche enfin de le persuader [6].

SCÈNE III.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME [7].

ROXANE.

Madame, j'ai reçu des lettres de l'armée [8].
De tout ce qui s'y passe êtes-vous informée ?

ATALIDE.

On m'a dit que du camp un esclave est venu.

1. Atalide se rappelle, avec un frisson d'angoisse, les paroles de Roxane

Il y va de sa vie au moins que je le croie.

2. *Soins* est pris ici dans le sens de *galanterie*, comme dans cette phrase de Corneille (*Examen d'Horace*) : « Il rendait assez de soins à Camille. »

3. Voir *Iphigénie*, note du vers 629.

4. Le poète a grand peur que les spectateurs ne prévoient pas que Roxane va découvrir la lettre.

5. Ainsi Roxane entre avec l'intention d'éprouver Atalide. — Voir la note du vers 1081.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 434. — Ce message d'Atalide n'a pour but que d'écarter Zaïre. Lorsqu'Atalide sera tombée évanouie, ce seront les femmes de Roxane qui l'entoureront, et trouveront, en lui donnant des soins, le fatal billet. Tout cela était rendu impossible par la présence de Zaïre.

7. Quelques odalisques attachées au service de Roxane entrent sur la scène avec leur maîtresse. Voir *Mithridate*, note du vers 1497.

8. « Ce vers fut relevé par les critiques, comme étant de la conversation familière : la situation le rend admirable. *Des lettres de l'armée* dans les circonstances où l'on est, ne peuvent apporter qu'un arrêt de mort contre Bajazet. » (LA HARPE.)

Le reste est un secret qui ne m'est pas connu.

ROXANE.

Amurat est heureux : la fortune est changée,
Madame, et sous ses lois Babylone [1] est rangée.

ATALIDE.

Hé quoi, Madame? Osmin...

ROXANE.

Était mal averti,
Et depuis son départ cet esclave est parti [2].
C'en est fait.

ATALIDE [3].

Quel revers !

ROXANE.

Pour comble de disgrâces,
Le Sultan, qui l'envoie, est parti sur ses traces.

ATALIDE.

Quoi? les Persans armés ne l'arrêtent donc pas?

ROXANE.

Non, Madame. Vers nous il revient à grands pas [4]

ATALIDE.

Que je vous plains, Madame! et qu'il est nécessaire
D'achever promptement ce que vous vouliez faire!

ROXANE.

Il est tard de vouloir s'opposer au vainqueur [5].

ATALIDE, à part.

O ciel!

ROXANE.

Le temps n'a point adouci sa rigueur [6].
Vous voyez dans mes mains sa volonté suprême [7].

ATALIDE.

Et que vous mande-t-il [8]?

1. Voir la note du vers 17.
2. Voir la note du vers 28.
3. Quelques éditions portent : Atalide, *à part*. Nous ne croyons point qu'ici cette indication soit à sa place. Comme cette nouvelle contrarie les projets de Roxane, c'est à Roxane elle-même qu'Atalide est en droit de dire : *Quel revers!*
4. Chacune de ces nouvelles est un coup pour Atalide; mais elle parvient à maîtriser son émotion, et feint de ne trembler que pour Roxane.
5. Roxane prononce ce vers très froidement. — On dirait aujourd'hui : Il est tard pour.
6. La rigueur d'Amurat.
7. C'est l'ordre devant lequel les soldats, à genoux, ont ouvert les portes.
8. Atalide doit faire sur elle-même un violent effort pour poser cette question d'une voix à peu près calme.

ROXANE.

Voyez : lisez vous-même
Vous connaissez, Madame, et la lettre et le sein[1].

ATALIDE.

Du cruel Amurat je reconnais la main[2].

(Elle lit)[3].

« Avant que Babylone[4] éprouvât ma puissance,
Je vous ai fait porter mes ordres absolus.
Je ne veux point douter de votre obéissance,
Et crois que maintenant Bajazet ne vit plus.
Je laisse sous mes lois Babylone asservie[5],
Et confirme en partant mon ordre souverain.
Vous, si vous avez soin de votre propre vie,
Ne vous montrez à moi que sa tête à la main[6]. »

ROXANE.

Hé bien ?

ATALIDE, à part.

Cache tes pleurs, malheureuse Atalide.

ROXANE.

Que vous semble ?

ATALIDE.

Il poursuit son dessein parricide[7] ;
Mais il pense proscrire un prince sans appui :
Il ne sait pas l'amour qui vous parle pour lui,

1. *La lettre*, c'est ici l'écriture, la main, comme au vers 1261, comme dans ce vers de Mairet (*le Grand Solyman*, II, v) :

C'est sa main, c'est sa lettre.

Le seing, du latin *signum*, est le signe, la marque qu'une personne imprime à un écrit pour indiquer qu'il émane d'elle. Assez fréquemment au XVII[e] siècle on trouve ce mot sans *g*, à la fin des vers, à cause de la rime. — « Avec quelle joie cruelle elle torturait Atalide en lui montrant l'ordre d'Amurat demandant la tête de Bajazet ! Comme elle suivait de l'œil toutes ses impressions, tous ses mouvements ! Son regard, comme celui du serpent, semblait la fasciner pour l'obliger à se trahir. » (M. Vedel, *Notice sur Racine*, p. 67.)

2. Le mot *cruel* est ici bien placé : il prépare et explique l'ordre dont on va entendre la lecture.

3. Deux lettres, lues par Atalide en moins de cinquante vers, c'est beaucoup. Comme celle-ci est un ordre impérial, le poète a cru pouvoir conserver pour elle la majesté de l'alexandrin.

4. Voir la note du vers 17.

5. *Asservie* est pris ici dans son sens étymologique : réduite en esclavage, comme au vers 477 :

Du Danube asservi les rives désolées.

6. C'est là une pure façon de parler ; car il y a déjà longtemps que le Sultan est arrivé devant Babylone ; et, si Roxane avait obéi à son premier ordre il serait difficile de rendre la tête de Bajazet assez présentable pour la lui off

7. Voir *Andromaque*, note du vers 1574.

Que vous et Bajazet vous ne faites qu'une âme,
Que plutôt, s'il le faut, vous mourrez [1]...

ROXANE.

Moi, Madame?
Je voudrais le sauver, je ne le puis haïr [2] ;
Mais...

ATALIDE.

Quoi donc ? qu'avez-vous résolu ?

ROXANE.

D'obéir [3].

ATALIDE.

D'obéir !

ROXANE.

Et que faire en ce péril extrême [4] ?
Il le faut.

ATALIDE.

Quoi? ce prince aimable... qui vous aime [5],
Verra finir ses jours qu'il vous a destinés [6] !

ROXANE.

Il le faut. Et déjà mes ordres sont donnés [7].

ATALIDE.

Je me meurs.

ZATIME.

Elle tombe, et ne vit plus qu'à peine.

ROXANE.

Allez, conduisez-la dans la chambre prochaine [8].

1. En parlant, Atalide a les yeux fixés sur Roxane, elle s'aperçoit que son visage reste calme, et voilà pourquoi elle développe si longuement sa pensée, anxieuse parce qu'elle ne trouve pas d'écho chez la Sultane.

2. Litote, qui rappelle un peu le fameux mot de Chimène à Rodrigue (III, IV) :

Va, je ne te hais point.

3. C'est le regard fixé sur les yeux d'Atalide que Roxane prononce froidement ce mot, qui tombe comme la hache du bourreau.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

5. « *Ce prince aimable* échappe à l'amour; *qui vous aime* est de la réflexion. Ce sont là des vers de maître. » (LA HARPE.)

6. L'Aricie de Pradon (*Phèdre et Hippolyte*, III, I) trahit sottement son secret devant sa rivale :

Ah ! cherissez plutôt un héros qui vous aime ;
Vous perdrez Hippolyte et vous perdrez vous-même.
Pour lui tous vos soupirs seront empoisonnés,
Et songez en l'aimant que vous l'assassinez...
Que deviendrais-je, hélas ! si cet amant si tendre
Perissait...

7. A ces derniers mots, tout espoir étant perdu, Atalide tombe évanouie, achevant de perdre celui qu'elle veut sauver, et qu'elle a déjà compromis une fois.

8. Voisine.

Mais au moins observez ses regards, ses discours [1],
Tout ce qui convaincra leurs perfides amours [2].

SCÈNE IV.

ROXANE, seule.

Ma rivale à mes yeux s'est enfin déclarée [3].
Voilà sur quelle foi je m'étais assurée [4].
Depuis six mois entiers j'ai cru que nuit et jour,
Ardente, elle veillait au soin de mon amour;
Et c'est moi qui, du sien ministre trop fidèle [5],
Semble depuis six mois ne veiller que pour elle.
Qui me suis appliquée à chercher les moyens
De lui faciliter tant d'heureux entretiens,
Et qui même souvent, prévenant son envie,
Ai hâté les moments les plus doux de sa vie [6].
Ce n'est pas tout : il faut maintenant m'éclaircir [7]
Si dans sa perfidie elle a su réussir [8] ;
Il faut... Mais que pourrais-je apprendre davantage ?
Mon malheur n'est-il pas écrit sur son visage?
Vois-je pas [9], au travers de son saisissement,
Un cœur dans ses douleurs content de son amant ?
Exempte des soupçons dont je suis tourmentée,
Ce n'est que pour ses jours qu'elle est épouvantée [10].

1. C'est pour obéir à cet ordre que Zatime apportera tout à l'heure à la Sultane la lettre de Bajazet.

2. « Métonymie élégante : en prose il faudrait dire *tout ce qui convaincra ces perfides amants ;* car on ne peut proprement *convaincre* que les personnes, et non pas les choses. C'est de Racine et de Boileau que nous avons appris à figurer convenablement la langue poétique. » (La Harpe.

3. Alfred de Musset admirait « la passion, l'énergie,... presque la férocité, » avec laquelle Rachel disait ce vers.

4. Voir *Athalie*, note du vers 201.

5. Le mot *ministre* est pris ici dans son sens étymologique : qui aide, qui vient à l'appui de.

6. Comment une femme qui aime pardonnerait-elle jamais cela? — *Ai hâté* forme une rencontre de voyelles plus désagréable que bien des hiatus.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

8. Si elle a su se faire aimer.

9. Cette tournure a vieilli.

10. Racine avait écrit d'abord moins heureusement (1672) :

Ce n'est que pour ses jours qu'elle est inquiétée.

Que celui qu'on aime meure, cela n'est rien ; mais qu'il vous trahisse, voilà ce qui est plus cruel que tout. La tendre Atalide elle-même était de cet avis, lorsqu'elle disait à Bajazet (II, v) :

Votre mort (pardonnez aux fureurs des amants)
Ne me paraissait pas le plus grand des tourments.

N'importe : poursuivons. Elle peut comme moi
Sur des gages trompeurs s'assurer de sa foi [1].
Pour le faire expliquer, tendons-lui quelque piège [2]
Mais quel indigne emploi moi-même m'imposé-je [3] !
Quoi donc ? à me gêner appliquant mes esprits [4],
J'irai faire à mes yeux éclater ses mépris ?
Lui-même il peut prévoir et tromper mon adresse.
D'ailleurs, l'ordre, l'esclave et le Visir me presse [5].
Il faut prendre parti : l'on m'attend. Faisons mieux [6] :
Sur tout ce que j'ai vu fermons plutôt les yeux ;
Laissons de leur amour la recherche [7] importune ;
Poussons à bout l'ingrat, et tentons la fortune.
Voyons si, par mes soins sur le trône élevé,
Il osera trahir l'amour qui l'a sauvé,
Et si, de mes bienfaits lâchement libérale,
Sa main en osera couronner ma rivale [8].
Je saurai bien toujours retrouver le moment
De punir, s'il le faut, la rivale et l'amant [9].
Dans ma juste fureur observant le perfide,
Je saurai le surprendre avec son Atalide [10] ;
Et, d'un même poignard les unissant tous deux [11],
Les percer l'un et l'autre, et moi-même près eux [12].

1. Bajazet trouve dans Roxane même un appui contre elle : jusqu'au bout elle cherchera à s'abuser : son bonheur dépend de son erreur. — *S'assurer de* a ici le sens de : croire à, se fier à.
2. C'est seulement depuis la dernière édition du *Dictionnaire de l'Académie* qu'on a le droit d'écrire avec un accent grave les mots comme *piège*, *collège*.
3. *Moi-même m'im...*, succession désagréable de syllabes commençant par la même consonne. — Roxane a plus de scrupules que Mithridate n'en aura.
4. *Esprits*, pluriel poétique, comme dans *Mithridate* (v. 1045). — Pour *gêner*, voir *Phèdre*, note du vers 1454.
5. Voir *Iphigénie*, note du vers 905.
6. « Cette phrase un peu prosaïque et même familière ne blesse point ici, grâce à la vérité des mouvements divers qui agitent Roxane et qui font que le spectateur délibère pour ainsi dire avec elle. C'est à force de vérité que Racine fait passer et ce qu'il a de plus hardi et ce qu'il a de plus simple. » (La Harpe.)
7. *La recherche de leur amour*, c'est-à-dire : le soin de rechercher s'ils s'aiment.
8. *Les bienfaits* de Roxane étant le diadème, Bajazet peut en *couronner* Atalide, et la métaphore est juste.
9. Roxane, après avoir passé en revue tous les partis qu'elle peut prendre, choisit le plus dangereux de tous : c'est que l'amour lui a mis sur les yeux son bandeau.
10. De même dans *Andromaque* (IV, v) :

Ton cœur, impatient de revoir ta Troyenne.

11. Remarquez la hardiesse de cette expression : unir d'un poignard.
12. Racine a laissé sur son édition de l'*Ajax* de Sophocle la traduction d'un passage où se trouvait exprimée la même idée : « O Jupiter, s'écrie-t-il, auteur de ma race, que ne puis-je exterminer ce méchant fourbe que je hais ? Que ne

Voilà, n'en doutons point, le parti qu'il faut prendre[1].
Je veux tout ignorer[2].

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Ah! que viens-tu m'apprendre[3],
Zatime? Bajazet en est-il amoureux?
Vois-tu dans ses discours[4] qu'ils s'entendent tous deux?

ZATIME.

Elle n'a point parlé : toujours évanouie,
Madame, elle ne marque aucun[5] reste de vie
Que par de longs soupirs et des gémissements,
Qu'il semble que son cœur va suivre à tous moments[6].

puis-je percer le cœur de deux indignes rois et me tuer moi-même près eux. » Racine a pu se souvenir aussi du cri de Didon au livre IV de l'*Énéide* (605-606) :

Natumque patremque
Cum genere exstinxem; memet super ipsa dedissem;

et de ce dialogue du *Cid* (III, III) :

ELVIRE.
Après tout que pensez-vous donc faire?
CHIMÈNE.
Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre et mourir après lui.

1. Var. — Sans doute j'ai trouvé le parti qu'il faut prendre.

2. Racine a voulu probablement que Roxane prît ce parti afin de nous montrer comment l'amour s'abuse, et c'est pour nous en donner une preuve évidente qu'il nous fait voir Roxane se mettant tout à coup en contradiction avec elle-même.

3. « *Je veux tout ignorer*, vient de dire Roxane. Sa confidente, qu'elle a chargée d'observer Atalide, revient. A peine Roxane la voit-elle qu'elle lui demande *si Bajazet est amoureux* d'Atalide. L'agitation où est Roxane autorise ces contradictions. Elles sont même l'expression nécessaire de son trouble. » (Luneau de Boisjermain.) — Voltaire écrivait à M. de Soumarokoff, le 26 février 1769 : « Oui, Monsieur, je regarde Racine comme le meilleur de nos poètes tragiques, sans contredit, comme celui qui seul a parlé au cœur et à la raison, qui seul a été véritablement sublime sans aucune enflure, et qui a mis dans la diction un charme inconnu jusqu'à lui. Il est le seul encore qui ait traité l'amour tragiquement; car, avant lui, Corneille n'avait fait bien parler cette passion que dans le *Cid* »

4. Dans les discours d'Atalide.

5. *Aucun* est pris ici dans son premier sens : *quelque*, comme dans ce vers de Corneille (*Sertorius*, I, II) :

Ont-ils dans notre armée aucun commandement?

6. Si, dans ces trois vers obscurs, où trois *que* sont enchevêtrés, *cœur* n'était pas synonyme de *vie*, il faudrait croire que Racine a voulu dépeindre ici un hoquet qui n'a rien de tragique.

Vos femmes, dont le soin à l'envi la soulage [1],
Ont découvert son sein pour leur donner passage.
Moi-même avec ardeur secondant ce dessein,
J'ai trouvé ce billet enfermé dans son sein [2].
Du Prince votre amant j'ai reconnu la lettre [3],
Et j'ai cru qu'en vos mains je devais le remettre [4].

ROXANE.

Donne... Pourquoi frémir ? et quel trouble soudain
Me glace à cet objet [5], et fait trembler ma main ?
Il peut l'avoir écrit sans m'avoir offensée.
Il peut même [6]... Lisons, et voyons sa pensée :

« .... Ni la mort, ni vous-même
Ne me ferez jamais prononcer que je l'aime,
Puisque jamais je n'aimerai que vous [7]. »

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite !
Je reconnais l'appât dont ils m'avaient séduite [8].
Ainsi donc [9] mon amour était récompensé,
Lâche, indigne du jour que je t'avais laissé ?
Ah ! je respire enfin ; et ma joie est extrême [10]
Que le traître une fois se soit trahi lui-même [11].
Libre des soins cruels où j'allais m'engager [12],

1. La rime a voulu que le mot *soin* fût écrit ici au singulier.
2. La répétition de *son sein* n'est pas une élégance.
3. Voir la note du vers 1183.
4. *Lettre* et *remettre* ont si souvent rimé ensemble au théâtre, qu'il est impossible de les trouver à la fin de deux vers qui se suivent sans se prendre à sourire.
5. A la vue de cette lettre.
6. C'est un fait d'observation constante qu'on cherche, avant d'ouvrir une lettre, à deviner d'où elle vient et ce qu'elle peut contenir. Le poète a voulu que jusqu'à la fin Roxane cherchât à s'abuser, afin que sa déception fût plus cruelle, et sa fureur plus terrible.
7. « Comme, à chaque mot de ce billet, elle était frappée de stupeur ! Comme sa voix était sombre et altérée ! Son corps frémissait ; tout en elle annonçai l'éclat terrible qui suit cette lecture :

Ah ! de la trahison me voilà donc instruite ! »
(M. Védel, *Notice sur Rachel*, p. 68.)

8. On appelle au propre *appât* une pâture sous laquelle est dissimulé un hameçon. Voir *Mithridate*, note du vers 681.
9. C'est donc ainsi que...
10. Voir *Phèdre*, note du vers 717.
11. C'est en songeant à ce passage sans doute que Geoffroy a écrit (*Cours de litt. dram.*, t. VI, p. 205) : « Il y a peu de fureurs et d'emportements dans Roxane ; la fierté, l'ambition se combinent dans son âme avec l'amour. »
12. Voir *Phèdre*, note du vers 482.

Ma tranquille fureur n'a plus qu'à se venger [1].
Qu'il meure. Vengeons-nous [2]. Courez [3]. Qu'on le saisisse
Que la main des muets s'arme pour son supplice [4].
Qu'ils viennent préparer ces nœuds infortunés
Par qui de ses pareils les jours sont terminés [5].
Cours, Zatime, sois prompte à servir ma colère.

ZATIME.

Ah! Madame.

ROXANE.

Quoi donc?

ZATIME.

Si, sans trop vous déplaire,
Dans les justes transports [6], Madame, où je vous vois,
J'osais vous faire entendre une timide voix :
Bajazet, il est vrai, trop indigne de vivre,
Aux mains de ces cruels mérite qu'on le livre.
Mais, tout ingrat qu'il est, croyez-vous aujourd'hui
Qu'Amurat ne soit pas plus à craindre que lui ?
Et qui sait si déjà quelque bouche infidèle
Ne l'a point averti de votre amour nouvelle [7]?
Des cœurs comme le sien, vous le savez assez,
Ne se regagnent plus quand ils sont offensés ;
Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère [8],
Devient de leur amour la marque la plus chère [9].

1. On peut remarquer la beauté hardie de cette épithète : *ma tranquille fureur.* Une fois assurée de la trahison, l'âme de Roxane est tranquille ; une seule passion y domine : la fureur.

2.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
(CORNEILLE, *Cinna*, V.)

......Que la vengeance est douce aux belles âmes !
C'est le plaisir des Dieux, et le bonheur des femmes.
(DELAVIGNE, *Comédiens.*)

3. Dans son égarement, Roxane ne s'aperçoit pas tout d'abord que Zatime seule est auprès d'elle, et elle donne ses ordres, comme si elle était entourée de ses esclaves.

4. Voir la note du vers 435.

5. Ces deux vers embarrassés, et qui conviennent mal à la fureur et à la précipitation de Roxane, rappellent que l'on a coutume d'étrangler les princes du sang.

6. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.

7. Pour le genre d'amour, voir la *Seconde Préface*, page 30, note 1. Ces vers, placés ici sous forme d'un conseil fort admissible, ont en réalité pour but de préparer le dénouement.

8. Racine emploie ici cet adjectif dans un sens qu'il n'a pas ordinairement.

9. Voilà des vers admirables, et le conseil est fort bon ; malheureusement Roxane n'écoute pas Zatime, tout occupée qu'elle est de sa pensée. Nous avons vu déjà le même effet dramatique dans *Andromaque* (II, II).

ROXANE.

Avec quelle insolence et quelle cruauté
Ils se jouaient tous deux de ma crédulité[1] !
Quel penchant, quel plaisir je sentais à les croire !
Tu ne remportais pas une grande victoire[2],
Perfide, en abusant ce cœur préoccupé[3],
Qui lui-même craignait de se voir détrompé[4].
Moi, qui, de ce haut rang qui me rendait si fière,
Dans le sein du malheur t'ai cherché la première,
Pour attacher des jours tranquilles, fortunés,
Aux périls dont tes jours étaient environnés ;
Après tant de bonté, de soin, d'ardeurs extrêmes[5],
Tu ne saurais jamais prononcer que tu m'aimes[6] !

1. Comparer *Phèdre* (IV, vi).
2. Souvenir éloigné de Virgile (*Enéide*, IV, 93-94) :

> Egregiam laudem et spolia ampla refertis,
> Tuque, puerque tuus.

3. Vaincu, pris à l'avance. Quelques éditeurs ont cité ici plusieurs vers empruntés aux *Héroïdes* d'Ovide (II, 63-66) :

> Fallere credentem non est operosa puellam
> Gloria ! simplicitas digna favore fuit.
> Sum decepta tuis et amans et femina verbis :
> Di faciant laudis summa sit ista tuæ.

Var. — Tu n'as pas eu besoin de tout ton artifice,
Et (je veux bien te faire encor cette justice)
Toi-même, je m'assure, as rougi plus d'un jour
Du peu qu'il t'en coûtait pour tromper tant d'amour.
[Moi, qui, de ce haut rang qui me rendait si fière]

5. Exemple de la figure appelée *anacoluthe ;* le poète commence une phrase avec *moi qui* pour sujet, oublie ce sujet, et continue sa phrase avec un autre. Pour *extrême*, voir *Phèdre*, note du vers 717.

6. Alfred de Musset dit que Mademoiselle Rachel trouvait dans ce vers un de ses plus grands effets de sensibilité. — On peut rapprocher de ce morceau les reproches de Roxane à Bajazet dans la *Floridon* de Segrais (72-75) : « Tu aimes mieux mourir, reprenait-elle, voyant qu'il ne lui répondait encore rien, que vivre sans en aimer une autre que moi. » Et en même temps elle lui montrait l'endroit de la lettre où Floridon avait écrit ces paroles : « Va, je ne te veux point parler des biens que je t'ai faits : ton mérite pourrait peut-être les obtenir de toute autre que de moi. Je ne te dis plus que je t'ai laissé vivre contre tous les intérêts de mon sang : ta beauté pourrait fléchir une âme barbare ; mais, cruel, t'ai-je dénié la moindre partie de mes affections ? Me pouvant faire aimer de qui j'eusse voulu, je n'ai choisi que toi ; et mon cœur qui pouvait être le but des plus ambitieux de tout l'Empire ne t'a pas coûté un seul soupir ! Je ne crains point que tu me reproches le tort que je me suis fait, de commencer la première à t'aimer ; je prétends que tu m'en es obligé. J'ai élevé ton cœur jusques à moi, qui n'eût osé en concevoir seulement la pensée ; et, pour t'obliger à plus de reconnaissance, je t'ai donné libéralement et sans peine ce que toute ta vie employée à me servir ne te pouvait faire mériter. Malheureuse que je suis d'avoir borné tous mes désirs à plaire à qui me trouve l'objet du monde le plus déplaisant ; d'avoir donné toutes mes pensées à celui qui me parle et ne me voit qu'avec contrainte, et d'avoir enfin si malheureusement mis toute mon amitié que j'en ai fait possesseur un Prince, qui est devenu le plus grand de mes ennemis, qui me hait plus que la mort, et qui ne me traite de la sorte que parce que je l'aime plus que ma vie. »

Mais dans quel souvenir me laissé-je égarer ?
Tu pleures, malheureuse ? Ah ! tu devais pleurer
Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
Tu conçus de le voir la première pensée[1].
Tu pleures ? et l'ingrat, tout prêt à te trahir,
Prépare les discours dont il veut t'éblouir[2].
Pour plaire à ta rivale, il prend soin de sa vie[3].
Ah ! traître, tu mourras[4]. Quoi ? tu n'es point partie[5] ?
Va. Mais nous-même, allons, précipitons nos pas[6].
Qu'il me voie, attentive au soin de son trépas,
Lui montrer à la fois, et l'ordre de son frère,
Et de sa trahison ce gage trop sincère[7].
Toi, Zatime, retiens ma rivale en ces lieux[8].
Qu'il n'ait en expirant que ses cris pour adieux[9].
Qu'elle soit cependant fidèlement servie.
Prends soin d'elle : ma haine a besoin de sa vie[10].
Ah ! si, pour son amant facile à s'attendrir,
La peur de son trépas la fit presque mourir,
Quel surcroît de vengeance et de douceur nouvelle[11]

1. Voir *Mithridate*, note du vers 1526.

2.
Chez Roxane l'amour est superbe, emporté ;
Fière de son pouvoir, vaine de sa beauté,
Elle a je ne sais quoi d'orgueilleux, de sauvage,
Qui rappelle à la fois l'empire et l'esclavage ;
Quand d'un ardent courroux son cœur est possédé,
Ses yeux laissent tomber, honteux de ne pas plaire,
Des larmes qu'aussitôt vient tarir la colère.
(SAMSON, *Art théâtral*, I, 89.)

3. Roxane fait allusion à la lettre de Bajazet :

Mais je veux bien prendre soin d'une vie
Dont vous jurez que dependent vos jours.

4. L'Armide du Tasse exprimait d'une façon analogue son amour et sa douleur : « Et cependant, je l'aime encore, et, immobile à cette place, je verse des pleurs au lieu de songer à la vengeance !..... Des pleurs ? N'ai-je donc plus d'autres armes, d'autres artifices ? Oui, je poursuivrai le parjure. Ni le ciel ni l'abîme ne pourront le dérober à mes coups ! Déjà je le rejoins, je le saisis, je lui arrache le cœur, et je suspens ici ses membres déchirés pour servir d'exemple aux amants impitoyables..... Il est grand et habile dans l'art d'être cruel ; eh bien, je le surpasserai ! » (*Jérusalem délivrée*, chant XVI, trad. Philipon de la Madelaine.)
5. Roxane, à ce cri, se retourne, et aperçoit Zatime.
6. Elle ne se fie plus qu'à elle-même.
7. Toujours les deux lettres vont de compagnie.
8. Voir *Esther*, note du vers 908.
9. Racine se souvient ici d'un vers des premières éditions du *Cid* (IV, III) :

Nous laissent pour adieux des cris épouvantables.

10. Voilà un vers admirable par la passion qui y gronde ; et cependant il est composé des mots et des tours les plus simples.
11. *Nouvelle* est un peu une cheville.

De le montrer bientôt pâle et mort devant elle [1],
De voir sur cet objet ses regards arrêtés [2]
Me payer les plaisirs que je leur ai prêtés !
Va, retiens-la. Surtout garde bien le silence [3].
Moi... Mais qui vient ici différer ma vengeance [4] ?

SCÈNE VI.

ROXANE, ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Que faites-vous, Madame ? en quels retardements [5]
D'un jour si précieux perdez-vous les moments?
Byzance, par mes soins presque entière assemblée,
Interroge ses chefs, de leur crainte troublée [6];
Et tous, pour s'expliquer, ainsi que mes amis,
Attendent le signal que vous m'aviez promis [7].
D'où vient que, sans répondre à leur impatience,
Le Serrail cependant garde un triste silence ?
Déclarez-vous, Madame ; et, sans plus différer...

ROXANE.

Oui, vous serez content : je vais me déclarer [8].

ACOMAT.

Madame, quel regard, et quelle voix sévère,
Malgré votre discours, m'assure du contraire [9] ?
Quoi ? déjà votre amour, des obstacles [10] vaincu...

ROXANE.

Bajazet est un traître, et n'a que trop vécu [11].

1. C'est fini : nous aurions pu nous intéresser à la douleur de Roxane trompée ; sa cruauté nous en empêche.

2. C'est également par le mot *objet* qu'au dernier acte de *Phèdre* (scène VI), Racine désigne le corps d'Hippolyte :

> Elle voit (quel objet pour les yeux d'une amante !)
> Hippolyte étendu, sans forme et sans couleur.

3. Elle veut leur ménager une atroce surprise.

4. Il n'est peut-être pas une pièce de Racine où l'intérêt soit mieux soutenu que dans les quatre premiers actes de *Bajazet;* à chaque scène, l'espérance et la terreur reparaissent à tour de rôle sur le théâtre.

5. Voir *Andromaque*, note du vers 1171.

6. L'hésitation des chefs, qui craignent encore de se compromettre, tant que Roxane ne les aura pas couverts de sa responsabilité, rend le peuple indécis.

7. Voir la note du vers 239.

8. C'est les dents serrées par la rage que Roxane lance ces mots.

9. Voir *Iphigénie*, note du vers 905.

10. Par les obstacles.

11. Remarquez la brièveté énergique des réponses de Roxane ; l'arrivée d'Acomat la gêne ; elle ne songe qu'à l'écarter pour être tout entière à sa vengeance.

ACOMAT.

Lui !

ROXANE.

Pour moi, pour vous-même, également perfide,
Il nous trompait tous deux.

ACOMAT.

Comment?

ROXANE.

Cette Atalide,
Qui même n'était pas un assez digne prix
De tout ce que pour lui vous avez entrepris[1]...

ACOMAT.

Hé bien ?

ROXANE.

Lisez[2]. Jugez, après son insolence,
Si nous devons d'un traître embrasser la défense.
Obéissons plutôt à la juste rigueur
D'Amurat qui s'approche et retourne[3] vainqueur ;
Et, livrant sans regret un indigne complice,
Apaisons le Sultan par un prompt sacrifice.

ACOMAT, lui rendant le billet.

Oui, puisque jusque-là l'ingrat m'ose outrager[4],
Moi-même, s'il le faut, je m'offre à vous venger[5],
Madame. Laissez-moi nous laver l'un et l'autre
Du crime que sa vie a jeté sur la nôtre[6].

1. Roxane cherche à engager le visir dans son ressentiment ; aussi lui fait-elle ressortir toute la gravité des torts de Bajazet envers lui.

2. Décidément Racine abuse du billet. Roxane n'a pas la patience d'attendre qu'Acomat ait lu la lettre ; elle éclate en reproches tandis que le visir est occupé à cette lecture ; et ce qui le prouve, c'est l'indication même du jeu de scène faite par le poète : c'est seulement après le couplet de Roxane qu'Acomat lui rend le billet. Grâce à cet emportement de la sultane, le visir a le temps de réfléchir, et de prendre un parti.

3. Revient.

4. Pour que le spectateur ne soit pas abusé, comme Roxane, par le feint courroux d'Acomat, le poète a pris soin de faire dire à Atalide par le visir (v. 855-856) :

N'attendez point de moi ces doux emportements
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants.

Plus on lit cette tragédie, plus on est frappé de l'art admirable avec lequel ces quatre premiers actes sont construits. Ce qui ne paraît au premier abord qu'un ornement, est en réalité une pierre indispensable à la solidité de l'édifice.

5. « Dans la fureur où se trouve Roxane, Acomat n'a guère d'autre parti à prendre que celui de dissimuler l'intérêt qu'il prend à la conservation de Bajazet. L'*offre* qu'il fait à Roxane de l'aider à se *venger* de ce prince est de la plus grande adresse. » (Luneau de Boisjermain.)

6. Remarquez l'énergique concision de ce vers : du crime que nous avons commis au péril de notre vie, en protégeant la sienne.

Montrez-moi le chemin, j'y cours.

ROXANE.

Non, Acomat.
Laissez-moi le plaisir de confondre l'ingrat[1].
Je veux voir son désordre, et jouir de sa honte[2].
Je perdrais ma vengeance en la rendant si prompte[3].
Je vais tout préparer. Vous cependant allez
Disperser promptement vos amis assemblés[4].

SCÈNE VII.

ACOMAT, OSMIN.

ACOMAT.

Demeure. Il n'est pas temps, cher Osmin, que je sorte[5].

OSMIN.

Quoi? jusque-là, Seigneur, votre amour vous transporte?
N'avez-vous pas poussé la vengeance assez loin?
Voulez-vous de sa mort être encor le témoin?

ACOMAT.

Que veux-tu dire? Es-tu toi-même si crédule
Que de me soupçonner d'un courroux ridicule[6]?
Moi, jaloux[7]? Plût au ciel qu'en me manquant de foi,

1. *Confondre*, c'est ici mettre dans l'impossibilité de répondre, comme dans *Esther* (III, IV) :

> O Dieu, confonds l'audace et l'imposture.

Ce mouvement, ce cri de Roxane donnent un peu d'espoir à Acomat (v. 1410) :

> Il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

2. Voir *Britannicus*, note du vers 124.
3. Voir *Andromaque* (IV, IV) :

> Ma vengeance est perdue,
> S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Il a été dit, par une comparaison triviale, mais juste, que la vengeance devait se manger froide, comme le veau.
4. Acomat s'en gardera bien. — Athalie dira de même à Mathan (II, VI) :

> Vous cependant allez, et, sans jeter d'alarmes,
> A tous mes Tyriens faites prendre les armes.

5. « Si Roxane peut penser que la mort de Bajazet va adoucir le sultan, si Acomat est décidé à sauver Bajazet, ce visir n'aurait pas dû laisser sortir la sultane, et perdre, à raisonner avec son confident, un temps qu'elle peut employer à se venger; il semble qu'Acomat se fie un peu trop légèrement sur l'amour que Roxane a pour Bajazet. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)
6. Cette scène va mettre le dernier coup de crayon au portrait de cet habile politique mêlé malgré lui à des intrigues qui l'avilissent et qui le dégradent.
7. C'est avec l'ironie la plus méprisante que ces mots doivent être prononcés.

L'imprudent Bajazet n'eût offensé que moi !

OSMIN.

Et pourquoi donc, Seigneur, au lieu de le défendre...

ACOMAT.

Et la Sultane est-elle en état de m'entendre [1] ?
Ne voyais-tu pas bien, quand je l'allais trouver,
Que j'allais avec lui me perdre ou me sauver [2] ?
Ah ! de tant de conseils événement sinistre [3] !
Prince aveugle ! ou plutôt trop aveugle ministre !
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains,
Chargé d'ans et d'honneurs, confié tes desseins [4],
Et laissé d'un Visir la fortune flottante
Suivre de ces amants la conduite imprudente.

OSMIN.

Hé ! laissez-les entre eux exercer leur courroux.
Bajazet veut périr [5] ; Seigneur, songez à vous.
Qui peut de vos desseins révéler le mystère,
Sinon quelques amis engagés à se taire?
Vous verrez par sa mort le Sultan adouci.

ACOMAT.

Roxane en sa fureur peut raisonner ainsi.
Mais moi, qui vois plus loin, qui par un long usage
Des maximes du trône ai fait l'apprentissage [6];
Qui d'emplois en emplois vieilli sous trois Sultans,
Ai vu de mes pareils les malheurs éclatants,
Je sais, sans me flatter, que de sa seule audace

1. Toutes ces explications sont nécessaires ; jamais la conduite et les sentiments des personnages ne sont trop clairement expliqués.

2. Ces vers, obscurs d'ailleurs, semblent signifier qu'Acomat était déjà instruit du courroux de Roxane, lorsqu'il l'est venu trouver. Dans le premier vers *l'* est pour *la*, et désigne Roxane ; dans le second. *lui* représente Bajazet ; enfin, *allais* n'est pas pris avec le même sens dans ces deux vers, fort embrouillés.

3. Pour *conseils*, voir *Athalie*, note du vers 862. — *Événement* a ici le sens de *succès, issue*, comme au vers 223. — *Sinistre* vient du latin *sinister ;* dans le vieux français on disait (voir le second vers du récit de la mort d'Etéocle et de Polynice dans l'*Antigone* de Robert Garnier, que nous donnons dans l'*Appendice* de *la Thébaïde*) et l'on trouve encore dans Saint-Simon *sénestre* au lieu de *gauche*. Chez les anciens, les présages qui se manifestaient à gauche étaient considérés comme funestes ; de là vient le sens que nous avons donné au mot *sinistre*.

4. Il y a encore un peu d'embarras dans ces deux vers, lorsqu'il s'agit de les expliquer analytiquement.

5. Osmin, qui est dans la question presque aussi désintéressé que le spectateur, nous explique pourquoi nous ne nous pouvons être très émus des malheurs de Bajazet :

Bajazet veut périr.

6. Burrhus disait de même dans *Britannicus* (V, v) :

Mais ceux qui de la cour ont un plus long usage, etc.

Un homme tel que moi doit attendre sa grâce,
Et qu'une mort sanglante est l'unique traité
Qui reste entre l'esclave et le maître irrité [1].

OSMIN.

Fuyez donc.

ACOMAT.

J'approuvais tantôt cette pensée.
Mon entreprise alors était moins avancée.
Mais il m'est désormais trop dur de reculer.
Par une belle chute il faut me signaler,
Et laisser un débris du moins après ma fuite [2],
Qui de mes ennemis retarde la poursuite.
Bajazet vit encor : pourquoi nous étonner [3] ?
Acomat de plus loin a su le ramener [4].
Sauvons-le, malgré lui, de ce péril extrême [5],
Pour nous, pour nos amis, pour Roxane elle-même.
Tu vois combien son cœur, prêt à le protéger,
A retenu mon bras trop prompt à la venger [6].
Je connais peu l'amour ; mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre [7],
Que nous avons du temps [8]. Malgré son désespoir,
Roxane l'aime encor, Osmin, et le va voir [9].

OSMIN.

Enfin que vous inspire une si noble audace ?
Si Roxane l'ordonne, il faut quitter la place.
Ce palais est tout plein...

1. Ce morceau est d'une rare perfection, et il le fallait pour que cette scène ne parût pas froide après les transports de Roxane.
2. Voir *Britannicus*, note du vers 556.
3. Voir *Athalie*, note du vers 414.
4. Il est désagréable en général et hors nature qu'un homme, se désignant par son nom, parle de lui-même à la troisième personne. Ici au contraire la fierté avec laquelle Acomat se donne ce témoignage, appelle impérieusement la troisième personne, comme dans ces vers d'*Athalie* (II, v) :

Sur d'éclatants succès ma puissance établie
A fait jusqu'aux deux mers respecter Athalie.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 717 .
6. C'est ce qui explique pourquoi Acomat s'attarde à converser avec son confident.
7. « Les sentences font un bel effet dans la poésie, mais elles font encore un plus bel effet, surtout dans la poésie dramatique, quand, au lieu d'être débitées en forme de sentences, elles sont mises en action. Si le visir eût dit : *Qui va confondre un infidèle, l'aime encore*, il eût paru vouloir moraliser ; et il y songe si peu, dans l'agitation où il est, qu'il avoue même son ignorance : *je connais peu l'amour.* » (Louis Racine.)
8. Acomat ne demande que cela ; le reste, il se charge d'y pourvoir.
9. Il y a dans ces derniers mots une légère nuance d'ironie.

ACOMAT.

Oui, d'esclaves obscurs,
Nourris loin de la guerre, à l'ombre de ses murs ;
Mais toi, dont la valeur, d'Amurat oubliée [1],
Par de communs chagrins [2] à mon sort s'est liée,
Voudras-tu jusqu'au bout seconder mes fureurs [3] ?

OSMIN.

Seigneur, vous m'offensez. Si vous mourez, je meurs [4].

ACOMAT.

D'amis et de soldats une troupe hardie
Aux portes du palais attend notre sortie.
La Sultane d'ailleurs se fie à mes discours.
Nourri dans le Serrail, j'en connais les détours [5] ;
Je sais de Bajazet l'ordinaire demeure.
Ne tardons plus, marchons [6]. Et s'il faut que je meure,
Mourons : moi, cher Osmin, comme un Visir ; et toi,
Comme le favori d'un homme tel que moi [7].

1. Ainsi, Osmin n'est pas un simple confident ; c'est un capitaine dont Mourad n'a pas récompensé suffisamment les services, un mécontent que s'est attaché le visir.

2. Voir la note du vers 1048.

3. Après le calme que vient de montrer Acomat, ce dernier mot nous étonne un peu. — Voir *Mithridate*, note du vers 1132.

4. Pauline nous arrache des larmes, lorsqu'elle dit à Polyeucte (V, III) :

> Je te suivrai partout, et mourrai, si tu meurs ;

ce que d'ailleurs elle ne fera pas ; mais lorsque nous entendons Osmin parler comme elle, lorsque Zaïre, au dénouement, veut périr avec sa maîtresse, l'un et l'autre nous laissent insensibles ; c'est qu'ils jouent des rôles trop effacés pour que nous ne les trouvions pas impertinents d'essayer de nous intéresser à leur sort. Voir *la Thébaïde*, note du vers 1478.

5. Ce vers a été tellement cité qu'il est devenu presque proverbial. — *Nourri* a ici le sens d'*élevé*.

6. Ainsi, à la fin de cet acte, nous laissons Atalide évanouie, Roxane prête à confondre et à punir Bajazet, et le visir sur le point d'arracher par la force le prince à la sultane.

7. On lit dans Vauvenargues (éd. Gilbert, I, 241) : « Ces paroles ne sont pas peut-être d'un grand homme ; mais je les cite parce qu'elles semblent imitées du style de Corneille. C'est là ce que j'appelle, en quelque sorte, parler pour se faire connaître, et dire de grandes choses sans les inspirer. »

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ATALIDE, *seule.*

Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue.
Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue [1] ?
Ciel, aurais-tu permis que mon funeste amour
Exposât mon amant tant de fois en un jour ?
Que, pour dernier malheur, cette lettre fatale
Fût encor parvenue aux yeux de ma rivale ?
J'étais en ce lieu même ; et ma timide main,
Quand Roxane a paru, l'a cachée en [2] mon sein.
Sa présence a surpris mon âme désolée ;
Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée [3].
J'ai senti défaillir ma force et mes esprits [4] :

1. « L'abbé d'Olivet observe ici avec raison que, *puis-je l'avoir perdue*, qui se rapporte à la lettre, peut également se rapporter à la *vue*, et qu'on peut corriger cette équivoque en transposant ainsi ces deux vers :

> Malheureuse ! comment puis-je l'avoir perdue ?
> Hélas ! je cherche en vain : rien ne s'offre à ma vue ;

mais nous pensons que ce désordre convient mieux à la situation d'Atalide. On est peut-être un peu surpris que cette princesse, que Roxane fait garder à vue, revienne ici seule ; mais Racine, qui prévoyait tout, lui a fait dire à la fin de ce monologue :

> On me tient enfermée. »

(Luneau de Boisjermain.) On comprend facilement qu'il s'agit de la lettre de Bajazet : on conçoit les angoisses de la princesse, on s'y intéresse, et ces deux vers qui ouvrent le cinquième acte de *Bajazet* ne faisaient point rire Boileau, comme le début du *Cyrus* de Quinault, où une Tomyris que l'on ne connaissait pas encore, disait au lever de la toile :

> Que l'on cherche partout mes tablettes perdues,
> Et que, sans les ouvrir, elles me soient rendues.

2. Voir *Andromaque*, note du vers 72.
3. Voir *Iphigénie*, note du vers 905. — *Un ordre*, c'est-à-dire : la lettre du Sultan.
4. Voir *Phèdre*, note du vers 366.

Ses femmes m'entouraient quand je les ai repris ;
A mes yeux étonnés [1] leur troupe est disparue.
Ah! trop cruelles mains, qui m'avez secourue,
Vous m'avez vendu cher vos secours inhumains ;
Et par vous cette lettre a passé dans ses mains.
Quels desseins maintenant occupent sa pensée ?
Sur qui sera d'abord sa vengeance exercée ?
Quel sang pourra suffire à son ressentiment ?
Ah! Bajazet est mort, ou meurt en ce moment [2].
Cependant on m'arrête, on me tient enfermée...
On ouvre : de son sort je vais être informée.

SCÈNE II.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ROXANE.

Retirez-vous [3].

ATALIDE.

Madame... Excusez l'embarras [4]...

ROXANE.

Retirez-vous, vous dis-je, et ne répliquez pas [5].
Gardes, qu'on la retienne [6].

1. Voir *Athalie*, note du vers 414.
2. Atalide, et cela nous touche, songe moins à elle-même qu'à Bajazet.
3. Voici les conseils que, dans ses *Mémoires* (p. 321-322), Mademoiselle Clairon donne aux actrices qui interprètent le rôle de Roxane : « Défendez-vous de toute espèce d'expression touchante : l'air du désir, subordonné à la plus rigoureuse décence, est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs, despotiques, m'assurent que vous n'êtes entourée que d'esclaves avilis et tremblants. En gardant dans tout votre ensemble la noblesse que le théâtre exige, et dont tout être, de quelque état qu'il soit, peut avoir l'empreinte sur sa figure et le sentiment dans son cœur, mêlez-y quelquefois cette dignité gigantesque, dont vous voyez tant d'originaux dans le monde; enfin, en me montrant, dans les trois quarts de ce rôle, une souveraine cruelle et née sur le trône, laissez-moi les moyens de retrouver dans le reste l'esclave insolente, abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté. »
4. Atalide voudrait s'informer du sort de Bajazet.
5. « Ce vers, terrible dans sa simplicité, prépare bien l'explication que Bajazet doit avoir avec Roxane. » (Geoffroy.)
6. Cet hémistiche est cause que les éditions du dix-huitième siècle portent en tête de cette scène : « Roxane, Atalide, Zatime, Gardes. »

SCÈNE III.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Oui, tout est prêt, Zatime[1].
Orcan et les muets[2] attendent leur victime.
Je suis pour toujours maîtresse de son sort.
Je puis le retenir[3]. Mais s'il sort, il est mort[4].
Vient-il ?

ZATIME.

Oui, sur mes pas un esclave l'amène ;
Et, loin de soupçonner sa disgrâce prochaine,
Il m'a paru, Madame, avec empressement
Sortir, pour vous chercher, de son appartement[5].

ROXANE.

Ame lâche, et trop digne enfin d'être déçue[6],
Peux-tu souffrir encor qu'il paraisse à ta vue ?
Crois-tu par tes discours le vaincre ou l'étonner[7] ?
Quand même il se rendrait, peux-tu lui pardonner ?

1. Aux homicides nœuds quand elle l'abandonne,
Loin d'elle les remords et les pleurs d'Hermione.
De celui qu'elle aimait le trepas apprêté
Est attendu par elle avec tranquillité ;
Foulant aux pieds pudeur, pitié, reconnaissance,
C'est l'esclave abusant de la toute-puissance,
Et joignant, à travers les périls affrontés,
A l'amour du pouvoir celui des voluptés.
(SAMSON, *Art théâtral*, I, 87.)

2. Voir la note du vers 435.

3. L'empêcher de sortir : les *muets* sont derrière la porte.

4. Cet hémistiche prépare l'effet du mot terrible qui terminera la scène : « *Sortez.* » M. P. Mesnard a remarqué que cette disposition avait pu être empruntée à *Polyeucte*, où, à l'acte V, Félix dit (scène I) :

S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort ;

et à la fin de la scène III :

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on m'obéisse
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

5. Bajazet, qui ne sait rien, veut tenir la promesse qu'il a faite à Atalide, et vient, disposé à se réconcilier avec Roxane. S'il a souvent été jusqu'ici dans une situation fausse, sa position n'a pas encore été ridicule comme elle le sera au commencement de la scène suivante. Une fois démasqué, il se relèvera, et reprendra sa dignité.

6. C'est à elle-même que parle Roxane.

7. Voir *Athalie*, note du vers 414.

Quoi ? ne devrais-tu pas être déjà vengée ?
Ne crois-tu pas encore être assez outragée ?
Sans perdre tant d'efforts sur ce cœur endurci,
Que ne le laissons-nous périr[1]... Mais le voici[2].

SCÈNE IV.

BAJAZET, ROXANE.

ROXANE.

Je ne vous ferai point des reproches frivoles[3] ;
Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles[4].
Mes soins vous sont connus. En un mot, vous vivez,
Et je ne vous dirais que ce que vous savez.
Malgré tout mon amour[5], si je n'ai pu vous plaire,
Je n'en murmure point, quoiqu'à ne vous rien taire,
Ce même amour peut-être, et ces mêmes bienfaits
Auraient dû suppléer à mes faibles attraits.
Mais je m'étonne enfin que pour reconnaissance,
Pour prix de tant d'amour, de tant de confiance[6],

1. La Fille du Mouphti disait dans Tristan (*Osman*, III, i) :

Quoi ? pour ses intérêts avoir le cœur si tendre ?
Que dirait-on de toi, si l'on t'allait entendre ?
Quel reproche honteux ne te ferait-on pas,
Si l'on voyait en toi des sentiments si bas ?
Ce généreux mépris que le dépit excite
Te laisse donc encor penser à son mérite,
Et souffre qu'en peignant sa grâce et sa valeur,
Ta mémoire s'applique à décevoir ton cœur.....
Il faut que le cruel, accablé par les siens,
Soit trop chargé d'ennuis pour se moquer des miens.

2. La scène qui va suivre rappellera celle qui ouvrait le second acte. Mais le danger qui menace Bajazet étant cette fois beaucoup plus imminent, l'intérêt de la scène est très grand.

3. « On a prétendu que la mort de Monaldeschi, que la reine Christine fit assassiner le 10 novembre 1657 à Fontainebleau, *après lui avoir montré quelques lettres qu'il avait écrites, et lui avoir reproché son infidélité*, etc. (*Mém. pour l'histoire*, par le Père d'Avrigny, tome III, p. 523) avait fait imaginer à Racine une scène pareille entre Roxane et Bajazet. C'est plutôt du quatrième livre de Virgile que ce poète a emprunté l'idée de cette situation. Ceux qui aiment à comparer, pourront opposer la justification de Bajazet à celle d'Enée, et les reproches de Didon à ceux de Roxane : ils verront que Didon, plus vive, plus passionnée, plus emportée dans sa fureur, est aussi plus touchante que Roxane ; que Bajazet, plus coupable qu'Enée, est cependant plus intéressant que lui. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. Phèdre dira de même à Thésée (V, vii) :

Les moments me sont chers, écoutez-moi, Thésée.

5. Le mot *amour* va reparaître encore trois fois dans les sept vers qui suivent ; c'est beaucoup.

6. Var. — D'un amour appuyé sur tant de confiance (1672).

Vous avez si longtemps par des détours si bas
Feint un amour pour moi que vous ne sentiez pas[1].

BAJAZET.

Qui? moi, Madame[2]?

ROXANE.

Oui, toi[3]. Voudrais-tu point encore
Me nier un mépris que tu crois que j'ignore?
Ne prétendrais-tu point, par tes fausses couleurs[4],
Déguiser un amour qui te retient ailleurs[5],
Et me jurer enfin d'une bouche perfide
Tout ce que tu ne sens que pour ton Atalide[6]

BAJAZET.

Atalide, Madame! O ciel! qui vous a dit...

ROXANE.

Tiens, perfide, regarde, et démens cet écrit.

BAJAZET, après avoir regardé la lettre.

Je ne vous dis plus rien. Cette lettre sincère
D'un malheureux amour contient tout le mystère;
Vous savez un secret que, tout prêt à s'ouvrir,
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.
J'aime, je le confesse; et devant que votre âme[7],
Prévenant mon espoir, m'eût déclaré sa flamme[8],

1. Nous sommes ici tout à fait de l'avis de Roxane, et nous souscrivons à ses paroles. — « Eh bien! parjure et déloyal, jure maintenant que tu n'aimes que moi, lui dit-elle, en lui montrant les deux lettres de Floridon qu'elle tenait encore ouvertes! Fais autant de serments pour justifier mon ennemie, que tu m'en as fait de faux pour me faire croire que tu m'aimais. Perfide et trompeur! Pouvais-je m'imaginer que sous ces attraits si innocents tu cachasses une âme si double et si traitresse? Ingrat, tu ne respires que par ma bonté; et ce n'est pas assez d'en témoigner une si grande méconnaissance, si tu ne t'en sers encore pour me faire mourir de douleur. » (SEGRAIS, *Floridon*, p. 67-68.)

2. Ce malheureux Bajazet, bien que ce soit pour sauver Atalide qu'il essaie encore de nier, est un héros tout à fait piteux. L'Hippolyte de Pradon (*Phèdre et Hippolyte*, III, IV), lorsque son secret est découvert, témoigne du moins plus de fermeté :

PHÈDRE.

Que dites-vous? ah, Dieux!

HIPPOLYTE.

Que je suis son rival,
Que j'en fis un secret, que j'adore Aricie,
Et qu'à me l'arracher il y va de la vie.

3. La feinte de Bajazet dégoûte Roxane, qui brusquement passe au tutoiement.

4. Voir *Esther*, note du vers 433.

5. Près d'une autre personne; comme dans *Andromaque* (II, II) :

Car enfin il vous hait, son âme ailleurs éprise, etc.

6. Remarquez l'habileté avec laquelle ce nom est gardé pour la fin du réquisitoire.

7. Voir *Andromaque*, note du vers 1429.

8. Var. — J'aime, je le confesse, et devant qu'à ma vue,
Prévenant mon espoir, vous fussiez apparue (1672).

Déjà plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre désir[1] mon cœur était fermé.
Vous me vîntes offrir et la vie et l'Empire ;
Et même votre amour, si j'ose vous le dire,
Consultant vos bienfaits, les crut et sur leur foi
De tous mes sentiments vous répondit pour moi[2].
Je connus votre erreur ; mais que pouvais-je faire ?
Je vis en même temps qu'elle vous était chère[3].
Combien le trône tente un cœur ambitieux !
Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans tarder davantage,
L'heureuse occasion de sortir d'esclavage,
D'autant plus qu'il fallait l'accepter ou périr ;
D'autant plus que vous-même, ardente à me l'offrir,
Vous ne craigniez rien tant que d'être refusée ;
Que même mes refus vous auraient exposée[4] ;
Qu'après avoir osé me voir et me parler,
Il était dangereux pour vous de reculer.
Cependant je n'en veux pour témoins que vos plaintes[5] :
Ai-je pu vous tromper par des promesses feintes[6] ?
Songez combien de fois vous m'avez reproché
Un silence témoin de mon trouble caché.
Plus l'effet de vos soins[7] et ma gloire étaient proches,
Plus mon cœur interdit se faisait de reproches.
Le ciel, qui m'entendait, sait bien qu'en même temps
Je ne m'arrêtais pas à des vœux impuissants ;

1. Voir *Britannicus*, note du vers 385.

2. « *Pour moi*, en place de moi ; Bajazet se taisait. *Et même votre amour..... consultant vos bienfaits.....* le sens de ces trois vers se présente d'abord, on ne songe pas même à le chercher. Lorsqu'on veut cependant le chercher, on trouve quelque difficulté, quoique la construction soit tres-nette. Votre amour, consultant vos bienfaits, crut qu'ils devaient m'engager à vous aimer, et vous répondit pour moi de tous mes sentiments. » (Louis Racine.)

3. Vers plein de délicatesse et d'habileté, mais qui ne suffit pas à justifier Bajazet.

4. On sent trop que ce ne sont là que des sophismes, et ce discours est aussi impuissant à justifier Bajazet à nos yeux qu'à ceux de Roxane.

5. Cette expression est fort élégante ; mais la poète aura le tort de la reprendre trois vers plus loin :

Un silence témoin de mon trouble caché.

6. Mensongères. Racine avait écrit d'abord (1672 :

Loin de vous abuser par des promesses feintes.

7. Son avénement au trône. On lisait dans l'édition de 1672 :

Plus l'effet de vos soins, plus ma gloire étaient proches.

Et si l'effet enfin, suivant mon espérance,
Eût ouvert un champ libre à ma reconnaissance [1],
J'aurais par tant d'honneurs, par tant de dignités
Contenté votre orgueil, et payé vos bontés [2],
Que vous-même peut-être...

ROXANE.

Et que pourrais-tu faire ?
Sans l'offre de ton cœur, par où peux-tu me plaire [3] ?
Quels seraient de tes vœux les inutiles fruits ?
Ne te souvient-il plus de tout ce que je suis ?
Maîtresse du Serrail, arbitre de ta vie,
Et même de l'État qu'Amurat me confie,
Sultane [4], et, ce qu'en vain j'ai cru trouver en toi,
Souveraine d'un cœur qui n'eût aimé que moi :
Dans ce comble de gloire où je suis arrivée [5],
A quel indigne honneur m'avais-tu réservée ?
Traînerais-je en ces lieux [6] un sort infortuné,
Vil rebut d'un ingrat que j'aurais couronné,
De mon rang descendue, à mille autres égale,
Ou la première esclave enfin de ma rivale [7] ?
Laissons ces vains discours ; et, sans m'importuner,
Pour la dernière fois, veux-tu vivre et régner ?
J'ai l'ordre d'Amurat, et je puis t'y soustraire.
Mais tu n'as qu'un moment : parle [8].

BAJAZET.

Que faut-il faire [9] ?

1. M'eût donné le pouvoir.
2. Var. — Contenté votre gloire, et payé vos bontés (1672).
3. C'est qu'en effet, à l'inverse des héroïnes de Corneille, Roxane ne subordonne pas son amour à son ambition ; les deux passions occupent le même rang dans son cœur.
4. M. P. Mesnard remarque que « la coupe de ce vers et le mouvement de toute la phrase rappellent ces vers de Corneille (*Pompée*, III, IV) :

Veuve du jeune Crasse, et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et pour dire encor plus,
Romaine...

5. Voir *la Thébaïde*, note du vers 537.
6. Voir *Esther*, note du vers 908.
7. Ces vers, qui sont fort beaux, ont été sans doute inspirés par le souvenir de Virgile ; Didon exprimait les mêmes sentiments dans l'*Énéide* (IV, 534) :

En quid agam ? Rursusne procos irrisa priores
Experiar, Nomadumque petam connubia supplex,
Quos ego sum toties jam dedignata maritos ?
Iliacas igitur classes, atque ultima Teucrum
Jussa sequar ?

8. C'est ici que Roxane diffère essentiellement des autres héroïnes de Racine : c'est ici que la pièce est vraiment turque : *aime*, ou *meurs*.
9. L'acteur qui dirait ces mots sur un ton de respect et de déférence, ferait, à notre avis, un véritable contre-sens.

ROXANE.

Ma rivale est ici : suis-moi sans différer;
Dans les mains des muets viens la voir expirer [1],
Et, libre d'un amour à ta gloire funeste [2],
Viens m'engager ta foi : le temps fera le reste [3].
Ta grâce est à ce prix, si tu veux l'obtenir [4].

BAJAZET.

Je ne l'accepterais que pour vous en punir [5],
Que pour faire éclater aux yeux de tout l'Empire
L'horreur et le mépris que cette offre m'inspire.
Mais à quelle fureur me laissant emporter [6],
Contre ses tristes jours vais-je vous irriter !
De mes emportements elle n'est point complice,
Ni de mon amour même et de mon injustice [7].
Loin de me retenir par des conseils jaloux,
Elle me conjurait de me donner à vous [8].

1. Racine avait écrit d'abord un vers obscur (1672) :

> De ton cœur par sa mort viens me voir assurer.

C'est avec cette douceur que, dans la *Bérénice* de Segrais (II, 475), Pollion exprimait à Zénobie la violence de sa passion : « Je veux que tu voies ce bien aimé Tiridate rendre à tes pieds jusqu'à la dernière goutte de son barbare sang; que tu entendes les gémissements que je lui ferai pousser dans les supplices, et je veux éprouver si tu auras autant de constance en le voyant souffrir et expirer, que tu en as eu à me désespérer et à me faire languir. »

2. Délivré d'un amour qui t'empêche de monter au trône.

3. Ce dernier trait achève de prouver jusqu'à l'évidence que l'ambition et les sens inspirent seuls Roxane. Ailleurs qu'au sérail, quelle serait la femme qui voudrait posséder celui qu'elle aime sans être maîtresse de son cœur?

4.
> Je vous le dis encor, le trône est à ce prix...
> Point d'aîné, point de roi qu'en m'apportant sa tête.
> (CORNEILLE, *Rodogune*, II, III.)

5. Cette noble indignation, et il en était temps, nous réconcilie avec Bajazet. Dans le *Sertorius* de Corneille (V, IV), Viriathe disait de Perpenna, qui osait lui offrir une main teinte du sang de Sertorius :

> ...Je me résoudrais à cet excès d'honneur,
> Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.

6. *Emporter*, et, deux vers plus loin, *emportements;* c'est là une légère négligence.

7. Louis Racine remarque que la grammaire demandait au poète de répéter *ni*.

8. On lit dans les premières éditions (1662-1687) :

> Si mon cœur l'avait crue, il ne serait qu'à vous.
> Confessant vos bienfaits, reconnaissant vos charmes,
> Elle a pour me fléchir employé jusqu'aux larmes.
> Toute prête vingt fois à se sacrifier,
> Par sa mort elle-même a voulu nous lier.
> En un mot séparez ses vertus de mon crime.

En un mot, séparez ses vertus de mon crime[1].
Poursuivez, s'il le faut, un courroux légitime ;
Aux ordres d'Amurat hâtez-vous d'obéir ;
Mais laissez-moi du moins mourir sans vous haïr[2].
Amurat avec moi ne l'a point condamnée :
Épargnez une vie assez infortunée.
Ajoutez cette grâce à tant d'autres bontés,
Madame ; et si jamais je vous fus cher...

ROXANE.

Sortez[3].

SCÈNE V.

ROXANE, ZATIME.

ROXANE.

Pour la dernière fois, perfide, tu m'as vue,
Et tu vas rencontrer la peine qui t'est due.

ZATIME.

Atalide à vos pieds demande à se jeter[4],

1. « Laissez vivre la pauvre Floridon, quel que soit notre crime. Je ne puis désavouer à votre Hautesse que c'est moi seul qui l'ai commis. » (SEGRAIS, *Floridon*, p. 77.) — Bajazet parle comme il doit parler ; mais il doit comprendre comme nous que Roxane veut dorénavant des effets, et non plus des discours.

2. Ce vers est d'un grand poète, et d'un grand peintre des passions.

3. « L'accent sombre, le geste impérieux, le regard étincelant de Rachel, à ce mot, furent si puissants sur les spectateurs, qu'ils voyaient Bajazet percé de coups se débattre entre les mains des muets. » (M. VÉDEL. *Notice sur Mademoiselle Rachel*, p. 70.) — Cependant M. Edouard Thierry dit que, dans les derniers temps, « elle imagina en disant le : *Sortez*, de tourmenter son poignard au rebours de la situation. » — Girauld de Sainville, dans la paraphrase en prose qu'il a faite de *Bajazet* sous le nom de *Philadelphe*, a complètement détruit l'effet de ce terrible : *Sortez :* « A ces mots, Ptolémaïde, désespérée, bannit de sa présence ce malheureux Prince, et ne voulut plus ni le voir ni l'entendre. » (p. 69). — Pradon, dans sa tragédie de *Pirame et Thisbé* (I, VI) a grotesquement développé ce mot :

PIRAME.
Vous ne répondez rien, Madame ?
AMESTRIS, *tout bas.*
Ah ! le cruel !
à Pirame, tout haut.
J'y répondrai, sortez. — Ah Dieux ! quel coup mortel !
A présent je suis libre, exhalez-vous, ma flamme ;
Sortez, lâches soupirs, avec l'ingrat Pirame.
Toi, Barsine, aide-moi, m'en donnant de l'horreur,
A le faire sortir (si tu peux) de mon cœur.

4. « Nous ne verrons plus rien qui soit susceptible d'un effet théâtral. Roxane, qui, après avoir envoyé son amant à la mort, attend tranquillement Atalide, et

Et vous prie un moment de vouloir l'écouter,
Madame : elle vous veut faire l'aveu fidèle
D'un secret important qui vous touche plus qu'elle.

ROXANE.

Oui, qu'elle vienne[1] ; et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort[2].

SCÈNE VI.

ROXANE, ATALIDE[3].

ATALIDE.

Je ne viens plus, Madame, à feindre disposée,
Tromper votre bonté si longtemps abusée :

dit à Zatime encore plus tranquillement :

Et toi, suis Bajazet qui sort ;
Et, quand il sera temps, viens m'apprendre son sort,

ne peut plus inspirer le moindre intérêt. Ce cinquième acte est très-froid, à une scène près ; c'est une complication de meurtres sans intérêt ; et, après la sortie de Bajazet, la curiosité seule fait entendre le reste. » (La Harpe.)

1. Ce n'est pas pour l'écouter, mais pour jouir de sa terreur et de ses larmes que Roxane consent à voir Atalide.

2. Le poète a besoin de Zatime pour annoncer tout à l'heure à Roxane qu'Acomat est entré en armes dans le palais ; voilà pourquoi la Sultane lui donne l'ordre de sortir ; mais, en revenant, Zatime, tout émue de voir le sérail forcé, ne nous informera pas du sort de Bajazet. On a beaucoup critiqué le dénouement de *Bajazet ;* on a dit que la pièce était terminée au fameux *Sortez*, et que les deux cents vers qu'a écrits encore le poète étaient inutiles, comme les soixante-dix derniers vers de *Britannicus*. Cette critique est injuste. A part la scène VI, qui est purement de remplissage, il y a dans les dernières scènes de *Bajazet* une confusion, un trouble, une succession de coups de théâtre qui excitent un véritable intérêt, bien que parfois les artifices du poète soient un peu trop visibles.

3. Au siècle dernier, Adrienne Lecouvreur et Mademoiselle Duclos jouaient ensemble *Bajazet*, la première essayant d'introduire dans la tragédie le langage naturel, la seconde continuant à la chanter, suivant la tradition ; le public s'intéressait à cette rivalité, tout en favorisant ouvertement la Lecouvreur. Au second acte de leur drame d'*Adrienne Lecouvreur* (IX), Scribe et M. Legouvé nous introduisent dans le foyer de la Comédie Française pendant une représentation de *Bajazet*, et un vieux comédien, Michonnet, suit de l'œil la lutte des deux artistes : « Ah ! la Duclos, qui entre à ce moment...... Oui, évertue-toi, pauvre fille..... pleure.... crie !.... Tu aimes mieux chanter ?.... chante ! Tu as beau faire, tu es vaincue ! » Ce fut sur le petit théâtre de Versailles que Mademoiselle Clairon tenta pour la première fois d'introduire la vérité dans la déclamation : « L'événement, dit Marmontel (*Mémoires*, V), passa son attente et la mienne. Ce ne fut plus l'actrice, ce fut Roxane elle-même que l'on crut voir et entendre. L'étonnement, l'illusion, le ravissement fut extrême. » Ce fut à cette représentation que Mademoiselle Clairon tenta également d'introduire à la scène la vérité du costume : « J'allai, dit Marmontel (*Mémoires*, V), la voir à sa toilette ; et pour la première fois je la trouvai habillée en Sultane, sans panier, les bras demi-nus, et dans la vérité du costume oriental. » Les deux tentatives de Mademoiselle Clairon furent heureuses ; elle s'en réjouit, bien qu'elle affirmât perdre dix mille écus d'habits à la réforme du costume. Voir acte I, scène II, note 1.

Confuse, et digne objet de vos inimitiés,
Je viens mettre mon cœur et mon crime à vos pieds[1].
Oui, Madame, il est vrai que je vous ai trompée[2] :
Du soin de mon amour seulement occupée,
Quand j'ai vu Bajazet, loin de vous obéir,
Je n'ai dans mes discours songé qu'à vous trahir.
Je l'aimai dès l'enfance ; et dès ce temps, Madame,
J'avais par mille soins[3] su prévenir son âme[4].
La Sultane sa mère, ignorant l'avenir,
Hélas ! pour son malheur[5], se plut à nous unir.
Vous l'aimâtes depuis : plus heureux l'un et l'autre,
Si connaissant mon cœur, ou me cachant le vôtre,
Votre amour de la mienne eût su se défier[6] !
Je ne me noircis point pour le justifier.
Je jure par le ciel, qui me voit confondue[7],
Par ces grands Ottomans dont je suis descendue,
Et qui tous avec moi vous parlent à genoux[8]
Pour le plus pur du sang qu'il ont transmis en nous :
Bajazet à vos soins tôt ou tard plus sensible,
Madame, à tant d'attraits n'était pas invincible.
Jalouse, et toujours prête à lui représenter[9]
Tout ce que je croyais digne de l'arrêter,
Je n'ai rien négligé, plaintes, larmes, colère,
Quelquefois attestant les mânes de sa mère[10].
Ce jour même, des jours le plus infortuné,
Lui reprochant l'espoir qu'il vous avait donné,
Et de ma mort enfin le prenant à partie[11],

1. Cette image ne satisfait guère l'esprit.
2. Cette confession tardive, n'amenant rien, n'est d'aucun intérêt. Le personnage d'Atalide, dans tout ce dernier acte, semble avoir gêné le poète.
3. Voir *Phèdre*, note du vers 482.
4. Voir *les Plaideurs*, note du vers 581.
5. Pour le malheur de Bajazet.
6. Voir la *Seconde Préface*, p. 30, note 1.
7. Voir *Athalie*, note du vers 847.
8. Cette image est fort belle, et rachète presque le manque d'intérêt de cette scène inutile. Racine a tenu ici à nous rappeler l'illustre naissance d'Atalide, pour nous mieux faire sentir l'humiliation volontaire qu'elle s'impose. Aux yeux d'Atalide, Roxane, en dépit de son titre de Sultane, n'est toujours qu'une esclave (voir le vers 1651).
9. Faire envisager : « Au lieu de me représenter que je n'étais pas digne de vous aimer. » (Scarron, *Roman comique*, I, xiii.)
10. *Mânes* vient de l'inusité *manis*, doux, bienveillant. — Pour *attester*, voir *Esther*, note du vers 738.
11. « L'accusant d'avoir part à ma mort. On se servait encore alors figurément, dans la poésie et dans l'éloquence, de ces termes, qui ne sont plus d'usage qu'au barreau. Corneille y est fort sujet ; Racine ne se l'est permis qu'une fois, et nos bons écrivains y ont renoncé. » (La Harpe.)

Mon importune ardeur ne s'est point ralentie,
Qu'arrachant, malgré lui, des gages de sa foi,
Je ne sois parvenue à le perdre avec moi.
Mais pourquoi vos bontés seraient-elles lassées?
Ne vous arrêtez point à ses froideurs passées.
C'est moi qui l'y forçai. Les nœuds que j'ai rompus
Se rejoindront bientôt, quand je ne serai plus.
Quelque peine pourtant qui soit due à mon crime,
N'ordonnez pas vous-même une mort légitime,
Et ne vous montrez point à son cœur éperdu
Couverte de mon sang par vos mains répandu [1].
D'un cœur trop tendre encore épargnez la faiblesse.
Vous pouvez de mon sort me laisser la maîtresse,
Madame : mon trépas n'en sera pas moins prompt.
Jouissez d'un bonheur dont ma mort vous répond;
Couronnez un héros dont vous serez chérie.
J'aurai soin de ma mort, prenez soin de sa vie [2].
Allez, Madame, allez. Avant votre retour,
J'aurai d'une rivale affranchi votre amour [3].

ROXANE.

Je ne mérite pas un si grand sacrifice [4] :
Je me connais, Madame, et je me fais justice.
Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui [5].

1. C'est cette considération qui, dans Segrais, décide Roxane à épargner Floridon. — Tout ce discours est rempli de générosité, de délicatesse, et d'habileté; mais la tendre Atalide avec ses accès de jalousie intempestifs a lassé notre sympathie; Roxane est odieuse; Bajazet n'offre guère d'intérêt; notre curiosité seule est piquée; il s'agit de deviner le dénouement, et tout le talent du poète consistera à ne pas nous faire trouver longs les détours par lesquels il amène la catastrophe.

2. Voilà qui est trop bien dit : du moment qu'Atalide fait des antithèses aussi froides, elle n'est pas bien émue, et, par conséquent, ne nous émeut guère.

3. Pour mieux sentir le mérite de cette scène, mérite qui consiste dans la délicatesse des sentiments et dans l'élégance du style, on peut la comparer à la scène de la duchesse d'Irton et d'Élisabeth, dans *le Comte d'Essex* de Thomas Corneille. Tout ce qui manque à la scène du *Comte d'Essex* servira à faire ressortir tout ce que l'on trouve à louer dans la scène de *Bajazet*. Les beautés du genre de celles qu'on admire dans ce couplet d'Atalide et dans *Bérénice* étaient fort à la mode au XVII[e] siècle, bien qu'elles nous paraissent froides à côté des beautés passionnées du rôle de Roxane. C'est ce qui nous explique pourquoi Racine confia le personnage d'Atalide à la Champmeslé.

4. Cette froideur, cette raillerie, achèvent de peindre Roxane et de nous la rendre odieuse.

5. Pareille ironie se trouvait déjà dans *Le grand et dernier Solyman* (V, I) de Mairet :

Oui, loin de rendre vains mille amoureux serments
Et donnés et reçus entre ces deux amants,
Loin de rompre le nœud qu'ils serrèrent ensemble,
Je veux qu'un plus étroit aujourd'hui les rassemble.

Vous jouirez bientôt de son aimable vue [1].
Levez-vous. Mais que veut Zatime tout émue [2] ?

SCÈNE VII.

ROXANE, ATALIDE, ZATIME.

ZATIME.

Ah ! venez vous montrer, Madame, ou désormais [3]
Le rebelle Acomat est maître du palais.
Profanant des Sultans la demeure sacrée [4],
Ses criminels amis en ont forcé l'entrée.
Vos esclaves tremblants, dont la moitié s'enfuit,
Doutent si le Visir vous sert ou vous trahit.

ROXANE.

Ah, les traîtres ! Allons, et courons le confondre [5].
Toi, garde ma captive, et songe à m'en répondre [6].

1. « Ironie atroce, qui excite l'indignation du spectateur ; mais le poète ne veut et ne doit pas inspirer d'autre sentiment pour Roxane. Cette férocité froide et tranquille est dans les mœurs du sérail. Hermione n'est pas si calme quand elle a ordonné le meurtre de Pyrrhus. » (Geoffroy.) — « La menace est continuellement dans sa bouche : c'est avec réflexion qu'elle prépare la mort de Bajazet ; c'est comme une chose simple et juste qu'elle lui propose d'être l'auteur et le témoin de l'assassinat d'Atalide ; c'est sans combats, sans remords, qu'elle livre son amant aux muets qui l'attendent ; c'est avec la plus révoltante arrogance qu'elle laisse à ses pieds la nièce de son Empereur, et qu'elle ose lui dire :

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui
Par des nœuds éternels vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue, etc.

Pesez bien tous ces mots ; songez que Bajazet n'est plus, et jugez vous-même si l'âme assez atroce pour les prononcer avec tranquillité peut être susceptible d'amour. Je crois bien que Bajazet lui plaisait plus qu'Amurat ; mais un goût n'est pas un sentiment. L'attrait irritant des sens, ou le tendre besoin de l'âme, sont des choses bien différentes. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, 320-321) — Alfred de Musset dit que Rachel prononçait avec une effrayante ironie le dernier vers cité par mademoiselle Clairon. — Dans la *Statira* de Pradon (V, iv), l'héroïne annonce à sa rivale Roxane qu'elle va se tuer, et ajoute :

Et vous allez jouir d'un spectacle si doux.

2. Voir la note du vers 1572. — Toutes les anciennes éditions portent *toute émue*.
3. « Zatime n'apprend rien à Roxane du sort de Bajazet ; Roxane ne témoigne sur cet objet aucune curiosité, quoiqu'elle eût recommandé à Zatime de venir lui apprendre le sort de Bajazet ; mais le poète a besoin que le spectateur l'ignore, et l'on aperçoit trop le besoin du poète. » (Geoffroy.)
4. Voir *Athalie*, note du vers 852.
5. Voir *Athalie*, note du vers 847.
6. Ce rôle, comme celui de Bajazet, ne finit pas, et c'est là un des défauts de la pièce ; avant de disparaître, Hermione avait, dans *Andromaque*, une sortie admirable.

SCÈNE VIII.

ATALIDE, ZATIME.

ATALIDE.

Hélas! pour qui mon cœur doit-il faire des vœux[1]?
J'ignore quel dessein les anime tous deux.
Si de tant de malheurs quelque pitié te touche,
Je ne demande point, Zatime, que ta bouche
Trahisse en ma faveur Roxane et son secret.
Mais, de grâce, dis-moi ce que fait Bajazet.
L'as-tu vu? Pour ses jours n'ai-je encor[2] rien à craindre?

ZATIME.

Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

ATALIDE.

Quoi? Roxane déjà l'a-t-elle condamné?

ZATIME.

Madame, le secret[3] m'est surtout ordonné.

ATALIDE.

Malheureuse, dis-moi seulement s'il respire.

ZATIME.

Il y va de ma vie, et je ne puis rien dire[4].

ATALIDE.

Ah! c'en est trop, cruelle. Achève, et que ta main
Lui donne de ton zèle un gage plus certain.
Perce toi-même un cœur que ton silence accable,

1. « Ce vers paraît tout à fait déplacé dans la bouche d'Atalide ; elle ne doit former des vœux que pour Bajazet, dont elle est aimée. » (Luneau de Boisjermain.) Il nous semble que Luneau n'a pas compris le vers de Racine. Atalide se demande si elle doit former des vœux pour Roxane ou pour Acomat : tous deux ont été trompés par elle et par Bajazet : peut-être Acomat veut-il, comme la Sultane, se venger.

2. Jusqu'à présent.

3. Le silence, la discrétion, comme dans *Iphigénie* (IV, x) :

> Tout dépend du secret et de l'intelligence.

4. « Il y a beaucoup d'adresse dans ce silence ; il y en aurait bien davantage si Zatime n'avait pas dit auparavant :

> Madame, en vos malheurs je ne puis que vous plaindre.

C'est assurément dire assez ouvertement son secret. » (Luneau de Boisjermain.) Nous ne nous associons pas à la réflexion de Luneau de Boisjermain ; le vers de Zatime est assez précis pour faire comprendre au spectateur, instruit des ordres de Roxane, que Bajazet n'est plus, assez vague pour laisser Atalide dans l'incertitude, et lui permettre de passer, dans les scènes suivantes, par ces alternatives d'espérance et de crainte, dont l'expression cause tant de plaisir aux spectateurs.

D'une esclave barbare esclave impitoyable[1].
Précipite des jours[2] qu'elle me veut ravir;
Montre-toi, s'il se peut, digne de la servir.
Tu me retiens en vain; et dès cette même heure,
Il faut que je le voie, ou du moins que je meure[3].

SCÈNE IX.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME.

ACOMAT.

Ah! que fait Bajazet? Où le puis-je trouver,
Madame? Aurai-je encor le temps de le sauver?
Je cours tout le Serrail; et même dès l'entrée[4]
De mes braves amis la moitié séparée
A marché sur les pas du courageux Osmin[5];
Le reste m'a suivi par un autre chemin.
Je cours, et je ne vois que des troupes craintives
D'esclaves effrayés, de femmes fugitives.

ATALIDE.

Ah! je suis de son sort moins instruite que vous.
Cette esclave le sait.

ACOMAT.

Crains mon juste courroux.
Malheureuse, réponds[6].

1. Voir la note du vers 1592.
2. *Précipiter des jours*, c'est en avancer la fin.
3. Atalide s'élance pour sortir, au risque de se faire massacrer par les gardes qui sont derriere la porte. Elle est arrêtée par l'entrée d'Acomat, et, dès les premiers mots que prononce le visir, les craintes qu'elle avait conçues à son sujet s'évanouissent.
4. Var. — Je cours tout ce palais; et même dès l'entrée (1672).
5. Rien n'est mieux réglé que ce désordre apparent; Acomat n'a rien vu; Osmin, qui a pris un autre chemin, verra tout.
6. Cette confusion, cette agitation sont incontestablement fort dramatiques. Si l'on s'est montré généralement d'une grande sévérité pour le dénouement de *Bajazet*, c'est que le personnage d'Atalide et les longs discours qu'elle tient refroidissent cet acte; mais c'est aussi que tout ce mouvement, qui fait songer à l'école romantique, dérangeait les plis sévères du costume tragique, et choquait les habitudes susceptibles des critiques.

SCÈNE X.

ATALIDE, ACOMAT, ZATIME, ZAIRE[1].

ZAÏRE.

Madame[2] !

ATALIDE.

Hé bien, Zaïre ?
Qu'est-ce ?

ZAÏRE.

Ne craignez plus : votre ennemie expire[3].

ATALIDE.

Roxane ?

ZAÏRE.

Et ce qui va bien plus vous étonner,
Orcan lui-même, Orcan vient de l'assassiner.

ATALIDE.

Quoi ? lui ?

ZAÏRE.

Désespéré d'avoir manqué son crime,
Sans doute il a voulu prendre cette victime[4].

ATALIDE.

Juste ciel, l'innocence a trouvé ton appui[5].
Bajazet vit encor, Visir[6], courez à lui.

1. Roxane est déjà morte, et trente vers seulement ont été prononcés depuis sa sortie. Corneille n'était pas en droit de blâmer cette invraisemblance, lui qui a écrit dans son *Discours sur les trois unités* : « J'estime que le cinquième acte, par un privilége particulier, a quelque droit de presser un peu le temps, en sorte que la part de l'action qu'il représente en tienne davantage qu'il n'en faut pour sa représentation. La raison en est que le spectateur est alors dans l'impatience de voir la fin, et que, quand elle dépend d'acteurs qui sont sortis du théâtre, tout l'entretien qu'on donne à ceux qui y demeurent, en attendant de leurs nouvelles, ne fait que languir, et semble demeurer sans action. Les Grecs n'étaient pas au théâtre plus scrupuleux. » — Voir *Phèdre*, acte V, scène VI, note 3.

2. On ne peut trop étudier le soin avec lequel est préparée et justifiée l'entrée de chaque personnage : Atalide prisonnière était séparée de Zaïre ; la seule vue de cette esclave annonce au spectateur que le parti de Roxane est vaincu. Notons que Zaïre arrive en courant, voilà pourquoi elle ne peut tout d'abord jeter que ce cri : *Madame !*

3. Tout cela est de la plus grande habileté. Le spectateur se doute bien que Bajazet n'est déjà plus. Mais comment l'âme d'Atalide ne s'ouvrirait-elle pas tout entière à la joie ?

4. Zaïre ne sait que la moitié des événements. Le poète reprend habilement l'artifice dont Corneille avait fait, dans *Horace*, un emploi si heureux.

Var. — Juste ciel, l'inocence a trouvé votre appui (1672).

Voir les *Acteurs*, page 32, note 1.

ZAÏRE.

Par la bouche d'Osmin vous serez mieux instruite[1].
Il a tout vu.

SCÈNE XI.

ATALIDE, ACOMAT, OSMIN, ZAÏRE.

ACOMAT.

Ses yeux ne l'ont-ils point séduite[2]?
Roxane est-elle morte?

OSMIN.

Oui ; j'ai vu l'assassin
Retirer son poignard tout fumant de son sein.
Orcan, qui méditait ce cruel stratagème[3],
La servait, à dessein de la perdre elle-même[4] ;
Et le Sultan l'avait chargé secrètement
De lui sacrifier l'amante après l'amant[5].
Lui-même, d'aussi loin qu'il nous a vus paraître :
« Adorez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître[6] ;
De son auguste seing reconnaissez les traits[7],
Perfides, et sortez de ce sacré palais[8]. »
A ce discours, laissant la Sultane expirante,
Il a marché vers nous ; et d'une main sanglante
Il nous a déployé l'ordre dont Amurat

1. C'est en voyant arriver Osmin que Zaïre prononce ces mots.
2. Abusée, trompée, comme dans le *Clitandre* de Corneille (I, v) :

Rosidor, séduit d'un faux cartel.

3. Le mot *stratagème* n'est peut-être pas ici assez expressif.
4. *Perdre* a ici le sens de *tuer*, comme dans *Athalie* (III, vii) :

Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

5. « Ce vers répond parfaitement à la critique de Madame de Sévigné, qui dit qu'on n'entre point dans les motifs de cette grande tuerie : on y entre parfaitement, et il est très-naturel qu'Amurat, se défiant de Roxane et de Bajazet, ait donné ordre de les faire mourir tous les deux. » (Geoffroy.) Ajoutons que ce vers ne laisse plus aucun doute au spectateur sur le sort de Bajazet, tandis qu'il n'est pas encore assez clair pour enlever à Atalide et au visir leur illusion.
6. Var. — « Connaissez, a-t-il dit, l'ordre de votre maître,
Perfides ; et, voyant le sang que j'ai versé,
Voyez ce que m'enjoint son amour offensé. »
A ce discours, laissant la Sultane expirante (1672).
7. Voir la note du vers 1183.
8. Voir *Esther*, note du vers 142.

Autorise ce monstre à ce double attentat[1].
Mais, Seigneur, sans vouloir l'écouter davantage,
Transportés à la fois de douleur et de rage,
Nos bras impatients ont puni son forfait[2],
Et vengé dans son sang la mort de Bajazet[3].

ATALIDE.

Bajazet !

ACOMAT.

Que dis-tu[4] ?

OSMIN.

Bajazet est sans vie.
L'ignoriez-vous ?

ATALIDE.

O ciel[5] !

OSMIN.

Son amante en furie,
Près de ces lieux[6], Seigneur, craignant votre secours[7],
Avait au nœud fatal[8] abandonné ses jours.
Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste[9],
Et de sa vie en vain j'ai cherché quelque reste ;
Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,

1. Voir *Athalie*, note du vers 1034. Osmin et Zatime nous ont dépeint Orcan de telle sorte que ce personnage, que l'on ne voit pas, n'en est pas moins une des figures les plus saisissantes du drame.

2. Ce tableau rappelle un peu celui de la mort de Pyrrhus dans *Andromaque* (V, III).

3. Voir *Andromaque*, note du vers 1603.

4. Le premier sentiment de l'âme est l'incrédulité à l'annonce des grandes catastrophes, comme à celle des grandes félicités.

5. Ce n'est pas là une exclamation banale ; c'est un reproche qu'Atalide adresse au ciel, et son propre arrêt de mort qu'elle prononce. Racine tenait à cette apostrophe, qui se trouvait déjà dans le texte de la première édition :

> Ne le saviez vous pas ?
>
> ATALIDE.
>
> O ciel !
>
> OSMIN.
>
> Cette furie,
> Près de ces lieux, Seigneur, craignant votre secours,
> Avait à ce perfide abandonné ses jours.
> [Moi-même des objets j'ai vu le plus funeste.

6. Voir *Esther*, note du vers 908.

7. Le secours que vous lui apportiez.

8. Au lacet.

9. Rapprochez le vers 1569 de *Phèdre*.

Ce héros a forcés d'accompagner son ombre[1].
Mais, puisque c'en est fait, Seigneur, songeons à nous[2].

ACOMAT.

Ah ! destins ennemis, où me réduisez-vous[3] ?
Je sais en Bajazet la perte que vous faites,
Madame ; je sais trop qu'en l'état où vous êtes
Il ne m'appartient point de vous offrir l'appui
De quelques malheureux qui n'espéraient qu'en lui.
Saisi[4], désespéré d'une mort qui m'accable,
Je vais, non point sauver cette tête coupable,
Mais, redevable[5] aux soins de mes tristes amis,

1. Peut-être Racine s'est-il ici rappelé deux vers du *Cid* (I, vi) :

> Je l'ai vu tout sanglant au milieu des batailles
> Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Tristan l'Hermite développait plus longuement le dernier combat d'Osman (V, iv) :

> Il fait soudain voler vingt têtes et vingt bras ;
> Les premiers abattus, il entre dans la presse,
> Frappe de tous côtés et chamaille sans cesse,
> Pénètre avec le fer jusqu'au septième rang,
> Et ne donne aucun coup sans répandre du sang :
> De même qu'un lion pressé dans une chasse,
> Qui valets et piqueurs, chiens et chevaux terrasse,
> Et paraît au péril noblement courroucé
> En s'adressant toujours à ceux qui l'ont blessé,
> Ainsi le grand Osman de çà de là s'arrête
> A quiconque paraît lui vouloir faire tête,
> Et, sans détruire ceux qui semblent s'effrayer,
> Il court aux plus hardis et les va foudroyer.
> Je crois qu'infatigable en sa propre furie,
> Il en eût jusqu'au soir fait une boucherie,
> Si, tandis qu'il tenait encor le bras haussé,
> D'un grand coup par derrière on ne l'eût point blessé.

La Fille du Mouphti avait bien prévu cette résistance héroïque, lorsqu'elle disait :

> On va par ton trépas terminer tes disgrâces,
> Et ton cœur, qui paraît et si grand et si haut,
> Ne pourra soutenir un si puissant assaut.
> Je vois ta résistance, et vois ton cimeterre
> Faire voler d'abord quelques têtes par terre ;
> Mais il faudra subir les lois de ton malheur,
> Et qu'à la fin le nombre accable la valeur.

2. Osmin, élevé à l'école d'Acomat, est un politique qui connaît, comme Athalie, tout le prix d'un moment.

3. A quelle extrémité. — Remarquez que le visir, avant de plaindre Bajazet, commence par se plaindre lui-même. Il n'a pas une seconde d'hésitation ; il change brusquement de plan, et s'apprête à la fuite avec autant de sang-froid qu'il s'apprêtait à la révolte. Il est vrai qu'il y songeait depuis longtemps : voir le vers 874.

4. *Saisi*, c'est-à-dire ici : frappé tout à coup d'une émotion violente : « Jacquaut s'en aperçut, et voilà son petit cœur saisi de douleur et de crainte. » (Marmontel, *Contes moraux*, *la Mauvaise mère*.)

5. *Redevable*, c'est-à-dire : tenu à certaines obligations : « Quoique saint Louis se crût redevable à tous, il pensa qu'il était encore plus obligé d'avoir soin des pauvres. » (Fléchier, *Panégyrique de saint Louis*.)

Défendre jusqu'au bout leurs jours qu'ils m'ont commis[1].
Pour vous, si vous voulez qu'en quelque autre contrée
Nous allions confier votre tête sacrée,
Madame, consultez[2] : maîtres de ce palais,
Mes fidèles amis attendront vos souhaits ;
Et moi, pour ne point perdre un temps si salutaire,
Je cours où ma présence est encor nécessaire[3] ;
Et, jusqu'au pied des murs que la mer vient laver[4],
Sur mes vaisseaux tout prêts je viens vous retrouver[5].

SCÈNE XII.

ATALIDE, ZAÏRE.

ATALIDE.

Enfin, c'en est donc fait ; et par mes artifices[6],
Mes injustes soupçons, mes funestes caprices[7],
Je suis donc arrivée au douloureux moment
Où je vois par mon crime expirer mon amant[8].

1. Voir *Britannicus*, note du vers 582.
2. *Consulter* est ici un verbe neutre, et a le sens de *délibérer*, *réfléchir*. comme dans *le Cid* (III, III) :

Je ne consulte point pour suivre mon devoir.

3. Les convenances, la politesse, les mœurs oratoires, tout est merveilleusement observé dans ce couplet du visir ; mais il ne réchauffe pas l'intérêt.
4. « On ne sait à quoi se rapporte *jusqu'au pied :* peut-on dire *je viens vous retrouver sur mes vaisseaux tout prêts jusqu'au pied des murs que la mer vient laver?* Nous craignons que le texte n'ait été altéré ici ; car nous croyons avec peine que Racine, cet écrivain ordinairement si clair, ait laissé subsister une chose qu'on ne peut entendre. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.) — Ce dénouement rappelle par beaucoup de côtés celui d'*Andromaque ;* il n'est pas jusqu'à ce vaisseau, sur lequel Acomat viendra chercher Atalide. qui ne fasse songer à celui sur lequel Oreste veut enlever Hermione. — Voir la note du vers 872.
5. « La tragédie pourrait finir à cette scène : le spectateur supposerait qu'Atalide donne un consentement tacite à la proposition d'Acomat ; et la règle, qui veut qu'on rende compte, à la fin, du sort de chaque personnage, serait suffisamment observée. Le dénouement serait ainsi débarrassé d'un monologue qui le fait languir, et d'un meurtre très-froid. Rien n'est plus vicieux que d'ensanglanter mal à propos la scène ; rien n'est moins tragique que la mort d'un personnage auquel on prend peu d'intérêt. » (GEOFFROY.) — Nous ne pouvons encore ici nous ranger à l'avis de Geoffroy. Atalide, tout entière à sa douleur et à sa mort qu'elle prépare, n'a pas même écouté le visir ; si la toile tombait après ce morceau, la princesse semblerait en effet accorder un consentement tacite à l'offre qui lui est faite, et ce consentement serait en désaccord avec le caractère que lui a prêté le poète.
6. Voir *Britannicus*, note du vers 932.
7. Voir *Mithridate*, note du vers 1513, et *Phèdre*, note du vers 492.
8. Pradon (*Tamerlan*, IV, v) a imité ces deux vers :

Et cependant je touche au funeste moment
Où je verrai périr mon père et mon amant.

N'était-ce pas assez, cruelle destinée,
Qu'à lui survivre, hélas ! je fusse condamnée ?
Et fallait-il encor que, pour comble d'horreurs,
Je ne pusse imputer sa mort qu'à mes fureurs ?
Oui, c'est moi, cher amant, qui t'arrache la vie :
Roxane, ou le Sultan, ne te l'ont point ravie [1].
Moi seule, j'ai tissu le lien malheureux
Dont tu viens d'éprouver les détestables nœuds.
Et je puis, sans mourir, en souffrir la pensée [2] ?
Moi qui n'ai pu tantôt, de ta mort menacée,
Retenir mes esprits prompts à m'abandonner [3] !
Ah ! n'ai-je eu de l'amour que pour t'assassiner [4] ?
Mais c'en est trop. Il faut par un prompt sacrifice
Que ma fidèle main te venge et me punisse.
Vous, de qui j'ai troublé la gloire et le repos,
Héros [5], qui deviez tous revivre en ce héros,
Toi, mère malheureuse [6], et qui dès notre enfance
Me confias son cœur [7] dans une autre espérance,
Infortuné Visir, amis désespérés,
Roxane, venez tous, contre moi conjurés,
Tourmenter à la fois une amante éperdue ;
(Elle se tue.)
Et prenez la vengeance enfin qui vous est due [8].

1. Dans la *Statira* de Pradon (IV, IV) l'héroïne n'attend pas aussi tard pour dire à son amant :

> Que dis-je ? ce n'est plus Roxane et Perdiccas,
> C'est moi, c'est Statira qui vous mène au trépas.
> Vous verrais-je périr ? non, soyez infidèle,
> Allez, sortez plutôt et soupirez pour elle.

2. « Peut-être désirerait-on que la douleur d'Atalide, qui par son imprudence vient d'être cause de la mort de son amant, éclatât en des transports plus vifs ; il nous semble aussi qu'elle ne devait point faire l'énumération de ce que le spectateur sait. Lorsque, dans *Zaïre*, Orosmane détrompé se punit de son erreur, sa douleur est bien plus sombre et plus expressive : ce ne sont que des sanglots qui s'échappent ; son silence même annonce le dessein qu'il médite. » (Luneau de Boisjermain.) Racine, ayant donné à Atalide un caractère timide et craintif, aurait été mal venu à nous la montrer au dénouement en proie aux mêmes fureurs que Roxane. Il n'en est pas moins vrai que les remords d'Atalide finissent très froidement cette tragédie passionnée.

3. Voir *Phèdre*, note du vers 366.

4. Voir *Esther*, note du vers 527.

5. Atalide s'adresse à ses ancêtres.

6. Il s'agit de la mère de Bajazet.

7. L'élégance de cette expression ne réchauffe pas ce dénouement.

8. Racine imite ici les vers qu'il a mis dans la bouche de Créon au dénouement de *la Thébaïde* :

> Polynice, Étéocle, Iocaste, Antigone,
> Mes fils, que j'ai perdus pour m'élever au trône,
> Tant d'autres malheureux dont j'ai causé les maux,
> Font déjà dans mon cœur l'office des bourreaux.
> Arrêtez ... Mon trépas va venger votre perte... etc.

ZAÏRE.

Ah! Madame!... Elle expire. O ciel! En ce malheur,
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur[1] ?

1. Girault de Sainville, dans son *Philadelphe* (p. 76), remplace ces deux vers de Zaïre par une conclusion glaciale : « C'est ainsi que finit la destinée de deux Princesses et d'un Prince, en qui nous avons vu les véritables caractères de l'ambition, de l'amour et de la jalousie. » — « On a reproché à Racine d'avoir fini *Bérénice* par un *hélas :* il termine *Bajazet* par un vers infiniment plus répréhensible : rien n'empêche Zaïre d'imiter sa maîtresse et d'expirer avec elle. Le poignard d'Atalide est auprès d'elle, et à son service. » (Geoffroy.) Nous nous demandons pourquoi Geoffroy veut tuer cette pauvre Zaïre, qui ne lui a rien fait. Il est vrai qu'elle pouvait se dispenser de terminer la tragédie par ces deux vers absolument dénués d'intérêt. Olympe, dans *la Thébaïde*, avait déjà, non moins vainement, essayé d'attirer sur elle l'attention des spectateurs lorsqu'elle disait en gémissant, après avoir annoncé à Créon la mort d'Antigone (V, v) :

> Heureuse mille fois, si ma douleur mortelle
> Dans la nuit du tombeau m'eût plongée avec elle !

oir *Britannicus*, note du vers 1768.

MITHRIDATE

NOTICE SUR MITHRIDATE.

Au lendemain de la représentation de *Mithridate*, de Visé disait dans le *Mercure galant :* « J'aurais longtemps à vous entretenir, « s'il fallait que je vous rendisse un compte exact des jugements « qu'on a faits du *Mithridate* de M. Racine. Il a plu, comme font « tous les ouvrages de cet auteur. Et quoiqu'il ne se soit quasi servi « que des noms de Mithridate, de ceux des princes ses fils et de « celui de Monime, il ne lui est pas moins permis de changer la « vérité des histoires anciennes pour faire un ouvrage agréable, « qu'il lui a été d'habiller à la turque nos amants et nos amantes [1]. « Il a adouci la grande férocité de Mithridate, qui avait fait égorger « sa femme, dont les anciens nous vantent et la grande beauté et « la grande vertu. Et, quoique ce prince fût barbare, il l'a rendu en « mourant un des meilleurs princes du monde : il se dépouille, en « faveur d'un de ses enfants, de l'amour et de la vengeance, qui sont « les deux plus violentes passions où les hommes soient sujets; et « ce grand roi meurt avec tant de respect pour les Dieux qu'on « pourrait le donner pour exemple à nos princes les plus chrétiens [2]. « Ainsi M. Racine a atteint le but que doivent se proposer tous « ceux qui font de ces sortes d'ouvrages; et les principales règles « étant de plaire, d'instruire et de toucher, on ne saurait donner « trop de louanges à cet illustre auteur, puisque sa tragédie a plu, « qu'elle est de bon exemple, et qu'elle a touché les cœurs. »

On le voit, l'ironie se déguise à peine sous ces éloges, et cet article dut causer un sensible chagrin à l'âme facilement émue de Racine. Ainsi, malgré le soin avec lequel il avait étudié les historiens anciens, malgré la satisfaction qu'il avait prise à écrire dans sa *Préface* : « Je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler, quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate, » on lui reprochait encore d'avoir défiguré l'histoire et d'avoir habillé des barbares à la française !

C'est qu'il y a deux sortes de fidélité historique : celle qui consiste à respecter scrupuleusement les faits, et celle qui, conservant leur caractère aux personnages de l'histoire, leur prête les passions particulières à leur époque, à leur pays, au milieu dans lequel ils ont vécu. La tragédie de Racine se compose de deux parties, fort habilement soudées l'une à l'autre, mais néanmoins bien distinc-

1. Voir notre *Notice sur Bajazet*.
2. On verra dans l'affaire des sonnets (*Notice sur Phèdre*) que le même reproche a été adressé à *Phèdre*.

tes : l'une est empruntée à l'histoire, et l'autre est un pur roman. Il en résulte que les faits historiques ont dû être quelque peu altérés, pour permettre au roman de les accompagner et parfois de les amener, et voilà une première explication des railleries du *Mercure*, qui était ce soir-là en goût d'érudition. Si, d'autre part, Racine peut se rendre à lui-même témoignage qu'il a reproduit fidèlement la grande et farouche figure de Mithridate, et conservé à Pharnace un air de famille, de Visé était en droit de dire que la partie romanesque du drame, pour être adroitement rattachée à l'intrigue, n'en présentait pas moins au point de vue des mœurs un contraste complet avec le reste de la tragédie, et que Monime et Xipharès semblaient des Français de la cour de Louis XIV égarés on ne sait comment dans le camp de Mithridate. Nous allons, à l'aide des écrivains anciens, étudier l'histoire et les mœurs de Mithridate, et montrer en quoi Racine méritait les critiques qui lui ont été adressées, mais aussi en quoi ces critiques étaient injustes.

De nombreux historiens ont raconté les guerres de Mithridate ; nous demanderons à Florus le récit de ses derniers combats, à Appien celui de ses derniers moments.

« Ce prince, dit Florus [1], ayant réuni des troupes encore plus nombreuses, suivi de toutes les forces de son royaume, descendait une seconde fois sur l'Asie, couvrant de ses soldats la mer, la terre, et les fleuves... Il fondit sur Cyzique avec toute son armée. Là, par suite des lenteurs du siége, la famine, et par suite de la famine, une épidémie s'abattirent sur les troupes du roi de Pont, qui dut se retirer. Lucullus le poursuit, et fait de ses hommes un tel carnage que le Granique et l'Esèpe roulent des eaux sanglantes. Mais ce prince avisé et instruit de la cupidité romaine ordonne aux fuyards d'abandonner leurs bagages et leur or, afin de retarder la poursuite. La retraite ne fut pas plus heureuse sur les eaux que sur la terre. La flotte composée de plus de cent vaisseaux, formidablement armés, fut assaillie sur le Pont-Euxin par une tourmente qui la dispersa et la maltraita comme eût fait un combat naval ; on eût dit que Lucullus avait conclu un pacte avec les flots et avec la tempête, abandonnant aux vents le soin d'achever la défaite du roi. Toutes les forces de son puissant royaume étaient détruites ; mais son audace grandissait avec ses malheurs. Il se tourna vers les nations voisines, et enveloppa dans sa ruine l'Orient presque tout entier et le Septentrion ; il appelait à lui le secours des Ibériens, des habitants des bords de la Caspienne et des Albaniens [2] ; vaines entreprises, par lesquelles la fortune préparait la gloire, un nom, des titres à son favori, Pompée. Ce général, voyant l'Asie enflammée par une nouvelle guerre, voyant les rois se lever les uns après les autres, persuadé

1. III, v.
2. Il y avait aussi des Ibériens en Asie ; les Albaniens ou Albains habitaient les bords du Pont-Euxin.

qu'il n'y avait pas de temps à perdre, si l'on voulait prévenir la réunion des forces barbares, fit aussitôt jeter un pont de bateaux, franchit l'Euphrate, ce que n'avaient pas fait les généraux qui l'avaient précédé, atteignit le roi dans sa fuite au milieu de l'Arménie, et, voyez quel bonheur l'accompagnait, l'acheva dans une seule rencontre. L'action s'engagea la nuit, et la lune se mit du parti de Pompée. Comme pour combattre avec lui, elle éclairait les ennemis par derrière, et les Romains en face ; de sorte que les soldats de Mithridate, abusés, frappaient les ombres prolongées de leurs propres corps, croyant frapper les ennemis. Ce fut dans cette nuit que s'écroula la fortune de Mithridate. Ses forces étaient à jamais brisées, bien qu'il essayât par tous les moyens de se redresser, comme les serpents dont la tête est écrasée, et qui menacent encore de la queue. Réfugié en Colchide, il imagina d'effrayer par une attaque subite les rivages de la Sicile, et, dans l'Italie même, la Campanie. Il voulait, uni à tous les peuples depuis la Colchide jusqu'au Bosphore, gagner par la Thrace la Macédoine et la Grèce, les traverser rapidement, et fondre à l'improviste sur l'Italie. »

Laissons maintenant la parole à Appien, que nous citons d'après la traduction donnée en 1547 par l'érudit Claude de Seyssel, et que Racine connaissait peut-être, bien que plus vraisemblablement il ait lu Appien dans le texte même.

« En ces entrefaites Pharnaces qui estoit le plus renommé de tous ses enfans, et celuy qu'il avoit dès long temps choisi pour son héritier, pour craincte qu'il eut de perdre le royaume, ensemble l'exercite de son père, espérant pouvoir trouver grâce et appoinctement avec les Romains, ou par craincte qu'il eut que si son père s'en alloit en Italie, il meist son Royaume en danger, ou pour autre cause qui à ce le meût, conspira de faire mourir son père. Mais la chose fut descouverte, et furent les complices pris et questionnez qui confessèrent la vérité. Et nonobstant un des principaux serviteurs du Roy nommé Menophanes persuada au Roy qu'il ne deust point faire la punition de son filz, puisqu'il vouloit faire son voyage, luy remonstrant comme telles entreprinses se faisoient souvent en temps de guerre, et neantmoins après se réduisoient les choses en bon estat. A laquelle persuasion le Roy pardonna à son filz, lequel, cognoissant la faute qu'il avoit faicte, et voyant aussi que les gensdarmes refusoient de faire ce long voyage, s'en alla de nuict vers les fuitifs Romains qui restoient empres le camp de Mithridates, et leur remonstra le danger en quoy ils se mettoient, s'ils alloient avec son père en Italie, jaçoit qu'ils l'entendissent assez : leur promettant au surplus beaucoup de biens s'ils vouloient demeurer avec luy. Si feit tant qu'il les gaigna. Et cela faict incontinent s'en alla celle mesme nuict à la partie du camp qui estoit la plus prochaine à celle bande, et gaigna pareillement ceux qui estoient là, tellement qu'à la poincte du jour les fuitifs commencèrent à faire un grand cry, et tantost après les autres prochains feirent le semblable, dont plusieurs en y eut qui crièrent sans

sçavoir pourquoy, voyans leurs compagnons crier : car la pratique et conspiration n'avoit pas été divulgée à trestous ; mais comme gens légers et qui ne demandent que mutations, voyans le malheur du Roy, facilement s'accordoient à toutes choses nouvelles. Et si aucuns en y avoit qui en fussent marris non sçachans la trahison estoient contraints par les autres qui la sçavoient de crier avec eux, cuidans, que tous fussent de cette volonté. Mithridates oyant vu si grand cry en son ost fut moult esbahy, si envoya aucuns de ses gens pour entendre que c'estoit, et pour quelle cause se faisoit ce bruit. Auxquels fut par les soldats respondu qu'ils avoient pris pour leur Roy le filz qui estoit jeune, en lieu du père qui estoit vieil, et qui laissoit gouverner son royaume par Eunuques, et à leur apetit avoit occis plusieurs des enfants de ses capitaines et de ses amis. Mithridates entendant ceste chose sortit de son logis pour parler à eux, mais ceux qui estoient dedans le camp sortirent incontinent qu'ils les virent pour s'aller joindre avec les fuitifs, lesquels avant que les autres approchassent d'eux, les avoient advertis qu'ils ne vinssent plus avant, s'ils ne vouloient faire quelque chose pour déclarer leur affection envers Pharnaces, leur monstrant quant et quant au doigt Mithridates. Pour raison de quoy iceux soldats voyans qu'iceluy Mithridates s'étoit mis à pied pour se sauver, se meirent à suivre son cheval pour le prendre, et quant et quant retindrent Pharnaces, et le nommèrent leur Roy ; et luy meirent sur la teste, en lieu d'un diadème, un grands chapeau de joncs qu'ils prindrent au Temple. Toutes lesquelles choses voyant Mithridates d'un haut lieu où il estoit, envoya plusieurs messagers l'un sur l'autre devers Pharnaces, luy requerant qu'il luy permist s'enfuir en seureté. En voyant que nul de ses dicts messsagers ne revenoit à luy, craignant d'estre rendu aux Romains appela les soldats de la garde, et ses autres amis qui estoient demeurez avec luy, et les loüa grandement, puis leur commanda qu'ils s'allassent rendre au nouveau Roy, ce qu'ils feirent. Mais aucun d'eux furent en allant tuez par les soldats. Après cela Mithridates tira de la poison [1], qu'il portoit continuellement au pommeau de son épée, et commença à la destremper en la présence de deux de ses filles qu'il nourrissoit encores avec luy, dont l'une s'appeloit Mithridatia, et l'autre Nissa, lesquelles estoient fiancées, l'une au roy d'Égypte, et l'autre au roy de Cypre : icelles voyant ce que leur père vouloit faire luy requirent à grande instance qu'il leur baillast à boire de celle poison avant qu'il la beust, ce qu'il feist voyant leur grande instance : et tout incontinent qu'elles l'eurent prinse cheurent mortes à terre. Mais luy, combien qu'il en eust bu une grande quantité, ne pouvoit mourir, pourtant qu'il avoit dès sa jeunesse usé de contre-poison, qu'on appelle encore aujourd'hui Mithridat de son nom, pour crainte qu'il avoit d'estre empoisonné. Voyant donc un des Capitaines de ses Celtes nommé Bititius, l'appela

1. *Poison* était encore féminin au XVIe siècle.

et luy dit telles parolles : « Tu m'as fait beaucoup de grands services de ta main contre mes ennemis, mais tu ne m'en pourrois point faire de plus grand à présent, que de m'exempter et délivrer du danger où je suis d'estre mené par Pompée en son triomphe : car tu vois maintenant un si puissant Roy et Prince d'un si grand pays qui ne peut mourir par poison, à cause des remèdes qu'il a uséz pour sauver sa vie, entendant que la poison est une chose très dangereuse et domestique aux Rois. Et là où j'ay evité (dit-il) tant d'autres dangers, maintenant ne me suis sceu garder de la trahison et infidélité de mes enfans, de mes amis, et de mes gensdarmes. Après qu'il eut ainsi parlé, Bititius en pleurant chaudement de pitié, le frappa de son espée et luy aida à mourir. En telle manière finit sa vie Mithridates, seizième Roy de Pont après Daire Roy de Perse, et huitième après iceluy Mithridates, qui se rebella des Grecs, et occupa le royaume de Pont. Et estoit lorsqu'il mourut en l'aage de septante huict ou septante neuf ans, dont il en avoit régné cinquante sept, car il vint au royaume de son père en bien jeune aage, lequel il accreut moult grandement [1]. »

D'après Dion Cassius [2], la mort de Mithridate fut encore plus triste. Après avoir vainement tenté de se tuer par le poison et par le fer, Mithridate aurait été achevé par les hommes qu'il avait envoyés contre son fils, et qui se tournèrent contre lui : « Ainsi Mithridate, après avoir éprouvé toutes les extrémités de la fortune, devait finir ses jours d'une façon extraordinaire. Il voulut mourir, sans le désirer; il s'efforça de se tuer, sans y réussir, il chercha lui-même à se détruire par le poison et par le glaive, et c'est par ses ennemis qu'il fut égorgé. »

On voit que même en admettant la version d'Appien, Racine a pris avec l'histoire d'assez grandes libertés, et qu'il a choisi à son gré parmi les faits qu'elle lui présentait. Ses contemporains le lui pardonnaient d'autant moins que c'était faire preuve de savoir que critiquer le poète, et que les derniers moments de Mithridate avaient déjà fait le sujet d'une tragédie française, dont l'auteur s'était moins écarté des récits de Plutarque et d'Appien. Nous voulons parler de la *Mort de Mithridate* [3] de La Calprenède, qui avait obtenu en 1635 un assez grand succès, exalté par quelques-uns des contemporains. Grenailles ne craint pas de dire, dans la *Preface* de son *Innocent malheureux* (1639) : « M. de La Calprenède, pour être venu des derniers, ne laisse pas de tenir le premier rang, » et, passant à la tragédie qui nous occupe, il ajoute : « *La Mort de Mithridate*, qui fut l'essai d'un si bon esprit, passe pour un chef-d'œuvre au jugement des habiles. L'auteur a tort de lui vouloir ravir ses ornements par une modestie recherchée ; on l'estime suivant ce qu'elle est, et

1. XV.
2. XXXVII, 13.
3. *La mort de Mithridate* fut publiée en 1637, « chez Anthoine de Sommaville, au Palais, dans la petite Salle, à l'Escu de France. »

non pas suivant le cas qu'il en fait. On ne défère pas à son opinion en ce qui le touche, pour ce qu'elle est injuste devant que de lui être tant soit peu désavantageuse. Il suffit de dire que si cette pièce n'était excellente, elle n'aurait pas une approbation générale, et qu'elle n'eût jamais causé de si grandes émotions dans les âmes des spectateurs, si elle n'eût été le fruit d'un puissant génie. » L'enthousiasme de Grenailles tient peut-être à ce que La Calprenède et lui sont nés sur les bords de la Garonne ; aussi nous devons attacher plus d'importance à l'opinion de Madame de Sévigné sur les ouvrages de La Calprenède : « Pour les sentiments, j'avoue qu'ils me plaisent, et qu'ils sont d'une perfection qui remplit mon idée sur la belle âme. » Il est vrai qu'elle se cachait de son fils pour lire les vingt-trois volumes de la *Cléopâtre*, et avait honte de s'amuser des grands coups d'épée de cet Artaban, resté proverbial, qui parlait en si mauvais style.

La Calprenède a les allures et les fanfaronnades d'un gascon[1] ; sa Muse, comme celle de Scudéry, a les fiertés mâles d'une amazone, et porte le chapeau crânement penché sur l'oreille. C'est peut-être cet air de famille qui a fait attribuer à Scudéry un *Mithridate*, dont nous ne trouvons plus de traces. Dans la *Préface* de sa *Mort de Mithridate*, La Calprenède, officier dans le régiment des gardes et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, croyait devoir s'excuser tout d'abord d'avoir donné une œuvre au théâtre : « La profession que je fais ne me peut permettre, sans quelque espèce de honte, de me faire connaître par des vers, et tirer de quelques méchantes rimes une réputation, que je dois seulement espérer d'une épée que j'ai l'honneur de porter. » Et il ajoutait que s'il n'avait craint de voir imprimer une mauvaise copie de son manuscrit, il n'eût pas livré sa pièce à l'impression. Il s'excusait, aussitôt après, d'avoir altéré en quelques endroits de sa tragédie les faits historiques. Nous allons voir cependant que sa tragédie, qui ne manque pas de beautés, est restée, à certains points de vue, bien plus fidèle à l'histoire que celle de Racine.

La scène se passe alternativement dans le camp de Pompée, et dans le palais de Mithridate. Pharnace, fils de ce dernier, impatient de monter au trône de son père, s'unit aux Romains contre lui. Pompée accueille bien le traître, et achève de l'attacher à lui par des promesses et par des menaces :

> Surtout souvenez-vous en cette affaire ici
> Que Rome fait les Rois et les défait aussi [2].

Mithridate s'irrite et se désole de la trahison de son fils ; par lui, il perd son royaume, il voit en danger sa vie et celle d'Hypsi-

1. Richelieu lui dit un jour qu'une de ses tragédies était écrite en vers lâches. « Comment, lâches ! s'écria notre Gascon ; apprenez qu'il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède. »
2. II, III.

cratée [1], sa femme, et de Mithridatie et Nise, ses deux filles. C'est là surtout ce qui le préoccupe :

> Et si je souffrais seul, je souffrirais bien moins [2].

Il professe une vive tendresse pour cette Hypsicratée, une amazone intrépide, à laquelle, malgré leur âge, il décerne les noms les plus galants et les plus doux. Il se reproche d'avoir aimé la mère de Pharnace :

> J'ai d'une autre produit un monstre abominable ;
> C'est l'œuvre d'un péché dont tu n'es point coupable ;
> Ainsi que sa naissance il est défectueux,
> Et s'il était ton fils, il serait vertueux [3].

Il ne veut pas tout d'abord autoriser Hypsicratée à combattre à ses côtés :

> Ne t'expose aux dangers qu'un peu plus rarement,
> Puisque, si je te perds, je me perds doublement [4].

Tel est le ton sur lequel parle Mithridate durant trois actes, et il n'agit point. L'intérêt de cette première partie du drame, et nous en sommes désolés pour les partisans de la fidélité historique mal entendue, porte sur un personnage inventé par La Calprenède, sur Bérénice, femme de Pharnace. Tous deux, nous dit Pharnace, s'aimaient chèrement, avant qu'il n'eût quitté son père :

> J'aimai ce que la terre avait de plus aimable,
> Et pour moi mon soleil eut une amour semblable [5].

Mais la trahison de son époux a révolté l'âme honnête et droite de Bérénice ; et si elle adresse à ses belles-sœurs un discours ridicule, qu'aura le tort de développer dans *Horace* la Sabine de Corneille :

> .... Punissez sa femme, et vous le punirez.
> Je sais bien que pour moi son amour est extrême,
> Et, quoiqu'il soit perfide, assurément il m'aime.
> Embrassez ce moyen pour vous venger de lui [6] ;

elle trouve pour se justifier auprès de Mithridate des accents fiers et touchants. Ce rôle est une noble et pure création, digne de

1. Il est question de cette Hypsicratée, dont La Calprenède fait sans motif la seule femme de Mithridate, dans Plutarque (*Vie de Pompée*, trad. Amyot, L) : Mithridate, défait, s'enfuit « seul avec trois autres dont l'une estoit Hypsicratia, l'une de ses concubines, laquelle avoit bien toujours esté hardie et avoit eu cœur d'homme, tellement que Mithridates pour l'amour de cela l'appelait Hypsicrates ; mais lors estant vestue en homme d'armes Persien, et ayant le cheval de mesme, elle ne se trouva jamais lasse ny recruë pour quelques longues courses que feit le roy, ny jamais ne se lassa de servir sa personne, ny de panser son cheval. »
2. I. II.
3. *Ibid.*
4. II, I.
5. II, IV.
6. II, II.

figurer à côté de celles de Corneille, et, si la pièce était mieux écrite, il aurait suffi pour l'empêcher de mourir.

Cependant la ville va être prise ; tout espoir de salut semble être perdu, et Mithridate ne songe plus qu'à mourir :

Allons ensanglanter nos dernières murailles,
Signalons notre fin de mille funérailles,
Faisons à notre gloire un superbe tombeau [1].

C'est alors que Bérénice veut tenter une démarche auprès de son époux; et, malgré les pleurs qui ont fatigué ses yeux, dit Mithridatie,

Ils s'arment des attraits qui l'ont fait soupirer,
Et lancent des regards qui se font adorer :
Si Pharnace résiste aux traits qu'elle décoche,
Je dirai que son cœur est formé d'une roche [2].

L'entrevue a lieu; Pharnace est aux pieds des remparts, sur lesquels se tient Bérénice, et sa passion s'exprime ainsi [3] :

.... Mon âme, quittons ce discours importun,
Cherchons quelque remède à notre mal commun,
Qui de tous mes plaisirs ne permet que la vue;
Et si dans ce palais tu n'es point retenue,
Permets que tes beaux yeux m'éclairent de plus près;
Laisse là Mithridate et tous ses intérêts;
Jette-toi dans les bras d'un mari qui t'adore;
Accorde le remède au feu qui me dévore.

Mais Bérénice lui déclare qu'elle n'abandonnera point Mithridate ; elle le supplie, en termes parfois éloquents, de renoncer à son criminel dessein :

Par cette passion, que mes yeux firent naître,
Par la fidélité que je t'ai fait paraître,
Par ces feux innocents dans nos âmes conçus,
Par ces sacrés serments et donnés et reçus,
Par les chastes flambeaux de l'amour conjugale,
Et par mille témoins d'une amitié loyale,
Ne me refuse point la grâce que je veux.
Ton honneur seulement fait naître tous mes vœux ;
Et que jamais le Ciel ne me soit favorable,
Si toi seul, plus que tous, ne m'es considérable :
Que si mes premiers droits me sont encor permis,
Si tu ne me tiens pas au rang des ennemis,
Si je te puis nommer mon époux et mon âme,
Et si ton cœur retient quelque reste de flamme,
Si du bonheur passé le souvenir t'est doux,
Élève un peu tes yeux, vois ta femme à genoux.
Considère les pleurs qui coulent sur sa face,
Et pour quels ennemis elle attend une grâce :
Je parle pour tes sœurs, pour ton père et pour moi,
Et bien plus que pour nous je demande pour toi.

1. III, I.
2. *Ibid.*
3. III, III.

Et, comme Pharnace objecte les serments qu'il a faits à Pompée, elle s'écrie :

Quels scrupules, bons Dieux! tu crains d'être parjure,
Et non pas d'offenser le Ciel et la nature !
Des serments violés sont des crimes trop grands,
Et tu ne rougis point de trahir tes parents,
De porter le trépas dans le sein de ton père !

Mais Pharnace reste insensible, et Bérénice le quitte sur ce vers :

Crois, si tu me revois, que tu me verras morte.

La démarche de Bérénice ayant échoué, la femme et les filles de Mithridate le supplient de parler à son tour à Pharnace :

Je mourrai mille fois en vous voyant mourir,

s'écrie Hypsicratée, et Mithridate cède malgré lui :

Allons rendre un combat qui m'est plus difficile
Que de rompre les murs de la plus forte ville.
Le ciel m'a vu rougir seulement aujourd'hui :
Je lui donnai la vie, et je l'attends de lui [1].

Cependant, dans le camp de Pompée, les Romains conseillent à Pharnace de faire tuer Mithridate ; mais le fils rebelle repousse le parricide, laissant ainsi prévoir les remords qui l'accableront au dénouement. Mithridate paraît devant son fils, et trouve pour flétrir sa conduite des accents si énergiques que nous ne pouvons nous refuser le plaisir de citer un long morceau de cette œuvre qui n'est pas assez connue :

Ah! Pharnace, tu sais à quoi Rome destine
Ceux qui se sont armés pour sa seule ruine :
La prison et la mort sont les moindres des maux
Qu'un superbe Sénat impose à mes égaux.
Tu le sais, et poussé d'une imprudence extrême,
Tu me peux sans rougir le conseiller toi-même.
Il reste seulement que de ta propre main
Tu m'attaches au char de l'Empereur romain,
Et joyeux de ma honte et de ton infamie,
Triomphes de ton père avec son ennemie.
Charge de fers pesants mon épouse et tes sœurs,
Et t'estimes heureux parmi tant de douceurs.
C'est la gloire d'un fils, c'est ce que la naissance
Me faisait espérer de ta reconnaissance ;
En t'acquittant ainsi tu t'acquittes assez,
Tous les bienfaits reçus sont trop récompensés.
Les soins que j'eus de toi, de tes jeunes années,
Rendent par ton appui les miennes fortunées.
Ah! mon fils, si ce nom m'est encore permis,
En quoi t'ai-je déplu, quel crime ai-je commis,
Qui te puisse obliger à m'être si contraire?
Ne t'ai-je pas rendu tous les devoirs d'un père,
Et de tous les enfants que le Ciel m'a donné (*sic*),
Ne t'ai-je pas toi seul au trône destiné?
Pour te le garantir des puissances romaines

1. IV, II.

N'ai-je pas épuisé tout le sang de mes veines?
N'ai-je pas mieux aimé les malheurs arrivés
Que de voir mes enfants vivre en hommes privés?
A mes propres dépens j'ai recherché ta gloire,
Et tu la veux souiller d'une tache si noire.
Que si tu ne démords d'une telle fureur,
Les siècles à venir en frémiront d'horreur.
Ne viole donc plus les lois de la nature,
Regarde pour le moins celui qui te conjure,
Et si tu te souviens de sa condition,
Le sang sera plus fort que ton ambition [1].

Pharnace demeure inflexible, ce qui lui vaudra les félicitations des Romains; le père alors, honteux d'être descendu jusqu'à la prière, se redresse, et lui dit, justifiant l'auteur d'avoir abaissé tout à l'heure son héros :

..... Si je t'ai prié, ce n'est pas pour mon bien.
Cette soumission fait honte à ma mémoire:
J'ai prié pour tes sœurs, voilà toute ta gloire..
J'ai vécu glorieux, je mourrai dans ma gloire,
Et tu n'obtiendras pas une entière victoire.
Ne m'ayant point privé des secours de ma main,
Tu ne me verras pas au triomphe Romain [2].

La fin de l'acte est refroidie par l'arrivée intempestive d'Hypsicratée, qui, en véritable amazone, est sur le point de provoquer Pharnace en combat singulier.

Après quelques stances de Mithridate [3], la situation devient terrible, si terrible que le cinquième acte de *Rodogune* ne l'est pas davantage, et qu'un poète plus habile que La Calprenède en eût pu tirer un effet prodigieux. Mithridate veut s'empoisonner, pour ne pas tomber vivant aux mains des Romains; sa femme et ses filles viennent le prier de les laisser partager sa mort; il finit par y consentir, et la coupe funèbre circule de main en main. Bérénice, qui entre, aime mieux mourir avec Mithridate que régner avec l'époux criminel qu'elle a tant aimé : elle réclame et obtient sa part du poison. Bientôt elles tombent, l'une après l'autre, autour de Mithridate, qui, s'étant jadis prémuni contre tous les poisons, échappe à la mort commune, et s'écrie:

Et je vois sans mourir la mort de tous les miens!

Malheureusement cette scène terrible est étrangement défigurée par la galanterie surannée de Mithridate pour Hypsicratée. S'il consent à la laisser mourir avec lui, c'est qu'il craindrait de *mécontenter le bel astre de ses jours;* ils s'assurent mutuellement de leur fidélité et s'embrassent, s'embrassent, et s'embrassent encore, en présence des corps de leurs filles, dont ils ne se soucient guère, et de Bérénice mourante, qui essaie en vain à plusieurs reprises de se rappeler

1. IV, III.
2. *Ibid.*
3. V, II. Les quatre derniers vers de ces stances sont toujours sur les même rimes, comme dans les stances du *Cid*.

à eux. Quand les quatre femmes ont expiré, Mithridate va de l'une à l'autre, les priant de l'attendre, et détruisant par ses molles et faibles plaintes tout le pathétique de cette scène, qui eût voulu être écrite par Shakespeare. Il finit par se tuer, et, quand Pharnace arrive, il voit, sur leur trône, Mithridate sanglant et Hypsicratée il voit ses sœurs et sa femme à leurs pieds. Les remords le déchirent[1]; il s'agenouille auprès de Mithridate, et lui demande pardon; puis il s'incline devant le corps de Bérénice :

Et vous à qui les Dieux m'avaient si bien uni,
Indigne possesseur d'un bonheur infini,
Ne vous offensez pas que ce traître vous touche,
Et tout souillé qu'il est baise encor votre bouche;
Mais non, votre vertu se fâche à mon abord.
Souffrez mon entretien comme celui d'un mort :
Il ne respire plus, puisque vous êtes morte.

Mais les Romains interrompent ses plaintes :

.... Délivrons ses yeux de l'horreur de ces morts,
Et pour les inhumer qu'on enlève ces corps.

Sur ces vers grotesques se ferme une tragédie que le mauvais goût et un méchant style ont perdue. Elle méritait d'être mieux écrite; car elle renferme une fort belle scène entre le père et le fils, le rôle de Bérénice est une création remarquable, le dénouement porte à son comble l'horreur tragique, et l'art du poète est digne d'applaudissements, qui nous montre Pharnace, le front ceint de la couronne gagnée par un parricide, venant tomber aux pieds de sa chère Bérénice, que son crime a tuée. De toutes les tragédies que nous avons analysées dans ces *Notices*, la *Mort de Mithridate* de La Calprenède est assurément la plus remarquable, avec les tragédies de Tristan et l'*Aman* de Montcrestien.

Mais la fidélité historique dont se pique La Calprenède et dont on l'a loué n'est pas, à vrai dire, celle qu'il convient d'exiger d'un poète dramatique. L'histoire a des lenteurs dont s'accommode mal la tragédie, la nôtre surtout, qui est une crise. La succession chronologique des événements peut être froide et traînante, et l'action doit courir sur notre théâtre. Ne faisons donc point au poète, une chronique en main, de misérables chicanes ; accordons-lui la liberté de disposer les faits à son gré, pourvu qu'il conserve à son action la vraisemblance, à ses héros leurs caractères. Dans la tragédie de La Calprenède, Mithridate, galant pour sa femme après vingt ans d'union, bavardant toujours, et n'agissant presque jamais, meurt au dénouement avec le plus grand respect pour l'histoire. Racine au contraire a pris parmi les faits ceux qui convenaient à son action, et négligé les autres ; mais il a conservé à son héros sa véritable figure.

1. Son langage est parfois bien ridicule :

Pour mon plus grand bourreau je ne veux que mes yeux ·
Je ne veux qu'œillader ces objets pitoyables.

Lequel a mieux observé la fidélité historique? Nous n'hésitons pas à dire que c'est Racine, nous qui vivons dans un siècle où l'on a enfin compris que l'histoire ne consiste pas dans une liste de dates et dans une série de faits, mais dans l'étude approfondie des diverses civilisations, des institutions et des mœurs.

L'histoire de Rome ne nous montre pas de figures plus curieuses, plus intéressantes que celles de Hannibal et de Mithridate. Grands par leur audace, par leurs talents, par leur haine, ils ont, comme Napoléon, trouvé dans leur défaite même une gloire qui les grandit encore à nos yeux. La fortune leur a tout donné, même le malheur. Dans l'*Iliade* notre admiration reste partagée entre Hector et Achille, jusqu'au jour où la victoire du fils de Pélée fait pencher nos cœurs vers le fils de Priam. La défaite de Mithridate l'a de même sacré pour nous. C'est un de ces intrépides défenseurs de la liberté qui tombent vaincus et mourants pour elle, mais qui sont salués par leurs vainqueurs eux-mêmes et par la postérité. Pompée fit ensevelir avec honneur le corps de Mithridate, et nous qui ne voyons le roi de Pont que dans le lointain des siècles, nous sommes portés à oublier le despote oriental, pour ne nous rappeler que l'adversaire implacable du despotisme romain, le héros auquel Appien a rendu hommage dès le début de son histoire :

« J'estime ceste guerre moult grande, et la victoire encores plus grande, pour laquelle Pompée, qui fut chef en icelle, est encores aujourd'hui à bonne cause surnommé le Grand, attendu la multitude et grandeur des pays, provinces et nations qu'il subjugua à l'Empire Romain : et aussi la longueur du temps que dura icelle guerre, qui furent plus de quarante ans. Et pareillement l'audace, la constance et tolérance de Mithridates, contre lequel il eut affaires, lequel les Romains trouvèrent puissant en toutes choses. Car il avoit en son armée de mer plus de quatre cens navires siens, et si avoit cinquante mille combatans de cheval, et deux cens cinquante mille de pied, ensemble la quantité et munitions d'artillerie, et d'autres instrumens necessaires à la guerre, à la proportion du dict exercite. Et si avoit en son exercite les Rois, et les Princes d'Armenie, et les Scythes qui habitent sur le Pont-Euxin, et sur la palu Meotide, lesquels par eau peuvent venir jusques au Bosphore de Trace. Et non pourtant les Romains, lorsqu'ils eurent celle guerre contre le dit Mithridates, avoient grandes guerres et dissentions civiles entr'eux. Et outre ce il avoit envoyé en Iberie pour esmouvoir celle province contr'eux, et si avoit faict amitié et alliance avec les Celtes, au moyen de quoy il avoit troublé et inquiété par ses escumeurs et corsaires de mer, non pas l'Italie tant seulement, mais toute la mer, qui est depuis Sicile jusques aux colonnes d'Hercules, en manière qu'elle n'estoit seure ne navigable, dont plusieurs citez estoient reduictes à grande necessité de vivres. Et de faict, il semble qu'iceluy homme ne laissa rien à penser ne à faire pour troubler par celle guerre tous les peuples depuis Orient jusques en Occident, les uns ayans la guerre en leurs

pays, les autres donnans aide à l'une des parties, les autres estans molestez par larrecins et pilleries, et les voisins aux lieux où estoit la guerre. Tant fut ceste guerre grande et variable, laquelle finablement remeit les Romains à si grand Empire, que les limites de leur obeysance s'estendoient depuis l'Occident jusques à la rivière d'Eufrates [1]. »

Corneille, s'il avait traité ce sujet, eût fait de Mithridate un héros impeccable, une sorte de Bayard, qui eût sans doute forcé l'admiration plutôt que soulevé la terreur. Rappelons-nous comment il a compris le personnage de Nicomède, et comment il l'a mis à la scène. Nous aurions applaudi un héros beau parleur, grand peut-être autant par la faiblesse de ceux qui l'entourent que par sa grandeur propre, et dont l'audace ironique n'aurait peut-être porté la marque ni d'une contrée particulière ni d'un siècle déterminé. Ce n'est point ainsi que Racine a conçu son personnage. Il n'a point prétendu créer un Mithridate; il a tenté de ressusciter le véritable, avec ses grandeurs et ses faiblesses; et voilà pourquoi son héros a des astuces et des perfidies qu'on lui a reprochées. Le poète a voulu chercher l'homme sous l'intrépide monarque qui lutta contre l'invasion romaine avec autant d'ardeur que Vercingétorix [2]; mettant en relief ses étonnantes qualités, il a entendu ne point dissimuler ses défauts et ses mœurs; tentative hardie, malgré quelques timidités d'exécution, curieuse en tous cas, et qui ne peut être étudiée qu'avec bienveillance à une époque où sont en honneur tous les essais de ce genre [3].

1. Appien, *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, I.

2. Voici, d'après Montesquieu (*Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, VII), les causes qui ont permis à Mithridate de résister si longtemps à la fortune des Romains : « La situation de ses États était admirable pour leur faire la guerre. Ils touchaient au pays inaccessible du Caucase, rempli de nations féroces dont on pouvait se servir; de là ils s'étendaient sur la mer du Pont : Mithridate la couvrait de ses vaisseaux et allait continuellement acheter de nouvelles armées de Scythes; l'Asie était ouverte à ses invasions; il était riche, parce que ses villes sur le Pont-Euxin faisaient un commerce avantageux avec des nations moins industrieuses qu'elles. Les proscriptions, dont la coutume commença dans ces temps-là, obligèrent plusieurs Romains de quitter leur patrie. Mithridate les reçut à bras ouverts ; il forma des légions, où il les fit entrer, qui furent ses meilleures troupes. Enfin les villes de Grèce et d'Asie, voyant que le joug des Romains s'appesantissait tous les jours sur elles, mirent leur confiance dans ce roi barbare, qui les appelait à la liberté. »

3. Théophile Gautier, le 8 novembre 1847, rendait, à propos d'une reprise de *Mithridate*, justice à la conception de notre poète : « *Mithridate* est une des pièces les plus mâles et les plus vigoureuses de Racine. Comme dans certaines peintures de Raphaël on sent l'influence de Michel-Ange, aux musculatures en saillie, aux attitudes puissamment contournées, au luxe de science anatomique; de même, dans la pièce du poete, on devine la préoccupation où il était de Corneille; le caractère du vieux roi de Pont, cet implacable ennemi de Rome, est tracé avec une rare énergie. Racine, sans doute, accusé de mollesse par la critique de son temps, a voulu prouver qu'il pouvait, lui aussi, accuser à grands traits une figure sévère. Quelle hautaine physionomie que celle de ce roi barbare, qui, pour mettre à l'abri de toutes chances sa haine contre le nom romain, habitue lentement son corps au poison, et qui, dans sa cruauté asiatique, mêle les meurtres de femmes à ses projets d'ambition et de conquêtes ! »

Un historien, que nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de citer, nous a laissé de Mithridate un portrait qui, pour être incomplet, ne nous en trace pas moins les grandes lignes de cette gigantesque figure[1] : « Il fut grand de corpulance, ainsi que l'on dict, et qu'on peut veoir à la grandeur de son harnois qu'il envoya en Delphos : et fut d'une si belle complexion, qu'il ne fut quasi jamais malade tant qu'il vesquit; et jusques à la fin de ses jours chevauchoit rudement tous chevaux et jectoit dars et autres traits, et si faisoit en un jour sur divers chevaux apostez en divers lieux mille stades. Il chassoit et conduisoit tout seul un chariot à seize chevaux ; il estoit sçavant des sciences et disciplines des Grecs, et pour ceste cause sacrifioit á leur mode, et si aimoit fort la musique. Il estoit sobre en plusieurs choses, et patient en tous labeurs ; mais aux femmes seulement estoit trop abandonné. » Il nous est maintenant aisé de juger ce que l'éducation et les mœurs orientales avaient dû faire d'un prince doué d'une telle complexion et de semblables goûts. On devine où pouvait entraîner ses soldats un homme sur qui les fatigues et les maladies n'avaient aucune prise, dont l'ivresse et les orgies ne troublaient jamais la raison, qui soulevait son armée par la promesse et par la certitude du succès et de la gloire, et dont on savait la colère terrible. On se rappelait qu'il avait fait en un jour massacrer dans l'Asie Mineure cent cinquante mille citoyens romains, qu'après sa défaite dans les eaux de l'île de Zacynthe, sa cruauté soupçonneuse avait versé le sang de ses alliés[2], et que ses fureurs jalouses s'étaient à plusieurs reprises portées sur ses fils mêmes. Par enthousiasme pour son audace et par crainte de sa férocité, l'Asie marchait docile à la suite de ce prince, qui réunissait à la valeur intrépide d'un Charles le Téméraire l'astuce cupide et cruelle d'un Louis XI. C'est bien sous cet aspect que Racine nous a présenté son héros.

Mais il est une autre face du caractère que le poète n'a pas non plus laissée dans l'ombre : l'amour habitait dans ce cœur à côté de la haine. Sous le ciel ardent de l'Asie Mineure, les passions atteignent une fougue et une impétuosité que ne connaissent point nos contrées plus tempérées et notre civilisation plus britannique. Quel devait donc être l'effet d'un amour de ce genre sur un homme d'un tempérament robuste et sain. qui se livrait au penchant de son cœur avec d'autant plus d'emportement qu'il était vieux et malheureux. Son

1. Appien. *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV.

2. « Doubtant que pour celle deffaicte plusieurs ne se révoltassent contre luy, les uns tout incontinent, et les autres quand ils verroient leur occasion. feit assembler tous ceux qui luy estoient suspects avant le commencement de la guerre, mesmement les Tetrarques et Princes des Galates, qui avaient esté en son armée comme ses amys. et tous ceux qui lui estoient désobéissans. lesquels il feit trestous mourir, ensemble leurs femmes et enfans. excepté trois tant seulement qui s'enfuyrent : assavoir les uns par aucuns de ses soldats qu'il envoya pour les meurtrir par aguet, et les autres qu'il feit assembler en son logis, et après les feit hacher en pièces. Car bien luy sembloit qu'il n'y auroit aucune seurté en son cas quand Sylla s'approcheroit de luy. Et si print tous leurs biens. » (*Ibid.*)

amour grandit de sa rage, et sa rage de son amour. Et voilà que cet amour, qui éclairait d'un rayon de bonheur sa défaite et sa vieillesse, cet amour que le farouche soldat exprimait avec cette délicatesse de langage due au commerce des doux poètes de l'Ionie, cet amour est trahi! Mithridate s'aperçoit que sa passion est subie par Monime; on lui révèle que sa maîtresse aime son fils! Ainsi le même jour a détruit la fortune et brisé le cœur du vieux roi; mais si les défaites n'avaient point abattu sa fierté, la jalousie en triomphe, et le héros s'abaisse à la ruse: il trompera Monime pour découvrir les véritables sentiments de son cœur, pour s'assurer d'un malheur auquel il ne peut encore croire. Ici la comparaison avec l'*Avare* s'offre d'elle-même, et tous les critiques l'ont saisie; pour blâmer Racine, on a mis sur le même plan Mithridate et Harpagon! Nous allons donner la scène de Molière [1], rappelant que la situation est identique, et nous réservant ensuite de marquer les différences profondes qui séparent les deux scènes toutes semblables en apparence.

« Harpagon. Or ça, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

Cléante. Ce qui m'en semble?

Harpagon. Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit.

Cléante. Là, là.

Harpagon. Mais encore?

Cléante. A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche, sa beauté très-médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

Harpagon. Tu lui disais tantôt, pourtant...

Cléante. Je lui ai dit quelque douceur en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

Harpagon. Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle?

Cléante. Moi? point du tout!

Harpagon. J'en suis fâché, car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

Cléante. A moi?

Harpagon. A toi.

Cléante. En mariage?

Harpagon. En mariage.

Cléante. Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût;

1. IV, III.

mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

Harpagon. Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

Cléante. Pardonnez-moi ; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

Harpagon. Non, non. Un mariage ne saurait être heureux, où l'inclination n'est pas.

Cléante. C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

Harpagon. Non. Du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire ; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure ; je te l'aurais fait épouser au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

Cléante. Eh bien, mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur ; il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme, et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments et la crainte de vous déplaire.

Harpagon. Lui avez-vous rendu visite[1] ?

Cléante. Oui, mon père.

Harpagon. Beaucoup de fois ?

Cléante. Assez, pour le temps qu'il y a.

Harpagon. Vous a-t-on bien reçu ?

Cléante. Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

Harpagon. Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

Cléante. Sans doute, et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

Harpagon. A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

Cléante. Oui, fort civilement.

Harpagon. Et la fille correspond-elle fort à votre amour ?

Cléante. Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

Harpagon (*bas à part*). Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret ; et voilà justement ce que je demandais. (*Haut*) Or sus, mon fils, savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour, à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

Cléante. Oui, mon père ; c'est ainsi que vous me jouez ! Eh bien, puisque les choses sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne

1. Remarquez qu'Harpagon cesse de tutoyer Cléante.

quitterai point la passion que j'ai prise pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je m'abandonne pour vous disputer sa conquête; et que, si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON. Comment, pendard! tu as l'audace d'aller sur mes brisées!

CLÉANTE. C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPOGON. Ne suis-je pas ton père et ne me dois-tu pas respect?

CLÉANTE. Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères, et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON. Je te ferai me connaître avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. Point du tout.

HARPAGON. Donnez moi un bâton tout à l'heure. »

La même situation, dans deux drames différents, peut, selon certaines circonstances particulières, selon le caractère des personnages, produire des impressions tout à fait opposées : « En partant du même point, dit avec raison Théophile Gautier, deux poètes peuvent arriver l'un à la gaieté la plus folle, l'autre à la plus haute terreur, selon qu'ils suivent le chemin de la comédie ou de la tragédie. Le sujet des *Précieuses ridicules* est le même que celui de *Ruy-Blas :* un laquais recouvert de l'habit de son maître, qui fait la cour à une femme dans une position supérieure, et qu'on démasque au dénouement. Et pourtant quelle immense différence dans le résultat ! » C'est un procédé de comédie bien connu que celui qui consiste à cacher un personnage derrière une tapisserie, où il écoute ce que disent les acteurs en scène : Elmire contraint Orgon à se dissimuler sous la table tandis qu'elle va recevoir Tartuffe; nous avons ri à cette scène et à bien d'autres semblables ; qui songe à rire lorsque Néron assiste à l'entrevue de Junie et de Britannicus? On sait que Néron n'est content qu'à la vue des pleurs et du sang; ce jeu cruel nous fait donc trembler, car, pour emprunter deux beaux vers à Soumet,

On ne voit dominer dans la profonde salle
Que de Néron absent. l'image colossale.

De même, la situation, qui est comique dans l'*Avare*, où la rivalité du père et du fils ne peut amener que des incidents plaisants, emprunte ici au caractère de Mithridate une horreur tragique. Le spectateur, instruit à l'avance que le roi ne songe à rien moins qu'au meurtre de son fils, suit, le cœur palpitant, les incertitudes de Monime, et voudrait arrêter sur ses lèvres l'aveu qui est un arrêt de mort. On a tué la tragédie française en blâmant des scènes comme celle-ci; si la terreur est produite, qu'importe par quel moyens

pourvu que la vérité des caractères soit conservée? Cette feinte de Mithridate termine et complète le portrait peint par Racine; elle dégrade assez le roi pour nous rendre tout à fait odieux son amour, et d'autre part la sincérité même et la violence de cet amour, excusant jusqu'à un certain point le farouche vieillard, nous laissent pour lui cette admiration que veut nous faire éprouver le poète, et que ressent Monime elle-même. Corneille n'avait pas craint d'abaisser jusqu'à la familiarité le langage du barbare Attila; Racine n'a pas redouté, en nous montrant les côtés les moins nobles du caractère de Mithridate, d'humaniser un peu la tragédie, c'est-à-dire de la faire descendre de ses hauteurs de convention et de la rapprocher de nos mœurs. Le XVIIIe siècle ne suivit pas Corneille et Racine dans cette voie, où la tragédie aurait rencontré peut-être plus de chances de longévité.

Pour nous, si quelque partie du rôle de Mithridate nous paraît prêter le flanc à la critique, c'est la dernière. Malgré l'habileté avec laquelle le poète, préparant son dénouement, nous a montré, durant tout le cours du drame, la haine du vieux roi contre Rome plus violente encore que son amour pour Monime, nous n'admettons point que la reconnaissance du héros l'emporte à la dernière scène sur la jalousie de l'amant, et nous nous associons dans une certaine mesure aux éloges ironiques dont le *Mercure* a salué ce dénouement[1]. Mithridate, dans Appien, pardonne à Pharnace, son fils chéri, qui l'avait trahi comme roi; il ne lui eût point pardonné s'il l'avait trahi comme amant. Ce dénouement nous prouve que Racine a réglé sa pièce d'après la logique du théâtre, qui n'est pas toujours celle de la nature. Ce Mithridate si original et si terrible dans les premiers actes finit en héros banal de tragédie, et le poète a oublié que dans ce cœur, dont il nous avait fait voir tous les replis, il n'y avait point de place pour la clémence[2].

1. Le père Brumoy veut que Racine ait imité le dénouement des *Trachiniennes* de Sophocle; dans la pièce grecque, Hercule mourant ordonne à son fils Hyllus d'épouser la jeune Iole, qu'il aimait lui-même :

> Ταύτην, ἐμοῦ θανόντος, εἴπερ εὐσεβεῖν
> Βούλει, πατρῴων ὁρκίων μεμνημένος,
> Προσθοῦ δάμαρτα, μηδ' ἀπιστήσῃς πατρί·
> Μηδ' ἄλλος ἀνδρῶν τοῖς ἐμοῖς πλευροῖς ὁμοῦ
> Κλιθεῖσαν αὐτὴν ἀντὶ σοῦ λάβῃ ποτὲ,
> Ἀλλ' αὐτὸς, ὦ παῖ, τοῦτο κήδευσον λέχος.

Mais la situation est bien différente; Hyllus n'aime pas Iole, et la refuse tout d'abord; Hercule n'a jamais été jaloux de son fils; il n'y a en somme aucune ressemblance entre les *Trachiniennes* et *Mithridate*.

2. Au dénouement de son drame des *Noces d'Attila*, représenté avec succès dernièrement à l'Odéon, M. de Bornier, qui voulait sauver l'épouse d'Attila, la vertueuse Hildiza, a eu recours à un subterfuge. La loi des Huns ne rend pas d'honneurs au corps de l'homme qui a péri sous les coups d'une femme; aussi Attila, saignant de la blessure mortelle que vient de lui faire la reine, mais voulant faire croire qu'il s'est frappé de sa propre main, la défend lui-même contre les fureurs du peuple, et meurt en la protégeant. Du moins ne la donne-t-il pas lui-même à son fils, qui en est épris. Le dénouement des *Noces d'Attila* nous semble plus logique que celui de *Mithridate*.

Ce dénouement était en partie imposé à Racine par l'élément romanesque qu'il a introduit dans sa tragédie, et qu'il nous reste à apprécier. Les historiens anciens nous disent que Mithridate avait sacrifié à ses craintes plusieurs de ses femmes, et trois de ses fils. Racine a ressuscité deux d'entre ces victimes, Monime et Xipharès, et uni leurs mains sur le corps de Mithridate. Il suppose que Monime, donnée sans amour à Mithridate par ses parents, a été, comme on l'aurait dit il y a deux siècles, épousée par procuration; elle a été amenée par Arbate à Nymphée, juste au moment où la guerre en arrachait Mithridate, et la douce jeune fille, sans appui, sans protecteur, loin de sa patrie qu'elle pleure, reste de longs mois livrée à elle-même, sentant le sacrifice s'augmenter de l'attente même du sacrifice. Le bruit de la mort de Mithridate conduit à Nymphée Xipharès, qui aime depuis longtemps Monime, et que Monime aime en secret; voilà le roman engagé. Des deux personnages qu'il met en scène, l'un, Xipharès, avec la douceur élégante de sa parole et l'exquise politesse de sa tenue, mérite, à cause de sa délicatesse même, les reproches qui lui ont été adressés. Ce n'est point là le fils du roi de Pont ; ce personnage n'a point les mœurs de son pays et de son temps; il est contraire à la vérité historique. Monime, elle, est une des plus pures et des plus gracieuses créations de Racine. C'est, dans une pièce qui n'est point imitée du grec, la figure la plus grecque que le poète ait dessinée, et à la mélancolie attendrie d'une fille d'Ionie elle joint la fierté vaillante d'une femme de Corneille. Issue, comme toute héroïne tragique qui se respecte, de glorieux ancêtres, elle a reçu avec leur sang une mâle vertu, qui l'élève au-dessus du reste des filles grecques. Philopœmen, son père, a péri sous les coups des Romains, parce que Monime allait devenir l'épouse de Mithridate ; dans sa haine des Romains, Monime puise une vive admiration pour leur implacable ennemi, et même cette admiration se changerait facilement en affection, si Mithridate consentait réellement à la donner à Xipharès. Lorsque le roi l'a trompée par un indigne artifice, elle change tout à coup d'attitude en face de lui; l'hymen qu'elle acceptait, elle le refuse : elle se donnait sans amour, elle ne se donne pas sans estime. Mais dès que Mithridate aura réparé sa faute, dès qu'il se sera relevé à ses yeux, Monime oubliera tout; elle épargnera aux regards mourants du vieux roi le spectacle de sa joie, et ne lui fera entendre que des paroles d'admiration :

> Vivez, Seigneur, vivez, pour le bonheur du monde,
> Et pour sa liberté qui sur vous seul se fonde !

Elle a l'âme si noble et si fière que Mithridate grandit encore à nos yeux des sentiments qu'il lui inspire, et que, d'autre part, il est permis d'affirmer que dans l'amour de Monime pour Xipharès il entre beaucoup de son admiration pour Xipharès et pour Mithridate lui-même. C'est à cette générosité d'âme, c'est à la façon dont elle

obéit au devoir qui lui ordonne de dire adieu à celui qu'elle aime et dont elle est aimée que Monime doit son allure cornélienne[1]. Mais Racine n'a point oublié qu'il faisait parler une fille d'Ionie :

Ephèse est mon pays ;

tels sont les premiers mots que prononce Monime, alors qu'elle veut se peindre à Pharnace tout entière. Une actrice, qui dut son succès retentissant et prolongé, non pas à l'engouement de la mode, mais à une étude forte et approfondie de son art, Mademoiselle Clairon, a laissé dans ses *Mémoires* quelques pages excellentes sur Monime, dont on retrouvera la plus grande partie dans nos notes, et ces pages commencent par des considérations sur l'éducation que recevaient les jeunes filles de la Grèce. Ce n'est point là un exorde brillant et académique ; il est tiré du fond même du sujet. La timide Monime, élevée dans l'ombre du gynécée, d'où elle n'est sortie que couverte d'un voile pour figurer dans quelque fête religieuse, ne songe point à protester contre l'ordre de ses parents ; elle obéit à son destin, sans se plaindre ; que sert aux mortels de se révolter contre la fatalité[2] ? Elle souffre et elle pleure, mais tout bas ; de là cette grâce touchante, et ce charme mélancolique ; et de là aussi l'énergie singulière que prendront au IVe acte les protestations prononcées par Monime avec une fermeté douce ; point de cris, comme serait en cas pareil tentée d'en pousser une héroïne de Corneille ; les cris et les injures sont quelquefois un signe de faiblesse ; à quoi bon des plaintes et des reproches, quand on est résigné à mourir ? Et Monime a pris cette résolution. Elle ne la jette pas à la face de Mithridate, en grands vers pompeux ; elle la laisse entendre, simplement ; mais qui connaît Monime la comprend à demi-mot :

Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi
Que le lit d'un époux qui m'a fait cet outrage.

La mort est pour elle une délivrance ; aussi voit-elle venir avec joie la coupe empoisonnée :

Dites, dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté
Je reçois le plus cher et le plus souhaité.

Jouet infortuné du sort, elle subit le malheur, sans avoir en rien mérité ses persécutions. Notre théâtre tragique a des figures aussi pures ; il n'en a pas d'aussi touchante que Monime ; mais il n'est pas aussi de rôle plus terrible à aborder pour une actrice.

1. On a souvent, et à bon droit, comparé Monime à la Pauline de *Polyeucte ;* on peut à toutes deux comparer la Zénobie que Crébillon a peinte dans sa tragédie de *Rhadamisthe et Zénobie*. L'âpre rudesse de Crébillon s'est adoucie pour dessiner ces traits gracieux, et cette chaste figure attire encore l'attention après celles de Pauline et de Monime. On trouvera citées dans nos notes quelques parties du rôle de Zénobie.

2. Nous trouvons cette idée très ingénieusement développée dans une étude inédite sur Monime de M. Paul Morillot, professeur de rhétorique à Vesoul.

La grandeur du caractère de Mithridate et le charme de celui de Monime furent cause que la partie historique et la partie romanesque de la tragédie contribuèrent à égal titre à en assurer le succès ; Robinet, dans sa *Gazette*, nous en donne un témoignage précis, déclarant que l'auteur

> A ce sujet fort bien traité ;
> Et qu'on y peut en vérité
> Quantité de grands vers entendre,
> Et quantité d'un style tendre.

On admirait cette langue qui, dans certaines scènes, rivalisait d'énergie avec la langue de Corneille, et qui, dans certaines autres, savait trouver une délicatesse d'expression égale à la délicatesse des sentiments ; tout le monde était de l'avis de Madame de Coulanges, qui écrivait, dès le 24 février 1673, à son amie, la marquise de Sévigné : « *Mithridate* est une pièce charmante. On y pleure ; on y est dans une continuelle admiration. On la voit trente fois, on la trouve plus belle la trentième que la première. » Le roi, qui avait une affection toute particulière pour cette tragédie, comme le mentionne Dangeau dans son *Journal*, à la date du 5 novembre 1684, la fit représenter assez souvent à la cour [1]. Lorsque Monsieur donna, le 4 mai 1673, une fête brillante à Saint-Cloud pour Madame de Guise, pour le duc de Montmouth, récemment revenu d'Angleterre, pour la princesse de Monaco, et l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Angleterre, la *Gazette* nous dit que « l'on entra dans un salon extraordinairement éclairé, et paré d'une merveilleuse profusion de fleurs dans des vases et cuvettes d'argent ; et la compagnie y fut très-agréablement divertie de la représentation de *Mithridate* du sieur Racine par la seule troupe Royale. » C'est encore sur la même scène que Monsieur et Madame firent représenter *Mithridate*, lorsqu'ils reçurent à Saint-Cloud, le 9 mai 1680, la nouvelle Dauphine : « Après le souper, dit le *Mercure galant*, toute la cour passa chez Madame, où l'Hôtel de Bourgogne joua le *Mithridate* de M. Racine avec la petite comédie du *Deuil*. Le lieu qui devait servir de théâtre était préparé dans l'ancien salon. Des paravents d'une très-grande beauté, entre lesquels étaient des guéridons d'argent, portant des girandoles garnies de bougies, faisaient la décoration de ce théâtre. Entre chaque guéridon on voyait des pots remplis de toutes sortes de fleurs avec des vases et des cuvettes d'argent. Au fond du théâtre, il y avait une manière d'amphithéâtre dressée dans la grande croisée qui regarde Paris. Cet amphithéâtre était plein de girandoles garnies de bougies, de vases, d'autres ouvrages d'argent remplis de fleurs. » C'est au milieu d'un décor semblable

1. *Mithridate* était, comme *Nicomède*, une pièce qui devait plaire aux soldats. Aussi, lorsqu'en 1694, à Québec, au Canada, le comte de Frontenac, gouverneur et lieutenant général pour le roi, engagea, en dépit de l'évêque, les jeunes officiers à jouer la comédie pour se distraire, les deux pièces choisies furent *Nicomède* et *Mithridate*.

qu'*Iphigénie* parut pour la première fois : le cadre aide à comprendre certains détails du tableau ; l'élégant costume de Monime et d'Iphigénie nous prépare aux délicatesses de leur cœur.

A la ville, *Mithridate* n'avait pas moins de succès qu'à la cour. De 1680 à 1700, M. Despois en a compté 91 représentations. Seules, *Phèdre* et *Andromaque* en ont fourni un plus grand nombre. Depuis l'année 1700 jusqu'à la Révolution, si *Mithridate* est loin d'atteindre la vogue des *Plaideurs*, et d'exciter l'admiration toujours croissante qui entoure *Phèdre*, si cette tragédie est jouée un peu moins souvent qu'*Iphigénie* et qu'*Andromaque*, elle compte cependant à la ville 255 représentations. Elle n'avait pas encore été reléguée au nombre des tragédies dites de second ordre, et vouées par cela même à l'indifférence du lecteur. Nous avons trouvé à la bibliothèque de Tours [1] une parodie de la dernière scène de *Mithridate* écrite au XVIII[e] siècle. Si nous la citons ici, bien qu'elle soit d'une incontestable médiocrité, c'est qu'elle atteste qu'on lisait beaucoup au XVIII[e] siècle *Mithridate* et *Iphigénie*, dont une scène, la dispute entre Achille et Agamemnon, est également parodiée dans ce manuscrit [2]. Lorsque la satire politique veut s'exercer aux dépens de quelqu'un, elle doit, sous peine de perdre son temps, chercher, pour la parodier, une pièce que tout le monde connaisse, ou bien la plaisanterie perd son sel. Les interlocuteurs de cette scène sont le Roi et les cardinaux de Tencin et Fleury :

LE ROI.

Ah ! Que vois-je ! Monsieur, quel état est le vôtre !

LE CARDINAL FLEURY.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre.
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié ;
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Par les pleurs de mon Roy n'est que trop honorée.
J'ai régi vos États autant que je l'ai pu.
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Seigneurs et de leur tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie ;
Et j'ose me flatter qu'un ministre fameux,
Qu'une pareille haine a signalé contre eux,
N'a pas plus abaissé leur orgueil et leur gloire,
Et de jours malheureux plus rempli leur histoire.
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein
J'aie (*sic*) mis avant ma mort à ma place Tencin.
Mais du moins quelque joie en mourant me console :
Je meurs environné d'ennemis que j'immole.
J'ai signé de Fouquet l'exil de cette main,
Et mes derniers regards ont proscrit Chauvelain.
A ce cher cardinal je dois cette fortune ;
Il épargne à mes yeux leur présence importune.
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que ma place eut de plus éclatant ?
Frédéric soutiendra bien (*sic*) le poids de la Couronne
A Votre Majesté souffrez que je le donne ;

1. Manuscrit 931.
2. Voir *Iphigénie*, note du vers 1424.

Et tous les vœux enfin que j'exigeais de vous,
Pour mon ami Tencin je les demande tous.

LE CARDINAL DE TENCIN.

Vivez, Monsieur, vivez pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier nos sentiments aux vôtres (*sic*).
Vivez pour triompher de Bellisle vaincu,
Pour ranger.....

LE CARDINAL FLEURY.

C'en est fait, je n'ai que trop vécu.
Sire, songez à vous ; gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt vous les verrez de fureur transportés
Jusque dans vos Etats fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon Tombeau des soins dont je vous quitte.
Tant d'illustres Français en Bohême entassés
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez.
Faire une prompte paix est l'unique remède.
Pour un temps plus heureux...

LE ROI,

Moi, Monsieur, que je cède,
Que le Prusse impuni, que l'Anglais triomphant
N'éprouvent pas bientôt...

LE CARDINAL FLEURY.

Non, je vous le défend.
Tôt ou tard Frédéric rendra la Silésie.
Fiez-vous en soin de la Reine de Hongrie (*sic*) [1].
Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits.
Je sens que je me meurs ; approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement plus consolant que triste,
Cassegrin vous dira si je suis fouquetiste.

LE CARDINAL DE TENCIN.

Il expire ! ah ! Seigneur !

LE ROI.

Calmez votre douleur.
Et venez au public montrer son successeur.

Mais à la ville, depuis la fin du XVIIIe siècle, la vogue de *Mithridate* a décliné ; voilà pourquoi, dans sa *Notice sur mademoiselle Rachel* [2], M. Védel s'est cru en droit d'écrire : « Cette pièce ne s'était jamais soutenue au Théâtre Français. Longtemps après Saint-Prix, Talma en avait fait une reprise qui ne fut pas fructueuse, malgré l'immense talent qu'il y déploya. » La Comédie Française a donné tout dernièrement une reprise de *Mithridate*, sans succès ; peut-être faut-il attribuer cet échec, comme celui plus récent encore d'*Iphigénie*, à la faiblesse de l'interprétation [3].

1. Ce vers est moins faux qu'il n'en a l'air ; on doit le lire ainsi :

Fiez-vous en aux soins de la reine d'Hongrie.

On trouve cette élision dans une lettre que Racine écrit de Paris à son fils Jean-Baptiste le 12 septembre 1698 : « M. Le Verrier lui donna de la reine d'Hongrie. »

2. P. 43.

3. La vertu farouche du comédien Riccoboni eût été ravie de cet insuccès de *Mithridate* ; voici en effet comment il appréciait cette tragédie : « Il n'y a que la corruption du siècle qui ait pu faire tolérer sur la scène la passion d'amour traitée de la manière dont elle l'est dans *Mithridate*. Deux frères amoureux de la fiancée de leur père ! Je ne m'arrête pas au mérite de l'auteur, pour avoir bien

En 1678, Charles Lee a fait jouer en Angleterre un *Mithridate*. Était-ce une adaptation de la tragédie de Racine? Nous n'en savons rien, et nous ne pouvons en préjuger par le titre seul; car, en 1728, Apostolo Zeno, qui avait imité l'*Andromaque* et l'*Iphigénie* de Racine, fit représenter en Italie un *Mithridate* qui, malgré le titre, ne rappelle en rien celui de notre poète. Cette pièce, inspirée par la *Théodore* de Corneille et par l'*Inès de Castro* de La Motte, est curieuse en ce que Mithridate, qui lui donne son nom, n'y est qu'un comparse. Il a épousé en secondes noces Ladice, veuve de Tigrane, qui a eu de son premier lit deux filles, Apamea et Eupatia; cette dernière lui a été enlevée tout enfant. Ladice veut marier Apamea à Pharnace, fils de Mithridate; mais ce prince a épousé en secret la jeune Aristia. Ladice prétend le forcer à renvoyer sa femme, et Mithridate fait arrêter son fils, comme allié des Romains, qui arrivent là on ne sait trop pourquoi. Sur les prières d'Apamea, le roi et la reine pardonnent à Pharnace, et l'autorisent à épouser publiquement Aristia; Ladice, comme la Cléopâtre de *Rodogune*, a formé le projet d'empoisonner Aristia à l'aide de la coupe nuptiale; mais elle apprend que cette Aristia n'est autre qu'Eupatia, la fille qu'elle avait perdue; elle lui arrache la coupe des mains, et Mithridate, pour prendre part à la pièce, embrasse tout le monde avant la chute du rideau. Cette œuvre ridicule ne relève en rien du *Mithridate* de Racine.

Aucun poète, en France, n'osa reprendre le sujet traité par le maître. Quelques écrivains imitèrent seulement certaines parties de l'œuvre de Racine. Nous avons signalé Crébillon et *Rhadamisthe et Zénobie;* mentionnons aussi Campistron et la moins faible de ses tragédies, *Andronic*. Ce jeune disciple de Racine a placé à Constantinople le même sujet qu'a traité Schiller dans son *Don Carlos;* la rivalité du père et du fils, la passion chaste d'Irène, devenue la belle-mère de celui qu'elle comptait épouser, rappellent par plus d'un point Mithridate, Xipharès et Monime. Mais la pièce de Campistron ne mérite pas une analyse, malgré les éloges que lui prodigue Voltaire : « J'avancerai même que c'est la diction seule qui abaisse M. Campistron au-dessous de M. Racine. J'ai toujours soutenu que les pièces de M. Campistron étaient pour le moins aussi régulièrement conduites que celles de l'illustre Racine : mais il n'y a que la poésie

traité un sujet si épineux ; je ne regarde que le sujet en lui-même ; car il est bien moins question au Théâtre de la Réformation de savoir si les auteurs ont de l'esprit, que d'être assuré que leurs pièces sont extrêmement correctes pour les mœurs, et ne peuvent causer aucune mauvaise impression dans le cœur des spectateurs. Si donc l'auteur de *Mithridate* a fait paraître dans cette pièce beaucoup d'esprit et d'imagination, je dis qu'il les a employés en pure perte, puisqu'au lieu de corriger et d'instruire, il ne nous présente que de mauvais exemples, et qu'il donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs et à la bienséance. Je ne crois donc point que la tragédie de *Mithridate* puisse en aucune façon être conservée. » (*De la Réformation du Théâtre*, p. 240-241.) Il est curieux d'opposer ce jugement à celui de de Visé, par lequel nous ouvrons cette *Notice*.

de style qui fasse la perfection des ouvages en vers. » Les morceaux que nous donnons de l'*Andronic* feront voir que Voltaire a raison de trouver faible le style de Campistron; nous engageons, dans leur intérêts, nos lecteurs à nous croire sur parole, lorsque nous leurs affirmons que les plans de Campistron ne valent pas mieux que son style. Le disciple ne fait guère honneur à son maîtres.

Malgré l'admiration qu'un illustre étranger, Charles XII, professait, au dire de Voltaire[1], pour *Mithridate*, qu'il préférait à toutes les tragédies françaises, cette tragédie a été moins souvent traduite que les quatre derniers poèmes de Racine. En 1679, parurent à la fois trois traductions hollandaises, suivies d'un quatrième en 1700. L'Allemagne eut trois versions de *Mithridate* au XVIII[e] siècle, et l'Italie trois également. Enfin, vers la fin du siècle dernier, un anonyme publia à Barcelone une traduction espagnole de la tragédie de Racine en vers hendécasyllabiques assonants.

Paris, avril 1881.

1. *Hist. de Charles XII*, chap. V. Ainsi *Mtihridate* était la tragédie favorite de trois héros : Louis XIV, Charles XII, et le prince Eugène.

MITHRIDATE

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES [1].

1673 [2]

1. Ce n'est que fort tard qu'on a pris l'habitude de joindre au titre de la pièce représentée le nom de l'auteur. On lisait, en 1797, dans le *Censeur dramatique* rédigé par Grimod de la Reynière : « Nous n'approuvons pas l'habitude qu'on a prise de nommer sur l'affiche l'auteur de chaque pièce annoncée. Autrefois on avait fait de cela une distinction très-marquée. Les auteurs célèbres jouissaient seuls de ce privilége ; encore ne s'accordait-il qu'à ceux qui n'étaient plus. Voltaire, dans sa vieillesse, était le seul auteur vivant nommé sur l'affiche de la Comédie Française ; et personne sans doute ne pouvait se plaindre d'un honneur aussi bien mérité. D'ailleurs, le public d'alors était assez au fait du répertoire pour savoir toujours de qui était tel ou tel ouvrage, sans avoir besoin de l'apprendre de l'affiche. Si quelque spectateur, par hasard, l'ignorait, il lui était bien facile de l'apprendre de ses voisins ; cela établissait entre eux des conversations souvent utiles, et pour celui qui ne rougissait pas d'interroger et pour ceux qui étaient à portée d'entendre.... Nous croyons donc qu'il eût été avantageux aux progrès de l'art de maintenir la distinction établie sur l'affiche entre les noms des auteurs. C'était un moyen d'émulation pour les jeunes écrivains, qui pouvaient ambitionner la gloire d'y être nommés un jour, sinon comme Voltaire, de leur vivant, au moins lorsque la postérité aurait classé leurs talents et leurs ouvrages. L'usage actuel est, nous en convenons, plus commode pour les spectateurs modernes, et satisfait davantage l'amour-propre des auteurs, qui lisent avec complaisance leurs noms sur les murailles. » (II, 215-217.)

2. Les frères Parfaict nous disent que *Mithridate* fut représenté sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne au mois de janvier 1673. Le 12 de ce mois, Racine fut reçu à l'Académie. Le *Mercure* rend compte dans sa lettre d'abord de cette réception, puis du succès de la tragédie nouvelle. On a conclu de l'ordre dans lequel sont relatés ces deux événements que *Mithridate* ne parut qu'après la réception à l'Académie, et l'on place généralement la première représentation de *Mithridate* le vendredi 13 janvier 1673.

PRÉFACE.

Il n'y a guère de nom plus connu que celui de Mithridate[1]. Sa vie et sa mort font une partie considérable de l'histoire romaine. Et sans compter les victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses seules défaites ont fait presque toute la gloire de trois des plus grands capitaines de la république : c'est à savoir, de Sylla, de Lucullus, et de Pompée[2]. Ainsi je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes auteurs. Car, excepté quelque événement que j'ai un peu rapproché par le droit que donne la poésie[3], tout le monde reconnaîtra aisément que j'ai suivi l'histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y a guère d'actions éclatantes dans la vie de Mithridate qui n'aient trouvé place dans ma tragédie. J'y ai inséré tout ce qui pouvait mettre en jour les mœurs et les sentiments de ce prince, je veux dire sa haine violente contre les Romains, son grand courage, sa finesse, sa dissimulation[4], et enfin cette jalousie qui lui était si naturelle, et qui a tant de fois coûté la vie à ses maîtresses[5]. La seule chose qui pourrait n'être pas aussi connue que le reste, c'est le dessein que

1. Il s'agit de Mithridate III, surnommé Eupator, septième roi du Pont, qui vécut soixante-douze ans, et resta soixante ans sur le trône.

2. Cette fin de phrase ne se trouve pas dans l'édition *princeps*.

3. Monime et Xipharès étaient, au témoignage des historiens, morts avant Mithridate ; mais ces personnages ont joué dans l'histoire un rôle assez effacé pour que l'on ne puisse reprocher à Racine d'avoir prolongé deux vies si obscures.

4. Ainsi, c'est bien à dessein de compléter le portrait de son héros que Racine met dans sa bouche ces paroles perfides qui abusent la fière et loyale Monime.

5. Cette phrase et celle qui précède ne se rencontrent pas dans l'édition de 1673. — Racine fait allusion ici au passage suivant de Plutarque (*Lucullus*, trad. Amyot, XXXII) : « Là fut aussi prise l'une des sœurs de Mithridates, nommée Nyssa, à qui la prise fut salutaire, là où ses autres femmes et sœurs que l'on pensait avoir reculées plus loing du danger, et mises en païs de plus grande seureté près la ville de Pharnacie, moururent piteusement et misérablement : car Mithridates envoya devers elles l'un de ses valets de chambre nommé Bacchilides leur porter nouvelles qu'il leur convenoit à toutes mourir. Il y avait, entre plusieurs autres dames, deux sœurs du roy, Roxane et Statira, qui avaient bien quarante ans chacune, et toutefois n'avoient jamais esté mariées, et deux de ses femmes espousées, toutes deux du païs d'Ionie, l'une appelée Bérénice, native de l'isle de Chio, et l'autre Monime, de la ville de Milet. »

je lui fais prendre[1] de passer dans l'Italie. Comme ce dessein m'a fourni une des scènes qui ont le plus réussi[2] dans ma tragédie, je crois que le plaisir du lecteur pourra redoubler[3], quand il verra que presque tous les historiens ont dit ce que je fais dire ici à Mithridate[4].

Florus, Plutarque et Dion Cassius[5] nomment les pays par où il devait passer. Appien d'Alexandrie entre plus dans le détail[6]. Et après avoir marqué les facilités et les secours que Mithridate espérait trouver dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'armée[7], et que les soldats, effrayés de l'entreprise de son père, la regardèrent comme le désespoir d'un prince qui ne cherchait qu'à périr avec éclat[8].

Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action de ma tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connaître à Mithridate les secrets sentiments de ses deux fils[9]. On ne peut prendre trop de précaution pour ne rien mettre sur le théâtre qui ne soit très nécessaire. Et les plus belles scènes sont en danger

1. Var. — « Que je fais prendre à Mithridate » (1673).

2. Un moderne écrirait peut-être : « une des scènes les plus réussies. » Cette affreuse locution eût épouvanté Racine.

3. *Redoubler*, au sens neutre, c'est : augmenter du double. Ainsi, dans Corneille (*Cinna*, II, i) :

Votre gloire redouble à mépriser l'empire.

4. Racine a raison de dire le plaisir *du lecteur;* car, pour le spectateur, il demande plutôt du pathétique et de l'intérêt qu'une fidélité scrupuleuse à l'histoire.

5. « Colchis tenus jungere Bosporon, indè per Thraciam, Macedoniam et Græciam transilire, sic Italiam nec inopinatus invadere tantum cogitavit. » (Florus, III, v.) C'est dans la *Vie de Pompée* que Plutarque prête à Mithridate le désir de pénétrer en Italie par le pays des Scythes et par celui des Péoniens. Dion Cassius (XXXVII, xi) raconte que Mithridate voulait mettre à profit le séjour de Pompée en Syrie, pour se rendre vers le Danube à travers la Scythie, et de là descendre en Italie.

6. Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XIII) nous dit que Mithridate voulait « passer par le pays de Thrace en Macédoine, et de là au pays des Péoniens et d'iceluy par les montagnes entrer en Italie. Et pour mieux confirmer l'alliance avec lesdits Princes de Meotide, maria aucunes de ses filles aux plus puissants d'entre eux. » Pour l'alliance avec les Gaulois, voir nos notes sur la scène i de l'acte III.

7. Var. — « Pour révolter toute l'armée. » (Ed. de 1673.)

8. La superstition populaire contribua aussi à perdre Mithridate : « Les peuples d'Arménie ayant vu des couronnes peintes sur les flots au passage de Mithridate, jugèrent que le bonheur de son règne ne serait pas de longue durée, parce que le vent qui avait formé les couronnes sur la mer les avait effacées. » (P. Sénault, *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne*.)

9. C'est en effet une des choses qu'il faut admirer dans *Mithridate ;* comme dans *Andromaque*. le sujet est double, mais l'art du poète est si grand que l'on ne s'aperçoit pas d'abord de cette duplicité d'action.

d'ennuyer, du moment qu'on les peut séparer de l'action, et qu'elles l'interrompent au lieu de la conduire vers sa fin[1].

Voici la réflexion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mithridate : « Cet homme était véritablement né pour entreprendre de grandes choses. Comme il avait souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, il ne croyait rien au-dessus de ses espérances et de son audace, et mesurait ses desseins bien plus à la grandeur de son courage qu'au mauvais état de ses affaires ; bien résolu, si son entreprise ne réussissait point, de faire une fin digne d'un grand roi, et de s'ensevelir lui-même sous les ruines de son empire, plutôt que de vivre dans l'obscurité et dans la bassesse[2] ».

J'ai choisi Monime entre les femmes que Mithridate a aimées. Il paraît que c'est celle de toutes qui a été la plus vertueuse[3], et qu'il a aimée le plus tendrement. Plutarque semble avoir pris plaisir à décrire le malheur et les sentiments de cette princesse[4]. C'est lui qui m'a donné l'idée de Monime; et c'est en partie sur la peinture qu'il en a faite que j'ai fondé un caractère que je puis dire qui n'a point déplu. Le lecteur trouvera bon que je rapporte ses paroles telles qu'Amiot les a traduites[5]. Car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne[6].

« Celle-cy estoit fort renommée entre les Grecs, pour ce que quelques sollicitations que luy sceust faire le Roy en es-

1. Ceci pourrait bien être une critique dirigée en passant contre quelques scènes du théâtre de Corneille. — La *Préface* finissait ici dans l'édition *princeps*. Il est probable que l'on aura adressé à Racine des reproches, qu'il voulut réfuter, l'histoire à la main.

2. Racine a réuni et mêlé ici deux phrases de Dion Cassius (*Hist. rom.*, XXXVII, XI) : « .... Τῇ βουλήσει πλέον ἢ τῇ δυνάμει νέμων.... φύσει τε γὰρ μεγαλοπράγμων ὤν, καὶ πολλῶν μὲν πταισμάτων, πολλῶν δὲ καὶ εὐτυχημάτων πεπειραμένος, οὐδὲν οὔτε ἀτόλμητον οὔτε ἀνέλπιστον οἱ εἶναι ἐνόμιζεν. Εἰ δὲ δὴ καὶ σφαλείη, συναπολέσθαι τῇ βασιλείᾳ μετὰ ἀκεραίου τοῦ φρονήματος μᾶλλον ἢ στερηθεὶς αὐτῆς, ἔν τε ταπεινότητι καὶ ἐν ἀδοξίᾳ ζῆν ἤθελεν. »

3. Il est à remarquer que Plutarque parle tout autrement de Monime dans la *Vie de Pompée* que dans la *Vie de Lucullus*. Il raconte que dans la forteresse de Cénon Pompée trouva parmi les papiers de Mithridate « des lettres lascives d'amour, de Monime à luy, et de luy à elle. » (Trad. Amyot, V.) Nous voilà bien loin de la chaste et pure figure esquissée dans la *Vie de Lucullus*.

4. Monime ne peut être appelée princesse que par suite de son union avec Mithridate; car elle n'est pas sortie d'un sang royal.

5. Racine ne va pas donner textuellement la traduction d'Amyot; car il veut appliquer à Monime seule ce que Plutarque dit également de Roxane, de Statira et de Bérénice, sœurs et femme de Mithridate ; il supprimera des détails qui choqueront sa délicatesse, et même rajeunira un peu le style d'Amyot.

6. VAR. — « langage moderne » (1673).

tant amoureux[1], jamais ne voulut entendre à toutes ses poursuites jusqu'à ce qu'il y eust accord de mariage passé entre eux, et qu'il luy eust envoyé le diadème ou bandeau royal, et [2] appellée royne. La pauvre dame, depuis que ce roy [3] l'eust espousée, avoit vecu en grande déplaisance[4], ne faisant continuellement autre chose que de plorer[5] la malheureuse beauté de son corps, laquelle, au lieu d'un mary luy avoit donné un maistre, et au lieu de compagnie conjugale, et que doit avoir une dame d'honneur[6], luy avoit baillé[7] une garde et garnison d'hommes barbares, qui la tenoient comme prisonnière loin du doux pays de la Grèce, en lieu où elle n'avoit qu'un songe et une ombre de biens[8]; et au contraire avoit réellement perdu les véritables, dont elle[9] jouissoit au païs de sa naissance. Et quand l'eunuque fut arrivé devers elle, et luy eut fait commandement de par le Roy qu'elle eust à mourir, adonc elle s'arracha[10] d'alentour de la teste son bandeau royal; et se le nouant alentour du col, s'en pendit. Mais le bandeau ne fut pas assez fort, et se rompit incontinent. Et lors elle se prit à dire : « O maudit et malheureux tissu, ne me serviras-tu point au moins à ce triste service ? » En disant ces paroles, elle le jeta contre terre, crachant dessus[11], et tendit la gorge à l'eunuque[12]. »

Xipharès était fils de Mithridate et d'une de ses femmes qui

Racine a supprimé : « et qu'il luy eust envoyé quinze mille escus contans pour un coup, » c'est-à-dire d'un seul coup.

2. « Et qu'il l'eust appelée. » (*Texte d'Amyot.*)

3. « La povre dame tout le temps au'paravant depuis que le roy. » (*Ibid.*)

4. Ce mot a veilli, comme *souvenance;* et cependant ces deux formes étaient plus gracieuses que les masculins *déplaisir* et *souvenir;* la langue du XVIe siècle avait une grande richesse de synonymes : *nonchaloir* et *nonchalance*, etc. ; notre langue moderne s'est grandement appauvrie, au détriment des poètes.

5. Cette forme indique bien l'étymologie du mot.

6. « De honneur, » avait écrit Amyot.

7. Ce mot est resté longtemps dans le domaine de la comédie. « Je te baillerai sur le nez, si tu ris. » (MOLIÈRE, *Le Bourgeois gentilhomme*, III, II.) Il est usité encore dans les campagnes. Autrefois, ce synonyme de *donner* s'employait parfaitement dans le style noble : « Dans le langage de l'ancienne chevalerie, *bailler sa foi* était synonyme de tous les prodiges de l'honneur. » (CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, II, II, 2.)

8. « Des biens qu'elle avait espérés. » (*Texte d'Amyot.*)

9. « Dont paravant elle. » (*Ibid.*)

10. « Et quand ce Bacchilides fut arrivé devers elles, et leur eust fait commandement de par le Roy, qu'elles eussent à eslire la manière de mourir qui leur semblerait à chacune plus aisée, et la moins douloureuse, elle s'arracha, etc. » (*Ibid.*) Le mot *adonc*, que Racine ajoute au texte d'Amyot, est un vieux mot qui avait le sens d'*alors* : « Et pouvait avoir adonc environ seize ans. » (FROISSART, I, I, 27.)

11. Ce détail n'a rien de gracieux ; Racine a bien fait de le supprimer dans sa tragédie, et de laisser les *crachats* au *Jodelet* de Scarron.

12. « Tendit la gorge à Bacchilides pour la lui couper. » (*Texte d'Amyot.*)

se nommait Stratonice. Elle livra aux Romains une place de grande importance, où étaient les trésors de Mithridate, pour mettre son fils Xipharès dans les bonnes grâces de Pompée. Il y a des historiens qui prétendent que Mithridate fit mourir ce jeune prince, pour se venger de la perfidie de sa mère [1].

Je ne dis rien de Pharnace [2]. Car qui ne sait pas que ce fut lui qui souleva contre Mithridate ce qui lui restait de troupes, et qui força ce prince à se vouloir empoisonner, et à se passer son épée au travers du corps pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis? C'est ce même Pharnace qui fut vaincu depuis par Jules César, et qui fut tué ensuite dans une autre bataille [3].

1. Plutarque nous apprend dans la *Vie de Pompée* (Trad. d'Amyot, LIV), que cette femme, chère à Mithridate entre toutes les autres, était fille d'un « musicien chantre, » tandis que les autres épouses du roi étaient pour la plupart « filles de princes, seigneurs ou capitaines. » Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, xv) raconte ainsi la mort de Xiphares, sur lequel il ne donne pas d'autres détails : « Iceluy Mithridates avoit un chasteau fort dedans lequel il avoit en des caves grand thrésor et grande quantité d'or et d'argent, bien fermé à grosses barres de fer, dont ensemble du chasteau il avoit baillé la garde à une de ses femmes ou concubines nommée Stratonice, laquelle, durant le temps que Mithridates alloit environnant le pays de Pont, rendit la place, ensemble les thresors, à Pompée, par tel convenant qu'il luy promit que si son fils Xipharès venoit en son pouvoir il ne luy feroit aucun mal, ains le lairroit aller à sa liberté, ce que Pompée luy accorda. Et outre ce luy permit emporter tous les bagages et joyaux appartenant à elle. Dont par despit, Mithridates estant sur le bord de la mer au détroit de Bosphore, occit le dict Xipharès à la veuë de la mère qui estoit à l'autre bord, puis le jecta en la mer, affin qu'il n'eust aucune sépulture. Et par ce moyen pour se venger de la mère usa de grande cruauté contre son fils. » Dion Cassius, enfin XXXVII, VII), nous dit que Stratonice était irritée de ce que Mithridate l'avait abandonnée; le texte offre aussitôt une lacune, après ces mots καὶ τοῦ παιδὸς αὐτῆς.... Les traducteurs et les commentateurs ont traduit et expliqué : « quoique son fils s'y opposât avec force. »

2. Pharnace était fils de Mithridate et d'une de ses sœurs, nommée Laodice.

3. « Depuis que César eut eu la victoire contre Pompée, iceluy Pharnaces se meist en armes contre luy, et lorsqu'il s'en revenait d'Égypte, le vint rencontrer emprès le mont Scoroba, au lieu que son père avoit jadis deffaict les Romains qui estoient avec Triarius. Mais il fut vaincu, et s'enfuit en Sinope avec mille chevaux, tant seulement. Toutefois César ne se soucia de le suyvir, ainsy envoya Domitius, auquel il rendit Sinope, et durant la tresve s'enfuyt avec ses gens de cheval. Et après voyant qu'ilz se mutinaient contre luy, feit tuer leurs chevaux, et s'enfuit par mer en Pont, et assembla quelque nombre de Scythes et de Sauromates avec lequel il print les citez de Theodosie et de Panticapée. Mais Asander pour la hayne qu'il lui portoit vint derechef contre luy, et pourtant que ses gens de cheval n'estoient pas accoustumez de combattre à pied, furent vaincus. Toutefois iceluy Pharnaces, combien qu'il fust abandonné de ses gens, combattit et soy deffendit moult hardiment. Mais à la fin il fut blessé tellement qu'il en mourut, estant en l'aage de cinquante ans, après qu'il eut tenu le royaume de Bosphore quinze ans. » (Appien, *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XIV.)

ACTEURS.

MITHRIDATE, roi de Pont et de quantité d'autres royaumes.......................... LA FLEUR [1].
MONIME, accordée avec Mithridate, et déjà déclarée reine.......................... Mlle CHAMPMÊLÉ [2].
PHARNACE, } fils de Mithridate, mais de différentes mères................ CHAMPMÊLÉ [3].
XIPHARÈS, } .... BRÉCOURT [4].
ARBATE, confident de Mithridate, et gouverneur de la place de Nymphée.... .... HAUTEROCHE [5].
PHÆDIME, confidente de Monime.

1. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie.*
2. Voir les *Acteurs* d'*Iphigénie.*
3. Charles Chevillet, sieur de Champmêlé, naquit à Paris, et mourut en 1701. Il débuta en même temps que sa femme au théâtre du Marais en 1669, et passa comme elle à l'Hôtel de Bourgogne, puis au théâtre de la rue Guénégaud. Il réussissait mieux qu'elle dans le comique, et « jouait assez bien le rôle des Rois dans la tragédie. Quelques auteurs, par crainte ou par modestie, ne voulant point faire paraître leurs pièces sous leur propre nom, les mettaient sous celui de ce comédien, fils d'un marchand de Paris. On assure néanmoins qu'il en a fait plusieurs. La pastorale de *Délie* est incontestablement de Visé. *La Coupe enchantée*, et *Je vous prends sans verd*, sont attribuées à la Fontaine; mais il paraît que Champmêlé y a eu aussi un peu de part ; les autres pièces qui forment ce qu'on appelle son théâtre sont : *les Grisettes ou Crispin Charretier*, *les Fragments de Molière*, *l'Heure du Berger*, *le Parisien*, *la Rue Saint Denis*. Son talent principal consistait à peindre, d'après nature, les ridicules des petites sociétés bourgeoises. Cependant son essai dans le genre pastoral annonce de la délicatesse, et prouve qu'avec plus d'application il aurait réussi dans un genre plus élevé. Sa méthode ordinaire était d'introduire secrètement sur la scène le personnage le plus intéressé dans l'intrigue, et les choses dont il le rend témoin lui servent pour amener le dénouement. Ces petites ressources décèlent la paresse ou le peu de fécondité d'un auteur. Champmeslé réparait ces défauts par des situations neuves et intéressantes, par des incidents heureux et plaisants, par un style badin et enjoué, et surtout par cette connaissance du théâtre qu'il devait moins à une étude réfléchie qu'à un exercice journalier, qui perfectionne les talents. » (Abbé DE LA PORTE, *Anecd. dram.*, III, p. 99.)
4. Voir les *Acteurs* de *Britannicus.*
5. Voir les *Acteurs* des *Plaideurs.*

ARCAS, domestique de Mithridate.
GARDES.

La scène est à Nymphée [1], *port de mer sur le Bosphore Cimmérien dans la Taurique Chersonèse* [2].

1. Voir la note du vers 60.

2. On dit aujourd'hui : la Chersonèse Taurique. — On lisait en 1797 dans le *Censeur dramatique*, rédigé par Grimod de la Reynière, à propos de la liste des acteurs jouant dans la représentation du jour qu'on commençait à donner sur l'affiche, à l'imitation de ce qui se passait en Angleterre : « Longtemps avant la Révolution, on avait demandé cette communication. Des considérations particulières s'y étaient toujours opposées. Les *Doubles* étaient principalement intéressés à la voir s'établir. Le public s'attendant à voir paraître dans tel rôle tel acteur chéri, et voyant son attente trompée, murmurait ; et ces murmures qui retombaient toujours sur celui qui jouait à sa place portaient dans son âme le découragement, et nuisaient souvent à son jeu. Aujourd'hui que le public est dans la confidence de la distribution, les *Doubles* n'ont plus ces injustes murmures à redouter. Mais aussi ceux qu'ils éprouvent à leur entrée n'en sont que plus désobligeants, parce qu'ils ne peuvent douter alors qu'ils ne leur soient personnellement adressés. — Ce sont donc eux principalement à qui cet usage est utile. Le chef d'emploi annoncé n'est pas reçu avec le même plaisir que si l'on avait éprouvé la crainte de ne le pas voir ; car un plaisir sur lequel on compte n'est jamais aussi vif qu'un plaisir imprévu. Cependant, à tout considérer, nous croyons que le public gagne à savoir d'avance le nom des acteurs qui joueront dans la pièce. Cela sert d'abord à déterminer son choix pour tel ou tel spectacle. Ensuite l'intérêt de la comédie oblige les premiers talents à jouer plus souvent ; et ce travail est compensé par la gloire qui résulte pour eux de cette influence sur la recette » (II, 214-215).

MITHRIDATE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

XIPHARÈS, ARBATE.

XIPHARÈS.

On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport [1] :
Rome en effet triomphe, et Mithridate est mort.
Les Romains, vers l'Euphrate, ont attaqué mon père [2],
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son camp dispersé
Dans la foule des morts, en fuyant, l'a laissé ;
Et j'ai su qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadème a remis son épée [3].

1. « On avait affiché *Phèdre* un jour, et Baron s'attendait à y jouer Hippolyte. Le spectacle fut changé presque au moment de lever la toile, et sans qu'on l'en prévînt. Il entre sur la scène, suivi de son confident, et lui fait part, avec cette noble candeur qui convient au vertueux fils de Thésée, des motifs qui l'engagent à quitter Trézène. Le souffleur l'avertit que la pièce est changée, et qu'on joue *Mithridate*. Sans s'étonner, et sans rien répondre, il prend son confident par la main, le conduit au bord de la scène, et, de l'air profond et mystérieux que doit avoir Xipharès, il lui dit :

On nous faisait, Arbate, etc.

Ce passage subit d'un caractère à un autre, cette métamorphose si prompte, ravirent le public, et produisirent l'enthousiasme. » (LE MAZURIER, *Galerie des Act. du Th. Fr.*, I, 95.)

2. Pompée avait surpris et cerné Mithridate près de la ville de Dastire. Mithridate put s'échapper à la faveur des ténèbres, mais il fut vaincu la nuit suivante. — Remarquez l'art avec lequel le poète, en trois vers, expose aux spectateurs tout ce qu'ils doivent savoir.

3. On reconnaît là *la prudence ordinaire* de Mithridate ; pour plus de sûreté, il veut que Pompée ait entre les mains des gages de sa mort. Voir notre *Notice*.

Ainsi ce Roi, qui seul [1] a durant quarante ans [2]
Lassé tout ce que Rome eut de chefs importants,
Et qui, dans l'Orient balançant la fortune [3],
Vengeait de tous les Rois la querelle [4] commune,
Meurt [5], et laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas [6].

ARBATE.

Vous, Seigneur! Quoi? l'ardeur de régner en sa place [7]
Rend déjà Xipharès ennemi de Pharnace [8]?

XIPHARÈS.

Non, je ne prétends point, cher Arbate, à ce prix [9]
D'un malheureux empire acheter le débris.
Je sais en lui [10] des ans respecter l'avantage;
Et content [11] des États marqués pour mon partage,
Je verrai sans regret tomber entre ses mains
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains! Le fils de Mithridate [12],
Seigneur! Est-il bien vrai?

1. A la lecture, il faut avoir soin de mettre ce mot en relief.
2. D'après une inscription conservée par Pline (VII, xxxvi), cette guerre n'aurait duré que trente ans; mais Racine a suivi l'autorité de Florus (III, v).
3. Tournure rapide, équivalant à *faisant balancer*, que Racine avait déjà employée dans *Bérénice* (II, ii) :

> Bérénice a longtemps balancé la victoire.

4. Voir *Athalie*, note du vers 1118.
5. Ce rejet produit un très grand effet, par sa concision même, après la longue période qui le précède. Voir *la Thébaïde*, v. 870.
6. Xipharès veut parler de leur rivalité amoureuse; Arbate donne à ses paroles un autre sens; et cette confusion permet au poète de nous faire connaître à fond les caractères et les mœurs des deux princes.
7. Var. — Vous, Seigneur! Quoi? l'amour de régner en sa place (1673-1687).
8. La grande difficulté, dans ces expositions, est d'amener, sans invraisemblance, les noms des personnages qui sont en scène. On sent la convention, lorsqu'on lit dans la première scène d'*Andromaque* :

> Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
> Présenterait d'abord Pylade aux yeux d'Oreste?

Ici l'artifice est un peu mieux dissimulé.
9. Au prix d'une rivalité fratricide.
10. En Pharnace. Pharnace a une trentaine d'années; Xipharès est plus jeune.
11. C'est ici le sens latin : *me contentant de*. De même dans *Andromaque* (IV, i) :

> Père, sceptre, alliés,
> Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.

12. Ces deux exclamations sont plus expressives que ne le serait un long développement.

XIPHARÈS.

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès longtemps tout Romain dans le cœur,
Attend tout[1] maintenant de Rome et du vainqueur[2].
Et moi, plus que jamais à mon père fidèle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle.
Cependant et ma haine et ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Et quel autre intérêt contre lui vous anime?

XIPHARÈS.

Je m'en vais t'étonner[3]. Cette belle Monime,
Qui du Roi notre père attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux..

ARBATE.

Hé bien, Seigneur?

XIPHARÈS.

Je l'aime, et ne veux plus m'en taire,
Puisque enfin pour rival je n'ai plus que mon frère.
Tu ne t'attendais pas sans doute à ce discours;
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours[4].
Cet amour s'est longtemps accru dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence,
Et mes premiers soupirs, et mes derniers ennuis?
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est guère le temps d'occuper ma mémoire
A rappeler le cours d'une amoureuse histoire[5].

1. *Tout Romain, attend tout;* c'est là une négligence d'autant plus condamnable que le mot, ainsi répété, est pris chaque fois dans un sens différent.

2. Dans la *Mort de Mithridate* de La Calprenède (I, I,) Pompée disait à Pharnace qui s'unissait aux Romains contre son père :

Si vous persévérez dans cette volonté,
Vous conservez un bien qu'on vous aurait ôté;
La couronne du Pont vous demeure assurée,
Avec une amitie d'éternelle durée.

3. N'oublions pas que ce mot avait beaucoup de sens au XVII[e] siècle. — Louis Racine et Luneau de Boisjermain auraient voulu que, pour l'harmonie, le poète écrivît :

Je le vais étonner.

4. Comme celui de Pharnace.

5. Tous ces vers sont du ton de la haute comédie. « Cette exposition est bien inférieure à celle de *Bajazet*, et même à celle des autres pièces de Racine. On voit un peu trop que le long récit que fait Xipharès de ses amours s'adresse moins à Arbate qu'aux spectateurs. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis, que j'aimai la Reine le premier[1] ;
Que mon père ignorait jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime[2].
Il la vit[3]. Mais au lieu d'offrir à ses beautés[4]
Un hymen, et des vœux dignes d'être écoutés,
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire[5],
Elle lui céderait une indigne victoire[6].
Tu sais par quels efforts il tenta sa vertu[7],
Et que, lassé d'avoir vainement combattu,
Absent, mais toujours plein de son amour extrême[8],
Il lui fit par tes mains porter son diadème[9].
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncèrent du Roi l'amour et les desseins ;
Quand je sus qu'à son lit[10] Monime réservée

1. Cette priorité servira d'excuse à Xipharès et à Monime. Mithridate a ravi à Xipharès sa maîtresse, comme Philippe II épousera la fiancée de son fils.

2. Ce mot est rejeté à la fin du vers, non point pour la rime, mais parce qu'il renferme tout le sens de la phrase.

3. Remarquez la concision énergique de cette phrase; il suffit qu'on voie Monime pour s'en éprendre.

4. Voir le vers 1036. *Beautés*, au pluriel, est synonyme d'attraits ; ce qui permettra à Boyer de dire dans sa ridicule *Judith* (II, IV) :

> Je ne puis soutenir cet amas de beautés.

5. Racine emploie souvent le verbe *prétendre* au sens actif (Voir *Britannicus*, III, III, et *Mithridate*, I, II) ; on trouve d'ailleurs de fréquents exemples de cette construction au XVIIe siècle :

> Je n'ai point prétendu la main d'un empereur.
> (CORNEILLE, *Pulchérie*, I, V.)

> Ces deux Nymphes, Myrtil, à la fois te prétendent.
> (MOLIÈRE, *Mélicerte*, I, I.)

6. Nous n'aimons pas beaucoup entendre Xipharès raconter des choses semblables; il devrait respecter davantage son père, et Monime même; il devrait avoir la pudeur de ne pas rappeler les offres honteuses dont Monime a été sollicitée. Mais, outre que tant de délicatesse serait peut-être déplacée dans le royaume de Pont, un Mithridate suborneur ne choquait pas à la cour de Louis XIV. On peut voir un curieux tableau des mœurs de cette cour dans l'exposition de *la Princesse d'Élide* de Molière, et dans celle de la *Phèdre* de Racine.

7. Il lui avait, selon la traduction d'Amyot, envoyé 15,000 écus.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

9. Racine cherche à faire d'Arbate un personnage historique; c'est comme un chambellan de Mithridate, et non un de ces êtres sans âge, sans rang, nous allions dire sans sexe, qu'on appelle des confidents.

10. Nous avons eu déjà l'occasion de rappeler que Racine ne reculait pas, quoiqu'on ait dit, devant la crudité de certains termes. Il n'a pas craint de faire dire à Agrippine dans *Britannicus* (IV, II), en parlant de Claude :

Avait pris, avec toi, le chemin de Nymphée[1] !
Hélas ! ce fut encor dans ce temps odieux[2]
Qu'aux offres des Romains ma mère ouvrit les yeux[3];
Ou pour venger sa foi par cet hymen trompée[4],
Ou ménageant pour moi[5] la faveur de Pompée,
Elle trahit mon père, et rendit aux Romains
La place et les trésors confiés en ses mains.
Quel[6] devins-je au récit du crime de ma mère !
Je ne regardai plus mon rival dans mon père;
J'oubliai mon amour par le sien traversé[7] :
Je n'eus devant les yeux que mon père offensé.
J'attaquai les Romains; et ma mère éperdue
Me vit, en reprenant cette place rendue,
A mille coups mortels contre eux me dévouer[8],
Et chercher, en mourant[9], à la désavouer.
L'Euxin, depuis ce temps, fut libre, et l'est encore;
Et des rives de Pont aux rives du Bosphore,

> Je souhaitai son lit.....................................
> ....Une loi moins sevère
> Mit Claude dans mon lit...................................
> Ses gardes, son palais, son lit m'etaient soumis;

il ne craindra pas de faire dire à Esther (I, I), qu'Assuérus, irrité contre Vasthi,

> La chassa de son trône ainsi que de son lit.

Voir encore *Bérénice* (II, II), *Iphigénie* (I, II), et *Phèdre* (V, I).

1. C'est à Nymphée, dont il est gouverneur, qu'Arbate amène Monime ; c'est à Nymphée que se passe l'action de la tragédie. Cette ville qui, au témoignage d'Appien, fit défection, alors que Mithridate vint se réfugier dans la Chersonèse, était située entre Théodosia et Panticapée. D'après Dion Cassius (XXXVII, XII), c'est à Panticapée que Mithridate serait venu mourir.

2. VAR. — Hélas ! j'appris encor dans ce temps odieux. (1673

3. Voir la *Préface*, p. 173, note 1.

4. Stratonice ne pouvait pas être jalouse de Monime; c'est là un contre-sens. Il semblerait, à lire la tragédie de Racine, que Mithridate n'ait jamais eu qu'une femme à la fois.

5. Les deux premiers hémistiches de ces deux vers riment ensemble ; c'est une négligence.

6. C'est le latin *qualis*, en quel état, comme dans *Iphigénie* (I, I) :

> Quel devins-je, Arcas,
> Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas ?

7. La construction de cette phrase est calquée sur la construction latine. *Traversé*, c'est-à-dire : à qui l'on a suscité des obstacles : « Hélas ! pourquoi faut-il que de justes inclinations se trouvent traversées ! » (MOLIÈRE, *les Fourberies de Scapin*, III, I.) Voir *Britannicus*, note du vers 1041.

8. *Contre eux* s'explique par le verbe *m'exposer* qui semble avoir été d'abord dans l'idée du poète, et auquel il a substitué *me dévouer*, comme plus expressif; *se dévouer*, c'est : se sacrifier, comme dans *Iphigénie* (V, V):

> Tous ses amis, pour lui prêts à se devouer, etc.

9. Par ma mort.

Tout reconnut mon père, et ses heureux vaisseaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents et les eaux.
Je voulais faire plus. Je prétendais, Arbate,
Moi-même à son secours m'avancer vers l'Euphrate.
Je fus soudain frappé du bruit de son trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le cèle pas,
Monime, qu'en tes mains mon père avait laissée,
Avec tous ses attraits revint en ma pensée.
Que dis-je ? en ce malheur je tremblai pour ses jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maîtresses [1].
Je volai vers Nymphée ; et mes tristes regards [2]
Rencontrèrent Pharnace au pied de ses remparts [3].
J'en conçus, je l'avoue, un présage funeste [4].
Tu nous reçus tous deux, et tu sais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toujours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon père à la Reine il conta la disgrâce [5],
L'assura de sa mort, et s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter.
Mais enfin, à mon tour, je prétends éclater [6].
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un père, à qui je fus dévoué dès l'enfance [7],
Autant ce même amour, maintenant révolté,
De ce nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime, à ma flamme elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétends [8] lui faire ;

1. Ce vers prépare le cinquième acte.
2. C'est un procédé constant du style de Racine et de celui de Boileau, de remplacer le nom d'une personne qui devait servir de sujet, par un substantif abstrait, qui représente et désigne cette personne.
3. Var. — Virent d'abord Pharnace au pied de ses remparts. (1673-87.)
4. Mon cœur même en conçut un malheureux augure.
(*Britannicus*, I, I.)
5. Encore un mot dont le sens a faibli ; c'est la comédie qui en a été cause : « Ah ! malheur ! ah ! disgrâce ! ah ! pauvre Seigneur Sganarelle, où pourrai-je te rencontrer ? » (Molière, *l'Amour médecin*, I, VI.)
6. Découvrir ce qui se cache dans mon cœur :

Il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate.
(Molière, *les Femmes savantes*, II, VII.)

7. Ce qui attache Xipharès à son père, c'est l'admiration qu'il a pour lui, et que Monime partage ; c'est ce sentiment qui rend cornélienne la tragédie de Racine.
8. Le poète abuse de ce mot dans cette scène ; voir les vers 17, 29, 51, 79 ; on le retrouvera encore aux vers 212, 277 et 319.

Ou bien, quelque malheur qu'il en puisse avenir [1],
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir [2].
Voilà tous les secrets que je voulais t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu dois prendre,
Qui des deux te paraît plus digne de ta foi [3],
L'esclave des Romains, ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, et me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connaît point le sien :
Le Pont est son partage, et Colchos [4] est le mien ;
Et l'on sait que toujours la Colchide et ses princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,
Mon choix est déjà fait, je ferai [5] mon devoir.
Avec le même zèle, avec la même audace
Que je servais le père, et gardais cette place
Et contre votre frère et même contre vous,
Après la mort du Roi je vous sers contre tous.
Sans vous, ne sais-je pas que ma mort assurée [6]
De Pharnace en ces lieux allait suivre l'entrée ?
Sais-je pas [7] que mon sang, par ses mains répandu,
Eût souillé ce rempart contre lui défendu ?
Assurez-vous du cœur et du choix de la Reine.
Du reste, ou mon crédit n'est plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laissant le Bosphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

1. Forme plus rare mais plus élégante qu'*advenir*.

2. *Autant que, autant, ou, ou bien,* toutes ces formes de raisonnement donnent quelque lourdeur à la fin de ce couplet.

3. De ta fidélité.

4. « Quelques savants prétendent qu'il n'y a point dans la Colchide de ville qui s'appelle *Colchos*. *Colchos* n'est pas non plus le nom d'une région, d'une province. *Colchos* est un nom de peuple : c'est l'accusatif de *Colchi*, *Colchorum*. Il est vrai que Racine en parle toujours comme d'une ville :

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

Bossuet, Rollin, l'abbé Gédoyn dans sa traduction de Pausanias, appellent *Colchos* une ville. Quand ils se seraient tous trompés avec Racine, ce serait dans une tragédie une faute bien légère ; et ce n'est pas ici le lieu de placer une dissertation géographique. » (Geoffroy.)

5. *Fait, ferai,* rapprochement de mots malheureux.

6. Certaine. Tous ces détails sont utiles ; ils expliquent comment, au second acte, Arbate mentira à Mithridate pour sauver Xipharès.

7. Forme rapide, que l'on rencontre assez souvent au XVII[e] siècle.

XIPHARÈS.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême[1] !
Mais on vient. Cours, ami : c'est Monime elle-même[2].

SCÈNE II.

MONIME[3], XIPHARÈS.

MONIME.

Seigneur, je viens à vous[4]. Car enfin aujourd'hui,

1. Voir la note du vers 55. — « Le reste de cet acte ne nous offrira qu'une rivalité de deux jeunes princes, dont les amours et le caractère n'ont encore rien qui puisse nous y attacher beaucoup. Tout ce commencement m'a toujours paru très faible : sans le nom de Mithridate, rien ne serait ici au-dessus du comique noble ; mais, dès qu'il paraîtra, il relèvera tout, et Racine ne tombe pas longtemps. » (La Harpe.)

2. Var. — Mais on vient. Cours, ami : c'est la Reine elle-même. (1673-87.)
Voltaire a écrit dans la *Préface d'Œdipe* (Éd. Beuchot, II, 61) : « M. de La Motte prétend qu'une scène de tragédie mise en prose ne perd rien de sa grâce ni de sa force. Pour le prouver, il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, et personne ne peut la lire. » Cependant on peut voir, à propos de ce fait, dans les *Sentiments d'un académicien de Lyon*, etc., par le même Voltaire (éd. Beuchot, XLVII, 52) la phrase suivante : « On ne trouva pas dans toute cette scène de *Mithridate*, délivrée de l'esclavage de la rime, un seul mot qui ne fût à sa place, pas une construction vicieuse, rien d'ampoulé ou de bas, rien de faux, de recherché, de répété, d'obscur, de hasardé. » Il est vrai que cette fois l'éloge s'adresse à Racine, et que tout à l'heure la critique s'adressait à La Motte.

3. On peut appliquer à Monime les jolis vers que Molière, dans le *Tartuffe* (IV, III), prête à Elmire :

> J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
> Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
> Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
> Et veut au moindre mot dévisager les gens.
> Me préserve le ciel d'une telle sagesse !
> Je veux une vertu qui ne soit point diablesse.

Mademoiselle Clairon, dans ses *Mémoires* (294-298), a étudié de très près le rôle de Monime : « Athènes était le centre des beaux-arts, du goût, de la magnificence, de l'esprit, de l'éloquence, de la philosophie et de l'urbanité. — Les jeunes filles de familles distinguées ne sortaient jamais que pour des fêtes ou des cérémonies religieuses. Un voile cachait leur visage ; leurs parents les plus proches étaient les seuls hommes qui pouvaient les voir et leur parler. Cette éducation devait nécessairement produire des caractères purs et timides : l'habitude de la circonspection et de la décence doit se peindre dans les regards, le maintien, dans des sons doux, des expressions simples et naïves, dans une démarche mesurée, des gestes moelleux et peu fréquents..... Le rôle de Monime doit offrir, depuis le premier vers jusqu'au dernier, l'ensemble de l'Athénienne que j'ai dépeinte..... Ce rôle est un des plus nobles et des plus touchants qui soient au théâtre, mais je l'ai vivement éprouvé, c'en est un des plus difficiles ; sans cris, sans emportements, sans moyens d'arpenter le théâtre, d'avoir des gestes décidés, une physionomie variée, imposante, il paraît impossible de sauver ce rôle de la monotonie qu'il offre au premier aspect ; ces secours aideraient l'actrice, mais ils seraient autant de contre-sens pour le personnage. — Ce n'est qu'après quinze ans d'étude sur les moyens de contenir ma voix, mes gestes, ma physionomie, que je me suis permis d'apprendre ce rôle, et j'avoue que, pour parvenir à graduer de scène en scène et sa douleur et sa noble simplicité, il m'a fallu tout le travail dont j'étais capable et tout le désir que j'avais de bien faire. Je ne me flatte pourtant pas d'être parvenue à le rendre autant bien qu'il peut être ; je l'ai trop peu joué pour avoir les moyens d'y corriger mes fautes. »

4. On lit dans Geoffroy (*Cours de Litt. dram.*, II, 88) : « L'entrée de Monime au

Si vous m'abandonnez, quel sera mon appui?
Sans parents, sans amis, désolée et craintive,
Reine longtemps de nom, mais en effet captive,
Et veuve maintenant sans avoir eu d'époux [1],
Seigneur, de mes malheurs ce sont là les plus doux [2].
Je tremble [3] à vous nommer l'ennemi qui m'opprime,
J'espère toutefois qu'un cœur si magnanime
Ne sacrifiera point les pleurs des malheureux
Aux intérêts du sang qui vous unit tous deux.
Vous devez à ces mots reconnaître Pharnace.
C'est lui, Seigneur, c'est lui dont la coupable audace
Veut, la force à la main [4], m'attacher à son sort
Par un hymen pour moi plus cruel que la mort.
Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née [5]?
Au joug d'un autre hymen sans amour destinée,
A peine je suis libre et goûte quelque paix,
Qu'il faut que je me livre à tout ce que je hais.
Peut-être je devrais, plus humble en ma misère,
Me souvenir du moins que je parle à son frère.
Mais, soit raison, destin [6], soit que ma haine en lui

premier acte paraît avoir peu de noblesse, elle vient elle-même trouver Xipharès. Il eût été plus conforme aux bienséances qu'elle fît prier, par Arbate, le jeune prince de passer dans son appartement. Le spectateur, qui vient d'apprendre que Xipharès est amoureux de Monime, est étonné de voir cette reine se présenter aussitôt en disant :

Seigneur, je viens à vous, etc.

Elle a pour motif, il est vrai, de demander son appui contre Pharnace ; mais la dignité lui ordonnait d'attendre chez elle Xipharès. »

1. Cette situation s'est rencontrée plusieurs fois dans les temps modernes, où l'on mariait les princes dès leur première enfance ; ce qui permettait à une spirituelle princesse, surprise en mer par une tempête, de rédiger une épitaphe, dans laquelle elle déclarait qu'elle avait eu deux époux sans en avoir.

2. Il est impossible de faire l'analyse grammaticale de cette phrase ; mais l'esprit cependant n'a pas une minute d'hésitation.

3. J'éprouve de la crainte au moment de vous nommer. De même dans l'*Othon* de Corneille (V, VIII) :

Vous voyez que je tremble à vous le déclarer.

4. Peut-être y a-t-il là un souvenir du songe de Pauline (*Polyeucte*, I, III)

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
La vengeance à la main, l'œil ardent de colère.

5. Molière avait commencé sa comédie des *Fâcheux* par ce vers :

Sous quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né, etc.

6. Monime croit à la fatalité, et c'est de cette croyance, toute grecque, que viennent en partie sa résignation et sa douceur ; nous aurons plusieurs fois l'occasion de le rappeler dans le courant de la pièce.

Confonde les Romains [1] dont il cherche l'appui,
Jamais hymen, formé sous le plus noir auspice [2],
De l'hymen que je crains n'égala le supplice.
Et si Monime en pleurs ne vous peut émouvoir,
Si je n'ai plus pour moi que mon seul désespoir,
Au pied du même autel où je suis attendue [3],
Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer [4].

XIPHARÈS.

Madame, assurez-vous [5] de mon obéissance;
Vous avez dans ces lieux une entière puissance.
Pharnace ira, s'il veut, se faire craindre ailleurs [6].
Mais vous ne savez pas encor tous vos malheurs [7].

MONIME.

Hé! quel nouveau malheur peut affliger Monime,
Seigneur [8]?

XIPHARÈS.

Si vous aimer c'est faire un si grand crime,
Pharnace n'en est pas seul coupable aujourd'hui;
Et je suis mille fois plus criminel que lui [9].

1. C'est-à-dire que je confonde, dans ma haine, Pharnace et les Romains. Cette tournure est originale et énergique; nous ne croyons pas que Racine l'ait jamais reprise : « C'est une chose remarquable que presque tous les poètes se servent des expressions de Racine, et que Racine n'ait jamais répété ses propres expressions. » (VAUVENARGUES, *Œuvres posthumes*, Ed. 1821, page 184. max. 18.)

2. On sait que les anciens croyaient lire l'avenir dans le vol des oiseaux. *Noir* est ici synonyme de sombre, triste, comme dans *Britannicus* (V, I) :

D'un noir pressentiment malgré moi prévenue...

3. Voir la note du vers 1078.

4. Sans le savoir, sans s'en rendre compte, par ce dernier mot, comme par sa démarche même, Monime encourage l'aveu suspendu aux lèvres de Xipharès. Sa fermeté nous prépare en outre à la résistance qu'elle va opposer à Mithridate.

5. Soyez certaine ; de même dans *les Plaideurs* (II, VI) :

Monsieur, assurez-vous qu'Isabelle est constante.

6. Voilà un vers qui sonne comme un vers de *Nicomède*; l'expression est familière, et ne tire sa noblesse que de la hardiesse du sentiment exprimé.

7. Il faut convenir que cette transition n'est guère heureuse, et que c'est là le pur langage de la tragédie romanesque, dont Racine sait pourtant en général se garder.

8. C'est sur un ton de résignation douloureuse que Monime doit prononcer ces mots.

9. Xipharès est plus coupable que Pharnace, parce qu'il aime Monime depuis plus longtemps.

MONIME.

Vous[1] !

XIPHARÈS.

Mettez ce malheur au rang des plus funestes[2] ;
Attestez[3], s'il le faut, les puissances célestes
Contre un sang malheureux, né pour vous tourmenter,
Père, enfants animés à vous persécuter.
Mais avec quelque ennui[4] que vous puissiez apprendre
Cet amour criminel[5] qui vient de vous surprendre,
Jamais tous vos malheurs ne sauraient approcher
Des maux que j'ai soufferts en le voulant cacher[6].
Ne croyez point pourtant que, semblable à Pharnace,
Je vous serve aujourd'hui pour me mettre en sa place[7].
Vous voulez être à vous, j'en ai donné ma foi[8],
Et vous ne dépendrez ni de lui ni de moi.
Mais, quand je vous aurai pleinement satisfaite,
En quels lieux avez-vous choisi votre retraite?
Sera-ce loin, Madame, ou près de mes États?
Me sera-t-il permis d'y conduire vos pas?
Verrez-vous d'un même œil le crime et l'innocence[9]?
En fuyant mon rival, fuirez-vous ma présence?
Pour prix d'avoir si bien secondé vos souhaits,
Faudra-t-il me résoudre à ne vous voir jamais[10]?

1. Ce monosyllabe est fort difficile à prononcer : l'actrice doit laisser voir sa joie au spectateur, et cependant la cacher à Xipharès.

2. On n'a pas remarqué que ce vers était emprunté à *Britannicus* (V, VI) :

> Qu'ils mettent ce malheur au rang des plus sinistres.

3. Voir *Esther*, note du vers 738.

4. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

5. Rien n'est plus pur que l'amour de Xipharès pour Monime ; mais le jeune prince se souvient du début, si malheureux, de son discours :

> Si vous aimer c'est faire un si grand crime, etc.,

et il brode des variations sur ce thème.

6. « Quelques critiques spécieux ont prétendu que Xipharès ne devrait pas prendre l'instant où on vient de lui annoncer la mort de son père pour déclarer son amour à Monime : nous répondrons que Xipharès, plein de sa passion, ne parle de son amour à cette princesse que lorsque Pharnace a déclaré le sien ; que la circonstance où Xipharès se trouve obligé de faire cet aveu est plus que suffisante pour le justifier. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

7. C'est-à-dire : je vous délivre de lui pour vous imposer ensuite, comme lui, ma passion.

8. Je l'ai promis.

9. Xipharès oublie qu'il vient de se proclamer criminel.

10. Une femme vertueuse, par cela seul qu'elle consent à écouter des propos d'amour, avoue que son cœur est à celui qui les lui tient ; même dans ce cas, elle ne les écoutera pas toujours. Xipharès n'a pas été interrompu ; il est donc sûr qu'il n'a pas déplu, et peut continuer sans crainte.

MONIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

XIPHARÈS.

Hé quoi? belle Monime,
Si le temps peut donner quelque droit légitime,
Faut-il vous dire ici que le premier de tous
Je vous vis, je formai le dessein d'être à vous,
Quand vos charmes naissants, inconnus à mon père,
N'avaient encor paru qu'aux yeux de votre mère [1]?
Ah! si, par mon devoir forcé de vous quitter,
Tout mon amour alors ne put pas éclater [2],
Ne vous souvient-il plus, sans compter tout le reste [3],
Combien je me plaignis de ce devoir funeste?
Ne vous souvient-il plus, en quittant vos beaux yeux [4],
Quelle vive douleur attendrit mes adieux?
Je m'en souviens tout seul. Avouez-le, Madame,
Je vous rappelle un songe effacé de votre âme [5].
Tandis que loin de vous, sans espoir de retour,
Je nourrissais encore un malheureux amour,
Contente, et résolue à l'hymen de mon père [6],
Tous les malheurs du fils ne vous affligeaient guère [7].

MONIME.

Hélas!

XIPHARÈS.

Avez-vous plaint un moment mes ennuis [8]?

MONIME.

Prince... n'abusez point de l'état où je suis [9].

1. C'est exactement la situation d'Harpagon, de Cléante et de Mariane dans *l'Avare* de Molière.

2. Se manifester clairement, comme dans le *Misanthrope* (II, v) :

> A ne rien pardonner le pur amour éclate.

3. Cet hémistiche n'est qu'une cheville; cela est rare chez Racine.

4. Expression du langage de la galanterie; Néron l'avait déjà adressée à Junie (*Britannicus*, II, III) :

> ....Pesez en vous-même
> Ce choix digne des soins d'un prince qui vous aime,
> Digne de vos beaux yeux trop longtemps captivés.

5. Quelques vers comme ceux-ci suffisent à racheter la froideur de ce premier acte.

6. Il y a ici un latinisme : le premier vers se rapporte non au sujet, mais au régime du second. Le mot hymen vient du grec Ὑμήν, qui est le nom du Dieu du mariage; hyménée de ὑμέναιος, chant du mariage. Ces deux mots se rattachent au mot ὕμνος, hymne.

7. Var. — Tous les malheurs du fils ne vous occupaient guère. (1673.)

8. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

9. Jocaste disait dans *la Thébaïde* (I, v) :

> Vous abusez, Créon, de l'état où nous sommes.

XIPHARÈS.

En abuser, ô ciel! quand je cours vous défendre,
Sans vous demander rien, sans oser rien prétendre;
Que vous dirai-je enfin? lorsque je vous promets
De vous mettre en état de ne me voir jamais!

MONIME.

C'est me promettre plus que vous ne sauriez faire[1].

XIPHARÈS.

Quoi? malgré mes serments, vous croyez le contraire?
Vous croyez qu'abusant de mon autorité,
Je prétends attenter à votre liberté?
On vient, Madame, on vient. Expliquez-vous, de grâce.
Un mot.

MONIME.

Défendez-moi des fureurs de Pharnace.
Pour me faire, Seigneur, consentir à vous voir
Vous n'aurez pas besoin d'un injuste pouvoir[2].

XIPHARÈS.

Ah! Madame[3]....

MONIME.

Seigneur, vous voyez votre frère.

SCÈNE III.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS[4].

PHARNACE.

Jusques à quand, Madame, attendrez-vous mon père?

1. Les critiques disent tous, avec Monime elle-même (II, I), qu'elle a su cacher à Xiphares ses sentiments. Il semble cependant ici qu'elle les explique franchement, sinon clairement. Ou ce vers signifie que Xipharès est trop épris pour cesser de voir Monime, et alors c'est de la coquetterie ; ou il veut dire que Xipharès ne pourra pas empêcher Monime de venir le trouver, et alors c'est un aveu complet. Voir la note du vers 335.

2. Voici un aveu un peu plus clair encore que le précédent, et qui, par sa forme, rappelle celui d'Aricie à Hippolyte (*Phèdre*, II, III); la jeune fille, à laquelle Hippolyte vient d'offrir son cœur et un sceptre, lui répond :

> J'accepte tous les dons que vous me voulez faire ;
> Mais cet empire enfin si grand, si glorieux,
> N'est pas de vos présents le plus cher à mes yeux.

3. Xipharès et Monime se sont compris ; ils n'ont plus rien à nous apprendre, et l'arrivée de Pharnace épargne à la pudeur de Monime un aveu plus net.

4. Nous trouvons sous ce titre : *Réflexions sur le costume adopté au théâtre*, dans le *Censeur dramatique* (I, 515-516) publié à la fin du siècle dernier, quelques lignes, que ne désapprouveraient pas certains critiques de nos jours: « On sait que le costume si nécessaire à la vérité et au complément de l'illusion a été longtemps horriblement négligé. Jusque vers 1760, on n'avait que deux sortes

Des témoins de sa mort viennent à tous moments
Condamner votre doute et vos retardements [1].
Venez, fuyez l'aspect de ce climat sauvage,
Qui ne parle à vos yeux que d'un triste esclavage.
Un peuple obéissant vous attend à genoux [2],
Sous un ciel plus heureux et plus digne de vous [3].
Le Pont vous reconnaît dès longtemps pour sa Reine :
Vous en portez encor la marque souveraine ;
Et ce bandeau royal fut mis sur votre front
Comme un gage assuré de l'empire de Pont.
Maître de cet État que mon père me laisse,
Madame, c'est à moi d'accomplir sa promesse.
Mais il faut, croyez-moi, sans attendre plus tard [4],
Ainsi que notre hymen presser notre départ.
Nos intérêts communs et mon cœur le demandent [5].
Prêts à vous recevoir, mes vaisseaux vous attendent,
Et du pied de l'autel vous y pouvez monter [6],

d'habits, plus ridicules que vrais, pour jouer la tragédie. C'est à Le Kain et à mademoiselle Clairon qu'on doit les réformes utiles qui se sont opérées dans cette partie. Il n'est sorte de sacrifices que les comédiens n'aient fait pour la porter au point où nous la voyons aujourd'hui.... Les choses sont venues au point qu'en courant après la vérité, on a abandonné l'illusion et la grâce. Les héros grecs sont vêtus comme des femmes ; on a fait danser le berger Pâris en bonnet rouge, sous prétexte que c'était le bonnet phrygien ; les vêtements des princesses n'ont plus de majesté ni d'ampleur, et l'on a fini par faire jouer à un acteur estimable et docile le rôle de Gaston en petite veste et en perruque blonde garnie de boudins. — C'est ainsi que les peintres, sous le prétexte d'une parfaite imitation, et ne voyant jamais que des tableaux et des statues, se sont emparés du théâtre, ont détruit l'illusion, en voulant la compléter.....et ont introduit sur la scène française un costume qui peut ressembler à quelques figures antiques, mais qui choque les yeux des spectateurs modernes, et dont l'ensemble révolte l'œil en outrageant souvent la décence. » Le théâtre vit de conventions ; il faut donc en apporter dans le costume comme dans les mœurs ; mais il est difficile de trouver un juste milieu entre une imitation trop servile et une fantaisie trop libre.

1. Racine avait déjà employé dans *Andromaque* (IV, III) ce mot qui est tombé en désuétude :

Tous vos retardements sont pour moi des refus.

2. Il est à remarquer que le farouche Pharnace, à défaut de la politesse des mœurs, a du moins la politesse du langage : il s'exprime avec une rare élégance.

3. Ce dernier trait est bien choisi pour faire impression sur Monime. La douce fille de l'Ionie regrette le ciel bleu de sa patrie ; et si, au moment de porter à ses lèvres la coupe empoisonnée (V, II), sa dernière pensée est pour Xipharès, son avant-dernière est pour le beau pays qui l'a vue naître. Ame tendre et mélancolique, elle n'a pu s'accoutumer au *climat barbare* dans lequel on l'a traînée.

4. Encore une cheville ; cela est d'autant plus regrettable que ce premier acte ne se soutient que par le charme de la diction et par la grâce des détails.

5. Xipharès ne parle, lui, que de son cœur ; même s'il n'était pas aimé déjà, ce langage serait plus adroit.

6. Voir la note du vers 1078.

Souveraine des mers qui vous doivent porter [1].

MONIME.

Seigneur, tant de bontés ont lieu de me confondre.
Mais, puisque le temps presse, et qu'il faut vous répondre,
Puis-je, laissant la feinte et les déguisements,
Vous découvrir ici mes secrets sentiments [2]?

PHARNACE.

Vous pouvez tout [3].

MONIME.

Je crois que je vous suis connue.
Éphèse est mon pays [4]; mais je suis descendue
D'aïeux, ou Rois, Seigneur, ou héros, qu'autrefois
Leur vertu, chez les Grecs, mit au-dessus des Rois [5].
Mithridate me vit [6]. Éphèse, et l'Ionie,
A son heureux empire était alors unie [7].
Il daigna m'envoyer ce gage de sa foi [8].
Ce fut pour ma famille une suprême loi :
Il fallut obéir. Esclave couronnée,
Je partis pour l'hymen où [9] j'étais destinée.
Le Roi, qui m'attendait au sein de ses États,

1. Peut-être ce dernier vers, qui est magnifique, a-t-il été inspiré par une admirable phrase de Bossuet, dans la 2e partie de l'*Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, reine de la Grande-Bretagne :* « O voyage bien différent de celui qu'elle avait fait sur la même mer, lorsque, venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyait pour ainsi dire les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! »

2. VAR. — Puis-je, en vous proposant mes plus chers intérêts,
Vous découvrir ici mes sentiments secrets ? (1673-87.)

3. On n'est pas plus aimable ; par malheur, les actions de Pharnace ne sont pas toujours d'accord avec ses paroles.

4. Plutarque dit dans la *Vie de Lucullus* (*Trad. Amyot*, XXXII) que Monime était de Milet. Ce qui a pu décider Racine à lui donner Éphèse pour patrie, c'est une phrase d'Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, V) : « Philopomanes.... estoit père d'une femme nommée Monimes, dont Mithridates estoit amoureux, et avoit pour l'amour d'elle fait son dit pere gouverneur de la cité. (*Ephèse.*) »

5. Toute héroïne tragique qui se respecte doit être de sang royal. Le bon Corneille déclare dans un de ses *Discours sur la tragédie* qu'il ne comprend pas trop pourquoi.

6. Voir la note du vers 49.

7. VAR. — A son heureux empire était encore unie. (1673-87.)
Les parents de Monime étaient donc sujets de Mithridate.

8. Le bandeau royal dont son front est orné.

9. Pour *auquel*. Cette tournure était fréquente au XVIIe siècle ; c'est ainsi que Corneille a écrit dans *Sertorius* (IV, II) :

L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne,

et Molière, dans *l'École des femmes* (III, I) :

Les noces où j'ai dit qu'il faut vous préparer.

Racine reprendra ce vers dans *Iphigénie* (III, V) :

(Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée !)

Vit emporter ailleurs ses desseins et ses pas,
Et, tandis que la guerre occupait son courage,
M'envoya dans ces lieux éloignés de l'orage.
J'y vins : j'y suis encor[1]. Mais cependant, Seigneur,
Mon père paya cher ce dangereux honneur[2],
Et les Romains vainqueurs, pour première victime,
Prirent Philopœmen, le père de Monime[3].
Sous[4] ce titre funeste il se vit immoler;
Et c'est de quoi, Seigneur, j'ai voulu vous parler[5].
Quelque juste fureur dont je sois animée,
Je ne puis point à Rome opposer une armée;
Inutile témoin de tous ses attentats,
Je n'ai, pour me venger, ni sceptre ni soldats;
Enfin, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire[6],
C'est de garder la foi que je dois à mon père,
De ne point dans son sang aller tremper mes mains
En épousant en vous l'allié des Romains[7].

PHARNACE.

Que parlez-vous de Rome et de son alliance?
Pourquoi tout ce discours et cette défiance?
Qui vous dit qu'avec eux je prétends m'allier[8]?

MONIME.

Mais vous-même, Seigneur, pouvez-vous le nier?
Comment m'offririez-vous l'entrée et la couronne
D'un pays que partout leur armée environne[9],
Si le traité secret qui vous lie aux Romains
Ne vous en assurait l'empire et les chemins[10]?

1. C'est avec une résignation douloureuse que Monime doit prononcer cet hémistiche.
2. De voir sa fille reine.
3. La chronologie s'oppose absolument à ce que ce Philopœmen soit l'illustre chef de la ligue des Achéens.
4. A cause de.
5. Ce vers, prononcé d'une voix ferme, répond à un geste d'impatience contenue, qui échappe à Pharnace.
6. VAR. — Seigneur, je n'ai qu'un cœur. Tout ce que je puis faire. (1673-87.)
7. Il faut bien se garder de crier ce dernier vers, le bras tendu vers Pharnace, comme le ferait une héroïne de Corneille. Il faut que sous la voix douce et l'accusation discrète de Monime on sente une résolution inébranlable.
8. Voir la note du vers 104. Il est curieux de remarquer que les deux fils de Mithridate ressemblent à leur père sans se ressembler entre eux. Pharnace a les brutalités et les perfidies de Mithridate; Xipharès en a le courage, l'énergie et la fierté. M. de Bornier, dans son beau drame des *Noces d'Attila*, représenté dernièrement à l'Odéon, avait établi le même contraste entre les fils d'Attila.
9. VAR. — D'un pays que la guerre et leur camp environne. (1673-87.)
10. Remarquons l'art parfait avec lequel est construite cette phrase : dans le dernier vers, le mot *empire* répond au mot *couronne*, qui est placé au premier vers, *chemins* à *entrée*.

PHARNACE.

De mes intentions je pourrais vous instruire,
Et je sais les raisons que j'aurais à vous dire,
Si, laissant en effet les vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos secrets sentiments [1].
Mais enfin je commence, après tant de traverses [2],
Madame, à rassembler [3] vos excuses diverses ;
Je crois voir l'intérêt que vous voulez céler,
Et qu'un autre qu'un père ici vous fait parler [4].

XIPHARÈS [5].

Quel que soit l'intérêt qui fait parler la Reine,
La réponse, Seigneur, doit-elle être incertaine ?
Et contre les Romains votre ressentiment
Doit-il, pour éclater, balancer [6] un moment.
Quoi? nous aurons d'un père entendu [7] la disgrâce [8],
Et lents à le venger, prompts à remplir sa place,
Nous mettrons notre honneur et son sang en oubli?
Il est mort : savons-nous s'il est enseveli [9] ?
Qui sait si, dans le temps que votre âme empressée
Forme d'un doux hymen l'agréable pensée,
Ce Roi, que l'Orient, tout plein de ses exploits,

1. VAR. — Si vous-même, laissant ces vains déguisements,
Vous m'aviez expliqué vos propres sentiments. (1673-87.)

Ces deux vers, a-t-on dit, ont le tort de rappeler un peu trop les vers 245 et 246 ; nous croyons que c'est à dessein et par ironie que Pharnace les rappelle, et ce qui nous porte à le croire, ce sont les mots *en effet*, qu'on lit au vers 285.

2. *Traverses* a ici le sens de : détours; mais nous ne connaissons pas d'autre exemple de ce mot employé dans ce sens.

3. Coordonner, former un corps de.

4. Ces vers rappellent les paroles de Néron à Junie (*Britannicus* II, III) :

> ... Ne nous flattons point, et laissons le mystère.
> La sœur vous touche ici beaucoup moins que le frère ;
> Et pour Britannicus...

On a signalé d'ailleurs une ressemblance entre cette scène de *Mithridate* et celle de *Britannicus* où l'empereur et son frère se disputent en présence de la femme qu'ils aiment. Il est intéressant de comparer la façon dont ces deux scènes sont conduites.

5. En prenant ainsi la parole, Xipharès confirme les soupçons de Pharnace ; mais aimant Monime, et aimé d'elle, à présent que Mithridate est mort, il ne craint plus personne.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 479.

7. Appris.

8. Voir la note du vers 95.

9. Ces belles paroles de Xipharès sont, on l'a remarqué, la condamnation de sa propre conduite ; mais on peut répondre que, sans les empressements de Pharnace, Xipharès aurait agi autrement ; on peut citer pour sa défense les deux vers par lesquels il termine la pièce ; alors que Mithridate est détruit, et qu'il n'a plus d'armée, Xipharès désobéit aux ordres de son père mourant, et jure de le venger.

Peut nommer justement le dernier de ses Rois [1],
Dans ses propres États privé de sépulture [2],
Ou couché sans honneur dans une foule obscure,
N'accuse point le ciel qui le laisse outrager,
Et des indignes fils qui n'osent le venger [3]?
Ah! ne languissons plus dans un coin du Bosphore.
Si dans tout l'univers quelque roi libre encore,
Parthe, Scythe, ou Sarmate, aime sa liberté,
Voilà nos alliés: marchons de ce côté [4].
Vivons, ou périssons dignes de Mithridate;
Et songeons bien plutôt, quelque amour qui nous flatte,
A défendre du joug et nous et nos États,
Qu'à contraindre des cœurs qui ne se donnent pas [5].

PHARNACE.

Il sait vos sentiments. Me trompais-je, Madame?
Voilà cet intérêt si puissant sur votre âme,
Ce père, ces Romains que vous me reprochez [6].

XIPHARÈS.

J'ignore de son cœur les sentiments cachés [7];
Mais je m'y soumettrais sans vouloir rien prétendre,
Si, comme vous, Seigneur, je croyais les entendre.

PHARNACE.

Vous feriez bien; et moi, je fais ce que je doi [8].
Votre exemple n'est pas une règle pour moi [9].

1. Mithridate est appelé par Velleius Paterculus (II, XL) : « Ultimus omnium juris sui regum, præter Parthicos. »

2. Nous avons eu l'occasion de dire que Pompée fit à Mithridate de superbes obsèques.

3. « Desfontaines pense que Racine eût mieux fait de mettre *ses indignes fils* au lieu de *des indignes fils :* selon ce critique, la phrase en serait plus claire : *le venger* se rapporterait encore plus immédiatement à Mithridate. L'opinion de l'abbé Desfontaines est raisonnable. Louis Racine prétend qu'il faut nécessairement *d'indignes ;* il ajoute que c'est une faute d'imprimeur, et que l'auteur avait mis, selon toutes les apparences, *et deux indignes fils.* M. Didot a corrigé le vers d'après cette opinion. Pour moi, je suis convaincu que Racine a mis et a voulu mettre *et des indignes fils :* toutes les éditions faites pendant sa vie sont uniformes. » (GEOFFROY.)

4. Xipharès suit la politique de son père, qui avait voulu s'allier à Arsace, roi des Parthes. Un des fragments de l'historien Salluste contient une lettre de Mithridate à ce prince.

5. Ces vers sont très beaux ; ils le seraient plus, si Xipharès ne se croyait aimé de Monime. La Reine écoute avec orgueil les paroles du Prince, elle est fière de lui, et son amour grandit de son admiration.

6. L'envie et la haine se cachent sous cette forme ironique.

7. Voir la note du vers 335.

8. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

9. La Motte a placé ce vers dans son *Inès de Castro* :

Vos discours ne sont pas une règle pour moi.

XIPHARÈS.

Toutefois en ces lieux je ne connais personne
Qui ne doive imiter l'exemple que je donne [1].

PHARNACE.

Vous pourriez à Colchos vous expliquer ainsi.

XIPHARÈS.

Je le puis à Colchos, et je le puis ici.

PHARNACE.

Ici vous y pourriez rencontrer votre perte [2]....

SCÈNE IV.

MONIME, PHARNACE, XIPHARÈS, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Princes, toute la mer est de vaisseaux couverte [3];
Et bientôt, démentant le faux bruit de sa mort,
Mithridate lui-même arrive dans le port [4].

MONIME.

Mithridate !

XIPHARÈS.

Mon père !

PHARNACE.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

PHÆDIME.

Quelques vaisseaux légers sont venus nous l'apprendre :

1. Comparer *Britannicus* (III, VIII).

2. Il est intéressant de rapprocher de cette scène la scène II de l'acte I de *Nicomède*. La situation est à peu près la même : deux frères, Nicomède et Attale, l'un disciple d'Annibal, l'autre élevé à Rome, se disputent le cœur de Laodice ; cette reine est, comme Monime, tout acquise à l'ennemi du nom romain, et elle ne dissimule pas à Attale qu'elle aime son rival. Seulement, Laodice est reine et libre ; elle est fiancée à Nicomède, et tous deux se moquent du jeune Attale. Monime n'est pas fiancée à Xipharès, et elle craint Pharnace ; de là entre les deux scènes une différence de ton très curieuse. C'est d'ailleurs la haine de Rome qui anime *Nicomède* et *Mithridate*, et les deux tragédies s'expliquent et se commentent l'une l'autre. — Remarquons aussi que Monime n'a pas interrompu cette querelle : Racine, pour rendre la dénonciation de Pharnace plus odieuse, a voulu qu'il n'eût qu'un soupçon des sentiments qui unissent Xipharès et la reine.

3. Car de tant de vaisseaux toute la mer couverte
Augmentait son triomphe et redoublait leur perte.
(PRADON, *Régulus*, II, I.)

4. Voilà un admirable coup de théâtre : ces trois vers de la confidente jettent le trouble dans tous les esprits ; jamais, du vivant de leur père, Pharnace et Xipharès ne se fussent ouverts à Monime ; jamais Monime n'eût laissé deviner à Xipharès ses sentiments ; Pharnace tremble pour lui-même ; Xipharès, qui comprend que le secret de Monime est découvert, tremble pour elle. Racine fera encore dans *Phèdre* un excellent usage de cette ruse dramatique, en supposant la mort de Thésée.

C'est lui-même ; et déjà, pressé [1] de son devoir,
Arbate loin du bord l'est allé recevoir.

XIPHARÈS, à Monime

Qu'avons-nous fait [2] ?

MONIME, à Xipharès.

Adieu, Prince. Quelle nouvelle !

SCÈNE V.

PHARNACE, XIPHARÈS.

PHARNACE.

Mithridate revient ! Ah ! fortune cruelle !
Ma vie et mon amour tous deux courent hasard [3].
Les Romains que j'attends arriveront trop tard :

(A Xipharès :)

Comment faire [4] ? J'entends que votre cœur soupire,
Et j'ai conçu l'adieu qu'elle vient de vous dire [5],
Prince ; mais ce discours demande un autre temps [6] :
Nous avons aujourd'hui des soins [7] plus importants
Mithridate revient, peut-être inexorable :
Plus il est malheureux, plus il est redoutable.
Le péril est pressant plus que vous ne pensez.
Nous sommes criminels, et vous le connaissez.
Rarement l'amitié [8] désarme sa colère ;
Ses propres fils n'ont point de juge plus sévère [9] ;

1. C'est-à-dire : poussé impérieusement par son devoir : « Le jugement de Dieu presse la conscience de merveilleuse angoisse. » (Calvin, *Tr. de la Cène.*)

2. Ces mots de Xipharès et la réponse de Monime indiquent clairement qu'ils se sont compris tous deux, que Xipharès n'était pas sincère tout à l'heure quand il disait ignorer les sentiments de Monime, et que Monime le sera seulement à demi, lorsqu'au commencement du second acte elle semblera croire qu'elle n'a été que polie avec Xipharès, qu'il n'a vu dans ses paroles que de la politesse. — Remarquez la pudeur avec laquelle Monime quitte Xipharès, aussitôt qu'elle sait que Mithridate vit encore.

3. Sont en péril ; de même dans Corneille (*le Cid*, III, iv) :

> Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.

4. Cela est bien plat.

5. Il paraît que la voix et les regards de Monime la trahissent, comme ses paroles.

6. Var. — Mais nous en parlerons peut-être en d'autres temps (1673-87).

7. Des soucis.

8. L'affection ; de même dans *Andromaque* (V, iii) :

> Je voue à votre fils une amitié de père.

9. Crébillon, qui a calqué, dans sa tragédie de *Rhadamisthe et Zénobie*, le

Et nous l'avons vu même à ses cruels soupçons
Sacrifier deux fils pour de moindres raisons [1].
Craignons pour vous, pour moi, pour la Reine elle-même :
Je la plains d'autant plus que Mithridate l'aime.
Amant [2] avec transport, mais jaloux sans retour,
Sa haine va toujours plus loin que son amour.
Ne vous assurez point [3] sur l'amour qu'il vous porte :
Sa jalouse fureur n'en sera que plus forte.
Songez-y. Vous avez la faveur des soldats,
Et j'aurai des secours que je n'explique pas [4].

rôle de Pharasmane sur celui de Mithridate, fera dire à l'un des fils du roi) V, II) :

> Je sais que près de vous, injuste ou légitime,
> Le plus léger soupçon tint toujours lieu du crime ;
> Que c'est être proscrit que d'être soupçonné ;
> Que votre cœur enfin n'a jamais pardonné.
> De vos transports jaloux qui pourrait me défendre,
> Vous, qui m'avez toujours condamné sans m'entendre?

1. M. P. Mesnard nous semble s'être trompé, lorsqu'il dit que l'un de ces deux fils était Macharès, et que l'autre n'est pas nommé par les historiens. Macharès ne périt pas de la main de Mithridate ; voici comment Appien raconte la mort de ce jeune prince, qui s'était allié aux ennemis de son père (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XIII) : « Si envoya aucuns ambassadeurs devers Mithridates pour faire ses excuses de ce qu'il avoit prins le party des Romains, disant qu'il l'avoit faict par crainctc et par contraincte ; mais, entendant par ses dicts ambassadeurs le courroux de son père estre si grand qu'il n'y avoit aucun espoir de réconciliation, s'enfuyt par mer au pays de Chersonese, qui est en la région de Pont, et à son partement brusla tous les autres navires qui demeurèrent, à fin qu'on ne les peust suyvir. Et depuis entendant que son père avoit envoyé des autres navires au devant de luy se tua de sa main. » Racine a trouvé dans Plutarque et dans Appien les noms des deux autres fils de Mithridate, que ce prince sacrifia à ses soupçons ; on lit dans la *Vie de Pompée* (trad. Amyot, LV) que, dans la forteresse de Cœnon, le général romain trouva « des mémoires, par lesquelz il apparoissoit que (ce roy) avoit empoisonné, oultre plusieurs autres, son propre filz Ariarathes, » et nous pouvons voir dans Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, VII) : « Les Colques luy demandèrent (*à Mithridate*) qu'il leur voulust donner son fils Mithridates pour roy, ce que il feist, et par ce moyen incontinent luy obéirent ; mais tantost après vint le filz en tel soupçon au père, qu'il se doubta que son dict filz ne voulust aspirer à son royaume ; lors le feit venir à luy et quand il fut venu le feit enferrer à chaînes d'or, et tantost après le feit mourir, combien qu'en plusieurs choses qu'il avoit eues à faire contre Fimbria en Asie, l'eust trouvé gentilhomme de cuer. » Appien dit encore dans le portrait qu'il trace de Mithridate au chapitre XV : « Il feit mourir sa mère, son frère et trois de ses enfans estant en bas aage, et autant de ses filles. » Parmi les enfants de Mithridate, Appien cite encore (V) Diogènes, qui fut tué dans une bataille contre Sylla, Artaphernes, Darius, Cyrus, Xerxès, Oxatres, Eupatra et Orsabaris (XVI), qui figurèrent au triomphe de Pompée, et enfin Mithridatia et Nissa (XV), fiancées au roi d'Egypte et de Chypre, qui s'empoisonnèrent avec leur père.

2. Toutes les éditions portent : *amant* ; nous avouons que nous préférerions de beaucoup : *aimant*.

3. Ne prenez point confiance dans ; de même dans *Andromaque* (III, IV) :

> Sur les soins d'une mère on peut s'en assurer.

4. Mais que Xipharès comprend trop bien.

M'en croirez-vous? courons assurer notre grâce :
Rendons-nous, vous et moi, maîtres de cette place;
Et faisons qu'à ses fils il [1] ne puisse dicter
Que les conditions qu'ils voudront accepter.

XIPHARÈS.

Je sais quel est mon crime, et je connais mon père;
Et j'ai par-dessus vous [2] le crime de ma mère;
Mais, quelque amour encor qui me pût éblouir [3],
Quand mon père paraît, je ne sais qu'obéir [4].

PHARNACE.

Soyons-nous donc au moins fidèles l'un à l'autre :
Vous savez mon secret, j'ai pénétré le vôtre.
Le Roi, toujours fertile en dangereux détours,
S'armera contre nous de nos moindres discours.
Vous savez sa coutume, et sous quelles tendresses
Sa haine sait cacher ses trompeuses adresses [5].
Allons. Puisqu'il le faut, je marche sur vos pas.
Mais, en obéissant, ne nous trahissons pas [6].

1. *Il*, c'est-à-dire Mithridate.

2. De plus que vous. « Eh ! oui, tous ces jeunes gens ont beaucoup de cœur, et il y a chez eux comme un air d'ingénuité chevaleresque qui doit séduire et enlever. Ce sont des héros, très délicats sans doute, d'une galanterie aimable et respectueuse, mais ouverts de caractère et de visage, qui sont animés d'une joie vaillante. Xipharès n'est point dévoré d'une jalousie sombre. Il aime, sans doute, mais il sacrifie allègrement sa passion à l'affection qu'il porte à son père ; il se dévoue pour lui, sans arrière-pensée, avec enthousiasme :

Des chevaliers français tel est le caractère.

C'est dénaturer l'œuvre que de mettre à côté du terrible Mithridate et du sombre Pharnace un beau ténébreux dont le front est chargé de nuages. Racine avait ménagé là un contraste que l'acteur n'a pas le droit d'enlever. » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 10 février 1879.)

3. Même alors, Xipharès n'avoue rien ; il ne parle de son amour qu'au conditionnel ; on n'a pas assez remarqué cette nuance.

4. Cette opposition entre les deux frères est fort belle.

5. Ce vers prépare le troisième acte, et la fameuse ruse de Mithridate.

6. La fin de cet acte rachète les faiblesses des trois premières scènes.

ACTE SECOND.

—

SCÈNE I.

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME [1].

Quoi? vous êtes ici quand Mithridate arrive,
Quand, pour le recevoir, chacun court sur la rive?
Que faites-vous, Madame? et quel ressouvenir [2]
Tout à coup vous arrête, et vous fait revenir [3]?
N'offenserez-vous point un Roi qui vous adore,
Qui, presque votre époux...

MONIME.

Il ne l'est pas encore,
Phædime; et jusque-là je crois que mon devoir
Est de l'attendre ici, sans l'aller recevoir [4].

PHÆDIME.

Mais ce n'est point, Madame, un amant ordinaire.
Songez qu'à ce grand Roi promise par un père,
Vous avez de ses feux un gage solennel,
Qu'il peut, quand il voudra, confirmer à l'autel.
Croyez-moi, montrez-vous, venez à sa rencontre [5].

MONIME.

Regarde en quel état tu veux que je me montre.
Vois ce visage en pleurs; et, loin de le [6] chercher,

1. On lit dans les *Mémoires* de mademoiselle Clairon (p. 261) : « Je désire, pour l'emploi des confidentes, une femme d'un âge fait pour inspirer de la confiance, d'une physionomie sage, décente, ne portant jamais ses regards hors de la scène, et paraissant y prendre assez de part pour tenir son coin dans le tableau. »

2. Vieux mot, qui est passé de mode, et qui ne manquait pas de grâce.

3. « L'intervalle du premier au second acte est absolument inutile. Pour que ce repos soit nécessaire et que la scène reste vide naturellement, il faut que tous les acteurs soient occupés hors le théâtre, et que le spectateur attende avec impatience le succès de ce qui les occupe. Ici Phædime peut très bien dire, immédiatement après le premier acte, tout ce qu'elle dit en ouvrant le second. » (LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

4. Le style de la confidente et ces questions d'étiquette refroidissent une action qui commençait à s'animer.

5. Louis Racine trouve que ce langage n'est guère digne de la tragédie, et il a raison.

6. Mithridate.

Dis-moi plutôt, dis-moi que je m'aille cacher.

PHÆDIME.

Que dites-vous? O Dieux!

MONIME.

Ah! retour qui me tue!
Malheureuse! comment paraîtrai-je à sa vue,
Son diadème au front, et dans le fond du cœur,
Phædime... Tu m'entends [1], et tu vois ma rougeur [2].

PHÆDIME.

Ainsi vous retombez dans les mêmes alarmes
Qui vous ont dans la Grèce arraché tant de larmes?
Et toujours Xipharès revient vous traverser [3]?

MONIME.

Mon malheur est plus grand que tu ne peux penser.
Xipharès ne s'offrait alors à ma mémoire
Que tout plein de vertus, que tout brillant de gloire;
Et je ne savais pas que, pour moi plein de feux,
Xipharès des mortels fût le plus amoureux [4].

PHÆDIME.

Il vous aime, Madame? et ce héros aimable...

MONIME.

Est aussi malheureux que je suis misérable [5].

1. Tu me comprends.
2. Pradon a imité visiblement cette scène dans sa tragédie de *Phèdre et Hippolyte* (IV, v):

PHEDRE.

Thésée est à Trézène? ah! funeste retour,
Qui m'arrache à jamais l'espoir de mon amour.
Quoi? l'âme toute en feu d'Hippolyte embrasée,
Irai-je recevoir l'infortuné Thésée?
Irai-je m'exposer à ses chagrins jaloux?....
Que ne puis-je changer de cœur et de visage?
Je crains que de son fils il n'y trouve l'image.
Mon trouble, ma rougeur, mes regards languissants,
Tout parle d'Hippolyte et du feu que je sens;
Mon front va me trahir, et ma langue interdite
M'accuser à Thésée, et nommer Hippolyte;
Mes yeux en sont remplis, mon cœur en est atteint,
Et dans tous mes transports Hippolyte est depeint.
Il vient avec Thésée; ah ciel! ils sont ensemble;
Je les verrai tous deux! Ah! Princesse, j'en tremble.
J'entends du bruit, on vient; je cours dans ce malheur
Leur cacher mon amour, ma rage et ma douleur.

3. Décidément, cette confidente a reçu une éducation beaucoup moins soignée que la Phénice de *Bérénice*. — *Traverser* a ici le sens de : tourmenter, troubler : « Personne ne se met en tête de traverser son bonheur. » (HAMILT., *Gram.*, 10.)
4. Nous avions déjà lu dans *Andromaque* (V, II) ce vers :

Le plus fier des mortels et le plus amoureux.

5. Cette scène est du pur remplissage, et elle est écrite d'un style très faible : *amoureux*, *aimable*, *adorer*, *feux*, etc.

Il m'adore, Phædime; et les mêmes douleurs
Qui m'affligeaient ici le tourmentaient ailleurs.

PHÆDIME.

Sait-il en sa faveur jusqu'où va votre estime[1]?
Sait-il que vous l'aimez?

MONIME.

Il l'ignore, Phædime[2].
Les Dieux m'ont secourue[3]; et mon cœur affermi
N'a rien dit, ou du moins n'a parlé qu'à demi.
Hélas! si tu savais, pour garder le silence,
Combien ce triste cœur s'est fait de violence[4]!
Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!
Phædime, si je puis, je ne le verrai plus.
Malgré tous les efforts que je pourrais me faire,
Je verrais ses douleurs, je ne pourrais[5] me taire.
Il viendra malgré moi m'arracher cet aveu.
Mais n'importe, s'il m'aime, il en jouira peu;
Je lui vendrai si cher ce bonheur qu'il ignore[6],
Qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il l'ignorât encore.

PHÆDIME.

On vient. Que faites-vous, Madame[7]?

MONIME.

Je ne puis.
Je ne paraîtrai point dans le trouble où je suis[8].

1. En 1675, Thésée dira à Phèdre dans l'*Hippolyte* de Bidar (I, II) :

> J'aurai pour vos appas la plus parfaite estime
> Dont un cœur soit capable.

Phædime et Thésée ont lu la *Clélie* de mademoiselle de Scudéri, et connaissent *Tendre-sur-Estime*.
2. Pure illusion.
3. Pas trop.
4. Ce couplet est le seul qui puisse être remarqué dans cette scène.
5. Trois fois le verbe *pouvoir* en trois vers; c'est là une négligence.
6. Monime parle comme Néron dans *Britannicus* (II, VIII) :

> Fais-lui payer bien cher un bonheur qu'il ignore;

mais que le sentiment qui anime ces deux personnages est différent!
7. C'est-à-dire : à quoi vous décidez-vous?
8. « Cette première scène ne satisfait pas l'impatience et l'avidité du spectateur; elle ne lui apprend rien de nouveau : c'est une conversation entre Monime et sa confidente, il est vrai, très touchante; mais c'est toujours une conversation. » (GEOFFROY.)

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, ARBATE, GARDES.

MITHRIDATE.

Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins[1].
Mais vous avez pour juge un père qui vous aime[2].

1. « Baron, représentant Mithridate, entra un jour sur la scène, accompagné de Xipharès, et ne prit la parole qu'après un jeu muet, où il semblait avoir réfléchi sur ce qu'avaient pu lui dire ses deux fils. En rentrant dans la coulisse. il demanda à un de ses confrères s'il était content. « Votre entrée est dans le faux, lui dit le comédien : il n'y a point à réfléchir sur les excuses des deux jeunes princes : il faut leur répondre en paraissant avec eux, parce qu'un grand homme comme Mithridate doit concevoir du premier coup d'œil les plus grandes affaires. » Baron sentit la force de ce raisonnement, et s'y conforma. » (Abbé DE LA PORTE, *Anecd. dram.*, I, 563.) On lit encore à la page suivante : « Lorsque, dans la conversation de Mithridate avec ses deux fils, ce prince récite ces quatre vers :

> Princes, quelques raisons que vous me puissiez dire,
> Votre devoir ici n'a point dû vous conduire,
> Ni vous faire quitter en de si grands besoins,
> Vous le Pont, vous Colchos, confiés à vos soins,

Baron marquait avec beaucoup d'intelligence et une finesse de sentimens supérieure, l'amour de ce prince pour Xipharès, et sa haine contre Pharnace. Il disait au dernier : *Vous le Pont* avec la hauteur d'un maître et la froide sévérité d'un juge ; et à Xipharès : *Vous Colchos*, avec l'expression d'un père tendre, qui fait des reproches à son fils, dont la vertu n'a pas rempli son attente. » — Tous les auteurs tragiques ont exprimé cette idée que vieillesse et défiance étaien inséparables :

> La vieillesse, ombrageuse et sévère,
> En de vagues soupçons se plaît à s'égarer.
> (CHÉNIER, *Timoléon*, II, II.)

> Aisément du soupçon un vieux est susceptible.
> (BRET, *la Double Extravagance*.)

Cette entrée de Mithridate a été imitée par Crébillon dans sa tragédie de *Rhadamisthe et Zénobie*. Pharasmane, roi d'Ibérie, surprend à sa cour son fil Arsame, qu'il croyait à la tête des armées : travaillé des mêmes soupçons jalou que Mithridate, Pharasmane dit à son fils (I, III) :

> Que vois-je ? C'est mon fils ! dans Artanisse Arsame !
> Quel dessein l'y conduit ?...................... ,.....................
> Parlez, Prince : quel soin vous ramène en ces lieux ?
> Quel besoin, quel projet a pu vous y conduire,
> Sans ordre de ma part, sans daigner m'en instruire ?...
> Doutez-vous, quels que soient vos services passés,
> Qu'un retour criminel les ait tous effacés ?
> Sachez que votre roi ne s'en souvient encore
> Que pour ne point punir des projets qu'il ignore.
> Quoi qu'il en soit, partez avant la fin du jour.

2. Dans le *Nicomède* de Corneille (II, II), le bonhomme Prusias disait à son fils qui était revenu de l'armée sans son ordre :

Vous avez cru des bruits que j'ai semés moi-même ;
Je vous crois innocents, puisque vous le voulez,
Et je rends grâce au ciel qui nous a rassemblés.
Tout vaincu que je suis, et voisin du naufrage,
Je médite un dessein digne de mon courage[1].
Vous en serez tantôt instruits plus amplement[2].
Allez, et laissez-moi reposer un moment[3].

SCÈNE III.

MITHRIDATE, ARBATE.

MITHRIDATE.

Enfin, après un an, tu me revois, Arbate,
Non plus, comme autrefois, cet heureux Mithridate[4]
Qui, de Rome toujours balançant[5] le destin,
Tenais entre elle et moi l'univers incertain.

> La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
> Et sous le nom d'un fils toute faute est légère.

1. Mithridate est indomptable. A son entrée en scène (I, II) dans la tragédie de La Calprenède, il se rendait cet hommage à lui-même :

> J'ai bravé mille fois la puissance romaine,
> J'ai de leurs corps mourants couvert cent fois la plaine,
> Et la mer, recevant notre sang et le leur,
> Sous nos vaisseaux brisés a changé de couleur :
> J'ai soutenu l'effort de toutes leurs armées,
> J'ai vu des plus grands chefs leurs troupes animées,
> Et tous les plus vaillants que Rome ait jamais eu (*sic*),
> Me seront obligés de tout ce qu'ils ont su :
> Ils ont tous contre moi fait leur apprentissage,
> Et tu sais si jamais j'ai manqué de courage.
> Même, s'il t'en souvient, cette fatale nuit
> Que je fus par Pompée à l'extrême réduit,
> Dans l'étrange malheur d'une telle disgrâce,
> Ainsi que la fortune ai-je changé de face ?
> Vis-tu que ce visage eût perdu sa couleur,
> Et que jamais ce front témoigna ma douleur ?

2. Ce vers prépare la scène qui ouvrira le troisième acte.

3. Au nom de la dignité tragique, Luneau de Boisjermain voudrait remplacer ce dernier vers par celui-ci :

> Allez, et laissez-moi lui parler un moment ;

nous ne voyons pas trop ce que la dignité tragique y gagnerait.

4. Quantum mutatus ab illo
> Hectore, qui redit, etc.
> (Virgile, *Enéide*, II, 275.)

5. Pesant dans la balance d'un poids égal à ; de même dans *Bajazet* (III, VII) :

> Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour ?

Je suis vaincu[1]. Pompée a saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
Mes soldats presque nus, dans l'ombre intimidés[2],
Les rangs de toutes parts mal pris et mal gardés,
Le désordre partout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux[3]:
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.
Quelque temps inconnu, j'ai traversé le Phase[4];
Et de là, pénétrant jusqu'au pied du Caucase,
Bientôt, dans des vaisseaux sur l'Euxin préparés,
J'ai rejoint de mon camp les restes séparés.
Voilà par quels malheurs poussé dans le Bosphore,
J'y trouve des malheurs qui m'attendaient encore[5].

1. Nous avons eu déjà plusieurs fois dans cette pièce l'occasion de remarquer avec quel art le poète savait rompre la monotonie de l'alexandrin.

2. Ici commence une période de six vers sans verbe à un mode personnel ; si les expressions de Racine sont toujours élégantes, ses tournures sont en général fort naturelles.

3. « Les plus vieux capitaines et chefs des bandes lui firent tant de prières (*à Pompée*) et tant de remontrances, que finalement ils l'esmeurent à faire tout promptement donner l'assaut : pour ce qu'il ne faisait pas si obscur qu'on ne vist du tout goutte, à cause que la lune, qui estoit basse et prochaine de son coucher, rendoit encore assez de clarté pour voir les corps des hommes, mais, pour ce qu'elle baissoit fort, les ombres, qui s'estendoient bien plus loin que les corps, atteignoient de tout loin les ennemis, de sorte qu'ils ne pouvoient pour cela juger certainement la vraie distance qu'il y avoit jusques à eux et comme s'ils eussent été tout auprès d'eux, ils leur lançoient leurs dards et javelots, dont ils n'assenoient personne, pour ce qu'ils étoient trop loin. Ce que voyant les Romains, leur coururent sus, avec grands cris : mais les Barbares ne les osèrent attendre ; ains s'effrayèrent, et leur tournèrent le dos, fuyant à val de route, là où il en fut fait une grande boucherie : car il y en eut de tuez là plus de dix mille, et fut leur camp mesme pris. Quant à Mithridate, il fendit la presse des Romains dès le commencement de la meslée, avec bien environ huit cents chevaux, et passa outre ; mais incontinent ses gens s'écartèrent, les uns de çà, les autres de là, en manière qu'il se trouva seul avec trois autres. » (Plutarque, *Vie de Pompée*, trad. Amiot, IX.) Voir le passage de Florus cité dans notre *Notice sur Mithridate.*

4. Le Phase arrose la Colchide et se jette dans le Pont-Euxin.

5. Il conte en peu de mots avec rapidité
Sa défaite, sa fuite et son adversité,
Pour en venir plus tôt à parler de Monime ;
Et sa voix à ce nom s'émeut et se ranime,
Et son front de vaincu se lève menaçant.
Tout montre du vieux roi l'amour jeune et puissant,
Prompt à la défiance ainsi qu'à la colère,
Et tout prêt à punir, quand il craint de déplaire.
(Samson, *Art théâtral*, I, 159.)

Toujours du même amour tu me vois enflammé[1] :
Ce cœur nourri de sang, et de guerre affamé,
Malgré le faix des ans et du sort qui m'opprime,
Traîne partout l'amour qui l'attache à Monime
Et n'a point d'ennemis qui lui soient odieux
Plus que deux fils ingrats que je trouve en ces lieux[2].

ARBATE.

Deux fils, Seigneur ?

MITHRIDATE.

Écoute. A travers ma colère,
Je veux bien distinguer Xipharès de son frère.
Je sais que, de tout temps à mes ordres soumis,
Il hait autant que moi nos communs ennemis ;
Et j'ai vu sa valeur, à me plaire attachée[3],
Justifier pour lui ma tendresse cachée[4] :
Je sais même, je sais avec quel désespoir,
A tout autre intérêt préférant son devoir,
Il courut démentir une mère infidèle,
Et tira de son crime une gloire nouvelle[5] ;
Et je ne puis encor ni n'oserais penser
Que ce fils si fidèle ait voulu m'offenser.
Mais tous deux en ces lieux que pouvaient-ils attendre ?
L'un et l'autre à la Reine ont-ils osé prétendre ?
Avec qui semble-t-elle en secret s'accorder ?
Moi-même de quel œil dois-je ici l'aborder ?
Parle. Quelque desir qui m'entraîne auprès d'elle,
Il me faut de leurs cœurs rendre un compte fidèle.

1. Mithridate se dépêche d'arriver à ce qui lui tient au cœur ; comme l'empereur barbare de Voltaire, il est encore moins souverain qu'amant :

D'aujourd'hui je commence
A sentir tout le poids de ma triste puissance :
Je cherchais Idamé ; je ne vois près de moi
Que des chefs importuns qui fatiguent leur roi.

2. Comme l'a dit Campistron dans *Andronic* (II, VIII) :

L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature.

3. Uniquement occupée de ; Racine dira encore dans *Phèdre* (II, v) :

... Vous m'avez vue attachée à vous nuire.

4. Quelques commentateurs ont pris ce vers à la lettre, et dit que, par prudence, Mithridate ne laissait pas voir à ses enfants l'affection qu'il leur portait ; il y a là, croyons-nous, de l'exagération, et il faut traduire *ma tendresse cachée* par *ma préférence secrète*.

5. Voir la *Préface*, p. 173 note 1.

Qu'est-ce qui s'est passé? Qu'as-tu vu? que sais-tu[1]?
Depuis quel temps, pourquoi, comment t'es-tu rendu[2]?

ARBATE.

Seigneur, depuis huit jours l'impatient Pharnace
Aborda le premier au pied de cette place,
Et, de votre trépas autorisant[3] le bruit,
Dans ces murs aussitôt voulut être introduit.
Je ne m'arrêtai point à ce bruit téméraire[4];
Et je n'écoutais rien, si le prince son frère,
Bien moins par ses discours, Seigneur, que par ses pleurs,
Ne m'eût, en arrivant, confirmé vos malheurs.

MITHRIDATE.

Enfin, que firent-ils[5]?

ARBATE.

Pharnace entrait à peine
Qu'il courut de ses feux entretenir la Reine[6],
Et s'offrit d'assurer[7] par un hymen prochain
Le bandeau qu'elle avait reçu de votre main.

MITHRIDATE.

Traître ! sans lui donner le loisir de répandre
Les pleurs que son amour aurait dus à ma cendre[8]!
Et son frère?

1. Revenu de son expédition lointaine, le Thésée de Pradon (*Phèdre et Hippolyte*, II, 7) ne songe aussi qu'à son amour :

> Voyons Phèdre, et donnons quelque chose à l'amour;
> Je l'adore, et je vais l'épouser en ce jour.
> Puissent les justes Dieux oublier leurs menaces,
> Et verser loin de nous leurs fatales disgrâces!
> Mais mon fils me rassure, et je vois mon erreur :
> Phèdre chérit Thésée, et je connais son cœur ;
> Sans doute elle a fait voir pendant ma longue absence
> Bien de l'inquiétude et de l'impatience ;
> Parlait-elle souvent de Thésée ?

Mais le langage de Mithridate est tragique, et celui de Thésée ridicule.

2. C'est-à-dire : comment as-tu ouvert aux princes les portes de Nymphée ?

3. Donnant de l'autorité à ; Voltaire dira de même dans son *Brutus* (II, 1) :

> Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
> Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise ?

4. A cette rumeur douteuse. *Téméraire* a ici le sens de hasardé, comme dans ces locutions : *jugement téméraire ; proposition téméraire.*

5. Arbate n'a point encore prononcé le nom de Monime ; de là l'impatience du roi.

6. C'est Arbate qui révèle à Mithridate les menées de son fils ; mais Pharnace se croira trahi par Xipharès, et c'est là ce qui le décidera à le trahir à son tour.

7. De rendre solide sur son front.

8. Comme nous connaissons les sentiments de Monime, ces deux vers nous donnent un peu envie de rire. Monime aurait pleuré dans Mithridate l'ennemi des Romains, mais n'eût pas versé des larmes d'amour.

ARBATE.

Son frère, au moins jusqu'à ce jour [1],
Seigneur, dans ses desseins n'a point marqué d'amour;
Et toujours avec vous son cœur d'intelligence
N'a semblé respirer que guerre et que vengeance.

MITHRIDATE.

Mais encor quel dessein le conduisait ici [2]?

ARBATE.

Seigneur, vous en serez tôt ou tard éclairci [3].

MITHRIDATE.

Parle, je te l'ordonne, et je veux tout apprendre.

ARBATE.

Seigneur, jusqu'à ce jour, ce que j'ai pu comprendre,
Ce prince a cru pouvoir [4], après votre trépas,
Compter cette province au rang de ses États;
Et, sans connaître ici de lois que [5] son courage,
Il venait par la force appuyer son partage [6].

MITHRIDATE.

Ah! c'est le moindre prix qu'il se doit proposer [7],
Si le ciel de mon sort me laisse disposer.
Oui, je respire, Arbate, et ma joie est extrême.
Je tremblais, je l'avoue, et pour un fils que j'aime,
Et pour moi qui craignais de perdre un tel appui,
Et d'avoir à combattre un rival tel que lui [8].
Que Pharnace m'offense, il offre à ma colère
Un rival dès longtemps soigneux de me déplaire,
Qui, toujours des Romains admirateur secret,
Ne s'est jamais contre eux déclaré qu'à regret.
Et s'il faut que pour lui Monime prévenue [9]
Ait pu porter ailleurs une amour qui m'est due

1. Arbate a étudié les livres des casuistes; il ment, puisque son langage équivoque trompe le roi; mais il ne ment pas, puisqu'il a tout dit.

2. Mithridate est trop jaloux pour se laisser facilement convaincre.

3. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

4. Grammaticalement, il aurait fallu : C'est que ce prince, etc.; mais cette ellipse donne beaucoup plus de vivacité à la phrase.

5. D'autres lois que.

6. Protéger, défendre sa part, son lot.

7. Qu'il doit avoir en vue; ainsi, dans *Bérénice* (II, II)

Paulin, je me propose un plus ample théâtre.

8. C'est là surtout ce qui ferait trembler Mithridate.

9. *Une personne prévenue* est celle qui a des préventions bonnes ou mauvaises pour ou contre quelqu'un : « Elle était moins prévenue sur son mérite qu'on ne l'est d'ordinaire. » (HAMILT., *Gramm.*, 7.) — « Le Roi, si prévenu dans les commencements contre Madame de Maintenon, » etc. (Madame de CAYLUS, *Souvenirs*, p. 81, dans Pougens.)

Malheur au criminel qui vient me la ravir,
Et qui m'ose offenser et n'ose me servir!
L'aime-t-elle?

ARBATE.

Seigneur, je vois venir la Reine[1].

MITHRIDATE.

Dieux, qui voyez ici mon amour et ma haine,
Épargnez mes malheurs[2], et daignez empêcher
Que je ne trouve encor ceux que je vais chercher.
Arbate, c'est assez : qu'on me laisse avec elle.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Madame, enfin le ciel près de vous me rappelle[3],
Et, secondant du moins mes plus tendres souhaits,
Vous rend à mon amour plus belle que jamais.
Je ne m'attendais pas que de notre hyménée
Je dusse voir si tard arriver la journée,
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fît voir mon infortune, et non pas mon amour[4].
C'est pourtant cet amour, qui de tant de retraites

1. Arbate, que commençaient à gêner et cet interrogatoire et le ton sur lequel a été posée la dernière question, est enchanté de voir entrer Monime.

2. « *Epargnez ma douleur* est une phrase commune. *Epargnez mes malheurs* est de la véritable élégance, de celle des grands écrivains ; mais combien elle a peu de juges ! » (La Harpe.)

3. « Qui ne se souvient de cette admirable page d'*Hernani*, où le vieux Don Ruy Gomez exprime son amour à Doña Sol, s'en excuse, et tire des larmes de tous les yeux, en lui peignant ses souffrances ? Rien de plus pathétique que ce morceau :

... Écoute, on n'est pas maître
De soi-même, amoureux, comme je suis de toi
Et vieux. On est jaloux ; on est méchant : pourquoi ?
Parce que l'on est vieux ; parce que beauté, grâce,
Jeunesse, dans autrui, tout fait peur, tout menace ;
Parce qu'on est jaloux des autres et honteux
De soi. Dérision, que cet amour boiteux,
Qui nous remet au cœur tant d'ivresse et de flamme,
Ait oublié le corps en rajeunissant l'âme !

Ces sentiments qu'analyse avec une émotion si profonde le vieux Ruy Gomez sont précisément ceux que Racine prête à Mithridate et qu'il met en action. » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

4. Var. — Ni qu'en vous revoyant, mon funeste retour
Marquât mon infortune, et non pas mon amour (1673.)

Mithridate s'exprime avec une rare élégance ; mais les historiens nous ont transmis qu'il était versé dans tous les arts de l'Ionie.

Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;
Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux
Si ma présence ici n'en est point un pour vous [1].
C'est vous en dire assez, si vous voulez m'entendre.
Vous devez à ce jour dès longtemps vous attendre [2];
Et vous portez, Madame, un gage de ma foi
Qui vous dit tous les jours que vous êtes à moi.
Allons donc assurer [3] cette foi mutuelle.
Ma gloire loin d'ici vous et moi nous appelle [4];
Et, sans perdre un moment pour ce noble dessein,
Aujourd'hui votre époux, il faut partir demain.

MONIME.

Seigneur, vous pouvez tout. Ceux par qui je respire
Vous ont cédé sur moi leur souverain empire;
Et, quand vous userez de ce droit tout-puissant,
Je ne vous répondrai qu'en vous obéissant [5].

MITHRIDATE.

Ainsi, prête à subir un joug qui vous opprime,
Vous n'allez à l'autel que comme une victime;
Et moi, tyran d'un cœur qui se refuse au mien,
Même en vous possédant, je ne vous devrai rien.
Ah! Madame, est-ce là de quoi me satisfaire?
Faut-il que désormais, renonçant à vous plaire,
Je ne prétende plus qu'à vous tyranniser [6]?
Mes malheurs, en un mot, me font-ils mépriser?
Ah! pour tenter encor de nouvelles conquêtes [7],
Quand je ne verrais pas des routes toutes prêtes [8],
Quand le sort ennemi m'aurait jeté plus bas,

1. En prononçant ces mots, Mithridate attache sur Monime un regard perçant qui veut pénétrer jusqu'au fond de son cœur, et chercher s'il n'y trouvera pas le nom de Pharnace.
2. Au jour de l'hymen.
3. Rendre sûre, inviolable :

Vous voulez que ma fuite assure vos désirs.
(*Britannicus*, III, VII.)

4. Nous comprenons bien que la gloire de Mithridate l'appelle loin de Nymphée. Mais Monime? Il ne lui dit même point où il la veut emmener.
5. C'est la force d'inertie que Monime oppose à Mithridate; mais c'est une force. Elle lui donne sa main; il n'aura jamais son cœur.
6. L'amour de Mithridate peut être farouche et dissimulé; mais, du moins, il n'est pas purement sensuel.
7. « Ici commence une magnifique période de douze vers enchaînés l'un à l'autre avec un art admirable : période presque unique dans notre poésie, chef-d'œuvre d'harmonie et d'éloquence, qui montre ce que peut la langue française entre les mains d'un homme de génie. » (GEOFFROY.)
8. Allusion au fameux projet de descente en Italie.

Vaincu, persécuté, sans secours, sans États,
Errant de mers en mers, et moins roi que pirate,
Conservant pour tous biens le nom de Mithridate [1],
Apprenez que, suivi d'un nom si glorieux,
Partout de l'univers j'attacherais les yeux [2];
Et, qu'il n'est point de rois, s'ils sont dignes de l'être,
Qui, sur le trône assis, n'enviassent peut-être
Au-dessus de leur gloire un naufrage élevé [3],
Que Rome et quarante ans ont à peine achevé [4].
Vous-même, d'un autre œil me verriez-vous, Madame,
Si ces Grecs vos aïeux revivaient dans votre âme?
Et, puisqu'il faut enfin que je sois votre époux,
N'était-il pas plus noble et plus digne de vous,
De joindre à ce devoir votre propre suffrage,
D'opposer votre estime au destin qui m'outrage [5],
Et de me rassurer, en flattant ma douleur,
Contre la défiance attachée au malheur? [6]
Hé quoi? n'avez-vous rien, Madame, à me répondre?
Tout mon empressement ne sert qu'à vous confondre.
Vous demeurez muette; et, loin de me parler,
Je vois, malgré vos soins, vos pleurs prêts à couler.

MONIME.

Moi, Seigneur? Je n'ai point de larmes à répandre.
J'obéis. N'est-ce pas assez me faire entendre?
Et ne suffit-il pas...

1. Souvenir d'un passage du *Pro Murena* de Cicéron (XVI) : « Qua ex pugna quum se ille (*Mithridates*) eripuisset, et Bosporum confugisset, quo exercitus adire non posset, etiam in extrema fortuna et fuga nomen tamen retinuit regium. »

2. Je tiendrais attachés sur moi les yeux de l'univers. Racine avait écrit déjà dans *Britannicus* (II, II) :

> Mais aujourd'hui, Seigneur, que ses yeux dessillés...
> Verront autour de vous les rois sans diadèmes,
> Inconnus dans la foule, et son amant lui-même,
> Attachés sur vos yeux, s'honorer d'un regard
> Que vous aurez sur eux fait tomber au hasard, etc.

3. Nous sommes, en dépit de La Harpe, de l'avis du P. du Cerceau, qui écrivait à propos de ces vers : « Ces expressions figurées ont d'abord quelque chose qui éblouit, et l'on ne se donne pas la peine de les examiner, parce qu'on les devine plutôt qu'on ne les entend. Mais, quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'il serait assez difficile d'en faire une analyse logique. »

4. M. Geruzez a rapproché de ces vers un passage de Montaigne : « Il y a des pertes triomphantes à l'envi des victoires. Or, ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil ait vues de ses yeux, de Salamine, de Micala, de Platée et de Sicile, n'osèrent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la déconfiture du roi Léonidas et des siens au passage des Thermopyles. »

5. Même dans la colère, Mithridate ne perd pas le souci de la forme.

6. Voir *Andromaque*, note du vers 72

MITHRIDATE.

Non, ce n'est pas assez[1].
Je vous entends ici mieux que vous ne pensez.
Je vois qu'on m'a dit vrai. Ma juste jalousie[2]
Par vos propres discours est trop bien éclaircie[2]
Je vois qu'un fils perfide, épris de vos beautés,
Vous a parlé d'amour, et que vous l'écoutez[3].
Je vous jette pour lui dans des craintes nouvelles :
Mais il jouira peu de vos pleurs infidèles[4],
Madame ; et désormais tout est sourd à mes lois[5],
Ou bien vous l'avez vu pour la dernière fois.
Appelez Xipharès.

MONIME.

Ah ! que voulez-vous faire ?
Xipharès...

MITHRIDATE.

Xipharès n'a point trahi son père.
Vous vous pressez en vain de le désavouer[6] ;
Et ma tendre amitié ne peut que s'en louer.
Ma honte en serait moindre, ainsi que votre crime,
Si ce fils, en effet digne de votre estime,
A quelque amour encore avait pu vous forcer.
Mais qu'un traître[7], qui n'est hardi qu'à m'offenser,
De qui nulle vertu n'accompagne l'audace,
Que Pharnace, en un mot, ait pu prendre ma place ?
Qu'il soit aimé, Madame, et que je sois haï ?

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Venez, mon fils, venez, votre père est trahi[1],
Un fils audacieux insulte à ma ruine,

1. Mithridate éclate.
2. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.
3. Ces mots font trembler Monime pour Xipharès; que sera-ce, lorsque Mithridate aura prononcé le nom de son fils ?
4. Remarquez l'élégance de cette épithète.
5. Le premier *ou* disparait, pour donner à la phrase plus de rapidité.
6. Pour complice.
7. Un grand nombre de substantifs au XVIIᵉ siècle s'écrivaient avec de grandes lettres ; l'édition *princeps*, dans cette scène, met des majuscules aux mots : Ciel, Époux, Autel, États, Roy, Pirate, Univers, Ayeux, Fils, Père et Traître.

Traverse[1] mes desseins, m'outrage, m'assassine[2],
Aime la Reine enfin, lui plaît[3], et me ravit
Un cœur que son devoir à moi seul asservit[4].
Heureux pourtant, heureux que dans cette disgrâce[5]
Je ne puisse accuser que la main de Pharnace;
Qu'une mère infidèle, un frère audacieux
Vous présentent en vain leur exemple odieux!
Oui, mon fils, c'est vous seul sur qui je me repose,
Vous seul qu'aux grands desseins[6] que mon cœur se propose
J'ai choisi dès longtemps pour digne compagnon,
L'héritier de mon sceptre, et surtout de mon nom.
Pharnace, en ce moment, et ma flamme offensée
Ne peuvent pas tout seuls occuper ma pensée.
D'un voyage important les soins et les apprêts,
Mes vaisseaux qu'à partir il faut tenir tout prêts,
Mes soldats dont je veux tenter la complaisance[7],
Dans ce même moment demandent ma présence.
Vous cependant ici veillez pour mon repos;
D'un rival insolent arrêtez les complots.
Ne quittez point la Reine; et, s'il se peut, vous-même
Rendez-la moins contraire aux vœux d'un Roi qui l'aime[8]

Voir *Britannicus*, note du vers 1041.

2. Presque tous ces mots se trouvaient déjà dans la bouche d'Alceste (*le Misanthrope*, IV, II), alors qu'il a eu la preuve des infidélités de Célimène :

> Ah ! tout est ruiné ;
> Je suis, je suis trahi, je suis assassiné.

3. Xipharès ne dit rien; il croit être l'objet de la colère paternelle; aussi le poete a-t-il eu l'art de mener cette scène très rapidement; quelles paroles aurait-il pu mettre, maintenant et un peu plus tard, dans la bouche du jeune prince?

4. *Asservir*, c'est proprement : tenir en dépendance; Arsinoé dit de Célimène dans le *Misanthrope* (III, VII) qu'elle est

> Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme.

5. Voir la note du vers 95.

6. C'est-à-dire : pour les grands desseins.

7. On a remarqué avec raison que ce mot était ici bien faible.

8. On verra dans notre *Notice sur Phèdre* que, dans l'*Hippolyte* de Bidar (1675), Thésée nous paraissait bien ridicule, chargeant son fils d'être auprès de Phedre l'interprète de sa flamme, et lui disant ensuite :

> Hé bien, mon fils? Hé bien, en quel état mes feux?

Mithridate ne nous semble pas ici beaucoup plus raisonnable. Quoi? après avoir dit à Arbate qu'il aurait craint d'avoir à combattre un rival tel que Xipharès, ce vieillard, dont on nous dépeint la jalousie comme terrible, confie Monime à Xipharès, charge Xipharès de parler pour lui! Cela est absolument contraire à la vraisemblance. Mais nous devons à cette bizarre idée de Mithridate une admirable scène entre Monime et Xipharès; jamais la Reine n'eût reparu en présence du prince: la volonté de Mithridate amène entre eux une explication, qui par la pureté et la hauteur des sentiments ne le cède pas à celle qui a lieu au second acte de *Polyeucte*, entre Pauline et Sévère.

Détournez-la, mon fils, d'un choix injurieux [1].
Juge sans intérêt, vous la convaincrez mieux [2].
En un mot, c'est assez éprouver [3] ma faiblesse :
Qu'elle ne pousse point cette même tendresse,
Que sais-je? à des fureurs dont mon cœur outragé
Ne se repentirait qu'après s'être vengé [4].

SCÈNE VI.

MONIME, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Que dirai-je, Madame? et comment dois-je entendre
Cet ordre, ce discours que je ne puis comprendre?
Serait-il vrai, grands Dieux! que, trop aimé de vous,
Pharnace eût en effet mérité ce courroux?
Pharnace aurait-il part à ce désordre extrême [5]?

MONIME.

Pharnace? ô ciel! Pharnace? Ah! qu'entends-je moi-même?
Ce n'est donc pas assez que ce funeste jour
A tout ce que j'aimais m'arrache sans retour,
Et que, de mon devoir esclave infortunée,
A d'éternels ennuis [6] je me voie enchaînée?
Il faut qu'on joigne encor l'outrage à mes douleurs!
A l'amour de Pharnace on impute mes pleurs!
Malgré toute ma haine on veut qu'il m'ait su plaire!
Je le pardonne au Roi, qu'aveugle sa colère,
Et qui de mes secrets ne peut être éclairci [7].

1. Déshonorant; comme dans *Britannicus* (III, III) :

J'avouerai les rumeurs les plus injurieuses.

2. Si l'on ne savait Mithridate terrible en ses emportements jaloux, et si Pharnace n'avait pas pénétré le secret des deux amants, ce vers donnerait envie de rire.

3. Mettre à l'épreuve ; comme dans *Esther* (I, III) :

Sans doute qu'il voulait éprouver votre zèle.

4. La Médée d'Ovide disait :

Quo feret ira, sequar : facti fortasse pigebit.

Sans ces derniers mots, il ne nous semblerait guère digne de Xipharès de ne pas désabuser son père.

5. Voilà un vers extrêmement faible. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

6. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

7. Voir *Phèdre*, note du vers 1459.

Maís vous, Seigneur, mais vous, me traitez-vous ainsi [1] ?

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, excusez un amant qui s'égare,
Qui lui-même, lié par un devoir barbare [2],
Se voit près de tout perdre, et n'ose se venger.
Mais des fureurs du Roi que puis-je enfin juger?
Il se plaint qu'à ses vœux un autre amour s'oppose.
Quel heureux criminel en peut être la cause [3]?
Qui? Parlez.

MONIME.

Vous cherchez, Prince, à vous tourmenter.
Plaignez votre malheur, sans vouloir l'augmenter [4].

XIPHARÈS.

Je sais trop quel tourment je m'apprête moi-même.
C'est peu de voir un père épouser ce que j'aime :
Voir encore un rival honoré de vos pleurs,
Sans doute c'est pour moi le comble [5] des malheurs ;
Mais dans mon désespoir je cherche à les accroître.
Madame, par pitié, faites-le-moi connaître [6].
Quel est-il cet amant ? Qui dois-je soupçonner ?

MONIME.

Avez-vous tant de peine à vous l'imaginer?
Tantôt, quand je fuyais une injuste contrainte,
A qui contre Pharnace ai-je adressé ma plainte?
Sous quel appui tantôt mon cœur s'est-il jeté [7]?
Quel amour ai-je enfin sans colère écouté [8]?

1. Ce tendre reproche est un aveu; aussi, après celui que Monime a déjà fait au premier acte, on ne comprend plus trop bien pourquoi Xipharès la presse de lui révéler le nom de celui qu'elle aime, et pourquoi, à ce nom, il manifeste une si joyeuse surprise. Nous avons déjà vu dans les deux premiers actes d'*Alexandre* Porus se boucher ainsi les oreilles pour ne pas entendre les doux aveux d'Axiane.

2. On sait que le sens de ce mot est *étranger ;* c'est de ce sens premier que vient le mot *barbarisme*. Comme les étrangers viennent surtout en ennemis, et que l'arrivée de troupes ennemies est accompagnée de cruautés et de mauvais traitements, *barbare* est devenu synonyme de *cruel*.

3. Des vers comme celui-là excusent Voltaire, lorsqu'il se moque de Xipharès, en l'appelant *Monsieur Xipharès*.

4. Ce vers ne nous semble pas très modeste.

5. Le dernier degré, comme dans l'*Œdipe* de Corneille (III, III) :

Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.

Le XIXe siècle rendra ce mot tout à fait ridicule.

6. *Ai* et *oi* se prononçaient comme *ouais;* voilà comment rimèrent ensemble *accroître* et *connaître*.

7. Geoffroy a eu raison de critiquer cette métaphore qui n'est « ni agréable ni juste. »

8. Voir la note du vers 190. C'est à peu près de la même façon qu'Isabelle avoue son amour dans le *Don Carlos* d'Alfieri : « *Isabelle.* — Quelle espérance

XIPHARÈS.

O ciel! Quoi? je serais ce bienheureux coupable
Que vous avez pu voir d'un regard favorable?
Vos pleurs pour Xipharès auraient daigné couler [1]?

MONIME.

Oui, Prince [2], il n'est plus temps de le dissimuler :
Ma douleur, pour se taire, a trop de violence.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
Mais il faut bien enfin, malgré ses dures lois [3],
Parler pour la première et la dernière fois [4].
Vous m'aimez dès longtemps. Une égale tendresse
Pour vous, depuis longtemps, m'afflige et m'intéresse [5].
Songez depuis quel jour ces funestes appas [6]

avez-vous qui ne soit un crime? — *Carlos.* — Une espérance! Vous ne m'entendez pas. — *Isabelle.* — Vous le savez; je dois vous haïr si vous osez m'aimer. — *Carlos.* — Haïssez-moi donc, et accusez-moi vous-même devant le roi. — *Isabelle.* — Moi! proférer votre nom devant le roi! — *Carlos.* — Si vous me croyez coupable... — *Isabelle.* — L'êtes-vous seul? — *Carlos.* — O ciel! qu'entends-je? votre cœur..... — *Isabelle.* — Ah! malheureuse! qu'ai-je dit? Vous en avez trop entendu. Pensez qui je suis, pensez qui vous êtes; nous méritons la colère du roi, moi, si je vous écoute, vous, si vous poursuivez. »

1. Si tous les vers de Racine ressemblaient à ces trois-là, il n'aurait jamais été nommé le divin Racine.

2. C'est ici que l'actrice doit avoir une attitude à la fois douce et fière, gracieuse et noble. Cette scène devait être le triomphe de Rachel. « L'effet produit par mademoiselle Rachel, outre le mérite de son débit si savant, si bien articulé, tient à des causes purement plastiques, puisqu'il est le même, que la tragédienne dise des vers très beaux ou très médiocres. Le public, à son insu, trouve un grand plaisir à voir ce corps souple et nerveux se mouvoir harmonieusement dans les rythmes connus des sculpteurs et des poètes antiques, et oubliés par la civilisation moderne. Un secret instinct les fait retrouver à mademoiselle Rachel, que son origine juive rattache à l'Orient et au monde primitif. Elle sait ces développements de bras, ces inclinations de tête, ces frémissements d'épaules, ces poses du pied et de la jambe, qui font du premier morceau venu d'étoffe blanche un pli de marbre dans un bas-relief d'Égine. Son jeu est une espèce de danse grave comme celles des théories religieuses, et il est à regretter qu'il ne soit pas réglé par deux flûtes, ainsi que cela se pratiquait sur le théâtre grec. Un rôle est pour elle une statue qu'elle sculpte dans le bloc épais des alexandrins, une succession d'aspects à faire éclairer par le jour de la rampe et qui explique pourquoi elle est autant admirée par les artistes que par les poètes. » (Théophile GAUTIER, *Hist. de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans*, 4e série, p. 230-231.)

3. L'habitude de faire le second vers avant le premier est cause que parfois, dans Racine et dans Boileau, le premier vers est plat, lourd, et renferme peu de sens.

4. Antiochus disait à Bérénice (I, IV) :

Au moins souvenez-vous que je cède à vos lois,
Et que vous m'écoutez pour la dernière fois.

5. Pour que la gradation fût observée, il faudrait que le poète eût écrit : *m'intéresse et m'afflige.*

6. On faisait au XVIIe siècle un usage constant de ce mot pour désigner les beautés qui attirent. C'est le pluriel du mot *appât*, dont l'ancienne orthographe

Firent naître un amour qu'ils ne méritaient pas [1];
Rappelez [2] un espoir qui ne vous dura guère,
Le trouble où vous jeta l'amour de votre père,
Le tourment de me perdre et de le voir heureux,
Les rigueurs d'un devoir contraire à tous nos vœux :
Vous n'en sauriez, Seigneur, retracer la mémoire [3],
Ni conter vos malheurs, sans conter mon histoire ;
Et lorsque ce matin j'en écoutais le cours [4],
Mon cœur vous répondait tous vos mêmes discours [5].
Inutile, ou plutôt funeste sympathie [6] !
Trop parfaite union par le sort démentie [7] !
Ah ! par quel soin cruel le ciel avait-il joint
Deux cœurs que l'un pour l'autre il ne destinait point ?
Car, quel que soit vers vous le penchant qui m'attire,
Je vous le dis, Seigneur, pour ne plus vous le dire [8],

était *appast*, et, au pluriel, *appasts* ou *appas*. Corneille a donc eu tort de dire dans *Sertorius* (III, IV) :

Si jamais une flamme eut pour vous quelque appas,

et Molière dans l'*École des femmes* (I, I) :

Qui dort en sûreté sur un pareil appas, etc.

1. Ici Monime fait de la modestie ; elle n'en faisait pas tout à l'heure.
2. A votre souvenir.
3. VAR. — Vous n'en sauriez, Seigneur, rappeler la mémoire. (1673-87.)
4. Il y a là une ellipse : je vous écoutais en dérouler le cours.
5. Il y a trois sortes de beautés littéraires : les beautés de pensée, les beautés de sentiment, et les beautés d'expression. Ces discours de Monime renferment les plus exquises beautés de sentiment ; ceux de Pauline à Sévère, dont nous aurons bientôt l'occasion de citer quelques vers, de remarquables beautés de pensée.
6. On appelle *sympathie* une sorte de penchant instinctif qui attire l'une vers l'autre deux personnes. On a fait de ce mot et de l'adjectif qui en dérive de grands abus : on a appelé par exemple *encre de sympathie* ou *sympathique* une encre sans couleur qui noircit lorsqu'on la soumet à un certain agent ; *poudre de sympathie*, une poudre que l'on tirait de vitriol calciné au soleil, et qui, jetée sur le sang provenant d'une blessure, guérissait le blessé, même s'il était loin, etc.
7. Une chose *démentie* est quelquefois, comme ici, une chose qui ne reçoit pas d'effet ; voir aussi *Bérénice* (V, II) :

J'ai vu tous mes projets tant de fois démentis.

8. Comparez ce que, dans *Polyeucte* (II, II), Pauline dit à Sévère :

Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,
A vos seules vertus je me serais donnée.....
Mais, puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,
De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,
Quand à ce grand pouvoir, que la valeur vous donne,
Vous eussiez ajouté l'éclat d'une couronne,
Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,
J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi.

Ma gloire [1] me rappelle [2] et m'entraîne à l'autel,
Où je vais vous jurer un silence éternel.
J'entends, vous gémissez ; mais telle est ma misère.
Je ne suis point à vous [3], je suis à votre père.
Dans ce dessein, vous-même, il faut me soutenir,
Et de mon faible cœur m'aider à vous bannir.
J'attends du moins, j'attends de votre complaisance
Que désormais partout vous fuirez ma présence.
J'en viens de dire assez pour vous persuader
Que j'ai trop de raisons de vous le commander [4].
Mais après ce moment, si ce cœur magnanime
D'un véritable amour a brûlé pour Monime [5],
Je ne reconnais plus la foi de vos discours [6]
Qu'au soin que vous prendrez de m'éviter toujours [7].

1. Voir *Iphigénie*, note du vers 1589.

2. M'éloigne de vous.

3. Louis Racine veut qu'on lise : *Je ne suis point à moi*, et déclare que *je ne suis point à vous* est « une faute grossière d'impression ». C'est la leçon de toutes les anciennes éditions.

4. Il n'existe dans aucun théâtre un morceau d'une pureté plus exquise et d'un charme plus pénétrant. — Dans la *Bérénice* de Segrais (I, 448), Zénobie repousse aussi Tiridate, qu'elle aime, et dont elle est aimée : « Quelque cruauté dont vous accusiez Rhadamiste, il est plus glorieux à Zénobie de l'aller chercher que de s'arrêter avec son rival. » Et (p. 450) : « C'était pour vous dire un adieu solennel que j'ai souffert que vous me voyiez ; je veux partir dès demain ; ne vous opposez point à la résolution que j'en ai prise, si vous n'avez pris celle de me faire une injure insupportable. » — Imitant Monime, Irène dira à Andronic dans la tragédie de Campistron (II, iv) :

Avez-vous oublié qu'un serment solennel
Nous impose à tous deux un silence éternel ?
Qu'il n'est plus entre nous d'entretien légitime,
Qu'un seul mot, un regard, qu'un soupir est un crime ?
Que sans cesse attentive à remplir mon devoir,
Je mets tout mon bonheur à ne vous plus revoir,
Et, quels que soient les maux que vous avez à craindre,
Qu'il ne m'est pas permis seulement de vous plaindre ?

5. C'est le cas ou jamais de rappeler ici la belle théorie d'Honoré d'Urfé sur l'amour : « L'amour n'est qu'un désir de beauté, et y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe sous la vue, de laquelle il faut laisser le jugement à l'œil, celle qui est en l'harmonie, dont l'oreille est seulement capable, et celle enfin qui est en la raison, que l'esprit seul peut discerner, il s'ensuit que les yeux, les oreilles, les esprits seuls en doivent avoir la jouissance. Que si quelques autres sentiments s'y veulent mêler, ils ressemblent à ces effrontés qui viennent aux noces sans y être conviés. » (*Astrée*, II, 132.)

6. La sincérité.

7. La Zénobie de Crébillon (*Rhadamiste et Zénobie*, IV, iv) n'aura pas moins de vertu. Elle est aimée d'Arsame, frère de Rhadamiste, son époux, qui ne sait pas aimer sa belle-sœur ; pour mettre fin à ses poursuites, Zénobie révèle à Arsame le lien qui les unit ; Rhadamiste, pris d'un accès de jalousie intem-

XIPHARÈS.

Quelle marque, grands Dieux! d'un amour déplorable!
Combien en un moment heureux et misérable!
De quel comble de gloire et de félicités
Dans quel abîme affreux vous me précipitez [1]!
Quoi? j'aurai pu toucher [2] un cœur comme le vôtre?
Vous aurez pu m'aimer? et cependant un autre
Possédera ce cœur dont j'attirais les vœux [3]?
Père injuste, cruel, mais d'ailleurs malheureux [4]!...
Vous voulez que je fuie et que je vous évite?
Et cependant le Roi m'attache à votre suite.
Que dira-t-il [5]?

MONIME.

N'importe, il me faut obéir [6].
Inventez des raisons qui puissent l'éblouir [7].

pestif, voit dans cet aveu une trahison, et voici comment Zénobie répond à ses soupçons, en présence d'Arsame :

> Connais donc tout ce cœur que tu peux soupçonner :
> Je vais par un seul trait te le faire connaître,
> Et de mon sort après je te laisse le maître.
> Ton frère me fut cher, je ne le puis nier ;
> Je ne cherche pas même à m'en justifier :
> Mais, malgré son amour, ce prince, qui l'ignore,
> Sans tes lâches soupçons l'ignorerait encore.
> (*A Arsame.*)
> Prince, après cet aveu, je ne vous dis plus rien ;
> Vous connaissez assez un cœur comme le mien,
> Pour croire que sur lui l'amour ait quelque empire.
> Mon époux est vivant : ainsi ma flamme expire.
> Cessez donc d'écouter un amour odieux,
> Et surtout gardez-vous de paraître à mes yeux.
> (*A Rhadamiste.*)
> Pour toi, dès que la nuit pourra me le permettre,
> Dans tes mains en ces lieux je viendrai me remettre.
> Je connais la fureur de tes soupçons jaloux ;
> Mais j'ai trop de vertu pour craindre mon époux.
> (*Elle sort.*)

1. Il faut convenir que tous ces vers sont très faibles.
2. Émouvoir; de même dans *Andromaque* (IV, III) :

> Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher.

3. Sévère disait aussi dans *Polyeucte* (II, I) :

> Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !

et Andronic, dans la tragédie de Campistron (II, IV) :

> Madame, vous vivez pour un autre que moi !

4. Encore un vers bien faible.
5. Il est à remarquer que Racine sacrifie toujours ses héros à ses princesses ; Oreste est fort embarrassé de sa personne et de ses réponses en présence d'Hermione furieuse ; ici, en face de Monime, Xipharès est d'une désespérante banalité.
6. Il faut m'obéir.
7. Le rendre aveugle.

D'un héros tel que vous c'est là l'effort suprême[1] :
Cherchez, Prince, cherchez, pour vous trahir vous-même,
Tout ce que, pour jouir de leurs contentements[2],
L'amour fait inventer aux vulgaires amants.
Enfin je me connais, il y va de ma vie[3].
De mes faibles efforts ma vertu se défie[4].
Je sais qu'en vous voyant, un tendre souvenir
Peut m'arracher du cœur quelque indigne soupir;
Que je verrai mon âme, en secret déchirée,
Revoler vers le bien dont elle est séparée :
Mais je sais bien aussi que, s'il dépend de vous
De me faire chérir un souvenir si doux,
Vous n'empêcherez pas que ma gloire[5] offensée
N'en punisse aussitôt la coupable pensée;
Que ma main dans mon cœur ne vous aille chercher,
Pour y laver ma honte, et vous en arracher.
Que dis-je? En ce moment, le dernier qui nous reste[6],

1. Il faut se garder de prononcer ce vers aussitôt après le précédent, sans un temps d'arrêt : autrement l'on ferait dire à Racine une chose étrange.

2. Ce mot était du style noble au XVII[e] siècle. On le trouve deux fois dans le *Cid* (I, II, III, V), et une fois dans *Nicomède* (II, II).

3. Jamais Racine n'a écrit rien de plus délicat que la fin de ce couplet.

4. Lorsque, dans *Polyeucte* (I, IV), Félix ordonnait à sa fille de voir Sévère, Pauline répondait :

> Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur,
> Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
> Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse,
> Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
> Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
> Quelque soupir indigne et de vous et de moi,
> Je ne le verrai point.....................
> Il est toujours aimable et je suis toujours femme ;
> Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
> Je n'ose m'assurer de toute ma vertu.
> Je ne le verrai point.

Isabelle disait aussi à Carlos dans le *Philippe II* d'Alfieri (I, III) : « La première et la dernière preuve d'amour que j'exige de vous est celle-ci : si vous m'aimez, fuyez votre père cruel. — CARLOS. — C'est impossible. — ISABELLE. — Fuyez-moi donc dès à présent. Hélas! conservez ma réputation intacte, et conservez aussi la vôtre! Confondez vos envieux, s'ils osent vous calomnier. Vivez, je vous l'ordonne, n'attaquez plus ma vertu. Mes pensées vous suivront : malgré moi vous m'occuperez sans cesse. Mais perdez la trace de mes pas ; que je n'entende plus votre voix. Le ciel, jusqu'à présent, est le seul témoin de votre crime : qu'il se cache au monde entier; qu'il se cache à nous-mêmes, et que jamais le souvenir de cet instant ne se réveille dans votre cœur. »

5. Voir *Iphigénie*, note du vers 1589.

6. Voir *Bérénice*, v. 1135-1136. — Rapprochons encore de ces vers quelques vers de l'*Andronic* de Campistron (II, IV) :

> Ah! prince, pensez-vous qu'insensible, inhumaine,
> Mes yeux, sans s'émouvoir, regardent votre peine ;
> Que, pendant les horreurs d'un exil rigoureux,
> Vous soyez seul à plaindre, et le seul malheureux !...
> Mais, que dis-je ? où m'entraîne une force inconnue?
> Ah ! pourquoi venez-vous chercher encor ma vue ?
> Partez, prince, c'est trop prolonger vos adieux.

Je me sens arrêter par un plaisir funeste :
Plus je vous parle, et plus, trop faible que je suis,
Je cherche à prolonger le péril que je fuis [1].
Il faut pourtant, il faut se faire violence ;
Et sans perdre en adieux un reste de constance,
Je fuis. Souvenez-vous, Prince, de m'éviter [2],
Et méritez les pleurs que vous m'allez coûter [3].

XIPHARÈS.

Ah, Madame !... Elle fuit, et ne veut plus m'entendre.

1. « L'amour vole vers l'objet aimé, comme l'écolier fuit la classe; il s'en éloigne le cœur gros, le visage triste, comme l'écolier qui retourne à ses livres. » (Shakespeare, *Roméo et Juliette.*)

2. Rapprochez ces paroles de celles de Pauline (*Polyeucte*, II, ii) :

Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments :
Mais, quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte.....
Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,
Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
Qu'arrachent de mes feux les cruels souvenirs :
Trop rigoureux effets d'une aimable présence,
Contre qui mon devoir a trop peu de défense.
Mais, si vous estimez ce vertueux devoir,
Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir.
Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte,
Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte,
Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

De même, dans le *Grand Cyrus* (p. 1211-1214), de mademoiselle de Scudéry, Alcionide, épouse de Tisandre, dit au prince Thrasybule, qui a surpris l'aveu de l'amour qu'elle éprouve pour lui : « Je vous le déclare, je ne saurais plus souffrir votre vue après ce que vous savez de moi. Peut-être, si vous eussiez ignoré ce que j'ai dans le cœur pour vous, eussé-je accordé au prince Tisandre la liberté de vous voir comme son ami, ainsi qu'il me le demandait ; mais, après ce que vous venez de me dire, il m'est absolument impossible. Je ne vous pourrais plus voir sans rougir, et, dans les termes où est mon âme, je vous haïrais peut être par la seule crainte de vous trop aimer et de n'avoir pas assez d'indifférence pour vous. — Mais, Madame, m'écriai-je, quelle justice y a-t-il de me parler comme vous faites? — Mais, injuste Prince, reprit elle, quelle raison avez-vous de me dire tant de choses que je ne puis écouter sans crime et que je n'écouterai jamais qu'aujourd'hui?..... — Eh quoi! Madame, lui dis-je, est-ce trop vous demander que trois ou quatre moments tous les jours à vous souvenir d'un homme qui vous donne tous ceux de sa vie? — Oui, répliqua-t-elle, c'est trop pour ma gloire que ces trois ou quatre moments que vous demandez, et vous pouvez être assuré que, si je le puis, je vous bannirai de mon souvenir comme de mon cœur. Mais, ajouta-t elle malgré qu'elle en eût, on ne dispose pas de sa mémoire comme on veut, et il arrivera peut-être que vous m'oublierez sans en avoir le dessein, et que je me souviendrai de vous sans le vouloir faire. » Alcionide prononça ces dernières paroles avec une confusion sur le visage si charmante pour moi, que je me jetai à genoux pour lui en rendre grâce; mais elle, se repentant de ce qu'elle avait dit, me releva et me défendit si absolument de lui parler jamais de ma passion et de la voir jamais en particulier, que je connus bien, en effet, qu'elle le voulait ainsi. »

3. On ne peut, comme annotation, mettre au bas de ce couplet que les trois mots de Voltaire : « Beau, admirable, sublime. »

Malheureux Xipharès, quel parti dois-tu prendre?
On t'aime, on te bannit : toi-même tu vois bien
Que ton propre devoir s'accorde avec le sien [1].
Cours par un prompt trépas abréger ton supplice [2].
Toutefois attendons que son sort s'éclaircisse [3];
Et s'il faut qu'un rival la ravisse à ma foi,
Du moins, en expirant, ne la cédons qu'au Roi [4].

1. Le don Carlos de Schiller (I, v) prenait son malheur avec moins de calme que Xipharès : « CARLOS. — Vous étiez à moi : à la face de l'univers vous me fûtes promise par deux puissants royaumes, vous fûtes reconnue à moi par le ciel et la nature ; et Philippe, Philippe vous a dérobée à moi ! — LA REINE. — Il est votre père. — CARLOS. — Votre époux ! — LA REINE. — Il vous donne le plus grand empire du monde pour héritage. — CARLOS. — Et vous pour mère ! » (Trad. de Barante.)

2. VAR. — Cours par un prompt trépas abréger ta misère.
Toutefois observons et Pharnace et mon père. (1677-87.)

3. Cesse d'être douteux, incertain.

4. Plusieurs critiques, parmi lesquels Luneau de Boisjermain, ont mal compris ces deux derniers vers : ils supposent que Xipharès craint encore que Pharnace ne soit cher à Monime ! Après ce que vient de dire la Reine, c'est supposer Xipharès absolument dénué de bon sens. Ce prince craint quelque coup de main de Pharnace aidé de l'armée romaine, et, comme nous le verrons, il n'a pas tort; voilà pourquoi il veut vivre : il n'essaiera pas d'arracher Monime à son père, mais il ne veut pas qu'elle soit à Pharnace.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS.

MITHRIDATE.

Approchez, mes enfants[1]. Enfin l'heure est venue[2]
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue[3].
A mes nobles projets je vois tout conspirer[4];
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
  Je fuis[5] : ainsi le veut la fortune ennemie.
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces[6].
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé[7],
Tenait après son char un vain peuple occupé[8],

1. Cette grande scène n'est pas, comme on l'a dit quelquefois, un superbe hors-d'œuvre; Mithridate se sert du gigantesque projet qu'il a conçu pour découvrir les secrets sentiments de ses fils. On lui a reproché de révéler ses desseins au perfide Pharnace; Mithridate s'en inquiète peu : dès que Pharnace se sera trahi, la mort, ou tout au moins un cachot, mettra le roi à l'abri de ses menées. On peut rapprocher cette scène de celle qui ouvre le second acte de *Cinna*, et de la grande scène entre Cléopâtre et ses fils, à l'acte II de *Rodogune*. Dans ces trois scènes, un autre intérêt est en jeu que celui qui est exprimé ouvertement dans les discours des personnages.

2. Var. — Venez, Princes, venez. Enfin l'heure est venue. (1673.)

Ce début rappelle celui du grand discours de Cléopâtre à ses fils (*Rodogune*, II, III) :

> Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour, etc.

3. Voir *Esther*, note du vers 716. Mithridate a déjà parlé deux fois de son dessein (V. 432 et 621).

4. Var. — A mes justes desseins je vois tout conspirer. (1673-87.)

5. Remarquez la fierté de ces deux mots, ainsi détachés en tête du vers.

6. « La guerre est le tribunal des rois, et les victoires sont ses arrêts. » (Rivarol.)

7. Cela est conforme à l'histoire; car Plutarque nous dit dans la *Vie de Pompée* que Mithridate était plus difficile à vaincre lorsqu'il fuyait que lorsqu'il combattait.

8. Mithridate veut parler du char des triomphateurs.

Et, gravant en airain [1] ses frêles [2] avantages,
De mes États conquis enchaînait les images [3],
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur du fond de ses marais,
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée [4],
Renverser en un jour l'ouvrage d'une année [5].
D'autres temps, d'autres soins [6]. L'Orient accablé
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé.
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes [7]
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés [8] :
Ils y courent en foule ; et, jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul je leur résiste [9]. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse [10] à tous mes amis :
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête [11].
Le grand nom de Pompée assure sa conquête [12] :

1. Il s'agit ici des tables d'airain du Capitole, sur lesquelles étaient gravées les victoires romaines, ou des monuments élevés par Rome à ses victoires, tels que les statues dont il va être question au vers suivant.

2. Fragiles, peu durables.

3. On sait qu'aux jours de triomphe, des statues, représentant les contrées soumises et les fleuves des pays domptés, étaient promenées dans Rome.

4. Voir *Athalie*, note du vers 414.

5. Corneille n'a rien écrit de plus mâle que cette période. — Ce dernier trait est peut-être un souvenir d'Ovide :

Longique perit labor irritus anni.

6. Ce morceau est un des plus longs qu'il y ait au théâtre ; c'est peut-être le plus nourri. Tout mot porte, et le poète ne permet pas aux transitions de s'étendre.

7. Encore deux vers que Voltaire a imités dans sa *Henriade* (I) :

Et l'Espagnol avide, enrichi de nos pertes,
Vient en foule inonder nos campagnes desertes.

8. « An ignoras Romanos, postquam ad Occidentem pergentibus Oceanus « finem fecit, arma huc convertisse ? Neque quidquam a principio nisi raptum « habere, domum, conjuges, agros, imperium?... Romani arma in omnes habent, « acerrima in eos, quibus victis spolia maxima sunt. » (SALLUSTE, *Frag.* V.) — « Sic omnem illum populum luporum animos, inexplebiles sanguinis atque im- « perii, divitiarumque avidos ac jejunos habere. » (JUSTIN, XXXVIII, VI.)

9. Il est curieux d'étudier tout ce morceau uniquement au point de vue de la versification ; on y verra avec quel soin le poète, étudiant la facture de ses vers, se demandait où il devait développer une période, où il devait arrêter le vers par une coupe brusque ; c'est la recherche du naturel et de la vérité qui l'a guidé dans ce travail.

10. Est un fardeau pour. Mithridate disait à sa femme dans la *Mort de Mithridate* de La Calprenède (I, III) :

Et ta seule amitié te rend infortunée.

11. Voilà de la véritable poésie ; cette image est hardie par sa simplicité même.

12. VAR. — Le seul nom de Pompée assure sa conquête. (1673-87.)

C'est l'effroi de l'Asie ; et, loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher [1].
Ce dessein vous surprend ; et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur ; et, pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés [2].
  Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.
Je sais tous les chemins par où je dois passer ;
Et si la mort bientôt ne me vient traverser [3],
Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois [4] au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours [5] ?

1. « Quippe quum effugisset hostem per Colchos, Siciliæ quoque littora et Campaniam nostram subito adventu terrere voluit ; Colchis tenus jungere Bosporon, inde per Thraciam, Macedoniam, et Græciam transilire, sic Italiam nec opinatus invadere, tantum cogitavit. » (FLORUS, I, III, 6.)

2. « Nullus cunctationi locus est in eo consilio, quod non potest laudari, nisi peractum. » (TACITE.)

3. Voir *Britannicus*, note du vers 1041.

4. Je vous aurai conduits avant trois mois.

5. « Il en pouvait bien douter, dit un prince (*le prince Eugène*), qui a commandé des armées sur les bords du Danube, et qui, comme Mithridate, a conservé sa réputation de grand capitaine dans l'une et dans l'autre fortune, puisque la chose est réellement impossible. L'armée navale de Mithridate, en partant des environs d'Asaph et du détroit de Caffa, où Racine établit la scène de sa pièce, avait près de trois cents lieues à faire avant que de débarquer sur les rives du Danube. Des vaisseaux qui naviguent en flotte, et qui n'ont d'autres moyens d'avancer que des rames et des voiles, ne sauraient se promettre de faire cette route en moins de huit ou dix jours. Racine, sans craindre d'ôter le merveilleux de l'entreprise de Mithridate, pouvait encore accorder six mois de marche à son armée, qui avait sept cents lieues à faire pour arriver à Rome. Le vers qu'il fait dire à Mithridate,

Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole,

révolte ceux qui ont quelque connaissance de la distance des lieux. Quoique les armées grecques et romaines marchassent avec plus de célérité que les nôtres, il est toujours vrai qu'il n'y a point de troupes qui puissent durant trois mois, et sans jamais séjourner, faire chaque jour près de huit lieues, surtout en passant par des pays difficiles et ennemis, ou du moins suspects, tels qu'étaient la plupart des pays que Mithridate avait à traverser. » (Abbé DU BOS, *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture*, I, 232-263.) Louis Racine affirme que son père a voulu peindre l'aveuglement d'un homme qu'emporte la passion. « Mithridate pouvait dire encore :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en dix jours, etc.

Il n'en met que deux, et par cette interrogation :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,

il fait entendre qu'on n'en doit pas douter, parce que, dans ce moment, ou il n'en doute pas lui-même, ou il veut persuader ses fils que cette marche qu'il va entreprendre n'est ni longue ni difficile. La confiance avec laquelle il parle dans

Que du Scythe avec moi l'alliance jurée
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas.
Daces, Pannoniens [1], la fière Germanie,
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne [2], et surtout les Gaulois [3],
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce,
Par des ambassadeurs accuser ma paresse.
Ils savent que sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage [4],
Guider dans l'Italie et suivre mon passage [5].
  C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin ,
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain [6],

toute cette scène est la preuve de la violente passion qu'il a montrée lorsqu'il a dit d'abord :

> A mes nobles projets je vois tout conspirer.

Loin d'y conspirer, tout s'y oppose, puisqu'il vient d'essuyer une très grande défaite, qu'il est fugitif et *voisin du naufrage*, et qu'il n'a plus d'amis, comme il l'avoue encore; mais n'importe, il veut se persuader qu'il mènera son armée en trois mois à Rome. Il faut être bien malheureux en critique pour reprendre dans une scène si belle ce qui en fait la principale beauté. »

1. Les Daces et les Pannoniens occupaient les pays qu'habitent aujourd'hui les Valaques et les Hongrois.

2. Florus dit, en parlant de Sertorius (III, xxii) : « Ad Mithridatem quoque Ponticosque respexit, regemque classe juvit. » Cicéron dit au contraire dans le *Pro Murena* (XV), ainsi qu'Appien (trad. Claude de Seyssel, XV), que c'est Mithridate qui songea à joindre ses troupes à celles de Sertorius. Il y avait d'ailleurs, au moment où Mithridate périt, plusieurs années que la guerre de Sertorius était terminée. C'est une autre guerre que le roi de Pont espérait rallumer en Espagne, et Cicéron assure dans son *Pro lege Manilia* (IV) que c'est lui qui envoya des ambassadeurs jusqu'en Espagne : « Usque in Hispaniam legatos Ecbatanis misit ad eos duces quibuscum tum bellum gerebamus. »

3. « Il se délibéra de se retirer devers les Celtes, lesquels avoient auparavant esté ses amis et alliez, et avec eux entrer en Italie, espérant que plusieurs parties d'iceux seroient contre les Romains..... Estant adonc Mithridates en ceste fantaisie, se préparoit pour s'en aller au pays des Celtes. » (Appien, *De la guerre Mithridatique*. Trad. Claude de Seyssel, XV.)

4. *Prévenir* une chose, c'est souvent, comme ici, aller au-devant d'elle pour la détourner :

> Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
> A la faire passer pour un ressentiment.
> (Corneille, *Nicomède*, III, iv.)

5. Ce dernier vers est d'une fierté superbe. Ces peuples alliés marcheront devant Mithridate pour le guider jusqu'à la frontière italienne, mais là c'est Mithridate qui marchera le premier.

6. « Jam ipsam Italiam audire se nunquam, ut Roma condita sit, satis illi pacatam, sed assidue per omnes annos pro libertate alios, quosdam etiam pro jure imperii, bellis continuis perseverasse; et a multis civitatibus Italiæ deletos

Et la triste Italie encor toute fumante [1]
Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante [2].
Non, Princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur [3],
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent
Sous les drapeaux d'un Roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux [4]?
Que dis-je? En quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants pourront-ils m'arrêter [5]?
Marchons [6]; et dans son sein rejetons cette guerre

Romanorum exercitus ferro, a quibusdam novo contumeliæ more sub jugum missos. » (JUSTIN, XXXVIII, IV.)

1. J'ai quitté l'Italie encor toute fumante.
(PRADON, *Scipion l'Africain*, III, IV.)

2. Au temps de la guerre sociale ou des Marses, les alliés avaient, selon Diodore, demandé des secours à Mithridate, et il n'y avait pas plus de vingt-cinq ans que cette guerre était terminée. Dans le discours que dans Justin (XXXVIII, IV) Mithridate tient à ses soldats, il leur rappelle également la guerre sociale : « Ac ne veteribus immoretur exemplis, hoc ipso tempore universam Italiam bello Marsico consurrexisse, non jam libertatem, sed consortium imperii civitatemque poscentem. » Et Mithridate ajoute encore dans l'auteur latin : « Nec gravius vicinæ Italiæ bello, quam domesticis principum factionibus urbem premi, multoque periculosius accessisse Italico civile bellum. Simul et a Germania Cimbros, immensa millia ferorum atque immitium populorum, more procellæ inundasse Italiam : quorum tametsi singula bella sustinere Romani possent, universis tamen obruantur, ut ne vacaturos quidem bello suo putet. »

3. « Et, d'autre part, il entendoit que presque toute icelle Italie, pour la haine qu'elle avoit contre iceux Romains, s'estoit rebellée à l'encontre d'eux, et leur avoit commencé la guerre à l'occasion de Spartacus, qui estoit homme de vile condition, et sans authorité ne renommée, Σπαρτακῳ τε μονομάχῳ συστᾶσαν ἐπ' αὐτοὺς ἀνδρὶ ἐπ' οὐδεμιᾶς ἀξιώσεως ὄντι. » (APPIEN, *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV.)

4. D'après Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XVI), Mithridate était le « seizième roy de Pont après Darie, roy de Perse. » Or, Darius, fils d'Hystaspe, avait épousé une fille de Cyrus. Dans Justin (XXXVIII, VII), Mithridate rappelle à ses soldats qu'il descend de Cyrus : « Se... clariorem illa colluvie convenarum esse, qui paternos majores suos a Cyro Darioque, conditoribus Persici regni, maternos a magno Alexandro ac Nicatore Seleuco, conditoribus imperii Macedonici, referat. »

5. Force du raisonnement, chaleur du mouvement oratoire, éclat des images, tout est admirable dans ce discours, digne des plus belles harangues de Tite-Live et de Tacite.

6. Voir la note du vers 780.

Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent, à leur tour, pour leurs propres foyers [1].
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme,
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome [2].
Noyons-la dans son sang justement répandu.
Brûlons ce Capitole où j'étais attendu [3].
Détruisons ses honneurs [4], et faisons disparaître
La honte de cent Rois, et la mienne peut-être [5];
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms [6]
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts [7].
  Voilà l'ambition dont mon âme est saisie [8].
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée [9].
Le Parthe [10], des Romains comme moi la terreur,

1. Ces deux mots riment mal, car on ne prononce pas l'*r* de *foyer*. — C'était auprès du foyer que se célébraient les sacrifices de famille; voilà pourquoi les Romains ne combattaient jamais avec plus d'acharnement que lorsqu'ils luttaient « pro aris et focis ».

2. « Ait Annibal Romanos vinci non nisi armis suis posse, nec Italiam aliter quam Italicis viribus subigi. » (JUSTIN, XXX, v.) «..... Pour ce qu'il estoit adverty que Hannibal, avant la guerre en Espaigne contre lesdits Romains, avoit ainsi fait (*porté la guerre en Italie*), dont à ceste cause avoit esté aux Romains moult espouvantable. » (APPIEN, *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV.)

3. Comme captif.

4. Ses ornements, ses titres de gloire, ses trophées.

5. Il est fort possible qu'au simple bruit de la mort de Mithridate, Rome eût déjà inscrit son nom sur l'*airain orgueilleux* dont parle le poète.

6. La métaphore est juste : la flamme, en faisant fondre l'airain, efface les noms qui y étaient gravés.

7. A la fin de cette longue tirade, Luneau de Boisjermain mettra en note : « Ce discours est assurément très beau, par la peinture du caractère de Mithridate, et par sa noble assurance à l'instant de sa défaite; mais quel rapport a-t-il avec Monime, pour laquelle on s'est intéressé jusqu'à présent? » Nous répondrons d'abord que Mithridate se sert de ce dessein pour éprouver Pharnace, et ensuite que ce n'est point Monime qui est le principal personnage de la pièce, mais bien Mithridate. Monime, suivant le procédé ordinaire de Racine, ne sert dans son plan qu'à éclairer une des faces du caractère du roi; peut-être, en dessinant cette charmante figure, le poète s'est-il, plus qu'il ne le prévoyait, complu à en accuser les contours; mais, dans son intention première, Monime n'était qu'un personnage de second plan.

8. Captivée, occupée. Racine dira de même dans *Iphigénie* (V, vi) :

> Vous m'en voyez moi même, en cet heureux moment,
> Saisi d'horreur, de joie et de ravissement.

9. Sans que Pompée puisse répondre à cet appel.

10. C'est-à-dire : le roi des Parthes.

Consent de[1] succéder[2] à ma juste fureur[3];
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille[4],
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace : allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'Aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore.
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment[5],
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen ; et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs[6] en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi[7].

PHARNACE.

Seigneur, je ne vous puis déguiser[8] ma surprise.
J'écoute avec transport[9] cette grande entreprise ;

1. Racine écrit indifféremment *consentir* à et *consentir de :*

> Peut-être à m'accuser j'aurais pu consentir.
> (*Phèdre*, IV, v.)
> César lui-même ici consent de vous entendre.
> (*Britannicus*, IV, I.)

2. Ce mot est vague ici. Signifie-t-il que le Parthe remplacera Mithridate en Asie? Mais c'est Pharnace que ce soin regarde, comme on va le lire plus bas. Nous préférerions voir dans l'emploi de ce mot un latinisme ; au sens propre, *succéder* signifie : entrer dans... en passant par-dessous : « Si on met le bout d'un soufflet dans l'eau en l'ouvrant promptement, l'eau y monte pour le remplir, parce que l'air n'y peut succéder » (PASCAL, *Pesanteur de l'air*, II.) Il faut donc, croyons-nous, comprendre ainsi ce vers : consent d'entrer dans, de s'unir à ma juste fureur.

3. Athalie (II, VII) reprendra cette expression :

> Oui, ma juste fureur, et j'en fais vanité,
> A vengé mes parents sur ma postérité.

4. Cette alliance de mots énergique est beaucoup plus heureuse que l'antithèse de Corneille dans *Rodogune* (II, II) :

> On ne montera pas au rang d'où je dévale,
> Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale.

5. Si Pharnace ne consent pas à partir, ce sera confesser qu'il aime Monime.

6. Cet hémistiche qui, au premier abord, ne semble pas heureux, a pour but de montrer à Pharnace que Mithridate le croit, comme lui, ennemi acharné de la puissance romaine.

7. Ainsi Mithridate se figure déjà être à Rome; c'est par cette idée que devait se terminer ce superbe morceau.

8. Cacher sous une fausse apparence; ce vers a été emprunté par l'auteur à *Britannicus* (II, III), où Junie disait à Néron :

> Seigneur, je ne vous puis déguiser mon erreur.

9. Enthousiasme; de même dans *Athalie* (III, VII) :

> Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?...
> Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
> Et de ses mouvements secondez les transports.

Je l'admire; et jamais un plus hardi dessein
Ne mit à des vaincus les armes à la main.
Surtout j'admire en vous ce cœur infatigable
Qui semble s'affermir sous le faix qui l'accable [1].
Mais, si j'ose parler avec sincérité,
En êtes-vous réduit à cette extrémité?
Pourquoi tenter si loin des courses inutiles [2],
Quand vos États encor vous offrent tant d'asiles,
Et vouloir affronter des travaux [3] infinis,
Dignes plutôt d'un chef de malheureux bannis
Que d'un Roi qui naguère, avec quelque apparence [4],
De l'aurore au couchant portait son espérance,
Fondait sur trente États son trône florissant [5],
Dont le débris est même un empire puissant?
Vous seul, Seigneur, vous seul, après quarante années,
Pouvez encor lutter contre les destinées.
Implacable ennemi de Rome et du repos,
Comptez-vous vos soldats pour autant de héros [6]?
Pensez-vous que ces cœurs, tremblants de [7] leur défaite,
Fatigués d'une longue et pénible retraite,
Cherchent avidement sous un ciel étranger
La mort [8], et le travail pire que le danger [9]?

1. « Attritæ jam omnes validissimi regni vires erant; sed animus malis augebatur. » (Florus, III, v.) — « Il se fortifia donc dans son dessein, dit Dion Cassius (XXXVII, xi); car plus son corps était affaibli et flétri, plus son âme était forte et vigoureuse, et la faiblesse de l'un était soutenue par la résolution de l'autre. » Ce passage fait songer à la fameuse phrase de Bossuet dans l'*Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé* (1re partie) : « Trois fois il fut repoussé par le valeureux comte de Fontaines, qu'on voyait porté dans sa chaise, et, malgré ses infirmités, montrer qu'une âme guerrière est maîtresse du corps qu'elle anime. »

2. Cette épithète annonce un développement qui ne va pas se faire attendre.

3. *Travaux*, dans le style noble, désigne des exploits pénibles et glorieux; c'est dans ce sens que Thésée dira (*Phèdre*, IV, ii) :

> Sans que la mort encor, honteuse à ma mémoire,
> De mes nobles travaux vienne souiller la gloire.

4. De succès.

5. Racine avait écrit d'abord :

> Fondait sur trente États son règne florissant :

la métaphore était moins heureuse; il est vrai que le vers refait par le poète s'accorde moins bien avec celui qui suit : le *débris d'un trône* qui est *un empire*.

6. Nous avons eu l'occasion de rappeler dans notre *Notice* que Pharnace souleva en effet contre son père les soldats effrayés des gigantesques entreprises de l'indomptable monarque.

7. Par suite de.

8. Remarquons l'énergie de ce rejet; la place du mot double la valeur de l'argument.

9. Pour des hommes de cœur la fatigue est plus redoutable que le péril.

Vaincus plus d'une fois aux yeux de la patrie [1],
Soutiendront-ils ailleurs un vainqueur en furie?
Sera-t-il moins terrible, et le vaincront-ils mieux
Dans le sein de sa ville, à l'aspect de ses Dieux [2] ?
Le Parthe vous recherche [3] et vous demande un gendre.
Mais ce Parthe [4], Seigneur, ardent à nous défendre
Lorsque tout l'univers semblait nous protéger,
D'un gendre sans appui voudra-t-il se charger?
M'en irai-je, moi seul, rebut de la fortune [5],
Essuyer [6] l'inconstance au Parthe si commune [7] ;
Et peut-être, pour fruit d'un téméraire amour,
Exposer votre nom au mépris de sa cour [8] ?
Du moins, s'il faut céder, si contre notre usage
Il faut d'un suppliant emprunter le visage,
Sans m'envoyer du Parthe embrasser les genoux,
Sans vous-même implorer des rois moindres que vous,
Ne pourrions-nous pas prendre une plus sûre voie?
Jetons-nous dans les bras qu'on nous tend avec joie [9].
Rome en votre faveur, facile à s'apaiser [10]...

XIPHARÈS.

Rome, mon frère ! O ciel ! qu'osez-vous proposer [11] ?

1. Alors que la défaite était terrible pour leurs femmes, pour leurs enfants, pour les tombeaux de leurs ancêtres.

2. Alors que les Romains sentiront sur eux les regards de Jupiter Capitolin. Ce dernier quatrain fait songer à l'allocution de Bonaparte à ses soldats dans les plaines de l'Égypte : « Soldats, du haut de ces pyramides quarante siècles vous contemplent. »

3. Ce mot, au siècle de Louis XIV, était du grand style : « Dieu a abandonné les Juifs ; mais n'avait-il pas auparavant recherché mille fois cette ingrate nation? » (Bourdaloue, *Pensées*, I, 119.)

4. Voir la note du vers 849.

5. On appelle *rebut*, ce qu'il y a de mauvais, et dont on ne veut plus; c'est ainsi que Pascal, dans ses *Pensées* (VIII, 1, éd. Havet), a appelé l'homme « gloire et rebut de l'univers. » Voir aussi *Esther*, v. 1046.

6. Éprouver, supporter. Voir *Esther*, note du vers 841.

7. Si accoutumée; de même dans *Bajazet* (II, 1) :

L'exemple en est commun.

8. Tout cela est fort habile, et hardi en même temps.

9. Var. — Et courir dans des bras qu'on nous tend avec joie? (1673.)

10. « Cette proposition de Pharnace montre combien, dans la crise où est Mithridate, il se croit déjà fort contre lui : c'est un acheminement au refus de lui obéir, qu'il va faire nettement et hardiment. C'est la suite du crédit qu'il a déjà sur les soldats mêmes de son père, et tout cela était contenu d'avance dans ce vers du premier acte :

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

Mithridate éclaterait sans doute au seul nom de Rome ; mais Xipharès le prévient impétueusement, et le vieux politique, accoutumé à se posséder, n'est pas fâché de voir ce que ses deux fils ont dans l'âme. » (La Harpe.)

11. Il sera intéressant de rapprocher de cette scène celles où Nicomède et

Vous voulez que le Roi s'abaisse et s'humilie?
Qu'il démente [1] en un jour tout le cours de sa vie?
Qu'il se fie aux Romains, et subisse des lois
Dont [2] il a quarante ans défendu tous les Rois?
Continuez, Seigneur. Tout vaincu que vous êtes,
La guerre, les périls sont vos seules retraites [3].
Rome poursuit en vous un ennemi fatal,
Plus conjuré [4] contre elle et plus craint qu'Annibal.
Tout couvert de son sang, quoi que vous puissiez faire,
N'en attendez jamais qu'une paix sanguinaire,
Telle qu'en un seul jour un ordre de vos mains
La donna dans l'Asie à cent mille Romains [5].

Pharasmane répondent aux envoyés de Rome dans le *Nicomède* de Corneille (II, III) et dans la tragédie de *Rhadamiste et Zénobie* (II, II) de Crébillon.

1. *Démentir*, c'est ici : faire des choses indignes de; ainsi, dans *Andromaque* (III, VIII) :

Qui dément ses exploits et les rend superflus.

2. Contre lesquelles.

3. « Luneau nous avertit que *retraites* est pour *ressources : retraites* est pour *retraites*. Quelle figure audacieuse et juste de faire de *la guerre* la sûreté de Mithridate, et des *périls* ses *retraites!* Malheur à qui veut expliquer là ce qui n'a pas besoin d'explication ! » (La Harpe.) Le temps est passé où l'on faisait de la critique avec tant d'enthousiasme.

4. Nous sommes accoutumés à voir ce mot au pluriel.

5. « Mithridate manda secrètement à tous les satrapes et gouverneurs des villes d'Asie, que le trentième jour après la date du mandement, ils deussent occire tous les Romains et Italiens, qui se trouveroient es diles citez, et en tout le pays, ensemble les femmes et les enfants, et tout ce qui se trouveroit de la race d'Italie; et qu'ils jectassent leurs charongnes aux champs sans les ensevelir, et prinssent tous leurs biens, lesquels luy rendissent la moitié, et l'autre moitié départissent entr'eux. Et outre ce leur commanda qu'ils deussent, à voix de trompe, faire deffendre sous grandes peines, que nul ne les deust recéler en vie ni ensevelir après leur mort : et aussi proposa grand loyer à ceux qui les deceleroient, ou qui occiroient ceux qui se seroient mussez. » (Appien: *De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, III.) Cicéron (*Pro lege Manilia*, III) avait dit aussi : « Is qui una die, tota Asia, tot in civitatibus, uno nuntio, atque una litterarum significatione, cives romanos necandos trucidandosque denotavit, non modo adhuc pœnam nullam suo dignam scelere suscepit, sed ab illo tempore annum jam tertium vicesimum regnat, et ita regnat ut se non Ponteneque Cappadociæ latebris occultare velit, sed emergere e patrio regno, atque in vestris vectigalibus, id est, in Asiæ luce versari. » — Dans la *Mort de Mithridate* de La Calprenède (IV, III), cette discussion avait lieu entre Pharnace et Mithridate lui-même :

Cette reine du monde à vaincre accoutumée,
Se vainc par la douceur mieux que par une armée;
Implorez la merci de ce peuple clément,
Et vous n'en recevrez qu'un pareil traitement;
Si je puis envers lui vous rendre un bon office,
Espérez de mes soins un fidèle service,
J'emploirai mon crédit.

MITHRIDATE.

Il serait superflu.
Si tu connais ton père, il est trop résolu;
Le plus affreux tombeau me plaira davantage
Que de rendre aux Romains un si honteux hommage,

Toutefois épargnez votre tête sacrée [1].
Vous-même n'allez point, de contrée en contrée,
Montrer aux nations Mithridate détruit [2],
Et de votre grand nom diminuer le bruit [3].
Votre vengeance est juste, il la faut entreprendre [4] :
Brûlez le Capitole, et mettez Rome en cendre.
Mais c'est assez pour vous d'en ouvrir les chemins :
Faites porter ce feu par de plus jeunes mains ;
Et, tandis que l'Asie occupera Pharnace,
De cette autre entreprise honorez mon audace.
Commandez : laissez nous, de votre nom suivis,
Justifier [5] partout que nous sommes vos fils.
Embrasez par nos mains le couchant et l'aurore ;
Remplissez l'univers, sans sortir du Bosphore ;
Que les Romains, pressés [6] de l'un à l'autre bout,
Doutent où vous serez, et vous trouvent partout [7].
Dès ce même moment ordonnez que je parte.
Ici tout vous retient ; et moi, tout m'en écarte [8].
Et si ce grand dessein surpasse ma valeur,
Du moins ce désespoir convient à mon malheur.

Implorer la clémence et recevoir des lois
De ceux que ma valeur a vaincus tant de fois ;
Outre que ce moyen me serait inutile,
J'ai versé trop souvent le sang de cette ville,
Et celles de l'Asie en ont assez reçu,
Pour étouffer l'espoir que j'en aurais conçu.
Cent mille citoyens, de qui la destinée
Se finit dans le cours d'une seule journée,
Flacce, Cotta, Fimbrie, et Triaire vaincus,
Cent trophées dressés de leurs pesants écus,
Et mille autres témoins d'une sanglante haine
Ne me peuvent laisser qu'une espérance vaine.

1. Voir *Phèdre*, note du vers 6.

2. « Quels vers ! *Mithridate vaincu* est à tout le monde : *Mithridate détruit* est au grand poète. Il y a dans ce seul homme appelé Mithridate tout un empire, toute une puissance. C'est ainsi que ce que l'on croit n'être que de l'élégance est une grande idée. Pour écrire supérieurement, il faut penser supérieurement. » (LA HARPE.) — Voir *Alexandre*, note du vers 1022.

3. La réputation ; de même dans *Bajazet* (I, 1) :

Ils ont à soutenir le bruit de leurs exploits.

4. Il faut la mettre à exécution.

5. Prouver : « Pour justifier à tout le monde l'innocence de ma conduite, etc. » (MOLIÈRE, *Tartuffe*, *Premier Placet au Roi*.)

6. Harcelés sans relâche : « L'infortuné monarque, trahi par son parent, pressé par les armes françaises, etc. » (VOLTAIRE, *Essai sur les mœurs*, 110.)

7. Est-il encore permis, après de pareils vers, de n'appeler jamais Racine que le doux, le tendre, l'harmonieux poète ?

8. A ce vers, Mithridate étonné suit avec plus d'attention encore les paroles de son fils.

Trop heureux d'avancer la fin de ma misère [1],
J'irai... j'effacerai le crime de ma mère [2],
Seigneur. Vous m'en voyez rougir à vos genoux ;
J'ai honte de me voir si peu digne de vous ;
Tout mon sang doit laver une tache si noire.
Mais je cherche un trépas utile à votre gloire ;
Et Rome, unique objet d'un désespoir si beau [3],
Du fils de Mithridate est le digne tombeau [4].

MITHRIDATE, se levant.

Mon fils, ne parlons plus d'une mère infidèle.
Votre père est content, il connaît votre zèle,
Et ne vous verra point affronter de danger
Qu'avec vous son amour ne veuille partager.
Vous me suivrez : je veux que rien ne nous sépare [5].
Et vous, à m'obéir, Prince, qu'on se prépare.
Les vaisseaux sont tout prêts. J'ai moi-même ordonné [6]
La suite et l'appareil [7] qui vous est destiné.
Arbate, à cet hymen chargé de vous conduire [8],

1. Au xviie siècle, ce mot s'employait dans le style noble comme synonyme de malheur ; ainsi, dans *Iphigénie* (III, iv) :

J'ai tantôt sans respect affligé sa misère.

2. Aux regards que Mithridate lance sur lui, Xipharès comprend qu'il se trahit ; il s'empresse de détourner les soupçons du roi, en lui persuadant que son désespoir a pour motif le crime de sa mère.

3. Ce vers, faible et vague, a de plus le tort de rappeler le début du morceau connu sous le nom d'imprécations de Camille (*Horace*, IV, v) :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment, etc.

4. La pensée, le sentiment, l'expression, tout concourt à rendre ce vers admirable. — Dans la tragédie de Campistron (I, vii), Andronic demande également à quitter la cour, pour s'éloigner d'Irène, qu'il aimait, et que son père a épousée :

Permettez que je parle ;
De ces lieux, pour un temps, souffrez que je m'écarte ;
Tout m'en presse, Seigneur ; un peuple que je plains,
Et qui brûle de voir son destin en mes mains,
Le désir de calmer les troubles de l'empire,
Et bien d'autres raisons que je ne puis vous dire.

5. Le poète a donné à Mithridate ce rapide mouvement de sensibilité pour rendre encore plus cruel le coup qui va le frapper.

6. Disposé ; comme dans *Iphigénie* (III, i) :

Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée ?

7. La pompe, le cortège ; de même dans *Esther* (III, i) :

Vous-même avez dicté tout ce triste appareil.

8. C'est Arbate qui a amené Monime à Nymphée ; c'est lui qui va conduire Pharnace auprès de la fille du roi parthe ; il semble que ce soit le paranymphe de la cour de Mithridate.

De votre obéissance aura soin de m'instruire.
Allez, et, soutenant l'honneur de vos aïeux,
Dans cet embrassement recevez mes adieux [1].

PHARNACE.

Seigneur...

MITHRIDATE.

Ma volonté, Prince, vous doit suffire.
Obéissez. C'est trop vous le faire redire.

PHARNACE.

Seigneur, si, pour vous plaire, il ne faut que périr,
Plus ardent qu'aucun autre on m'y verra courir.
Combattant à vos yeux permettez que je meure.

MITHRIDATE.

Je vous ai commandé de partir tout à l'heure;
Mais après ce moment... Prince, vous m'entendez [2],
Et vous êtes perdu si vous me répondez [3].

PHARNACE.

Dussiez-vous présenter mille morts à ma vue [4],
Je ne saurais chercher une fille inconnue [5].
Ma vie est en vos mains.

MITHRIDATE.

Ah! c'est où je t'attends [6].
Tu ne saurais partir, perfide, et je t'entends [7].
Je sais pourquoi tu fuis l'hymen où [8] je t'envoie:
Il te fâche en ces lieux d'abandonner ta proie;

1. Jusqu'au bout, le roi dissimulera. — Ce vers a le tort de ressembler aux deux derniers vers que prononcera Mithridate :

> Dans cet embrassement dont la douceur me flatte,
> Venez, et recevez l'âme de Mithridate.

2. Vous me comprenez ; de même Athalie (II, VII) :

> J'entends.

3. Ces menaces sont terribles, pour qui connaît Mithridate, et Pharnace le connaît bien (voir I, v); s'il ose résister, c'est qu'il sait que les Romains ne sont pas loin.

4. Var. — Seigneur, dût-on offrir mille morts à ma vue. (1673-87.)

5. Ce vers ne peut laisser de doute à Mithridate.

6. *C'est où je t'attends*, et, plus loin, *Il te fâche*, sont des expressions familières, où se peint énergiquement la colère de Mithridate; Corneille a usé du même procédé au début de son *Attila :*

> Ils ne sont pas venus, nos deux Rois? Qu'on leur die
> Qu'ils se font trop attendre, et qu'Attila s'ennuie.

7. Voir la note du vers 965.

8. Voir les notes des vers 207 et 256.

Monime te retient[1]. Ton amour criminel
Prétendait l'arracher à l'hymen paternel.
Ni l'ardeur dont[2] tu sais que je l'ai recherchée[3],
Ni déjà sur son front ma couronne attachée,
Ni cet asile même où je la fais garder,
Ni mon juste courroux n'ont pu t'intimider.
Traître, pour les Romains tes lâches complaisances[4]
N'étaient pas à mes yeux d'assez noires offenses :
Il te manquait encor ces perfides amours
Pour être le supplice[5] et l'horreur de mes jours.
Loin de t'en repentir, je vois sur ton visage
Que ta confusion ne part que de ta rage :
Il te tarde déjà qu'échappé de mes mains
Tu ne coures me perdre, et me vendre aux Romains[6].
Mais, avant que partir[7], je me ferai justice :
Je te l'ai dit. Holà ! gardes.

SCÈNE II.

MITHRIDATE, PHARNACE, XIPHARÈS, GARDES.

MITHRIDATE.

Qu'on le saisisse.

1. A ces mots, Pharnace lance à Xipharès, qu'il soupçonne de l'avoir trahi, un regard courroucé.

2. Avec laquelle.

3. *Rechercher* une femme, c'est vouloir l'épouser; c'est ainsi que Racine dira dans *Iphigénie* (I, I) :

> Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
> Recherche votre fille.

4. Cette belle expression se trouvait en germe dans le *Misanthrope* (II, v) :

> Et je bannirais, moi, tous ces *lâches* amants,
> Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
> Et dont, à tous propos, les molles *complaisances*
> Donneraient de l'encens à mes extravagances.

5. Le cruel tourment; c'est ainsi que Molière a écrit dans le *Tartuffe* (II, IV) :

> Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice.

L'emploi fréquent de ce mot dans le langage de la conversation en atténuera la valeur.

6. C'est en effet ce que Pharnace se propose de faire.

7. Voir *Phèdre*, vers 463.

Oui, lui-même, Pharnace [1]. Allez, et de ce pas
Qu'enfermé dans la tour on ne le quitte pas [2].

PHARNACE.

Hé bien ! sans me parer d'une innocence vaine,
Il est vrai, mon amour mérite votre haine.
J'aime : l'on vous a fait un fidèle récit [3].
Mais Xipharès, Seigneur, ne vous a pas tout dit [4].
C'est le moindre secret [5] qu'il pouvait vous apprendre ;
Et ce fils si fidèle [6] a dû vous faire entendre
Que des mêmes ardeurs dès longtemps enflammé,
Il aime aussi la Reine, et même en est aimé [7].

SCÈNE III.

MITHRIDATE, XIPHARÈS.

XIPHARÈS.

Seigneur, le croirez-vous, qu'un dessein si coupable [8]...

1. Les gardes, étonnés, ont un moment d'indécision ; voilà pourquoi Mithridate reprend :

Oui, lui-même, Pharnace.

Cette hésitation des gardes nous prépare à leur trahison.

2. On lit, au sujet de Racine, dans une lettre écrite à l'abbé d'Olivet par Trousset de Valincourt, qui remplaça le poète à l'Académie : « Il possédait au suprême degré le talent de la déclamation : c'était même sa coutume de déclamer ses vers avec feu à mesure qu'il les composait. Il m'a plusieurs fois conté que, pendant qu'il faisait sa tragédie de *Mithridate*, il allait tous les matins aux Tuileries, où travaillaient alors toutes sortes d'ouvriers ; et que, récitant ses vers à haute voix, sans s'apercevoir seulement qu'il y eût personne dans le jardin, tout à coup il s'y trouva environné de tous ces ouvriers. Ils avaient quitté leur travail pour le suivre, le prenant pour un homme qui, par désespoir, allait se jeter dans le bassin. »

3. Ce vers rappelle celui qui ouvre la pièce :

On nous faisait, Arbate, un fidèle rapport.

4. Persuadé qu'il a été trahi par Xipharès qui, à la fin du premier acte, a repoussé ses avances, Pharnace est sans remords en le dénonçant à son tour.

5. On dirait en prose : des secrets.

6. *Un fidèle récit, ce fils si fidèle ;* c'est une négligence.

7. Le rôle de Pharnace est terminé. On lit dans les *Réflexions sur l'art théâtral*, par G. Mauduit-Larive (p. 14) : « Racine, dans *Mithridate*, a voulu donner à Pharnace un air de famille, mais il a eu l'adresse de faire disparaître ce dernier dès l'instant où il cesse de se contraindre devant son père ; on reconnaît aux passions de Pharnace, à son caractère entreprenant et impétueux, le digne fils de Mithridate. Il était impossible que ces deux personnages se soutinssent sans se nuire. Xipharès, au contraire, par sa douceur et par sa tendresse, fait un contraste parfait avec la passion jalouse et cruelle de Mithridate. »

8. Bien qu'il mente pour sauver Monime, le héros, qui a parlé tout à l'heure avec tant de noblesse, baisse fort dans notre estime, lorsqu'il descend au mensonge.

MITHRIDATE.

Mon fils, je sais de quoi votre frère est capable [1].
Me préserve le ciel de soupçonner jamais [2]
Que d'un prix si cruel vous payez mes bienfaits [3],
Qu'un fils qui fut toujours le bonheur de ma vie
Ait pu percer ce cœur qu'un père lui confie !
Je ne le croirai point. Allez : loin d'y songer,
Je ne vais [4] désormais penser qu'à nous venger.

SCÈNE IV.

MITHRIDATE.

Je ne le croirai point? Vain espoir qui me flatte !
Tu ne le crois que trop, malheureux Mithridate.
Xipharès mon rival? et d'accord avec lui
La Reine aurait osé me tromper aujourd'hui [5]?
Quoi? de quelque côté que je tourne la vue,
La foi de tous les cœurs est pour moi disparue [6]?
Tout m'abandonne ailleurs? tout me trahit ici?
Pharnace, amis, maîtresse; et toi, mon fils, aussi [7]?
Toi, de qui la vertu consolant ma disgrâce [8]...
Mais ne connais-je pas le perfide Pharnace?
Quelle faiblesse à moi d'en croire un furieux
Qu'arme contre son frère un courroux envieux,
Ou dont le désespoir, me troublant par des fables,
Grossit, pour se sauver, le nombre des coupables !
Non, ne l'en croyons point; et, sans trop nous presser,
Voyons, examinons. Mais par où commencer?

1. Mithridate est toujours maître de lui; les paroles de Pharnace l'ont blessé au cœur; mais il n'en laissera rien paraître devant Xipharès.

2. Me préserve le ciel d'en avoir la pensée !
(Molière, *le Misanthrope*, III, v.)

3. « Les puristes voudraient ici le subjonctif. Racine a voulu et dû mettre l'indicatif, parce que l'ingratitude est actuelle, si elle existe. Au vers suivant, il met le subjonctif *ait pu percer*, parce que le coup aurait été porté antérieurement. » (*Note de M. Géruzez.*)

4. Les premières éditions portaient : *Je ne vas.*

5. La colère de Mithridate est d'autant plus terrible qu'il a été joué, lui qui, tout à l'heure, confiait Monime à Xipharès.

6. Joignez, dans l'analyse, *de tous les cœurs* à *disparue.*

7. C'est le cri de César : « Tu quoque, fili, » reconnaissant Brutus au milieu de ses assassins.

8. Voir la note du vers 95.

Qui m'en éclaircira [1] ? quels témoins ? quel indice ?...
Le ciel en ce moment m'inspire un artifice [2].
Qu'on appelle la Reine [3]. Oui, sans aller plus loin,
Je veux l'ouïr. Mon choix s'arrête à ce témoin [4].
L'amour avidement croit tout ce qui le flatte.
Qui peut de son vainqueur [5] mieux parler que l'ingrate [6] ?
Voyons qui son amour accusera des deux.
S'il n'est digne de moi, le piége est digne d'eux [7].
Trompons qui nous trahit [8]; et, pour connaître un traître,
Il n'est point de moyens [9]... Mais je la vois paraître :

1. Voir *Athalie*, note du vers 383.
2. Voir, au sujet de cet artifice, notre *Notice*, et la scène de Molière que nous y avons reproduite.
3. Mithridate s'adresse à un esclave, ou à un garde resté au fond de la scène.
4. C'est-à-dire : la reine est le témoin que je me décide à interroger.
5. Les héroïnes de Corneille affectionnaient ce mot galant :

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,

disait à sa gouvernante l'Infante du *Cid* (I, II); et la chaste Pauline disait aussi (*Polyeucte* I, IV) :

Moi ! moi ! que je revoie un si puissant vainqueur !

6. Racine emploie fréquemment ce mot; ce qui prouve qu'il avait alors plus de noblesse qu'aujourd'hui :

L'ingrate mieux que vous saura me déchirer.
(*Andromaque*, V, V.)
Et qui sait si l'ingrate, en sa longue retraite,
N'a point de l'empereur médité la défaite ?
(*Britannicus*, II, II).

7. Mithridate a honte de lui-même ; il se dit intérieurement ce que dira tout haut Phædime (IV, I) :

Un grand roi descend-il jusqu'à cet artifice ?

8. Voici le monologue que prononce Collojean dans l'*Andronic* de Campistron (II, VIII), lorsqu'il commence à soupçonner sa femme et son fils :

Que dis-je ? ils se parlaient quand je les ai surpris ;
J'ai remarqué leur trouble en me voyant paraître.....
O ciel ! quelle terreur !.... Je me trompe peut-être.
Chassons cette pensée ; épargnons à nos yeux
Tout ce qu'a de cruel cet objet odieux.....
Mais plutôt pénétrons cette étrange aventure....
L'amour dans tous les cœurs étouffe la nature :
Ne nous assurons point sur les devoirs d'un fils ;
Quand l'amour est extrême il se croit tout permis.
Andronic, je le sais, aima l'impératrice ;
Et, bien qu'à ses désirs mon hymen la ravisse,
Ce feu dont il brûlait peut n'être pas éteint;
Et peut-être qu'Irène et l'écoute et le plaint.....
Ah ! si je le croyais...... un châtiment sévère......
Allons, développons ce funeste mystère.
Ils se cachent en vain; et, pour tout deviner,
C'est assez que mon cœur commence à soupçonner.
Ne différons donc plus, et si je vois le crime,
Punissons, sans songer si j'aime la victime.

9. Souvenir de Virgile (*Énéide*, II, 390) :

.... Dolus, an virtus, quis in hoste requirat ?

Feignons; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,
Par un mensonge adroit tirons la vérité [1].

SCÈNE V.

MITHRIDATE [2], MONIME.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux [3], et je me fais [4] justice.
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice [5],
Que de vous présenter, Madame, avec ma foi,
Tout l'âge et le malheur que je traîne avec moi [6].
Jusqu'ici la fortune et la victoire mêmes [7]
Cachaient mes cheveux blancs sous trente diadèmes.
Mais ce temps-là n'est plus. Je régnais, et je fuis [8]

1. « Il se rencontre avec Harpagon dans le choix de la ruse. Eh! mais, c'est que tous les deux ont soixante ans. L'un est un usurier, et l'autre un grand roi ; la différence est grande, la distance énorme; mais tous deux sont des vieillards amoureux, et c'est pour cela qu'ils s'avisent du même stratagème. C'est une malice de vieux jaloux. Et j'en reviens là toujours : Racine n'a pas eu d'autre objet que de peindre toutes les fureurs de l'amour chez un vieillard. » (M. SARCEY, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

2. On peut avec intérêt comparer à cette scène l'acte II du *Philippe II* d'Alfieri, dans lequel le roi, interrogeant, en présence d'un tiers, Carlos et Isabelle, surprend dans leur attitude la preuve de leur amour.

3. *Ouvrir les yeux*, c'est ici : se rendre à l'évidence, comme dans ce vers de *Bajazet* (V, IV) :

> Un si noble présent me fit ouvrir les yeux.

4. Je me rends.

5. *Sacrifice* a ici le sens d'*offrande*, *hommage*.

6. C'est la locution latine :

> Afflictus vitam in tenebris luctuque trahebam.

(VIRGILE, *Enéide*, II, 91.) — « Il est dans le vrai cette fois. Mais ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il ne croit pas y être. C'est par ruse qu'il parle ainsi, afin de tromper Monime et de l'amener à se découvrir. Étrange subtilité des complications du cœur humain ! Voilà un homme qui, lorsqu'il est emporté par l'intérêt de sa passion, refuse de comprendre qu'on ne puisse pas l'aimer, qui commande qu'on l'aime, et qui cependant sait si bien les raisons pour lesquelles il ne peut plus être aimé qu'il s'arme de ces raisons mêmes contre la personne qui ne les lui a jamais opposées, qui les lui a seulement laissé soupçonner à travers son silence. » (M. SARCEY, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

7. *Mêmes* ne se rapporte qu'à *la victoire;* on avait au dix-septième siècle le droit d'ajouter une *s* à *même* adverbe :

> Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
> Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes.
> (CORNEILLE, *Polyeucte*, III, II.)

8. Mithridate ne craint pas de répéter ce mot, qui prend de la dignité dans sa bouche.

Mes ans se sont accrus ; mes honneurs sont détruits [1] ;
Et mon front, dépouillé d'un si noble avantage [2],
Du temps, qui l'a flétri, laisse voir tout l'outrage [3].
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits [4] :
D'un camp prêt à partir vous entendez les cris ;
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen qu'une fuite si prompte,
Madame ! Et de quel front [5] vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre et la mort ?
Cessez pourtant, cessez de prétendre [6] à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse [7].
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux [8],
Possédant une amour qui me fut déniée [9],
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir.
Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère [10],
Un fils, le digne objet de l'amour de son père,

---

1. Nos beaux jours sont finis ; nos honneurs sont passés.
(Boileau, *Épîtres*, X, 32.)

2. Ce mot est faible ici.

3. Racine reprendra cette belle expression dans *Athalie* (II, v) :

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

4. *Mes esprits*, pluriel poétique. — *Partagent*, c'est-à-dire : occupent à la fois :

« Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur....

Eh ! non, ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble....

Se partagent mon cœur... »
(Beaumarchais, *le Barbier de Séville*, I, ii.)

5. Avec quelle impudence oser ; comme dans *Athalie* (III, v) :

De quel front cet ennemi de Dieu
Vient-il infecter l'air qu'on respire en ce lieu ?

6. Aspirer à, vouloir épouser ; comme dans *les Fourberies de Scapin* de Molière (III, i) : « Il ne prétend à vous qu'en tout bien et en tout honneur. »

7. Régulièrement, Racine n'aurait pas le droit de parler ainsi ; le mot *justice*, ayant été employé sans article, ne devrait pas être remplacé par le pronom *la* ; au xviie siècle, on prenait souvent des libertés avec cette règle ; c'est ainsi que Corneille écrit dans *Horace* (V, ii) :

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.

8. Mithridate, en prononçant ce vers, observe d'un regard attentif le visage de Monime.

9. Refusée. Voir *Iphigénie*, note du vers 61.

10. Cette *main* va *devenir un époux* !

Xipharès, en un mot, devenant votre époux,
Me venge de Pharnace, et m'acquitte envers vous [1].

MONIME.

Xipharès ! lui, Seigneur [2] ?

MITHRIDATE.

Oui, lui-même, Madame.
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre âme?
Contre un si juste choix qui peut vous révolter?
Est-ce quelque mépris [3] qu'on ne puisse dompter?
Je le répète encor : c'est un autre moi-même,
Un fils victorieux, qui me chérit, que j'aime,
L'ennemi des Romains, l'héritier et l'appui
D'un empire et d'un nom qui va renaître en lui [4];
Et,quoi que votre amour ait osé se promettre [5],
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites-vous? O ciel! Pourriez-vous approuver [6]...
Pourquoi, Seigneur, pourquoi voulez-vous m'éprouver?
Cessez de tourmenter une âme infortunée.
Je sais que c'est à vous que je fus destinée;
Je sais qu'en ce moment, pour ce nœud [7] solennel,
La victime, Seigneur, nous attend à l'autel [8].

1. Mithridate s'arrête, anxieux.

2. La réponse de Monime ne témoigne encore que de l'étonnement; le roi reprend sa ruse, et, à mesure que la scène se déroulera, la terreur va croître, et sera portée à son comble.

3. Quelque répulsion, quelque dégoût.

4. Tous ces détails sont groupés avec art pour donner de la confiance à Monime.

5. Le roi feint toujours de croire Monime éprise de Pharnace.

6. Il n'est pas de situation plus dramatique que celle de Monime; un mot d'elle peut faire tomber la tête de son amant; elle le sait; et, d'autre part, elle craint, si elle ne parle pas, de laisser échapper le bonheur qui lui est apporté; quoi qu'on ait pu lui dire, elle trouve dans la noblesse de son propre cœur et dans son admiration pour Mithridate un sentiment de confiance; mais plusieurs fois la peur retient l'aveu qui monte à ses lèvres; bien jouée, cette scène, que des critiques étroits ont solennellement déclarée indigne de la tragédie, doit produire un très grand effet.

7. Terme métaphorique, qui désigne le mariage :

> Un saint nœud dès demain nous unira tous deux.
> (MOLIÈRE, *l'Ecole des Maris*, III, IX.)

8. Voltaire dira dans *Mérope* (V, VI) :

> La victime était prête et de fleurs couronnée;
> L'autel étincelait des flambeaux d'hymenée.

On peut lire dans le *Voyage du jeune Anacharsis* de Barthélemy (III, LXXVII) un intéressant chapitre sur les cérémonies du mariage dans la Grèce antique; voici un passage qui justifie les vers de Racine et de Voltaire : « Les deux époux furent reçus à la porte du temple par un prêtre qui leur présenta à chacun une branche de lierre, symbole des liens qui devaient les unir à jamais: il les mena

Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse,
Madame, vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnais toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise [1] !

MITHRIDATE.

Hé bien ! n'en parlons plus, Madame.
Continuez : brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais, loin de vos yeux,
Chercher au bout du monde [2] un trépas glorieux,
Vous cependant ici servez [3] avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père [4].

ensuite à l'autel, où tout était préparé pour le sacrifice d'une génisse qu'on devait offrir à Diane, à la chaste Diane, qu'on tâchait d'apaiser, ainsi que Minerve et les divinités qui n'ont jamais subi le joug de l'hymen. On implorait aussi Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles; le Ciel et la Terre, dont le concours produit l'abondance et la fertilité ; les Parques, parce qu'elles tiennent dans leurs mains la vie des mortels ; les Grâces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux ; Vénus enfin à qui l'amour doit sa naissance et les hommes leur bonheur. Les prêtres, après avoir examiné les entrailles des victimes, déclarèrent que le ciel approuvait cet hymen. »

1. C'est une protestation. Mithridate feint de ne pas l'entendre ; et, par une feinte colère, il achèvera d'abuser sa victime.

2. A Rome.

3. Soyez esclave ; comme dans *Alexandre* (II, III) :

Tu veux servir ; va, sers, et me laisse en repos.

4. C'est-à-dire recevez le prix du sang paternel. « En apprenant ce rôle (de *Monime*), dit mademoiselle Clairon (*Mémoires*, 266-267), je trouvai dans le quatrième acte :

Les Dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire *trois fois* par de secrets avis.....

et dans l'acte précédent, où Mithridate lui fait avouer son secret, il est impossible de trouver plus de deux réticences. J'ai consulté toutes les éditions de Racine ; toutes disent *trois*, toutes les actrices à qui j'ai vu jouer ce rôle, disaient *trois*, toutes les recherches que j'ai faites m'ont assuré que mademoiselle Lecouvreur disait *trois*. Quoique *deux* soit un peu plus sourd que *trois*, il fait également la mesure du vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il était à présumer que Racine avait eu des raisons pour préférer l'un à l'autre ; mais nulle tradition ne m'éclairait ; il ne m'appartenait pas de corriger un si grand homme ; je ne pouvais pas non plus me soumettre à dire ce que je regardais comme une faute. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence par un jeu de visage dans le couplet où Mithridate dit :

Servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père.

Je m'avançai avec la physionomie d'une femme qui va tout dire... et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui me défendit de parler. — Le public, qui n'avait jamais vu ce jeu de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, la

Venez. Je ne saurais mieux punir vos dédains,
Qu'en vous mettant moi-même en ses serviles mains [1] ;
Et, sans plus me charger du soin de votre gloire,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire [2].
Allons, Madame, allons. Je m'en vais vous unir.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez-vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain, et j'entends [3] votre fuite [4].

MONIME.

En quelle extrémité, Seigneur, suis-je réduite [5] ?
Mais enfin je vous crois, et je ne puis penser
Qu'à feindre si longtemps vous puissiez vous forcer [6].
Les Dieux me sont témoins qu'à vous plaire bornée [7]
Mon âme à tout son sort s'était abandonnée [8].
Mais si quelque faiblesse avait pu m'alarmer [9],
Si de tous ses efforts mon cœur a dû s'armer,
Ne croyez point, Seigneur, qu'auteur de mes alarmes,
Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.
Ce fils victorieux que vous favorisez,
Cette vivante image en qui vous vous plaisez,

prix de toutes mes recherches ; si j'avais mis du blanc, je n'aurais pu rien demander à ma physionomie, j'aurais perdu la douceur d'être applaudie, et la gloire de deviner Racine. »

1. Dignes d'un esclave, viles ; on lit dans l'*Antigone* de Rotrou (IV, VI) :

> Je n'ai fait action ni lâche ni servile.

2. Perdre de vous jusqu'au souvenir ; l'expression est un peu obscure, mais le sens est le même que celui de ce vers placé par M. Coppée dans la bouche de Louis XIV, à l'acte IV de sa *Madame de Maintenon :*

> Moi, j'oublierai combien vous me parûtes belle.

3. Je comprends ; comme dans *Britannicus* (I, II) :

> Je vous entends : Néron m'apprend par votre voix
> Qu'en vain Britannicus s'assure sur mon choix.

4. Mot qui a vieilli, malheureusement, car il était plus relevé que *faux-fuyant*, qui le remplace : « Vous n'échapperez pas par ces fuites, vous sentirez la force de la vérité. » (PASCAL, *Provinciales*, XVI.)

5. On dit ordinairement *réduit à ;* voir d'ailleurs le vers 870.

6. Voir les vers 1147-1148.

7. Ne s'écartant pas du soin de ; comme dans la *Rodogune* (IV, III) de Corneille :

> Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
> A vous donner en nous des sujets couronnés.

8. Monime cède à la fatalité avec une résignation tout orientale.

9.
> Je n'ose m'assurer de toute ma vertu,

disait Pauline dans le *Polyeucte* de Corneille (I, IV).

Cet ennemi de Rome, et cet autre vous-même [1],
Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime...

MITHRIDATE.

Vous l'aimez [2]?

MONIME.

Si le sort ne m'eût donnée à vous,
Mon bonheur dépendait de l'avoir pour époux.
Avant que votre amour m'eût envoyé ce gage [3],
Nous nous aimions.... Seigneur, vous changez de visage [4].

1. Alors qu'elle croit échapper à Mithridate, Monime n'hésite plus à lui rendre pleine justice ; jamais elle n'a été si aimable pour lui qu'alors qu'elle lui avoue en aimer un autre.

2.
> Brizard en cet instant faisait frémir d'effroi.
> On tremblait en voyant dans les yeux du vieux roi,
> Sur son front, qui du calme affectait l'apparence,
> S'allumer la colère et passer la vengeance.
> Dans ce jeu de visage, où Brizard excellait,
> Au public effraye son silence parlait.
> (SAMSON, *Art théatral*, I, 160.)

3. Elle montre le bandeau royal.

4 C'est un reproche que Monime crie, le bras tendu vers Mithridate. « M. Despréaux nous a parlé de la manière de déclamer, et il a déclamé lui-même quelques endroits, avec toute la force possible. Il a commencé par des endroits du *Mithridate* de Racine. C'est Monime qui parle à Mithridate :

> Nous nous aimions... Seigneur, vous changez de visage.

Il a jeté une telle véhémence dans ces derniers mots, que j'en ai été ému. Aussi faut-il convenir que M. Despréaux est un des meilleurs récitateurs qu'on ait jamais vus. Il nous a dit que c'était ainsi que M. Racine, qui récitait aussi merveilleusement, le faisait dire à la Champmeslé. » (BROSSETTE, *Corr.*, 1858, p. 521.) — L'abbé du Bos, dans ses *Réflexions critiques sur la poésie et sur la peinture* (III, 157), raconte que Racine avait appris à la Champmeslé « à baisser la voix en prononçant les vers suivants :

> Si le sort ne m'eût donnée à vous.....

et cela encore plus que le sens ne semble le demander, afin qu'elle pût prendre facilement un ton à l'octave au-dessus de celui sur lequel elle avait dit ces paroles : « *Nous nous aimions,* » pour prononcer : « *Seigneur, vous changez de visage.* » Ce port de voix extraordinaire dans la déclamation était excellent pour marquer le désordre d'esprit où Monime doit être dans l'instant qu'elle aperçoit que sa facilité à croire Mithridate, qui ne cherchait qu'à tirer son secret, vient de jeter elle et son amant dans un péril extrême. » — « Beaubourg, qui était extrêmement laid, représentant le rôle de Mithridate, mademoiselle Lecouvreur qui jouait celui de Monime, lui dit : « Ah ! Seigneur, vous changez de visage. » On cria du parterre : « Laissez-le faire. » (Abbé DE LA PORTE, *Anecd. dram.*, I, 564.) On a raconté la même anecdote de Lekain. — Pradon (*Régulus*, III, II) a imité ce mouvement de scène :

> FULVIE.
> Ah ! Régulus est mort !
> METELLUS.
> Il est vivant, vous dis-je,
> Rassurez-vous, ma fille.
> FULVIE.
> Il est vivant, Seigneur ?
> Devant moy, cependant, vous changez de couleur.

MITHRIDATE.

Non, Madame. Il suffit. Je vais vous l'envoyer.
Allez. Le temps est cher. Il le faut employer.
Je vois qu'à m'obéir vous êtes disposée :
Je suis content [1].

MONIME, en s'en allant.

O ciel ! me serais-je abusée ?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE.

Ils s'aiment [2]. C'est ainsi qu'on se jouait de nous [3].
Ah ! fils ingrat, tu vas me répondre pour tous [4].
Tu périras [5]. Je sais combien ta renommée

1. Le calme avec lequel Mithridate parle encore en ce moment est peut-être la plus grande preuve de force d'âme qu'il puisse donner. Mais, sous ces phrases courtes et saccadées, on sent gronder l'orage qui éclatera terrible dans le premier vers du monologue.

2. C'est moins un cri qu'un rugissement. Dans une situation semblable Phèdre se lamentera ; Mithridate agit.

3. Campistron a tiré de ce vers tout un monologue de son *Andronic* (IV, xii) :

Vous n'abuserez plus de mon trop d'indulgence,
Traîtres ! Mais par quel charme ont-ils pu m'éblouir ?
Comment ont-ils osé songer à me trahir,
Moi, qui par tant de soins et de persévérance
De pénétrer les cœurs possède la science ;
Qui, par l'art que j'emploie à cacher mes projets,
Connais tous les chemins, tous les détours secrets ;
Qui, par ma politique et mon adresse à feindre,
Force tous les voisins, tous les rois à me craindre ?
Dans mon propre palais, au milieu de ma cour,
Je me vois le jouet d'un téméraire amour.
Deux perfides sans art et sans expérience
Démentent, par des feux mortels à mon honneur,
Tout ce que l'univers publie en ma faveur.....
Hélas ! ils m'abusaient sans peine et sans étude ;
Je n'avais, de leur part, aucune inquiétude :
Mon cœur de nuls soupçons n'était point combattu,
Et dormait sur la foi de leur fausse vertu.....

On a pu reconnaître aussi dans ce morceau plusieurs souvenirs de la grande scène du quatrième acte de *Phèdre :*

Ils s'aiment ! Par quel charme ont-ils trompé mes yeux ?
Comment se sont-ils vus ? Depuis quand ? Dans quels lieux ?
Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence.

4. *Répondre*, c'est ici : être responsable, comme dans *Andromaque* (I, iv) :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

5. Dans une tragédie bien faite, l'intrigue doit être nouée à la fin du troisième acte. Le troisième acte de *Britannicus* est, à ce point de vue, la perfection même. Ici, l'orage plane sur la tête de Xipharès et de Monime ; mais, d'autre part, les paroles mystérieuses de Pharnace nous font soupçonner qu'un danger entoure Mithridate, et le roi lui-même nous apprend que la fidélité d'une partie de ses troupes lui est suspecte.

Et tes fausses vertus ont séduit mon armée.
Perfide, je te veux porter des coups certains :
Il faut, pour te mieux perdre, écarter les mutins,
Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles,
Ne garder près de moi que des troupes fidèles.
Allons. Mais, sans montrer un visage offensé,
Dissimulons encor, comme j'ai commencé [1].

1. Nous savons que la dissimulation de Mithridate est plus terrible que les éclats de sa colère.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONIME, PHÆDIME.

MONIME.

Phædime, au nom des Dieux, fais ce que je desire :
Va voir ce qui se passe, et reviens me le dire [1].
Je ne sais ; mais mon cœur ne se peut rassurer.
Mille soupçons affreux [2] viennent me déchirer.
Que [3] tarde Xipharès ? Et d'où vient qu'il diffère [4]
A seconder [5] des vœux qu'autorise son père ?
Son père [6], en me quittant, me l'allait envoyer.
Mais il feignait peut-être : il fallait tout nier.
Le Roi feignait ? Et moi, découvrant ma pensée...
O Dieux, en ce péril m'auriez-vous délaissée ?
Et se pourrait-il bien qu'à son ressentiment
Mon amour indiscret eût livré mon amant ?

. Après les émotions terribles et les nobles accents du troisième acte, ces vers, qui sont d'ailleurs du style le plus familier, nous paraissent bien froids - On peut remarquer que Phædime ne s'empresse pas d'obéir à sa maîtresse.

2. Voir *Athalie*, note du vers 1057.

3. Pourquoi ? De même dans *Britannicus* (II, II) :

> Que tardez-vous, Seigneur, à la répudier ?

4. *Différer*, avec le sens de *tarder à*, s'emploie également avec *à* ou avec *de :* « J'ai toujours différé à vous faire réponse. » (MADAME DE SEVIGNÉ, *Lettre* du 20 mai 1667.)

> Qui pourra différer de venger la querelle ?
> (VOLTAIRE, *Catilina*, II, II.)

5. *Seconder*, c'est : servir de second à une personne, d'appui à une chose :

> Secondez-moi bien tous.
> (MOLIÈRE, *les Femmes savantes*, V, IV.)

« Un sage et intelligent chancelier seconde les désirs d'un Roi zélé pour l'Église. » (BOSSUET, *Oraison funèbre de Michel le Tellier.*)

6, La répétition de ces mots est une légère tache ; à moins que l'on ne veuille dire que Monime les répète avec intention, pour se bien convaincre que Mithridate traitera Xipharès en père.

Quoi, Prince? quand, tout plein de ton amour extrême [1],
Pour savoir mon secret tu me pressais toi-même,
Mes refus trop cruels vingt fois te l'ont caché;
Je t'ai même puni de l'avoir arraché [2];
Et quand de toi peut-être un père se défie,
Que dis-je? quand peut-être il y va de ta vie,
Je parle; et, trop facile à me laisser tromper,
Je lui marque le cœur où sa main doit frapper [3].

PHÆDIME.

Ah! traitez-le, Madame, avec plus de justice :
Un grand Roi descend-il jusqu'à cet artifice [4]?
A prendre ce détour [5] qui l'aurait pu forcer?
Sans murmure, à l'autel vous l'alliez devancer [6].
Voulait il perdre un fils qu'il aime avec tendresse?
Jusqu'ici les effets secondent [7] sa promesse :
Madame, il vous disait qu'un important dessein,
Malgré lui, le forçait à vous quitter demain;
Ce seul dessein l'occupe; et, hâtant son voyage,
Lui-même ordonne tout, présent sur le rivage.
Ses vaisseaux en tous lieux se chargent de soldats [8],
Et partout Xipharès accompagne ses pas.
D'un rival en fureur est-ce là la conduite?
Et voit-on ses discours démentis par la suite?

1. Voir *Phèdre*, note du vers 717.

2. C'est en s'enfuyant qu'elle a puni Xipharès.

3. Cette scène, comme celle qui ouvre le second acte, n'est qu'une conversation, et ne fait point avancer l'action; au moins ce couplet, d'une grâce touchante, est-il écrit avec une suprême élégance. — Rapprocher de ce morceau les deux monologues d'Atalide au cinquième acte de *Bajazet* (scènes I et XII).

4. Ces mots semblent condamner Mithridate; mais Racine n'a point prétendu nous faire approuver sa ruse; ces vers ont en réalité pour but d'excuser l'imprudence de Monime.

5. Voir *Britannicus*, note du vers 697.

6. Un poète ordinaire, Ducis ou Campistron, eût écrit : *vous l'alliez suivre*, ce qui eût été une banalité; l'art de Racine ne se manifeste pas moins dans ces petits détails de style que dans la conduite d'un drame.

7. *Seconder* est pris cette fois dans une acception qui a vieilli, celle de : venir en second lieu, suivre :

> Votre Majesté, Sire, a vu mes trois combats;
> Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde.
> (CORNEILLE, *Horace*, V, II.)

8. Le spectateur se rappelle le monologue qui terminait l'acte précédent :

> Il faut, pour le mieux perdre, écarter les mutins,
> Et, faisant à mes yeux partir les plus rebelles, etc.

MONIME.

Pharnace cependant, par son ordre arrêté,
Trouve en lui d'un rival toute la dureté.
Phædime, à Xipharès fera-t-il plus de grâce?

PHÆDIME.

C'est l'ami des Romains qu'il punit en Pharnace.
L'amour a peu de part à ses justes soupçons.

MONIME.

Autant que je le puis, je cède à tes raisons:
Elles calment un peu l'ennui [1] qui me dévore [2].
Mais pourtant Xipharès ne paraît point encore [3].

PHÆDIME.

Vaine erreur des amants, qui, pleins de leurs desirs,
Voudraient que tout cédât au soin de leurs plaisirs!
Qui, prêts à s'irriter contre le moindre obstacle [4]...

MONIME.

Ma Phædime, et qui peut concevoir ce miracle [5]?
Après deux ans d'ennuis [6], dont tu sais tout le poids,
Quoi? je puis respirer pour la première fois!
Quoi? cher Prince, avec toi je me verrais unie?
Et loin, que ma tendresse eût exposé ta vie,
Tu verrais ton devoir, je verrais ma vertu
Approuver un amour si longtemps combattu [7]?

1. Voir *Andromaque*, note du vers 44.

2. Racine avait écrit déjà dans *Bérénice* (II, IV) :

> Nul ne peut-il charmer l'ennui qui me dévore ?

Le verbe *dévorer* a perdu de son sens ; la conversation, qui aime les exagérations, en a fait abus, et en a diminué la valeur, comme celle d'ailleurs de beaucoup d'autres mots, *ennui*, par exemple, qui présentaient jadis un sens très énergique.

3. Idamore dira dans *le Paria* de Casimir Delavigne (I, I) :

> Bientôt du jour naissant les clartés vont éclore,
> Et pourtant Néala ne paraît point encore.

4. Ces maximes ne nous semblent guère à leur place dans la bouche de Phædime.

5. *Un miracle*, c'est ici tout simplement une chose extraordinaire, comme dans *Iphigénie* (I, I) :

> Achille, à qui le ciel promet tant de miracles.....

6. Voir *Andromaque*, note du vers 44.

7. Il arrive souvent qu'à l'approche du malheur, l'âme se ranime et se livre à l'espérance ; c'est ainsi que l'orage éclate le plus souvent à la fin d'une belle journée d'été ; c'est ainsi que souvent, aux approches de l'agonie, les malades ont quelques heures de répit, qui donnent aux leurs de trompeuses espérances.

Je pourrais tous les jours t'assurer que je t'aime [1]?
Que ne viens-tu....

SCÈNE II.

MONIME, XIPHARÈS, PHÆDIME.

MONIME.

Seigneur, je parlais de vous-même.
Mon âme souhaitait de vous voir en ce lieu [2],
Pour vous...

XIPHARÈS.

C'est maintenant qu'il faut vous dire adieu.

MONIME.

Adieu! vous [3]?

XIPHARÈS.

Oui, Madame, et pour toute ma vie.

MONIME.

Qu'entends-je? On me disait... Hélas! ils m'ont trahie [4].

XIPHARÈS.

Madame, je ne sais quel ennemi couvert [5],
Révélant nos secrets, vous trahit, et me perd.
Mais le Roi, qui tantôt n'en croyait point Pharnace,
Maintenant dans nos cœurs sait tout ce qui se passe [6].

1. Rien de plus simple comme tour et comme expressions que ce vers, et cependant il est délicieux; Bérénice ne sera pas plus touchante, lorsqu'elle dira à Titus (IV, v) :

> Que le jour recommence et que le jour finisse
> Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
> Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?

2. Voir *Esther*, note du vers 908.

3. Pour jamais, adieu...
> Pour jamais! Ah! Seigneur! Songez-vous en vous-même
> Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
> (*Bérénice*, IV, v.)

4. « Quelle peinture de la passion! Tous mots entrecoupés; et, par un reste de respect, elle ne nomme point encore le traître. Elle dit au pluriel : *Ils m'ont trahie.* » (*Note* de Louis Racine.) — A partir de ce moment, la résolution de Monime est prise : elle pouvait, par admiration pour Mithridate, obéir au devoir qui lui ordonnait de l'épouser; cette admiration s'est changée en mépris : elle ne l'épousera plus.

5. Caché; Racine avait écrit déjà dans *Alexandre* (II, ii) :

> Votre empire n'est plein que d'ennemis couverts.

6. Racine ici s'emprunte à lui-même; il avait fait dire à Britannicus (I, iv) :

> Comme toi, dans mon cœur il sait ce qui se pa[illegible].

Il feint, il me caresse [1], et cache son dessein ;
Mais moi, qui dès l'enfance élevé dans son sein [2],
De tous ses mouvements [3] ai trop d'intelligence [4],
J'ai lu dans ses regards sa prochaine vengeance.
Il presse, il fait partir tous ceux dont mon malheur
Pourrait à la révolte exciter la douleur.
De ses fausses bontés j'ai connu la contrainte [5].
Un mot même d'Arbate a confirmé ma crainte.
Il a su [6] m'aborder ; et les larmes aux yeux :
« On sait tout, m'a-t-il dit : sauvez-vous de ces lieux [7]. »
Ce mot m'a fait frémir du péril de ma reine,
Et ce cher intérêt est le seul qui m'amène.
Je vous crains pour vous-même [8] ; et je viens à genoux
Vous prier, ma Princesse [9], et vous fléchir pour vous.
Vous dépendez ici d'une main violente,
Que le sang le plus cher rarement épouvante ;
Et je n'ose vous dire à quelle cruauté
Mithridate jaloux s'est souvent emporté.
Peut-être c'est moi seul que sa fureur menace ;
Peut-être, en me perdant, il veut vous faire grâce.

1. *Caresser* est pris ici au sens figuré, comme dans *Britannicus* (IV,

Selon qu'il vous menace ou bien qu'il vous caresse,
La cour autour de vous ou s'écarte ou s'empresse.

Ces caresses de Mithridate sont une menace ; en effet, en temps ordinaire, il est comme Collojean dans l'*Andronic* de Campistron (I, VIII) :

L'Empereur soupçonneux, esclave de son rang,
Ne m'a jamais fait voir les tendresses du sang.
Les plus saints mouvements que la nature imprime
Dans son austère cœur passeraient pour un crime,
Et, pour être né prince, il ne m'est pas permis
D'éprouver tout l'amour d'un père pour son fils.

2. Hippolyte dira dans *Phèdre* (IV, II) :

Elevé dans le sein d'une chaste héroïne.

Racine s'est peut-être souvenu d'un passage du *Dialogus de oratoribus*, attribué à Tacite : « Gremio ac sinu matris educabatur » (XXVIII).

3. Les *mouvements*, ce sont ici les sentiments qui remuent l'âme : « L'âme n'est qu'une suite continuelle d'idées et de sentiments qui se succèdent et se détruisent ; les mouvements qui reviennent le plus souvent forment ce qu'on appelle le caractère. » (VOLTAIRE, *Suppl. au Siècle de Louis XIV*, 2e partie.)

4. *Avoir l'intelligence d'une chose*, c'est la pénétrer, la comprendre.

5. J'ai deviné la violence qu'il se faisait pour me montrer des bontés.

6. Il a, sans éveiller de soupçons, trouvé le moyen de.

7. Voir *Esther*, note du vers 908.

8. Il craint que Monime ne se perde en refusant d'épouser Mithridate.

9. Langage de la galanterie, qu'emploient au XVIIe siècle tous les amants, Asiatiques ou Romains :

Ah ! s'il vous avait dit, ma Princesse, à quel point...
(*Britannicus*, V, I.)

Daignez, au nom des Dieux, daignez en profiter ;
Par de nouveaux refus n'allez point l'irriter.
Moins vous l'aimez, et plus tâchez de lui complaire [1] ;
Feignez, efforcez-vous : songez qu'il est mon père [2].
Vivez ; et permettez que dans tous mes malheurs
Je puisse à votre amour ne coûter que des pleurs [3].

MONIME.

Ah ! je vous ai perdu [4] !

XIPHARÈS.

Généreuse Monime,
Ne vous imputez point le malheur qui m'opprime.
Votre seule bonté n'est point ce qui me nuit :
Je suis un malheureux que le destin poursuit [5] ;
C'est lui qui m'a ravi l'amitié de mon père [6],
Qui le fit mon rival, qui révolta ma mère,
Et vient de susciter, dans ce moment affreux [7],
Un secret ennemi pour nous trahir tous deux.

MONIME.

Hé quoi ? cet ennemi, vous l'ignorez encore ?

XIPHARÈS.

Pour surcroît de douleur, Madame, je l'ignore.
Heureux si je pouvais, avant que m'immoler [8],
Percer le traître cœur qui m'a pu déceler [9] !

MONIME.

Hé bien ! Seigneur, il faut vous le faire connaître.

1. Construction elliptique, qui tient la place de toute une longue phrase.

2. Voilà un trait d'une délicatesse exquise ; Monime doit aimer Xipharès dans son père ; cette paternité seule peut empêcher Mithridate de lui être odieux.

3. En somme, ces vers signifient ceci : laissez-moi mourir seul ; mais l'art est merveilleux, avec lequel il sait dssimuler à Monime, par la discrétion de la forme, la cruauté de la pensée.

4. Monime n'a pas la force d'en dire plus long ; c'est une explosion de douleur ; et la reine s'arrête, suffoquée par l'émotion ; c'est pour lui laisser le temps de se remettre que le poète a placé dans la bouche de Xipharès le couplet suivant, qui est inutile.

5. *Poursuivre* a ici le même sens que *persécuter* : d'ailleurs, ces deux verbes remontent au même mot latin : *persequi*. On peut rapprocher de ces vers ceux que Victor Hugo met dans la bouche de Hernani (III, IV) :

> Je suis une force qui va !
> Agent aveugle et sourd des mystères funèbres, etc.

Il y aurait là une assez curieuse étude de style à faire.

6. Voir *Athalie*, note du vers 717.

7. Cet hémistiche est une pure cheville.

8. Voir *Phèdre*, note du vers 463.

9. Découvrir, dénoncer ; de même dans La Fontaine (*Fables*, IV, 21) :

> Mes frères, leur dit il, ne me décelez pas.

Ne cherchez point ailleurs cet ennemi, ce traître ;
Frappez : aucun respect ne vous doit retenir [1].
J'ai tout fait; et c'est moi que vous devez punir [2].

XIPHARÈS.

Vous !

MONIME.

Ah ! si vous saviez, Prince, avec quelle adresse
Le cruel est venu surprendre [3] ma tendresse !
Quelle amitié [4] sincère il affectait pour vous !
Content, s'il vous voyait devenir mon époux [5] !
Qui n'aurait cru... Mais non, mon amour plus timide
Devait moins vous livrer à sa bonté perfide.
Les Dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
M'ont fait taire trois fois par de secrets avis [6].
J'ai dû continuer; j'ai dû dans tout le reste...

1. Monime a mauvaise grâce à demander de mourir frappée par Xipharès, qui mourrait pour elle ; ce n'est point là le langage de la tragédie, mais celui de la convention tragique ; au moins Monime n'insiste-t-elle pas, comme cette insupportable pleurnicheuse de Sabine, qui veut toujours prouver qu'il faut qu'on la tue. (Voir Corneille, *Horace*, II, vi, IV, vii et V, iii.)

2. On peut rapprocher de cette scène le commencement de la scène v de l'acte III de l'*Arie et Petus*, tragédie écrite par Gilbert en 1660 :

ARIE.
Je vois que fortement tu penses, cher Epoux,
Qui t'a pu découvrir à ton rival jaloux.

PETUS.
Oui, cette lâcheté me surprend et m'étonne.
Qui peut être celui qu'il faut que je soupçonne ?
Quel est cet ennemi ?

ARIE.
Tu ne le peux haïr.

PETUS.
Je ne peux pas aimer qui vient de me trahir
Qui m'a pu voir passer dans cette galerie ?

ARIE.
Pour te mettre en repos, apprends que c'est Arie.

PETUS.
O Dieux !

ARIE.
Je l'ai trahi pour te montrer ma foi.

3. Découvrir le secret de ; de même dans *Britannicus* (I, i) :

Surprenons s'il se peut les secrets de son âme.

4. Voir *Athalie*, note du vers 717.

5. Mithridate, après les vœux de Monime (III, v), lui a dit en effet :

Je suis content.

6. Voir la note du vers 1088. Il est à remarquer que, au commencement de cet acte, Monime reprochait aux Dieux de l'avoir abandonnée :

O Dieux ! en ce péril m'auriez-vous délaissée ?

Le poète l'a-t-il oublié ? Ou veut-il montrer ici que, dans sa douleur, Monime ne s'accorde aucune circonstance atténuante ?

Que sais-je enfin ? j'ai dû [1] vous être moins funeste ;
J'ai dû craindre du Roi les dons empoisonnés [2],
Et je m'en punirai, si vous me pardonnez.

XIPHARÈS.

Quoi ? Madame, c'est vous, c'est l'amour qui m'expose ?
Mon malheur est parti d'une si belle cause ?
Trop d'amour a trahi nos secrets amoureux ?
Et vous vous excusez de m'avoir fait heureux ?
Que voudrais-je de plus ? glorieux [3] et fidèle,
Je meurs. Un autre sort [4] au trône vous appelle.
Consentez-y, Madame ; et, sans plus résister,
Achevez un hymen qui vous y fait monter.

MONIME.

Quoi ? vous me demandez que j'épouse un barbare
Dont l'odieux amour pour jamais nous sépare ?

XIPHARÈS.

Songez que ce matin, soumise à ses souhaits,
Vous deviez l'épouser, et ne me voir jamais [5].

MONIME.

Et connaissais-je alors toute sa barbarie ?
Ne voudriez-vous point qu'approuvant sa furie,
Après vous avoir vu tout percé de ses coups,
Je suivisse à l'autel un tyrannique époux,
Et que dans une main de votre sang fumante
J'allasse mettre, hélas ! la main de votre amante [6] ?
Allez : de ses fureurs songez à vous garder [7],
Sans perdre ici le temps à me persuader [8] ;
Le ciel m'inspirera quel parti je dois prendre.
Que serait-ce, grands Dieux ! s'il venait vous surprendre ?

1. C'est une tournure latine : le conditionnel passé s'exprime souvent en latin par le parfait de l'indicatif. Voir à ce sujet la note du vers 931 de *Bajazet*.

2. Timeo Danaos et dona ferentes.
(VIRGILE, *Enéide*, II, 49.)

3. Fier. — Tout cela est romanesque et fade.
4. Destin.
5. Voir II, VI.
6. Au second acte, Monime épousait l'ennemi acharné de Rome et le vengeur de ses parents, le vieillard dans lequel se personnifiait pour elle la gloire ; elle le hait à présent de toute l'admiration qu'elle a perdue.
7. *Se garder de*, c'est se mettre en garde contre, se préserver de ; comme dans ce vers de Boileau (*Satires*, IX, 119) :

Gardez-vous, dira l'un, de cet esprit critique.

8. Voir *Athalie*, note du vers 1642.

Que dis-je ? On vient [1]. Allez. Courez. Vivez enfin ;
Et du moins attendez quel sera mon destin.

SCÈNE III.

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Madame, à quels périls il exposait sa vie !
C'est le Roi.

MONIME.

Cours l'aider à cacher sa sortie.
Va, ne le quitte point ; et qu'il se garde bien
D'ordonner de son sort, sans être instruit du mien [2].

SCÈNE IV.

MITHRIDATE, MONIME.

MITHRIDATE.

Allons, Madame, allons [3]. Une raison secrète
Me fait quitter ces lieux et hâter ma retraite [4].
Tandis que mes soldats, prêts à suivre leur Roi,
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,
Venez, et qu'à l'autel ma promesse accomplie [5]

1. La façon dont cette scène est interrompue relève ce qu'elle pouvait avoir de mou et de languissant.

2. Le mouvement de cette courte scène rappelle la fin d'une scène d'*Andromaque* (IV, IV) :

CLÉONE.

Mais qu'est-ce que je voi ?
O Dieux ! Qui l'aurait cru, Madame ? C'est le Roi !

HERMIONE.

Ah ! cours après Oreste ; et dis-lui, ma Cléone,
Qu'il n'entreprenne rien sans revoir Hermione.

3. La scène dramatique qui commence ici fut un jour égayée à Lille de la façon la plus bizarre. Ducormier, qui jouait le roi de Pont, était très gros, et il faisait très chaud. En quittant la scène, il déposait sa large perruque, pour revêtir un petit bonnet blanc, qui étanchait sa sueur. Il entra, par distraction, au IVe acte, dans ce costume peu tragique. L'hilarité de la salle fut partagée par Monime, qui dut se couvrir le visage du mouchoir dont elle s'était armée pour un plus dramatique usage. « Mademoiselle, s'écrie Ducormier, cela est de la dernière indécence ! — Ce qui est de la dernière indécence, répondit la princesse, c'est le bonnet de nuit avec lequel vous venez me conduire à l'autel. » Mithridate, qui tenait de la main droite un gigantesque chapeau, porte à sa tête la main gauche, et « Pardon, Messieurs, dit-il au parterre, je vois maintenant que c'est moi qui suis un sot. »

4. Il est à remarquer que Mithridate ne confie point à Monime le dessein qu'il a formé d'aller attaquer la puissance romaine à Rome même.

5. La promesse qu'il a faite de l'épouser, le jour qu'il lui a envoyé le bandeau royal.

Par des nœuds éternels [1] l'un à l'autre nous lie.

MONIME.

Nous, Seigneur [2] ?

MITHRIDATE.

Quoi? Madame, osez-vous balancer [3] ?

MONIME.

Et ne m'avez-vous pas défendu d'y penser?

MITHRIDATE.

J'eus mes raisons alors : oublions-les, Madame.
Ne songez maintenant qu'à répondre à ma flamme.
Songez que votre cœur est un bien qui m'est dû.

MONIME.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, me l'avez-vous rendu [4] ?

MITHRIDATE.

Quoi? pour un fils ingrat toujours préoccupée [5],
Vous croiriez...

MONIME.

Quoi? Seigneur, vous m'auriez donc trompée [6] !

MITHRIDATE.

Perfide! il vous sied bien de tenir ce discours,
Vous qui, gardant au cœur d'infidèles amours [7],
Quand je vous élevais au comble de la gloire,
M'avez des trahisons préparé la plus noire!
Ne vous souvient-il plus, cœur ingrat et sans foi,
Plus que tous les Romains conjuré contre moi [8],
De quel rang glorieux j'ai bien voulu descendre,

1. Voir la note du vers 1077.
2. Il doit entrer dans le ton avec lequel est prononcée cette interrogation plus de reproche que d'étonnement.
3. Voir *Athalie*, note du vers 1630.
4. Supposez dans une situation semblable une héroïne quelconque de Corneille, Emilie, Cornélie ou Viriathe; que d'injures viendraient fondre sur Mithridate, et quel cliquetis d'antithèses résonnerait! Les cris ne font pas la force, et la déclamation n'est pas l'énergie.
5. Ayant l'âme occupée à l'avance par :

> Ainsi dans le sommeil l'âme préoccupée
> Obéit aux objets dont elle fut frappée.
> (DELILLE, *Imagination*, I.)

6. C'est sur un ton de reproche fier et méprisant que Monime jette ce vers à Mithridate.
7. *Amour*, au pluriel, est encore aujourd'hui des deux genres.
8. M. Geruzez rapproche avec raison cette hyperbole de celle d'Oreste dans *Andromaque* (II, II) :

> C'est à vous de prendre une victime
> Que les Scythes auraient dérobée à vos coups,
> Si j'en avais trouvé d'aussi cruels que vous.

Mais les paroles d'Oreste sont apprêtées et voisines du ridicule; celles de Mithridate sont plus naturelles et, par conséquent, moins mauvaises.

Pour vous porter au trône où vous n'osiez prétendre [1] ?
Ne me regardez point vaincu, persécuté :
Revoyez-moi vainqueur, et partout redouté.
Songez de quelle ardeur dans Ephèse adorée,
Aux filles de cent Rois je vous ai préférée ;
Et, négligeant pour vous tant d'heureux alliés [2],
Quelle foule d'États je mettais à vos pieds [3].
Ah ! si d'un autre amour le penchant invincible
Dès lors à mes bontés vous rendait insensible,
Pourquoi chercher si loin un odieux époux [4] ?
Avant que de partir, pourquoi vous taisiez-vous ?
Attendiez-vous, pour faire un aveu si funeste,
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler [5] ?

1. Monime répondra tout à l'heure à ces paroles avec beaucoup de dignité (v. 1325-1326).
2. C'est-à-dire : Ne cherchant pas une reine chez eux.
3. « Racine a prétendu peindre une forme particulière de l'amour, et laquelle? l'amour d'un vieillard pour une jeune femme. C'est là le fond sérieux de la pièce. Sans doute ce vieillard est un roi puissant, c'est l'ennemi des Romains, c'est Mithridate. Mais toutes ces circonstances sont accessoires et pourraient aisément être changées en d'autres. Elles relèveront sans doute l'éclat de l'action tragique : elles ajouteront quelques traits aux sentiments exprimés et les teindront de leurs couleurs; mais elles ne sont pas essentielles au sujet; elles n'en sont que des ornements, qui font corps avec lui. Le sujet, le vrai sujet, le seul sujet, c'est celui-ci : un homme de soixante ans, qui s'est amouraché d'une jolie fille de vingt; amour sérieux, et pris par le poète au sérieux. » (M. SARCEY, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)
4. VAR. — Sans chercher de si loin un odieux époux (1673).
5. Ce couplet est singulièrement habile ; la sincérité et la violence même de l'amour du roi l'excusent et le relèvent à nos yeux. « Et alors nous voyons cet amour de vieillard se marquer d'un nouveau caractère, que n'a point oublié Victor Hugo dans sa merveilleuse analyse. Rappelez-vous ce que dit Ruy Gomez à Doña Sol :

... Et puis, vois-tu, le monde trouve beau,
Lorsqu'un homme s'éteint, et, lambeau par lambeau,
S'en va, lorsqu'il trébuche au marbre de la tombe,
Qu'une femme, ange pur, innocente colombe,
Veille sur lui, l'abrite et daigne encor souffrir
L'inutile vieillard qui n'est bon qu'à mourir.
C'est une œuvre sacrée et qu'à bon droit on loue
Que ce suprême effort d'un cœur qui se dévoue,
Qui console un mourant jusqu'à la fin du jour,
Et sans aimer peut-être a des semblants d'amour.

Le vieillard amoureux prend la jeune femme qu'il aime par un des sentiments les plus nobles et les plus délicats qui soient en elle : la pitié tendre pour les faibles, pour les déshérités de la vie : « Il ne me reste plus que ton amour au monde, ne me le retire pas ! » Eh bien, c'est ce que dit précisément Mithridate, non pas avec cette onctueuse sensibilité du Ruy Gomez de Victor Hugo, mais avec les emportements de violence qui conviennent à un despote irrité :

Attendiez-vous pour faire un aveu si funeste
Que le sort ennemi m'eût ravi tout le reste,
Et que, de toutes parts me voyant accabler,
J'eusse en vous le seul bien qui me pût consoler ?

Est-ce qu'au fond ce n'est pas le même sentiment? » (M. SARCEY, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

Cependant, quand je veux oublier cet outrage,
Et cacher à mon cœur cette funeste image [1],
Vous osez à mes yeux rappeler le passé,
Vous m'accusez encor, quand je suis offensé.
Je vois que pour un traître un fol espoir vous flatte [2].
A quelle épreuve, ô ciel, réduis-tu Mithridate?
Par quel charme [3] secret laissé-je retenir
Ce courroux si sévère et si prompt à punir [4]?
Profitez du moment que mon amour vous donne :
Pour la dernière fois, venez, je vous l'ordonne.
N'attirez point sur vous des périls superflus [5],
Pour un fils insolent que vous ne verrez plus [6].
Sans vous parer [7] pour lui d'une foi qui m'est due,
Perdez-en la mémoire [8], aussi bien que la vue [9];
Et désormais sensible à [10] ma seule bonté,
Méritez le pardon qui vous est présenté [11].

1. Un peu de réflexion est nécessaire pour bien faire sentir l'exquise délicatesse de ce vers.

2. Il est fort difficile de trouver des rimes au mot *Mithridate;* Racine a pris soin de donner à son confident le nom d'*Arbate*, ce qui lui a été quelquefois utile ; il se sert souvent du mot *flatte;* mais, malgré ses efforts, il n'a pu dissimuler toujours que ce mot ne venait là que pour la rime.

3. Par quel effet surnaturel, qui tient du sortilège; de même dans *Andromaque* (I, I) :

> Par quel charme, oubliant tant de tourments soufferts,
> Pouvez-vous consentir à rentrer dans ses fers?

4. L'amour du vieillard a tant de violence qu'il oublie sa vengeance à l'aspect seul de Monime, et qu'il se dit, comme Athalie (II, VII) :

> Je serais sensible à la pitié !

5. Inutiles.

6. Mithridate condamne sans phrases son fils à mort.

7. Sans faire parade; voir le vers 991; Corneille a écrit aussi dans *Héraclius* (III, III) :

> Et sans plus te parer d'une vertu forcée.

8. Le souvenir.

9. On dit bien : *perdre la mémoire de quelqu'un;* ; mais on ne dit pas *perdre la vue de quelqu'un; perdre la vue* a d'ailleurs un tout autre sens.

10. Émue de, touchée par :

> Aux larmes de sa mère il a paru sensible.
> (*La Thébaïde*, II, III.)

11. Pharasmane, dans le *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon (I, IV), parlera dans une situation analogue, plus durement encore à Zénobie :

> Je n'ai rien oublié pour obtenir vos vœux.
> Moins en Roi qu'en amant j'ai fait parler mes feux ;
> Mais mon cœur, irrité d'une fierté si vaine,
> Fait agir à son tour la grandeur souveraine,
> Et puisqu'il faut en Roi m'expliquer avec vous,
> Redoutez mon pouvoir, ou du moins mon courroux,
> Et sachez que, malgré l'amour et sa puissance,
> Les Rois ne sont point faits à tant de résistance.
> Quoique de mes transports vous vous soyez promis
> Que tout jusqu'à l'amour doit leur être soumis.

MONIME.

Je n'ai point oublié quelle reconnaissance,
Seigneur, m'a dû ranger sous votre obéissance.
Quelque rang [1] où jadis soient montés mes aïeux,
Leur gloire de si loin n'éblouit point mes yeux [2].
Je songe avec respect de combien je suis née
Au-dessous des grandeurs d'un si noble hyménée ;
Et, malgré mon penchant et mes premiers desseins,
Pour un fils, après vous le plus grand des humains,
Du jour que sur mon front on mit ce diadème [3],
Je renonçai, Seigneur, à ce prince, à moi-même [4].
Tous deux d'intelligence à nous sacrifier [5],
Loin de moi, par mon ordre, il courait m'oublier [6].
Dans l'ombre du secret ce feu s'allait éteindre [7];
Et même de mon sort je ne pouvais me plaindre,
Puisque enfin, aux dépens de mes vœux les plus doux,
Je faisais le bonheur d'un héros tel que vous [8].
Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
A cette obéissance où j'étais attachée [9];
Et ce fatal amour dont j'avais triomphé,
Ce feu que dans l'oubli je croyais étouffé,
Dont la cause [10] à jamais s'éloignait de ma vue.
Vos détours [11] l'ont surpris [12], et m'en ont convaincue.
Je vous l'ai confessé, je le dois soutenir.
En vain vous en pourriez perdre le souvenir ;

1. *Ranger, rang :* légère tache.
2. Il est impossible de rappeler avec plus de délicatesse à Mithridate qu'en offrant le bandeau royal à Monime, il ne s'est point tant abaissé qu'il veut bien le dire.
3. Var. — Du jour qu'on m'imposa pour vous ce diadème (1673).
4. Il est impossible de s'exprimer avec une franchise plus ferme et en même temps plus discrète. Remarquez la beauté de cette expression : *je renonçai à moi-même.*
5. Véritable ablatif absolu. — *Être d'intelligence avec quelqu'un*, c'est agir de concert avec lui; Racine avait écrit déjà dans *Britannicus* (IV, III) :

Je vous ai crus tous deux d'intelligence.

6. Tout développement ne ferait ici qu'affaiblir la pensée : rien n'égale la beauté du devoir accompli noblement et simplement.
7. « Quel charme, nous dirons même quelle pudeur dans cette expression, qui enrichissait la langue pour la première fois! » (La Harpe.)
8. Remarquez l'art avec lequel Monime arrive à l'éloge de Mithridate ; mais elle ne s'abaisse point à la flatterie : ce qu'elle lui dit, elle le pensait.
9. Voir la note du vers 466. Luneau de Boisjermain a remarqué que cette locution était préparée ici par le verbe *arracher.*
10. Xipharès.
11. Voir *Britannicus*, note du vers 697.
12. Voir la note du vers 1232.

Et cet aveu honteux, où[1] vous m'avez forcée,
Demeurera toujours présent à ma pensée.
Toujours je vous croirais incertain de ma foi[2];
Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi[3]
Que le lit[4] d'un époux qui m'a fait cet outrage,
Qui s'est acquis en moi ce cruel avantage,
Et qui, me préparant un éternel ennui[5],
M'a fait rougir d'un feu qui n'était pas pour lui[6].

MITHRIDATE.

C'est donc votre réponse? et, sans plus me complaire,
Vous refusez l'honneur que je voulais vous faire?

1. Voir la note du vers 256.

2. De ma fidélité. « Au troisième acte, où Mithridate tire d'elle (*Monime*), par la ruse que l'on sait, le secret de son amour, et au quatrième, où elle refuse de le suivre à l'autel, Mademoiselle Sarah Bernhardt a été incomparable de dignité pudique et de grâce harmonieuse. Elle a, dans le long couplet du quatrième acte, nuancé avec un art admirable de diction tous ces sentiments délicats que Racine peint d'une plume si fine, la fierté d'une reine offensée, la modestie naturelle à une femme qui se sait au pouvoir d'un maître inexorable, un secret attendrissement sur elle-même, sur l'amant qui l'adore et pour qui elle est perdue, que sais-je encore ? et avec tout cela ce goût charmant des bienséances féminines, ce doux parfum de poésie, qui s'échappe de tous les écrits de Racine. » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 10 février 1879.)

3. Jusqu'ici Monime, victime résignée, obéissait à la fatalité. Aujourd'hui qu'elle n'a plus pour Mithridate l'estime qui la décidait à entrer dans sa couche, elle se dérobera à la fatalité par la mort aussi simplement, aussi doucement qu'elle y cédait. Une résolution inébranlable se cache derrière la discrétion de ces paroles.

4. Voir la note du vers 59.

5. Voir *Phèdre*, note du vers 255.

6. « Cette scène me paraît un chef-d'œuvre. Le rôle de Monime, qui était également difficile à soutenir et à mesurer, y est parfait : c'est la réunion de toutes les bienséances les mieux ménagées. Que l'on songe qu'elle parle à Mithridate, à Mithridate jaloux et sûr qu'il a un rival, et un rival aimé : et dans quel moment lui parle-t-elle ainsi ! Combien l'auteur avait à faire ! et il n'a rien laissé à désirer. C'est que Monime a l'espèce de fermeté qui lui convient, et qui n'est qu'un sentiment vrai et profond de tous ses devoirs. Elle les a tous remplis, et ne craint point la mort; elle ne craint point Mithridate, mais elle ne le brave point; elle lui rend tout ce qu'elle lui doit; mais elle lui fait sentir tout ce qu'une femme délicate se doit à elle-même, et tous les avantages qu'il lui a donnés sur lui en la trompant si indignement. En même temps elle n'oublie pas l'intérêt de Xipharès, qui lui devient d'autant plus cher que c'est elle qui l'a exposé. Les connaisseurs préféreront toujours cette espèce de courage, qui est celui de son sexe et de sa situation, à la violence plus que virile de la plupart des héroïnes de Corneille. Leur jactance a quelques traits de force qui attirent l'applaudissement; mais elle n'est le plus souvent qu'une déclamation facile et une disconvenance choquante; au lieu qu'il faut un jugement sûr et un goût exquis pour observer toutes les nuances qui distinguent la fierté d'un sexe de celle de l'autre. Ces nuances sont toutes parfaitement saisies dans le rôle de Monime. Sa fierté ne dément en rien la réserve, la modestie, la résignation qu'elle a fait voir jusque-là. Elle n'a avec son amant que le degré de faiblesse qu'elle devait avoir pour être tendre, et que le degré de force qu'il lui fallait pour suivre son devoir et tracer celui de Xipharès. Avec Mithridate, elle n'est fière et décidée qu'autant qu'il le faut pour préférer la mort au plus grand malheur qui puisse arriver à une femme honnête et sensible, celui d'appartenir à un homme qui sait qu'elle en aime un autre. » (La Harpe.)

Pensez-y bien[1]. J'attends, pour me déterminer.

MONIME.

Non, Seigneur, vainement vous croyez m'étonner[2].
Je vous connais : je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois quels malheurs j'assemble sur ma tête ;
Mais le dessein est pris : rien ne peut m'ébranler[3].
Jugez-en, puisque ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie.
Vous vous êtes servi de ma funeste[4] main
Pour mettre à votre fils un poignard dans le sein.
De ses feux innocents j'ai trahi le mystère ;
Et, quand il n'en perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, Seigneur[5]. Ma foi ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour[6].
Après cela, jugez. Perdez une rebelle ;
Armez-vous du pouvoir qu'on vous donna sur elle[7] :

1. Subligny, dans sa *Folle Querelle* (III, I), avait cru railler finement le fameux « *Songez-y bien* » de Pyrrhus dans *Andromaque* (I, IV). Il est probable que Racine s'est peu ému de cette critique, puisque nous retrouvons ici une menace semblable, exprimée de même.

2. Me faire peur, me glacer d'effroi. — Monime donne raison à La Rochefoucauld : « Il n'y a que les personnes qui ont de la fermeté qui puissent avoir de la douceur. » — « La première étude que je faisais d'un rôle, dit Mademoiselle Clairon dans ses *Mémoires* (p. 297), était de chercher à lui donner le caractère qu'il exigeait, de chercher ensuite dans ce rôle le couplet où ce caractère, une fois reconnu, se ferait sentir avec plus de force. Mon grand plaisir était de me proposer à moi-même les plus grandes difficultés ; je les trouvai dans ces vers :

> Non, Seigneur, *vainement* vous voulez m'étonner.
> *Je vous connais :* je sais tout ce que je m'apprête,
> Et je vois *quels malheurs* j'assemble sur ma tête ;
> *Mais le dessein est pris* : Rien ne peut m'ébranler.
> Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
> Et m'emporte au delà de cette modestie
> Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie, etc.

La douceur de mes sons et l'ensemble le plus modeste faisaient le contraste le plus frappant avec la valeur que je mettais aux mots que j'ai soulignés, et la fermeté qui se peignait sur mon visage. On peut douter des résolutions d'une femme qui s'emporte, mais je crois qu'on ne doit rien espérer de celle qui résiste, sans avoir même l'apparence de l'emportement. »

3. C'est le « *Mens immota manet* » de Virgile. — *Ébranler* quelqu'un, c'est, au physique, le faire changer de place, au moral, le faire changer d'avis.

4. Voir la note du vers 1513.

5. Ce trait est d'une délicatesse charmante ; mais Mithridate reste impassible.

6. Voir *Britannicus*, note au vers 697.

7. « L'actrice qui, d'après les vers qu'elle dit au quatrième acte, croirait pouvoir se permettre le moindre emportement dans ses sons, sa physionomie, sa démarche, ses gestes, ferait la plus énorme faute. Résister en face à l'homme choisi par son père pour être son époux, oser lui dire :

J'attendrai mon arrêt; vous pouvez commander.
Tout ce qu'en vous quittant j'ose vous demander,
Croyez (à la vertu je dois cette justice)
Que je vous trahis seule, et n'ai point de complice;
Et que d'un plein succès vos vœux seraient suivis [1],
Si j'en croyais, Seigneur, les vœux de votre fils [2].

SCÈNE V.

MITHRIDATE.

Elle me quitte! Et moi, dans un lâche silence,
Je semble de sa fuite approuver l'insolence?
Peu s'en faut que mon cœur, penchant de son côté [3],
Ne me condamne encor de trop de cruauté [4]?
Qui suis-je? Est-ce Monime? Et suis-je Mithridate?
Non, non, plus de pardon, plus d'amour pour l'ingrate [5].
Ma colère revient, et je me reconnais.
Immolons, en partant, trois ingrats à la fois [6].
Je vais à Rome, et c'est par de tels sacrifices
Qu'il faut à ma fureur rendre les Dieux propices [7].
Je le dois, je le puis: ils n'ont plus de support [8]:
Les plus séditieux sont déjà loin du bord.
Sans distinguer entre eux qui je hais ou qui j'aime,
Allons, et commençons par Xipharès lui-même.

Ma main ni mon amour
Ne seront point le prix d'un si cruel détour;

braver la mort qu'elle s'attend à recevoir, c'en est assez pour qu'elle se croie elle-même hors des mesures que la modestie prescrit. » (Mademoiselle Clairon, *Mémoires*, 296-297.)

1. Var. — Et que d'un plein effet vos vœux seraient suivis (1673.)

2. Cette scène, une des plus belles et des plus originales que Racine ait écrites, ne pouvait guère l'être que par lui. Corneille y eût mis de l'esprit, Voltaire de la déclamation; Racine y a mis son cœur, et son esprit aussi.

3. Voir le vers 1314.

4. *Condamner de* a plus de force qu'*accuser de;* cette tournure était d'ailleurs d'un usage constant au xvii[e] siècle : « Le peu de théologiens qui s'opposent à ce concours sont condamnés de témérité par tous les autres » (Bossuet, *Libre Arb.* 8.) Remarquons d'ailleurs qu'en latin *damnare* se construit avec le génitif.

5. Voir la note du vers 1028.

6. Voir *les Plaideurs*, note du vers 366.

7. Saturne! écoute-moi!... Tes autels désolés
Aiment le sang des fils par leur mère immolés:
Eh bien! je t'offrirai cet affreux sacrifice!
Mais, pour prix d'un tel coup, je te veux pour complice!
(M. Legouvé. *Médée*, III, vi.)

8. Voir *Athalie*, note du vers 428.

Mais quelle est ma fureur? et qu'est-ce que je dis [1]?
Tu vas sacrifier... qui? malheureux ! Ton fils [2]?
Un fils que Rome craint? qui peut venger son père [3]?
Pourquoi répandre un sang qui m'est si nécessaire?
Ah! dans l'état funeste où ma chute m'a mis,
Est-ce que mon malheur m'a laissé trop d'amis?
Songeons plutôt, songeons à gagner sa tendresse :
J'ai besoin d'un vengeur, et non d'une maîtresse [4].
Quoi? ne vaut-il pas mieux, puisqu'il faut m'en priver,
La céder à ce fils que je veux conserver?
Cédons-la. Vains efforts, qui ne font que m'instruire
Des faiblesses d'un cœur qui cherche à se séduire!
Je brûle, je l'adore [5]; et loin de la bannir...
Ah! c'est un crime encor dont je la veux punir [6].
Quelle pitié retient mes sentiments timides?
N'en ai-je pas déjà puni de moins perfides?

1. Un monologue n'est intéressant qu'à cette condition qu'une lutte soit engagée dans le cœur du personnage en scène : alors ce n'est plus, à vrai dire, un monologue, mais un dialogue entre les passions qui agitent l'âme; ici la colère, la pitié, l'amour, la raison ont le dessus tour à tour; suivant que telle ou telle de ces passions remportera un triomphe définitif, Mithridate prendra telle ou telle détermination. Un pareil monologue n'est pas un hors-d'œuvre destiné à faire valoir un artiste : c'est le cœur même du drame.

2. Au moment où elle se décide à frapper ses fils, Médée s'écrie avec désespoir dans la tragédie de M. Legouvé (III, vi) :

> Périr! eux! de ma main! Ah! songe à ton supplice,
> Malheureuse! C'est toi que tu vas déchirer.
> C'est ta chair et ton cœur qu'il faudra torturer.

3. Ainsi, dans le cœur de Mithridate, la haine de Rome pèse plus que l'amour paternel. Ce vers est habilement placé ici pour contribuer à préparer le dénouement.

4. Ici, c'est la raison qui parle; le cœur va bientôt l'interrompre. — Corneille avait écrit dans *le Cid* (III, vi) :

> Nous n'avons qu'un honneur ; il est tant de maîtresses.

« L'idée de ces deux vers, dit Luneau de Boisjermain, paraît avoir été suggérée à ces deux poetes par la réponse que fit Henri IV à Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort : « Pardieu, Madame, disait-il, en défendant Sully, je vous déclare que, si j'étais réduit en cette nécessité que de choisir à perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous que d'un serviteur comme lui, que vous avez appelé valet en ma présence et la sienne pour l'offenser, chose que je ne trouve nullement bonne. » (*Economies royales, politiques et militaires*, p. 250, édition d'Amsterdam.)

5. Il est malheureux que ces expressions aient vieilli; elles déparent aujourd'hui cet admirable morceau.

6. Racine a supprimé ici ces quatre vers :

> Mon amour trop longtemps tient ma gloire captive.
> Qu'elle périsse seule, et que mon fils me suive.
> Un peu de fermeté, punissant ses refus,
> Me va mettre en état de ne la craindre plus.

O Monime ! ô mon fils! inutile courroux [1] !
Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous,
Si vous saviez ma honte, et qu'un avis fidèle
De mes lâches combats vous portât la nouvelle [2] !
Quoi ? des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons [3] ;
J'ai su, par une longue et pénible industrie [4],
Des plus mortels venins prévenir la furie [5].
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage et plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années [6] !

1. Ce monologue semble calqué sur celui d'Auguste au IVe acte de *Cinna;* mêmes luttes, mêmes retours de passion, et enfin mêmes exclamations :

O Romains ! ô vengeance ! ô pouvoir absolu !

2. Imitation d'Homère (*Iliade*, I, 255-256) :

Ἦ κεν γηθήσαι Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες,
Ἄλλοι τε Τρῶες μέγα κεν κεχαροίατο θυμῷ, κ. τ. λ.

et de Sophocle (*Ajax*, 379-382) :

Ἰὼ πάνθ' ὁρῶν, ἁπάντων ἀεὶ
Κακῶν ὄργανον, τέκνον Λαρτίου
Κακοπινέστατόν τ' ἄλημα στρατοῦ,
Ἦ που πολὺν γέλωθ' ὑφ' ἡδονῆς ἄγεις.

3. Ce fait est rapporté par Justin (XXXVII, 2). « C'est la pensée de Martial (*Epig.*, lib. V) :

Profecit poto Mithridates sæpe veneno,
Toxica ne possint sæva nocere sibi.

Pline observe que ce prince est le seul qui ait imaginé de boire tous les jours du poison après avoir pris les préservatifs qui pouvaient en arrêter les dangereux effets (liv. XXV, chap. II). Il prétend même que Pompée trouva dans un fort appelé le Château-Neuf, des traités de médecine, composés par Mithridate (*Ibid.*, p. 360) ; et surtout la composition de l'antidote qui porte son nom, et dont Pline, Paul d'Egine, Celse, Gellius et Galien le croient l'inventeur, anecdote que Quintus Serenus a renfermée dans les vers suivants :

Antidotus vero multis Mithridatica fertur
Consociata modis ; sed magnus scrinia regis
Cum raperet victor, vilem deprendit in illis
Synthesin, et vulgata satis medicamina risit. »
(LUNEAU DE BOISJERMAIN.)

Poison, qui fut féminin jusqu'au XVIe siècle, signifia d'abord simplement : breuvage.

4. On appelle *industrie* une habileté inventive et ingénieuse.

5. « Etymologiquement, la *fureur* est l'état d'un homme furieux ; la *Furie* est un personnage mythologique chargé des vengeances des Dieux. De là résulte que la *fureur*, bien que violente, peut être cachée dans le fond de l'âme, tandis que la *furie* éclate au dehors. Par une conséquence naturelle, *furie* a pu se dire de l'impétuosité d'une attaque... D'autre part, il y a dans *fureur* une signification de folie, de transport, qui n'est pas dans *furie.* » (LITTRÉ.)

6. Appien (*De la guerre Mithridatique*, XV) nous montre Mithridate se plaignant de s'être prémuni contre tous les poisons, et non contre la trahison des

De ce trouble fatal par où dois-je sortir [1] ?

SCÈNE VI.

MITHRIDATE, ARBATE.

ARBATE.

Seigneur, tous vos soldats refusent de partir [2].
Pharnace les retient, Pharnace leur révèle
Que vous cherchez à Rome une guerre nouvelle.

MITHRIDATE.

Pharnace?

ARBATE.

Il a séduit ses gardes les premiers ;
Et le seul nom de Rome étonne les plus fiers [3].
De mille affreux [4] périls ils se forment l'image.
Les uns avec transport [5] embrassent le rivage [6] ;
Les autres, qui partaient, s'élancent dans les flots [7],
Ou présentent leurs dards aux yeux des matelots [8].

siens : « Τὸ γὰρ δὴ χαλεπώτατον καὶ σύνοικον ἀεὶ βασιλεῦσι φάρμακον, ἀπιστίαν στρατοῦ καὶ παίδων καὶ φίλων, οὐ προειδόμην, ὁ τὰ ἐπὶ διαίτῃ πάντα προϊδὼν καὶ φυλαξάμενος. » Racine aurait pu laisser ce trait à l'auteur grec ; toutefois, le rapprochement n'est pas assez accentué pour être fort choquant. Un rapprochement semblable avait été déjà fait par Ovide dans ses *Héroïdes* (*Lettre d'Œnone à Pâris*, 148-149) :

Me miseram ! quod amor non est medicabilis herbis ;
Destituor prudens artis ab arte mea ;

et dans les *Métamorphoses* (I, 521-524), où Apollon dit à Daphné

Inventum medicina meum est, opiferque per orbem
Dicur, et herbarum est subjecta potentia nobis.
Heu mihi, quod nullis amor est medicabilis herbis ;
Nec prosunt domino, quæ prosunt omnibus, artes.

« Il l'avoue donc à la fin ! Oui, c'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux ! Mais que de chemin il a fait pour arriver à cette conclusion! et que de chemin nous avons fait avec lui ! Nous avons passé en revue l'un après l'autre tous les sentiments dont se compose l'amour d'un vieillard pour une jeune fille ; il est très vrai que nous les avons vus sous un angle particulier, puisque ce vieillard est Mithridate et qu'il s'adresse à Monime. Mais il n'importe ! Nous avons fait le tour de cette passion ! Nous en avons saisi tous les ressorts et toutes les manifestations. L'œuvre du poète tragique est accomplie. » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

1. A la fin de ce monologue, Mithridate est aussi indécis qu'au début ; les événements vont précipiter sa décision, et, par leur tumulte même, en atténuer la cruauté.
2. Var. — Seigneur, tous vos soldats ne veulent plus partir (1673-1687).
3. Cette rime est défectueuse ; on ne prononce pas l'*r* finale dans *premier*, tandis qu'on la prononce dans *fier*. Voir les vers 833 et 834.
4. Voir *Athalie*, note du vers 1057.
5. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.
6. Refusant de partir.
7. Pour regagner la terre.
8. Pour les forcer à revenir au rivage. Voir *Iphigénie*, note du vers 1560.

Le désordre est partout ; et loin de nous entendre [1],
Ils demandent la paix, et parlent de se rendre.
Pharnace est à leur tête ; et flattant leurs souhaits,
De la part des Romains il leur promet la paix.

MITHRIDATE.

Ah ! le traître ! Courez [2]. Qu'on appelle son frère ;
Qu'il me suive, qu'il vienne au secours de son père [3].

ARBATE.

J'ignore son dessein ; mais un soudain transport [4]
L'a déjà fait descendre et courir vers le port ;
Et l'on dit que suivi d'un gros [5] d'amis fidèles,
On l'a vu se mêler au milieu des rebelles.
C'est tout ce que j'en sais [6].

MITHRIDATE.

Ah ! qu'est-ce que j'entends [7] ?
Perfides, ma vengeance a tardé trop longtemps.
Mais je ne vous crains point. Malgré leur insolence,
Les mutins n'oseraient soutenir ma présence [8].
Je ne veux que les voir ; je ne veux qu'à leurs yeux
Immoler de ma main deux fils audacieux [9].

1. De nous écouter.
2. A partir de cet instant, la confusion et la terreur occuperont la scène jusqu'au dénouement.
3. C'est la raison qui l'emporte ; la trahison de Pharnace vient de le décider ; Mithridate oublie sa vengeance contre

Un fils que Rome craint, qui peut venger son père.

4. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.
5. Une grande troupe de, un grand nombre de ; comme dans Corneille (*Polyeucte*, I, IV) :

Un gros de courtisans en foule l'accompagne.

6. Arbate, comme nous l'avons vu, favorise secrètement Xipharès. Il doit être, au fond, convaincu de la défection du prince ; il veut encore en laisser douter le roi :

J'ignore son dessein.........................
C'est tout ce que j'en sais.

7. Voir *Phèdre*, vers 1001.
8. « Divus Augustus vultu et aspectu actiacas legiones exterruit. » (TACITE, *Annales*, I, XLII.) Racine avait déjà fait dire à son Alexandre, menacé de la révolte de ses soldats (V, II) :

Ils marcheront, Madame, et je n'ai qu'à paraître.

9. La trahison de Xipharès lève tous les scrupules du vieux roi ; il pouvait encore l'épargner par politique et par un reste d'affection ; il n'épargnera plus un ennemi déclaré ; mais son amour, et c'est un trait que l'on n'a peut-être pas assez remarqué, suspend encore l'arrêt de Monime.

SCÈNE VII.

MITHRIDATE, ARBATE, ARCAS.

ARCAS.

Seigneur, tout est perdu [1]. Les rebelles, Pharnace,
Les Romains, sont en foule autour de cette place.

MITHRIDATE.

Les Romains [2] !

ARCAS.

De Romains le rivage est chargé,
Et bientôt dans ces murs vous êtes assiégé [3].

1. Cette scène, très développée dans la *Mort de Mithridate* de La Calprenède, y est trainante et froide :

MENANDRE.

Vous avez à vos murs la puissance Romaine ;
Mille étendards volant font ombrage à la plaine.
Même vos fugitifs ensemble ramassés
Bravent insolemment au bord de nos fossés :
J'ai fait ôter des murs une troupe inutile,
J'ai des meilleurs soldats bordé toute la ville,
Qui, ne pouvant souffrir ces escadrons si près,
Sur les plus courageux ont lancé quelques traits.
Déjà les légions à l'assaut toutes prêtes,
Font retentir bien loin le son de leurs trompettes,
Les chevaux animés de tous les instruments
Augmentent la frayeur par leurs hennissements
Les armes des soldats éblouissent la vue.
Et leurs cris élancés vont jusque dans la nue.
Les béliers apprêtés donnent de la terreur,
Et la ville frémit de tristesse et d'horreur.
Une branche d'olive en la main de Pharnace
Au pâle citoyen fait espérer sa grâce;
La dextre qu'il lui tend l'assure de sa foi;
Même les plus mutins l'appellent déjà Roi.

MITHRIDATE.

O Ciel, et tu le vois, et tu retiens ta foudre,
Elance-la sur nous, réduis Sinope en poudre.
N'en donne pas l'honneur aux escadrons romains,
Et puisqu'il faut périr, périssons par tes mains.
Les hommes ont en vain attaqué Mithridate;
Et si la terre est faible, il faut qu'un Dieu l'abatte.
Toutefois disposons ces cœurs intimidés
A sortir de ces murs si longuement gardés.
Si nous devons mourir, ne mourons point sans gloire,
Et forçons l'ennemi de pleurer sa victoire.
J'aime bien mieux me perdre en la perte des siens,
Que d'en laisser l'honneur au plus lâche des miens.

2. « Brizard, dans cet endroit, était admirable ; l'impétuosité avec laquelle il se jetait sur son casque, l'accent terrible qui sortait de ses entrailles quand il s'écriait : *les Romains !* produisaient la plus vive sensation. C'est le seul des acteurs de la fin du dernier siècle qui ait laissé une réputation dans ce rôle. » (GEOFFROY.)

3. Nous comprenons maintenant les mots mystérieux de Pharnace (v. 358) :

Et j'aurai des secours que je n'explique pas.

MITHRIDATE.

(A Arcas.)

Ciel! Courons [1]. Écoutez..... Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle Princesse [2].

1. L'arrivée des Romains décide la mort de Monime; trahi par ses deux fils, par ses soldats, surpris par les Romains, Mithridate sent qu'il n'a plus qu'à mourir en roi; mais sa jalousie ne veut pas que Monime, apres sa mort, appartienne à ses fils : elle mourra avant lui.

2. Deux jeux de scène sont possibles ici. Mithridate peut appeler Arcas, s'écrier :

Du malheur qui me presse
Tu ne jouiras pas, infidèle Princesse.

et se pencher vers l'oreille d'Arcas tandis que le rideau tombe; ou bien, il peut parler bas à Arcas, et, lorsque ce *domestique* est sorti, dire a part lui les paroles qui terminent l'acte. Nous ne savons lequel de ces deux jeux de scène est de tradition. Ce qui est certain, c'est qu'Arbate est censé ne rien entendre et ne rien comprendre (voir les vers 1632-1634). Même en ce moment terrible, même en présence de son confident, Mithridate a encore assez de force et de calme pour dissimuler.

ACTE CINQUIÈME.

—

SCÈNE I.

MONIME, PHÆDIME.

PHÆDIME.

Madame, où courez-vous? Quels aveugles transports [1]
Vous font tenter sur vous de criminels efforts?
Hé quoi? vous avez pu, trop cruelle à vous-même,
Faire un affreux lien d'un sacré diadème [2]?
Ah! ne voyez-vous pas que les Dieux, plus humains,
Ont eux-mêmes rompu [3] ce bandeau dans vos mains?

MONIME.

Hé! par quelle fureur [4] obstinée à me suivre,
Toi-même, malgré moi, veux-tu me faire vivre?
Xipharès ne vit plus. Le Roi désespéré
Lui-même n'attend plus qu'un trépas assuré [5].
Quel fruit te promets-tu de ta coupable audace?
Perfide, prétends-tu me livrer à Pharnace?

PHÆDIME.

Ah! du moins attendez qu'un fidèle rapport
De son malheureux frère ait confirmé la mort.
Dans la confusion que nous venons d'entendre [6],

1. Voir *Britannicus*, note du vers 1515.
2. Monime a essayé de se pendre à l'aide du bandeau royal. Voir le passage d'Amyot cité par Racine dans la *Préface*.
3. Déchiré; voir *Phèdre* (v. 1477-1478), et *Tartuffe* (I, II) :

> Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
> Un mouchoir qu'il trouva dans une Fleur des Saints.

4. Le mot *fureur*, comme le mot *rage*, désigne quelquefois une habitude fatigante, une importunité : « Cette fureur de charger une histoire de portraits a commencé en France par les romans. » (VOLTAIRE, *Russie*, *Préf. Hist.*)
5. Cette scène n'est pas un hors-d'œuvre, comme celles qui ouvrent les actes II et IV; elle sert à établir que Monime croit Xipharès tué, et qu'elle n'aspire plus qu'à le rejoindre dans la mort; elle nous prépare à la joie que va éprouver la princesse, en recevant la coupe empoisonnée.
6. Ellipse poétique; la phrase complète serait: Dans la confusion des événements dont nous venons d'entendre le récit.

Les yeux peuvent-ils pas aisément se méprendre [1]?
D'abord, vous le savez, un bruit injurieux [2]
Le rangeait du parti d'un camp séditieux;
Maintenant on vous dit que ces mêmes rebelles
Ont tourné contre lui leurs armes criminelles [3].
Jugez de l'un par l'autre, et daignez écouter...

MONIME.

Xipharès ne vit plus, il n'en faut point douter [4].
L'événement n'a point démenti [5] mon attente.
Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante [6],
Il est mort; et j'en ai pour garants trop certains [7]
Son courage et son nom trop suspects aux Romains.
Ah! que d'un si beau sang dès longtemps altérée
Rome tient maintenant sa victoire assurée!
Quel ennemi son bras leur allait opposer!
Mais sur qui, malheureuse, oses-tu t'excuser?
Quoi? tu ne veux pas voir que c'est toi qui l'opprimes [8],
Et dans tous ses malheurs reconnaître tes crimes?
De combien d'assassins l'avais-je enveloppé!
Comment à tant de coups serait-il échappé?
Il évitait en vain les Romains et son frère :
Ne le livrais-je pas aux fureurs de son père?
C'est moi qui, les rendant l'un de l'autre jaloux,
Vins allumer le feu qui les embrase tous [9],

1. Cette suppression de la négation est très fréquente au XVIIe siècle.
2. Voir la note du vers 629.
3. Le vague des paroles d'Arbate, à la fin de l'acte précédent, ces détails donnés par Phædime, ont pour but de préparer le spectateur au récit que va faire Arbate à la scène IV.
4. Var. — Xipharès est sans vie; il n'en faut point douter (1673).
5. A été conforme à; Rotrou avait dit dans *Antigone* (I, II):

Beaucoup d'événements ont démenti leurs causes.

6. Remarquez la beauté hardie de cette expression. Legouvé l'a reprise dans son *Etéocle* (V, II):

Il me faut, immobile en mon horrible attente,
Redouter de leur mort la nouvelle sanglante.

7. On appelle *garants* des sûretés des garanties.

8. L'accables, le perds. Voir le vers 459, et *Iphigénie* (IV, IX) :

Loin de la secourir, mon amitié l'opprime.

9. Rapprocher de ce passage le grand couplet qui termine le cinquième acte de *Bajazet;* le sentiment qui anime ces deux morceaux est le même.

Tison de la discorde [1], et fatale furie,
Que le démon de Rome [2] a formée et [3] nourrie
Et je vis [4]? Et j'attends que de leur sang baigné [5],
Pharnace des Romains revienne accompagné?
Qu'il étale à mes yeux sa parricide joie [6]?
La mort au désespoir ouvre plus d'une voie [7] :
Oui, cruelles, en vain vos injustes secours [8]
Me ferment du tombeau les chemins les plus courts,
Je trouverai la mort jusque dans vos bras même [9].
Et toi, fatal tissu [10], malheureux diadème [11],

1. Les anciens plaçaient un tison allumé dans la main de la Discorde. Molière, dans un sens plaisant, avait déjà donné à ce mot une acception morale (*Sganarelle*, VI) :

> Le voilà, le beau fils, le mignon de couchette,
> Le malheureux tison de la flamme secrète.

2. Le bon génie qui veille sur Rome ; Corneille avait dit de même dans *Pulchérie* (III, III) :

> Respecterait en lui le démon de l'empire.

3. Voir *Andromaque*, note du vers 72.

4. Voilà le germe de cet admirable mouvement de *Phèdre* (IV, VI) :

> Misérable ! Et je vis ? Et je soutiens la vue
> De ce sacré Soleil dont je suis descendue ?

5. *Baigné* ayant souvent le sens de *mouillé*, comme dans *Bérénice* (V, VII)

> Ses yeux baignés de pleurs demandaient à vous voir,

on peut dire également : *baigné dans leur sang*, et *baigné de leur sang*

6. Remarquez l'admirable audace de l'épithète.

7.
> Tant de chemins ouverts conduisent au trépas
> Que qui n'en trouve point veut bien n'en trouver pas.
> (MAIRET, *Sophonisbe*.)

8. *Cruelles* est au pluriel, et, en tête de la scène, nous ne voyons pas indiquée la présence des femmes de la Reine ; il nous semble cependant que Monime doit être ici entourée de quelques esclaves. Au Ve acte de *Phèdre*, la reine entre, soutenue par ses femmes, qui ne sont point mentionnées non plus sur la liste des personnages en scène ; Racine n'a point jugé à propos d'indiquer ces comparses à la suite des acteurs.

9. Dans Pline le Jeune (*Lettres*, III, XVI), Arria disait aux siens qui, craignant qu'elle ne voulût mourir, la surveillaient attentivement ; « Nihil agitis, inquit : potestis enim efficere ut male moriar ; ne moriar, non potestis. » Dum hæc dicit, exsiluit cathedra, adversoque parieti caput ingenti impetu impegit, et corruit. Focillata : « Dixeram, inquit, vobis, inventuram me quamlibet duram ad mortem viam, si vos facilem negassetis. »

10. Le style poétique a employé longtemps ce mot pour toutes les étoffes tissues qui entrent dans l'habillement : mouchoir, fichu, etc. ; ici il désigne le bandeau royal.

11. Cette apostrophe est imitée de Plutarque (voir la *Préface*) et d'Eschyle (*Agamemnon*, 1256-1260) ; Cassandre, qui va mourir, apostrophe ainsi ses bandelettes sacrées :

> Τί δῆτ' ἐμαυτῆς καταγέλωτ' ἔχω τάδε,
> Καὶ σκῆπτρα, καὶ μαντεῖα περὶ δέρῃ στέφη,
> Σὲ μὲν πρὸ μοίρας τῆς ἐμῆς διαφθερῶ.
> Ἴτ' ἐς φθόρον πεσόντ· ἀγαθὰ δ' ἀμείψομαι·
> Ἄλλην τιν' ἄταις ἀντ' ἐμοῦ πλουτίζετε.

Instrument et témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau, que mille fois j'ai trempé de mes pleurs[1],
Au moins, en terminant ma vie et mon supplice[2],
Ne pouvais-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards, va, cesse de t'offrir;
D'autres armes sans toi sauront me secourir;
Et périsse le jour et la main meurtrière
Qui jadis sur mon front t'attacha la première[3]!

PHÆDIME.

On vient, Madame, on vient; et j'espère qu'Arcas,
Pour bannir vos frayeurs porte vers vous ses pas[4].

SCÈNE II.

MONIME, PHÆDIME, ARCAS.

MONIME.

En est-ce fait, Arcas[5]? et le cruel Pharnace...

ARCAS.

Ne me demandez rien de tout ce qui se passe,
Madame : on m'a chargé d'un plus funeste[6] emploi;
Et ce poison vous dit les volontés du Roi[7].

PHÆDIME.

Malheureuse Princesse[8]!

MONIME.

Ah! quel comble de joie[9]!

1. Cette locution est devenue un peu familière.
2. Mes douleurs.
3. Alliance de mots hardie, qui rappelle la phrase fameuse de Bossuet : « Versons des larmes avec des prières. »
4 Par un procédé familier aux poètes dramatiques, Racine nous fait entendre des paroles d'espoir au moment même où s'avance le malheur.

5. Madame, c'en est fait, et vous êtes servie.
(*Andromaque*, V, III.)

6. Nous avons déjà dit que ce mot venait du même radical que *funus*, funérailles.
7. Arcas tient une coupe à la main.
8. Exclamation banale.
9. Monime ne craint pas la mort; elle est de l'avis de M.-J. Chénier (*Henri VIII*, IV, VII) :

Qu'est-ce donc que la mort? le terme des malheurs;

et de Schiller (*Intrigue et Amour*) : « Il n'y a qu'un pécheur larmoyant qui ait pu appeler la mort un squelette; c'est un doux et aimable enfant, au visage rose comme le Dieu de l'amour, mais moins trompeur, un génie silencieux et secou-

Donnez. Dites, Arcas, au Roi qui me l'envoie
Que de tous les présents que m'a faits sa bonté,
Je reçois le plus cher et le plus souhaité [1].
A la fin je respire [2]; et le ciel me délivre
Des secours importuns qui me forçaient de vivre.
Maîtresse de moi-même, il veut bien qu'une fois
Je puisse de mon sort disposer à mon choix [3].

PHÆDIME.

Hélas!

MONIME.

Retiens tes cris [4]; et par d'indignes larmes,

rable, qui offre son bras à l'âme fatiguée du pèlerin, qui la fait monter sur les degrés du temps, lui ouvre le magnifique palais, lui fait un signe amical et disparaît. »

1. Plutarque, dans la *Vie de Lucullus* (Trad. Amyot, XXXII), nous raconte que Statira, recevant le poison que lui envoyait Mithridate, « loua et remercia son frère de ce que, se voyant en danger de sa personne, il ne les avoit point oubliées, ains avoit eu le soing de les faire mourir avant qu'elles tombassent esclaves entre les mains des ennemis, et premier qu'ilz peussent faire aucun oultrage à leur honneur. » Dans Tite-Live (XLIV, x), Sophonisbe dit à l'esclave qui lui apporte le poison de la part de Masinissa : « Accipio nuptiale munus; nec ingratum, si nihil majus vir uxori præstare potuit. » Hypsicratée disait, au même moment, à Mithridate, dans la tragédie de La Calprenède (V, I) :

Ah! que votre amitié m'oblige en ce présent!
Oui, tout ce que j'ai fait vaut moins que cette grâce...
Ce poison agréable est la fin de nos peines.

2. *Respirer*, dans ce sens, c'est avoir un moment de repos après quelque épreuve : « A l'arrivée de la reine, la rigueur se ralentit, et les catholiques respirèrent. » (BOSSUET, *Oraison funèbre d'Henriette de France.*) Voir aussi *Phèdre*, v. 943.

3. Monime rappelle avec une mélancolie touchante les paroles qu'au début de la tragédie (I, II) elle adressait à Xipharès :

Seigneur, vous me verrez, à moi-même rendue,
Percer ce triste cœur qu'on veut tyranniser,
Et dont jamais encor je n'ai pu disposer.

4. Ici commence un morceau d'un pathétique contenu, admirable dans sa simplicité. Schiller s'en est évidemment souvenu, lorsqu'au dernier acte de sa *Marie Stuart* (scène VI) il nous montre la reine adressant à ses femmes ses derniers adieux; la pensée est la même, et quelquefois aussi le tour de la phrase : « Pourquoi gémissez-vous? pourquoi ces pleurs? Ne devez-vous pas plutôt vous réjouir avec moi de ce que le terme de mes souffrances approche, de ce que mes liens sont brisés, de ce que ma prison est ouverte, de ce que mon âme affranchie va s'envoler sur les ailes des anges vers l'éternelle liberté? Quand j'étais en la puissance d'une orgueilleuse ennemie, quand j'endurais des outrages indignes de la majesté royale, ah! c'était alors qu'il fallait pleurer sur moi! La mort bienfaisante et salutaire vient à moi comme un sévère ami, et sous l'abri de ses sombres ailes je n'ai plus d'affronts à redouter... Ah! que ne puis-je avant ma mort avoir le bonheur de presser dans mes bras quelqu'un de ceux auxquels je tiens par les liens chéris du sang! Mais il me faut mourir au milieu d'une terre étrangère, et je verrai seulement couler vos larmes. Melvil, je confie à votre cœur fidèle mes derniers vœux pour les miens. Je bénis le roi très chrétien mon beau-frère, et toute la maison royale de France. » (Trad. de Barante.)

De cet heureux moment ne trouble point les charmes.
Si tu m'aimais, Phædime, il fallait me pleurer
Quand d'un titre funeste on me vint honorer[1],
Et lorsque m'arrachant du doux sein de la Grèce,
Dans ce climat barbare on traîna ta maîtresse[2].
Retourne maintenant chez ces peuples heureux ;
Et si mon nom encor s'est conservé chez eux,
Dis-leur ce que tu vois ; et de toute ma gloire,
Phædime, conte-leur la malheureuse histoire.
Et toi, qui de ce cœur, dont tu fus adoré,
Par un jaloux destin fus toujours séparé[3],
Héros, avec qui, même en terminant ma vie,
Je n'ose en un tombeau demander d'être unie,
Reçois ce sacrifice ; et puisse, en ce moment,
Ce poison expier le sang de mon amant[4] !

SCÈNE III.

MONIME, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS.

ARBATE.

Arrêtez[5] ! arrêtez !

ARCAS.

Que faites-vous, Arbate[6] ?

ARBATE.

Arrêtez ! j'accomplis l'ordre de Mithridate.

1. Racine se souvient ici de Virgile (*Enéide*, IV, 594-596) :

> Quid loquor ? aut ubi sum ? quæ mentem insania mutat ?
> Infelix Dido ! nunc te facta impia tangunt ;
> Tum decuit, quum sceptra dabas.

Il s'en était déjà souvenu dans Bajazet (IV, v) :

> Tu pleures, malheureuse ! ah ! tu devais pleurer,
> Lorsque, d'un vain désir à ta perte poussée,
> Tu conçus de te voir la première pensée.

2. Voir la note du vers 230.
3. Jusqu'à la fin, Monime exprime sa croyance à la fatalité.
4. Si Monime tient tant à mourir, c'est que Xipharès n'est plus. Frizzi raconte dans son *Histoire de Ferrare* que Parisina, celle même qu'a chantée Lord Byron, ayant été convaincue d'adultère avec Hugo, fils de son mari, fut condamnée à mort. « Elle s'informa de ce qu'était devenu Hugo, et, ayant appris qu'il était mort, elle s'écria en soupirant amèrement : « Désormais je ne tiens plus à la vie. »
5. Arbate accourt, à l'instant même où Monime porte à ses lèvres la coupe empoisonnée, et veut la lui arracher.
6. Arcas a peur ; il craint que Mithridate ne s'en prenne à lui, si la reine est sauvée. Tout cet acte est très bien réglé.

MONIME.

Ah! laissez-moi...

ARBATE, jetant le poison.

Cessez, vous dis-je, et laissez-moi [1],
Madame, exécuter les volontés du Roi [2].
Vivez. Et vous, Arcas, du succès de mon zèle
Courez à Mithridate apprendre la nouvelle [3].

SCÈNE IV.

MONIME, ARBATE, PHÆDIME.

MONIME.

Ah! trop cruel Arbate, à quoi m'exposez-vous [4]?
Est-ce qu'on croit encor mon supplice trop doux?
Et le Roi, m'enviant une mort si soudaine,
Veut-il plus d'un trépas pour contenter sa haine?

ARBATE.

Vous l'allez voir paraître ; et j'ose m'assurer [5]
Que vous-même avec moi vous allez le pleurer.

MONIME.

Quoi? le Roi...

1. *Laissez-moi* est répété deux fois dans le même vers, par Monime et par Arbate : c'est une négligence.

2. « Voilà une vraie péripétie. D'après tout ce qui précède, la mort de Monime doit paraître infaillible; elle est sauvée cependant, et par l'ordre de ce même Mithridate, si avide de vengeance et si peu fait à pardonner. Comment? c'est ce qu'il est impossible au spectateur de deviner; et, quoique tout soit imprévu, l'explication rendra tout vraisemblable, et le spectateur sera satisfait sous tous les rapports. C'est, depuis *Andromaque*, le plus beau dénouement de Racine. Il prend bien sa revanche de ceux de *Bajazet* et de *Britannicus*. » (LA HARPE.)

3. A partir de ce moment, Racine abandonne l'histoire, et sa tragédie se termine en roman. Le poète s'intéressait à ses personnages, et, désirant relever à nos yeux Mithridate, que ses ruses et ses perfidies avaient quelque peu déconsidéré, il a voulu que le roi, comme Phèdre,

Vînt, en se confessant, mourir sur le théâtre.

De plus, cet attendrissement de Mithridate était nécessaire pour sauver Xipharès et Monime, que Racine aimait trop pour les laisser périr : « Quelle apparence, dira-t-il. dans la *Préface d'Iphigénie*, que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? » C'est à dessein de rendre sa mort moins triste que, dans *Phèdre*, le poète donnnera à Hippolyte un amour que désapprouve son père. Il ne pouvait donc pas se décider, en dépit de l'histoire, à condamner à mort Monime et Xipharès.

4. Monime ne peut croire à un pardon venant de Mithridate ; et sa timidité, qui ne tremblait pas devant la mort, tremble à la pensée des souffrances physiques, ou d'une odieuse union.

5. Var. — Vous l'allez voir, Madame, et j'ose m'assurer (1673-87.)
M'assurer, c'est-à-dire, être persuadé. Voir le vers 163.

ARBATE.

Le Roi touche à son heure dernière [1],
Madame, et ne voit plus qu'un reste de lumière.
Je l'ai laissé sanglant, porté par des soldats [2];
Et Xipharès en pleurs accompagne leurs pas [3].

MONIME.

Xipharès ! Ah ! grands Dieux ! Je doute si je veille,
Et n'ose qu'en tremblant en croire mon oreille.
Xipharès vit encor ? Xipharès, que mes pleurs...

ARBATE.

Il vit chargé de gloire [4], accablé de douleurs.
De sa mort en ces lieux la nouvelle semée
Ne vous a pas vous seule et sans cause alarmée.
Les Romains, qui partout l'appuyaient par des cris,
Ont par ce bruit fatal glacé tous les esprits.
Le Roi, trompé lui-même, en a versé des larmes [5];
Et, désormais certain du malheur de ses armes,
Par un rebelle fils de toutes parts pressé [6],
Sans espoir de secours tout prêt d'être forcé [7],
Et voyant, pour surcroît de douleur et de haine,
Parmi ses étendards porter l'aigle romaine,
Il n'a plus aspiré qu'à s'ouvrir des chemins
Pour éviter l'affront de tomber dans leurs mains.
D'abord il a tenté les atteintes mortelles

1. Peut-être nous touchons à notre heure dernière.
(*Athalie*,) V, I.)

2. Elle a trouvé Pyrrhus porté par des soldats.
(*Andromaque*, V, v.)

3. C'est par un procédé semblable qu'Oreste apprend la mort d'Hermione, qu'Atalide et Acomat sont instruits de la mort de Bajazet :

ORESTE.
Non, non, c'est Hermione, amis, que je veux suivre.....
PYLADE.
Hermione, Seigneur ? il la faut oublier....
Et parce qu'elle meurt, faut-il que vous mouriez ?
(*Andromaque*, V, v.)
Nos bras impatients ont puni son forfait,
Et venge dans son sang la mort de Bajazet.
(*Bajazet*, V, XI.)

4. .....David vainqueur, d'ans et d'honneurs chargé.
(*Athalie*, III, VII.)

5. Ce vers prépare le retour de clémence de Mithridate.

6. De toutes parts pressé par un puissant voisin.
(*Athalie*, II, v.)

7. Pris de force.

Des poisons que lui-même a crus les plus fidèles [1] ;
Il les a trouvés tous sans force et sans vertu [2].
« Vain secours, a-t-il dit, que j'ai trop combattu !
« Contre tous les poisons soigneux de me défendre,
« J'ai perdu tout le fruit que j'en pouvais attendre [3].
« Essayons maintenant des secours plus certains,
« Et cherchons un trépas plus funeste aux Romains. »
Il parle [4] ; et défiant leurs nombreuses cohortes,
Du palais, à ces mots, il fait ouvrir les portes [5].
A l'aspect de ce front dont la noble fureur
Tant de fois dans leurs rangs répandit la terreur [6],
Vous les eussiez vus tous, retournant en arrière,
Laisser entre eux et nous une large carrière ;
Et déjà quelques-uns couraient épouvantés
Jusque dans les vaisseaux qui les ont apportés [7].

1. Cette belle épithète est préparée par les trahisons successives qui viennent de perdre Mithridate.

2. On appelle *vertu* d'une chose une qualité qui la rend propre à produire certains effets : « La vertu de la croix ne cesse d'attirer tout à elle. » (Fénelon, *Serm. sur la voc. des gentils.*)

3. Voir la note du vers 1420. Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV) nous dit que Mithridate, bien qu'ayant pris une grande quantité de poison, « ne pouvait mourir, pourtant qu'il avoit dès sa jeunesse usé de contre-poison, qu'on appelle encor aujourd'hui Mithridat de son nom, pour crainte qu'il avoit d'être empoisonné. » Le fait est confirmé par Dion Cassius (XXXVII, xiii) et par Justin (XXXVII, ii). — Ménandre, chef de la cavalerie de Mithridate, lui disait dans la tragédie de La Calprenède (V, v) :

> Ce sont là les effets de votre prévoyance,
> Lorsque, pour vous garder de quelque trahison,
> Vous ne vous nourrissiez que de contre-poison.
> Votre cœur s'est muni....

4. Ce récit a tout à fait des allures d'épopée.

5. Var. — Du palais à ces mots il leur ouvre les portes (1673-87).

6. Dans *la Mort de Mithridate* de La Calprenède (II, v), Hypsicratée combat à côté de Mithridate :

> Mithridate, suivi de sa troupe enfermée,
> Est sorti des remparts pour attaquer l'armée,
> Comme c'est un eclat qu'on n'avait point prévu,
> Les premiers bataillons sont pris à l'impourvu :
> Cette bouillante ardeur ne peut être arrêtée :
> Tout fuit devant le Roi, tout fuit Hypsicratee ;
> Ils ne sont du butin, mais du sang altérés ;
> Et s'ils sont peu de gens, ils sont désespérés.
> Enfin tout a fait jour à leurs premières armes,
> Et les champs sont couverts du sang de nos gendarmes.
> Cette forte amazone atterre de ses mains,
> Et les Bithyniens, et les soldats Romains :
> Tous indifféremment font rougir son épée ;
> Elle appelle au combat et Pharnace et Pompée ;
> Son époux, qui la couvre avecque son écu,
> Massacre sans pitié cet escadron vaincu.
> Bref, tout n'est plus que sang, qu'horreur, que funérailles.

7.

> Diffugiunt alii ad naves, et littora cursu
> Fida petunt ; pars ingentem formidine turpi
> Scandunt rursus equum, et nota conduntur in alvo.
> (Virgile, *Énéide*, II, 399.)

Mais, le dirai-je ! ô ciel ! rassurés par Pharnace [1],
Et la honte en leurs cœurs réveillant leur audace [2],
Ils reprennent courage, ils attaquent le Roi,
Qu'un reste de soldats défendait avec moi.
Qui pourrait exprimer par quels faits incroyables,
Quels coups, accompagnés de regards effroyables,
Son bras, se signalant pour la dernière fois,
A de ce grand héros terminé les exploits ?
Enfin las, et couvert de sang et de poussière,
Il s'était fait de morts une noble barrière [3].
Un autre bataillon s'est avancé vers nous [4] ;
Les Romains, pour le joindre, ont suspendu [5] leurs coups.
Ils voulaient tous ensemble accabler Mithridate.
Mais lui : « C'en est assez, m'a-t-il dit, cher Arbate ;
« Le sang et la fureur m'emportent trop avant.
« Ne livrons pas surtout Mithridate vivant. »
Aussitôt dans son sein il plonge son épée.
Mais la mort fuit encor sa grande âme trompée [6].
Ce héros dans mes bras est tombé tout sanglant,
Faible [7], et qui s'irritait contre un trépas si lent ;
Et, se plaignant à moi de ce reste de vie,
Il soulevait encor sa main appesantie ;
Et, marquant à mon bras la place de son cœur,
Semblait d'un coup plus sûr implorer la faveur [8].
Tandis que, possédé de ma douleur extrême [9],
Je songe bien plutôt à me percer moi-même,

1. Ce vers achève le portrait de Pharnace.
2. Encore une sorte d'ablatif absolu.

3.

Bajazet était mort. Nous l'avons rencontré
De morts et de mourants noblement entouré,
Que, vengeant sa défaite, et cédant sous le nombre,
Ce héros a forcés d'accompagner son ombre.
(*Bajazet*, V, xi.)

4. C'est probablement Xipharès qui accourt, et dont les Romains prennent la troupe pour un de leurs bataillons.
5. Interrompu ; de même dans *Athalie* (II, i) :

Mes, filles, c'est assez : suspendez vos cantiques.

6. Nous sommes en pleine épopée.
7. Remarquez l'effet produit par ce rejet ; ces vers sont une peinture.
8. Racine se souvient du discours touchant que dans Appien (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV). Mithridate adresse à Bilitius, « un des capitaines de ses Celtes, » en le suppliant de le tuer ; mais ces vers admirables renferment une prière muette plus émouvante que toutes les paroles.
9. Occupé tout entier, comme dans *Athalie* (II, i) :

Mais de ce même objet mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée.

De grands cris ont soudain attiré mes regards.
J'ai vu, qui l'aurait cru ? j'ai vu de toutes parts
Vaincus et renversés les Romains et Pharnace,
Fuyant vers leurs vaisseaux abandonner la place ;
Et le vainqueur, vers nous s'avançant de plus près,
A mes yeux éperdus [1] a montré Xipharès.

MONIME.

Juste ciel !

ARBATE.

Xipharès, toujours resté fidèle [2],
Et qu'au fort [3] du combat une troupe rebelle,
Par ordre de son frère, avait enveloppé [4],
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé,
Forçant les plus mutins [5], et regagnant [6] le reste,
Heureux et plein de joie en ce moment funeste [7],
A travers mille morts, ardent, victorieux,
S'était fait vers son père un chemin glorieux.
Jugez de quelle horreur cette joie est suivie.
Son bras aux pieds du Roi l'allait jeter sans vie ;
Mais on court, on s'oppose à son emportement [8].
Le Roi m'a regardé dans ce triste moment,
Et m'a dit, d'une voix qu'il poussait avec peine [9] :
« S'il en est temps encor, cours, et sauve la Reine. »
Ces mots m'ont fait trembler pour vous, pour Xipharès :

1. Troublés par l'émotion.

2. Var. — Xipharès, qu'une troupe rebelle,
Qui craignait son courage et connaissait son zèle,
Malgré tous ses efforts avait enveloppé,
Mais qui, d'entre leurs bras à la fin échappé (1973-87).

3. Au milieu, au cœur même; Rotrou a dit d'un de ses héros (*Antigone*, I, IV) qu'il

Se jette furieux au plus fort du danger.

4. Racine écrira encore dans *Athalie* (II, I) :

Mais les prêtres bientôt nous ont enveloppés.

5. *Mutin* s'employait dans le style noble, au XVIIe siècle; voir le vers 1444. Pour *forçant*, voir le vers 1566.

6. Ramenant à la bonne cause.

7. Cet hémistiche n'est qu'une cheville; nous l'avons déjà rencontré, jouant le même rôle, dans cette tragédie. Voir encore le vers 1630.

8. A son transport ; de même dans *Bajazet* (III, II) :

N'attendez pas de moi ces doux emportements
Tels que j'en vois paraître au cœur de ces amants.

9. Nous ne connaissons pas d'autre exemple de cette locution : *pousser une voix*, qui a vieilli, que celui-ci, emprunté à Fontenelle (*Oracles*, I, XII) : « La Pythie poussait une voix plus qu'humaine. »

J'ai craint, j'ai soupçonné quelques ordres secrets [1].
Tout lassé que j'étais, ma frayeur et mon zèle [2]
M'ont donné pour courir une force nouvelle ;
Et, malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux
D'avoir paré [3] le coup qui vous perdait [4] tous deux [5].

MONIME.

Ah ! que de tant d'horreurs justement étonnée [6],
Je plains de ce grand Roi la triste destinée [7] !
Hélas ! et plût aux Dieux qu'à son sort inhumain [8]
Moi-même j'eusse pu ne point prêter la main,
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable [9] !
Il vient. Quel nouveau trouble excite en mes esprits [10]
Le sang du père, ô ciel ! et les larmes du fils [11] !

SCÈNE V.

MITHRIDATE, MONIME, XIPHARÈS, ARBATE, PHÆDIME, ARCAS, GARDES, qui soutiennent Mithridate.

MONIME.

Ah ! que vois-je, Seigneur, et quel sort est le vôtre !

1. Voir la note du vers 1452.
2. Arbate pourrait se dispenser d'essayer de nous intéresser à sa personne
3. Terme d'escrime :

> Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
> (VOLTAIRE, *Henriade*, X.)

4. Latinisme, pour : qui vous aurait perdus.
5. En général, tous ces récits tragiques s'adressent à des personnages qui ne devraient avoir aucune envie de les entendre. Ici, ce récit est fort vraisemblable ; et Monime, que chaque mot éloigne de la mort et rattache au bonheur, est dans la meilleure situation d'esprit pour l'écouter.
6. Voir *Athalie*, note du vers 414.
7. Monime retrouve son admiration pour Mithridate ; à présent qu'il consent à la laisser à Xipharès, elle éprouve des regrets sincères en le voyant si près de la mort.
8. Cruel.
9. Monime est toujours portée à s'accuser. Ici, c'est par suite de l'amour qu'elle a inspiré à Pharnace qu'elle se croit coupable.
10. Voir *Phèdre*, note du vers 366, et *Iphigénie*, note du vers 905.
11. Le couplet, il faut en convenir, est un peu froid, comme le cri de Monime :

> Ah ! que vois-je, Seigneur ?

Instruite du sort de Mithridate, l'ayant déjà aperçu, elle ne met dans cette exclamation aucun sentiment ; c'est une banalité.

MITHRIDATE.

Cessez et retenez vos larmes l'un et l'autre [1].
(En montrant Xipharès.)
Mon sort de sa tendresse et de votre amitié [2]
Veut d'autres sentiments que ceux de la pitié [3];
Et ma gloire, plutôt digne d'être admirée,
Ne doit point par des pleurs être déshonorée.
J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu :
La mort dans ce projet m'a seule interrompu.
Ennemi des Romains et de la tyrannie,
Je n'ai point de leur joug subi l'ignominie [4];
Et j'ose me flatter qu'entre les noms fameux
Qu'une pareille haine a signalés [5] contre eux,
Nul ne leur a plus fait acheter la victoire,
Ni de jours malheureux plus rempli leur histoire [6].
Le ciel n'a pas voulu qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vît expirer dans son sein.
Mais au moins quelque joie en mourant me console :
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains;
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains [7].

1. Un pareil dénouement devait perdre singulièrement de sa grandeur, lorsque Mithridate mourant apparaissait entre deux rangées de jeunes seigneurs couverts de rubans ; aussi Dorat-Cubières, au premier chant de son poème sur la *Déclamation théâtrale*, félicite-t-il Mithridate de la suppression de ces odieux bancs placés sur la scène :

Le public n'y voit plus, borné dans ses regards
Nos marquis y briller sur de triples remparts.
Ils cessent d'embellir la cour de Pharasmane ;
Zaïre, sans témoins, entretient Orosmane.
On n'y voit plus l'ennui de nos jeunes seigneurs
Nonchalamment sourire à l'héroïne en pleurs.
On ne les entend plus, du fond de la coulisse,
Par leur caquet bruyant interrompre l'actrice,
Persifler Mithridate, et, sans respect du nom,
Apostropher César, ou tutoyer Néron.

2. Voir *Athalie*, note du vers 717.
3. La mort même ne peut triompher de la mâle vertu de Mithridate.
4. Au moment de se donner la mort, le Mithridate de La Calprenède disait (V, v) :

Rome, à qui je ravis un superbe ornement,
Ne me verra vaincu que par moi seulement.
Elle en aura le fruit et j'en aurai la gloire.

5. Rendus illustres : « Jean Hyrcan, qui l'avait suivi dans cette guerre..... y signala sa valeur. » BOSSUET, *Hist.*, 1, 9.)
6. On sait que les Romains parmi les *jours néfastes* comptaient ceux qui leur rappelaient quelque défaite de leurs armes.
7. Quelques grammairiens ont cherché de misérables chicanes à cet admirable vers : rien n'est sacré pour un grammairien. — Ce cri de triomphe du vieux roi a pour but de nous prouver que la haine était dans son cœur plus

A mon fils Xipharès je dois cette fortune :
Il épargne à ma mort leur présence importune [1].
Que ne puis-je payer ce service important
De tout ce que mon trône eut de plus éclatant!
Mais vous me tenez lieu d'empire, de couronne;
Vous seule me restez : souffrez que je vous donne [2],
Madame ; et tous ces vœux que j'exigeais de vous,
Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MONIME.

Vivez, Seigneur, vivez pour le bonheur du monde [3],
Et pour sa liberté, qui sur vous seul se fonde ;
Vivez pour triompher d'un ennemi vaincu,
Pour venger...

MITHRIDATE.

C'en est fait, Madame, et j'ai vécu.
Mon fils, songez à vous. Gardez-vous de prétendre
Que de tant d'ennemis vous puissiez vous défendre.
Bientôt tous les Romains, de leur honte irrités,
Viendront ici sur vous fondre de tous côtés.
Ne perdez point le temps que vous laisse leur fuite
A rendre à mon tombeau des soins dont je vous quitte [4].
Tant de Romains sans vie, en cent lieux dispersés,
Suffisent à ma cendre et l'honorent assez [5].

forte que l'amour, et de nous expliquer comment il va donner Monime à Xipharès. Tout cela est fort habilement présenté, nous en convenons ; mais cependant est-ce bien vraisemblable ?

1. Ce mot nous semble un peu faible, à ce moment, dans la bouche de Mithridate.

2. La passion de Mithridate n'est pas atténuée ; cela double le prix du sacrifice. « Sans doute ce dénouement est assez misérable. Mais je l'ai dit fort souvent, et j'en ai à plusieurs reprises exposé les raisons : le dénouement ne compte pas dans les grandes œuvres. Quand une fois l'auteur dramatique a épuisé sur une passion ou sur un caractère tout ce qu'il avait à dire, il conclut comme il peut : et c'est un fort petit malheur si la conclusion est indifférente ou mauvaise. Mithridate tuerait son fils et Monime avant de mourir lui-même, en sauriez-vous davantage sur l'amour chez les vieillards ? Assurément non. Eh bien ! alors, qu'est-ce que cela vous fait qu'il pardonne? Il y a des gens qui aiment que les drames et les romans finissent bien. C'est le plus grand nombre. Je n'en veux pas trop à Racine d'avoir pensé à satisfaire les âmes sensibles et naïves. » (M. Sarcey, *le Temps*, *Chronique théâtrale* du 17 février 1879.)

3. Remarquez la délicatesse touchante avec laquelle Monime cache aux yeux du mourant sa joie ; elle ne le remercie même pas ; un remerciement serait pénible pour lui ; voilà pourquoi le poète a changé les deux vers qu'il avait écrits d'abord :

Vivez, Seigneur, vivez, pour nous voir l'un et l'autre
Sacrifier toujours notre bonheur au vôtre.

4. Tournure qui a vieilli : on dirait aujourd'hui : dont je vous tiens quittes.

5. Plutarque (*Vie de Pompée*, trad. Amyot, LIX) raconte que Pompée étant arrivé à Amisus, « trouva force présens que l'on luy avoit apportez de la part

Cachez-leur pour un temps vos noms et votre vie.
Allez, réservez-vous...

XIPHARÈS.

Moi, Seigneur, que je fuie [1] ?
Que Pharnace impuni [2], les Romains triomphants,
N'éprouvent pas bientôt...

MITHRIDATE.

Non, je vous le défends.
Tôt ou tard il faudra que Pharnace périsse.
Fiez-vous aux Romains du soin de son supplice [3].

de Pharnaces, et plusieurs corps de sang royal, entre lesquelz estoit celuy même de Mithridates, que l'on ne pouvoit pas bien recognoistre au visage, à cause que ses serviteurs avoient oublié d'en faire escouler ou desséсher la cervelle, toutefois encore le recognoissoit-on bien à quelques cicatrices qu'il avoit en la face, au moins ceux qui désiroient le veoir : car quant à Pompéius, il ne le voulut jamais regarder, de peur d'irriter encontre soy l'ire vengeresse des Dieux ; ains l'envoya en la ville de Sinope. » Et, complétant ces renseignements, Appien ajoute que Pompée « commanda que le corps de Mithridates fust honorablement ensevely au sépulchre de ses majeurs en Sinope, ainsi qu'il appartenoit à un tel Roy. » (*De la guerre Mithridatique*, trad. Claude de Seyssel, XV.) — Dion Cassius (XXXVIII, 14) raconte les mêmes faits, mais avec moins de détails. Voir dans les notes dont nous avons accompagné la *Préface* comment Pharnace a péri.

1. Cette fougue impétueuse est conforme au caractère de Xipharès, et nous plaît en lui.

2. Racine seul, comme le remarque son fils, eut la hardiesse d'appliquer cet adjectif à un nom de personne. Il avait écrit déja dans *Andromaque* (III, III):

Redemander Hélène aux Troyens impunis.

3. Racine a supprimé ici les vers suivants :

Le Parthe, qu'ils gardaient pour triomphe dernier,
Seul encor sous le joug refuse de plier;
Allez le joindre. Allez chez ce peuple indomptable
Porter de mon débris le reste redoutable.
J'espère, et je m'en forme un présage certain,
Que leurs champs bienheureux boiront le sang romain,
Et, si quelque vengeance à ma mort est promise,
Que c'est à leur valeur que le ciel l'a remise.
Mais je sens, etc.....

Dans la tragédie de La Calprenède, Mithridate était vraiment trop prophète, quand il disait à Pharnace :

Écoute cependant un esprit prophétique :
Tu seras ruiné par cette République;
Et ces mêmes Romains, à qui tu fais la cour,
Te mettront à néant par la guerre d'un jour.
Un plus puissant guerrier que Luculle et Pompée
Te vaincra sans effort, presque d'un coup d'épée,
Et prenant l'intérêt des Romains et de moi,
Sa main me vengera de Pompée et de toi.
(*La Mort de Mithridate*, IV, III.)

Au commencement de la même scène, il avait dit, en gardant mieux la note juste :

Rome pour son profit aime la trahison,
Mais elle hait le traître avec trop de raison.
Quoique pour la servir ta haine dégénère,
Sache qu'elle craindra même sort que ton père,
Et tu seras payé du salaire attendu,
Lorsqu'elle te perdra, comme tu m'as perdu.

Mais je sens affaiblir ma force et mes esprits [1].
Je sens que je me meurs. Approchez-vous, mon fils.
Dans cet embrassement dont la douceur me flatte [2],
Venez, et recevez l'âme de Mithridate [3].

MONIME.

Il expire.

XIPHARÈS.

Ah ! Madame, unissons nos douleurs,
Et par tout l'univers cherchons-lui des vengeurs [4].

1. Voir *Phèdre*, note du vers 366.
2. La nécessité de la rime a fait écrire quelquefois à nos meilleurs poètes des vers bien faibles.
3. Ce vers rappelle deux passages de Virgile (*Enéide*, IV, 652, et 684-685)

> Accipite hanc animam, ...
> . . . Extremus si quis super halitus errat,
> Ore legam.

Cette idée est ici fort belle ; il semble que l'héroïsme de Mithridate doive passer dans ce baiser avec son âme jusqu'au cœur de son fils. — Andromaque disait dans la *Troade* de Pradon (III, I) :

> Mais, hélas ! je n'eus point le funeste plaisir
> De te voir dans mes bras à son dernier soupir,
> Et ne pus recevoir, de douleur expirante,
> Son esprit fugitif sur sa lèvre mourante.

4. Il ne nous déplaît pas de voir l'impétueux Xipharès désobéir si noblement aux dernières recommandations de son père. — Il est à remarquer ici que, contrairement aux usages de notre théâtre, lorsque la toile tombe, nous ne sommes pas fixés sur le sort de Xipharès et de Monime ; sans doute ils vont *unir leurs douleurs ;* mais leurs soldats sont vaincus et dispersés, et les Romains, comme le leur a dit Mithridate, vont revenir avec Pharnace. Qu'adviendra-t-il des deux époux ? C'est à dessein que le poète ne nous en dit rien ; comme, historiquement, ils étaient morts avant Mithridate, Racine, qui les aimait trop pour les faire mourir au dénouement, n'a pas osé d'autre part donner un démenti trop formel à l'histoire en les sauvant complètement. — Voir *Britannicus*, note du vers 1768.

PLAN DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE

EN TAURIDE.

NOTICE

SUR LE PLAN DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

En tête de ce fragment, écrit de la main de son père, Jean-Baptiste Racine a écrit la note suivante : « Après 1677. — Après la représentation de *Phèdre*, qui parut en 1677, Racine forma encore le projet de quelques tragédies, dont il n'est resté dans ses papiers aucun vestige, si ce n'est le *Plan du premier acte* d'une *Iphigénie en Tauride*. Ce plan n'a rien de curieux, si ce n'est qu'il fait connaître de quelle manière Racine, quand il entreprenait une tragédie, disposait chaque acte en prose. Quand il avait lié toutes les scènes entre elles, il disait : « Ma tragédie est faite », comptant le reste pour rien. Il avait encore eu le dessein de traiter le sujet d'*Alceste*. M. de Longepierre assure qu'il lui en avait entendu réciter quelques morceaux ; mais c'est tout ce qu'on en sait. »

On trouve les mêmes détails dans le *Mémoire* écrit par Louis Racine sur la vie de son père. Cependant on peut, pour des raisons d'ordres divers, être tenté de ne pas accepter le témoignage des deux fils du poète ; leur autorité n'est pas indiscutable, puisqu'il s'agit de faits qui ont précédé leur naissance, et certaines affirmations, émanant de contemporains de Racine, permettent de supposer que ce fragment a été écrit entre *Mithridate* et *Iphigénie*. La Grange-Chancel le semble déclarer positivement dans la *Préface* de sa tragédie intitulée *Oreste et Pilade ou Iphigénie en Tauride :* « J'entendais dire à M. Racine, qui ne me refusait point ses bons avis, qu'il avait été longtemps à se déterminer entre *Iphigénie sacrifiée* et *Iphigénie sacrifiante*, et qu'il ne s'était déclaré en faveur de la première qu'après avoir connu que la seconde n'avait point de matière pour un cinquième acte. » Sans doute on serait en droit d'ajouter peu de foi aux paroles de La Grange-Chancel ; car dans les *Préfaces*, où il parle de ses rapports avec Racine [1], la vanité s'étale

1. Dans la *Préface* qui est en tête de ses œuvres (1734), La Grange-Chancel raconte comment la précocité de son esprit et de son talent le fit admettre tout enfant dans la maison de la princesse de Conti, fille de Louis XIV. L'enfant poète composa une tragédie de *Jugurtha*, sur laquelle la princesse voulut avoir l'avis de Racine : « Il garda ma pièce huit jours, après lesquels il se rendit chez

trop pour laisser une grande place à la vérité ; mais ce témoignage est confirmé par celui de Leclerc. Le collaborateur de Coras déclare, dans la *Préface* de leur *Iphigénie en Aulide*, qu'ils n'avaient pas eu l'intention d'entrer en lutte avec Racine, et qu'ils étaient convaincus, alors qu'ils s'étaient mis à l'ouvrage, que l'auteur de *Mithridate* s'occupait de composer une *Iphigénie en Tauride*. Le rôle du fils de Thoas et celui d'Ériphile présentent en outre dans l'économie des deux drames assez de points de ressemblance pour qu'il soit permis de supposer qu'ils ont été conçus vers la même époque. Tous ces motifs réunis nous décident à placer ici ce *Plan*, au lieu de le rejeter après *Phèdre*.

Pourquoi Racine a-t-il renoncé à traiter le sujet qui l'avait d'abord attiré? Nous ne le savons pas, et nous ne pouvons que regretter qu'il l'ait abandonné ; car il eût été intéressant de voir une fois de plus Racine en rivalité avec Euripide, et de comparer la dispute héroïque d'Héraclius et de Martian dans l'*Héraclius* de Corneille avec celle que Racine aurait prêtée à Oreste et à Pylade. Le court fragment que nous publions ne permet guère de d'établir ce qu'eût été l'œuvre de Racine ; on peut toutefois s'en former une idée, après avoir relu la tragédie d'Euripide ; et voilà pourquoi nous allons en donner une rapide analyse.

Parmi les nombreuses superstitions de la Grèce païenne, il en était une qui a rendu aux poètes tragiques de l'antiquité les plus grands services. Pour détourner les funestes présages d'un songe, il suffisait souvent de sortir dans la rue, et de le raconter à l'air. C'est ce que fait Iphigénie au début de la tragédie d'Euripide, et nous apprenons ainsi comment d'Aulis elle a été transportée par Diane dans la Tauride, où elle est chargée de préparer pour le sacrifice les Grecs qui sont jetés sur ces bords inhospitaliers, et qu'une coutume barbare immole sur l'autel de Diane. Cette nuit même elle a cru comprendre dans un rêve que son frère Oreste n'était plus, et elle s'apprête à rendre à sa mémoire les honneurs funèbres.

A peine est-elle rentrée dans le temple que ce frère, qu'elle croit mort, paraît avec Pylade. Pour le purifier du meurtre de Clytemnestre, Apollon a ordonné à Oreste de rapporter à Athènes la statue de Diane

Madame la Princesse de Conti : il lui dit qu'il avait lu ma tragédie avec étonnement, qu'il ne doutait point que, si je continuais comme je commençais, je ne portasse le théâtre à un point de perfection où ni Corneille ni lui ne l'avaient pu mettre. » Après cette phrase modeste, La Grange-Chancel avoue que Racine voulut bien lui donner des conseils et lui indiquer quelques corrections à faire à sa tragédie. Les comédiens donnèrent *Jugurtha* (1694) : « Racine à qui la dévotion ne permettait plus de fréquenter les spectacles depuis que le Roi s'en était privé, vint à cette première représentation, et parut prendre un plaisir extrême à tous les applaudissements que je reçus. » Rappelons, pour bien marquer la valeur des témoignages de La Grange-Chancel sur Racine, qu'en 1734 il attribue encore à Racine la traduction du *Santolius pœnitens* de Rollin, bien que le véritable traducteur, Boivin, si charmé de la méprise qu'il écrivit une petite pièce de vers à Racine pour le prier de laisser quelque temps le public dans l'erreur, eût revendiqué depuis longtemps la paternité de son œuvre.

que l'on adore en Tauride; Pylade a voulu suivre Oreste, et les deux amis, après avoir observé la disposition des lieux, se retirent pour attendre un moment favorable à l'exécution de leurs projets.

Iphigénie reparaît, et, tandis qu'elle célèbre, avec l'aide du chœur des prêtresses, des cérémonies funèbres en l'honneur du frère chéri qu'elle n'espère plus revoir, un berger, avec une simplicité, une naïveté même de langage qui convient bien à sa situation, vient avertir la prêtresse qu'on a trouvé et saisi dans les rochers du rivage deux Grecs, dont l'un est en proieaux transports d'un délire furieux. Son compagnon, ajoute-t-il, s'appelle Pylade. Mais, lorsqu'Iphigénie a quitté la Grèce, Pylade n'était pas encore né, et ce nom n'éveille aucun souvenir dans l'esprit de la fille d'Agamemnon. Bientôt on lui amène les deux captifs : Oreste et Iphigénie sont en présence, et dans quelle situation! Tandis que le sacrifice se prépare, Iphigénie interroge les deux jeunes gens, et, par un retour touchant sur elle-même, leur demande s'ils ont une sœur :

Ἀδελφή τ', εἰ γεγῶσα τυγχάνει,
Οἵων στερεῖσα διπτύχων νεανιῶν,
Ἀνάδελφος ἔσται[1];

La scène se développe lentement; à chaque réplique l'émotion et l'intérêt augmentent : Oreste s'étonne des questions dont le presse la prêtresse; Iphigénie, par un sentiment bien naturel, et délicatement rendu, craint cependant d'être instruite de ce qu'elle veut savoir : aussi s'informe-t-elle d'abord de tous les chefs de l'armée grecque avant de prononcer le nom d'Agamemnon; mais bientôt elle apprend coup sur coup tous les malheurs qui ont frappé sa race. Elle veut alors faire parvenir à sa sœur Électre une lettre que lui a tracée jadis un prisonnier grec; elle espère que le roi Thoas voudra bien consentir à ce que Diane ne se voie immoler qu'une victime : celui des deux Grecs qui ne sera pas désigné pour périr sur l'autel de la déesse portera dans sa patrie le message d'Iphigénie. Oreste accepte avec empressement l'offre de la prêtresse : il va donc pouvoir arracher à la mort l'ami chéri dont le dévouement ne s'est pas un seul instant démenti; à ces nobles paroles, Iphigénie se plaît à songer à son frère :

Καὶ γὰρ οὐδ' ἐγὼ, ξένοι,
Ἀνάδελφός εἰμι, πλὴν ὅσ' οὐχ ὁρῶσά νιν[2].

Et voici qu'Oreste à son tour, se faisant décrire les apprêts de sa mort, s'écrie :

Φεῦ· πῶς ἂν μ' ἀδελφῆς χεὶρ περιστείλειεν ἄν[3];

Jamais, il faut en convenir, l'émotion n'a été portée plus loin au théâtre; jamais scène n'a fait couler plus de ces larmes, qui sont

1. V. 474-476.
2. V. 613-614.
3. V. 628.

si douces; et l'émotion semble croître encore, quand Iphigénie, dans un couplet d'une grâce exquise, promet au jeune homme de rendre à son corps les soins funèbres avec la piété d'une sœur. Elle s'éloigne, pour chercher sa lettre, et c'est alors que s'engage entre les deux amis cette fameuse lutte de générosité, une des plus belles pages que l'admiration enthousiaste de l'antiquité ait écrites en l'honneur de l'amitié. Pylade cède; il vivra. Mais un scrupule le tourmente : il craint de perdre la lettre d'Iphigénie; il serait peut-être plus prudent de lui en faire connaître le contenu. Iphigénie y consent, et c'est alors que s'opère la reconnaissance, si impatiemment attendue, et si savamment reculée jusqu'ici par le poète; Pylade s'écrie :

> Φέρω σοι δέλτον, ἀποδίδωμί τε,
> Ὀρέστα, τῆσδε σῆς κασιγνήτης πάρα[1],

et, après quelques explications, le frère et la sœur tombent dans les bras l'un de l'autre.

Après de pareilles scènes, l'émotion ne pouvait que s'affaiblir, et toute la dernière partie du drame nous paraît languissante, à nous, qui ne trouvons aucun intérêt à savoir comment la statue de Diane a été transportée de Tauride en Attique; mais n'oublions pas que tous ces faits religieux étaient pour les Athéniens de la plus haute importance, et que ce qui nous laisse froids devait profondément captiver leur attention. Iphigénie prépare la fuite, et les Grecs, avec la complicité du chœur, sont prêts à s'embarquer avec la statue, quand le roi Thoas fait son apparition sur la scène, juste à point pour se laisser duper. Iphigénie lui déclare que la statue de la déesse, souillée par la présence de deux Grecs parricides, doit être purifiée dans les flots de la mer : les prisonniers enchaînés suivront la prêtresse ; défense doit être faite aux habitants de porter sur les mystères sacrés un regard profane. Thoas permet au cortège de s'éloigner; mais il apprend bientôt qu'on s'est moqué de lui : les prisonniers ont retrouvé à la côte un vaisseau et des amis, à l'aide desquels ils ont enlevé la prêtresse et la statue. Le roi en fureur ordonne qu'on s'élance à la poursuite des fugitifs; mais Minerve paraît, qui le retient : la statue de Diane sera adorée en Attique, et Thoas rendra aux prêtresses la liberté. Tout est bien qui finit bien[2].

Le drame d'Euripide, malgré ses incontestables beautés, ne pouvait pas, sans de grandes difficultés, être mis sur la scène moderne. La Grange-Chancel rappelle fièrement dans la *Préface* de son *Oreste et Pilade* que le grand Corneille mettait ce sujet au nombre

1. V. 791-792.

2. Plusieurs autres tragédies sur le même sujet ont été mises à la scène entre l'*Iphigénie* d'Euripide et celle de Racine. Aristote, dans sa *Poétique*, cite avec éloge celle de Polyides; Cicéron nous a conservé un fragment du *Dulorestes* d'Ennius, dans lequel nous voyons Oreste et Pylade, en présence de Thoas, revendiquer hautement tous deux le nom qui condamne à mort celui qui le porte. En 1523, Giovanni Ruccellaï traita le même sujet sous le titre d'*Oreste*

de ceux qui ne pouvaient pas être traités [1], et nous croyons que le grand Corneille n'eût pas changé d'avis après avoir lu la tragédie de La Grange-Chancel. Racine se trouvait en présence de deux obstacles, qu'il aurait surmontés sans doute, mais avec plus ou moins de bonheur.

D'abord quel rôle donner à Thoas? Nous ne pourrions supporter sur la scène française un personnage tragique qui paraîtrait simplement au dernier acte, comme dans Euripide, pour y être mystifié; il fallait mêler Thoas à l'action, sans ralentir cette action. Pour cela, La Grange-Chancel et Gœthe auront la malencontreuse idée de le rendre amoureux d'Iphigénie. Racine avait eu la sagesse d'éviter ce défaut; Thoas paraissait dès le premier acte, alors que l'action n'était pas encore engagée : cela dispensait peut-être le poète de le ramener en scène avant le dernier acte, comme Ulysse, dans son autre *Iphigénie*. Il est aussi permis de supposer, et cette hypothèse même est plus vraisemblable, que le fameux combat de générosité entre Oreste et Pylade se serait engagé, comme dans le *Dulorestes* de Pacuvius, sous les yeux mêmes de Thoas. Peut-être même, comme au troisième acte de son *Iphigénie*, Racine aurait-il groupé à ce moment sur le théâtre tous ses personnages, qu'on aurait vus animés chacun d'un sentiment contraire, comme Meyerbeer aimera à faire chanter tous les acteurs de son drame dans un de ces finales grandioses où la lutte de tous les instruments chargés d'exprimer des passions différentes se mêle en une merveilleuse harmonie. Voilà très probablement ce que nous auraient montré les troisième et quatrième actes.

Restait la plus grande difficulté, celle du dénouement. La Grange-Chancel rappelle à ce propos que dans *Iphigénie* « l'épisode d'Eriphile avait été heureusement substituée (*sic*) par M. Racine à la Biche miraculeuse dont Euripide s'était servi pour sa catastrophe. » Il fallait que Racine trouvât un subterfuge semblable pour dénouer son *Iphigénie en Tauride* autrement que par l'intervention miraculeuse de Minerve. On a fait un grand mérite à M. Patin d'avoir imaginé que Racine avait conçu le rôle du fils de Thoas précisément en vue de son dénouement. Il est impossible à quiconque a simplement lu le théâtre de Racine de ne pas en être aussitôt convaincu. Jamais, depuis *Andromaque*, on ne trouve dans le théâtre de Racine un de ces amours purement épisodiques, qui remplissent les dernières œuvres de Corneille : Aricie elle-même sera indispensable à l'action de *Phèdre*. Il est donc certain que le fils de Thoas devait, dans la pensée de Racine, contribuer au dénouement de la tragédie. Mais comment? « Ce *Plan*, dit Louis Racine, découvre le nœud et l'intérêt de toute la pièce. Il paraît par ce premier acte que la tragédie sera aussi simple [2] que celle

1. Nous n'avons pu trouver le passage de Corneille auquel fait allusion La Grange-Chancel.

2. Il s'agit, bien entendu, d'une simplicité relative. Racine devait nouer plus

d'Euripide, à la réserve qu'on y verra le fils de Thoas ; mais quand ce fils saura que le Grec qu'il a sauvé est le frère d'Iphigénie, on prévoit de quelle manière le trouble augmentera. » En effet, ce fils respectueux aime Iphigénie[1] et il veut l'affranchir de la malheureuse dignité qui l'engage à ces sacrifices. Lorsqu'il apprendra qu'Oreste est menacé de mourir entre les bras de sa sœur, il se trouvera partagé entre l'humanité, l'amour et le respect filial ; il prendra la défense d'Oreste, puisqu'il l'a déjà fait sans le connaître ; touché des larmes d'Iphigénie, comme dans l'autre *Iphigénie* Achille est touché des prières de Clytemnestre, il parlera pour les Grecs à son père, le pressera, le suppliera, sans doute même s'emportera jusqu'à la menace, comme Hémon dans l'*Antigone* de Sophocle ; il favorisera la fuite des prisonniers, sacrifiant à leur salut les intérêts de son cœur ; et, comme Oreste et Hermione remplissent de leurs fureurs le dernier acte d'*Andromaque*, c'est lui qui sera chargé d'occuper ce dernier acte, si difficile à remplir, puisque les principaux acteurs sont retenus hors de la scène. Quel sera le dénouement ? Nous nous trouvons en présence de deux hypothèses : dans la confusion de la mêlée, le fils frappera le père, sans le reconnaître, ou sera frappé par lui, et la toile tombera sur les lamentations du criminel involontaire. De ces deux suppositions, la seconde nous paraît la plus vraisemblable : Racine devait donner trop de vertus au jeune prince pour consentir à le souiller d'un parricide, même involontaire. Au contraire, il ne devait pas répugner à voir la scène ensanglantée par sa mort : la faute que commettait le jeune homme en déjouant les projets paternels le mettait, comme Hippolyte, au nombre des héros qui, d'après Aristote, conviennent à la tragédie : il n'était ni trop vertueux, ni trop méchant. Il avait mis obstacle à la volonté de son père, et cependant Thoas pouvait le pleurer, comme Créon pleurait son fils au dernier acte de *la Thébaïde*, comme Thésée pleurera Hippolyte au dénouement de *Phèdre*.

Ainsi donc, nous souvenant des procédés de composition familiers au poète, il nous semble voir clairement dans la seconde scène du *Plan* de Racine que le fils de Thoas mourra heureux d'avoir sauvé celle qu'il aime, et dans la dernière que, si Thoas demeure sur le théâtre pour exprimer à son confident sa tendresse paternelle, c'est parce qu'il doit au dénouement souffrir dans cette tendresse même.

fortement l'intrigue du drame d'Euripide, comme il transpose, selon le goût moderne, les tragédies grecques qu'il fait représenter devant Louis XIV : il donne à tout de la noblesse, de la majesté. On pourra s'en convaincre en voyant dans son *Plan* le fils de Thoas venir faire en personne le récit confié par Euripide à un simple berger, en voyant Thoas reprocher avec dignité à son fils d'aimer trop bas.

1. Voltaire avait bien peu fait attention au fragment que nous publions, puisqu'il a écrit dans l'*Epître à la duchesse du Maine* placée en tête de son *Oreste* (1750) : « Racine avait commencé l'*Iphigénie en Tauride*, et la galanterie n'entrait point dans son plan.

Et pourtant un des motifs qui ont pu déterminer Racine à renoncer à ce sujet, c'est la crainte que Thoas et son fils ne soient pas assez intéressants pour occuper à eux seuls tout un dernier acte. Quoi qu'il en soit, si le plan du premier acte nous paraît nettement indiquer quel devait être le plan du dernier, il est impossible de préciser comment Racine eût mêlé le jeune prince aux trois autres actes, et quel rôle actif il lui eût donné à côté d'Iphigénie et d'Oreste. Nous osons assurer cependant qu'il n'eût pas montré le prince Scythe en rivalité d'amour avec Pylade ; Racine laissait cette beauté à La Grange-Chancel.

La Grange-Chancel se vantait d'être le disciple de Racine ; mais il avait eu d'autres maîtres, comme il le dit lui-même au commencement de la *Préface* qui est en tête de l'édition de ses œuvres publiée en 1734 : « A peine je commençais de lire que j'avais toujours entre les mains les tragédies de Corneille, et les romans de La Calprenède, dont la lecture me donnait tant de plaisir que je cherchais les endroits de la maison les plus écartés pour y répandre en liberté les pleurs que m'arrachaient les aventures que je lisais. » On retrouve dans l'*Oreste et Pilade*, représenté en 1697, la double influence de La Calprenède et de Racine ; celle de l'auteur de *Cléopâtre* se manifeste dans le plan de la tragédie nouvelle ; on surprend dans les détails celle de l'auteur d'*Andromaque*[1]. La Grange-Chancel se flatte d'avoir, plus heureux que Racine, découvert le moyen de rendre son dénouement vraisemblable, et déclare que ce dénouement a été approuvé par Racine lui-même. Se souvenant d'Ériphile,

1. Il nous suffit de prendre la première scène d'*Oreste et Pilade* pour trouver plusieurs de ces imitations. Au quatrième acte d'*Andromaque* (scène II), Hermione, qui n'a pas écouté sa confidente, interrompt brusquement ses discours :

Fais-tu venir Oreste ?

Sans plus écouter son confident, Thoas lui demande :

A-t-on tout préparé ? Verrai-je la prêtresse,
Hidaspe ?

Ce confident répond à la question, puis s'écrie :

Mais que vois-je ? en ce jour de gloire et d'allégresse.....
De ce sombre chagrin qui peut être la cause ?

Evidemment, il se rappelle la scène II de l'acte II de *Britannicus*, où Narcisse dit à Néron :

Mais que vois-je ? Vous-même, inquiet, étonné,
Plus que Britannicus paraissez consterné.....
Tout vous rit : la fortune obeit à vos vœux.

Thoas ne répond pas ; mais, se souvenant de l'effet produit par cette exclamation d'Agamemnon dans *Iphigénie* (I, I) :

Heureux qui, satisfait de son humble fortune, etc.

il s'écrie à son tour :

Heureux qui, sans remords portant un diadème,
N'a point à redouter la vengeance suprême,
Et n'est point obligé de conserver ce rang
Par des droits violés, et des fleuves de sang.

Ainsi, voilà déjà en moins de quarante vers trois imitations flagrantes de Racine.

il a inventé la plus insipide et la plus ridicule des princesses tragiques. Thomiris a vu Thoas lui enlever le trône des Scythes, auquel elle était appelée par sa naissance [1]; l'usurpateur, pour légitimer son avénement, a promis d'épouser la princesse; mais il s'éprend d'Iphigénie, la prêtresse, et prétend lui faire partager son trône en dépit des serments qui l'engagent à Thomiris. La princesse se venge de cette infidélité : sur le vaisseau qui, par l'ordre de Thoas, devait l'emporter elle-même vers d'autres rivages, elle fait évader Iphigénie, Pilade et Oreste, et vient annoncer au roi qu'avant leur départ elle a assisté à l'union de Pilade et d'Iphigénie. Thoas, en fureur, s'élance à la poursuite des fugitifs; mais il est tué par Oreste, et Thomiris recouvre le trône. C'est dans ce cadre grotesque que La Grange-Chancel a placé l'*Iphigénie* d'Euripide. Encore ne s'est-il pas contenté de gâter ce beau sujet par l'intervention constante et constamment inutile de cette insupportable Thomiris; il prête aux personnages de la légende poétique les sentiments les plus étranges. Par exemple, Oreste et Pilade ayant été séparés par un naufrage, et Pilade étant tombé le premier aux mains des Scythes, Iphigénie, chargée de lui annoncer qu'il doit mourir, s'émeut à sa vue, tandis que Pilade, frappé d'un coup de foudre, lui offre son cœur :

O ciel! je pourrais voir au pouvoir d'un barbare
Ce que jamais les Dieux ont formé de plus rare,
Pour qui d'un feu secret je me sens dévorer...
Que fais-je? Où ma raison va-t-elle s'égarer?
Mes discours, mes regards, et mon trouble, Madame,
Trahissent malgré moi le secret de mon âme.

IPHIGÉNIE.

Qu'entends-je? Ma pitié daignait vous secourir,
Je voulais vous sauver, mais vous voulez mourir;
Vous ajoutez l'audace au sort qui vous opprime.
Ciel! Cyane, à l'autel ramenez la victime [2].

1. Il est évident pour nous que La Grange-Chancel a eu encore un autre modèle que Racine, et qu'il s'est inspiré de l'*Oreste* de Leclerc et Boyer : cette tragédie eut trois représentations seulement en 1681, malgré le succès qu'essaya de lui faire le duc de Richelieu, qui y avait travaillé. Elle ne fut pas imprimée, et de Visé s'est contenté de dire dans *le Mercure* « qu'on y a surtout admiré une grande quantité de beaux vers, la reconnaissance d'Oreste et une déclaration d'amour ». Mais nous avons la distribution des rôles, et cela nous permet de juger que les auteurs avaient dû compliquer la donnée d'Euripide à peu près de la même façon que l'a fait La Grange-Chancel. Mademoiselle Beauval représentait une certaine Orithie, Reine de la Tauride, qui figurait sur la liste des acteurs avant Iphigénie; comme Thoas y était qualifié de Tyran de la Tauride, il est probable qu'Orithie, avant Thomiris, avait été détrônée par Thoas. On voit aussi sur cette liste, avec un capitaine des gardes et deux confidentes, un certain Agénor, Prince de la Tauride, qui pourrait bien être fils de Thoas, et qui devait être en rivalité d'amour avec Pylade; car le rôle de Pylade devait avoir une grande importance, puisqu'il était tenu par Baron, et que l'ami d'Oreste se cachait pendant une partie de la pièce sous le nom d'Oronte. Quoi qu'il en soit de nos suppositions, il reste certain que la pièce de Leclerc et de Boyer manquait de simplicité (Voir les frères Parfaict, *Hist. du Th. fr.*, XII, 277-278).

2. II, VII.

Malgré sa noble fierté, Iphigénie est cependant sensible à cet amour : aussi est-ce avec joie qu'elle apprend la capture d'un autre Grec. Pour sauver le premier, elle a inventé de fausses apparitions, elle a débité de prétendus oracles, se moquant impudemment de Thoas, du peuple et de Diane ; elle se flatte que le sang du second Grec apaisera le courroux légitime de la déesse. Ne voilà-t-il pas des sentiments bien touchants, et une conduite tout à fait digne de la fille d'Agamemnon ? Quelques instants après, Oreste et Pilade sont dans les bras l'un de l'autre ; Oreste prononce le nom de la bienveillante prêtresse, et Pilade, qui tout à l'heure voulait mourir parce qu'il croyait son ami mort, devient jaloux instantanément et sans motif. Cette faute est d'autant plus étrange que le poète paraît en avoir lui-même compris l'énormité, puisqu'il fait dire à Pilade :

> Mais où va ma tendresse?
> Est-ce à de tels pensers que je dois recourir,
> Quand je vois vos périls, quand nous allons mourir[1] ?

Pour prévoir d'ailleurs de semblables inepties, il suffisait de lire les premiers vers de la pièce, et d'entendre le discours du Ministre d'État Hidaspe au Roi Thoas :

> Seigneur, voici le jour si longtemps souhaité,
> Où, conduit par l'hymen à la félicité,
> Thoas, l'heureux Thoas épouse ce qu'il aime.

Il n'était pas besoin d'aller plus loin pour deviner que le poète allait tracer les plus fades broderies sur le sombre canevas d'Euripide. Racine pouvait sans crainte accorder son approbation à la tragédie de La Grange-Chancel : elle n'était pas faite pour porter la moindre atteinte à sa propre réputation.

En 1704, l'Académie royale de musique donna un opéra intitulé *Iphigénie en Tauride*, qui ne le cédait en rien comme fadeur à la tragédie de La Grange-Chancel. Ce furent Desmarets et Campana qui mirent en musique les paroles de Duché et Danchet. Les danses des Scythes, des nymphes de Diane, des sacrificateurs, des Tritons et des Néréides se mêlent étrangement à cette lugubre histoire ; mais ce spectacle étonne pourtant moins encore que la présence d'Électre. Née après le sacrifice d'Aulis, Électre est venue en Tauride à la suite de son frère Oreste, avec Pilade, à qui elle est

1. III, IX. — Ce malheureux amour reparaît encore, non moins malencontreusement, après la reconnaissance du frère et de la sœur. Quel est celui des captifs que va sauver Iphigénie ? Elle hésite, et elle a grand tort, à nos yeux. Aussi Pilade, qui a la niaiserie de ne pas comprendre le motif de son hésitation, imagine, pour détourner sur sa tête le péril qui menace Oreste, de recommencer un aveu qui a déjà été mal reçu (IV, VI) :

> Vous connaissez mon cœur ; du feu qui le dévore
> J'étais tantôt coupable, et je le suis encore.

Malheureusement cette déclaration généreusement grotesque ne produit pas l'effet attendu par celui qui l'a commise.

fiancée. Thoas, voué décidément aux rôles d'amant malheureux, est aussitôt tombé épris d'elle, et lui pose cette alternative : l'épouser, et sauver ainsi les prisonniers ; ou, si elle refuse le trône, périr avec eux. Les angoisses d'Electre, si maladroitement mêlée à ce sujet, et une apparition de Diane remplissent les trois premiers actes, dans lesquels se montre à peine l'héroïne du drame, Iphigénie. Par une autre bizarrerie, ce n'est qu'après avoir essayé de sauver Oreste qu'Iphigénie le reconnaît et se fait reconnaître de lui. Enfin après une mêlée confuse, que l'on entend dans la coulisse, Diane paraît, et annonce que Thoas est mort : « Les Grecs vont s'embarquer : Diane se retire. Les vents enlèvent sa statue et la portent sur le vaisseau des Grecs. La foudre tombe sur le Temple, qui s'embrase et se renverse. » Les musiciens et le décorateur ont eu beaucoup à faire pour rendre supportable ce ridicule opéra.

Pour tout esprit éclairé, il était évident que chaque nouvelle complication introduite dans la donnée primitive en altérait la majestueuse beauté, et que, en s'écartant de la simplicité où s'attachait Racine, les écrivains qui avaient repris le sujet abandonné par lui avaient fait fausse route. C'est ce que tout le monde comprit, lorsque, le 4 juin 1757, une nouvelle *Iphigénie en Tauride* parut sur la scène française, avec un succès retentissant. Cette tragédie était l'œuvre d'un jeune homme, Claude Guimond de La Touche, qui venait de se séparer de la Compagnie de Jésus pour se consacrer à la littérature [1]. L'apparition de l'*Iphigénie en Tauride* prit les proportions d'un événement littéraire ; on tenait compte à l'auteur de n'avoir emprunté à La Grange-Chancel et à Duché qu'un petit nombre de leurs bizarres complications, et on se félicitait de voir la tragédie française revenue à la noble simplicité du théâtre grec. La simplicité de l'œuvre de Guimond de La Touche n'était cependant que relative, car il avait dû, pour amener son dénouement, apporter quelques modifications malheureuses au plan d'Euripide. Iphigénie a fait évader Pylade, auquel elle a confié un billet pour Électre, sa sœur ; un esclave le conduit au vaisseau qui doit l'emporter. Tout à coup cet esclave reparaît, et annonce que Pylade, sans que l'on comprenne vraiment bien comment, doit être tombé dans la mer. Presque aussitôt a lieu la reconnaissance entre Oreste et Iphigénie. Mais Thoas, irrité de la disparition de Pylade, ordonne à Iphigénie d'immoler sous ses yeux Oreste, son frère. Par bonheur, Pylade ressuscité survient juste à point, avec des soldats qu'il a ramassés on ne sait où, pour poignarder Thoas et pour délivrer le frère et la sœur. En dépit de notre bonne volonté, nous ne pouvons admirer ce coup de théâtre, dont nos dramaturges modernes ont

1. L'avenir brillant prédit au jeune poète par l'indulgent enthousiasme de ses contemporains se ferma brusquement devant lui : il mourut prématurément le 14 février 1760. A peu près vers le même temps que Guimond de la Touche, un certain Vaubertrand, avocat au Parlement, avait donné aussi, mais avec peu de succès, une *Iphigénie en Tauride*, assez ennuyeuse en effet.

fait le plus cruel abus ; mais la scène dans laquelle Oreste est défendu contre Thoas par Iphigénie et par les prêtresses est animée et assez belle. En revanche, la langue de cette tragédie est d'une rare faiblesse, et l'on n'en est pas surpris, quand on songe que le cinquième acte fut écrit en une journée. Il suffit de citer, comme échantillon de ce style, le portrait de Thoas dans la scène d'exposition :

Du farouche Thoas la cruauté sommeille ;
Son cœur qui veille, en proie aux superstitions,
Avide par devoir du sang des nations,
Au pied de ces autels, du trouble qui le tue,
N'assiége point encore Diane et sa statue.

C'est le jargon tragique dans toute sa beauté. Cependant quelques vers heureux et simples, pour lesquels M. Patin manifeste une réelle admiration, expliquent l'enthousiasme du XVIII[e] siècle pour cette *Iphigénie* [1]. De plus, elle était mise à la mode du jour : Thoas et Iphigénie discutaient philosophie, et Iphigénie était *sensible*, tout comme les écrivains contemporains :

Qu'il est cruel de naître avec un cœur sensible !

dit-elle au second acte, et elle termine ce même acte en s'écriant qu'elle veut sauver les deux Grecs :

Un sentiment secret me rend plus cher l'un d'eux :
Mais l'autre également est homme et malheureux.

L'œuvre de Guimond de La Touche devait plaire au XVIII[e] siècle autant par ses défauts mêmes que par ses qualités relatives.

Vingt-deux ans après son apparition, cette tragédie occupa de nouveau l'attention publique, lorsque, s'inspirant hautement d'elle, Guillard et Dubreuil en tirèrent chacun un livret d'opéra. Le drame lyrique de Guillard, mis en musique par Gluck, fut représenté le 11 mai 1779 ; celui de Dubreuil, mis en musique par Piccini, ne fut donné au public que le 23 janvier 1781. Guillard suivait fidèlement Guimond de La Touche, si ce n'est que son drame était divisé en quatre actes, et que la reconnaissance s'y produisait comme dans la tragédie de Polyides, c'est-à-dire qu'au moment de recevoir le coup mortel, Oreste s'écriait :

Iphigénie, ô ma sœur !
Ainsi tu fus jadis immolée en Aulide [2].

D'ailleurs le ton sentimental et toutes les invraisemblances et les

1. Voici par exemple deux vers touchants, que M. Patin aurait pu relever encore (II, III) :

Pourquoi nous plaindre tant du sort qui nous rassemble ?
Est-il donc si cruel ? Nous périssons ensemble.

2. IV, II.

incohérences du drame de Guimond de La Touche ont été soigneusement conservés par Guillard, à la grande joie de Favart [1].

Favart était un homme d'un réel talent, qui gaspillait dans des œuvres secondaires un esprit vif et charmant. Il a donné de l'opéra de Guillard, sous le titre de *Rêveries renouvelées des Grecs*, une parodie, qui est un chef-d'œuvre. Il suit pas à pas son modèle ; le procédé qu'il emploie constamment est de placer dans la bouche de ses personnages la critique de leur propre conduite, et cette critique dénote non seulement beaucoup de bon sens, mais encore un véritable sens littéraire. Nous allons nous arrêter quelques instants à la parodie de Favart, car elle présentera d'une façon piquante tous les reproches qu'on peut adresser à la conception de Guimond de La Touche et à l'imitation de Guillard. Tout d'abord, les caractères sont ridicules, et comment n'en pas être convaincus, lorsque nous entendons la douce Iphigénie soupirer dès le lever du rideau :

Nous vivons dans l'innocence
En égorgeant les humains.
Ah, Dieux ! Pourquoi faut-il, barbares que nous sommes,
Contre nos intérêts, sacrifier les hommes ?
Devais-je me prêter à cette cruauté,
Moi, qui de si bon cœur chéris l'humanité ?

lorsque, dès le premier acte [2], ce niais de Thoas dit à Iphigénie :

Vous verrez
Si j'empêcherai rien de ce que vous ferez.
Vous pourrez me tromper sans avoir de l'adresse :
Je ne reparaîtrai que pour finir la pièce ;

et lorsque, vers le dénouement [3], il répond à Iphigénie, qui lui demande pourquoi il s'est désintéressé d'événements qui le touchaient de si près :

J'ai dormi vingt-quatre heures ?

1. Le livret de Dubreuil s'écarte plus de la tragédie de Guimond de la Touche ; il n'en est pas meilleur. C'est pendant la cérémonie des noces de Thoas et d'Iphigénie qu'éclate en scène la tempête qui jette à la côte les deux amis ; c'est en scène que Thoas les ramasse. L'étonnement d'Iphigénie, lorsqu'elle voit Pylade consentir à laisser mourir Oreste, est tellement accentué que la scène en devient ridicule ; mais le dénouement surtout offre une situation vraiment grotesque ; Iphigénie et Oreste viennent de se reconnaître, et sont dans les bras l'un de l'autre, quand survient Thoas ; le dialogue est ici un des plus plaisants qu'on puisse imaginer :

THOAS.
Que vois-je ?
IPHIGÉNIE.
C'est Thoas.
THOAS.
De son sang criminel
Lorsque devrait fumer l'autel,
Perfide ! dans tes bras je trouve la victime...

2. I, III.
3. III, III.

Il n'y a plus qu'à se débarrasser de lui ; on le fera sans façons :

> Dis, pourquoi reviens-tu ?

lui crie Oreste :

> Pour se faire tuer[1],

reprend Iphigénie avec calme ; mais à ces mots le pauvre monarque fait une si triste figure que la sensible Iphigénie s'émeut et intervient en sa faveur :

> Ah ! ne le tuez point, il n'en vaut pas la peine[2].

Favart n'a pas l'air de faire beaucoup plus de cas de Pylade que de Thoas ; il nous le montre à son entrée si plein de fierté et d'arrogance qu'Oreste lui dit à l'oreille :

> C'est fort mal t'annoncer : à ces mots téméraires
> On te prendrait pour moi ; gardons nos caractères[3].

L'auteur de la parodie ne trouve pas l'action mieux conduite que les caractères ne sont tracés ; ainsi, lorsque Pilade consent à accepter la vie, il dit tout haut à Oreste :

> Laisse-moi faire... va... je te délivrerai ;

Mais il ajoute à part, en sortant :

> Je ne sais pas pourtant comment je m'y prendrai[4] !

Et quand, au dénouement, il arrive avec ses soldats, Thoas est tout étonné :

> D'où diable viennent ils? — On ne le conçoit pas[5],

lui répondent les Scythes, et ils ont raison. Les lenteurs de la reconnaissance exaspèrent Favart ; la grosseur des ficelles le révolte ; aussi nous représente-t-il Iphigénie interrompant les explications d'Oreste :

> Ne me dites rien davantage ;
> Ce n'est pas encor le moment :
> Je veux réserver l'éclaircissement
> Pour le dénouement,
> Pour le dénouement[6].

Mais il est deux choses dans l'*Iphigénie en Tauride* qui divertissent

1. III, III.
2. III, V.
3. I, V.
4. II, IX.
5. III, IV.
6. II, V. — Favart revient encore plus loin (III, II) sur cette critique.

prodigieusement l'auteur de la parodie : c'est d'abord la présence de ces prêtresses qui accompagnent partout Iphigénie :

> A présent, laissez-nous, prêtresses éternelles.
> Ne puis-je faire un pas, ni dire un mot sans elles[1] ?

c'est surtout la scène où Iphigénie confie à Pilade un billet pour Électre, sans que ce billet éveille les soupçons de Pylade :

> PYLADE.
> Par quel hasard heureux
> La connaissez-vous donc ?
> IPHIGÉNIE.
> Vous êtes curieux.
> PYLADE.
> Je ne sais pas pourquoi vous faites ce mystère.
> IPHIGÉNIE.
> Je n'en sais rien non plus ; il faut me satisfaire[2].

Disons-le tout bas, pour nous, modernes, le principal mérite de l'*Iphigénie* de Guimond de La Touche est d'avoir fourni un livret à Gluck, et d'avoir inspiré les *Rêveries renouvelées des Grecs*. Ces trois actes sont le chef-d'œuvre de la parodie ; la plaisanterie ne s'écarte jamais de la critique littéraire pour tomber dans la bouffonnerie ; le rire, à une seule exception près, y est toujours spirituel et décent. Ce sont là des qualités que nous avons aujourd'hui trop rarement l'occasion d'applaudir pour que nous ne nous soyons pas arrêtés avec complaisance sur l'œuvre de Favart. Racine d'ailleurs, qui, dans les *Plaideurs*, s'est moqué si finement du *Cid*, eût goûté *la Petite Iphigénie* de Favart[3], dans laquelle il eût vu comme un pâle reflet de son propre esprit ; nous ne prétendons pas, bien entendu, comparer l'un à l'autre l'auteur de *Phèdre* et l'auteur de la *Chercheuse d'esprit ;* mais ils avaient du moins une qualité commune : le sentiment du ridicule. Cette qualité manquait à Gœthe.

On pourrait, en dépit de l'admiration fanatique des Allemands pour Gœthe, citer dans *Torquato Tasso*, dans *Egmont*, et même dans *Faust*, plus d'un trait qui prouve que le domaine du ridicule est voisin de celui du sublime. *Iphigénie en Tauride* cependant, à une seule exception près[4], ne provoque jamais le sourire, et nous sommes prêts à reconnaître que, depuis Euripide, aucun poète n'avait été aussi heureusement inspiré par ce sujet que ne l'a été

1. Au dénouement (III, v), Oreste dira à Thoas :

> Nous voulons enlever les prêtresses d'ici ;

et Thoas de s'écrier :

> Ah, parbleu ! j'en suis las, emportez-les aussi !

2. II, x.
3. On peut comparer *les Rêveries renouvelées des Grecs* à l'*Arlequin-Protée*, dont nous citons plusieurs scènes dans notre *Notice sur Bérénice ;* on verra tout le chemin fait par la parodie du XVIIe au XVIIIe siècle ; la parodie n'en a pas moins fait du XVIIIe au XIXe, mais à reculons.
4. Oreste refuse quelque temps de reconnaître sa sœur dans la prêtresse qui lui parle, et il repousse ses caresses avec impertinence.

Gœthe, bien que sa tragédie ne ressemble presque aucunement à celle d'Euripide [1]. Pour lutter avec le poète grec, Gœthe, au lieu d'imaginer de nouveaux incidents, s'avisa de simplifier encore la donnée primitive, et le travail auquel il s'est livré dans ce but a eu pour résultat de déplacer l'intérêt, et de faire de sa tragédie moins un drame qu'un dialogue philosophique. Jamais les personnages ne courent un danger réel, et ils ne rencontrent à leurs projets d'autre obstacle que leur conscience : reculeront-ils devant cet obstacle sacré, ou le franchiront-ils ? Là est la lutte ; là est l'intérêt.

Iphigénie a conquis en Tauride une influence telle qu'elle a fait abolir les sacrifices humains; elle a même touché le cœur vertueux du roi Thoas, qui prétend l'épouser, et la presse de répondre à son amour; il ne veut point toutefois devoir son bonheur à la violence:

Dès que naîtra pour toi l'espoir d'un doux retour,
Je te déclarerai libre de mon amour.
Mais, si devant tes pas toute route se ferme,
Si ta race est détruite ou doit errer sans terme
Sous le poids du courroux céleste, c'est à moi
Qu'appartient ta personne, et par plus d'une loi.
Parle sans peur : tu sais que je tiens ma parole [2].

Cependant, dans son mécontentement de voir Iphigénie persister à repousser son offre, Thoas rétablit les sacrifices humains; pur dépit d'amoureux; la colère de Thoas va tomber, et il est manifestement trop bon pour que le péril d'Oreste et de Pylade semble bien effrayant. Aussi, lorsqu'après avoir reconnu son frère et calmé le délire furieux qui s'est emparé de lui, Iphigénie est sur le point de prendre la fuite, emportant, pour obéir à l'oracle, la statue de Diane, elle ne redoute pas beaucoup Thoas : elle craint plus sa conscience. Après avoir commencé à tromper le roi par une feinte, elle est prise de scrupules : abuser le prince qui lui a témoigné tant de bontés! Elle ne le fera pas. Elle lui découvre tout; mais ce n'est guère que pour la forme qu'elle semble, après cet aveu, trembler pour les jours de son frère. Cependant ce mouvement de générosité est beau, et l'on ne peut dénier à cette scène, qui n'est pas très dramatique, une grande élévation morale. Thoas est blessé au cœur : il va perdre Iphigénie; mais il veut rester digne d'elle. Assuré qu'Oreste ne l'abuse pas elle-même, et qu'il est bien celui qu'il dit être, il consent à leur départ, et le calme de son visage ne révèle pas les déchirements de son cœur. Reste la statue, et, cette fois, Thoas résiste ; il entend conserver l'image qui protège son peuple : il peut sacrifier son amour; il ne sacrifiera pas ses sujets. Comment sortir d'embarras ? Oreste déclare qu'on a mal compris l'oracle :

1. Avant Gœthe, l'Allemagne avait eu déjà une *Iphigénie en Tauride* composée sur les bancs du collège par Elias Schlegel, et deux opéras italiens sur le même sujet, dont le grand Frédéric honora la représentation à Berlin.

2. Traduction Legrelle, I, III.

« Si tu peux ramener de la Tauride en Grèce
La sœur qui dans le temple y cache sa tristesse,
Les démons cesseront leur persécution,
Et pour toi finira la malédiction. »
Nous crûmes qu'Apollon avait Diane en vue :
Il pensait au contraire à ma sœur disparue[1].

Thoas gardera donc la statue, et Oreste reprendra sa sœur. Ces arrangements, peu intéressants pour des modernes, une fois réglés, le ton se relève : Iphigénie ne veut point quitter la Tauride sans emporter avec elle la bénédiction de Thoas, et, au lieu du coup de poignard qui terminait presque toutes les autres tragédies d'*Iphigénie*, voici les paroles touchantes sur lesquelles s'achève l'*Iphigénie* de Gœthe :

IPHIGÉNIE.

Adieu; s'il te souvient de l'amitié sincère
Qui nous fut si longtemps à tous les deux si chère,
Comme gage sacré d'un pardon généreux,
Daigne me tendre encor ta main.

THOAS.

Soyez heureux.

L'*Iphigénie* de Gœthe est de l'autre côté du Rhin considérée universellement comme un chef-d'œuvre, et, dans leur enthousiasme, plusieurs critiques n'ont pas craint de s'écrier que cette pièce était animée du génie grec. Dans la longue et savante *Notice* dont M. Legrelle fait précéder sa traduction de la tragédie allemande, il refuse absolument de souscrire à ce jugement : « On n'a guère accordé, en France, qu'au seul Pylade le droit de passer pour un type grec, en considération de son goût inné pour la ruse et de l'habileté qu'il y déploie. Je ne saurais pourtant accepter sans scrupule cette concession, car j'ai bien peur que le Pylade de Gœthe ne représente beaucoup moins l'instinct de la déloyauté absoute et couronnée par le succès que l'énergie victorieuse de l'individu aux prises avec la mauvaise fortune, c'est-à-dire le principe essentiel de la civilisation germanique. Quant aux autres personnages, c'est évidemment avec raison que l'on a repoussé les prétentions à l'hellénisme qu'on leur supposait à tort. Thoas, sans contredit, n'est pas le modèle archéologique d'un ancien roi de la Tauride : ce n'en est tout au plus que le grand-duc. Arcas, son confident, n'a rien non plus des naïfs messagers du théâtre grec : ce n'est pas la machine à écouter de notre théâtre classique, mais une sorte d'ambassadeur officieux ou de chef du cabinet. Oreste, certainement, çà et là, se montre un peu le cousin de Werther : il a une imagination rêveuse et une mélancolie de conscience qu'on ne pourrait rencontrer à ce degré dans la littérature grecque. Enfin Iphigénie, je l'accorde volontiers, doit paraître assez dépaysée en Tauride. Ce regret éternel qu'elle adresse sous la forme d'un soupir quotidien à sa Grèce

1. Scène dernière

chérie, ses poignants souvenirs d'une enfance plus heureuse, cette répugnance invincible pour un lien qui l'attacherait à un sol étranger, tout cela fait involontairement songer à quelque jeune Allemande émigrée en Amérique, et songeant toujours, par delà les mers, à son doux village des forêts du Harz ou de la vallée du Neckar! » En nous rangeant à l'opinion de M. Legrelle, nous sommes loin toutefois de nier les mérites de la tragédie de Gœthe. Sans doute la représentation en doit être froide, car l'intérêt dramatique en est absent, et elle plane à des hauteurs où tous les esprits n'aiment pas à s'élever; mais la chaste et belle figure d'Iphigénie, malgré ses ajustements germaniques, est digne des pures et nobles conceptions de Platon, et à ce point de vue on est en droit de dire que la tragédie de Gœthe est une œuvre grecque.

Elle l'est aussi par le style. Jamais poésie plus simple et plus suave tout ensemble n'a charmé les spectateurs athéniens; aucune déclamation; aucune affectation; si la pensée se développe parfois avec une lenteur un peu capricieuse, selon les habitudes germaniques, cette pensée est toujours revêtue d'une forme éclatante, sans que jamais l'expression manque de naturel. Les images les plus grandioses de l'épopée se présentent par instants à nous, et cependant l'ensemble ne paraît pas s'élever au-dessus d'une simplicité élégante. C'est que Gœthe et Racine ont eu tous deux le génie de l'harmonie; c'est qu'on peut leur appliquer à tous deux le fameux vers :

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes,

qui prétendait, bien à tort, s'adresser à tous les poètes en général. Même lorsque Racine et Gœthe n'ont à exprimer que des détails insignifiants ou familiers, on devine en eux le poète, et l'on ne sera pas surpris quand l'oiseau tout à l'heure ouvrira ses ailes toutes grandes, et s'élèvera là-haut, dans l'azur. On voit d'après le fragment qui nous a été conservé du *Plan* de Racine que Gœthe a conçu son *Iphigénie* tout autrement que ne l'avait fait notre grand poète tragique; mais on peut assurer que les deux œuvres eussent été sœurs par l'harmonie, à prendre ce mot dans sa plus large acception [1].

Paris, décembre 1881.

1. Dans notre siècle, César della Valle, duc de Ventignano, a donné à la scène italienne une *Iphigénie en Tauride* assez estimée.

PLAN

DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Iphigénie vient avec une captive grecque [1], qui s'étonne de sa tristesse. Elle demande si c'est qu'elle est affligée de ce que la fête de Diane se passera sans qu'on lui [2] immole aucun étranger.

« Tu peux croire, dit Iphigénie, si c'est là un sentiment digne de la fille d'Agamemnon [3]. Tu sais avec quelle répugnance j'ai préparé les misérables [4] que l'on a sacrifiés depuis que je préside à ces cruelles cérémonies [5]. Je me faisais une joie de ce que la fortune n'avait amené aucun Grec [6] pour cette journée, et je triomphais seule de la douleur commune qui est répandue dans cette île [7], où l'on compte pour un

1. On a pris tellement à notre époque l'habitude ou d'arriver en retard au spectacle ou de ne pas écouter l'exposition de la pièce, qu'on juge le plus souvent cette pièce tout de travers. Il serait impossible aujourd'hui de confier à deux actrices le soin de l'exposition : leur voix trop faible ne dominerait pas le bruit des petits bancs. Aussi la plupart de nos comédies modernes commencent-elles par une scène vive et animée ; l'aspect de plusieurs personnages en scène attire les regards et force l'attention.

2. Louis Racine, trouvant que ce pronom faisait amphibologie, l'avait supprimé.

3. Cette tournure, qui a vieilli, rappelait l'interrogation latine précédée de *num ;* on savait que la réponse devait être négative.

4. Les malheureux, les infortunés ; comme dans *Britannicus* (II, VIII) :

> Et, pour nous rendre heureux, perdons les misérables.

5. Racine, on le voit, supposait, comme Euripide, qu'Iphigénie était chargée seulement de préparer et de parer les victimes pour le sacrifice.

6. Sur les côtes de la Tauride.

7. Le mot même de *Chersonèse* indique que la Tauride n'est pas une île.

présage funeste de ce que nous manquons [1] de victimes pour cette fête. Mais je ne puis résister à la secrète tristesse dont je suis occupée [2] depuis le songe que j'ai fait cette nuit [3]. J'ai cru que j'étais à Mycène, dans la maison de mon père : il m'a semblé que mon père et ma mère nageaient dans le sang, et que moi-même je tenais un poignard à la main pour en égorger mon frère Oreste [4]. Hélas ! mon cher Oreste ! — « Mais, Madame, vous êtes trop éloignés l'un de l'autre pour craindre l'accomplissement de votre songe.

« Et ce n'est pas aussi ce que je crains ; mais je crains avec raison qu'il n'y ait de grands malheurs dans ma famille : les Rois [5] sont sujets à de grands changements. Ah ! si je t'avais perdu, mon cher frère, Oreste, sur qui seul j'ai fondé mes espérances ! Car enfin j'ai plus de sujet de t'aimer que tout le reste de ma famille : tu ne fus point coupable de ce sacrifice où mon père m'avait condamnée dans l'Aulide [6] ; tu étais un enfant de dix ans [7]. Tu as été élevé avec moi, et tu es le seul de toute la Grèce que je regrette tous les jours.

« Mais, Madame, quelle apparence qu'il sache l'état où vous êtes? Vous êtes dans une île détestée de tout le monde : si le hasard y amène quelque Grec, on le sacrifie. Que ne renoncez-vous à la Grèce ? Que ne répondez-vous à l'amour du Prince ?

« Et que me servirait de m'y attacher ? Son père Thoas lui défend de m'aimer ; il ne me parle qu'en tremblant [8] ; car

1. On écrirait plutôt aujourd'hui : que nous manquions.
2. Voir *Britannicus*, note du vers 975.
3. C'est à l'air que, dans la tragédie d'Euripide, Iphigénie, selon la coutume antique, raconte le songe qui la tourmente ; Racine s'est vu obligé de remplacer l'air par une confidente.
4. Ce songe est extrêmement précis ; Racine, en le développant, se fût, sans doute, appliqué à le rendre plus vague.
5. C'est-à-dire : la fortune des Rois. Ce n'est qu'un lieu commun ; mais il était facile de le rattacher étroitement au sujet. Voir par exemple la première scène d'*Iphigénie*.
6. Voir le commencement de la *Préface* d'*Iphigénie*. — Voir aussi *Bajazet*, note du vers 256.
7. Le siège de Troie a duré dix ans ; Oreste a donc environ vingt et un ans quand Agamemnon est frappé par Clytemnestre, et Iphigénie n'est pas loin d'en avoir vingt-sept. Il se passe quelque temps avant qu'Oreste venge par un crime le crime commis sur son père. Au moment où l'action de la tragédie de Racine se serait engagée, Oreste aurait eu vingt-cinq ans au moins, et Iphigénie aurait dépassé la trentaine : c'est une amoureuse un peu mûre. Dans l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide, et dans l'imitation qu'en a donnée Racine lui-même, Oreste est encore un enfant au berceau, lorsque sa sœur est immolée. C'est pour pouvoir rajeunir Iphigénie que, dans son *Iphigénie en Tauride*, Racine reculait la naissance d'Oreste.
8. A la fois parce que c'est un fils respectueux, et parce que Thoas est terrible.

ils ignorent tous deux ma naissance, et je n'ai garde de leur découvrir une chose qu'ils ne croiraient pas ; car quelle apparence qu'une fille que des pirates ont enlevée dans le moment qu'on l'allait sacrifier pour le salut de la Grèce, fût la fille du général de la Grèce [1]? Mais voici le Prince. »

SCÈNE II.

IPHIGÉNIE.

Qu'avez-vous, Prince ? D'où vient ce désordre [2] et cette émotion qui vous reste [3]?

LE PRINCE.

Madame, je suis cause du plus grand malheur du monde. Vous savez combien j'ai détesté [4] avec vous les sacrifices de cette île : je me réjouissais de ce que vous seriez aujourd'hui dispensée de cette funeste [5] occupation ; et cependant je suis cause que vous aurez deux Grecs à sacrifier.

IPHIGÉNIE.

Comment, Seigneur ?

LE PRINCE.

On m'est venu avertir que deux jeunes hommes étaient environnés d'une grande foule de peuple contre lequel ils se défendaient [6]. J'ai couru sur le bord de la mer : je les ai trouvés à la porte du temple, qui vendaient chèrement leur vie, et qui ne songeaient chacun qu'à la défense l'un de

1. On voit le soin avec lequel Racine faisait disparaître de ce sujet le merveilleux mythologique : dans *Iphigénie*, Eriphile prendra la place de la biche légendaire; ici c'étaient des pirates. Il est possible que Racine eût également trouvé le moyen d'amener Oreste et Pylade en Tauride pour un autre motif que l'enlèvement de la statue de Diane.

2. Cette agitation, ce trouble; comme dans *Britannicus* (III, VII) :

> Combien de fois, hélas ! puisqu'il faut vous le dire,
> Mon cœur de son désordre allait-il vous instruire ?

3. Le début de cette scène eût sans doute rappelé quelque peu celui de la scène III de *la Thébaïde*. — Au sujet de la construction de la phrase, voir *Iphigénie*, note du vers 905.

4. *Détester* a ici le sens de : condamner, comme dans Corneille (*Cinna*, IV, I) :

> Il déteste sa vie et ce complot maudit.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 1513.

6. Le berger d'Euripide ne paraît en scène que pour faire à Iphigénie ce récit. Les usages de notre théâtre n'acceptent point ces personnages trop complètement épisodiques; voilà pourquoi Racine plaçait ce morceau dans la bouche du Prince. Il est évident que, par le ton, ce récit n'eût pas ressemblé à la naïve narration que fait le berger d'Euripide.

l'autre[1]. Leur courage m'a piqué de générosité[2]. Je les ai défendus moi-même ; j'ai désarmé le peuple ; et ils se sont rendus à moi[3]. Leurs habits les ont fait passer pour Grecs : ils l'ont avoué. J'ai frémi à cette parole ; on les a menés malgré moi à mon père[4] ; et vous pouvez juger quelle sera leur destinée. La joie est universelle, et on remercie les Dieux d'une prise qui me met au désespoir. Mais enfin, Madame, ou je ne pourrai, ou je vous affranchirai bientôt de la malheureuse dignité qui vous engage à[5] ces sacrifices. Mais voici le Roi mon père[6].

SCÈNE III.

LE ROI.

Quoi ? Madame, vous êtes encore ici[7] ! Ne devriez-vous pas être dans le temple pour remercier la Déesse de ces deux victimes qu'elle nous a envoyées ? Allez préparer tout pour le sacrifice, et vous reviendrez ensuite, afin qu'on vous remette entre les mains ces deux étrangers[8].

SCÈNE IV.

Iphigénie sort, et le Prince fait quelque effort[9] pour ob-

1. Ce trait est heureusement choisi pour nous avertir de l'ardente amitié qui unit Oreste à Pylade.

2. Je suis trop au-dessus de cette indignité
Pour te vouloir piquer de générosité.
(CORNEILLE, *Héraclius*, III, II.)

3. Tout cela est très spirituellement inventé. Le Prince se trouvera d'autant plus contraint à prendre les intérêts des prisonniers que c'est lui-même qui, involontairement, les aura conduits à la mort.

4. Ainsi déjà le Prince a fait opposition aux volontés paternelles.

5. Qui vous oblige, qui vous lie : « Les dernières paroles de ces Messieurs sont que d'engager un enfant à un homme du commun, c'est une espèce d'homicide et comme un déicide en leurs personnes. » (PASCAL, *Lettre à Madame Périer*, 1659.)

6. Iphigénie ne pouvait que gémir sur son sort, et, pendant ces plaintes, le Prince serait resté en assez méchante posture ; voilà pourquoi le poète se serait hâté d'amener Thoas.

7. Jamais dans le théâtre de Racine un personnage ne paraît sans motif sur la scène. Thoas est amené par le désir de voir si la prêtresse ne néglige pas les préparatifs du sacrifice.

8. Ces mots préparent la première entrevue d'Iphigénie avec son frère ; cette entrevue devait avoir lieu au second acte, et Thoas n'en aurait pas été témoin : « afin *qu'on* vous remette. »

9. Le Prince ne doit guère insister ; il sera plus pressant quand il connaîtra les noms des captifs.

tenir de son père la vie de ces deux Grecs, afin qu'il ne les ait pas sauvés inutilement. Le Roi le maltraite [1], et lui dit que ce sont là des sentiments qui lui ont été inspirés par la jeune Grecque ; il lui reproche la passion qu'il a pour une esclave [2].

LE PRINCE.

Et qui vous dit, Seigneur, que c'est une esclave ?

LE ROI.

Et quelle autre qu'une esclave aurait été choisie par les Grecs pour être sacrifiée ?

LE PRINCE.

Quoi ? ne vous souvient-il plus des habillements qu'elle avait lorsqu'on l'amena ici ? Avez-vous oublié que les pirates l'enlevèrent dans le moment qu'elle allait recevoir le coup mortel ? Nos peuples eurent plus de compassion pour elle que les Grecs n'en avaient eu [3] ; et au lieu de la sacrifier à Diane, ils la choisirent pour présider elle-même à ses sacrifices [4].

Le Prince sort, déplorant sa malheureuse générosité, qui a sauvé la vie à deux Grecs, pour la leur faire perdre plus cruellement.

SCÈNE V.

Le Roi témoigne à son confident qu'il se fait violence de maltraiter [5] son fils [6].

1. En paroles, bien entendu ; Corneille disait de même (*Horace*, IV, v) :

> Seul vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

2. Ici, comme dans *Iphigénie*, Racine a vu l'antiquité à travers la cour de Louis XIV. Le fils de Thoas eût pris pour maîtresse une captive, une esclave, que son père n'y eût fait aucun obstacle.
3. Racine a écrit : *n'en avaient eue.*
4. Comme nous connaissons déjà presque tous ces détails, il nous semble que, dans l'esprit de Racine, ce dialogue n'avait pas d'autre but que de justifier aux yeux de l'étiquette la passion du Prince pour une captive.
5. Cette tournure avait déjà vieilli du temps de Louis Racine, puisqu'il a écrit : *en maltraitant.*
6. Il est bien évident que si Thoas proteste ainsi de sa tendresse pour son fils c'est qu'au dénouement il doit être puni dans cette tendresse même.

« Mais quelle apparence [1] de donner les mains [2] à une passion qui le déshonore ? Allons, et demandons tantôt à la Déesse, parmi nos prières, qu'elle donne à mon fils des sentiments plus dignes de lui [3]. »

1. Racine affectionne ce tour; c'est la troisième fois que nous le retrouvons dans ce fragment.

2. Le sens primitif de cette métaphore a tellement disparu qu'elle est devenue synonyme de : consentir, et qu'elle accompagne souvent un mot abstrait : « Donne la main à mon dépit. » (MOLIÈRE, *le Bourgeois gentilhomme*, III, IX.)

3. Ne croirait-on pas entendre Louis XIV s'indigner à la pensée de voir la grande Mademoiselle épouser M. de Lauzun ?

IPHIGÉNIE

NOTICE SUR IPHIGÉNIE

Nous savons que, tout jeune encore, Racine avait appris dans son entier le roman d'Héliodore. Or, dans ce roman qui lui était si cher, se trouvait une situation qui présente quelque analogie avec celle d'*Iphigénie*. C'était une coutume en Éthiopie d'immoler au Soleil et à la Lune les prisonniers de guerre. Au moment d'un sacrifice de ce genre, le roi Hydaspes et la reine Persina reconnaissent dans une des captives la fille qu'ils avaient perdue. Pour obéir aux lois, Hydaspes se résout en pleurant à immoler sa propre fille : « Vous pouvez voir et ouyr, mes amys qui estes icy assistants, comment les Dieux, contre toute espérance, m'ont déclaré aujourd'huy père, et comment ceste pucelle par plusieurs preuves et enseignes a esté trouvée et recogneue pour ma fille : toutefois la bienveillance et charité que je porte, tant à vous, comme à la patrie, est si grande, que sans avoir esgard de laisser successeur au royaulme procédant de mon corps, et sans faire compte du doux nom de père, lesquelles deux choses je pouvais avoir par le moyen de ceste mienne fille, je suis tout prest et appareillé de l'immoler aux Dieux pour vostre salut. Je voy bien que comme à moy les larmes vous coulent des yeux, et que par là vous vous monstrez passionnez d'affection humaine, laquelle vous semond à avoir pitié de ceste pauvre pucelle, qui si misérablemeut s'en va mourir devant ses jours, et de moy aussi, à qui en vain espérance de lignée s'estait présentée. Et non pourtant il est force, encore que par aventure vous ne le voulussiez pas, que j'obéisse à la loy et coustume de païs, en préférant le bien commun de toute la patrie à mon utilité particulière. Or si telle estait la volonté des Dieux de me la donner pour me l'ôter tout aussitost, ce qui m'est déjà advenu par deux fois, l'une quand elle naquit, et l'autre maintenant qu'elle a esté retrouvée, je n'en sçaurais que dire, et le vous laisse à considérer, ne si c'est par providence divine qu'elle a premièrement esté transportée du païs de sa naissance jusques aux extrêmes parties du monde et puis qu'elle soit derechef miraculeusement retournée entre mes mains en estat d'esclave et de prisonnière, je n'en sçay, dy je, rien. Mais tant y a, que les Dieux la recevront offerte pour le bien publiq'en sacrifice par moy : et là où je ne l'ay point voulu occire par droit de guerre, lorsqu'elle m'estait encore comme ennemye..... je ne reculeray point à l'immoler maintenant qu'elle est

ma fille avouée et recogneue, estimant que tel est vostre vouloir, ny ne feray point ce qui serait à l'aventure pardonnable à un autre père, s'il le faisait, de mettre le genoil en terre pour vous supplier de me pardonner pour ceste fois, et en faveur de nature me dispenser à ce coup de la rigueur de la loy. Ce que vous feriez plus pour la compassion que vous avez d'elle et de sa fortune, que pour autre chose, en vous remonstrant qu'il y a bien autre moyen de faire honneur aux Dieux. Ains, d'autant plus vous vous estes monstrez passionnez de nostre mal, et grièvement desplaisants de noz particulières adversitez, d'autant me sera plus cher ce qui touche et concerne vostre bien universel, sans avoir esgard, ny à la perte de celle qui devrait estre mon héritière, ny aux larmes et lamentations de ceste misérable mienne espouse Persina, qui tout ensemble aura et trouvé et perdu sa seule fille unique. Et pourtant je suis d'advis que vous cessiez de lamenter et de plaindre en vain nostre malheur, et que nous nous mettions après à accomplir et parfaire ce sacrifice. Et vous, ma fille, que j'appelle pour la première et dernière fois par ce doux et désiré nom : vous, dy je, ma fille en vain souveraine en beauté, en vain ayant retrouvé vos parents, vous qui tant estes infortunée, que toute autre région vous a esté plus doulce que celle de votre naissance, vous qui en païs estranger avez trouvé salut, et si tost que vous estes arrivée au vostre y avez rencontré la mort : vous, dy je, ma chère fille, je vous prie, ne me fendez point le cueur en faisant voz regretz. Ains monstrez à ce coup une généreuse magnanimité et constance royale, si jamais vous l'avez monstrée, et suyvez votre père, lequel ne peult vous procurer un mary ny vous conduire au cabinet et chambre nuptiale de votre espoux, ains est contraint de vous mener au sacrifice, et au lieu d'allumer torches nuptiales pour vous conduire, luy convient allumer le feu du sacrifice, auquel vous serez consumée, pour offrir aux Dieux comme une victime ceste fleur de beauté incomparable. Mais néantmoins, ô Dieux ! pardonnez moy, si j'ay en quelque parole irreveremment parlé de vous, estant vaincu et troublé de douleur de ce qu'il fault que je sois homicide et meurtrier de ma fille au mesme jour que je l'ay peu telle appeller [1]. »
Cette situation présente quelques rapports avec celle où se trouvent Agamemnon et Iphigénie, et, au quatrième acte de la tragédie de Racine, Agamemnon tient à Iphigénie un discours assez semblable à celui qu'Hydaspes adresse à Chariclée dans le roman grec. Peut-être ce souvenir d'enfance a-t-il contribué à donner à Racine l'idée de mettre sur notre scène l'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide.

La légende du sacrifice d'Iphigénie était inconnue à Homère. Cette légende avec tous ses développements, l'injure sacrilège d'Agamemnon[2], la colère de Diane, l'oracle prononcé par Calchas, la

1. Héliodore, *Théagène et Chariclée*, trad. d'Amyot, X. 4.
2. Vénus outragée se venge à peu près de la même façon que Diane dans

ruse à l'aide de laquelle Iphigénie est amenée au camp sous couleur d'épouser Achille, et la substitution d'une biche à la fille d'Agamemnon, que Diane transporte dans son temple de Tauride pour lui servir de prêtresse, se trouvait dans les *Cypriaques*, épopée où le poète Stasinus (VIII[e] siècle av. J.-C.) racontait les origines de la guerre de Troie et les faits antérieurs à la colère d'Achille, qui est le sujet de l'*Iliade*. Avant Euripide, Eschyle et Sophocle avaient traité le sujet d'*Iphigénie ;* mais les anciens eux-mêmes accordaient la supériorité à l'*Iphigénie* d'Euripide. Cette tragédie est un des derniers ouvrages de ce poète, et même elle ne fut jouée qu'après sa mort, par les soins d'Euripide le jeune, son neveu ou son fils.

Racine a profondément modifié les mœurs de la tragédie d'Euripide ; mais il en a suivi le plan de plus près qu'il ne l'a fait dans ses autres imitations de l'antiquité. Une analyse de la pièce grecque va nous le montrer.

Le jour n'est pas encore levé. Agamemnon sort de sa tente, et appelle un vieux serviteur, que Tyndare avait compris dans la dot de Clytemnestre, sa fille. Les questions, les apostrophes du Roi des Rois décèlent un trouble profond, qui inquiète le vieillard. Alors Agamemnon, dans un morceau long et froid, qui rappelle ces prologues chers à Euripide, reprend de très haut l'histoire de sa famille :

Orditur ab ovo.

Enfin, il raconte comment Diane irritée a exigé le sacrifice d'Iphigénie, et comment il a fait venir à Aulis sa fille, sous prétexte de la donner à Achille, qui ignore cette ruse. Mais il ajoute que, vaincu par les scrupules de sa tendresse paternelle, il révoque un ordre si barbare ; il vient d'écrire à Clytemnestre pour lui défendre de quitter Argos ; l'armée ignore encore ce que prescrivent les Dieux ; il ose espérer qu'il pourra sauver Iphigénie. Il confie sa lettre au vieillard, en lui recommandant de ne pas s'endormir au bord des

l'*Andromède* de Corneille. Cassiope, femme de Céphée, roi d'Éthiopie, orgueilleuse de la beauté de sa fille Andromède, a osé la comparer à Vénus. Le jour du mariage d'Andromède et de Phinée, les Néréides sortirent des flots pour voir la fiancée, et la reine superbe leur dit, en leur montrant sa fille :

En est-il parmi vous,
O Nymphes, qui ne cède à des attraits si doux?
Et pouvez-vous nier, vous autres immortelles,
Qu'entre nous la nature en forme de plus belles?

Les Dieux, irrités de l'orgueil de cette nouvelle Niobé, suscitèrent un monstre affreux, qui troubla la cérémonie, et cet oracle sortit du temple d'Ammon :

Pour apaiser Neptune, exposez tous les mois
Au monstre qui le venge une fille à son choix,
Jusqu'à ce que le calme à l'orage succède :
Le sort vous montrera
Celle qu'il agréera;
Différez cependant les noces d'Andromède.

Le point de départ des deux tragédies est à peu près le même; nous verrons, à plusieurs reprises, Racine imiter la pièce de Corneille.

fontaines, et de bien regarder partout à tous les carrefours, afin de ne pas laisser passer le char de Clytemnestre.

A peine sont-ils sortis, qu'entre le chœur, composé de jeunes femmes de Chalcis, à l'opposé de celui de l'*Iphigénie* de Sophocle, formé de soldats grecs. Ces jeunes femmes, curieuses et bavardes, racontent longuement comment elles ont quitté Chalcis pour venir admirer l'armée des Grecs, énumèrent tous les chefs qu'elles ont vus, et parmi eux distinguent Achille. Ménélas survient, se disputant avec le vieillard chargé de remettre à Clytemnestre la lettre de son époux. Cette lettre, Ménélas s'en est emparé, et menace de briser avec son sceptre la tête du vieillard, qui la veut reprendre. Au bruit de leur querelle, Agamemnon paraît. Une dispute violente éclate entre les deux frères ; Ménélas reproche à Agamemnon de manquer à la parole donnée ; Agamemnon reproche à Ménélas le prix dont il veut racheter une épouse coupable. Au milieu de ce débat, où l'arrogant et impitoyable Ménélas joue un rôle odieux, un messager survient, qui annonce que la reine est arrivée avec sa fille, et que toute l'armée est en fête à cause de l'hymen qui se prépare. A cette nouvelle, Agamemnon ne peut retenir son désespoir et ses larmes ; il pleure, et le cœur de Ménélas s'attendrit :

Ἀδελφὲ, δός μοι δεξιᾶς τῆς σῆς θιγεῖν [1].

Il presse Agamemnon de renoncer à ce sacrifice, que lui-même à présent trouve abominable. Mais il est trop tard ; Ulysse est instruit de tout, il révélerait l'oracle à l'armée ; Iphigénie n'en périrait pas moins, et avec elle Agamemnon et Ménélas. Il faut céder au destin. Agamemnon supplie du moins Ménélas de veiller à ce que Clytemnestre ne soit informée de rien.

Resté seul, le chœur célèbre la modération et la pudeur, et raconte par opposition l'enlèvement d'Hélène ; puis, voyant s'avancer le char de la reine, il s'empresse pour aider à descendre Clytemnestre et Iphigénie. Ici se place une scène d'une familiarité charmante et bien éloignée des mœurs de notre théâtre. Clytemnestre, debout sur son char, fait d'abord, en bonne ménagère, enlever ses paquets, et, comme les gens de sa suite ont la main un peu brusque, elle les rappelle aux précautions par un mot prononcé d'un ton sévère :

... εὐλαβούμενοι [2].

Puis elle fait descendre Iphigénie, lui recommandant de prendre bien garde, et invitant les femmes du chœur à la recevoir dans leurs bras. Elle songe enfin à descendre elle-même ; soudain

1. V. 471. C'est ainsi que dans Shakespeare, sur les corps inanimés de Roméo et de Juliette, Capulet s'écrie : « Donne-moi la main, Montaigu, donne-moi la main, mon frère. »
2. V. 612.

voici le char qui fait un mouvement : elle a peur, et vite elle envoie quelques femmes du chœur se placer à la tête des chevaux et les maintenir, tandis qu'elle descendra, en s'appuyant sur la main des autres femmes. Mais son fils est resté dans le char, son fils né d'un roi, et qui va devenir l'allié du fils de Thétis, égal aux Dieux. Elle le prend dans ses bras, puis fait placer Iphigénie auprès d'elle, afin que les étrangères, en la voyant ainsi entourée de ses enfants, l'appellent une heureuse mère. Cette entrée est charmante et du réalisme le plus gracieux. On voit à travers le texte tous les jeux de scène, et une succession de tableaux pittoresques se déroule sous nos yeux. La scène suivante joint aux mêmes qualités une note pathétique. Agamemnon paraît dans le fond du théâtre ; Iphigénie demande à Clytemnestre la permission de courir au-devant de son père, et, avec une simplicité aimable, se jette dans ses bras. Dans sa joie de revoir Agamemnon, la naïve et mutine jeune fille le presse de questions qui lui déchirent le cœur ; elle s'impatiente de sa tristesse, et lui dit avec un frais éclat de rire :

Ἀσύνετα νῦν ἐροῦμεν, εἰ δέ γ' εὐφρανῶ [1].

Plus il voit cette grâce enfantine et charmante, plus le malheureux père sent son cœur se briser. La fin de la scène est admirable :

Χώρει δὲ μελάθρων ἐντὸς, ὀφθῆναι κόραις,
Πικρὸν φίλημα δοῦσα δεξιάν τ' ἐμοὶ,
Μέλλουσα δαρὸν πατρὸς ἀποικήσειν χρόνον.
Ὦ στέρνα καὶ παρῇδες, ὦ ξανθαὶ κόμαι,
Ὡς ἄχθος ἡμῖν ἐγένεθ' ἡ Φρυγῶν πόλις
Ἑλένη τε. Παύω τοὺς λόγους· ταχεῖα γὰρ
Νοτὶς διώκει μ' ὀμμάτων ψαύσαντά σου.
Ἴθ' ἐς μέλαθρα [2].

Resté seul avec Clytemnestre, Agamemnon lui donne pour cause de son attendrissement le mariage d'Iphigénie, qui va la séparer d'eux. La fière Clytemnestre se fait longuement raconter la naissance et les grandeurs de son futur gendre, puis elle s'informe des préparatifs de l'hyménée. Sa surprise est grande quand Agamemnon l'invite à retourner à Argos, et à laisser s'accomplir sans elle la cérémonie. Elle sort en protestant qu'elle n'obéira pas. Euripide ne perd point cette occasion de dire, par la bouche d'Agamemnon, du mal des femmes.

Le chœur chante la destruction d'Ilion. Cependant Achille se rend à la tente d'Agamemnon ; sa bouillante ardeur s'indigne d'être retenue par les vents contraires, et ses Thessaliens s'indignent avec lui. Au son de cette voix, Clytemnestre sort de la tente, et là s'engage une scène des plus curieuses pour nous autres modernes. Achille s'étonne de la majestueuse et décente beauté de Clytemnestre, qu'il ne connaît

1. V. 654.
2. V. 678-685.

point; il est surpris de voir une femme au milieu d'un camp. Clytemnestre se nomme; Achille veut s'enfuir, parce qu'il n'est pas honnête de causer avec des femmes. Clytemnestre le retient, et veut prendre la main de son futur gendre. Achille n'oserait, de peur d'irriter Agamemnon, toucher la main de la reine. Clytemnestre le salue du nom de gendre; le jeune héros demeure frappé d'étonnement. Clytemnestre partage sa surprise, lorsqu'elle apprend que jamais il n'a demandé la main d'Iphigénie. Tous deux rougissent, et, honteux en face l'un de l'autre, se disent adieu, et s'éloignent. Mais, à ce moment, le vieillard, qui est au courant du fatal secret, entrebâille la porte de la tente, et les appelle craintivement à voix basse; il regarde s'ils sont seuls, il hésite à parler; enfin, sur les encouragements de Clytemnestre, il révèle l'oracle mortel, et la ruse par laquelle la vierge a été attirée à Aulis. Achille a écouté en silence ce dialogue terrible. La fière Clytemnestre, oubliant toutes les timidités de la femme grecque, tombe à ses genoux; c'est en son nom qu'Iphigénie a été mandée à Aulis; pour se venger de l'outrage qui lui est fait, il doit sauver la jeune fille! Achille promet de défendre et d'arracher à la mort la vierge qu'il n'a jamais vue, moins par pitié que par orgueil. Si on avait demandé son consentement pour abuser Clytemnestre, peut-être l'aurait-il accordé; on ne l'a pas consulté: il punira Agamemnon de son dédain. Il termine par ce trait brillant:

> Ἀλλ' ἡσύχαζε· θεὸς ἐγὼ πέφηνά σοι
> Μέγιστος, οὐκ ὤν, ἀλλ' ὅμως γενήσομαι [1].

Clytemnestre, rassurée par le début et par la fin de son discours, remercie Achille, en lui rappelant que leurs intérêts sont communs, et lui demande s'il veut voir sa fille. Achille n'y consent point; il craint les propos que ferait tenir dans l'armée une telle infraction aux bienséances: que Clytemnestre tente de fléchir Agamemnon; si ses efforts restent vains, Achille agira.

Le chœur chante les noces de Thétis et de Pélée, parents d'Achille, et, par un triste retour, pleure sur Iphigénie. Clytemnestre sort de la tente pour voir si son époux ne revient point, et justement Agamemnon paraît, réclamant sa fille pour le sacrifice. Clytemnestre appelle Iphigénie, qui entre, portant sous son voile son jeune frère Oreste. Alors commence une scène admirable. Aux questions anxieuses de Clytemnestre, Agamemnon répond d'abord par de lâches dénégations; mais il est bientôt contraint de tout avouer. Clytemnestre éclate en imprécations, et reprend ses plaintes de très haut, puisqu'elle reproche à Agamemnon d'avoir tué Tantale, son premier époux, et l'enfant qu'elle en avait. Elle trouve dans sa douleur des accents d'une éloquence farouche, et elle s'emporte jusqu'à des menaces voilées, très claires pour le spectateur instruit de la tragique

1. V. 973-974.

destinée des Atrides. Agamemnon garde le silence. A ce moment la douce Iphigénie s'avance, suppliante et pleurante ; elle presse les genoux de son père : il est si doux de voir la lumière ! Elle évoque de gracieux souvenirs d'enfance, ces scènes d'intérieur où l'âme attendrie jouit pleinement du bonheur, ces épanchements de famille qui sont des liens si puissants ; elle parle en enfant ; il semble qu'elle se fasse plus petite encore pour être plus touchante ; et comme une barrière entre le couteau paternel et son sein, elle oppose son jeune frère, qui ne peut encore parler, mais qui, la voyant pleurer, pleure, et semble vouloir la défendre par ses larmes. Cette scène sublime se termine froidement par les considérations politiques qu'Agamemnon oppose aux pleurs de sa fille, en s'arrachant à ses étreintes. Restée seule avec sa mère, Iphigénie, comme la fille de Jephté, exhale sa douleur dans un chant plaintif et tendre. Soudain elle aperçoit Achille, et veut s'enfuir, par pudeur. Mais Clytemnestre la retient. Achille apporte de tristes nouvelles : l'armée tout entière réclame le sang d'Iphigénie ; ses Myrmidons eux-mêmes ne lui obéissent plus ; cependant il est résolu à empêcher le sacrifice au péril de sa vie. Mais, par une révolution que blâme la sévérité d'Aristote [1], Iphigénie a séché ses larmes, et, d'une voix ferme, elle annonce qu'elle est décidée à mourir : tant de sang coulerait pour sauver une femme, quand la vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes [2] ! Elle s'offre en victime pour assurer le triomphe des Grecs ; le souffle de la gloire a enflammé cette jeune âme, et, par un mouvement superbe, elle s'écrie dans l'enthousiasme du martyre :

Θύετ', ἐκπορθεῖτε Τροίαν. Ταῦτα γὰρ μνημεῖά μου
Διὰ μακροῦ, καὶ παῖδες οὗτοι καὶ γάμοι καὶ δόξ' ἐμή·
Βαρβάρων δ' Ἕλληνας ἄρχειν εἰκὸς, ἀλλ' οὐ βαρβάρους,
Μῆτερ, Ἑλλήνων· τὸ μὲν γὰρ δοῦλον, οἱ δ' ἐλεύθεροι [3].

Cette attitude, ces généreuses paroles émeuvent le cœur d'Achille ; il désire maintenant épouser Iphigénie ; mais elle refuse ; elle ne veut que la mort ; Clytemnestre pleure en silence ; Achille sort avec ses soldats ; il sera debout à côté de l'autel, prêt à secourir la jeune fille, si, en présence de la mort, elle vient à défaillir. Iphigénie console sa mère ; la jeune enthousiaste ne veut qu'aucun des siens, en signe de deuil, se coupe les cheveux, ou prenne de noirs vêtements ; elle supplie Clytemnestre de pardonner à Agamemnon, elle la conjure de ne pas l'accompagner à l'autel ; puis elle chante en son propre honneur l'hymne triomphal, et sort en disant adieu à la douce lumière du soleil.

Le chœur reprend l'hymne en l'honneur de la triomphatrice d'Ilion

1. Poétique (XV) : ἔστι δὲ παράδειγμα... τοῦ... ἀνωμάλου ἡ ἐν Αὐλίδι Ἰφιγένεια· οὐδὲν γὰρ ἔοικεν ἡ ἱκετεύουσα τῇ ὑστέρᾳ.
2. On reconnait là le dédain d'Euripide pour les femmes.
3. V. 1398-1401.

et des Phrygiens, et invoque la déesse Diane. Presque aussitôt un messager vient faire le récit final, condamné comme apocryphe, sans raisons bien sérieuses, par beaucoup de critiques. Il apprend à Clytemnestre comment, au moment où Calchas venait de porter le coup fatal, on a vu sur l'autel une jeune biche à la place d'Iphigénie. Les vents soufflent, et Troie va tomber. Clytemnestre doute encore; mais Agamemnon reparaît, qui confirme en quelques vers la nouvelle. Clytemnestre se console aussi facilement d'être séparée de sa fille, que les personnages de *Polyeucte* se consolent de la mort du martyr :

> Nous autres, bénissons notre heureuse aventure,

et c'est sur la promesse de la chute de Troie que se termine la tragédie.

Racine a suivi dans son ensemble le plan d'Euripide; il en a cependant modifié quelques parties essentielles et le dénouement. Il n'a point osé affliger les spectateurs par la mort d'une jeune personne aussi vertueuse qu'il devait représenter Iphigénie, et voilà pourquoi il a créé et adroitement inséré dans son drame l'ingénieux personnage d'Eriphile. Bien que ce rôle soit étroitement lié à l'action et qu'il soit indispensable au dénouement tel que Racine l'a conçu, il a cependant été l'objet de nombreuses critiques : on a reproché à Racine cette pusillanimité, qui l'avait empêché de sacrifier Iphigénie, et voilà peut-être ce qui l'a enhardi à dénouer sa tragédie de *Phèdre* par la mort du vertueux Hippolyte. Le rôle d'Eriphile renferme de si grandes beautés que nous n'avons point le courage de le reprocher à Racine ; mais il faut convenir que, si les deux premiers actes d'*Iphigénie* ont quelques longueurs, elles tiennent à la nécessité où Racine se trouvait de bien établir son épisode. Le poète a supprimé entièrement le rôle de Ménélas, qui n'eût pas été supporté sur la scène française, et l'a remplacé avantageusement par Ulysse, qu'aucun lien du sang n'attache à Iphigénie, et qui nous sera moins odieux, lorsqu'il fera entendre la voix de la politique. Mais ce qu'il a surtout modifié, ce sont les mœurs de ses personnages : dans Agamemnon, le père s'efface devant le roi [1]; nous ne voyons plus dans Clytemnestre la ménagère et la mère de famille que nous montrait Euripide, mais une princesse, épouse du général en chef de la Grèce; Iphigénie enfin n'est plus la jeune fille naïve et gaie que nous admirions dans la tragédie grecque, qui courait en sautant vers son père, et se pendait à son cou; Racine a dû donner à son Iphigénie une robe longue et un manteau de cour, et voilà la jeune fille obligée de marcher à pas comptés, et de faire au roi la révérence au lieu de voler à lui. L'Iphigénie française a d'autres qualités que l'Iphigénie grecque;

1. On lit dans le P. Brumoy : « Chez Euripide, on voit un roi à la grecque, c'est-à-dire un peu bourgeois, selon notre manière de penser. Dolce lui a donné un air de prince italien ; Rotrou le relève encore davantage; mais Racine le rend tout à fait majestueux à la française. »

elle est plus sérieuse, plus grave ; son dévouement a quelque chose de plus réfléchi ; mais elle est un peu guindée [1]. Il n'en faut pas vouloir d'ailleurs au poète ; le dix-septième siècle n'eût pas compris l'*Iphigénie* d'Euripide : Pierre de Villiers, un jésuite qui devint plus tard un bénédictin, n'a-t-il pas écrit au sujet de la pièce de Racine, dans son *Entretien sur les tragédies de ce temps* [2] : « Les empressements que témoigne Iphigénie pour être caressée de son père ne sont pas les plus beaux endroits de la pièce, et j'ai vu bien des gens qui n'approuvaient pas qu'une fille de l'âge d'Iphigénie courût après les caresses de son pere ? » Qu'eût donc pensé l'abbé de Villiers de l'Iphigénie d'Euripide ? Chateaubriand a écrit dans son *Génie du Christianisme* [3], à propos de cette transformation du caractère d'Iphigénie : « Le P. Brumoy a remarqué qu'Euripide, en donnant à Iphigénie la frayeur de la mort et le désir de se sauver, a mieux parlé selon la nature que Racine, dont l'Iphigénie semble trop résignée. L'observation est bonne en soi ; mais ce que le P. Brumoy n'a pas vu, c'est que l'Iphigénie moderne est la *fille chrétienne*. Son père et le ciel ont parlé, il ne reste plus qu'à obéir. Racine n'a donné ce courage à son héroïne que par l'impulsion secrète d'une institution religieuse qui a changé le fond des idées et de la morale. Ici le christianisme va plus loin que la nature, et par conséquent est plus d'accord avec la belle poésie, qui agrandit les objets et aime un peu l'exagération. La fille d'Agamemnon, étouffant sa passion et l'amour de la vie, intéresse bien davantage qu'Iphigénie pleurant son trépas. Ce ne sont pas toujours les choses purement naturelles qui touchent : il est naturel de craindre la mort, et cependant une victime qui se lamente sèche les pleurs qu'on versait pour elle. Le cœur humain veut plus qu'il ne peut ; il veut surtout admirer : il a en soi-même un élan vers une beauté inconnue, pour laquelle il fut créé dans son origine. » Chateaubriand, dont le livre est une thèse, s'est payé trop souvent de raisons qui n'en sont pas ; il est certain que le pieux Racine, en composant son *Iphigénie*, a peut-être plus d'une fois songé à Abraham ou à Jephté ; mais qu'on ne nous montre pas dans le dévouement d'Iphigénie une inspiration chrétienne ; la jeune fille grecque se dévouait aussi pour son pays ; elle n'avait pas la résignation touchante de l'héroïne française ; mais, après avoir tremblé et pleuré à la vue de la mort, elle y courait bientôt avec enthousiasme comme au martyre. Nous avons montré, dans notre *Notice sur Andromaque*, que la Grèce païenne avait connu l'humilité ; l'*Iphigénie* d'Euripide nous montre qu'elle connaissait le dévouement et le martyre ; il est vrai de dire qu'il y a dans les deux pièces de Racine comme un parfum de christianisme, mais il serait

1. Marmontel déclare, dans ses *Éléments de littérature* (II, 219), qu'il trouve l'Iphigénie grecque plus touchante que celle de Racine ; au XVIIe siècle, personne n'aurait jugé ainsi.
2. Page 71.
3. 2e partie, l. II, chap. VIII.

imprudent de prétendre établir autre chose. Cette résignation était bien d'ailleurs dans les mœurs surhumaines que Corneille et les auteurs de son temps avaient prêtées à leurs héros. Dans la *Psyché* de Molière, c'est Psyché qui encourage et console elle-même son père, au moment de marcher à la mort [1] :

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi,
Que de laisser régner les tendresses de père
    Jusques dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature,
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
    Laissez moins sur votre sagesse
    Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs,
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la faiblesse.....
Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux.
    Seigneur, il faut régler les nôtres ;
Et je ne puis vous dire en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
    Ces Dieux sont maîtres souverains
    Des présents qu'ils daignent nous faire :
    Ils ne les laissent dans nos mains
    Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire.
    Lorsqu'ils viennent les retirer,
    On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre;
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux,
Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,
Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

Cette morale est celle d'Epictète, comme celle de Jésus-Christ ; c'est celle de tout ce théâtre qui veut exciter l'émotion par l'admiration.

Enfin la dernière modification que Racine ait fait subir au plan d'Euripide porte sur le caractère d'Achille. Il a cru que sur notre scène Achille semblerait froid, s'il défendait Iphigénie sans l'aimer. Il est certain qu'au dix-septième siècle on n'eût pas supporté un Achille insensible, ou un Hippolyte sans amour.

L'idée de rendre Achille amoureux n'appartient pas d'ailleurs en propre à Racine; il l'avait empruntée à Rotrou, qui, en 1640, avait donné à la scène une *Iphigénie*. L'*Iphigénie* de Rotrou n'est pas au nombre de ses chefs-d'œuvre. Peut-être la tragédie de Racine nous fait-elle juger plus sévèrement celle de son prédécesseur ; mais il faut convenir qu'il y a de la sécheresse, et beaucoup, dans l'œuvre de Rotrou. Le poète a été embarrassé pour remplir cinq actes avec la fable d'Euripide, et, afin d'allonger le sujet, il a souvent donné à telle ou telle situation d'Euripide un développement exagéré et banal. Il a d'ailleurs suivi de beaucoup plus près que Racine l'auteur

1. II, 1.

grec, et ne s'en est guère écarté qu'aux premier et cinquième actes.

La première scène d'Euripide a formé le premier acte tout entier de Rotrou. Le poète français a tenté de compenser par le mouvement que se donnent les acteurs sur le théâtre l'insuffisance de la matière. Il nous a montré Agamemnon écrivant dans sa tente et déchirant sa lettre; mais il a oublié de nous dire quel était le personnage en scène et de nous intéresser à ses anxiétés ; Agamemnon donne à un de ses valets l'ordre d'aller chercher Amyntas, qui est le vieillard d'Euripide, et l'Arcas de Racine; Amyntas vient et attend près de la tente du roi. Oronte sort et voit Amyntas, il rentre, et avertit Agamemnon, qui sort à son tour de sa tente et vient trouver Amyntas, une lanterne sourde à la main; alors commence une imitation très exacte de la scène d'Euripide ; Amyntas parti, Agamemnon envoie Oronte pour révoquer l'ordre qu'il a donné, puis rappelle Oronte à son tour, et la toile tombe sur ce premier acte, qui nous a fait voir beaucoup d'entrées et de sorties, et grandement regretter la simplicité plus brève de l'exposition d'Euripide.

Le second acte nous montre la querelle entre Amyntas et Ménélas, suivie de celle entre Ménélas et Agamemnon ; les réflexions que prêtait Euripide au chœur sont mises par Rotrou dans la bouche d'Amyntas ; c'est un procédé que nous retrouverons constamment dans cette tragédie : la suivante Ardélie débitera les plus froides réflexions au quatrième acte entre les couplets de Clytemnestre, d'Iphigénie et d'Agamemnon. Le messager qui vient annoncer l'arrivée de Clytemnestre est accompagné d'Ulysse, qui figurait, nous l'avons dit, dans l'*Iphigénie* d'Eschyle et dans celle de Sophocle; ici, il ne fait que doubler Ménélas; car, dans Rotrou, loin d'être touché par les larmes de son frère, l'époux d'Hélène dit à part :

> Couvrons notre dessein ; il faut qu'il s'acomplisse,
> Puisque j'ai pour second l'éloquence d'Ulysse!
> Mais puisque nous voyons qu'il ne nous peut manquer,
> Feignons que la pitié nous le fait révoquer.

Ulysse s'indigne contre les lâches conseils que donne hypocritement Ménélas, et ce second acte se termine, comme le premier acte de Racine, par la soumission douloureuse d'Agamemnon. On le voit, nous n'avançons guère.

C'est au troisième acte seulement qu'apparaissent Clytemnestre et Iphigénie : Rotrou, pas plus que Racine, n'a osé nous les montrer sur leur char, ainsi que l'avait fait Euripide, et voici comme il nous les présente :

CLYTEMNESTRE.

> Enfin ce mal se passe, et l'air de ce rivage
> A remis la couleur dessus votre visage;
> Le mouvement du char vous l'avait excité.

IPHIGÉNIE.

> Je ne sais de quel mal ce cœur est agité:
> Plaise au Ciel qu'il soit vain ! mais il ne me figure
> Rien ni de trop plaisant ni de trop bon augure,

Et si je l'ose dire, un secret mouvement
Me fait de cet hymen craindre l'événement.

CLYTEMNESTRE.

D'abord le changement fait un peu de contrainte,
Et le joug le plus doux se reçoit avec crainte.
Une fille rougit au seul nom d'un époux,
Et ne peut toutefois ouïr rien de plus doux.....
Mais l'hymen est un dieu familier et charmant
Avec qui la pudeur s'accoutume aisément ;
La fille s'enhardit aussitôt qu'elle est femme,
Et, de glace qu'elle est, elle vient tout de flamme.

IPHIGÉNIE.

Je ne puis espérer de trouver rien de doux
Dans la nécessité de m'éloigner de vous.

CLYTEMNESTRE.

Pourvu que votre ardeur à la sienne réponde,
Achille, étant à vous, vous sera tout le monde.
Au reste, au jugement de quiconque a des yeux,
Vous ne pouviez prétendre un choix plus glorieux;
Il passe en bonne mine, en courage, en noblesse,
Les plus considérés des princes de la Grèce,
Et sa gloire immortelle, aussi bien que son sang,
Dans le siége des Dieux un jour lui doit un rang.

L'acte se continue, en suivant de très près Euripide. Nous assistons à l'entrevue d'Agamemnon et d'Iphigénie; nous entendons Agamemnon défendre à Clytemnestre de paraître à l'autel, nous sommes témoins de l'entrevue de Clytemnestre et d'Achille; Amyntas vient révéler le terrible secret; Clytemnestre tombe aux pieds d'Achille, qui lui promet de défendre sa fille, si Agamemnon ne se laisse pas vaincre par leurs larmes. C'est bien là le canevas d'Euripide; mais nous devons cependant signaler quelques changements introduits par Rotrou. Son Iphigénie n'est plus la folle et gracieuse jeune fille d'Euripide; c'est une princesse de tragédie, et elle a déjà la dignité parfois légèrement compassée de celle de Racine. Pour renvoyer Clytemnestre à Argos, l'Agamemnon grec lui dit d'aller prendre soin de ses autres filles; l'Agamemnon de Rotrou y met plus de formes : il rappelle à sa femme qu'elle est régente, et l'invite à aller surveiller à Argos les menées d'un certain Argisse, qui pourrait bien susciter des séditions pour s'emparer du trône :

Retournez donc, Madame, et, princesse absolue,
Portez-y le respect qu'impose votre vue.

Achille, en présence de Clytemnestre, tire à bout portant la louange, et jamais belle-mère n'entendit tant vanter ses attraits par son gendre. Rotrou enfin a beaucoup atténué la dureté sauvage de l'Achille grec.

L'acte IV de la tragédie de Rotrou s'ouvre par une scène entre Iphigénie et sa confidente, dont Racine s'est peut-être souvenu dans la première scène de son cinquième acte. Survient Agamemnon ; Iphi-

génie l'accueille par une série de vers ironiques, que Racine a eu l'art d'abréger et de placer dans la bouche de Clytemnestre, à laquelle ils conviennent beaucoup mieux. Dans la grande scène entre Agamemnon, Clytemnestre et Iphigénie, Rotrou a suivi la marche d'Euripide. Restée seule avec sa fille, Clytemnestre s'écrie plaintivement :

Hélas! je me souviens, sacrilège et profane,
De vous avoir vouée aux autels de Diane.
La mort qu'on vous prépare et la peine où je suis
De ce vœu négligé sont les funestes fruits.

Achille paraît; mais tandis que le héros grec est enthousiasmé par le mâle courage d'Iphigénie, l'Achille de Rotrou s'enflamme à la seule vue de la vierge :

Achille, *laissant tomber son épée.*
Jamais le dieu de Thrace, au sortir des combats,
Quand aux pieds de Vénus il mit les armes bas,
A-t-il vu si soudain engager sa franchise
Qu'à ce divin objet la mienne se voit prise?
Le foudre est-il si prompt que ces astres vainqueurs
Ont la gloire de l'être à foudroyer les cœurs?
J'oppose à leur pouvoir un effort inutile :
Beaux yeux, contre vos coups je ne suis plus Achille,
Et celui qu'on a vu franchir tant de hasards
Est aujourd'hui vaincu d'un seul de vos regards.

Le cinquième acte de l'*Iphigénie* de Rotrou est tiré tout entier du récit d'Euripide. Nous sommes dans le bois sacré; Calchas, le poil hérissé, s'emporte contre Ménélas, qui, ému enfin du deuil de son frère, renonce à prendre une épouse dont il faut si cher acheter le retour; Calchas ose reprocher à Agamemnon sa faiblesse. C'est alors que s'avance la jeune martyre, enfiévrée de la joie du sacrifice; elle repousse sa mère qui veut la défendre en l'entourant de ses bras, elle prie Agamemnon de la laisser mourir sans lui voiler les yeux : la fille du Roi des Rois ne craint pas la vue de la mort. Le hérault sonne de la trompette ; Calchas va frapper la victime. Achille désarmé s'élance, et veut disputer la jeune fille à la mort; mais Iphigénie refuse, dans un dialogue que rappelle la scène II de l'acte V de Racine. Après de longs débats où Ulysse et Agamemnon interviennent, après une scène qui, malgré l'agitation des personnages, est des plus languissantes, Achille cède enfin, en laissant entendre qu'il ne survivra point à Iphigénie. Calchas, à genoux près de la vierge, prononce cette belle et poétique prière :

Chaste fille du Dieu qui lance le tonnerre,
Frais soleil de la nuit, autre âme de la terre,
Diane enfin, reçois l'offrande que tu veux,
Et pour prix de son sang fais succéder nos vœux :
A l'art de nos nochers rends l'onde favorable,
Donne à notre voyage un succès mémorable,
Et fais-nous, triomphants, marcher sur le débris
Des orgueilleuses tours d'Hector et de Pâris.

Au moment où il va frapper, un coup de tonnerre retentit. Iphigénie est enlevée au ciel, et, tandis que tous les acteurs demeurent stupéfaits, Diane apparaît dans un nuage, annonce qu'elle a choisi Iphigénie pour prêtresse de son temple de Tauride, et, dans un couplet assez obscur, prédit l'amour d'Achille pour Polyxène et sa mort. Achille et Clytemnestre se consolent d'avoir perdu Iphigénie; Agamemnon annonce la prise de Troie, et termine la tragédie par ce souhait :

> Puis, revenons aux bords de Mycène et d'Argos
> Après un long travail goûter un long repos.

Ces deux vers font frémir le spectateur, instruit du sort tragique qui attend Agamemnon à son retour dans Argos. Racine aimait assez ces prédictions démenties par l'événement : car il en a placé plusieurs dans son théâtre, notamment dans *Iphigénie* et dans *Athalie*.

L'acte V de Rotrou, malgré l'agitation que se donnent les personnages sur la scène et l'intérêt de la situation, est froid et languissant; il est de plus extrêmement confus. Néanmoins on eut l'idée de donnner un dénouement semblable, à l'*Iphigénie* de Racine. « En 1769 [1], avant la représentation d'*Iphigénie*, un acteur s'avança, et prononça ce petit discours : « Messieurs, nous allons vous présenter le dénouement d'*Iphigénie* en action. Nous souhaitons que ce soit varier vos plaisirs. Cet essai ne peut être regardé comme téméraire, puisqu'on a employé et conservé avec le respect le plus scrupuleux les mêmes vers de M. Racine, et que l'unique changement consiste à mettre en spectacle et sous les yeux ce qui était en récit. » Ce changement ne réussit point. On aurait dû sentir, avant de le tenter, que cette action était trop confuse, pour l'exposer aux yeux des spectateurs : que cinq ou six acteurs se trouvent dans une situation trop vive, pour que leurs mouvements différents, qui doivent se choquer rapidement, puissent se développer naturellement sur la scène. Dans un moment pareil, on ne peut entendre que des cris confus; et Racine connaissait trop bien son art, pour ne pas écarter du théâtre une action qu'il lui était plus facile d'embellir dans un récit. » Voltaire, dans une lettre adressée à M. de Chabanon, le 7 août 1769 [2], jugea sévèrement cette tentative bizarre. « Il me paraît qu'on a rendu justice à l'arlequinade substituée à la dernière scène de l'inimitable tragédie d'*Iphigénie*. Il y avait beaucoup de témérité de mettre le récit d'Ulysse en action. Je ne sais pas quel est le profane qui a osé toucher ainsi aux choses saintes. — Comment ne s'est-on pas aperçu que le spectacle d'Eriphile se sacrifiant elle-même ne pouvait faire aucun effet, par la raison qu'Eriphile, n'étant qu'un personnage épisodique et un

1. Abbé de La Porte, *Anecd. dram.* I, 458-459.
2. Ed. Beuchot, LXV, 538.

peu odieux, ne pouvait intéresser ? Il ne faut jamais tuer sur le théâtre que des gens que l'on aime passionnément. » Mais revenons à notre sujet.

L'enfantement d'un chef-d'œuvre était lent au dix-septième siècle; on ne demandait point au talent de l'originalité ; ce que l'on prisait plus que tout, c'était la savante harmonie de l'œuvre; et, quand une pièce était si adroitement construite que les critiques les plus difficiles ne pouvaient relever que de légers défauts à l'édifice, nul ne s'inquiétait de demander compte à l'architecte des emprunts qu'il pouvait avoir faits à ses devanciers. *Phèdre* en sera un illustre exemple. Nul ne songea au dix-septième siècle à reprocher à Racine d'avoir traduit Euripide, et imité Rotrou [1]; nul ne songea à rapprocher quelques passages de l'*Iphigénie* de Racine de certaines scènes de *Psyché* ou d'*Andromède*. Tout le monde, à part quelques écrivains dramatiques, qui avaient leurs raisons pour cela, fut d'accord pour vanter le chef-d'œuvre nouveau, et bien des gens pensèrent ce qu'en 1764 Voltaire devait écrire *A un académicien* [2] : « Si quelque pièce entière approche de cette perfection à laquelle il est à peine permis à l'homme de prétendre, c'est peut-être... la tragédie d'*Athalie*, c'est celle d'*Iphigénie*. J'ai toujours pensé que ce sont là les deux chefs-d'œuvre de la France. » Bien des gens auraient été de l'avis de l'*Ingénu* de Voltaire : « Quand il lut l'*Iphigénie* moderne, *Phèdre*, *Andromaque*, *Athalie*, il fut en extase, il soupira, il versa des larmes, il les sut par cœur sans avoir envie de les apprendre [3]. » Chauffepié nous dit d'ailleurs de la tragédie de Racine, dans son *Supplément au Dictionnaire historique* de Bayle, que « jamais pièce, dans sa naissance, ne resta plus longtemps sur le théâtre, et ne fit couler tant de pleurs ».

Les critiques mêmes dirigées par quelques beaux esprits jaloux contre la pièce de Racine en attestent et en constatent le succès. En 1675, trois mois après l'apparition de l'*Iphigénie*, Pierre de Villiers, de la Compagnie de Jésus, publia un dialogue intitulé *Entretien sur les tragédies de ce temps*, dont nous avons déjà cité un passage. L'*Iphigénie* de Racine est l'occasion de ce dialogue, et Timante, qui est chargé de nous exprimer les sentiments de l'au-

1. Voici les divers auteurs qui ont travaillé sur le sujet d'*Iphigénie* entre Euripide et Racine ; nous ne donnons ici que les principaux : Erasme, en 1524, donna une traduction latine de l'*Iphigénie* d'Euripide; en 1549, parut à Paris l'*Iphigénie d'Euripide, poète tragique, tournée du grec en français par l'auteur de l'Art poétique*; cet auteur de l'*Art poétique* était Thomas Sibilet ; peu de temps après, le Vénitien Luigi Dolce faisait représenter son *Iphigénie*, et l'Écossais Buchanan donnait sa tragédie latine de *Jephté*, qui n'est qu'une transposition de l'*Iphigénie* d'Euripide. Enfin parut, en 1640, l'*Iphigénie* de Rotrou. L'abbé de La Porte signale une *Iphigénie* d'un certain Gaumin, qui parut en 1642, et qui ne fut pas imprimée.

2. Ed. Beuchot, XLI, p. 531-532.

3. *Id.*, XXXII, p. 433.

teur, dit de la pièce nouvelle : « Tout le monde a été pour cette tragédie, et il n'y a que deux ou trois coquettes de profession qui n'ont pas été contentes ; c'est sans doute parce que l'amour n'y règne pas comme dans le *Bajazet* ou la *Bérénice* [1]. » De Villiers se place, pour juger l'*Iphigénie*, à un point de vue tout moral ; il voudrait supprimer l'amour de la tragédie, et il n'est pas étonnant qu'en un siècle où la dévotion de tant de personnes de la cour s'éleva contre le théâtre, un ecclésiastique ait réclamé au nom de la morale. De Villiers d'ailleurs respecte Racine ; il se contente de remarquer que « les endroits qui ont le plus touché ne sont pas ceux où Achille, Iphigénie et Eriphile parlent de leur passion [2]. » Il n'ose même pas blâmer ouvertement Racine d'avoir rendu Achille amoureux, et créé le personnage d'Eriphile. Vers la fin de son dialogue, il semble appeler le poète à composer des tragédies sacrées. Chose bizarre, le jésuite, qui condamnait le théâtre à propos d'une tragédie qu'il ne condamnait pas tout à fait, s'est trouvé porter sur *Iphigénie* le même jugement qu'un comédien. Lorsque l'austère Riccoboni dédia en 1743 sa *Réformation du théâtre* à l'impératrice Élisabeth de Russie, *Iphigénie* trouva grâce devant ce pieux ennemi de l'amour : « La tragédie d'*Iphigénie* [3] me paraît très convenable au nouveau théâtre. On pourrait dire que c'est une tragédie sans amour ; puisque celui d'Achille (qui a tous les caractères de l'amour conjugal) est plutôt un devoir qu'une faiblesse, et que c'est moins son amour que sa passion pour la gloire qui donne lieu aux transports qu'il fait éclater. — Il est vrai que l'amour insensé d'Eriphile pourrait paraître illégitime ; mais, outre que c'est un amour caché et nullement de mauvais exemple, on verra qu'il est si malheureux, qu'il peut même servir d'instruction..... Il me paraît donc que la tragédie d'*Iphigénie* peut rester telle qu'elle est ; sauf à examiner pourtant avec attention s'il n'y a rien, dans les expressions, qui puisse blesser la pureté des mœurs. »

Malgré l'éclatant succès d'*Iphigénie*, un écrivain sans talent, bien qu'il fût depuis treize ans déjà de l'Académie française, Michel Le Clerc, qui depuis trente années avait pris le sage parti de quitter le théâtre pour le barreau, osa, digne précurseur de Pradon, entrer en rivalité avec Racine, et donner une *Iphigénie* quelques mois après la sienne. « Cette pièce, dit l'abbé de la Porte [4], n'eut que cinq représentations ; la première est du 24 mai, et la dernière du 9 juin, parce que le théâtre dans ce temps-là n'était ouvert que trois fois la semaine, savoir : le dimanche, le mardi et le vendredi. Le Clerc dit dans la *Préface* que l'ouvrage est entièrement à

1. Pages 4-5.
2. Page 8.
3. P. 129-130.
4. *Anecd. dram.*, II, 459.

lui, et n'en excepte que cent vers épars çà et là, qu'il reconnaît devoir à Coras [1]. » L'*Iphigénie* de Le Clerc et Coras doit beaucoup à celle de Rotrou, et un peu à celle de Racine. C'est une œuvre médiocre comme conception et comme style, tout à fait indigne d'entrer en comparaison avec la tragédie de notre poète. On connaît l'épigramme marotique dont Racine mordit le couple audacieux :

Entre Le Clerc et son ami Coras,
Tous deux auteurs rimants de compagnie,
N'a pas longtemps sourdirent grands débats
Sur le propos de leur Iphigénie.
Coras lui dit : « La pièce est de mon cru ; »
Le Clerc répond : « Elle est mienne et non vôtre. »
Mais aussitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

La vérité est que, dans sa *Préface*, Le Clerc dit ne devoir à Coras qu'une centaine de vers. Nous avons, en lisant cette œuvre médiocre, remarqué deux ou trois scènes qui tranchaient sur les autres par leur facture plus vive et assez élégante; peut-être pourrait-on attribuer à Coras l'exposition, qui est assez bonne, malgré l'interrogation banale qui l'ouvre,

Quoi, Seigneur? voulez-vous sans cesse soupirer?

la première scène du quatrième acte, et les imprécations de Clytemnestre. La conduite de la pièce est à peu près la même que dans Euripide. Le premier acte est rempli par les hésitations douloureuses d'Agamemnon, auquel Ménélas vient reprocher des lenteurs qui indignent Calchas; à votre place, dit-il,

On m'aurait déjà vu lui livrer Hermione;

Il lui fait craindre de perdre son titre de général en chef :

On met en votre place Ajax et Diomède

puis il s'interrompt, pour dire avec étonnement à son frère :

Quoi? vous pleurez?

Agamemnon se décide à livrer sa fille; puis, son frère parti, il change d'avis :

Pour la dernière fois tu triomphes, Nature.
Que les Dieux indignés accablent un parjure !
Lorsqu'ils m'osent prescrire un coup qui fait horreur,
Il vaut mieux mériter que servir leur fureur.

1. Ce Coras est l'auteur du poème de *Jonas*, dont Boileau a dit dans la *Satire IX* (v. 91):

Le Jonas inconnu sèche dans la poussière,

et dans le *Lutrin* (V, 143):

L'un prend le seul Jonas qu'on ait vu relié.

Le Clerc s'applaudit beaucoup dans sa *Préface* d'avoir ainsi changé le caractère du roi : « Agamemnon se résout ici à mourir plutôt et à perdre le commandement de l'armée qu'à livrer sa fille, et je rends Ulysse, conformément à son caractère et à ce que Dictys de Crète nous en a laissé dans son *Histoire de la guerre de Troie*, l'auteur du piége qui est tendu à cette princesse infortunée. En cela je quitte Euripide..... mais je n'ai pas sujet de m'en repentir, puisque c'est de cet incident que naissent ensuite naturellement toutes les surprises de la mère et de la fille, du père et de l'amant, qui se trouvent également trompés. »

Le second acte nous montre Ménélas revenant avec la lettre qu'il a prise à Oronte, et la discussion du premier acte recommence entre les deux frères, mais avec plus de violence. Ménélas, resté seul, se plaint d'avoir un frère *ingrat* qui ne veut pas lui sacrifier sa fille. Ulysse, qui entre, est de son avis ; mais, lui dit-il, à l'aide d'une fausse lettre, en imitant la main d'Agamemnon,

> J'ai conduit en Aulide et la fille et la mère.

Enchanté de ce bon tour, il se permet cette pointe:

> Elles vont le surprendre et vont être surprises ;

et Ménélas s'écrie avec reconnaissance :

> Que vous conduisez bien toutes vos entreprises

Ce qu'Ulysse craint encore, c'est Achille, que nous savons, dès l'exposition, épris d'Iphigénie et justement voici qu'Achille entre, plein de joie : Calchas vient de lui dire que seule l'arrivée d'Iphigénie pourrait délier les vents déchaînés, et le bruit court qu'Iphigénie est au camp. Ulysse confirme cette nouvelle; alors Achille :

> Ah ! je brûle déjà du désir de la voir.....
> Cette jeune princesse a des charmes si doux !

Nous sommes loin du style de Racine. Ulysse rappelle au jeune homme qu'Iphigénie est consacrée à Diane :

> Et l'aveugle tyran des hommes et des Dieux
> Ne peut rien sur son cœur, pouvant tout par ses yeux. —
> Que sa conquête, Ulysse, honorerait Achille !

s'écrie le bouillant Achille. Et la toile tombe.

Le troisième acte, dans une scène empruntée à Rotrou, nous montre la joie de Clytemnestre et l'inquiétude secrète d'Iphigénie. Agamemnon arrive, qui est tout étonné de voir sa femme, puis sa fille, et il pousse un cri d'étonnement, parodiant le mot de César :

> Et toi, ma fille, aussi ?

Le dialogue s'entame entre la fille et le père sur le plan d'Eu-

ripide ; il renferme quelques vers heureux, presque tous empruntés à Rotrou. Resté seul avec Clytemnestre, Agamemnon lui demande pourquoi elle est venue; la reine montre la lettre.

Agamemnon, *à part.*
L'écriture en est fausse, et le seing contrefait.
Dissimulons pourtant.

Ces trois hémistiches, dans l'édition princeps, sont mis en italiques, comme très importants. Ils n'amènent cependant rien du tout. Clytemnestre s'entend renvoyer par son époux, pour raison politique, à Argos :

Un tas de mécontents peut pendant votre absence
Y semer le venin qu'inspire la vengeance.....
Qui laisse un trône vide inspire à l'usurper.
Prévenez des mutins l'ambitieuse audace;
De peur qu'on s'en saisisse, allez remplir ma place.

Cela est encore imité de Rotrou. Seulement, chose nouvelle, détail assez heureux, la sortie d'Agamemnon marque plus de tristesse que de colère :

Demeurez donc, Madame, et désobéissez :
Mais destinez ailleurs ces pleurs que vous versez.
Jaloux de ma douleur moins que de votre joie,
Je voulais au chagrin demeurer seul en proie;
Mais pour notre malheur vous ne le voulez pas.
Je vous laisse, Madame, et je vais voir Calchas.

Clytemnestre manifeste son étonnement à sa confidente, qui l'interrompt :

Madame, Achille vient.

Clytemnestre répond avec dignité :

Allons le recevoir.

Achille adresse à la reine les compliments les plus délicats ; elle lui répond avec modestie :

De grâce, bannissons tous ces termes flatteurs.

Le quiproquo ne dure pas longtemps, et Oronte, le confident d'Agamemnon, ne tarde point à révéler le secret fatal. Achille s'indigne contre Ulysse :

Tyran de mon repos, sacrilége imposteur,
Mes mains, mes propres mains t'arracheront le cœur:

et, relevant Clytemnestre, il lui promet de sauver sa fille :

Je suis partout Achille[1], et je n'attendrai pas
Que je sois devant Troie à signaler mon bras.

1. Ces mots sont en italique dans l'édition princeps

Cependant, avant d'en venir à ces extrémités, Clytemnestre ira supplier Agamemnon, et elle répond à Achille, qui demande à voir Iphigénie :

> Allez, Achille, allez ; mais ne l'alarmez pas,
> Elle ignore l'arrêt qu'a prononcé Calchas. —
> Espère, Clytemnestre, et cesse de te plaindre ;
> Achille aime ta fille ; elle ne doit rien craindre ;
> Il saura triompher des rigueurs de son sort :
> Amour de tous les Dieux est le Dieu le plus fort.

Le quatrième acte est le meilleur, ou plutôt le moins mauvais. Iphigénie l'ouvre, en faisant à sa suivante l'aveu de son amour pour Achille. Clytemnestre entre en pleurs, et laisse tomber ces mots :

> Diane est implacable.

La douce Iphigénie répond :

> Que ne la puis-je, hélas ! apaiser de mon sang !

Clytemnestre lui révèle l'oracle terrible ; après un frisson, la jeune fille dit avec calme :

> Diane veut ma mort : m'y voilà résolue.

Agamemnon paraît, et, l'apercevant, Clytemnestre s'écrie :

> Je le vois, ce cruel, éclatez, mes douleurs !

La grande scène commence alors, mais plus brève, plus serrée, que dans les autres tragédies dont nous avons parlé. Le dialogue est plus rapide, et les répliques se croisent plus fréquentes. Après la sortie d'Agamemnon, Clytemnestre continue ses imprécations, et sort elle-même en fureur. Achille, qui la remplace, entre désespéré :

> L'armée à haute voix demande Iphigénie !.....

Il prétend tout massacrer dans sa fureur ; mais Iphigénie a soif du martyre, et ne veut point être sauvée : aux reproches d'Achille, elle laisse échapper l'aveu de son amour, et l'acte se termine sur ces mots d'Achille :

> Allons malgré les Dieux l'arracher à la mort.

Au cinquième acte a lieu l'explication entre Agamemnon et Achille ; Agamemnon est doux et humble ; il gémit ; il murmure :

> Les Dieux me l'ont donnée, ils peuvent la reprendre.

C'est en pleurant qu'il se soumet au destin. Rien n'explique donc la soudaine apostrophe d'Achille :

> Ingrat, si je suivais ce que veut ma colère.....
> Mais j'aime Iphigénie, et vous êtes son père,

si ce n'est le désir d'imiter Racine. Agamemnon avoue en pleurant à Achille qu'Ulysse est en train de conduire sa fille à la mort ; le jeune héros s'éloigne plein de fureur. Tandis que Clytemnestre et Agamemnon accusent mutuellement de leurs maux leur manque de respect envers Diane, Oronte arrive, qui leur raconte qu'Iphigénie a disparu :

> O l'étrange aventure !
> O coup, dont la surprise étonne la nature !
> Le ciel vous la ravit, vous la perdez, Seigneur.

Mais Ulysse vient à son tour annoncer que c'est Diane qui a enlevé la jeune fille. Telle est cette tragédie de troisième ordre, que la cabale a osé mettre en face de l'*Iphigénie* de Racine ; des caractères mal tracés, des événements mal liés, un style souvent pénible et bizarre, voilà ce que présente cette pièce, dont les rares beautés sont empruntées à Rotrou et à Racine lui-même, et qui pourtant est un chef-d'œuvre, si on la compare à la *Phèdre* que Pradon osera opposer à la divine *Phèdre* de Racine.

Deux jours après cette médiocre tragédie, dont Coras accepta seul d'abord la paternité, parut un petit écrit anonyme intitulé *Remarques sur l'Iphigénie de M. Coras.* Ces *Remarques* répondaient aux *Remarques sur l'Iphigénie de M. Racine,* qui avaient paru sans nom d'auteur. La même main a évidemment écrit ces deux petits ouvrages, et l'auteur est un ami de Coras. La nouvelle tragédie s'accorde dans son ensemble et dans ses parties avec les vues de l'auteur des *Remarques sur l'Iphigénie de M. Racine ;* aussi l'auteur des *Remarques sur l'Iphigénie de M. Coras* dit-il de la seconde tragédie : « Le sujet en a été digéré d'une manière plus simple ; il est chargé de moins d'incidents, et les mêmes sentiments n'y sont point rebattus ni déguisés sous des expressions différentes. » On blâmait également dans la pièce de Racine le personnage d'Ériphile, l'amour d'Achille, le courage avec lequel Iphigénie se résigne à la mort, et le caractère d'Agamemnon, qu'on osait comparer à Félix dans la tragédie de *Polyeucte*, ce qui ne prouve pas la sûreté de jugement du critique.

Après l'année 1678, Pierre Perrault, le fougueux défenseur des modernes, l'ennemi acharné des anciens, que Racine avait, selon Brossette, visé dans sa Préface d'*Iphigénie*, entreprit d'écrire un dialogue intitulé *Critique des deux tragédies d'Iphigénie, d'Euripide et de M. Racine, et la comparaison de l'une avec l'autre.* Le manuscrit de cet ouvrage, qui est resté inachevé, a été consulté à la Bibliothèque nationale par M. P. Mesnard. Il s'agit encore de

la fameuse querelle des anciens et des modernes, et Perrault entreprend de prouver à Racine la supériorité des modernes sur les anciens, en établissant celle de son *Iphigénie* sur l'*Iphigénie* de son devancier : Perrault était, comme La Motte, un adversaire courtois. Pour prouver que Racine a exprimé avec une suprême élégance « ce qu'Euripide a dit dans un désordre de paroles diffuses, inutiles, mal choisies », et que « les tragédies de Sophocle et d'Euripide ne peuvent disputer de beauté et de bonté avec celles de MM. Corneille et Racine », Perrault annonce qu'il traduira en prose Euripide, et mettra également en prose la poésie de Racine, imaginant ainsi un procédé qui sera cher à Voltaire. Par malheur, le dialogue de Perrault est resté inachevé.

Depuis le dix-septième siècle, les éloges et les blâmes qui ont été décernés par les critiques à l'*Iphigénie* de Racine sont au fond toujours les mêmes, et la forme seule varie : nous ne nous arrêterons donc pas aux censures douces du P. Brumoy, aux censures aigres de Schlegel, aux censures ironiques de M. Taine, aux éloges enthousiastes de Voltaire. Nous rappellerons seulement la critique originale et piquante que Lesage, dans son *Histoire de Gil Blas de Santillane* (1715-1735), adressait moins à Racine qu'au sujet même de son drame : « Ces Messieurs, dit Fabrice, parlaient de l'*Iphigénie* d'Euripide. Le bachelier Melchior de Villegas, qui est un savant du premier ordre, demandait au Seigneur don Jacinte de Romarate ce qui l'intéressait dans cette tragédie. — Oui, dit don Jacinte, et je lui ai répondu que c'était le péril où se trouvait Iphigénie. — Et moi, dit le bachelier, je lui ai répliqué (ce que je suis prêt à démontrer) que ce n'est point ce péril qui fait le véritable intérêt de la pièce. — Qu'est-ce que c'est donc ? s'écria le vieux licencié Gabriel de Léon. — C'est le vent, repartit le bachelier. » Toute la compagnie fit un éclat de rire à cette repartie, que je ne crus pas sérieuse ; je m'imaginai que Melchior ne l'avait faite que pour égayer la conversation. Je ne connaissais pas ce savant ; c'était un homme qui n'entendait nullement raillerie. « Riez tant qu'il vous plaira, Messieurs, reprit-il froidement ; je vous soutiens que c'est le vent seul qui doit intéresser, frapper, émouvoir le spectateur. Représentez-vous, poursuivit-il, une nombreuse armée qui s'est rassemblée pour aller faire le siège de Troie. Concevez toute l'impatience qu'ont les chefs et les soldats d'exécuter leur entreprise, pour s'en retourner promptement dans la Grèce, où ils ont laissé ce qu'ils ont de plus cher, leurs Dieux domestiques, leurs femmes. Cependant un maudit vent contraire les retient en Aulide, semble les clouer au port, et s'il ne change point, ils ne pourront aller assiéger la ville de Priam. C'est donc le vent qui fait l'intérêt de cette tragédie. Je prends parti pour les Grecs, j'épouse leur dessein ; je ne souhaite que le départ de leur flotte, et je vois d'un œil indifférent Iphigénie dans le péril, puisque sa mort est un moyen d'obtenir des Dieux un vent favorable. »

Nous avons eu déjà dans ces *Notices* l'occasion de signaler combien le style de Racine se modifie selon le sujet qu'il traite, tout en conservant toujours son harmonie parfaite et son élégance suprême. Les ennemis eux-mêmes du poète étaient obligés de reconnaître sa supériorité dans l'art d'écrire. On lit dans les *Remarques sur l'Iphigénie de M. Racine*[1] : « Il n'y a rien de plus pur ni de plus proprement écrit.... J'en ai trouvé les vers admirables, et pleins d'expressions justes et riantes, et j'y ai remarqué des traits d'un prix infini, et des sentiments maniés avec une délicatesse qu'on ne peut assez louer. » Ces observations élogieuses pourraient s'adresser à toutes les tragédies de Racine. Mais sous le rapport du style *Iphigénie* se distingue en deux points des autres pièces que nous a données le poète : on y trouve plus de pompe, et les allusions mythologiques y sont plus nombreuses. C'était une grande préoccupation pour Racine d'habiller son drame à la mode de l'époque où se passait son action. Mais, malgré sa parfaite connaissance du génie grec, en mettant à la scène le Roi des Rois, le poète courtisan avait devant les yeux le Roi tout-puissant, le Roi Soleil, et il eût cru manquer de respect à Louis XIV, dans la personne d'Agamemnon, s'il n'avait pas fait dire majestueusement à son personnage :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.

De là le ton où la pièce est élevée, ton que Racine adopte dès le prélude, et qu'il ne quittera pas un seul instant. En outre, l'action se passe dans les temps fabuleux de la légende troyenne ; les héros appartiennent au cycle homérique ; leurs aventures ont été chantées par Homère et par les poètes des Νόστοι ; ils ont pour ancêtres les dieux et les héros ; Clytemnestre est fille de Léda, de la belle mortelle aimée de Jupiter ; elle a pour frères des dieux ; le sang d'un dieu coule dans ses veines ; voilà pourquoi elle est en droit de s'écrier, en parlant de sa fille :

> Calchas va dans son sang..... Barbares, arrêtez,
> C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre.

Elle évoque le souvenir des Atrides, et Agamemnon est leur fils. Toutes ces fictions, qui ne seraient autre part que des ornements empruntés, sont ici dans le sujet lui-même. Le nom de Mégère, l'invocation au Soleil, qui a reculé d'horreur devant le festin d'Atrée, Diane apparaissant au-dessus de l'autel, tout cela, qui, ailleurs, ne serait qu'une machine poétique, se trouve ici tout naturellement à sa place, et l'on ne songe point à s'étonner de l'allure épique du grand récit d'Ulysse. De sorte que l'*Iphigénie* de Racine présente une image fidèle de la cour de Louis XIV, en même temps qu'elle est comme un dernier écho de la poésie homérique. Cette pompe, ces tournures

1. P. 3 et 4.

particulières à l'épopée, voilà ce qui, au point de vue du style, distingue *Iphigénie* des autres tragédies de Racine.

L'*Iphigénie* de Racine ne tarda pas à être traduite en hollandais; la traduction publiée par J. Dullaart est de 1679; celle de Th. Arends eut six éditions de 1683 à 1832; une autre traduction, également en vers, parut à Amsterdam en 1800. En Allemagne, de 1756 à 1804, on trouve trois traductions de l'*Iphigénie* de Racine. L'*Iphigénie* de Schiller est une traduction d'Euripide. L'Angleterre eut une adaptation d'*Iphigénie*, comme elle avait eu une adaptation d'*Andromaque*. Quatre traductions ou imitations de notre *Iphigénie* parurent en Espagne de 1756 à 1819. Voltaire, dans la *Gazette littéraire de l'Europe* du 2 mai 1764, loue l'élégante fidélité de la traduction italienne en vers blancs publiée, en 1750, par Lorenzo Guazzesi; elle fut suivie des traductions de Bordoni (1799), et de Buttura, un Italien naturalisé Français [1]. Cette dernière traduction eut du succès, et l'on en tira plusieurs éditions. Malgré ces nombreuses traductions, l'*Iphigénie* de Racine nous semble représenter si parfaitement l'idéal de la tragédie française, que nous doutons qu'elle puisse être très bien comprise des étrangers.

Paris, septembre 1880.

1. Signalons aussi parmi les imitations du chef-d'œuvre de Racine l'opéra d'*Iphigénie en Aulide*, dont Rollet a écrit les paroles, et Gluck composé la musique en 1774.

IPHIGÉNIE [1].

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

1674[2].

---

1. Ce n'est que dans les éditions modernes que l'on a donné à cette tragédie le titre d'*Iphigénie en Aulide*. — Voir la note 1 du *Titre* de *Mithridate*.

2. On lit dans la *Gazette*, à la date du 24 août 1674, que « le 18 de ce mois... Leurs Majestés, avec lesquelles Monseigneur le Dauphin, et grand nombre de seigneurs et de dames, prirent..... dans l'Orangerie, le divertissement d'une pièce nouvelle de théâtre, intitulée *Iphigénie*, composée par le sieur Racine, laquelle fut admirablement bien représentée par la troupe royale, et très-applaudie de toute la cour. » C'est donc devant la cour que fut représentée pour la première fois, le samedi 18 août 1674, l'*Iphigénie* de Racine, qui ne devait paraître à l'Hôtel de Bourgogne qu'au mois de janvier de l'année suivante. Le cadre dans lequel se montra l'œuvre nouvelle était merveilleux; Félibien, dans sa relation des *Divertissements de Versailles, donnés par le Roy à toute sa cour, au retour de la conquête de la Franche-Comté, en l'année* 1674, nousdit que la scène « représentait une longue allée de verdure, où, de part et d'autre, il y avait des bassins de fontaines, et d'espace en espace des grottes d'un ouvrage rustique, mais travaillé très-délicatement. Sur leur entablement régnait une balustrade où étaient rangés des vases de porcelaine pleins de fleurs ; les bassins des fontaines étaient de marbre blanc, soutenus par des Tritons dorés, et dans ces bassins on en voyait d'autres plus élevés qui portaient de grandes statues d'or. Cette allée se terminait dans le fond du théâtre par des tentes qui avaient rapport à celles qui couvraient l'orchestre, et au delà paraissait une longue allée, qui était l'allée même de l'Orangerie, bordée des deux côtés de grands orangers et de grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de porcelaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre il y avait de grands candélabres et des guéridons d'or et d'azur qui portaient des girandoles de cristal, allumées de plusieurs bougies. Cette allée finissait par un portique de marbre; les pilastres qui en soutenaient la corniche étaient de lapis, et la porte paraissait toute d'orfèvrerie. » Ce décor féerique manquait autant de couleur locale que les costumes des interprètes de la tragédie.

PRÉFACE.

Il n'y a rien de plus célèbre dans les poëtes que le sacrifice d'Iphigénie. Mais ils ne s'accordent pas tous ensemble sur les plus importantes particularités de ce sacrifice. Les uns, comme Eschyle dans *Agamemnon*[1], Sophocle dans *Electra*[2], et après eux Lucrèce[3], Horace[4], et beaucoup d'autres, veulent qu'on ait en effet répandu le sang d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, et qu'elle soit morte en Aulide[5]. Il ne faut que lire Lucrèce, au commencement de son premier livre :

> Aulide quo pacto Triviaï virginis aram
> Iphianassaï turparunt sanguine fœde
> Ductores Danaum[6], etc.

Et Clytemnestre dit, dans Eschyle[7], qu'Agamemnon, son mari, qui vient d'expirer, rencontrera dans les enfers Iphigénie, sa fille, qu'il a autrefois immolée.

D'autres ont feint que Diane, ayant eu pitié de cette jeune princesse, l'avait enlevée et portée dans la Tauride, au moment qu'on l'allait sacrifier, et que la déesse avait fait trouver en sa place ou une biche, ou une autre victime de cette nature[8]. Euripide a suivi cette fable, et Ovide l'a mise au nombre des Métamorphoses[9].

1. V. 179-241.
2. V. 530-532 ; du vers 566 au vers 574, Électre raconte toute la légende.
3. I, 85-87.
4. *Sat.*, II, III, 199-200 :

> Tu quum pro vitula statuis dulcem Aulide natam
> Ante aras spargisque mola caput, improbe, salsa...

5. Ménage nous apprend que jadis on mettait *en* devant tous les noms de villes commençant par une voyelle, et devant quelques autres : *en Arles*, *en Avignon*, *en Jérusalem* (*Observations sur la langue française*. Ed. de 1672, p. 212). Mais ce qui prouve que Racine a pris pour une contrée le petit port de Béotie situé en face de l'île d'Eubée, c'est qu'il dit l'*Aulide* (voir les vers 6, 134, 413, 414).
6. Iphianasse est aussi le nom qu'Homère donne à Iphigénie (*Iliade*, IX, v. 145).
7. *Agamemnon*, v. 1527-1531.
8. D'autres traditions parlent d'un ours, d'autres d'une vieille femme, d'autres enfin d'un taureau.
9. *Métamorphoses*, XII, 32-34.

> Victa dea est, nubemque oculis objecit, et inter
> Officium turbamque sacri, vocesque precantûm,
> Supposita fertur mutasse Mycenida cerva.

Il y a une troisième opinion, qui n'est pas moins ancienne que les deux autres, sur Iphigénie. Plusieurs auteurs, et entre autres Stésichorus[1], l'un des plus fameux et des plus anciens poètes lyriques, ont écrit qu'il était bien vrai qu'une princesse de ce nom avait été sacrifiée, mais que cette Iphigénie était une fille qu'Hélène avait eue de Thésée. Hélène, disent ces auteurs, ne l'avait osé avouer pour sa fille, parce qu'elle n'osait déclarer à Ménélas qu'elle eût été mariée en secret avec Thésée. Pausanias[2] rapporte et le témoignage et les noms des poètes qui ont été de ce sentiment. Et il ajoute que c'était la créance[3] commune de tout le pays d'Argos.

Homère enfin, le père des poètes, a si peu prétendu qu'Iphigénie, fille d'Agamemnon, eût été ou sacrifiée en Aulide, ou transportée dans la Scythie, que, dans le neuvième livre de l'*Iliade*[4], c'est-à-dire près de dix ans depuis l'arrivée des Grecs devant Troie, Agamemnon fait offrir en mariage à Achille sa fille Iphigénie, qu'il a, dit-il, laissée à Mycène, dans sa maison.

J'ai rapporté tous ces avis si différents, et surtout le passage de Pausanias, parce que c'est à cet auteur que je dois l'heu-

1. Ce poète, du nom de Tisias, fut appelé Stésichore, c'est-à-dire régulateur déu chœur, parce qu'il inventa la poésie chorique, la strophe, l'antistrophe et l'rpode, que les anciens nommaient les trois ehoses de Stésichore. Il naquit ves 632, et mo urut vers 552 avant J.-C.

2. *Corinth.*, p. 125. (*Note de Racine.*) Voici le texte de Pausanias : «... Σὺν Πειρίθῳ Θησέως ἀπελθόντος ἐς Θεσπρωτοὺς Ἄφιδνά τε ἀπὸ Διοσκούρων ἑάλω καὶ ἤγετο ἐς Λακεδαίμονα Ἑλένη. Ἔχειν μὲν γὰρ αὐτὴν λέγουσι ἐν γαστρί, τεκοῦσαν δὲ ἐν Ἄργει καὶ τῆς Εἰλειθυίας ἱδρυσαμένην τὸ ἱερὸν, τὴν μὲν παῖδα ἣν ἔτεκε Κλυταιμνήστρᾳ δοῦναι, συνοικεῖν γὰρ ἤδη Κλυταιμνήστραν Ἀγαμέμνονι, αὐτὴν δὲ ὕστερον τούτων Μενελάῳ γήμασθαι. Καὶ ἐπὶ τῷδε Εὐφορίων Χαλκιδεὺς καὶ Πλευρώνιος Ἀλέξανδρος ἔπη ποιήσαντες, πρότερον δὲ ἔτι Στησίχορος ὁ Ἱμεραῖος, κατὰ ταὐτά φασὶν Ἀργείοις Θησέως εἶναι θυγατέρα Ἰφιγένειαν.» Remarquons que ce texte de Pausanias ne parle que d'une Iphigénie, et que cette Iphigénie serait fille d'Hélène et de Thésée ; Agamemnon et Clytemnestre ne seraient que ses parents adoptifs. Pausanias ne nous dit pas quel fut le sort de cette Iphigénie dont il parle, et rien n'empèche de croire qu'il s'agit de l'Iphigénie classique, dont l'histoire est connue de tous! Pausanias aurait voulu simplement rectifier la légende sur un point. Il nous semble donc que ce texte n'établit nullement qu'il y eut une seconde Iphigénie.

3. On lit dans le dictionnaire de M. Littré : « Comme *croyance* et *créance* ne sont que la double prononciation d'un même mot, ils doivent nécessairement se rapprocher singulièrement dans la signification. Toutefois l'usage a profité de ces deux prononciations pour introduire les nuances suivantes : au sens de croire une chose quelconque ou une religion, *croyance* est présentement plus en usage que *créance*; mais au sens de confiance, *créance* est employé de préférence à *croyance*. »

4. *Iliade*, IX, 144-147 :

Τρεῖς δέ μοί εἰσι θύγατρες ἐνὶ μεγάρῳ εὐπήκτῳ,
Χρυσόθεμις καὶ Λαοδίκη καὶ Ἰφιάνασσα·
Τάων ἥν κ' ἐθέλῃσι, φίλην ἀνάεδνον ἀγέσθω
Πρὸς οἶκον Πηλῆος.

reux personnage d'Ériphile, sans lequel je n'aurais jamais osé entreprendre cette tragédie [1]. Quelle apparence que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose, qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ?

Je puis dire donc que j'ai été très-heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion [2]. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire [3].

1. Les scrupules de Racine étaient grands, et nous verrons dans la *Préface de Phèdre* quelles précautions le poète prendra pour bien établir qu'il n'a pas inventé le personnage d'Aricie ; nous l'avons vu dans les *Préfaces de Britannicus* prouver historiquement que sa Junie n'était pas née de son imagination. Le dix-septième siecle d'ailleurs n'était pas à cet égard moins scrupuleux que Racine. Le grand poète italien Manzoni (1784-1873) a écrit à propos de cette phrase, dans sa *Lettre sur l'unité de temps et de lieu dans la Tragédie* : « Eh quoi! ce personnage dont Racine avait un si grand besoin, n'aurait-il donc pu l'inventer, ou quelque chose d'équivalent ? Ce genre d'invention, libéralement départi par la nature à deux ou trois cents auteurs tragiques, Racine ne l'aurait pas eu ? Voyez si ces auteurs sont jamais embarrassés à dénouer leurs pièces lorsqu'il ne s'agit pour cela que d'inventer un personnage ou un prodige ? Non, non, Racine, doué d'un sentiment exquis de la vérité et des convenances, savait que, dans les sujets historiques, un fait qui n'a pas existé et que l'on voudrait donner comme cause ou comme résultat d'autres faits réels connus, n'a pas non plus de vérité poétique. Dans les sujets fabuleux mêmes, il sentait que ce qui a fait partie d'une tradition, ce qui a été cru par tout un peuple, a toujours un genre et un degré d'importance que ne peut obtenir la fiction isolée et arbitraire de l'homme qui se renferme dans son cabinet pour y forger des bouts d'histoire, selon son besoin et son goût. »

2. Racine rappelle ici les préceptes d'Aristote, *Poétique*, chap. XIII : « Πρῶτον μὲν δῆλον ὅτι οὔτε τοὺς ἐπιεικεῖς ἄνδρας δεῖ μεταβάλλοντας φαίνεσθαι ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν (οὐ γὰρ φοβερὸν οὐδὲ ἐλεεινὸν τοῦτο ἀλλὰ μιαρόν ἐστιν)..... οὐδ' αὖ τὸν σφόδρα πονηρὸν ἐξ εὐτυχίας εἰς δυστυχίαν μεταπίπτειν. Τὸ μὲν γὰρ φιλάνθρωπον ἔχοι ἂν ἡ τοιαύτη σύστασις, ἀλλ' οὔτε ἔλεον οὔτε φόβον..... Ὁ μεταξὺ ἄρα τούτων λοιπός. Ἔστι δὲ τοιοῦτος ὁ μήτε ἀρετῇ διαφέρων καὶ δικαιοσύνῃ, μήτε διὰ κακίαν καὶ μοχθηρίαν μεταβάλλων εἰς τὴν δυστυχίαν, ἀλλὰ δι' ἁμαρτίαν τινά, κ. τ. λ.....

3. Allusion au vers 188 de l'*Art poétique* d'Horace :

Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.

Le voyage d'Achille à Lesbos, dont ce héros se rend maître, et d'où il enlève Ériphile avant que de venir en Aulide, n'est pas non plus sans fondement [1]. Euphorion de Chalcide [2], poëte très-connu parmi les anciens, et dont Virgile [3] et Quintilien [4] font une mention honorable, parlait de ce voyage de Lesbos [5]. Il disait dans un de ses poëmes, au rapport de Parthénius [6], qu'Achille avait fait la conquête de cette île avant que de joindre l'armée des Grecs, et qu'il y avait même trouvé une princesse qui s'était éprise d'amour pour lui.

Voilà les principales choses en quoi je me suis un peu éloigné de l'économie et de la fable d'Euripide. Pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été les plus approuvés dans ma tragédie.

Et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eu [7] pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euripide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles. Le goût de Paris s'est trouvé conforme

1. Racine prend grand soin d'établir historiquement son épisode d'Ériphile (voir la note du vers 740); nous verrons dans la tragédie qu'il n'a pas employé moins de soin à le lier étroitement à son action.

2. Racine écrit Chalcide pour Chalcis, comme il écrit Aulide pour Aulis.

3. *Eglog.*, X. (*Note de Racine*). V. 50-51 :

> ..... Chalcidico quæ sunt mihi condita versu
> Carmina pastoris Siculi modulabor avena.

4. *Instit.*, lib. X. (*Note de Racine.*) I, § 56 : « Euphorionem transibimus? quem nisi probasset Virgilius, idem nunquam certe conditorum chalcidico versu carminum fecisset in Bucolicis mentionem. »

5. Racine a oublié de citer le témoignage d'Homère. Agamemnon dit à Achille, au neuvième live de l'*Iliade*, v. 271 :

> .... Ὅτε Λέσβον ἐΰκτιμένην ἕλες αὐτός.

6. Περὶ ἐρωτικῶν παθημάτων, XXI : « Λέγεται δὲ καὶ ὅτ' Ἀχιλλεὺς πλέων τὰς προσεχεῖς τῇ ἠπείρῳ νήσους ἐπόρθει, προσσχεῖν αὐτὸν Λέσβῳ· ἔνθα δὴ καθ' ἑκάστην τῶν πόλεων αὐτὸν ἐπιόντα κεραΐζειν. Ὡς δ' οἱ Μήθυμναν οἰκοῦντες μάλα καρτερῶς ἀντεῖχον, καὶ ἐν πολλῇ ἀμηχανίᾳ ἦν διὰ τὸ μὴ δύνασθαι ἑλεῖν τὴν πόλιν, Πεισιδίκην τινὰ Μηθυμναίαν, τοῦ βασιλέως θυγατέρα, θεασαμένην ἀπὸ τοῦ τείχους τὸν Ἀχιλλέα, ἐρασθῆναι αὐτοῦ. » Parthénius raconte ensuite comment elle livra la ville à Achille, et comment celui-ci, au lieu de l'épouser selon sa promesse, la fit tuer par ses soldats.

7. Racine a écrit *eu* sans accord ; le P. Bouhours, dans ses *Remarques nouvelles sur la langue française* (Ed. de 1676, p. 521), cite ce passage à l'appui de la règle que le participe accompagné du verbe avoir « redevient indéclinable au milieu d'un vers pour empêcher la prononciation de languir et de traîner trop ».

à celui d'Athènes. Mes spectateurs ont été émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le plus savant peuple de la Grèce, et qui ont fait dire qu'entre les poètes Euripide était extrêmement tragique, τραγικώτατος, c'est-à-dire qu'il savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie.

Je m'étonne, après cela, que des modernes aient témoigné depuis peu tant de dégoût pour ce grand poëte, dans le jugement qu'ils ont fait de son *Alceste* [1]. Il ne s'agit point ici de l'*Alceste*. Mais en vérité j'ai trop d'obligation à Euripide pour ne pas prendre quelque soin de sa mémoire, et pour laisser échapper l'occasion de le réconcilier avec ces Messieurs. Je m'assure qu'il n'est si mal dans leur esprit que parce qu'ils n'ont pas bien lu [2] l'ouvrage sur lequel ils l'ont condamné. J'ai choisi la plus importante de leurs objections, pour leur montrer que j'ai raison de parler ainsi. Je dis la plus importante de leurs objections. Car ils la répètent à chaque page, et ils ne soupçonnent pas seulement que l'on y puisse répliquer [3].

Il y a dans l'*Alceste* d'Euripide une scène merveilleuse, où Alceste qui se meurt, et qui ne peut plus se soutenir, dit à son mari les derniers [4] adieux. Admète, tout en larmes, la prie de reprendre ses forces, et de ne se point abandonner elle-même. Alceste, qui a l'image de la mort devant les yeux, lui parle ainsi :

> Je vois déjà la rame et la barque fatale.
> J'entends le vieux nocher sur la rive infernale ;

1. Lagrange-Chancel, auteur d'une tragédie d'*Alceste* (1703), « prétend que, depuis *Andromaque*, Racine ne fit représenter aucune pièce qu'il n'eût envie de la faire suivre par *Alceste*. Des amis de Racine lui ont assuré qu'il leur en avait souvent récité des morceaux, mais qu'il l'avait jetée au feu quelque temps avant sa mort. La difficulté de rendre vraisemblable l'événement qui devait amener la catastrophe, le détermina, sans doute, à ce sacrifice. Une raison à peu près semblable lui fit abandonner le sujet d'*Iphigénie en Tauride*, dont il nous est resté le plan du premier acte en prose. Si l'on en croit quelques personnes, il avait aussi projeté de faire un *Œdipe*, mais il disait qu'il ne voulait point imiter Sophocle, parce qu'il était inimitable. » (Abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, I, p. 28-29.)

2. *Pas bien lu* signifie ici en réalité : pas compris.

3. Il s'agit ici de l'aîné des Perrault, Pierre, qui, dans un petit dialogue intitulé *Critique de l'Opéra, ou Examen de la tragédie intitulée Alceste ou le triomphe d'Alcide*, avait prétendu prouver la supériorité de l'opéra de Quinault sur la tragédie d'Euripide. Voltaire a défendu assez maladroitement Perrault contre Racine dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article *Anciens et modernes*.

4. Aujourd'hui *dire adieu* est devenu une locution toute faite, et l'on n'écrirait plus : dire les derniers adieux.

Impatient, il crie : « On t'attend ici-bas
Tout est prêt, descends, viens, ne me retarde pas. »

J'aurais souhaité de pouvoir exprimer dans ces vers les grâces qu'ils ont dans l'original[1]. Mais au moins en voilà le sens. Voici comme ces Messieurs les ont entendus. Il leur est tombé entre les mains une malheureuse édition d'Euripide, où l'imprimeur a oublié de mettre dans le latin[2], à côté de ces vers, un AL., qui signifie que c'est Alceste qui parle: et à côté des vers suivants un AD., qui signifie que c'est Admète qui répond. Là-dessus, il leur est venu dans l'esprit la plus étrange pensée du monde. Ils ont mis dans la bouche d'Admète les paroles qu'Alceste dit à Admète, et celles qu'elle se fait dire par Charon. Ainsi ils supposent qu'Admète, quoiqu'il soit en parfaite santé, *pense voir déjà Charon qui le vient prendre.* Et au lieu que, dans ce passage d'Euripide, Charon impatient presse Alceste de le venir trouver, selon ces Messieurs, c'est Admète effrayé qui est l'impatient[3] et qui presse Alceste d'expirer, de peur que Charon ne le prenne. « *Il l'exhorte* (ce sont leurs termes) *à avoir courage, à ne pas faire une lâcheté, et à mourir de bonne grâce; il interrompt les adieux d'Alceste pour lui dire de se dépêcher de mourir.* » Peu s'en faut, à les entendre, qu'il ne la fasse mourir lui-même. Ce sentiment leur a paru *fort vilain.* Et ils ont raison. Il n'y a personne qui n'en fût très-scandalisé. Mais comment l'ont-ils pu attribuer à Euripide ? En vérité, quand toutes les autres éditions où cet AL. n'a point été oublié ne donneraient pas un démenti au malheureux imprimeur qui les a trompés, la suite de ces quatre vers, et tous les discours qu'Admète tient dans la même scène, étaient plus que suffisants pour les empêcher de tomber

1. Voici les vers d'Euripide (262-266) :

Ὁρῶ, δίκωπον ὁρῶ σκάφος ἐν λίμνᾳ,
Νεκύων δὲ πορθμεὺς,
Ἔχων χέρ' ἐπὶ κοντῷ
Μ' ἤδη καλεῖ· « Τί μέλλεις ;
Ἐπείγου· σὺ κατείργεις. » Τάδε τοί με,
Σπερχόμενος ταχύνει.

2. Voilà une de ces épigrammes sanglantes que Racine décochait, en passant, et comme naïvement. Il suppose que Perrault ne savait pas le grec, et lisait Euripide dans une version latine ; peut-être n'est-ce pas une supposition gratuite ; beaucoup de gens au dix-septième siècle ont traduit les auteurs grecs, mais sur leurs traducteurs latins.

3. Racine cite de mémoire, et change un peu le texte, mais il n'exagère rien. Voir la *Critique* de Perrault (p. 274 et 288).

dans une erreur si déraisonnable. Car Admète, bien éloigné de presser Alceste de mourir, s'écrie « que toutes les morts « ensemble lui seraient moins cruelles que de la voir en l'état « où il la voit. Il la conjure de l'entraîner avec elle. Il ne « peut plus vivre si elle meurt. Il vit en elle. Il ne respire « que pour elle [1]. »

Ils ne sont pas plus heureux dans les autres objections. Ils disent, par exemple, qu'Euripide a fait deux *époux surannés* d'Admète et d'Alceste ; que l'un est un *vieux mari*, et l'autre une *princesse déjà sur l'âge* [2]. Euripide a pris soin de leur répondre en un seul vers, où il fait dire par le chœur « qu'Alceste, toute jeune, et dans la première fleur de son âge, expire pour son jeune époux [3]. »

Ils reprochent encore à Alceste qu'elle a deux grands enfants à marier [4]. Comment n'ont-ils point lu le contraire en cent endroits, et surtout dans ce beau récit où l'on dépeint « Alceste mourante au milieu de ses deux petits enfants, qui la tirent, en pleurant, par la robe, et qu'elle prend sur ses bras l'un après l'autre pour les baiser [5] ? »

Tout le reste de leurs critiques est à peu près de la force de celles-ci [6]. Mais je crois qu'en voilà assez pour la défense de

1. Euripide, *Alceste*, v. 285-287 et 290-291.

Οἴ μοι ! τόδ' ἔπος λυπρὸν ἀκούω,
Καὶ παντὸς ἐμοὶ θανάτου μεῖζον,
Μή, πρός σε θεῶν, τλῇς με προδοῦναι.....
Σοῦ γὰρ φθιμένης, οὐκ ἔτ' ἂν εἴην.
Ἐν σοὶ δ' ἐσμὲν καὶ ζῆν, καὶ μή,

et au vers 395, Admète dira encore :

Ἄγου με σὺν σοί, πρὸς θεῶν, ἄγου κάτω.

2. Perrault. *Critique de l'Opéra*, p. 286 : « Notre siècle... aurait eu bien du mépris pour les tendresses de cette épouse surannée. »

3. V. 490-491 :

Σὺ δ' ἐν ἥβᾳ νέᾳ νέου
Προθανοῦσα φωτὸς οἴχει.

4. Perrault, *Critique de l'Opéra*, p. 286 : « Je crois bien qu'en Grèce on pouvait prendre plaisir à voir une princesse déjà sur l'âge et ayant des enfants à marier, » etc...

5. Euripide, *Alceste*, v. 189-191 :

Παῖδες δέ, πέπλων μητρὸς ἐξηρτημένοι,
Ἔκλαιον· ἡ δὲ λαμβάνουσ' ἐς ἀγκάλας
Ἠσπάζετ' ἄλλοτ' ἄλλον, ὡς θανουμένη.

6. Racine glisse à dessein sur certaines parties de la tragédie d'Euripide qui auraient semblé bien bizarres sur la scène française au dix-septième siècle : nous voulons parler de cet endroit où Admète reproche à son vieux père Phérès de n'avoir pas voulu mourir à sa place, et de l'appétit d'Hercule, qui nous fait involontairement songer à Don César de Bazan et au quatrième acte de *Ruy-Blas*.

mon auteur. Je conseille à ces Messieurs de ne plus décider si légèrement sur les ouvrages des anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait au moins qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le condamner. Ils devaient se souvenir de ces sages paroles de Quintilien : « Il faut être extrê« mement circonspect et très-retenu à prononcer sur les « ouvrages de ces grands hommes, de peur qu'il ne nous « arrive, comme à plusieurs, de condamner ce que nous « n'entendons pas. Et s'il faut tomber dans quelques excès, « encore vaut-il mieux pécher en admirant tout dans leurs « écrits, qu'en y blâmant beaucoup de choses : » *Modeste tamen et circumspecto judicio de tantis viris pronuntiandum est, ne, quod plerisque accidit, damnent quæ non intelligunt. Ac si necesse est in alteram errare partem, omnia eorum legentibus placere quam multa displicere maluerim* [1].

1. *Institut. orat.*, X, I, § 26. Nous empruntons à l'édition de M. P. Mesnard la curieuse note suivante : « Dans sa *Critique des deux Iphigénies*, Pierre Perrault suppose que Philarque oppose « au torrent des remarques » de Cléobule ce passage de Quintilien ; et la traduction dont il se sert est celle que donne ici Racine. C'est donc bien à Racine que Cléobule, c'est-à-dire Perrault lui-même, répond très peu solidement sans doute, mais assez plaisamment : « Puisque Quintilien recommande la circonspection et la retenue dans le jugement qu'on veut faire de ces grands hommes (il les appelle ainsi), de peur d'y condamner ce qu'on n'entend pas, je remarque deux choses : l'une, qu'il y avait de son temps des gens qui les condamnaient, et ainsi je ne suis ni le premier ni le seul qui y trouvera à redire ; l'autre, qu'il y avait donc des choses qu'on n'entendait pas, et c'était la faute de ces auteurs qui écrivaient si obscurément. »

J. J. Rousseau, dans une note de sa *Lettre sur les spectacles*, a exprimé la même pensée que Quintilien : « Voilà ce qui nous arrive à nous autres petits auteurs : en voulant censurer les écrits de nos maîtres, notre étourderie nous a fait relever mille fautes, qui sont des beautés pour des hommes de jugement. »

ACTEURS

AGAMEMNON .... LA FLEUR [1].
ACHILLE.................................. BARON [2].

1. « Juvenon de La Fleur, comédien de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne, succéda à Montfleury dans l'emploi des Rois. C'était un homme grand, beau de visage, fort bien fait, qui excellait encore pour les caracteres de gascon et de capitan. On dit de lui que c'est le premier acteur qui ait eu ce qu'on appelle des entrailles, c'est-à-dire l'art de se toucher, pour toucher ensuite les autres; ce que Floridor n'avait pas à ce degré de perfection. Il joua d'original, en 1672, le rôle du visir Acomat, dans la tragédie de *Bajazet*. Il avait épousé la fille de Gros-Guillaume, dont il eut un fils qui prit le parti du théâtre, et qui y parut avec beaucoup de succès, comme acteur, sous le nom de la Thuillerie. On ignore le temps de la mort de La Fleur; mais il n'était plus vivant en 1680. Cet acteur avait été cuisinier. » (Abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, III, p. 245-246.)

2. Michel Baron était fils d'un marchand d'Issoudun, qui s'était fait comédien, et d'une comédienne admirablement belle, qu'Anne d'Autriche admettait à sa toilette.... Le jeune Baron entra dans la troupe de Raisin, puis dans celle de Molière, qui prit pour lui une vive affection, et que Baron trompa odieusement. Samson dit dans son *Art théâtral* (I, 13) que c'est Moliere qui lui avait appris à parler au théâtre. « Baron était né avec tous les dons de la nature; et il les avait perfectionnés par l'art: figure noble, voix sonore, gestes naturels, intelligence supérieure. Ainsi que les grands poetes, Baron sentait bien que les règles de l'art n'étaient pas faites pour rendre le génie esclave: « Les règles, disait cet acteur sublime, défendent d'élever les bras au-dessus de la tête; mais si la passion les y porte, ils feront bien. La passion en sait plus que les règles. » Baron n'entrait jamais sur la scène qu'après s'être mis dans l'esprit et dans le mouvement de son rôle. Il y avait telle piece où, au fond du théâtre, et derrière les coulisses, il se battait pour ainsi dire les flancs, pour se passionner. Il apostrophait avec aigreur et injurieusement tout ce qui se trouvait sous sa main de valets et même de camarades de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à ne point ménager les termes, et il appelait cela *respecter le Parterre*. Il ne se montrait en effet à lui qu'avec je ne sais quelle altération de ses traits, et avec ces expressions muettes, qui étaient comme l'ébauche du caractère de ses différents personnages... Il a été le plus grand comédien qui ait peut-être existé. Il embrassait tous les rôles et les rendait également bien tous... On l'appela d'une commune voix le Roscius de son siecle. Il disait lui-même, dans ses enthousiasmes d'amour-propre, que tous les cent ans on voyait un César, mais qu'il en fallait deux mille pour produire un Baron... Rousseau fit ces quatre vers pour être mis au bas de son portrait:

> Du vrai, du pathétique il a fixé le ton.
> De son art enchanteur l'illusion divine
> Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
> Un voile aux défauts de Pradon.

Baron quitta le théâtre en 1691, avec une pension du Roi de 1000 écus. Il y remonta en 1720, âgé de 68 ans; et il y fut aussi applaudi, malgré son âge, que dans sa premiere jeunesse. On lui vit jouer successivement alors Néron et Burrhus, le Menteur, rôle d'un homme de vingt ans, le Père dans l'*Andrienne*, Rodrigue dans *le Cid*, et le rôle de Mithridate... Baron a laissé plusieurs pieces dont on a formé un recueil, telles que l'*Homme à bonnes fortunes*, *le Rendez-vous des Tuileries*, *les Enlèvements*, *la Coquette*, *le Jaloux*, *l'Andrienne*, *l'École des Pères ou les Adelphes*. Si on lui disputa principalement les deux dernières, c'est sans doute parce qu'on supposait plus d'affinité entre le P. de la Rue et Térence, qu'entre Baron et le poete latin... Le dialogue de ses pieces

ULYSSE.................................... HAUTEROCHE [1].
CLYTEMNESTRE, femme d'Agamemnon... Mlle DE BEAUCHATEAU [2].
IPHIGÉNIE, fille d'Agamemnon.......... Mlle CHAMPMÊLÉ [3].

est vif, les scènes en sont variées. Rarement elles offrent de grands tableaux, mais l'auteur sait copier, d'après nature, certains originaux aussi importuns dans la société qu'amusants sur la scène. On voit, enfin, qu'il avait étudié le monde autant que le théâtre... Le Sage dans son *Diable boiteux* se moque de l'âge avancé jusqu'auquel Baron resta à la scène : « Cet acteur est si vieux qu'il n'y a tête d'homme à Madrid qui puisse dire l'avoir vu débuter. Il y a si longtemps qu'il paraît sur le théâtre, qu'il est pour ainsi dire théâtrifié. » (Abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, p. 28-33.) Baron mourut le 22 décembre 1729 ; il n'y avait pas trois mois qu'il avait quitté la scène.

1. Noël le Breton, sieur de Hauteroche, était à la fois acteur et poète dramatique. Très grand et très maigre, il jouait avec succès les grands confidents tragiques. Il mourut en 1707, à Paris, à l'âge de 90 ans. Plusieurs de ses pièces, entre autres l'*Esprit follet* et le *Deuil*, restèrent longtemps à la scène. L'abbé de la Porte en dit (*Anecd. dram.*, III, 227) : « Il ne faut chercher dans cet auteur ni détails de mœurs, ni aucun des caractères propres à les corriger. Un plan sagement construit, soutenu par une marche régulière, une intrigue bien conduite, agréablement dialoguée, des scènes coupées avec art, variées par divers incidents, un dénouement heureux pour l'ordinaire, une versification aisée, une prose naturelle, des expressions convenables au caractère des personnages, des sentiments proportionnés à leur condition : voilà ce que présentent ses meilleurs ouvrages... C'est principalement sur les mœurs bourgeoises, et sur les personnes mariées que tombe sa critique ; aussi son comique n'a-t-il rien de noble, ni d'élevé. » L'abbé de la Porte est indulgent pour les œuvres de Hauteroche.

2. M. Moland dit de cette actrice, dans son édition de Molière (t. III, p. 87, note 1) : « Madeleine du Bouget, femme de François Châtelet, dit Beauchâteau, était une des bonnes actrices de son temps ; elle avait de la beauté et beaucoup d'esprit. Son camarade Raymond Poisson en parle d'une manière fort honorable dans son *Poète basque*. Voyez, dit le baron de Calazious,

Voyez la Beauchâteau :
Pour une femme, elle a de l'esprit comme un diable.

Mademoiselle Beauchâteau joua d'original dans les pièces de Corneille. Scudéry (*Observations sur le Cid*) nous apprend qu'elle remplissait le rôle de l'Infante. En 1673, elle faisait encore partie de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne ; mais, peu de temps après, elle quitta le théâtre avec une pension de 1000 livres, et se retira à Versailles, où elle mourut le 6 janvier 1680. » Molière l'a *imitée* dans l'*Impromptu de Versailles ;* il tournait en ridicule la façon dont elle interprétait les adieux de Camille et de Curiace :

Iras-tu, ma chère âme, etc.

« Voyez-vous comme cela est naturel et passionné ? Admirez ce visage riant qu'elle conserve dans les plus grandes afflictions. » Mlle de Beauchâteau protégea les débuts de Racine.

3. Marie Desmarets « était petite-fille d'un président au parlement de Rouen, qui avait déshérité son fils, parce qu'il avait fait un mariage opposé à sa volonté... Elle naquit à Rouen en 1644, fut comédienne de province, et débuta à Paris, au théâtre du Marais, en 1669, avec un succès peu commun. Elle passa à celui de Bourgogne avec son mari, à la rentrée de Pâques en 1670 ; elle le suivit en 1679, au théâtre de Guénégaud, et fut conservée à la réunion en 1680... Marie Champmêlé, élève de Racine, remplissait les premiers rôles tragiques avec un applaudissement général. Racine la forma à la déclamation, en la faisant entrer dans le sens des vers qu'elle avait à réciter, en lui montrant les gestes, en lui dictant les tons, et en les lui notant même quelquefois. Elle profita si bien de ses leçons qu'elle effaça toutes ses rivales... » (Abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, III, p. 102 et 100.) C'est par le rôle d'Hermione, dans *Andromaque*, qu'elle avait débuté ; son succès dans les deux derniers actes avait été tel que, en sortant de la comédie, mademoiselle des Œillets, qui avait joué ce rôle d'ori-

ÉRIPHILE, fille d'Hélène et de Thésée. Mlle D'ENNEBAUT [1].
ARCAS, EURYBATE, } domestiques[2] d'Agamemnon.
ÆGINE, femme de la suite de Clytemnestre.
DORIS, confidente d'Eriphile.
TROUPE DE GARDES.

La scène est en Aulide, sous la tente d'Agamemnon.

ginal, disait : « Il n'y a plus de des OEillets. » Boileau a consacré dans ses vers le triomphe de la Champmêlé dans *Iphigénie*. « Mademoiselle Champmêlé n'était pas douée d'un esprit supérieur ; mais un grand usage du monde, beaucoup de douceur dans la conversation, et une certaine naïveté aimable dans la façon de s'exprimer, lui tenaient lieu d'un génie plus brillant. Sa maison était le rendez-vous de plusieurs personnes de distinction de la ville et de la cour, aussi bien que celui des plus célèbres auteurs de son temps, tels que Despréaux, Racine, Chapelle, Valincour, etc. La Fontaine, admirateur des talents de cette actrice, et peut-être aussi des grâces de sa personne, lui adressa le conte de *Belphégor*... Mademoiselle Champmêlé avait la voix belle et des plus sonores. Lorsqu'elle déclamait, si l'on avait ouvert la loge du fond de la salle, sa voix aurait été entendue dans le caffé (*sic*) de Procope... Elle mourut au village d'Auteuil, peu de temps après avoir quitté le théâtre, en 1698, âgée de 54 ans. » (Abbé de la Porte, *Anecd. dram.*, III. p. 100-102.)

1. Voir les *Acteurs* des *Plaideurs*, et la dernière note des *Acteurs* de *Mithridate*.

2. Il faut entendre par ce mot, ici comme dans les *Acteurs* de *Mithridate*, des officiers attachés à la maison du Roi.

IPHIGÉNIE

ACTE PREMIER.

—

SCÈNE I.

AGAMEMNON, ARCAS.

AGAMEMNON.

Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille [1].
Viens, reconnais la voix qui frappe ton oreille [2].

1. « En entrant sur la scène, Baron disait d'un ton fort bas ce vers qui commence la pièce :

> Oui, c'est Agamemnon, c'est ton Roi qui t'éveille.

On lui cria du parterre : « Plus haut. — Si je le disais plus haut, je le dirais mal, » répondit-il et il continua son rôle. » (Lemazurier, *Galerie des act. du Th. fr.*, I, 96.) Dans sa *Lettre sur l'état présent de nos spectacles*, publiée en 1765, La Dixmérie rapporte que, de même qu'à Athènes on rajeunissait les tragédies d'Euripide par de pompeux cortèges et de brillants défilés, les comédiens avaient imaginé, en s'inspirant d'Euripide et de Rotrou, de mettre ce préambule à la tragédie de Racine : « On voit maintenant la nuit régner sur le camp des Grecs. La seule tente d'Agamemnon est éclairée dans l'intérieur. On y voit ce prince occupé à fermer une lettre et marquer par ses mouvements une partie du trouble qui l'agite. Il sort de sa tente, et vient à tâtons chercher Arcas qui dort à l'entrée de la sienne. Le jour paraît insensiblement, et on voit les soldats s'éveiller d'eux-mêmes, reprendre leurs postes, etc. Tout cela est dans l'exacte vérité, et contribue à l'illusion théâtrale. » Voir la note du vers 158.

2. « Louis Racine prétend, sur la foi de l'abbé de Villiers, que son père avait écrit d'abord :

> Viens, Arcas ; prête-moi ton cœur et ton oreille.

Un fils n'aurait pas dû ébruiter cela. » (Note de M. Geruzez.) Ce début solennel forme un contraste piquant avec la simplicité du début de la tragédie grecque (Ἰφιγένεια, v. 1-3) :

> Α. — Ὦ πρέσβυ, δόμων τῶνδε πάροιθεν
> Στεῖχε. — Π. — Στείχω. — Τί δὲ καινουργεῖς,
> Ἀγάμεμνον ἄναξ ; — Α. — Σπεύσεις ; — Π. Σπεύδω.

ARCAS.

C'est vous-même, Seigneur ! Quel important besoin
Vous a fait devancer l'aurore de si loin ?
A peine un faible jour vous éclaire et me guide.
Vos yeux seuls et les miens sont ouverts dans l'Aulide.
Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit ?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit ?
Mais tout dort, et l'armée, et les vents, et Neptune [1].

AGAMEMNON [2].

Heureux qui satisfait de son humble fortune [3],

1. Ces vers sont une imitation libre des vers 6-15 de la tragédie grecque :

A — Τίς ποτ' ἄρ' ἀστὴρ ὅδε πορθμεύει
Σείριος ἐγγὺς τῆς ἑπταπόρου
Πλειάδος ᾄσσων ἔτι μεσσήρης ;
Οὔκουν φθόγγος γ' οὔτ' ὀρνίθων
Οὔτε θαλάσσης· σιγαὶ δ' ἀνέμων
Τόνδε κατ' Εὔριπον ἔχουσιν.
Π. — Τί δὲ σὺ σκηνῆς ἐκτὸς ἀίσσεις,
Ἀγάμεμνον ἄναξ ;
Ἔστι δ' ἡσυχία τῇδε κατ' Αὖλιν,
Καὶ ἀκίνητοι φυλακαὶ τειχέων

On voit que la traduction de Racine est fort peu littérale ; aussi Voltaire donne-t-il, dans son *Dictionnaire philosophique*, au mot *Art dramatique*, des raisons plus spirituelles que probantes contre une critique de Henri Home. « Un juge d'Ecosse, qui a bien voulu donner des règles de poésie et de goût à son pays, déclare dans son chapitre XXI, *Des narrations et des descriptions*, qu'il n'aime point ce vers... S'il avait su que ce vers était imité d'Euripide, il lui aurait peut-être fait grâce ; mais il aime mieux la réponse du soldat dans la première scène de *Hamlet* : « Je n'ai pas entendu une souris trotter. » Voilà qui est naturel, dit-il ; c'est ainsi qu'un soldat doit répondre. — Oui, Monsieur le juge, dans un corps de garde, mais non pas dans une tragédie. » Le vieillard d'Euripide est un esclave, et l'Arcas de Racine n'est pas un soldat, c'est un *domestique* d'Agamemnon, comme La Bruyère était *domestique* des Condé. Voilà pourquoi il parle d'un style plus élevé que le vieil esclave d'Euripide. Racine a *transposé* la tragédie qu'il imitait. Rotrou avait imité ainsi Euripide :

Ce doit être, grand prince, une affaire importante
Qui vous ait si matin tiré de votre tente :
Tout votre camp repose, et de tant d'yeux divers
Le sommeil n'a laissé que les vôtres ouverts.
(*Iphigénie*, I, V.)

2. Mademoiselle Clairon (*Mémoires*, p. 252) : « Je voudrais pour l'emploi qu'on appelle à la comédie l'*emploi des rois*, une taille majestueuse, une physionomie vénérable, un son de voix imposant, dont les accents pussent être sévères et doux à volonté ; une démarche et des mouvements nobles et mesurés ; enfin un ensemble qui me peignît l'habitude du commandement, l'indulgence de l'expérience et la sérénité des vertus. »

3. EURIPIDE (Ἰφιγένεια, v. 17-20) :

Ζηλῶ σε, γέρον,
Ζηλῶ δ' ἀνδρῶν ὃς ἀκίνδυνον
Βίον ἐξεπέρασ' ἀγνὼς, ἀκλεής·
Τοὺς δ' ἐν τιμαῖς ἧσσον ζηλῶ

Rotrou avait ainsi traduit Euripide :

Heureuse la fortune, heureuse la vieillesse,
Qu'aucun danger ne suit, et qu'aucun soin ne presse !
Heureuse la bassesse où l'homme vit content.

Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché !

ARCAS.

Et depuis quand, Seigneur, tenez-vous ce langage [1] ?
Comblé de tant d'honneurs, par quel secret outrage
Les Dieux, à vos desirs toujours si complaisants,
Vous font-ils méconnaître et haïr leurs présents [2] ?
Roi, père, époux heureux, fils du puissant Atrée,
Vous possédez des Grecs la plus riche contrée.
Du sang de Jupiter issu de tous côtés,
L'hymen vous lie encore aux Dieux dont vous sortez.
Le jeune Achille enfin, vanté par tant d'oracles,
Achille, à qui le ciel promet tant de miracles,
Recherche votre fille, et d'un hymen si beau
Veut dans Troie embrasée allumer le flambeau [3].
Quelle gloire, Seigneur, quels triomphes égalent
Le spectacle pompeux que ces bords vous étalent,
Tous ces mille vaisseaux, qui, chargés de vingt rois [4],
N'attendent que les vents pour partir sous vos lois? [5]
Ce long calme, il est vrai, retarde vos conquêtes ;
Ces vents, depuis trois mois enchaînés sur nos têtes [6],

Et malheureux l'honneur qui le travaille tant !
(*Iphigénie*, I, V.)

Le Jephte de Buchanan disait aussi :

O grata sortis infimæ securitas !
Felice natum sidere illum existimo,
Procul tumultu qui remotus exigit
Ignotus ævum tuta per silentia.

1. Ἰφιγένεια, v. 28-33 :

Οὐκ ἄγαμαι ταῦτα δ' ἀνδρὸς ἀριστέως.
Οὐκ ἐπὶ πᾶσιν σ' ἐφύτευσ' ἀγαθοῖς,
Ἀγάμεμνον, Ἀτρεύς·
Δεῖ δέ σε χαίρειν καὶ λυπεῖσθαι·
Θνητὸς γὰρ ἔφυς. Κἂν μὴ σὺ θέλῃς,
Τὰ θεῶν οὕτω βουλόμεν' ἔσται.

2. En montrant à Agamemnon qu'il se plaindrait à tort des Dieux, Arcas met ainsi tout naturellement le spectateur au courant de ce qu'il doit connaître.

3. Il n'y a pas d'hiatus ; mais la nécessité d'élider l'*e* final du mot Troie amène le plus désagréable rapprochement de voyelles. Achille dira de même dans la scène suivante :

C'est à Troie, et j'y cours.

4. Remarquez cet emploi du mot *tous* avec un nombre déterminé.

5. Nous entrons dans le vif du sujet. Voici comment Ovide (*Métam.*, XII, 24-26) explique ce calme prodigieux :

Permanet Aoniis Nereus violentus in undis,
Bellaque non transfert : et sunt qui parcere Trojæ
Neptunum credant, quia mœnia fecerat urbis.

6. Eole tenait les vents emprisonnés dans des outres ; quand il lui plaisait, il les déchaînait sur le monde.

D'Ilion trop longtemps vous ferment le chemin.
Mais parmi tant d'honneurs vous êtes homme enfin [1];
Tandis que vous vivrez, le sort, qui toujours change,
Ne vous a point promis un bonheur sans mélange.
Bientôt... Mais quels malheurs dans ce billet tracés [2]
Vous arrachent, Seigneur, les pleurs que vous versez?
Votre Oreste au berceau va-t-il finir sa vie?
Pleurez-vous Clytemnestre, ou bien Iphigénie?
Qu'est-ce qu'on vous écrit? daignez m'en avertir [3].

AGAMEMNON.

Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir [4].

ARCAS.

Seigneur...

AGAMEMNON.

Tu vois mon trouble ; apprends ce qui le cause,
Et juge s'il est temps, ami, que je repose.
Tu te souviens du jour qu'en Aulide assemblés
Nos vaisseaux par les vents semblaient être appelés.
Nous partions [5] ; et déjà, par mille cris de joie,
Nous menacions de loin les rivages de Troie.
Un prodige étonnant fit taire ce transport :
Le vent qui nous flattait nous laissa dans le port [6].

Les princes sont des Dieux sujets aux lois des hommes ;
Ils souffrent comme nous, ils sont ce que nous sommes.
(ROTROU, *Iphig.*, I, 1)

2. L'esclave d'Euripide, qui a vu Agamemnon écrire, déchirer, recommencer cette lettre, sait qu'elle est écrite par le roi. L'Arcas de Racine suppose qu'Agamemnon vient de la recevoir.

3. *Avertir* a ici le sens d'instruire ; on a critiqué ce mot que Racine avait employé dans *Bajazet* (IV, 3) avec le même sens :

ATALIDE.
Eh quoi! Madame! Osmin.....
ROXANE.
Était mal averti.

4. Agamemnon n'a presque point écouté ce que lui disait Arcas ; il s'est absorbé dans ses pensées, et son amour paternel lui arrache cette belle exclamation. Remarquons-le, c'est d'abord le père, et non le personnage politique que Racine nous a montré dans Agamemnon. L'acteur qui prononce ce vers doit bien prendre garde qu'Arcas ne se le puisse appliquer.

5. Remarquez cette coupe ; on en pourrait signaler beaucoup d'autres de ce genre dans les alexandrins réputés monotones de Racine.

6. Ἰφιγένεια, v. 87-88 :

Ἠθροισμένου δὲ καὶ ξυνεστῶτος στρατοῦ,
Ἥμεσθ' ἀπλοίᾳ χρώμενοι κατ' Αὐλίδα.

Agamemnon dit dans l'*Iphigénie* de Leclerc (I, 1) :

Ce calme plus cruel que les flots irrités
Tient avec nos vaisseaux nos desseins arrêtés

Il fallut s'arrêter, et la rame inutile
Fatigua vainement une mer immobile [1].
Ce miracle inouï me fit tourner les yeux
Vers la divinité qu'on adore en ces lieux.
Suivi de Ménélas, de Nestor, et d'Ulysse [2],
J'offris sur ses autels un secret sacrifice.
Quelle fut sa réponse ! et quel devins-je, Arcas [3],
Quand j'entendis ces mots prononcés par Calchas :
« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste et solennel
Une fille du sang d'Hélène
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel.
Pour obtenir les vents que le ciel vous dénie, [4]
Sacrifiez Iphigénie. [5] »

Leclerc abrégeait et imitait ainsi Rotrou, qui avait mis ces vers dans la bouche d'Amyntas (*Iphigénie*, I, III):

Qui vit jamais les vents à l'empire de l'onde
Accorder une paix si calme et si profonde ?
Du moindre mouvement l'eau ne se sent friser;
Zéphyre seulement ne l'oserait baiser;
Et les mille vaisseaux qui couvrent cette plaine
Ont pour leur plus grand vent celui de notre haleine.
Mais cette paix nous nuit, ce long repos des eaux
Arrête nos desseins avecque nos vaisseaux.

1. Deux vers de Virgile (*Én.*, VII, 28, et VIII, 94) ont contribué à former ce beau vers :

..... et in lento luctantur marmore lonsæ.....
Olli remigio noctemque diemque fatigant.

M. Paul Stapfer, dans son livre des *Artistes juges et parties*, fait dire à M. Victor Hugo : « C'est justement quand la mer est immobile que la rame est utile. Et puis, quoi de plus faux, quoi de plus mesquin que l'image de cette mer *fatiguée?* » La seconde phrase condamne Virgile en même temps que Racine. Quant à la première, on peut y répondre que la rame était impuissante à mener jusqu'à Troie sans l'aide des voiles les vaisseaux des Grecs. N'oublions pas d'ailleurs qu'il s'agit d'un *miracle inouï;* or, un peu de merveilleux n'est pas déplacé dans un miracle.

2. Ἰφιγένεια, v. 106-107 :

Μόνοι δ᾽ Ἀχαιῶν ἴσμεν ὡς ἔχει τάδε
Κάλχας, Ὀδυσσεύς, Μενέλεώς τε.

Ce détail est important: sans ces témoins gênants, Agamemnon aurait, sans hésiter, désobéi à l'oracle.

3. C'est le latin *qualis :* en quel état.

4. Refuse ; Rotrou a dit dans son *Saint-Genest* (V,VI)

Je n'ai pu dénier cet office à leurs larmes.

5. L'oracle d'Euripide, désignant non plus Eriphile, mais la fille d'Agamemnon, n'a pas cette ambiguïté (*Iphigénie*, 89-93). L'oracle de Racine rappelle d'ailleurs plutôt ce passage de l'*Iphigénie en Tauride* du même Euripide (V. 16-20):

..... Καὶ λέγει Κάλχας τάδε·
Ὦ τῆσδ᾽ ἀνάσσων Ἑλλάδος στρατηγίας,
Ἀγάμεμνον, οὐ μὴ ναῦς ἀφορμίσῃ χθονός,
Πρὶν ἂν κόρην σὴν Ἰφιγένειαν Ἄρτεμις
Λάβῃ σφαγεῖσαν.

ARCAS.

Votre fille !

AGAMEMNON.

Surpris, comme tu peux penser,
Je sentis dans mon corps tout mon sang se glacer [1].
Je demeurai sans voix, et n'en repris l'usage
Que par mille sanglots qui se firent passage.
Je condamnai les Dieux, et, sans plus rien ouïr [2],
Fis vœu, sur leurs autels, de leur désobéir.
Que n'en croyais-je alors ma tendresse alarmée ?
Je voulais sur-le-champ congédier l'armée [3].
Ulysse, en apparence approuvant mes discours,
De ce premier torrent laissa passer le cours.
Mais bientôt rappelant sa cruelle industrie [4],
Il me représenta l'honneur et la patrie [5],
Tout ce peuple, ces rois à mes ordres soumis,
Et l'empire d'Asie à la Grèce promis :
De quel front immolant tout l'État à ma fille,
Roi sans gloire, j'irais vieillir dans ma famille [6] !

1. Tout mon sang de frayeur dans mes veines se glace.
(Mairet, *Mort d'Asdrubal*, IV, V.)

Racine dira dans *Phèdre* (I,III), et dans *Esther* (I,III):

Juste ciel ! tout mon sang dans mes veines se glace.

2. Ainsi, pour défendre sa fille, Agamemnon est allé jusqu'au sacrilège; Racine accumule les circonstances atténuantes.

3. Ἰφιγένεια, v. 94-96 :

Κλύων δ' ἐγὼ ταῦτ', ὀρθίῳ κηρύγματι
Ταλθύβιον εἶπον πάντ' ἀφιέναι στρατὸν,
Ὡς οὔποτ' ἂν τλὰς θυγατέρα κτανεῖν ἐμήν.

Rotrou avait ainsi traduit le poète grec :

Hélas ! peu s'en fallut que ma douleur extrême
A cet arrêt fatal ne m'immolât moi-même,
Et que, pour ne point voir ce que le sang défend,
Le père sur-le-champ ne payât pour l'enfant.
Lors je n'affecte honneur, pouvoir, ni renommée,
Et veux faire au héraut congédier l'armée.
(*Iphigénie*, I, 5.)

4. Habileté, Savoir-faire. On lit dans Fénelon (*Télémaque*, XIV) : « Il a mille industries pour savoir plaire à son voisin. » Là, *industries* signifie moyens habiles.

5. C'est Ménélas qui, dans Euripide, se charge de décider Agamemnon *Iphigénie*, v. 97-98) :

..... Μ' ἀδελφὸς, πάντα προσφέρων λόγον,
Ἔπεισε τλῆναι δεινά

Racine a compris qu'il ne fallait pas donner à Ménélas un rôle si odieux, et que, pour rendre Agamemnon plus humain, il fallait développer ce passage.

6. Virgile :

Turpemque trahens inglorius alvum.

Moi-même (je l'avoue avec quelque pudeur) [1],
Charmé de mon pouvoir, et plein [2] de ma grandeur,
Ces noms de Roi des Rois et de chef de la Grèce
Chatouillaient de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse [3].
Pour comble de malheur, les Dieux toutes les nuits,
Dès qu'un léger sommeil suspendait mes ennuis,
Vengeant de leurs autels le sanglant privilége [4],
Me venaient reprocher ma pitié sacrilége,
Et, présentant la foudre à mon esprit confus,
Le bras déjà levé, menaçaient mes refus [5].
Je me rendis, Arcas; et, vaincu par Ulysse,
De ma fille, en pleurant, j'ordonnai le supplice [6].
Mais des bras d'une mère il fallait l'arracher [7].
Quel funeste artifice il me fallut chercher!
D'Achille, qui l'aimait, j'empruntai le langage.
J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage,
Que ce guerrier, pressé de partir avec nous,
Voulait revoir ma fille, et partir son époux [8].

1. Avec un sentiment de honte.
2. Entièrement occupé de. Le poëte avait dit dans *Bérénice* (I, IV):

Adieu, je vais, le cœur trop plein de votre image.....

3. Virgile, *Enéide*, I, 506 :

Latonæ tacitum pertentant gaudia pectus.

Et Corneille (*Pompée*, III, 1) :

L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
Chatouillait malgré lui son âme avec surprise.

4. Droit, prérogative.
5. Racine aime beaucoup cette tournure qui consiste à remplacer le sujet ou le régime d'un verbe par une qualité ou une manifestation de ce sujet ou de ce régime; *menaçaient mes refus* est une tournure plus concise et plus poétique que la tournure ordinaire : me menaçaient, parce que je refusais de leur obéir.
6. Racine ne doit rien à Euripide de ce beau développement.
7. Étrange inadvertance: Agamemnon dira plus loin qu'il attend Clytemnestre en même temps qu'Iphigénie.
8. Ἰφιγένεια. v. 98-105 :

Κἀν δέλτου πτυχαῖς
Γράψας ἔπεμψα πρὸς δάμαρτα τὴν ἐμὴν
Στέλλειν Ἀχιλλεῖ θυγατέρ' ὡς γαμουμένην,
Τό τ' ἀξίωμα τἀνδρὸς ἐκγαυρούμενος,
Συμπλεῖν τ' Ἀχαιοῖς οὕνεκ οὐ θέλοι λέγων,
Εἰ μὴ παρ' ἡμῶν εἶσιν ἐς Φθίαν λέχος·
Πειθὼ γὰρ εἶχον τήνδε πρὸς δάμαρτ' ἐμήν,
Ψευδῆ συνάψας ἀμφὶ παρθένου γάμον.

Je me laisse gagner, je depêche en Argos,
Et, pour tromper ma femme, écris qu'Iphigénie
Doit au fils de Thetis par l'hymen être unie,
Et qu'il a refusé de partir avec nous
Qu'emportant de ce lieu le nom de son époux.

(ROTROU, *Iphigénie*, I, V).

ARCAS.

Et ne craignez-vous point l'impatient Achille [1]?
Avez-vous prétendu que, muet et tranquille,
Ce héros, qu'armera l'amour et la raison,
Vous laisse pour ce meurtre abuser de son nom [2]?
Verra-t-il à ses yeux son amante immolée?

AGAMEMNON.

Achille était absent; et son père Pélée,
D'un voisin ennemi redoutant les efforts,
L'avait, tu t'en souviens, rappelé de ces bords [3];
Et cette guerre, Arcas, selon toute apparence,
Aurait dû plus longtemps prolonger son absence.
Mais qui peut dans sa course arrêter ce torrent?
Achille va combattre, et triomphe en courant [4];
Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée [5],
Hier avec la nuit arriva dans l'armée.
Mais des nœuds plus puissants me retiennent le bras,
Ma fille, qui s'approche, et court à son trépas,
Qui loin de soupçonner un arrêt si sévère [6],

Leclerc (*Iphigénie*, I, 1) a copié ces quatre vers de Rotrou :

J'écris à Clytemnestre et feins qu'Iphigénie
Doit au fils de Thetis par l'hymen être unie.
Qu'Achille a refusé de partir avec nous
S'il n'emporte avec lui le nom de son époux.

1. Impatient, qui ne supporte pas facilement les injures.
2. Ἰφιγένεια, v. 124-126, 133-135 :

Καὶ πῶς Ἀχιλεὺς λέκτρων ἀπλακὼν
Οὐ μέγα φυσῶν θυμὸν ἐπαρεῖ
Σοὶ σῇ τ' ἀλόχῳ ;.....
Δεινά γ' ἐτόλμας, Ἀγάμεμνον ἄναξ,
Ὃς τῷ τῆς θεᾶς τὴν παῖδ' ἄλοχον
Φατίσας ἦγες σφάγιον Δαναοῖς
Mais cet hymen failli, comment prétendez-vous
De ce prince irrité réprimer le courroux?

(Rotrou, *Iphigénie*, I, 5.)

Leclerc a encore ici imité de très près Rotrou :

Mais, Seigneur, songez-vous que cet effort barbare
De l'amitié d'Achille à jamais vous sépare,
Et rompant cet hymen, comment prétendez-vous
De ce jeune héros apaiser le courroux?

3. Racine s'est souvenu du magnifique discours qu'Homère prête à Priam suppliant Achille (*Iliade*, XXIV, 486) :

Μνῆσαι πάτρος σοῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
Τηλίκου ὥσπερ ἐγὼν, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ.
Καὶ μέν που κεῖνον περιναίεται ἀμφὶς ἐόντες
Τείρουσ', οὐδέ τίς ἐστιν ἀρὴν καὶ λοιγὸν ἀμῦναι.
Ἀλλ' ἤτοι κεῖνός γε, σέθεν ζώοντος ἀκούων,
Χαίρει τ' ἐν θυμῷ, κ. τ. λ.....

4. Ce vers, qui s'appliquait autant à Louis XIV qu'à Achille, dut être fort applaudi au XVII[e] siècle.
5. Le bruit de ses exploits.
6. Ce mot a perdu une partie de son sens.

Peut-être s'applaudit des bontés de son père,
Ma fille... Ce nom seul, dont les droits sont si saints,
Sa jeunesse, mon sang, n'est pas ce que je plains [1].
Je plains mille vertus, une amour mutuelle,
Sa piété pour moi, ma tendresse pour elle,
Un respect qu'en son cœur rien ne peut balancer [2],
Et que j'avais promis de mieux récompenser.
Non, je ne croirai point, ô ciel, que ta justice
Approuve la fureur [3] de ce noir sacrifice.
Tes oracles sans doute ont voulu m'éprouver [4];
Et tu me punirais si j'osais l'achever.
Arcas, je t'ai choisi pour cette confidence :
Il faut montrer ici ton zèle et ta prudence.
La Reine, qui dans Sparte avait connu ta foi,
T'a placé dans le rang que tu tiens près de moi [5].
Prends cette lettre, cours au-devant de la Reine,
Et suis sans t'arrêter le chemin de Mycène.
Dès que tu la verras, défends-lui d'avancer,
Et rends-lui ce billet que je viens de tracer [6].
Mais ne t'écarte point [7] : prends un fidèle guide.

1. Remarquez ce vers au singulier après trois sujets ; voir à la note du vers 905 d'autres exemples de cette construction qu'affectionnait Racine.

2. Ce vers vous prépare à la résignation touchante d'Iphigénie. *Balancer* signifie compenser. Racine avait déjà dit dans le même sens dans *Bajazet* (III, 7) :

Les bienfaits dans un cœur balancent-ils l'amour?

3. La barbarie. On lit dans le *Dictionnaire philosophique* de Voltaire à l'article *Supplices :* « C'est en Angleterre surtout..... que s'est signalée la tranquille fureur d'égorger les hommes avec le glaive prétendu de la loi. »

4. Racine songeait ici sans doute au sacrifice d'Abraham.

5. C'est le vieillard qui dit lui-même dans Euripide (*Iphigénie*, v. 45-48) :

Πρὸς δ' ἄνδρ' ἀγαθὸν πιστόν τε φράσεις·
Σῇ γάρ μ' ἀλόχῳ τότε Τυνδάρεως
Πέμπει φερνὴν
Συννυμφοκόμον τε δίκαιον.

6. *Rendre* avait le sens de remettre à son adresse. On lit dans les *Lettres Persanes* de Montesquieu (8) : « Ta lettre m'a été rendue à Erzeron, où je suis. »

7. C'est par ces trois mots que Racine traduit deux vers pittoresques d'Euripide (Ἰφιγένεια, v. 141-142) :

Μή νυν μήτ' ἀλσώδεις ἵζου
Κρήνας, μήθ' ὕπνῳ θελχθῇς.

Euripide a beaucoup plus d'animation dans cette partie de la scène (v. 144-151):

Πάντη δὲ πόρον σχιστὸν ἀμείβων
Λεῦσσε, φυλάσσων μή τίς σε λάθη
Τροχάλοισιν ὄχοις παραμειψαμένη
Παῖδα κομίζουσ' ἐνθάδ' ἀπήνη
Δαναῶν πρὸς ναῦς.
Ἦν οὖν πομπαῖς ἀντήσῃς,
Πάλιν ἐξ ὁρμᾶς σεῖε χαλινοὺς
Ἐπὶ Κυκλώπων ἱεὶς θυμέλας.

Si ma fille une fois met le pied dans l'Aulide,
Elle est morte. Calchas, qui l'attend en ces lieux,
Fera taire nos pleurs, fera parler les Dieux;
Et la religion, contre nous irritée,
Par les timides Grecs sera seule écoutée.
Ceux même dont ma gloire aigrit l'ambition
Réveilleront leur brigue et leur prétention,
M'arracheront peut-être un pouvoir qui les blesse.....
Va, dis-je, sauve-la de ma propre faiblesse [1].
Mais surtout ne va point, par un zèle indiscret,
Découvrir à ses yeux mon funeste secret.
Que, s'il se peut, ma fille, à jamais abusée,
Ignore à quel péril je l'avais exposée.
D'une mère en fureur épargne-moi les cris [2];
Et que ta voix s'accorde avec ce que j'écris [3].
Pour renvoyer la fille, et la mère offensée,
Je leur écris qu'Achille a changé de pensée,
Et qu'il veut désormais jusques à son retour
Différer cet hymen que pressait son amour.
Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille
On accuse en secret cette jeune Ériphile
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos [4].
C'est leur en dire assez : le reste, il le faut taire.

1. Voilà la partie faible du sujet, cette ambition d'Agamemnon qui entre en lutte avec les sentiments les plus sacrés.

2. C'est la grande crainte d'Agamemnon : il terminera ce premier acte en disant :

Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

3. C'est le vieillard qui dit dans la pièce grecque (v. 115-116) :

Λέγε καὶ σήμαιν', ἵνα καὶ γλώσσῃ
Σύντονα τοῖς σοῖς γράμμασιν αὐδῶ.

Voici la lettre d'Agamemnon (v. 117-123) :

Πέμπω σοι πρὸς ταῖς πρόσθεν
Δέλτοις, ὦ Λήδας ἔρνος,
Μὴ στέλλειν τὰν σὰν ἶνιν πρὸς
Τὰν κολπώδη πτέρυγ' Εὐβοίας
Αὖλιν ἀκλύσταν.
Εἰς τὰς ἄλλας ὥρας γὰρ δὴ
Παιδὸς δαίσομεν ὑμεναίους.

4. « On pourrait peut-être reprocher à cette admirable pièce ces vers d'Agamemnon, qui paraissent trop peu dignes du chef de la Grèce et trop éloignés des mœurs des temps héroïques. » (Voltaire, *Dictionnaire philosophique*. *Art dramatique*.) Racine a besoin de poser dès la première scène le personnage d'Ériphile.

Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire [1];
Déjà même l'on entre, et j'entends quelque bruit.
C'est Achille. Va, pars. Dieux ! Ulysse le suit [2].

SCENE II.

AGAMEMNON, ACHILLE [3], ULYSSE.

AGAMEMNON.

Quoi? Seigneur, se peut-il que d'un cours si rapide

1. Voilà un vers pittoresque, et qui fait songer à celui d'*Athalie* (I, 1) :

> Et du temple déjà l'aube blanchit le faîte.

Euripide avait dit (Ἰφιγένεια, v. 156-158) :

> Ἴθι. Λευκαίνει
> Τόδε φῶς ἤδη λάμπουσ' ἠὼς
> Πῦρ τε τεθρίππων τῶν Ἀελίου.

M. Sarcey, dans son feuilleton du 8 novembre 1880, écrivait à propos de la reprise d'*Iphigénie* à la Comédie-Française : « Quand la toile se lève, on aperçoit couchés pêle-mêle, à l'ouverture de la tente, et dans toutes sortes de postures, des comparses dont les groupes variés occupent le fond du théâtre..... A peine Agamemnon a-t-il dit :

> Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire,

que tous ces pompiers, qui paraissent dormir d'un profond sommeil, se relèvent d'un commun mouvement, sans dire ouf! habillés et casqués des pieds à la tête, et je remarque alors qu'ils dormaient ainsi équipés, sans que leur casque les gênât, sur le sol tout nu, sur la dure, quoi! pas une couverture! pas un brin de paille! » Après avoir démontré que c'est substituer une convention à une autre, M. Sarcey ajoutait : « Je ne cesserai de le dire : dans l'antique tragédie, comme dans la comédie de Molière et de ses contemporains, il faut que la mise en scène évite le détail, et surtout le détail qui attire l'œil. Prenez le texte de Racine. Que dit-il? *La scène représente la tente d'Agamemnon*... Eh bien, cela suffit. Montrez-nous une tente, et autant que possible une tente absolument nue. Si vous y jetez, ce qui serait votre droit, sous prétexte de couleur locale, des peaux de bêtes féroces, je m'amuserai à en considérer, à en estimer la garniture, et ce sera autant de perdu pour les vers du poète.» (*Le Temps*.)

2. Les *Observations sur l'art du comédien*, publiées en 1774 par le sieur D***, nous montrent (p. 134) le danger que l'on court à ne point suivre la ponctuation. Un acteur, que l'auteur ne nomme point, prononçait, paraît-il, ce vers de la façon suivante :

> C'est Achille. Va. Pardieu ! Ulysse le suit !

3. Préville, dans ses *Mémoires* (p. 114), cite une *Lettre* de Crébillon *sur les spectacles*, à laquelle nous empruntons le passage suivant : « Au retour d'une victoire, un capitaine grec ou romain paraissait sur notre théâtre avec un panier tourné de la meilleure grâce du monde, et auquel les efforts des peuples qu'il venait de combattre n'avaient pas fait prendre le moindre petit pli. — Rien n'était si comique que l'habit tragique. Au lieu de ces beaux casques qui décoraient si bien les anciens guerriers, nos comédiens, en voulant les repré-

La victoire vous ait ramené dans l'Aulide?
D'un courage naissant sont-ce là les essais?
Quels triomphes suivront de si nobles succès!
La Thessalie entière, ou vaincue ou calmée,
Lesbos même conquise en attendant l'armée [1],
De toute autre valeur éternels monuments,
Ne sont d'Achille oisif que les amusements [2].

ACHILLE.

Seigneur, honorez moins une faible conquête;
Et que puisse bientôt le ciel qui nous arrête
Ouvrir un champ plus noble à ce cœur excité
Par le prix glorieux dont vous l'avez flatté!
Mais cependant, Seigneur, que faut-il que je croie
D'un bruit qui me surprend et me comble de joie?
Daignez-vous avancer le succès de mes vœux [3]?
Et bientôt des mortels suis-je le plus heureux?
On dit qu'Iphigénie, en ces lieux amenée,
Doit bientôt à son sort unir ma destinée.

AGAMEMNON.

Ma fille? Qui vous dit qu'on la doit amener?

ACHILLE.

Seigneur, qu'a donc ce bruit qui vous doive étonner?

senter, portaient tout simplement des chapeaux à trois cornes, pareils à ceux dont nous nous servons dans le monde. Il est vrai que, pour se donner un air plus extraordinaire, ils y ajoutaient des plumes dont l'énorme hauteur les mettait souvent dans le cas d'éteindre les lustres qui alors éclairaient la scène, ou de crever les yeux à leurs princesses, en leur faisant la révérence. Ils portaient aussi des perruques frisées, des gants blancs et des culottes bouclées et jarretées à la française. » Ce costume aurait plu à M. Taine, qui trouve l'Achille de Racine un charmant cavalier, « un peu fier de sa race et bouillant comme un jeune homme, mais disert, poli, du meilleur ton, respectueux envers les captives..... leur demandant permission pour se présenter devant elles, tellement qu'à la fin il ôte son chapeau à plumes, et leur offre galamment le bras pour les mettre en liberté. »

1. Agamemnon (*Iliade*, IX, 271) parle de cette conquête d'Achille

..........,........, ὅτε Λέσβον ἐϋκτιμένην ἕλες αὐτὸς....

Homère dit encore (*Ibid.*, v. 664) :

.... γυνή, τὴν Λεσβόθεν ἦγεν,...

Achille, au IVe acte, scène VI, dira avec fierté à Agamemnon :

Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée
Avant que vous eussiez assemblé votre armée.

2. Sénèque avait dit (*Troyennes*, 230-233) :

Hæc tanta clades gentium ac tantus pavor,
Sparsæ tot urbes, turbinis vasti modo,
Alterius esset gloria ac summum decus;
Iter est Achillis.....

3. *Succès* a ici le sens latin : issue, dénouement.

AGAMEMNON, à Ulysse.

Juste ciel! saurait-il mon funeste artifice [1]?

ULYSSE.

Seigneur, Agamemnon s'étonne avec justice.
Songez-vous aux malheurs qui nous menacent tous?
O ciel! pour un hymen quel temps choisissez-vous?
Tandis qu'à nos vaisseaux la mer toujours fermée
Trouble toute la Grèce et consume l'armée [2];
Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux [3],
Il faut du sang peut-être, et du plus précieux,
Achille seul, Achille à son amour s'applique!
Voudrait-il insulter à la crainte publique,
Et que le chef des Grecs, irritant les destins,
Préparât d'un hymen la pompe et les festins?
Ah! Seigneur, est-ce ainsi que votre âme attendrie
Plaint le malheur des Grecs, et chérit la patrie?

ACHILLE.

Dans les champs phrygiens les effets feront foi
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.
Jusque-là je vous laisse étaler votre zèle [4]:
Vous pouvez à loisir faire des vœux pour elle.
Remplissez les autels d'offrandes et de sang;
Des victimes vous-même interrogez le flanc;
Du silence des vents demandez-leur la cause;
Mais moi, qui de ce soin sur Calchas me repose [5],
Souffrez, Seigneur, souffrez que je coure hâter

1. Agamemnon s'émeut et perd la tête; l'industrieux Ulysse ne se trouble point.

2. Le véritable sujet du mot *consume* n'est pas le mot qui est grammaticalement le sujet, mais bien l'idée comprise dans ces mots : la mer toujours fermée; ce n'est pas la mer qui *consume* l'armée; mais c'est parce que la mer est fermée, que l'armée est *consumée*.

3. L'année même où parut *Iphigénie*, le P. Bouhours publia ses *Remarques nouvelles*. On y trouve à la page 376, à propos du mot *inclémence*, que Racine a tiré de l'*Enéide* (II, 602) : « M. de Balzac l'a employé dans le propre: l'*inclémence de l'air*, l'*inclémence du temps*. On commence à s'en servir dans le figuré, et M. Racine fait dire à Ulysse :

Tandis que pour fléchir l'inclémence des Dieux, etc.

Il aurait pu mettre « la colère des Dieux; » mais il a cru sans doute que « l'inclémence des Dieux » était plus beau et plus poétique. Je crois que M. Racine a raison ; et je crois même qu'avec le temps *inclémence* pourra passer de la poésie à la prose. »

4. Il est certain que l'Achille de Racine manque plus de politesse que de fougue.

5. C'est bien là le dédain de la caste militaire pour la caste sacerdotale. Ce mépris de l'homme qui se bat pour l'homme qui prie a fourni à Casimir Delavigne tout le premier acte de sa belle tragédie de *la Fille du Cid*.

Un hymen dont les Dieux ne sauraient s'irriter [1].
Transporté d'une ardeur qui ne peut être oisive,
Je rejoindrai bientôt les Grecs sur cette rive.
J'aurais trop de regret si quelque autre guerrier
Au rivage troyen descendait le premier.

AGAMEMNON.

O ciel ! pourquoi faut-il que ta secrète envie
Ferme à de tels héros le chemin de l'Asie ?
N'aurai-je vu briller cette noble chaleur
Que pour m'en retourner avec plus de douleur ?

ULYSSE.

Dieux ! qu'est-ce que j'entends ?

ACHILLE.

Seigneur, qu'osez-vous dire [2] ?

AGAMEMNON.

Qu'il faut, princes, qu'il faut que chacun se retire ;
Que d'un crédule espoir trop longtemps abusés,
Nous attendons les vents qui nous sont refusés.
Le ciel protège Troie ; et par trop de présages
Son courroux nous défend d'en chercher les passages [3].

ACHILLE.

Quels présages affreux nous marquent son courroux ?

AGAMEMNON.

Vous-même consultez ce qu'il prédit de vous [4].
Que sert de se flatter ? on sait qu'à votre tête [5]
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête ;
Mais on sait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont aux champs troyens marqué votre tombeau ;
Que votre vie, ailleurs et longue et fortunée,
Devant Troie en sa fleur doit être moissonnée.

1. Achille est bien loin de se douter qu'Iphigénie est en route ; Racine nous prépare à l'étonnement qu'il éprouvera au second acte (scene VI) :

Vous en Aulide ? Vous ? Hé ! qu'y venez-vous faire ?

2. M. P. Mesnard rapproche de ce vers le vers 350 du chant IV de l'*Iliade* :

Ἀτρείδη, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων ;

3. Ces vers rappellent le grand discours d'Agamemnon, au livre II de l'*Iliade* (v. 110-141) :

Ζεύς με μέγα Κρονίδης ἄτῃ ἐνέδησε βαρείῃ·
Σχέτλιος, ὃς πρὶν μέν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι....
Φεύγωμεν σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
Οὐ γὰρ ἔτι Τροίην αἱρήσομεν εὐρυάγυιαν.

4. Jamais un personnage de Racine n'est embarrassé pour répondre : Racine eût été un merveilleux avocat.

5. *A votre tête* ne signifie pas ici à votre vie, mais à votre personne.

ACHILLE.

Ainsi, pour vous venger tant de rois assemblés [1]
D'un opprobre éternel retourneront comblés [2],
Et Pâris, couronnant son insolente flamme,
Retiendra sans péril la sœur de votre femme !

AGAMEMNON.

Hé quoi ? votre valeur, qui nous a devancés,
N'a-t-elle pas pris soin de nous venger assez [3]?
Les malheurs de Lesbos, par vos mains ravagée,
Épouvantent encor toute la mer Égée.
Troie en a [4] vu la flamme ; et, jusque dans ses ports,
Les flots en ont poussé les débris et les morts.
Que dis-je? les Troyens pleurent une autre Hélène
Que vous avez captive envoyée à Mycène.
Car, je n'en doute point, cette jeune beauté [5]
Garde en vain un secret que trahit sa fierté ;
Et son silence même, accusant sa noblesse,
Nous dit qu'elle nous cache une illustre princesse.

ACHILLE.

Non, non, tous ces détours sont trop ingénieux.
Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.
Moi, je m'arrêterais à de vaines menaces ?
Et je fuirais l'honneur qui m'attend sur vos traces ?
Les Parques à ma mère, il est vrai, l'ont prédit [6],
Lorsqu'un époux mortel fut reçu dans son lit :

1. Ce couplet ainsi que le suivant pourraient être supprimés, et la trame de la scène en serait plus serrée ; mais Racine avait besoin de bien établir l'épisode d'Eriphile.

2. Il semblerait que *comblé* appelât un régime au pluriel; cependant on lit dans Mme de Sévigné : « Comblé de douleur amère. »

3. Cela n'est peut-être point l'avis de Ménélas.

4. Voilà une rencontre de voyelles odieuse : cela n'est pas un hiatus ; *il y a* est fort agréable à l'oreille ; c'est un hiatus.

5. La beauté d'une femme devint synonyme de la femme elle-même ; le mot se trouve avec ses deux sens dans le même vers de Corneille (*Menteur*, I, V) :

Là, je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie.

6. *Iliade* (IX, 410-416) :

Μήτηρ γάρ τέ μέ φησι θεὰ, Θέτις ἀργυρόπεζα,
Διχθαδίας Κῆρας φερέμεν θανάτοιο τέλοσδε.
Εἰ μὲν κ' αὖθι μένων Τρώων πόλιν ἀμφιμάχωμαι,
Ὤλετό μοι νόστος, ἀτὰρ κλέος ἄφθιτον ἔσται·
Εἰ δέ κεν οἴκαδ' ἵκωμι φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
Ὤλετό μοι κλέος ἐσθλὸν, ἐπὶ δηρὸν δέ μοι αἰὼν
Ἔσσεται, οὐδέ κέ μ' ὦκα τέλος θανάτοιο κιχείη.

Partant des mêmes prémisses, Homère et Racine arrivent à une conclusion toute différente.

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire.
Mais, puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrais-je, de la terre inutile fardeau [1],
Trop avare d'un sang reçu d'une déesse,
Attendre chez mon père une obscure vieillesse;
Et, toujours de la gloire évitant le sentier,
Ne laisser aucun nom, et mourir tout entier [2] ?
Ah! ne nous formons point ces indignes obstacles;
L'honneur parle, il suffit; ce sont là nos oracles [3].
Les Dieux sont de nos jours les maîtres souverains;
Mais, Seigneur, notre gloire est dans nos propres mains [4].
Pourquoi nous tourmenter de leurs ordres suprêmes?
Ne songeons qu'à nous rendre immortels comme eux-mêmes;
Et laissant faire au sort, courons où la valeur
Nous promet un destin aussi grand que le leur [5].
C'est à Troie, et j'y cours; et quoi qu'on me prédise,
Je ne demande aux Dieux qu'un vent qui m'y conduise;
Et quand moi seul enfin il faudrait l'assiéger,
Patrocle et moi, Seigneur, nous irons vous venger [6].

1. Achille dit au vers 104 du chant XVIII de l'*Iliade*;

> Ἀλλ' ἧμαι παρὰ νηυσὶν, ἐτώσιον ἄχθος ἀρούρης.

2. Horace (*Odes*, III, xxx, 6):

> Non omnis moriar.

Et Corneille (*Cinna*, I, iii):

> Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins?

3. On trouve un mouvement semblable dans l'*Iliade* (XII, 243):

> Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης.

C'est Hector qui parle. Achille dit de même dans l'*Iphigénie* de Rotrou (IV, V)

> Sur tout autre respect l'honneur m'est précieux;
> C'est mon chef, c'est mon roi, mon oracle et mes Dieux.

4. Il y a là une pensée analogue à celle qu'on trouve dans Corneille (*Horace*, II, VIII):

> Faites votre devoir, et laissez faire aux Dieux.

5. Famam extendere factis,
> Hoc virtutis opus.

(Virgile, *Enéide*, X, 468.)

Nous ne croyons pas que jamais Achille ait été plus Achille que dans ce couplet d'*Iphigénie*.

6. Achille est tellement sûr de Patrocle qu'en parlant de tous deux, il dit *moi seul*. Diomède, au chant IX de l'*Iliade* (v. 46-49), disait à Agamemnon:

> Εἰ δὲ καὶ αὐτοὶ,
> Φευγόντων σὺν νηυσὶ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν·
> Νῶϊ δ', ἐγὼ Σθένελός τε, μαχησόμεθ', εἰσόκε τέκμωρ
> Ἰλίου εὕρωμεν.

Au livre XVI, Achille disait aussi (v. 98-100):

> Μήτε τις οὖν Τρώων θάνατον φύγοι, ὅσσοι ἔασιν,
> Μήτε τις Ἀργείων, νῶϊν δ' ἐκδύμεν' ὄλεθρον.

Mais non, c'est en vos mains que le destin la livre;
Je n'aspire en effet qu'à l'honneur de vous suivre.
Je ne vous presse plus d'approuver les transports
D'un amour qui m'allait éloigner de ces bords :
Ce même amour, soigneux de votre renommée,
Veut qu'ici mon exemple encourage l'armée,
Et me défend surtout de vous abandonner
Aux timides conseils qu'on ose vous donner.

SCÈNE III.

AGAMEMNON, ULYSSE.

ULYSSE.

Seigneur, vous entendez. Quelque prix qu'il en coûte[1],
Il veut voler à Troie et poursuivre sa route.
Nous craignions son amour; et lui-même aujourd'hui
Par une heureuse erreur nous arme contre lui.

AGAMEMNON.

Hélas !

ULYSSE.

De ce soupir que faut-il que j'augure ?
Du sang qui se révolte est-ce quelque murmure ?
Croirai-je qu'une nuit a pu vous ébranler ?
Est-ce donc votre cœur qui vient de nous parler ?
Songez-y : vous devez votre fille à la Grèce[2].

Ὄφρ' οἶοι Τροίης ἱερὰ κρήδεμνα λύωμεν.

On lit dans César (*De Bello gallico*, I, 40) : « Quod si præterea nemo sequatur, tamen secum sola decima legione iturum, de qua non dubitaret. » Enfin, en écrivant cet admirable couplet. Racine s'est évidemment souvenu de ce que Quinte-Curce fait dire à Alexandre : « Ego me metior non ætatis spatio, sed gloriæ. Licuit paternis opibus contento intra Macedoniæ terminos per otium corporis exspectare obscuram et ignobilem senectutem. Quanquam ne pigri quidem sibi fata disponunt; sed unicum bonum diuturnam vitam æstimantes sæpe acerba mors occupat. Verum ego, qui non annos meos, sed victorias meas numero, si munera fortunæ bene computo, diu vixi. Victor utriusque regionis post nonum regni mei, post vicesimum atque octavum ætatis annum, videorne vobis in excolenda gloria, cui me uni devovi, posse cessare? Ego vero non deero, et ubicumque pugnabo in theatro terrarum orbis esse me credam. Dabo nobilitatem ignobilibus locis : aperiam cunctis gentibus terras quas natura longe submoverat. In his operibus exstingui, si fors ita feret, pulchrum est : ea stirpe sum genitus, ut multam prius quam longam vitam debeam optare. » (IX, 6.)

1. Ulysse n'est pas franc; il est bien certain qu'Achille ne voudra pas voler à Troie, si le prix du départ est le sang d'Iphigénie.

2. Ce discours d'Ulysse est un chef-d'œuvre d'habileté élégante et concise; aucun argument n'est oublié.

Vous nous l'avez promise : et sur cette promesse,
Calchas, par tous les Grecs consulté chaque jour,
Leur a prédit des vents l'infaillible retour.
A ses prédictions si l'effet est contraire,
Pensez-vous que Calchas continue à se taire ;
Que ses plaintes, qu'en vain vous voudrez apaiser,
Laissent mentir les Dieux sans vous en accuser ?
Et qui sait ce qu'aux Grecs, frustrés de leur victime,
Peut permettre un courroux qu'ils croiront légitime ?
Gardez-vous de réduire un peuple furieux,
Seigneur, à prononcer entre vous et les Dieux.
N'est-ce pas vous enfin de qui la voix pressante
Nous a tous appelés aux campagnes du Xanthe [1],
Et qui de ville en ville attestiez les serments
Que d'Hélène autrefois firent tous les amants [2],
Quand presque tous les Grecs, rivaux de votre frère,
La demandaient en foule à Tyndare son père ?
De quelque heureux époux que l'on dût faire choix,
Nous jurâmes dès lors de défendre ses droits ;
Et si quelque insolent lui volait sa conquête,
Nos mains du ravisseur lui promirent la tête.
Mais sans vous, ce serment que l'amour a dicté,
Libres de cet amour, l'aurions-nous respecté ?
Vous seul, nous arrachant à de nouvelles flammes,
Nous avez fait laisser nos enfants et nos femmes.

1. Le Xanthe et le Simoïs étaient les deux fleuves de la campagne troyenne.
2. Dans la pièce d'Euripide, c'est Agamemnon qui raconte au vieillard ces événements (v. 57-65) :

Καί νιν εἰσῆλθεν τάδε,
Ὅρκους συνάψαι δεξιάς τε συμβαλεῖν
Μνηστῆρας ἀλλήλοισι, καὶ δι' ἐμπύρων
Σπονδὰς καθεῖναι κἀπαράσασθαι τάδε,
Ὅτου γυνὴ γένοιτο Τυνδαρὶς κόρη,
Τούτῳ συναμυνεῖν, εἴ τις ἐκ δόμων λαβὼν
Οἴχοιτο, τόν τ' ἔχοντ' ἀπωθοίη λέχους,
Κἀπιστρατεύσειν καὶ κατασκάψειν πόλιν
Ἕλλην' ὁμοίως βάρβαρόν θ' ὅπλων μέτα.

Rotrou (*Iphigénie*, I, v) a traduit ainsi Euripide :

Il exige de nous que mutuellement
Nous nous obligions tous d'un solennel serment
(Par là tu peux juger que j'étais de la presse)
A cette nécessaire et fatale promesse
De prêter assistance à celui d'entre nous
Que le ciel destinait pour être son époux,
S'il arrivait un jour qu'elle lui fût ravie,
Et qu'on la pût ravoir au danger de sa vie
Chacun, flatté d'espoir d'en être possesseur,
Souscrit à cet arrêt contre le ravisseur,
Et, transporté qu'il est de cet amour extrême,
Oblige ses sujets, ses armes et soi-même.

Et quand, de toutes parts assemblés en ces lieux[1],
L'honneur de vous venger brille seul à nos yeux;
Quand la Grèce, déjà vous donnant son suffrage,
Vous reconnaît l'auteur de ce fameux ouvrage;
Que ses rois, qui pouvaient vous disputer ce rang[2],
Sont prêts, pour vous servir, de verser tout leur sang,
Le seul Agamemnon, refusant la victoire,
N'ose d'un peu de sang acheter tant de gloire[3]?
Et, dès le premier pas se laissant effrayer,
Ne commande les Grecs que pour les renvoyer?

AGAMEMNON.

Ah! Seigneur, qu'éloigné du malheur qui m'opprime,
Votre cœur aisément se montre magnanime!
Mais que, si vous voyiez ceint du bandeau mortel[4]
Votre fils Télémaque approcher de l'autel,
Nous vous verrions, troublé de cette affreuse image,
Changer bientôt en pleurs ce superbe langage,
Éprouver la douleur que j'éprouve aujourd'hui,
Et courir vous jeter entre Calchas et lui!,
Seigneur, vous le savez, j'ai donné ma parole;
Et si ma fille vient je consens qu'on l'immole.
Mais, malgré tous mes soins, si son heureux destin
La retient dans Argos, ou l'arrête en chemin[5],
Souffrez que sans presser ce barbare spectacle,
En faveur de mon sang j'explique cet obstacle,

1. Voilà une construction latine : ce participe ne se rapporte grammaticalement à rien dans la phrase.

2. Rotrou avait fait parler ainsi Ulysse (*Iphigénie*, II, III) :

Quand on pouvait choisir et nommer entre mille,
Nestor ni Ménélas n'ont point été nommés,
Quoique tous si puissants et tous si renommés :
Moi-même, justement défiant de moi-même,
N'ai pas osé prétendre à cet honneur extrême :
Un seul, Agamemnon, s'est, parmi tant de rois
Trouvé le digne objet de la commune voix,
Comme celui de tous dont le zèle et l'adresse
Devait porter plus loin l'intérêt de la Grèce,
Et qui doit embrasser avecque plus d'ardeur
Le pénible travail qui soutient sa grandeur.
S'il s'expose sans crainte, et s'il porte avec joie
Tout ce qu'il a de sang à la brèche de Troie,
Qu'a-t-il de précieux qu'il ne doive exposer,
Et quel plus digne sang nous peut-il refuser ?

3. Malgré toute l'habileté d'Ulysse, il ne peut empêcher que ces mots : *Un peu de sang*, ne soient révoltants.

4. La victime était couronnée de bandelettes. *Vous voyiez*, et, dans la même phrase, deux vers plus loin. *nous verrions;* c'est là une petite négligence.

5, Agamemnon vient de défendre à Clytemnestre d'amener sa fille à Aulis; il essaie ici de tromper Ulysse; le motif de cette ruse est trop louable pour qu'on la puisse blamer. Son espérance d'ailleurs ne va pas durer longtemps.

Que j'ose pour ma fille accepter le secours
De quelque Dieu plus doux qui veille sur ses jours.
Vos conseils sur mon cœur n'ont eu que trop d'empire,
Et je rougis....

SCÈNE IV.

AGAMEMNON, ULYSSE, EURYBATE.

EURYBATE [1].

Seigneur...

AGAMEMNON.

Ah ! que vient-on me dire ?

EURYBATE.

La Reine, dont ma course a devancé les pas,
Va remettre bientôt sa fille entre vos bras.
Elle approche. Elle s'est quelque temps égarée
Dans ces bois qui du camp semblent cacher l'entrée [2].
A peine nous avons, dans leur obscurité,
Retrouvé le chemin que nous avions quitté.

AGAMEMNON.

Ciel !

EURYBATE.

Elle amène aussi cette jeune Ériphile,
Que Lesbos a livrée entre les mains d'Achille,
Et qui de son destin, qu'elle ne connaît pas,
Vient, dit-elle, en Aulide interroger Calchas [3].
Déjà de leur abord la nouvelle est semée ;
Et déjà de soldats une foule charmée,
Surtout d'Iphigénie admirant la beauté,

1. C'est ainsi que le messager arrive à l'improviste dans la pièce grecque (v. 414-425) :

Ὦ πανελλήνων ἄναξ,
Ἀγάμεμνον, ἥκω παῖδά σοι τὴν σὴν ἄγων,
Ἣν Ἰφιγένειαν ὠνόμαζες ἐν δόμοις.
Μήτηρ δ' ὁμαρτεῖ, σῆς Κλυταιμνήστρας δέμας.....
Ἀλλ' ὡς μακρὰν ἔτεινον, εὔρυτον παρὰ
Κρήνην ἀναψύχουσι θηλύπουν βάσιν,
Αὐταί τε πῶλοί τ'· ἐς δὲ λειμώνων χλόην
Καθεῖμεν αὐτάς, ὡς βορᾶς γευσαίατο.
Ἐγὼ δὲ πρόδρομος σῆς παρασκευῆς χάριν
Ἥκω.

2. La fatalité semble vouloir amener Iphigénie sous le couteau de Calchas.

3. Lorsque la toile se sera levée sur le second acte, et que nous verrons paraître Ériphile, nous ne pourrons point reprocher à Racine de ne nous l'avoir pas annoncée plusieurs fois.

Pousse au ciel mille vœux pour sa félicité.
Les uns avec respect environnaient la Reine ;
D'autres me demandaient le sujet qui l'amène [1].
Mais tous ils confessaient que si jamais les Dieux
Ne mirent sur le trône un roi plus glorieux,
Également comblé de leurs faveurs secrètes,
Jamais père ne fut plus heureux que vous l'êtes.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit. Vous pouvez nous laisser.
Le reste me regarde, et je vais y penser [2].

SCÈNE V.

AGAMEMNON, ULYSSE.

AGAMEMNON.

Juste ciel, c'est ainsi qu'assurant ta vengeance,
Tu romps tous les ressorts de ma vaine prudence [3].
Encor si je pouvais, libre dans mon malheur,

1. Cette joie de l'armée forme un heureux contraste avec le désespoir d'Agamemnon. Racine ici abrège Euripide (v. 425-434 et 439) :

Πέπυσται γὰρ στρατὸς, ταχεῖα δὲ
Διῇξε φήμη, παῖδα σὴν ἀφιγμένην
Πᾶς δ' ἐς θέαν ὅμιλος ἔρχεται δρόμῳ
Σὴν παῖδ' ὅπως ἴδωσιν. Οἱ δ' εὐδαίμονε,
Ἐν πᾶσι κλεινοὶ καὶ περίβλεπτοι βροτοῖς.
Λέγουσι δ', « ὑμέναιός τις, ἢ τί πράσσεται,
Ἢ πόθον ἔχων θυγατρὸς Ἀγαμέμνων ἄναξ
Ἐκόμισε παῖδα ; » τῶν δ' ἂν ἤκουσας τάδε·
« Ἀρτέμιδι προτελίζουσι τὴν νεάνιδα,
Αὐλίδος ἀνάσσῃ· Τίς νιν ἄξεταί ποτε ; » κ. τ. λ.....
Φῶς γὰρ τόδ' ἥκει μακάριον τῇ παρθένῳ.

2 Ἰφιγένεια, v. 440-441 :

Ἐπῄνεσ', ἀλλὰ στεῖχε δωμάτων ἔσω·
Τὰ δ' ἄλλ', ἰούσης τῆς τύχης, ἔσται καλῶς.

3. Ἰφιγένεια, v. 442 et 446-463 :

Οἴμοι, τί φῶ δύστηνος ; ἄρξομαι πόθεν ; κ. τ. λ.....
Ἡ δυσγένεια δ' ὡς ἔχει τι χρήσιμον.
Καὶ γὰρ δακρῦσαι ῥᾳδίως αὐτοῖς ἔχει,
Ἅπαντά τ' εἰπεῖν· τῷ δὲ γενναίῳ φύσιν
Ἄνολβα ταῦτα· προστάτην δὲ τοῦ βίου
Τὸν ὄγκον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.
Ἐγὼ γὰρ ἐκβαλεῖν μὲν αἰδοῦμαι δάκρυ,
Τὸ μὴ δακρῦσαι δ' αὖθις αἰδοῦμαι τάλας,
Ἐς τὰς μεγίστας συμφορὰς ἀφιγμένος.

Ennius avait traduit la tragédie d'Euripide ; voici un des fragments de son œuvre :

Plebes in hoc regi antistat loco : licet
Lacrumare plebei, regi honeste non licet.

Par des larmes au moins soulager ma douleur !
Triste destin des rois ! Esclaves que nous sommes
Et des rigueurs du sort et des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiégés de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins [1].

ULYSSE.

Je suis père, Seigneur. Et faible comme un autre,
Mon cœur se met sans peine en la place du vôtre ;
Et, frémissant du coup qui vous fait soupirer,
Loin de blâmer vos pleurs, je suis prêt de pleurer [2].
Mais votre amour n'a plus d'excuse légitime :
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime [3].
Il le sait, il l'attend ; et, s'il la voit tarder,
Lui-même à haute voix viendra la demander.
Nous sommes seuls encor : hâtez-vous de répandre
Des pleurs que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez ; ou plutôt, sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troie abandonnée aux flammes,
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos genoux,
Hélène par vos mains rendue à son époux.
Voyez de vos vaisseaux les poupes couronnées [4]

1. L'année même où Racine faisait applaudir *Iphigénie*, Pradon débutait au théâtre avec *Pirame et Tisbé*. Dans cette tragédie, la reine Amestris disait à son fils Belus, dont elle désirait garder le trône (III, IV) :

Que vous connaissez mal le poids du diadème !
Pour être à tout le monde, on n'est plus à soi-même ;
On se voit ébloui de son trop de splendeur,
On se sent accablé sous sa propre grandeur ;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du maître de la terre en sait faire l'esclave !

La Phèdre de Racine dira (IV, VI) :

Encor dans mon malheur de trop près observée,
Je n'osais dans mes pleurs me noyer à loisir ;
Je goûtais en tremblant ce funeste plaisir ;
Et, sous un front serein déguisant mes alarmes,
Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Rotrou disait dans son *Iphigénie* (II, III) :

C'est un doux privilége à la basse fortune,
Que de pouvoir pleurer quand le sort importune,
Et c'est un triste effet de ma condition
Qu'interdire ta plainte à mon affliction.

2. Corneille avait dit (*Horace*, III, V) :

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
Je crois faire beaucoup de pouvoir m'en défendre.

3. Ulysse retourne contre Agamemnon l'argument que ce prince lui apportait tout à l'heure.

4. Il paraît que ce n'était pas encore l'usage de couronner les poupes des vaisseaux, et que Racine a fait ici un anachronisme.

Dans cette même Aulide avec vous retournées,
Et ce triomphe heureux qui s'en va devenir
L'éternel entretien des siècles à venir [1].

AGAMEMNON.

Seigneur, de mes efforts je connais l'impuissance.
Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence.
La victime bientôt marchera sur vos pas [2].
Allez. Mais cependant faites taire Calchas ;
Et, m'aidant à cacher ce funeste mystère,
Laissez-moi de l'autel écarter une mère [3].

1. Cette description, ornée de tout l'éclat de la poésie la plus riche, est d'une adresse extrême ; Ulysse a saisi tout ce qu'il y avait d'ambition inavouée et coupable dans l'âme d'Agamemnon, et ses discours sont d'une habileté diabolique.

2. Ἰφιγένεια, v. 511-512 :

> Ἀλλ' ἥκομεν γὰρ εἰς ἀναγκαίας τύχας,
> Θυγατρὸς αἱματηρὸν ἐκπρᾶξαι φόνον.

« Avant la fin du premier acte de l'*Iphigénie en Aulide*, la situation a changé deux fois, en devenant toujours plus tragique :

> Non, tu ne mourras point, je n'y puis consentir........
> Et si ma fille vient, je consent qu'on l'immole.........
> Je cède, et laisse aux Dieux opprimer l'innocence...

« Iphigénie est arrivée, Achille demande sa main, et Calchas demande son sang ; voilà déjà le nœud formé. C'est le modèle des gradations que le péril, le malheur, la crainte, la piété, l'intrigue, en un mot, doit avoir. » (MARMONTEL, *Eléments de littérature*, t. I, p. 39.)

3. Ce mot termine heureusement l'acte, en même temps qu'il éveille la curiosité du spectateur.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE[1].

Ne les contraignons point, Doris, retirons-nous;
Laissons-les dans les bras d'un père et d'un époux;
Et tandis qu'à l'envi[2] leur amour se déploie,
Mettons en liberté ma tristesse et leur joie[3].

DORIS

Quoi, Madame? toujours irritant vos douleurs[4],
Croirez-vous ne plus voir que des sujets de pleurs?

1. *Réflexions sur l'art théâtral*, par J. Mauduit-Larive, p. 25 : « Mademoiselle Clairon a fait connaître les beautés d'Eriphile, que l'on avait regardée jusqu'à cette époque comme un mauvais rôle. » Louis Racine partageait ce sentiment; il le laisse percer dans sa comparaison entre l'*Iphigénie* d'Euripide et celle de son père (*Acad. des inscript. et belles-lettres*, VIII, 293) : « Que vient faire Ériphile? Elle vient entretenir sa confidente de ses malheurs et de son amour pour Achille. Personne ne prend intérêt à ses malheurs ; son amour touche aussi peu le spectateur qu'il touche Achille lui-même ; elle ne fait que détourner l'attention qu'on a pour Iphigénie, qui seule est digne de l'attirer. Il est vrai que sa mort épargne le chagrin de voir celle d'Iphigénie ; mais quand le poète aurait fait mourir Iphigénie, il n'aurait fait que suivre l'autorité de la Fable, comme il l'a suivie dans la tragédie d'*Hippolyte*, où la scène est souillée par le meurtre également horrible d'un prince vertueux, la victime innocente d'une calomnie atroce. »

2. Ce mot n'a aucun rapport avec le substantif *envie*; envi vient de l'adjectif *invitus*, envie de *invidia*.

3. « Dans les tragédies à double intrigue l'exposition est nécessairement double, et Racine est assez dans l'usage d'en réserver une partie pour le second acte ; formule qui a mis dans ses fables un peu trop d'uniformité. » (MARMONTEL, *Éléments de littérature*, t. III, p. 347-348.)

« C'est avec une adresse bien digne de lui que Racine, au second acte, fait paraître Ériphile, avant qu'on ait vu Iphigénie. Si l'amante aimée d'Achille s'était montrée la première, on ne pourrait souffrir Ériphile, sa rivale. Ce personnage est absolument nécessaire à la pièce, puisqu'il en fait le dénouement; il en fait même le nœud; c'est elle qui, sans le savoir, inspire des soupçons cruels à Clytemnestre, et une juste jalousie à Iphigénie ; et, par un art encore plus admirable, l'auteur sait intéresser pour cette Ériphile elle-même. » (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, *Art dramatique*.)

Remarquons aussi par quel art le poète sait nous faire accepter Ériphile, en nous montrant d'abord en elle l'orpheline sans appui et la captive humiliée.

4. Excitant, rendant plus vives; Racine a dit dans le même sens (*Britannicus*, II, II) :

> Et que de temps en temps j'irrite ses ennuis,
> Afin qu'elle m'évite autant que je la fuis.

C'est ainsi qu'on dit que le frottement irrite une plaie.

Je sais que tout déplaît aux yeux d'une captive,
Qu'il n'est point dans les fers de plaisir qui la suive.
Mais dans le temps fatal que, repassant les flots,
Nous suivions malgré nous le vainqueur de Lesbos;
Lorsque dans son vaisseau, prisonnière timide,
Vous voyiez devant vous ce vainqueur homicide,
Le dirai-je? vos yeux, de larmes moins trempés,
A pleurer vos malheurs étaient moins occupés [1].
Maintenant tout vous rit : l'aimable Iphigénie
D'une amitié sincère avec vous est unie [2];
Elle vous plaint, vous voit avec des yeux de sœur,
Et vous seriez dans Troie avec moins de douceur.
Vous vouliez voir l'Aulide où son père l'appelle,
Et l'Aulide vous voit arriver avec elle.
Cependant, par un sort que je ne conçois pas,
Votre douleur redouble et croît à chaque pas.

ÉRIPHILE.

Hé quoi? te semble-t-il que la triste Ériphile
Doive être de leur joie un témoin si tranquille?
Crois-tu que mes chagrins doivent s'évanouir
A l'aspect d'un bonheur dont je ne puis jouir?
Je vois Iphigénie entre les bras d'un père;
Elle fait tout l'orgueil d'une superbe mère;
Et moi, toujours en butte à de nouveaux dangers [3],
Remise dès l'enfance en des bras étrangers,
Je reçus et je vois le jour que je respire [4],
Sans que mère ni père ait daigné me sourire [5].

1. Doris a peut-être moins d'étonnement qu'elle ne veut bien le dire; elle veut, en personne adroite, rendre au poète le service d'amener Ériphile à faire ses confidences au spectateur.

2. Ce détail est important; il expliquera la violence des reproches qu'Iphigénie adressera tout à l'heure à sa rivale ; et cette liaison permettra au poète de terminer par un trait d'une grâce touchante la peinture du caractère d'Iphigénie. Après la mort d'Ériphile, Ulysse dira (V, vi) :

La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie.

3. Il semblerait que le sens aurait plutôt demandé que l'on écrivît *en but*. Mais *but* et *butte* ne diffèrent, comme mots, que parce que l'un est masculin, et l'autre féminin. Ils ont le même sens, et ont été longtemps confondus.

4. Corneille (*Horace*, I, i) :

Albe, où j'ai commencé de respirer le jour.

5. Virgile (*Egl.*, IV, 61) :

Cui non risere parentes,
Nec deus hunc mensa, dea nec dignata cubili est.

M. Francisque Sarcey a écrit à propos de ces vers dans la *Chronique théâtrale* du *Temps*, le 8 novembre 1880 : « Ériphile n'est pas seulement une femme

J'ignore qui je suis; et pour comble d'horreur,
Un oracle effrayant m'attache à mon erreur,
Et, quand je veux chercher le sang qui m'a fait naître,
Me dit que sans périr je ne me puis connaître [1].

DORIS.

Non, non, jusques au bout vous devez le chercher.
Un oracle toujours se plaît à se cacher [2] :
Toujours avec un sens il en présente un autre.
En perdant un faux nom, vous reprendrez le vôtre.
C'est là tout le danger que vous pouvez courir,
Et c'est peut-être ainsi que vous devez périr [3].
Songez que votre nom fut changé dès l'enfance [4].

ÉRIPHILE.

Je n'ai de tout mon sort que cette connaissance ;

jalouse qui déteste et maudit une rivale. Chez elle, la jalousie n'est qu'une des formes de l'envie. Elle est née envieuse, et son caractère s'est encore aigri des disgrâces de sa naissance. Racine a touché ici, d'un doigt discret et délicat à son ordinaire, une plaie que le drame moderne s'est plu à faire saigner et crier. C'est la revendication du bâtard contre la société. Ériphile est de la famille des Antony..... Je voudrais que l'actrice qui est chargée de ce rôle ne procédât point par explosions de fureur : ces explosions soudaines peuvent encore marquer une nature large et généreuse. Il me semble que ce devrait être partout une colère concentrée et recuite, un fiel noir qui s'extravaserait par moments en flots de bile. »

1. Cet oracle que suppose ici Racine est tout à fait dans le goût antique. Dans le dernier volume de l'*Astrée* (V, 639), écrit par Baro sur le plan d'Honoré d'Urfé, le berger Sylvandre est condamné par un oracle à périr :

Sylvandre doit mourir, et laisser pour butin
Diane à Pâris qui l'adore ;

au moment de frapper, le druide Adamas reconnaît dans Sylvandre son fils Pâris ; l'oracle est accompli : Sylvandre est mort, puisque Sylvandre est devenu Pâris. La Doris de Racine va donner à l'oracle qui condamne Ériphile une interprétation toute semblable.

2. Corneille (*Horace*, III, III) :

Un oracle jamais ne se laisse comprendre.

3. Voici comment dans l'*Astrée* (V, 720) le sage druide Adamas interprète l'oracle qui condamne à mort le berger Sylvandre et la feinte Alexis (Céladon s'était déguisé en femme pour se rapprocher d'Astrée à l'insu de cette bergère) : « Je juge que, comme cette amante qui devait mourir était Alexis, ce fidèle amant aussi n'a dû être autre que Sylvandre : en effet, la mort n'étant qu'une privation d'être, ils sont assez morts tous deux, quand l'un a cessé d'être Alexis et feinte druide pour devenir Céladon ; et l'autre quand il a cessé d'être Sylvandre et berger, pour devenir Pâris et mon fils. »

4. Ce vers amène adroitement le développement que va faire Ériphile, et cette scène de confidence n'a rien d'intempestif ni d'invraisemblable. Ériphile et Doris causent entre elles d'un mystère qui doit être le sujet constant de leurs entretiens, et qu'elles viennent à Aulis pour pénétrer. Ériphile n'apprend rien à Doris ; toutes deux raisonnent sur le sort d'Ériphile, et leurs raisonnements mettent le spectateur au courant de ce qu'il doit savoir aussi bien que pourrait le faire un récit. Corneille a moins d'adresse dans ses expositions, et moins de naturel.

Et ton père, du reste infortuné témoin,
Ne me permit jamais de pénétrer plus loin.
Hélas ! dans cette Troie où j'étais attendue,
Ma gloire, disait-il, m'allait être rendue [1] ;
J'allais, en reprenant et mon nom et mon rang,
Des plus grands rois en moi reconnaître le sang.
Déjà je découvrais cette fameuse ville [2].
Le ciel mène à Lesbos l'impitoyable Achille :
Tout cède, tout ressent ses funestes efforts [3] ;
Ton père, enseveli dans la foule des morts,
Me laisse dans les fers à moi-même inconnue ;
Et, de tant de grandeurs dont j'étais prévenue [4],
Vile esclave des Grecs, je n'ai pu conserver
Que la fierté d'un sang que je ne puis prouver [5].

DORIS.

Ah ! que perdant, Madame, un témoin si fidèle,
La main qui vous l'ôta vous doit sembler cruelle [6] !
Mais Calchas est ici, Calchas si renommé,
Qui des secrets des Dieux fut toujours informé.
Le ciel souvent lui parle : instruit par un tel maître,
Il sait tout ce qui fut et tout ce qui doit être [7].
Pourrait-il de vos jours ignorer les auteurs ?
Ce camp même est pour vous tout plein de protecteurs.

1. *Ma gloire* signifie ici ma haute fortune.
2. *Découvrir* a ici le sens d'apercevoir de loin.
3. Les *efforts* d'Achille, ce sont les exploits accomplis par son bras. Corneille a dit de même (*Horace*, I, 1) :

Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants.

4. Cet hémistiche signifie : qui m'étaient annoncées ; mais en même temps il y a dans ce mot *prévenue* comme un accent d'orgueil.
5. Il faut appuyer sur le mot : *fierté*. Mlle Maillard, quand elle jouait ce rôle, trouvait moyen, paraît-il, de soulever à ce vers une salve d'applaudissements (Audibert, *Indiscrétions et confidences*, p. 61). — « Non, a dit Beaumarchais (*Suite des Mémoires*, *Les ruses du comte de Lablache*), la fierté n'est pas un défaut, ou c'est au moins le plus noble de tous. Pendant que la vanité s'irrite ou rougit sottement de la contradiction qui la démasque ; pendant que l'orgueil, si gourmé dans la fortune, est lâche, abattu dans le malheur, l'âme fière est tranquille, porte le sentiment de sa dignité jusqu'au sein de l'humiliation même ; elle est fière en ce qu'elle se rend intérieurement la justice qui lui est refusée par les autres. Otez à la fierté son dédain et quelque rudesse, elle prend le nom de grandeur d'âme, et la voilà au premier rang des vertus. »
6. Ce vers arrache un soupir à Ériphile.
7. Homère a dit de Calchas (*Iliade*, 1, 69-70) :

Κάλχας Θεστορίδης, οἰωνοπόλων ὄχ' ἄριστος,
Ὃς ᾔδη τά τ' ἐόντα, τά τ' ἐσσόμενα, πρό τ' ἐόντα,

et Virgile de Protée (*Georg.*, IV, 391-392) :

Novit namque omnia vates
Quæ sint, quæ fuerint, quæ mox ventura trahantur.

Bientôt Iphigénie, en épousant Achille,
Vous va sous son appui présenter un asile ;
Elle vous l'a promis et juré devant moi,
Ce gage est le premier qu'elle attend de sa foi [1].

ÉRIPHILE.

Que dirais-tu, Doris, si, passant tout le reste,
Cet hymen de mes maux était le plus funeste [2] ?

DORIS.

Quoi, Madame !

ÉRIPHILE.

Tu vois avec étonnement
Que ma douleur ne souffre aucun soulagement.
Écoute, et tu te vas étonner que je vive [3].
C'est peu d'être étrangère, inconnue et captive :
Ce destructeur fatal des tristes Lesbiens [4],
Cet Achille, l'auteur de tes maux et des miens,
Dont la sanglante main m'enleva prisonnière,
Qui m'arracha d'un coup ma naissance et ton père [5],
De qui, jusques au nom, tout doit m'être odieux,
Est de tous les mortels le plus cher à mes yeux [6].

DORIS.

Ah ! que me dites-vous ?

ÉRIPHILE.

Je me flattais sans cesse
Qu'un silence éternel cacherait ma faiblesse [7].
Mais mon cœur trop pressé [8] m'arrache ce discours,

1. Iphigénie tiendra sa parole à la scène IV de l'acte III.

2. Racine a su faire du rôle épisodique d'Ériphile une partie essentielle de son action. Grâce à elle, il a pu mener Iphigénie jusqu'à l'autel, sans rendre odieux Agamemnon ; grâce à elle, il pourra sauver Iphigénie.

3. Remarquez la sobriété des plaintes d'Ériphile, et rappelez-vous ce vers d'*Andromaque* (III, III) :

La douleur qui se tait n'en est que plus funeste.

4. *Fatal* a ici le sens latin : marqué par les destins.

5. Doris n'est pas une confidente ordinaire ; c'est une compagne d'enfance, peut-être une sœur de lait ; Racine s'est grandement préoccupé de la vraisemblance de son épisode. Remarquons l'ellipse très forte contenue dans ce vers : m'arracher ma naissance, pour m'arracher les moyens de découvrir le secret de ma naissance.

6. On peut appliquer à Ériphile ces deux vers d'un poète contemporain :

L'amour vient comme la folie,
Amenant la douleur, emportant la raison.

7. Racine dira (*Phèdre*, I, III) :

Qu'à tout l'avenir
Un silence éternel cache ce souvenir.

8. Tourmenté.

Et te parle une fois, pour se taire toujours.
Ne me demande point sur quel espoir fondée
De ce fatal amour je me vis possédée.
Je n'en accuse point quelques feintes douleurs
Dont je crus voir Achille honorer mes malheurs.
Le ciel s'est fait, sans doute, une joie inhumaine
A rassembler sur moi tous les traits de sa haine [1].
Rappellerai-je encor le souvenir affreux
Du jour qui dans les fers nous jeta toutes deux?
Dans les cruelles mains par qui je fus ravie
Je demeurai longtemps sans lumière et sans vie.
Enfin mes tristes yeux cherchèrent la clarté [2];
Et, me voyant presser d'un bras ensanglanté [3],
Je frémissais, Doris, et d'un vainqueur sauvage
Craignais de rencontrer l'effroyable visage [4].

1. Oreste, dans *Andromaque* (V, v), adressait au ciel le même reproche:

Ta haine a pris plaisir à former ma misère.

2. Virgile (*Enéide*, IV, 691) :

Quæsivit cœlo lucem.

Racine avait d'abord écrit (1675-76) :

Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté.

3. M. Moland signale un couplet du *Pausanias* de Quinault (II, I), tragédie jouée en 1666, que Racine a peut-être imité. Ce qui est certain, c'est que Pradon, dans son *Tamerlan* (II, I), a imité ce passage de Racine :

ASTÉRIE. — Avec toy j'estois seule, et tombée en tes bras,
Tremblante, désolée, au comble des misères,
Lorsqu'Andronic défit nos braves janissaires,
Perça jusqu'à ma tente, et, l'épee à la main,
S'avança, m'aperçut et s'arrêta soudain ;
Je parus dans tes bras de pleurs toute trempée.
A ce triste spectacle il baissa son épée,
Et ne trouvant qu'effroy, qu'horreur de toutes parts,
Quand je tournai sur luy mes timides regards
(Peut-être ma douleur eut pour lui quelques charmes),
Je crus voir ses yeux prests à répandre des larmes ;
Il m'aborda d'un air et d'un pas chancelant,
Et ne me rassura luy-mesme qu'en tremblant....
Jamais un ennemy ne parut plus aimable;
En vain je retraçois à mes sens effrayez
Ce vainqueur tout sanglant : il tombait à mes pieds,
Zaïde, et bien qu'il fût tout fumant de carnage,
Son repentir estoit depeint sur son visage.
Te l'avoûray-je enfin? lorsque je vis couler
Son sang qu'avec mes pleurs il venoit de mesler,
Que sa main de ce sang me parut toute teinte,
Je me sentis saisir d'une secrette crainte,
Et je vis qu'à travers mon trouble et mon ennuy
Déjà mon faible cœur s'intéressoit pour luy.

4. « Des puristes ont prétendu qu'il fallait *je craignais;* ils ignorent les heureuses libertés de la poésie; ce qui est une négligence en prose, est très souvent une beauté en vers. Racine s'exprime avec une élégance exacte, qu'il ne sacrifie jamais à la chaleur du style. » (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique, Art dramatique.*)

J'entrai dans son vaisseau, détestant[1] sa fureur,
Et toujours détournant ma vue avec horreur.
Je le vis: son aspect n'avait rien de farouche[2];
Je sentis le reproche expirer dans ma bouche;
Je sentis contre moi mon cœur se déclarer;
J'oubliai ma colère, et ne sus que pleurer.
Je me laissai conduire à cet aimable guide[3].
Je l'aimais à Lesbos, et je l'aime en Aulide[4].
Iphigénie en vain s'offre à me protéger,
Et me tend une main prompte à me soulager :
Triste effet des fureurs dont je suis tourmentée !
Je n'accepte la main qu'elle m'a présentée
Que pour m'armer contre elle, et, sans me découvrir,
Traverser son bonheur que je ne puis souffrir[5].

DORIS.

Et que pourrait contre elle une impuissante haine ?
Ne valait-il pas mieux, renfermée à Mycène,
Éviter les tourments que vous venez chercher,
Et combattre des feux contraints de se cacher?

ÉRIPHILE.

Je le voulais, Doris. Mais quelque triste image

1. Maudissant.

2. « Avant Racine, non seulement personne ne savait la route du cœur, mais presque personne ne savait les finesses de la versification, cet art de rompre la mesure :

Je le vis : son aspect n'avait rien de farouche.

« Personne ne connaissait cet heureux mélange de syllabes longues et brèves, et de consonnes suivies de voyelles qui font couler un vers avec tant de mollesse, et qui le font entrer dans une oreille sensible et juste avec tant de plaisir.» (Voltaire, *Dictionnaire philosophique, Art dramatique.*)

3. *A* serait remplacé aujourd'hui par le mot *par.*

4. A la fin du xvi[e] siècle, dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse (chant XIV), Herminie racontait ainsi comment naquit son amour : « Dans cette nuit fatale où s'accomplit avec ma ruine celle de ma patrie, ma misère fut plus grande qu'elle ne le parut. L'anéantissement de mon rang et de mes richesses ne fut pas la cause de mes infortunes, qui commencèrent alors. Je n'aurais pas regretté mes États et mon trône ; mais cette nuit terrible me ravit à la fois ma raison, mon cœur et mon repos, et je les perdis sans retour. Tu le sais, ô Vafrin, lorsque, éperdue à la vue de tant de ruines et de carnage, j'accourus vers ton maître et le mien, je le vis franchir, le premier, les armes à la main, le seuil de mon palais; je me jetai à ses pieds en m'écriant : « Invincible guerrier, je suis à ta merci, j'implore ta pitié. Ce n'est point la vie que je demande, mais sauve mon honneur et ma vertu ! » Il m'interrompit ; et, me tendant la main, il me releva : « Belle princesse, me dit-il, votre espoir ne sera point trompé. Je serai votre défenseur. » Alors je sentis se glisser en moi je ne sais quoi de doux et de tendre, qui bientôt devint pour mon âme égarée un tourment et un feu dévorant. » (Trad. Philipon de la Madeleine.)

5. Ces sentiments sont odieux ; mais, en nous peignant d'abord les malheurs d'Ériphile, le poète nous a amenés à excuser et à plaindre cette âme souffrante et aigrie.

Que sa gloire à mes yeux montrât sur ce rivage[1],
Au sort qui me traînait[2] il fallut consentir[3] :
Une secrète voix m'ordonna de partir,
Me dit qu'offrant ici ma présence importune,
Peut-être j'y pourrais porter mon infortune ;
Que peut-être, approchant ces amants trop heureux,
Quelqu'un de mes malheurs se répandrait sur eux.
Voilà ce qui m'amène, et non l'impatience
D'apprendre à qui je dois une triste naissance.
Ou plutôt leur hymen me servira de loi.
S'il s'achève, il suffit : tout est fini pour moi.
Je périrai, Doris ; et par une mort prompte[4]
Dans la nuit du tombeau j'enfermerai ma honte,
Sans chercher des parents si longtemps ignorés,
Et que ma folle amour a trop déshonorés.

DORIS.

Que je vous plains, Madame ! et que la tyrannie[5]... !

ÉRIPHILE.

Tu vois Agamemnon avec Iphigénie.

SCÈNE II.

AGAMEMNON, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE[6].

Seigneur, où courez-vous? et quels empressements
Vous dérobent sitôt à nos embrassements[7]?

1. *Sa gloire*, c'est-à-dire la pompe de son hymen.
2. Qui me forçait de marcher. Mme de Sévigné écrivait, le 30 novembre 1689 : « Il me semble que j'ai été traînée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse. » Sénèque a dit quelque part :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

3. Obéir.
4. Le soin avec lequel Racine prépare son dénouement est très remarquable.
5. *Var.* (1675-87) :

Que je vous plains, Madame, et que pour votre vie !.....

6. « Ce rôle d'Iphigénie était une élégie, et quand Mlle Rachel le récitait, on eût dit..... que cette élégie, après trois mille années, était une émotion nouvelle, tant elle était dite avec un charme incroyable et tout nouveau. » (Jules Janin, *Mlle Rachel et la Tragédie*, p. 308.)
7. L'Iphigénie grecque se jette au cou de son père ; l'Iphigénie française lui parle respectueusement. Racine avait déjà employé le mot *empressements* au pluriel, dans *Bajazet* (II, i) :

L'ingrat est-il touché de mes empressements?

Phèdre dira à Thésée (III, iv) :

Je ne mérite plus ces doux empressements.

A qui dois-je imputer cette fuite soudaine?
Mon respect a fait place aux transports de la Reine [1].
Un moment à mon tour ne vous puis-je arrêter ?
Et ma joie à vos yeux n'ose-t-elle éclater?
Ne puis-je...

AGAMEMNON.

Hé bien, ma fille, embrassez votre père [2];
Il vous aime toujours.

IPHIGÉNIE.

Que cette amour m'est chère!
Quel plaisir de vous voir et de vous contempler
Dans ce nouvel éclat dont je vous vois briller [3]!
Quels honneurs! quel pouvoir! Déjà la renommée
Par d'étonnants récits m'en avait informée;
Mais que, voyant de près ce spectacle charmant,
Je sens croître ma joie et mon étonnement!
Dieux! avec quel amour la Grèce vous révère!
Quel bonheur de me voir la fille d'un tel père!

AGAMEMNON.

Vous méritiez, ma fille, un père plus heureux.

IPHIGÉNIE.

Quelle félicité peut manquer à vos vœux?
A de plus grands honneurs un roi peut-il prétendre?
J'ai cru n'avoir au ciel que des grâces à rendre.

AGAMEMNON, à part.

Grands Dieux! à son malheur dois-je la préparer?

IPHIGÉNIE.

Vous vous cachez, Seigneur, et semblez soupirer;
Tous vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine [4].
Avons-nous sans votre ordre abandonné Mycène?

1. Iphigénie est le modèle de la jeune fille discrète et bien élevée. Le mot *transports* passe peut-être un peu la mesure.

2 Ἰφιγένεια, v. 640-641 :

Ἰ. — Ὦ πάτερ, ἐσεῖδόν σ' ἀσμένη πολλῷ χρόνῳ.
Ἀ. — Καὶ γὰρ πατὴρ σέ· τόδ' ἴσον ὑπὲρ ἀμφοῖν λέγεις.

3. Ἰφιγένεια, v. 642 :

Χαῖρ'· εὖ δέ μ' ἀγαγὼν πρός σ' ἐποίησας, πάτερ.

4. Ἰφιγένεια, v. 644 :

Ὡς οὐ βλέπεις ἔκηλον, ἄσμενός μ' ἰδών.

Ce visage contraint marque quelque tristesse.
(Rotrou, *Iphigénie*, III, ii.)

AGAMEMNON.

Ma fille, je vous vois toujours des mêmes yeux[1].
Mais les temps sont changés, aussi bien que les lieux.
D'un soin cruel ma joie est ici combattue[2].

IPHIGÉNIE.

Hé! mon père, oubliez votre rang à ma vue.
Je prévois la rigueur d'un long éloignement.
N'osez-vous, sans rougir, être père un moment[3]?
Vous n'avez devant vous qu'une jeune princesse
A qui j'avais pour moi vanté votre tendresse.
Cent fois lui promettant mes soins, votre bonté,
J'ai fait gloire à ses yeux de ma félicité :
Que va-t-elle penser de votre indifférence?
Ai-je flatté ses vœux d'une fausse espérance?
N'éclaircirez-vous point ce front chargé d'ennuis[4]?

AGAMEMNON.

Ah! ma fille!

IPHIGÉNIE.

Seigneur, poursuivez.

AGAMEMNON.

Je ne puis.

IPHIGÉNIE.

Périsse le Troyen auteur de nos alarmes[5]!

AGAMEMNON.

Sa perte à ses vainqueurs coûtera bien des larmes.

IPHIGÉNIE.

Les Dieux daignent surtout prendre soin de vos jours!

1. Racine dira encore dans *Phèdre* (III, iii) :

De quel œil voyez-vous ce prince audacieux ?

2. Ἰφιγένεια, v. 645 :

Πόλλ᾽ ἀνδρὶ βασιλεῖ καὶ στρατηλάτῃ μέλει.

Qui commande a toujours quelque soin qui le presse.
(ROTROU, *Iphigénie*, III, ii.)

Soin a ici le sens de souci.

3. Ἰφιγένεια, v. 646 :

Παρ᾽ ἐμοὶ γενοῦ νῦν, μὴ ᾽πὶ φροντίδας τρέπου.

Donnez-nous un moment franc de soins et d'ennuis.
(ROTROU, *Iphigénie*, III, ii.)

4. Ἰφιγένεια, v. 648 :

Μέθες νυν ὀφρῦν, ὄμμα τ᾽ ἔκτεινον φίλον.

Racine dira encore dans *Esther* (III, i) :

Eclaircissez ce front où la tristesse est peinte.

5. Ἰφιγένεια, v. 658-659 :

I. — Ὄλοιντο λόγχαι καὶ τὰ Μενέλεω κακά.
A. — Ἄλλους ὀλεῖ πρόσθ᾽, ἃ μὲ διολέσαντ᾽ ἔχει.

AGAMEMNON.

Les Dieux depuis un temps me sont cruels et sourds [1].

IPHIGÉNIE.

Calchas, dit-on, prépare un pompeux sacrifice [2].

AGAMEMNON.

Puissé-je auparavant fléchir leur injustice !

IPHIGÉNIE.

L'offrira-t-on bientôt ?

AGAMEMNON.

Plus tôt que je ne veux.

IPHIGÉNIE.

Me sera-t-il permis de me joindre à vos vœux?
Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez ?

AGAMEMNON.

Vous y serez, ma fille [3].
Adieu.

1. Leclerc dira (*Iphigénie*, I, I) par un tour semblable :

> Mais ces Dieux, que pressaient nos désirs inquiets,
> Furent à nos soupirs des Dieux sourds et muets.

Ce poète a placé dans le dialogue entre Agamemnon et Iphigénie les deux vers suivants (III, II) :

> IPHIGÉNIE. — Veuillent les justes Dieux que tout succède bien.
> AGAMEMNON. — Les Dieux sont irrités, ne leur demande rien :

qui sont moins un souvenir de Racine qu'un emprunt peu déguisé fait à l'*Iphigénie* de Rotrou (III, II) :

> IPHIGÉNIE. — Plaise au pouvoir des Dieux que tout succède bien !
> AGAMEMNON. — Les Dieux sont irrités, ne leur demande rien.

On était beaucoup moins scrupuleux au XVII[e] et au XVIII[e] siècle que de nos jours, et l'on n'attachait pas grande importance aux emprunts de ce genre. Le 7 septembre 1760, Favart écrivait au comte de Durazzo : « Crébillon père m'a raconté qu'il a été plusieurs fois témoin que la Grange-Chancel, celui de nos auteurs qui entendait le mieux la charpente d'une pièce de théâtre, ne composait ses tragédies que des situations qu'il trouvait dans nos vieux poètes dramatiques et dans les romans du XVII[e] siècle, tels que *Cirus*, *Cassandre*, *Pharamond*, etc., et qu'il écrivait accroupi comme un singe savant au milieu de ses bouquins. » Combien d'auteurs modernes font de pareils larcins avec moins d'adresse !

2. Ἰφιγένεια, v. 673-677 :

> Ἀ. — Θῦσαί με θυσίαν..... δεῖ τιν' ἐνθάδε.
> Ἰ. — Ἀλλὰ ξὺν ἱεροῖς χρὴ τό γ' εὐσεβὲς σκοπεῖν.
> Ἀ. — Εἴσει σύ· χερνίβων γὰρ ἑστήξεις πέλας.
> Ἰ. — Στήσομεν ἄρ' ἀμφὶ βωμὸν, ὦ πάτερ, χορούς ;
> Ἀ. — Ζηλῶ σε μᾶλλον ἢ' με, τοῦ μηδὲν φρονεῖν.

3. MOLÉ, *Mémoires*, p. 195 : « Plusieurs acteurs croiront ajouter du pathétique à cette situation, en fixant tendrement leurs regards sur Iphigénie, et cette action sera contraire à la vraisemblance, parce qu'Agamemnon aurait sans doute,

SCÈNE III.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE [1].

De cet accueil que dois-je soupçonner ?
D'une secrète horreur je me sens frissonner.
Je crains, malgré moi-même, un malheur que j'ignore.
Justes Dieux, vous savez pour qui je vous implore [2].

ÉRIPHILE.

Quoi ? parmi tous les soins qui doivent l'accabler,
Quelque froideur suffit pour vous faire trembler ?
Hélas ! à quels soupirs suis-je donc condamnée,
Moi, qui de mes parents toujours abandonnée,
Étrangère partout, n'ai pas même en naissant
Peut-être reçu d'eux un regard caressant [3] !
Du moins, si vos respects [4] sont rejetés d'un père,

en adressant ce discours à sa fille, détourné les yeux, afin qu'elle n'y lût point la mortelle douleur dont il avait le cœur déchiré. » Buchanan, dans sa tragédie latine de *Jephthes, sive votum*, a imité Euripide à plusieurs reprises :

IPHIS. — Cur, genitor, a me torva vertis lumina ?
JEPH. — Me miserum. — IPH. — In hostes omen hoc vertat Deus.
JEPH. — Utinam : sed in nos recidit.....
IPH. — Quid ergo de profundo pectore
Secreta ducis ingemens suspiria ?
JEPH. — Id scire non est tibi opus in præsentia.....
Nobis pariet absentiam hæc præsentia.....
IPH. — Quare secundæ nunc, pater, quam maxime
Res sunt, precari votaque decet solvere.....
JEPH. — Jamdudum id ipsum facere mecum cogito
IPH. — Quid te moratur ? — JEPH. — Hæc relinque, filia,
Curanda nobis.

1. *Réflexions sur l'Art théâtral* par G. MAUDUIT-LARIVE, page 14 : « Iphigénie dans sa marche, dans ses regards, dans ses gestes, dans sa douleur, dans sa joie, ne doit avoir rien de commun avec Eriphile ; une passion douce, chaste et pure remplit son cœur, une passion violente et jalouse tourmente Eriphile ; la première doit avoir en candeur, en pudeur, et en noblesse tout ce qui prouve le sang dont elle est formée ; mais il ne faut pas toujours compter sur deux ou trois intonations touchantes pour nous montrer Iphigénie ; il y a une grande différence entre la douleur d'Iphigénie et celle d'une simple bourgeoise. Autrefois les critiques étaient très-exigeants sur tout ce qui tient à la vraie dignité ; mais aujourd'hui qu'ils craignent d'être au-dessous de ce qu'ils voient, ils veulent faire de Melpomène une petite maîtresse et de tous ses héros des incroyables. »

2. Cette piété filiale d'Iphigénie prépare habilement le spectateur à son dévouement.

3. Les gens malheureux ne peuvent supporter les plaintes des personnes moins éprouvées qu'eux.

4. Les *respects* sont les soins, la déférence que l'on a pour quelqu'un. Boileau a dit dans sa satire X :

Exiger d'un mari les respects d'un amant.

Vous en pouvez gémir dans le sein d'une mère ;
Et de quelque disgrâce enfin que vous pleuriez,
Quels pleurs par un amant ne sont point essuyés?

IPHIGÉNIE.

Je ne m'en défends point : mes pleurs, belle Ériphile,
Ne tiendraient pas longtemps contre les soins d'Achille ;
Sa gloire, son amour, mon père, mon devoir [1],
Lui donnent sur mon âme un trop juste pouvoir.
Mais de lui-même ici que faut-il que je pense ?
Cet amant, pour me voir brûlant d'impatience,
Que les Grecs de ces bords ne pouvaient arracher,
Qu'un père de si loin m'ordonne de chercher,
S'empresse-t-il assez pour jouir d'une vue
Qu'avec tant de transports je croyais attendue ?
Pour moi, depuis deux jours qu'approchant de ces lieux,
Leur aspect souhaité se découvre à nos yeux,
Je l'attendais partout ; et d'un regard timide
Sans cesse parcourant les chemins de l'Aulide,
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi [2],
Et je demande Achille à tout ce que je voi [3].
Je viens, j'arrive enfin sans qu'il m'ait prévenue.
Je n'ai percé qu'à peine une foule inconnue;
Lui seul ne paraît point. Le triste Agamemnon
Semble craindre à mes yeux [4] de prononcer son nom.
Que fait-il ? Qui pourra m'expliquer ce mystère ?
Trouverai-je l'amant glacé comme le père [5] ?
Et les soins de la guerre auraient-ils en un jour

1. Iphigénie parle ici comme la Pauline de *Polyeucte* (III, IV), à Félix, son père, qui lui dit :

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari ;

elle répond :

Je l'ai de votre main.

2. Ce vers charmant rappelle un vers de *Britannicus* (IV, III) :

Je vois voler partout les cœurs à mon passage.

3. « Une des causes de l'amour d'Iphigénie, c'est qu'Achille est de meilleure maison qu'elle; elle est glorieuse d'une telle alliance ; vous diriez une princesse de Savoie et de Bavière qui va épouser le Dauphin de France. » C'est là une boutade de M. Taine, comme on en trouve plusieurs dans ses quatre articles sur Racine, d'ailleurs fort remarquables. Ce charmant couplet d'Iphigénie indique que ce n'est pas l'orgueil seul qui la porte vers Achille. — En ne mettant pas d'*s* à la fin de *voi*, Racine ne commet pas de licence : il se conforme à l'ancienne orthographe. Voir *Britannicus*, note du vers 341.

4. Ces trois mots semblent un peu de remplissage.

5. Racine a déjà employé dans *Britannicus* (II, VI) cette expression, qui nous choque un peu aujourd'hui :

Vous ne me dites rien ! Quel accueil ! Quelle glace !

Éteint dans tous les cœurs la tendresse et l'amour ?
Mais non : c'est l'offenser par d'injustes alarmes.
C'est à moi que l'on doit le secours de ses armes [1].
Il n'était point à Sparte entre tous ces amants
Dont le père d'Hélène a reçu les serments :
Lui seul de tous les Grecs, maître de sa parole,
S'il part contre Ilion, c'est pour moi qu'il y vole ;
Et, satisfait d'un prix qui lui semble si doux,
Il veut même y porter le nom de mon époux.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

CLYTEMNESTRE [2].

Ma fille, il faut partir sans que rien nous retienne,
Et sauver, en fuyant, votre gloire et la mienne [3].
Je ne m'étonne plus qu'interdit et distrait
Votre père ait paru nous revoir à regret.
Aux affronts d'un refus craignant de vous commettre [4],
Il m'avait par Arcas envoyé cette lettre.
Arcas s'est vu tromper par notre égarement [5],
Et vient de me la rendre en ce même moment [6].
Sauvons, encore un coup [7], notre gloire offensée.
Pour votre hymen Achille a changé de pensée,
Et, refusant l'honneur qu'on lui veut accorder,
Jusques à son retour il veut le retarder.

1. C'est pour moi seule qu'il est venu se ranger sous les ordres d'Agamemnon. Ces mots déchirent le cœur d'Eriphile. Tout ce second acte, excepté la scène entre Agamemnon et Iphigénie, est plutôt du domaine de la haute comédie que de celui de la tragédie.

2. Mademoiselle Clairon (*Mémoires*, p. 258) : « Je voudrais qu'on ne jouât pas les rôles de mères avant l'âge de vingt-cinq ans ; qu'on eût au moins des restes de beauté ; que la taille fût au-dessus de la médiocre. Les petites femmes sont rarement imposantes ; les trop grandes manquent trop souvent de grâce, et l'on en voit peu sans quelque disproportion dans l'ensemble. De plus, les convenances théâtrales ne permettent pas que la taille des hommes y soit absorbée par celle des femmes. »

3. Votre honneur, votre dignité.

4. De vous exposer. Racine avait déjà dit dans *Bajazet* (IV, ii) :

Mais à d'autres périls je crains de le commettre.

5. Ce mot a vieilli au sens propre. « Ayant perdu le chemin, et connaissant son égarement. » (Pascal, *Conversion du pécheur.*)

6. Voir la note du vers 132.

7. Voir *les Plaideurs*, note du vers 299.

ÉRIPHILE.

Qu'entends-je [1] ?

CLYTEMNESTRE.

Je vous vois rougir de cet outrage.
Il faut d'un noble orgueil armer votre courage [2].
Moi-même, de l'ingrat approuvant le dessein,
Je vous l'ai dans Argos présenté de ma main ;
Et mon choix, que flattait le bruit de sa noblesse,
Vous donnait avec joie au fils d'une déesse [3].
Mais puisque désormais son lâche repentir [4]
Dément le sang des Dieux, dont on le fait sortir [5],
Ma fille, c'est à nous de montrer qui nous sommes,
Et de ne voir en lui que le dernier des hommes.
Lui ferons-nous penser, par un plus long séjour,
Que vos vœux de son cœur attendent le retour ?
Rompons avec plaisir un hymen qu'il diffère [6].
J'ai fait de mon dessein avertir votre père ;
Je ne l'attends ici que pour m'en séparer,
Et pour ce prompt départ je vais tout préparer

A Ériphile.

Je ne vous presse point, Madame, de nous suivre ;
En de plus chères mains ma retraite vous livre.
De vos desseins secrets on est trop éclairci,
Et ce n'est pas Calchas que vous cherchez ici [7].

SCÈNE V.

IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

IPHIGÉNIE.

En quel funeste état ces mots m'ont-ils laissée !
Pour mon hymen Achille a changé de pensée ?

1. C'est le premier cri de joie que pousse Ériphile. Elle en aura un plus cruel encore à l'acte suivant.

2. On appelait *courage* au dix-septième siècle l'ensemble des passions qu'on rapporte au cœur. On lit dans la *Rodogune* de Corneille (I, v) :

De tous deux Rodogune a charmé le courage.

3. C'est à Clytemnestre plutôt qu'à Iphigénie que M. Taine devait reprocher son orgueil. Voir la note du vers 608.

4. *Repentir* n'a pas ici d'autre sens que changement de résolution.

5. *Démentir,* faire des choses indignes de. On lit dans *Andromaque* (III, VIII) :

Il dément ses exploits et les rend superflus.

6. Le dépit de Clytemnestre est cause qu'elle parle un peu comme le renard de la fable : *ils sont trop verts.*

7. Mademoiselle Dumesnil dit en parlant d'elle-même à Mademoiselle Clairon

Il me faut sans honneur retourner sur mes pas,
Et vous cherchez ici quelque autre que Calchas [1] ?

ÉRIPHILE.

Madame, à ce discours je ne puis rien comprendre [2].

IPHIGÉNIE.

Vous m'entendez assez, si vous voulez m'entendre.
Le sort injurieux me ravit un époux ;
Madame, à mon malheur m'abandonnerez-vous ?
Vous ne pouviez sans moi demeurer à Mycène ;
Me verra-t-on sans vous partir avec la Reine [3] ?

ÉRIPHILE.

Je voulais voir Calchas avant que de partir.

IPHIGÉNIE.

Que tardez-vous, Madame, à le faire avertir ?

ÉRIPHILE.

D'Argos, dans un moment, vous reprenez la route.

IPHIGÉNIE.

Un moment quelquefois éclaircit plus d'un doute.
Mais, Madame, je vois que c'est trop vous presser ;
Je vois ce que jamais je n'ai voulu penser :
Achille... Vous brûlez que je ne sois partie [4].

(*Mémoires*, p. 153) : « Souvenez-vous de quel air et de quel ton elle vous adressait ce quatrième vers, avec une sorte de menace du doigt, qu'elle savait si bien ennoblir. » Mademoiselle Dumesnil devait avoir de la peine à rendre tragique cette scène : c'est là de la comédie.

1. « La jalousie d'Iphigénie, causée par le faux rapport d'Arcas, et qui occupe la moitié du second acte, paraît trop étrangère au sujet et trop peu tragique. » (VOLTAIRE, *Dictionnaire philosophique*, *Art dramatique*.)

2. Ériphile est sincère, en parlant ainsi ; mais la situation est franchement comique.

3. Iphigénie ne veut point laisser Ériphile à Aulis, où est Achille. La question qu'elle pose à la princesse captive a en outre pour but de pénétrer ses sentiments secrets.

4. Nous découpons les lignes suivantes dans une *Chronique théâtrale* de M. Sarcey (*Le Temps*, 8 novembre 1880) : « Iphigénie doit toujours, dans ses plus grands emportements, comme dans ses plus douloureuses supplications, rester digne et chaste, une élégie vivante. Les émotions les plus passionnées doivent accentuer et non déranger le rhythme cadencé de ses allures et de sa voix. Racine l'a voulu ainsi, d'abord parce qu'il a toujours peint avec amour ces nobles, pudiques et tendres héroïnes, Aricie, Atalide, Iphigénie, Junie, et par-dessus tout, celle qui les résume toutes dans un type divin, la sublime et charmante Monime ; puis aussi, parce que, dans la pièce, le personnage fait contraste avec Ériphile qui, elle, doit déployer toutes les fureurs d'une jalousie noire.... Il est évident que les plaintes d'Iphigénie doivent avoir l'accent douloureux et mouillé d'une bonne et aimable personne, qui est désolée de voir une si effroyable ingratitude, et de la voir chez sa meilleure amie. Chez l'autre, au contraire, ce doit être une ironie sèche et hautaine, où l'on sente gronder toutes les colères de la haine et de l'envie. »

ÉRIPHILE.

Moi? vous me soupçonnez de cette perfidie?
Moi, j'aimerais, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux;
Qui, la flamme à la main, et de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos...

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez, perfide[1],
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ces bras que dans le sang vous avez vus baignés,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flamme,
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre âme;
Et, loin d'en détester le cruel souvenir,
Vous vous plaisez encore à m'en entretenir.
Déjà plus d'une fois, dans vos plaintes forcées[2],
J'ai dû voir et j'ai vu le fond de vos pensées.
Mais toujours sur mes yeux ma facile bonté
A remis le bandeau que j'avais écarté.
Vous l'aimez. Que faisais-je? et quelle erreur fatale
M'a fait entre mes bras recevoir ma rivale?
Crédule, je l'aimais. Mon cœur même aujourd'hui
De son parjure amant lui promettait l'appui[3].
Voilà donc le triomphe où j'étais amenée[4]?
Moi-même à votre char je me suis enchaînée.
Je vous pardonne, hélas! des vœux intéressés,
Et la perte d'un cœur que vous me ravissez.

1. « Il est certain que ces mots, s'ils étaient placés dans toute autre bouche, pourraient se dire avec un geste de menaçante fureur et l'éclat de voix d'une personne qui accuse violemment. Mais Iphigénie doit laisser ce côté sombre à sa rivale; c'est avec un désespoir mêlé de larmes, c'est avec un sanglot qui la suffoque qu'elle doit dire : *Vous l'aimez, perfide*, et tout le couplet à la suite, qui est si animé, si douloureux. Et la preuve que le morceau doit être interprété ainsi, c'est que Racine fait dire immédiatement après :

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.

« Ma douleur! entendez-le bien, et non pas «ma colère, mon mépris. » Elle souffre plus qu'elle n'est indignée. » (M. Sarcey, *Chronique théâtrale* du *Temps*, 8 novembre 1880.)

2. Qui manquent de sincérité et de liberté. Roxane disait à Bajazet (II, 1) :

Ne m'importune plus de tes raisons forcées.

3. Il y a dans ces deux vers un peu d'obscurité; grammaticalement *son* doit se rapporter à *cœur*, et, dans ce sens, *parjure* s'explique tout naturellement; mais il y a quelque recherche dans cette tournure; il est plus simple de rapporter *son* à Eriphile; et, dans ce cas, le mot *parjure* ne s'applique pas à Achille en tant qu'amant d'Eriphile. mais en tant qu'amant d'Iphigénie. Le mot *amant* n'emportait aucune idée de blâme. Voir la note du vers 909.

4. Iphigénie dira encore par un mouvement semblable (III, IV) :

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée!

Mais que sans m'avertir du piége qu'on me dresse,
Vous me laissiez chercher jusqu'au fond de la Grèce
L'ingrat qui ne m'attend que pour m'abandonner,
Perfide, cet affront se peut-il pardonner [1]?

ÉRIPHILE.

Vous me donnez des noms qui doivent me surprendre,
Madame : on ne m'a pas instruite à les entendre;
Et les Dieux, contre moi dès longtemps indignés,
A mon oreille encor les avaient épargnés [2].
Mais il faut des amants excuser l'injustice.
Et de quoi vouliez-vous que je vous avertisse?
Avez-vous pu penser qu'au sang d'Agamemnon
Achille préférât une fille sans nom,
Qui de tout son destin ce qu'elle a pu comprendre,
C'est qu'elle sort d'un sang qu'il brûle de répandre [3]?

IPHIGÉNIE.

Vous triomphez, cruelle, et bravez ma douleur.
Je n'avais pas encor senti tout mon malheur;
Et vous ne comparez votre exil et ma gloire
Que pour mieux relever votre injuste victoire [4].
Toutefois vos transports sont trop précipités.
Ce même Agamemnon à qui vous insultez,
Il commande à la Grèce, il est mon père, il m'aime,
Il ressent mes douleurs beaucoup plus que moi-même [5].
Mes larmes par avance avaient su le toucher ;
J'ai surpris ses soupirs, qu'il me voulait cacher.

1. Barbier d'Aucour, dans son *Apollon vendeur de mithridate*, trouve qu'Iphigénie

> De l'innocente Agnès a l'air et la parole,
> Lorsqu'en son caquet doucereux
> La belle enfant affecte un style
> Qui marque un cœur plus langoureux
> Et moins digne du grand Achille.

Il critique l'invention de la seconde Iphigénie, et déclare que

> Le sujet de la tragédie
> Est celle qui ne mourra pas.

2. Ériphile le prend de très haut ; il est vrai qu'elle n'est pas coupable de la trahison qui lui est reprochée. *Encor* signifie ici : jusqu'à présent.

3. Quelques critiques ont remarqué que dans cette phrase incorrecte le mot *qui* ne se rapporte à rien, et n'est suivi d'aucun verbe.

4. Iphigénie est injuste; Ériphile, qui sait n'être point aimée, n'a pas les intentions que lui prête Iphigénie. Les injures que lui adresse son heureuse rivale achèvent d'aigrir la jalousie d'Eriphile. *Relever* a ici le sens de rehausser. Rappelons-nous le vers de *Britannicus* (II, II) :

> Relevaient de ses yeux les timides douceurs.

5. Ce vers est très heureux : il exprime une vérité beaucoup plus certaine encore que ne le croit Iphigénie.

Hélas ! de son accueil condamnant la tristesse,
J'osais me plaindre à lui de son peu de tendresse !

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Il est donc vrai, Madame, et c'est vous que je vois.
Je soupçonnais d'erreur tout le camp à la fois.
Vous en Aulide? vous? Hé! qu'y venez-vous faire[1]?
D'où vient qu'Agamemnon m'assurait le contraire?

IPHIGÉNIE.

Seigneur, rassurez-vous. Vos vœux seront contents
Iphigénie encor n'y sera pas longtemps.

SCÈNE VII.

ACHILLE, ÉRIPHILE, DORIS.

ACHILLE.

Elle me fuit! Veillé-je? ou n'est-ce point un songe[2]?
Dans quel trouble nouveau cette fuite me plonge!
Madame, je ne sais si, sans vous irriter,
Achille devant vous pourra se présenter[3];
Mais si d'un ennemi vous souffrez la prière,
Si lui-même souvent a plaint sa prisonnière,
Vous savez quel sujet conduit ici leurs pas;
Vous savez...

1. Geoffroy (*Cours de litt. dram.*, t. II, p. 97): « Il est rare qu'un amant dise à sa maîtresse, quelque étonné qu'il puisse être de son arrivée : « Que venez-vous faire ici? » Ce ton n'a ni la dignité ni même la politesse qu'exige la scène : il semble que cette question froide et incivile ne soit placée que pour amener la réponse très-sèche d'Iphigénie. Si Achille eût débuté d'une manière plus tendre, si son premier compliment eût été plus galant et plus doux, Iphigénie n'aurait pas eu un si beau prétexte de faire éclater son dépit, et de s'éloigner brusquement; l'explication aurait eu lieu sur-le-champ, et l'auteur avait besoin de la reculer jusqu'au troisième acte. »

2. Les poëtes dramatiques ont abusé de cette forme. On trouve dans le *Dépit amoureux* de Molière (I, VI) l'expression comique de cette idée :

Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée ?

3. Samson (*Art théâtral* I, 26) :

Achille, trop français aux yeux de la critique,
Quand Talma le jouait, paraissait plus antique.

ÉRIPHILE.

Quoi? Seigneur, ne le savez-vous pas,
Vous qui depuis un mois, brûlant sur ce rivage [1],
Avez conclu vous-même et hâté leur voyage?

ACHILLE.

De ce même rivage absent depuis un mois,
Je le revis hier pour la première fois [2].

ÉRIPHILE.

Quoi? lorsqu'Agamemnon écrivait à Mycène,
Votre amour, votre main n'a pas conduit la sienne?
Quoi? vous qui de sa fille adoriez les attraits...

ACHILLE.

Vous m'en voyez encore épris plus que jamais,
Madame; et si l'effet eût suivi ma pensée,
Moi-même dans Argos je l'aurais devancée [3].
Cependant on me fuit. Quel crime ai-je commis?
Mais je ne vois partout que des yeux ennemis.
Que dis-je? en ce moment Calchas, Nestor, Ulysse,
De leur vaine éloquence employant l'artifice,
Combattaient mon amour, et semblaient m'annoncer
Que si j'en crois ma gloire, il y faut renoncer.
Quelle entreprise ici pourrait être formée?
Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée [4]?
Entrons; c'est un secret qu'il leur faut arracher.

1. Il ne faudrait pas croire qu'Ériphile a lu les romans; tout le monde parlait de ce style au XVIIe siècle.

2. Note de Racine trouvée sur le manuscrit de la *Critique des deux Iphigénie* par Pierre Perrault: « Il y avait plus de six mois qu'Achille avait ravagé Lesbos. et il avait fait cette conquête avant que les Grecs se fussent assemblés en Aulide. Eriphile, trompée par les lettres d'Agamemnon, qui avait mandé à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide pour y être mariée, croyait en effet qu'Achille était celui qui pressait ce mariage depuis un mois. Et Achille lui répond que, bien éloigné d'avoir pressé ce mariage durant ce temps-là, il y a un mois entier qu'il est absent de l'armée. Il est dit dans le premier acte (scène I) qu'Achille avait été rappelé en Thessalie par son père Pélée pour le délivrer de quelques fâcheux voisins qui l'incommodaient. Ainsi Eriphile a raison de dire à Achille qu'il y a un mois entier qu'il presse Iphigénie de venir en Aulide. Et Achille a raison de répondre qu'il y a un mois entier qu'il n'est point en Aulide. »

3. Je serais arrivé à Argos avant qu'elle n'en fût partie pour Aulis.

4. « Baron ne récitait les vers suivants que Racine a mis dans la bouche d'Achille:

Quelle entreprise ici, etc.,

qu'avec le ton d'un homme extrêmement supérieur à toutes les entreprises formées contre lui, qui les voit avec le plus grand dédain, et, pour tout dire en un mot. qui s'en moque. Le rire perçait au travers de sa surprise et de son air d'indignation. Tous les autres acteurs avant lui y mettaient du feu et de la colère; et c'est encore dans ce sens que l'on joue actuellement ce passage. » (LEMAZURIER, *Galerie des act. du Th. fr.*, I, p. 94.) *Avant lui* indique qu'il s'agit de l'époque où Baron reparut au théâtre; car c'est lui qui joua d'original le rôle d'Achille.

SCÈNE VIII.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Dieux, qui voyez ma honte, où me dois-je cacher?
Orgueilleuse rivale, on t'aime, et tu murmures[1]?
Souffrirai-je à la fois ta gloire et tes injures?
Ah! plutôt... Mais, Doris, ou j'aime à me flatter,
Ou sur eux quelque orage est tout prêt d'éclater.
J'ai des yeux. Leur bonheur n'est pas encor tranquille.
On trompe Iphigénie: on se cache d'Achille;
Agamemnon gémit. Ne désespérons point;
Et si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je saurai profiter de cette intelligence
Pour ne pas pleurer seule et mourir sans vengeance[2].

1. Dans les éditions du dix-septième siècle, où l'on écrivait avec des majuscules beaucoup de substantifs, les mots *Ennemi*, *Prisonnière*, *Fille*, *Rivale*, *Sort*, commençaient dans cette scène et dans la précédente par de grandes lettres.
2. La négation tombe sur les deux verbes. Voilà encore un passage où Racine prépare son dénouement.

ACTE TROISIÈME

—

SCÈNE I.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Oui, Seigneur, nous partions ; et mon juste courroux
Laissait bientôt Achille et le camp loin de nous.
Ma fille dans Argos courait pleurer sa honte.
Mais lui-même, étonné d'une fuite si prompte,
Par combien de serments, dont je n'ai pu douter[1],
Vient-il de me convaincre et de nous arrêter !
Il presse cet hymen qu'on prétend qu'il diffère,
Et vous cherche, brûlant d'amour et de colère :
Prêt d'imposer silence à ce bruit imposteur,
Achille en veut connaître et confondre l'auteur.
Bannissez ces soupçons qui troublaient notre joie.

AGAMEMNON.

Madame, c'est assez. Je consens qu'on le croie.
Je reconnais l'erreur qui nous avait séduits[2],
Et ressens votre joie autant que je le puis.
Vous voulez que Calchas l'unisse à ma famille :
Vous pouvez à l'autel envoyer votre fille[3] ;
Je l'attends. Mais avant que de passer plus loin[4],
J'ai voulu vous parler un moment sans témoin.
Vous voyez en quels lieux vous l'avez amenée :
Tout y ressent la guerre, et non point l'hyménée.
Le tumulte d'un camp, soldats et matelots,
Un autel hérissé de dards, de javelots,
Tout ce spectacle enfin, pompe digne d'Achille,

1. Ainsi c'est Achille, qui, sans le savoir, déjoue l'artifice d'Agamemnon et livre Iphigénie à la mort.

2. On peut voir par cet exemple que si le verbe *séduire* signifie faire tomber dans l'erreur, il n'est pas toujours nécessaire que cette erreur soit agréable.

3. A la fin du premier acte, Agamemnon a dit à Ulysse :

Laissez-moi de l'autel écarter une mère.

C'est ce qu'il va essayer de faire dans cette scène.

4. On dirait plutôt aujourd'hui *aller plus loin*.

Pour attirer vos yeux n'est point assez tranquille;
Et les Grecs y verraient l'épouse de leur Roi
Dans un état indigne et de vous et de moi.
M'en croirez-vous ? laissez, de vos femmes suivie,
A cet hymen, sans vous, marcher Iphigénie [1].

CLYTEMNESTRE.

Qui? moi? que, remettant ma fille en d'autres bras,
Ce que j'ai commencé, je ne l'achève pas [2]?
Qu'après l'avoir d'Argos amenée en Aulide,
Je refuse à l'autel de lui servir de guide?
Dois-je donc de Calchas être moins près que vous?
Et qui présentera ma fille à son époux?
Quelle autre ordonnera cette pompe sacrée [3]?

1.

Mais, Madame, songez qu'ici votre présence
N'est ni de mon honneur, ni de la bienséance,
Et qu'en cet éminent et sérieux emploi
Les yeux de tout un camp sont ouverts dessus moi,
Qu'on n'y respire rien que carnage et que flammes,
Que la guerre repugne au commerce des femmes,
Que leur seule maison est leur propre élément,
Et que hors de son centre on perd son ornement.

(Rotrou, *Iphigénie*, III, iii.)

C'est par des considérations semblables que, dans le *Régulus* de Pradon (II, ii), Régulus veut décider celle qu'il aime à se retirer du camp :

Madame, il faut du camp vous résoudre à partir.
Pour vous, pour moy, pour Rome, il y faut consentir.....
Votre père le veut, la gloire vous l'ordonne ;
L'amour s'accorde mal avec de grands desseins
Et cette austérité de nos premiers Romains;
Vous ne pouvez au camp demeurer davantage;
On va bientôt donner un assaut à Carthage,
Le tumulte, les cris, et l'horreur des combats,
Ce mélange confus d'armes et de soldats,
Ce terrible appareil vous rendrait trop timide,
Souffrez malgré l'amour que la gloire vous guide,
Madame, au nom des Dieux, partez avec mon fils.

2. Toute cette scène est imitée d'Euripide : v. 725, 731-736, 739 :

Ἀ. — Οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, ὦ γύναι ; πιθοῦ δέ μοι....
Χώρει πρὸς Ἄργος παρθένους τε τημέλει.
K. — Λιποῦσα παῖδα ; τίς δ' ἀνασχήσει φλόγα ;
Ἀ. — Ἐγὼ παρέξω φῶς, ὃ νυμφίοις πρέπει.
K. — Οὐχ ὁ νόμος οὗτος, κἂν σὺ φαῦλ' ἡγῇ τάδε.
Ἀ. — Οὐ καλὸν ἐν ὄχλῳ σ' ἐξομιλεῖσθαι στρατοῦ.
K. — Καλὸν τεκοῦσαν τἀμά γ' ἐκδοῦναι τέκνα...
Ἀ. — Πιθοῦ.

Quoi que l'on me propose, il n'est point déshonnêt
Que ma fille épousant j'en célèbre la fête.
Tenant de moi la vie aussi bien que de vous,
Souffrez que de tous deux elle tienne un époux.

(Rotrou, *Iphigénie*, III, iii.)

3. Les mots sont pris ici dans leur sens étymologique : quelle autre réglera ce cortège sacré ?

AGAMEMNON.

Vous n'êtes point ici dans le palais d'Atrée :
Vous êtes dans un camp...

CLYTEMNESTRE.

Où tout vous est soumis ;
Où le sort de l'Asie en vos mains est remis ;
Où je vois sous vos lois marcher la Grèce entière ;
Où le fils de Thétis va m'appeler sa mère.
Dans quel palais superbe et plein de ma grandeur
Puis-je jamais paraître avec plus de splendeur ?

AGAMEMNON.

Madame, au nom des Dieux auteurs de notre race,
Daignez à mon amour accorder cette grâce.
J'ai mes raisons.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, au nom des mêmes Dieux,
D'un spectacle si doux ne privez point mes yeux.
Daignez ne point ici rougir de ma présence.

AGAMEMNON.

J'avais plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisque enfin ma prière a si peu de pouvoir,
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame ; je le veux, et je vous le commande.
Obéissez [1].

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, seule.

D'où vient que d'un soin si cruel
L'injuste Agamemnon m'écarte de l'autel ?
Fier de son nouveau rang, m'ose-t-il méconnaître ?

1. AG. — Ne contrevenez point aux avis qu'on vous donne.
CLY. — Ne me defendez point ce que le sang m'ordonne.
AG. — Obéissez.
(ROTROU, *Iphigénie,* III, III.)

Molé (*Mémoires*, p. 264) loue l'Agamemnon de son temps de ce qu'il modérait « considérablement son ton, en disant : « Je vous le commande. » Il juge qu'Agamemnon, en même temps qu'il se propose de persuader à Clytemnestre qu'il veut être obéi, désire de lui adoucir le chagrin de s'entendre donner un ordre, et nous sommes charmés de voir l'amour-propre de cette reine ainsi ménagé par le prince son époux. »

Me croit-il à sa suite indigne de paraître ?
Ou,de l'empire encor timide possesseur,
N'oserait-il d'Hélène ici montrer la sœur [1] ?
Et pourquoi me cacher ? et par quelle injustice
Faut-il que sur mon front sa honte rejaillisse ?
Mais n'importe ; il le veut, et mon cœur s'y résout.
Ma fille, ton bonheur me console de tout [2].
Le ciel te donne Achille ; et ma joie est extrême
De t'entendre nommer... Mais le voici lui-même.

SCÈNE III.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE.

ACHILLE.

Tout succède, Madame, à mon empressement,
Le Roi n'a point voulu d'autre éclaircissement ;
Il en croit mes transports ; et sans presque m'entendre,
Il vient, en m'embrassant, de m'accepter pour gendre.
Il ne m'a dit qu'un mot [3]. Mais vous a-t-il conté
Quel bonheur dans le camp vous avez apporté ?
Les Dieux vont s'apaiser. Du moins Calchas publie
Qu'avec eux, dans une heure, il nous réconcilie ;
Que Neptune et les vents, prêts à nous exaucer,
N'attendent que le sang que sa main va verser.
Déjà dans les vaisseaux la voile se déploie,
Déjà sur sa parole ils se tournent vers Troie.
Pour moi, quoique le ciel, au gré de mon amour,
Dût encore des vents retarder le retour,
Que je quitte à regret la rive fortunée
Où je vais allumer les flambeaux d'hyménée ;
Puis-je ne point chérir l'heureuse occasion
D'aller du sang troyen sceller notre union,

1. Cette supposition est bizarre ; aussi Clytemnestre ne s'y arrête-t-elle qu'un instant ; d'ailleurs, la conduite d'Agamemnon est bizarre, elle aussi.

2. L'orgueil de Clytemnestre est cruellement blessé ; mais elle trouve une compensation dans sa douleur maternelle ; cette résignation nous intéresse à elle, et nous fait prévoir les tempêtes qui vont fondre sur la tête d'Agamemnon.

3. Clytemnestre, entre la sortie d'Agamemnon et l'entrée d'Achille, n'a prononcé que douze vers ; aussi Racine, observateur scrupuleux des vraisemblances scéniques, fait-il dire à Achille qu'Agamemnon *ne lui a dit qu'un mot*.

Et de laisser bientôt, sous Troie ensevelie,
Le déshonneur d'un nom à qui le mien s'allie [1] ?

SCÈNE IV.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, DORIS, ÆGINE [2].

ACHILLE.

Princesse, mon bonheur ne dépend que de vous [3].
Votre père à l'autel vous destine un époux :
Venez y recevoir un cœur qui vous adore.

IPHIGÉNIE.

Seigneur, il n'est pas temps que nous partions encore.

1. Achille veut venger Ménélas, qui est l'oncle d'Iphigénie et qui va devenir le sien.

2. Le costume tragique était au dix-septième siècle profondément ridicule. En 1645, la Comédie italienne, dans la *Finta Pazza*, montrait à la suite d'Achille, dans la cour de Scyros, des pages semblables à ceux de la cour de France. Les grandes dames grecques de la *Princesse d'Élide*, de Molière, portaient des robes à double jupe traînantes et décolletées, avec corsages à manches demi-longues ; les hommes et les femmes avaient la tête surchargée d'immenses panaches. Dans l'opéra de *Thésée* (1675), le héros portait un *tonnelet* court, taillé à pointes à trois jupes avec manches ouvertes et tombantes ; sa tête était couverte d'un casque empanaché..... Ici, dans *Iphigénie*, Achille avait un petit chapeau surmonté d'une aigrette blanche, des gants et des bas blancs. Jusqu'en 1727, les acteurs jouèrent leurs rôles à la Comédie française en costume de ville. En 1727, mademoiselle Lecouvreur parut en costume de cour dans le *Tiridate* de Campistron, et cette innovation fut très applaudie. On vit, dit A. du Casse dans son *Histoire anecdotique de l'ancien théâtre en France*, « un Ajax, un Ulysse, un Agamemnon en perruque de magistrat, ayant au-dessus de cette perruque un casque plus ou moins grec ou troyen ». En 1753, madame Favart entreprit une réforme radicale du costume au théâtre. On lit dans l'éloge que Favart écrivit trois semaines après la mort de sa femme (1772) : «Avant elle, les actrices qui représentaient des soubrettes, des paysannes, paraissaient avec de grands paniers, la tête surchargée de diamants, et gantées jusqu'au coude. Dans *Bastienne*, elle mit un habit de laine, tel que les villageoises le portent ; une chevelure plate, une simple croix d'or, les bras nus et des sabots..... Dans la comédie des *Sultanes*, on vit, pour la première fois, les véritables habits des dames turques ; ils avaient été fabriqués à Constantinople avec des étoffes du pays..... Dans l'intermède intitulé *les Chinois*, représenté aux Italiens, elle parut, ainsi que les autres acteurs, vêtue exactement selon l'usage de la Chine : les habits qu'elle s'était procurés avaient été faits dans ce pays, de même que les accessoires et les décorations qui avaient été dessinés sur les lieux. » (FAVART, *Mémoires*, t. I, p. LXXVII-LXXVIII.) Lekain et mademoiselle Clairon imitèrent dans la tragédie la réforme accomplie dans la comédie par madame Favart. Mademoiselle de Saint-Huberti apporta aussi à l'Opéra quelques réformes au costume.

3. Geoffroy (*Cours de litt. dram.*, t. VI, p. 251) dit à propos des débuts de Lafon : « On peut lui reprocher d'avoir donné au fier Achille, dans les scènes d'amour, un ton trop langoureux et trop fade. C'est bien assez que le goût du siècle ait forcé Racine à rendre Achille amoureux. L'acteur doit plutôt affaiblir qu'aggraver ce défaut. »

La Reine permettra que j'ose demander
Un gage à votre amour, qu'il me doit accorder.
Je viens vous présenter une jeune princesse.
Le ciel a sur son front imprimé sa noblesse [1].
De larmes tous les jours ses yeux sont arrosés ;
Vous savez ses malheurs, vous les avez causés.
Moi-même (où m'emportait une aveugle colère ?)
J'ai tantôt, sans respect, affligé sa misère.
Que ne puis-je aussi bien, par d'utiles secours,
Réparer promptement mes injustes discours?
Je lui prête ma voix, je ne puis davantage.
Vous seul pouvez, Seigneur, détruire votre ouvrage.
Elle est votre captive ; et ses fers, que je plains,
Quand vous l'ordonnerez, tomberont de ses mains.
Commencez donc par là cette heureuse journée.
Qu'elle puisse à nous voir n'être plus condamnée.
Montrez que je vais suivre au pied de nos autels
Un Roi qui, non content d'effrayer les mortels,
A des embrasements ne borne point sa gloire.
Laisse aux pleurs d'une épouse attendrir sa victoire [2],
Et, par les malheureux quelquefois désarmé,
Sait imiter en tout les Dieux qui l'ont formé.

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur, des douleurs soulagez la plus vive.
La guerre dans Lesbos me fit votre captive.
Mais c'est pousser trop loin ses droits injurieux,
Qu'y joindre le tourment que je souffre en ces lieux.

ACHILLE.

Vous, Madame?

ÉRIPHILE.

Oui, Seigneur ; et, sans compter le reste,
Pouvez-vous m'imposer une loi plus funeste [3]
Que de rendre mes yeux les tristes spectateurs
De la félicité de mes persécuteurs?
J'entends de toutes parts menacer ma patrie [4] ;
Je vois marcher contre elle une armée en furie ;

1. Mis la marque, le signe de sa noblesse.
2. Ce vers est composé tout entier de locutions qui ont vieilli ; on peut le rapprocher d'un vers de la première scène de l'acte II :

Je me laissai conduire à cet aimable guide.

3. Douloureuse. *Funeste* a le même radical que *funus*, qui signifie mort.
4. Voir la note du vers 1140.

Je vois déjà l'hymen, pour mieux me déchirer,
Mettre en vos mains le feu qui la doit dévorer [1].
Souffrez que loin du camp et loin de votre vue,
Toujours infortunée et toujours inconnue,
J'aille cacher un sort si digne de pitié,
Et dont mes pleurs encor vous taisent la moitié [2].

ACHILLE.

C'est trop, belle princesse. Il ne faut que nous suivre.
Venez, qu'aux yeux des Grecs Achille vous délivre ;
Et que le doux moment de ma félicité
Soit le moment heureux de votre liberté.

SCÈNE V.

ACHILLE, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, ARCAS, ÆGINE, DORIS.

ARCAS.

Madame, tout est prêt pour la cérémonie.
Le Roi près de l'autel attend Iphigénie ;
Je viens la demander. Ou plutôt contre lui,
Seigneur, je viens pour elle implorer votre appui.

ACHILLE.

Arcas, que dites-vous ?

CLYTEMNESTRE.

Dieux ! que vient-il m'apprendre

ARCAS, à Achille.

Je ne vois plus que vous qui la puisse défendre [3].

ACHILLE.

Contre qui ?

ARCAS.

Je le nomme et l'accuse à regret.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé son secret.

1. C'est pour obtenir la main d'Iphigénie qu'Achille marche contre Troie ; c'est donc avec la torche de l'hymen qu'il mettra le feu à la ville ennemie.

2. Ce dernier vers est peut-être de trop ; Achille pourrait bien deviner tout ce qu'il sous-entend, et la joie d'Iphigénie empêche seule ses soupçons de se réveiller.

3. La construction logique est : je ne vois plus personne qui la puisse défendre que vous.

Mais le fer, le bandeau, la flamme est toute prête [1].
Dût tout cet appareil retomber sur ma tête [2],
Il faut parler.

CLYTEMNESTRE.

Je tremble. Expliquez-vous, Arcas.

ACHILLE.

Qui que ce soit, parlez, et ne le craignez pas [3].

ARCAS.

Vous êtes son amant [4], et vous êtes sa mère :
Gardez-vous d'envoyer la princesse à son père.

1. C'est Agamemnon lui-même qui, dans Euripide, vient chercher Iphigénie et dit (v. 1111-1112) :

Ὡς χέρνιβες πάρεισιν ηὐτρεπισμέναι,
Προχύταί τε βάλλειν πῦρ καθάρσιον χεροῖν, κ. τ. λ...

Remarquez le verbe au singulier, malgré les trois sujets; Racine a souvent usé de cette tournure poétique :

Et d'un œil que la gloire et la raison éclaire.....
(*Bérénice*, IV, v.)

D'ailleurs l'ordre, l'esclave et le visir me presse.
(*Bajazet*, IV, iv.)

Ses menaces, sa voix, un ordre m'a troublée.
(*Ibid.*, V, i.)

Ce héros, qu'armera l'amour et la raison.
(*Iphigénie*, I, i.)

Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente.
(*Ibid.*, IV, vi.)

Que l'amour, le devoir vous excite.
(*Phèdre*, I, iii.)

2. Amyntas dit dans l'*Iphigénie* de Rotrou (III, v) :

Quand ce triste respect me coûterait la vie,
Ce me sera beaucoup de vous avoir servie.
Madame, Agamemnon veut de sa propre main
Porter à votre fille un poignard dans le sein.
Voilà l'heureux succès qu'aura votre voyage.

Leclerc, copiant Rotrou, fera dire à Oronte (III, vi).

Ce secret révélé me coûtât-il la vie,
Je serai trop heureux de vous avoir servie.
Le Roi consent, Madame, à l'oracle inhumain
Qui porte à votre fille un poignard dans le sein.
Par la voix de Calchas Diane la demande.

3. Dans la pièce d'Euripide c'est Clytemnestre qui rassure le vieillard (v. 866) :

Δεξιᾶς ἕκατι μὴ μέλλ', εἴ τί μοι χρῄζεις λέγειν.

Racine a préféré mettre ces paroles dans la bouche d'Achille ; elles conviennent bien à l'intrépidité du jeune héros; enfin, Achille est pour Arcas un bouclier plus sûr que ne le serait Clytemnestre.

4. Au dix-septième siècle, le mot *amant* n'éveillait aucune idée malsonnante. L'amant était celui qui, éprouvant de l'amour pour une femme, lui avait révélé ses sentiments, et qui était aimé, ou du moins s'efforçait de se faire aimer. Celimène, dans le *Misanthrope* (III, iii), dit d'Arsinoé :

Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie.

CLYTEMNESTRE.

Pourquoi le craindrons-nous?

ACHILLE.

Pourquoi m'en défier?

ARCAS.

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier [1].

ACHILLE.

Lui!

CLYTEMNESTRE.

Sa fille!

IPHIGÉNIE.

Mon père!

ÉRIPHILE.

O ciel! quelle nouvelle [2]!

ACHILLE.

Quelle aveugle fureur pourrait l'armer contre elle?
Ce discours sans horreur se peut-il écouter?

ARCAS.

Ah, Seigneur, plût au ciel que je pusse en douter!
Par la voix de Calchas l'oracle la demande;
De toute autre victime il refuse l'offrande;

1. Ἰφιγένεια, v. 873-875 :

> Π. — Παῖδα σὴν πατὴρ ὁ φύσας αὐτόχειρ μέλλει κτανεῖν.
> Κ. — Πῶς; ἀπέπτυσ', ὦ γεραιὲ, μῦθον· οὐ γὰρ εὖ φρονεῖς.
> Π. — Φασγάνῳ λευκὴν φονεύων τῆς ταλαιπώρου δέρην.

Ce vers fait un des plus beaux coups de théâtre que l'on ait vus sur la scène française, et, comme dans l'*Horace* de Corneille (II, II), c'est un simple confident qui le produit.

2. Racine a eu l'art de grouper sur le théâtre tous les personnages que doit intéresser, à quelque titre que ce soit, cette révélation. Dans Euripide, Clytemnestre et Achille apprenaient seuls en scène la fatale nouvelle; ici tous les acteurs sont rassemblés. Achille pousse un cri d'étonnement et de colère; Clytemnestre un cri d'horreur; la douce Iphigénie exprime par ces deux mots : *Mon père!* moins de la terreur qu'un reproche douloureux; son père la laisse périr! C'est la seule plainte qu'elle fera entendre. Quant à Eriphile, elle trahit par son exclamation une joie cruelle, que l'abattement des autres acteurs qui sont en scène les empêche seul de remarquer. Elle ne se dit pas que, séparée de celle qu'il aime par une si effroyable aventure, Achille ne saurait tomber à ses pieds; elle voit seulement qu'elle va être délivrée de sa rivale. Molière exprime la secrète pensée d'Eriphile, lorqu'il fait ainsi parler Aglaure et Cidippe après l'oracle qui condamne leur sœur Psyché :

> CIDIPPE. — Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
> Où nous voyons Psyché par les destins plongée?
> AGLAURE. — Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?
> CIDIPPE. — A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
> Je n'en suis pas trop affligée.
> AGLAURE. — Moi, je sens quelque chose au mien
> Qui ressemble assez à la joie.
> Allons, le Destin nous envoie
> Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.
> (*Psyché*, I, II)

Et les Dieux, jusque-là [1] protecteurs de Pâris,
Ne nous promettent Troie et les vents qu'à ce prix [2] !

CLYTEMNESTRE.

Les Dieux ordonneraient un meurtre abominable [3] ?

IPHIGÉNIE.

Ciel ! pour tant de rigueur, de quoi suis-je coupable ?

CLYTEMNESTRE.

Je ne m'étonne plus de cet ordre cruel
Qui m'avait interdit l'approche de l'autel.

IPHIGÉNIE, à Achille.

Et voilà donc l'hymen où j'étais destinée [4] !

ARCAS.

Le Roi, pour vous tromper, feignait cet hyménée [5].
Tout le camp même encore est trompé comme vous.

CLYTEMNESTRE.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux [6].

1. Jusqu'à ce sacrifice.

2. Ἰφιγένεια, v. 878-883 :

K. — Ἐκ τίνος λόγου ; τίς αὐτὸν οὑπάγων ἀλαστόρων ;
Π. — Θέσφαθ', ὥς γέ φησι Κάλχας, ἵνα πορεύηται στρατός.
K. — Ποῖ ; Τάλαιν' ἐγώ, τάλαινα δ' ἣν πατὴρ μέλλει κτανεῖν
Π. — Δαρδάνου πρὸς δώμαθ', Ἑλένην Μενέλεως ὅπως λάβῃ.
K. — Εἰς ἄρ' Ἰφιγένειαν Ἑλένης νόστος ἦν πεπρωμένος ;
Π. — Πάντ' ἔχεις. Ἀρτέμιδι θύσειν παῖδα σὴν μέλλει πατήρ.

3. Clytemnestre seule protestera, au nom des Dieux, contre l'horreur d'un pareil sacrifice. En condamnant le sacrifice exigé par Diane, Racine eût craint de condamner le sacrifice d'Abraham et le meurtre de la fille de Jephté.

4. C'est Agamemnon qui disait dans l'*Iphigénie* de Rotrou (II, III) :

Voilà l'heureux hymen que le ciel lui destine
Et que l'époux ignore, où le prêtre assassine,
Où les chants sont des cris, où la fête est un deuil,
Les tables un autel, et le lit un cercueil.

5. Ἰφιγένεια. v. 884-885 :

K. — Ὁ δὲ γάμος τίν' εἶχε πρόφασιν, ᾗ μ' ἐκόμισεν ἐκ δόμων ;
Π. — Ἵν' ἀγάγοις χαίρουσ' Ἀχιλλεῖ παῖδα νυμφεύσουσα σήν.

6. Ἰφιγένεια, v. 900-908, 910-912 :

Οὐκ ἐπαιδεσθήσομαί γε προσπεσεῖν τὸ σὸν γόνυ,
Θνητὸς ἐκ θεᾶς γεγῶτα· τί γὰρ ἐγὼ σεμνύνομαι ;
Ἢ τίνος σπουδαστέον μοι μᾶλλον ἢ τέκνου πέρι ;
Ἀλλ' ἄμυνον, ὦ θεᾶς παῖ, τῇ τ' ἐμῇ δυσπραξίᾳ
Τῇ τε λεχθείσῃ δάμαρτι σῇ, μάτην μέν, ἀλλ' ὅμως.
Σοὶ καταστέψασ' ἐγώ νιν ἦγον ὡς γαμουμένην,
Νῦν δ' ἐπὶ σφαγὰς κομίζω· σοὶ δ' ὄνειδος ἵξεται.
Ὅστις οὐκ ἤμυνας. Εἰ γὰρ μὴ γάμοισιν ἐζύγης,
Ἀλλ' ἐκλήθης γοῦν ταλαίνης παρθένου φίλος πόσις.....
Ὄνομα γὰρ τὸ σόν μ' ἀπώλεσ', ᾧ σ' ἀμυνάθειν χρεών.
Οὐκ ἔχω βωμὸν καταφυγεῖν ἄλλον ἢ τὸ σὸν γόνυ,
Οὐδὲ φίλος οὐδεὶς πέλας μοι

ACHILLE, la relevant.

Ah, Madame.

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune
Ce triste abaissement convient à ma fortune.
Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir!
Une mère à vos pieds peut tomber sans rougir.
C'est votre épouse, hélas! qui vous est enlevée;
Dans cet heureux espoir je l'avais élevée.
C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom, Seigneur, l'a conduite à la mort.
Ira-t-elle, des Dieux implorant la justice,
Embrasser leurs autels parés pour son supplice?
Elle n'a que vous seul. Vous êtes en ces lieux
Son père, son époux, son asile, ses Dieux [1].
Je lis dans vos regards la douleur qui vous presse.
Auprès de votre époux, ma fille, je vous laisse [2].
Seigneur, daignez m'attendre, et ne la point quitter.
A mon perfide époux je cours me présenter [3].
Il ne soutiendra point la fureur qui m'anime [4].
Il faudra que Calchas cherche une autre victime.
Ou si je ne vous puis dérober à leurs coups,
Ma fille, ils pourront bien m'immoler avant vous [5].

1. L'Andromaque d'Homère disait (*Iliade*, VI, 429-430) :

Ἀτὰρ σύ μοι ἐσσὶ πατὴρ καὶ πότνια μήτηρ,
Ἠδὲ κασίγνητος, σὺ δέ μοι θαλερὸς παρακοίτης.

2. Ce titre d'époux que donne Clytemnestre à Achille a pour but d'excuser l'inconvenance qu'elle commet en laissant seuls ensemble les deux fiancés.

3. C'est, dans Euripide, Achille qui envoie Clytemnestre à Agamemnon (v. 1015) :

Ἱκέτευ' ἐκεῖνον πρῶτα μὴ κτείνειν τέκνα.

4. Soutenir, c'est ici résister à une chose dont il est difficile de se défendre; de même dans *Mithridate* (II, I) :

Quels assauts, quels combats j'ai tantôt soutenus!

5. Voir encore *Mithridate*, note du vers 1416. L'affolement de Clytemnestre forme un beau contraste avec la résignation douloureuse d'Iphigénie. La Clytemnestre de Leclerc disait (III, VI) :

Songez, Seigneur, songez qu'une fille si chère
Qu'on destine à la mort et qu'on veut m'arracher
N'était venue ici que pour vous y chercher.
Votre nom va servir de prétexte à sa perte ;
On vous l'imputerait, si vous l'aviez soufferte,
Et l'on dirait un jour, apprenant son trépas :
Achille pour la perdre a fait plus que Calchas

SCÈNE VI.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Madame, je me tais, et demeure immobile.
Est-ce à moi que l'on parle, et connaît-on Achille?
Une mère pour vous croit devoir me prier?
Une reine à mes pieds se vient humilier?
Et me déshonorant par d'injustes alarmes,
Pour attendrir mon cœur on a recours aux larmes?
Qui doit prendre à vos jours plus d'intérêt que moi?
Ah! sans doute on s'en peut reposer sur ma foi.
L'outrage me regarde ; et quoi qu'on entreprenne,
Je réponds d'une vie où j'attache la mienne [1].
Mais ma juste douleur va plus loin m'engager.
C'est peu de vous défendre, et je cours vous venger,
Et punir à la fois le cruel stratagème
Qui s'ose de mon nom armer contre vous-même [2].

IPHIGÉNIE.

Ah! demeurez, Seigneur, et daignez m'écouter.

ACHILLE.

Quoi? Madame, un barbare osera m'insulter [3]?
Il voit que de sa sœur je cours venger l'outrage;
Il sait que le premier lui donnant mon suffrage,
Je le fis nommer chef de vingt rois ses rivaux;
Et pour fruit de mes soins, pour fruit de mes travaux,
Pour tout le prix enfin d'une illustre victoire,
Qui le doit enrichir, venger, combler de gloire,
Content et glorieux du nom de votre époux,
Je ne lui demandais que l'honneur d'être à vous.

1. Ces reproches et cette assurance conviennent bien au héros qui n'a jamais rien redouté. — Voir *Mithridate*, note du vers 256.

2. Ἰφιγένεια, v. 935-939 :

..... Οὔποτε κόρη σὴ πρὸς πατρὸς σφαγήσεται
Ἐμὴ φατισθεῖσ'· οὐ γὰρ ἐμπλέκειν πλοκὰς
Ἐγὼ παρέξω σῷ πόσει τοὐμὸν δέμας.
Τοὔνομα γὰρ, εἰ καὶ μὴ σίδηρον ἤρατο,
Τοὐμὸν φονεύσει παῖδα σήν.

3. L'amour et l'orgueil d'Achille sont blessés à la fois.

Cependant aujourd'hui, sanguinaire, parjure [1],
C'est peu de violer l'amitié, la nature,
C'est peu que de vouloir, sous un couteau mortel,
Me montrer votre cœur fumant sur un autel :
D'un appareil d'hymen [2] couvrant ce sacrifice,
Il veut que ce soit moi qui vous mène au supplice?
Que ma crédule main conduise le couteau?
Qu'au lieu de votre époux je sois votre bourreau [3]?
Et quel était pour vous ce sanglant hyménée,
Si je fusse arrivé plus tard d'une journée?
Quoi donc? à leur fureur livrée en ce moment,
Vous iriez à l'autel me chercher vainement;
Et d'un fer imprévu vous tomberiez frappée,
En accusant mon nom qui vous aurait trompée [4]!
Il faut de ce péril, de cette trahison,
Aux yeux de tous les Grecs lui demander raison.
A l'honneur d'un époux vous-même intéressée,
Madame, vous devez approuver ma pensée.
Il faut que le cruel qui m'a pu mépriser
Apprenne de quel nom il osait abuser.

IPHIGÉNIE.

Hélas! si vous m'aimez, si pour grâce dernière
Vous daignez d'une amante écouter la prière [5],

1. Il y a de l'embarras dans cette période: *sanguinaire* et *parjure* se rapportent à Agamemnon, représenté par le pronom *il* au vers 978. Nous n'aimons pa l'expresion *fumant sous un couteau mortel;* lorsque le prêtre a frappé la victime, il retire le couteau, et c'est alors seulement que le sang s'échappe en filets rouges et chauds. Ce sont là des taches imperceptibles, qu'on ne remarque qu'à cause de la perfection même de la langue de Racine.

2. Des préparatifs d'un hymen : *apparatus*.

3. Je suis le plus abject de tout ce que nous sommes,
Le plus lâche des Grecs et le moindre des hommes,
Si sans empêchement je laisse Agamemnon,
Pour ourdir cette fraude, abuser de mon nom!
Le crime qu'il propose est mien si je l'endure;
Sans tenir le couteau je ferais la blessure;
Et pour être appelé l'auteur de son trépas,
N'importe qui la tue, ou mon nom ou mon bras.
(ROTROU, *Iphigénie*, III, v.)

4. Dans Euripide, la blessure faite à l'orgueil d'Achille s'étale cyniquement devant la douleur de Clytemnestre; Racine, en mêlant à l'orgueil la pitié, l'attendrissement, l'amour, a dissimulé ce qu'il pouvait avoir de repoussant dans un pareil moment.

5. Esther dira à Assuérus (III, IV), avec un tour de phrase qui rappelle celui-ci :

Vous pouvez rejeter ma prière :
Mais je demande au moins que, pour grâce dernière,
Jusqu'à la fin, Seigneur, vous m'entendiez parler.

Mais ces mots, *pour grâce dernière*, sont beaucoup plus touchants sur les èvres d'Iphigénie.

C'est maintenant, Seigneur, qu'il faut me le prouver.
Car enfin ce cruel, que vous allez braver,
Cet ennemi barbare, injuste, sanguinaire,
Songez, quoi qu'il ait fait, songez qu'il est mon père.

ACHILLE.

Lui, votre père? Après son horrible dessein,
Je ne le connais plus que pour votre assassin [1].

IPHIGÉNIE.

C'est mon père, Seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
Mon cœur, dans ce respect élevé dès l'enfance,
Ne peut que s'affliger de tout ce qui l'offense.
Et loin d'oser ici, par un prompt changement,
Approuver la fureur de votre emportement,
Loin que par mes discours je l'attise moi-même,
Croyez qu'il faut aimer autant que je vous aime,
Pour avoir pu souffrir tous les noms odieux
Dont votre amour le vient d'outrager à mes yeux [2].
Et pourquoi voulez-vous qu'inhumain et barbare
Il ne gémisse pas du coup qu'on me prépare?
Quel père de son sang se plaît à se priver?
Pourquoi me perdrait-il, s'il pouvait me sauver [3]?
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre?
Hélas! de tant d'horreurs son cœur déjà troublé
Doit-il de votre haine être encore accablé?

ACHILLE.

Quoi? Madame, parmi tant de sujets de crainte,
Ce sont là les frayeurs dont vous êtes atteinte?

1. Phinée disait dans l'*Andromède* de Corneille (II, III)

> ..... Je ne cède pas aux caprices du sort.
> Que le Roi, par scrupule, à sa rigueur défère,
> Qu'une indigne équité le fasse injuste père :
> La Reine et mon amour sauront bien empêcher
> Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher
> J'ose tout, je puis tout, après un tel oracle.

2. On a pu, non sans quelque raison, reprocher à Racine d'avoir élevé au-dessus de l'humanité les sentiments d'Iphigénie.

3. Racine donnait au mot *perdre* beaucoup plus de force que nous ne lui en donnons aujourd'hui ; Joad dira dans *Athalie* (III, VII) en parlant de Dieu :

> Tu frappes et guéris, tu perds et ressuscites.

Un cruel (comment puis-je autrement l'appeler?)
Par la main de Calchas s'en va vous immoler;
Et lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse?
On me ferme la bouche? on l'excuse? on le plaint?
C'est pour lui que l'on tremble, et c'est moi que l'on craint?
Triste effet de mes soins! est-ce donc là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avait fait dans votre âme [1]?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater [2]?
Vous voyez de quel œil, et comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante [3].
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pu voir [4]
A quel excès tantôt allait mon désespoir,
Quand presque en arrivant un récit peu fidèle
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle!
Quel trouble, quel torrent de mots injurieux
Accusait à la fois les hommes et les Dieux!
Ah! que vous auriez vu, sans que je vous le die [5],

1. Achille parle ici exactement comme parlait Phinée dans Corneille (*Andromède*, II, III) :

> Je dois, malgré le sort, je dois, malgré vous-même,
> Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
> Et faire reconnaître aux yeux qui m'ont charmé
> Que j'étais digne au moins d'être un peu mieux aimé.

2. Ce reproche d'Achille et ses menaces contre Agamemnon peuvent seuls déterminer Iphigénie à avouer, sur le point de mourir, des sentiments que sa pudeur lui défendait de révéler. Voir *Alexandre*, note du vers 1382.

3. Ces deux vers doivent servir de guide à l'actrice chargée d'interpréter le rôle d'Iphigénie. Monime avait dit dans *Mithridate* (V, I), peut-être mieux :

> Quand je n'en aurais pas la nouvelle sanglante,
> Il est mort.

4. L'Andromède de Corneille disait de même (II, III) :

> C'est donc trop peu pour moi que des malheurs si proches,
> Si vous ne les croissez par d'injustes reproches?
> Vous quitter sans regret! Les Dieux me sont témoins
> Que j'en montrerais plus si je vous aimais moins.
> C'est pour vous trop aimer que je parais tout autre;
> J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vôtre,
> Je retiens mes soupirs de peur de vous fâcher,
> Et me montre insensible, afin de moins toucher.
> Hélas! si vous savez faire voir comme on aime,
> Du moins, vous voyez mal quand l'amour est extrême;
> Oui, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
> Lequel m'est plus cruel, ou de vous, ou du sort.

5. On écrivait indifféremment *die* ou *dise*. Rappelons-nous *le charmant quoi qu'on die* du sonnet de Trissotin.

De combien votre amour m'est plus cher que ma vie!
Qui sait même, qui sait si le ciel irrité
A pu souffrir l'excès de ma félicité?
Hélas! il me semblait qu'une flamme si belle
M'élevait au-dessus du sort d'une mortelle [1].

ACHILLE.

Ah! si je vous suis cher, ma princesse, vivez [2].

SCÈNE VII.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ACHILLE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Tout est perdu, Seigneur, si vous ne nous sauvez [3].
Agamemnon m'évite, et craignant mon visage [4],
Il me fait de l'autel refuser le passage.
Des gardes, que lui-même a pris soin de placer,
Nous ont de toutes parts défendu de passer,

1. Corneille (*Andromède*, II, III) faisait dire à son héroïne :

> Assez souvent le ciel, par quelque fausse joie,
> Se plaît à prevenir les maux qu'il nous envoie.
> Du moins il m'a rendu quelques moments bien doux,
> Par ce flatteur espoir que j'allais être à vous;
> Mais, puisque ce n'était qu'une trompeuse attente,
> Gardez mon souvenir, et je mourrai contente.

L'Iphigénie de Rotrou (IV, v) disait aussi :

> Si le décret des Dieux n'avait borné mon âge,
> Je leur demanderais cet heureux mariage.
> Ce bonheur m'arrivant, j'aurais obtenu d'eux
> Le comble de mes biens et celui de mes vœux.

2. « C'est assurément par condescendance pour son ami que Despréaux disait (*Art poétique*, III. 95) :

> De l'amour la sensible peinture
> Est, pour aller au cœur, la route la plus sûre.

« La route de la nature est cent fois plus sûre, comme plus noble; les morceaux les plus frappants d'*Iphigénie* sont ceux où Clytemnestre défend sa fille, et non pas ceux où Achille défend son amante. » (VOLTAIRE, *Dissertation sur la tragédie*, Ed. Beuchot, V, 484). L'Achille de Leclerc (*Iphigénie*, IV, VI) était encore plus fade :

> Vivez, belle princesse. . . . .
> L'ordre secret du ciel, qui nous fit l'un pour l'autre,
> Par des nœuds si puissants joignit mon sort au vôtre,
> Que nous ne pouvons plus sans enfreindre sa loi,
> Ni moi vivre sans vous, ni vous mourir sans moi.

3. Cette entrée de Clytemnestre ramène l'horreur tragique, qui s'était un peu dissipée dans la scène précédente.

4. Ce dernier mot est un peu là pour la rime; Agamemnon redoute moins le visage de Clytemnestre que ses imprécations.

Il me fuit. Ma douleur étonne son audace[1].

ACHILLE.

Hé bien ! c'est donc à moi de prendre votre place.
Il me verra, Madame ; et je vais lui parler[2].

IPHIGÉNIE.

Ah ! Madame..... Ah ! Seigneur, où voulez-vous aller ?

ACHILLE.

Et que prétend de moi votre injuste prière ?
Vous faudra-t-il toujours combattre la première ?

CLYTEMNESTRE.

Quel est votre dessein, ma fille ?

IPHIGÉNIE.

Au nom des Dieux,
Madame, retenez un amant furieux.
De ce triste entretien détournons les approches.
Seigneur, trop d'amertume aigrirait vos reproches.
Je sais jusqu'où s'emporte un amant irrité :
Et mon père est jaloux de son autorité.
On ne connaît que trop la fierté des Atrides.
Laissez parler, Seigneur, des bouches plus timides.
Surpris, n'en doutez point, de mon retardement[3],
Lui-même il me viendra chercher dans un moment :
Il entendra gémir une mère oppressée[4].
Et que ne pourra point m'inspirer la pensée
De prévenir les pleurs que vous verseriez tous[5],
D'arrêter vos transports, et de vivre pour vous ?

1. *Étonner* a ici toute sa force étymologique : frapper de la foudre, paralyser de terreur ; de même dans *les Plaideurs* (III, III) :

Messieurs, tout ce qui peut étonner un coupable.....

et dans *Bajazet* (III, VIII) :

Observons Bajazet ; étonnons Atalide.

2. Ces mots, fort simples en eux-mêmes, sont une menace terrible dans la bouche d'Achille ; le premier hémistiche signifie que nul n'oserait barrer le chemin à Achille ; si Agamemnon entendait le second, il ne serait pas rassuré sur les suites de l'entretien.

3. On dirait aujourd'hui : retard. On lisait dans *Andromaque* (IV, III) :

Tous vos retardements sont pour moi des refus.

4. Ce mot n'est plus du tout aujourd'hui du style noble. Être oppressé, au moral, c'était être gêné par une souffrance, comme par une pression :

Pour la voir aussitôt de douleur oppressee.....
(BOILEAU, *Sat.*, X.)

5. Remarquez l'adresse délicate de ce dernier hémistiche dans lequel Agamemnon est enveloppé, et l'art avec lequel Racine annonce la scène capitale de son drame.

ACHILLE.

Enfin vous le voulez. Il faut donc vous complaire.
Donnez-lui l'une et l'autre un conseil salutaire [1].
Rappelez sa raison, persuadez-le bien,
Pour vous, pour mon repos, et surtout pour le sien [2].
Je perds trop de moments en des discours frivoles:
Il faut des actions, et non pas des paroles.

(A Clytemnestre.)

Madame, à vous servir je vais tout disposer.
Dans votre appartement allez vous reposer [3].
Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez du moins, croyez que, tant que je respire,
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas [4].

1. Ἰφιγένεια (v. 1011) :

Πείθωμεν αὖθις πατέρα βέλτιον φρονεῖν.

2. On retrouve Achille dans ce dernier hémistiche.

3. Comment, demandait Baour-Lormian à Talma, « après les cris d'horreur que provoque Arcas par ces mots :

Il l'attend à l'autel pour la sacrifier,

comment peut-on ensuite arriver à ce calme sublime, à ce sang-froid d'Achille confiant dans la puissance de son courage :

Dans votre appartement allez vous reposer ?

« C'est bien là cet Achille à qui il suffit de se montrer tout à coup, comme le dit Homère, pour mettre en fuite les Troyens. » (Audibert, *Indiscrétions et confidences*, p. 63-64.)

4. Il est certain que l'Achille d'Homère ne parlait pas plus superbement.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ÉRIPHILE, DORIS.

DORIS.

Ah! que me dites-vous? Quelle étrange manie[1]
Vous peut faire envier le sort d'Iphigénie?
Dans une heure elle expire. Et jamais, dites-vous,
Vos yeux de son bonheur ne furent plus jaloux.
Qui le croira, Madame? Et quel cœur si farouche[2]...

ÉRIPHILE.

Jamais rien de plus vrai n'est sorti de ma bouche.
Jamais de tant de soins mon esprit agité
Ne porta plus d'envie à sa félicité.
Favorables périls! espérance inutile[3]!
N'as-tu pas vu sa gloire[4], et le trouble d'Achille?
J'en ai vu, j'en ai fui les signes trop certains.
Ce héros, si terrible au reste des humains,
Qui ne connaît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidèle discours,
Suça même le sang des lions et des ours[5],

1. Égarement d'esprit. Corneille a dit dans ce sens (*le Cid*, II, III) :

Maudite ambition, detestable manie.

2. Ériphile coupe à propos la parole à Doris, car elle ne savait pas trop ce qu'elle allait dire.

3. Ces exclamations froides et vagues rappellent un peu la façon de Corneille. Ici l'on voit bien ce que signifie le second hémistiche : Ériphile a vainement espéré que la mort d'Iphigenie amènerait Achille dans ses fers. Mais *favorables périls !* Ces mots se rapportent-ils à Iphigénie ? et alors ils signifieraient que les périls d'Iphigénie ont été un bonheur pour elle. Se rapportent-ils à Ériphile ? et alors ils feraient entendre que les périls d'Iphigénie ont donné de l'espoir à sa rivale. Ce dernier sens est le plus vraisemblable ; mais le vers est obscur.

4. Son triomphe.

5. Stace prête dans sa *Thébaïde* (II, 382-386) ces paroles à Achille :

Dicor, et in teneris et adhuc crescentibus annis,....
Non ullas ex more dapes habuisse, nec almis
Uberibus satiâsse famem, sed spissa leonum
Viscera, semianimesque libens traxisse medullas.

La Clorinde du Tasse a été allaitée par une tigresse.

Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage :
Elle l'a vu pleurer, et changer de visage[1].
Et tu la plains, Doris? Par combien de malheurs
Ne lui voudrais-je point disputer de tels pleurs?
Quand je devrais comme elle expirer dans une heure...
Mais que dis-je, expirer? ne crois pas qu'elle meure.
Dans un lâche sommeil crois-tu qu'enseveli
Achille aura pour elle impunément[2] pâli?
Achille à son malheur saura bien mettre obstacle.
Tu verras que les Dieux n'ont dicté cet oracle
Que pour croître à la fois sa gloire et mon tourment[3],
Et la rendre plus belle aux yeux de son amant[4].
Hé quoi? ne vois-tu pas tout ce qu'on fait pour elle?
On supprime des Dieux la sentence mortelle;
Et quoique le bûcher soit déjà préparé,
Le nom de la victime est encore ignoré;
Tout le camp n'en sait rien. Doris, à ce silence,
Ne reconnais-tu pas un père qui balance?
Et que fera-t-il donc? Quel courage endurci
Soutiendrait les assauts qu'on lui prépare ici :
Une mère en fureur, les larmes d'une fille,
Les cris, le désespoir de toute une famille,
Le sang à ces objets facile à s'ébranler[5],
Achille menaçant, tout prêt à l'accabler?
Non, te dis-je, les Dieux l'ont en vain condamnée :
Je suis et je serai la seule infortunée.

1. Cette expression produit ici beaucoup moins d'effet que dans *Mithridate* (III, v).

2. Sans en tirer vengeance ; de même dans *Britannicus* (II, II) :

> Néron impunément ne sera pas jaloux.

3. *Croître* a ici le sens actif :

> Je ne prends point plaisir à croître ma misère.
> (*Bajazet*, III, III.)
>
> Que ce nouvel honneur va croître son audace!
> (*Esther*, III, III.)

L'Académie conserve à ce mot le sens actif en poésie, et Ponsard a pu dire encore dans *Agnès de Méranie* (III, v) :

> Pour croître encore mon supplice,
> De tout ce que je perds je sens mieux le délice.

4. Comparez la fin de cette scène avec le dernier couplet d'Hermione, à la scène II de l'acte v d'*Andromaque*. Le mouvement de ces deux scènes est analogue.

5. Ce vers est peu net et renferme une métaphore qu'on ne saisit pas très bien.

Ah ! si je m'en croyais....

DORIS.

Quoi? Que méditez-vous ?

ÉRIPHILE.

Je ne sais qui m'arrête et retient mon courroux,
Que [1] par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne coure des Dieux divulguer la menace,
Et publier partout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux et contre leurs autels.

DORIS.

Ah! quel dessein, Madame!

ÉRIPHILE.

Ah ! Doris, quelle joie !
Que d'encens brûlerait dans les temples de Troie [2],
Si troublant [3] tous les Grecs, et vengeant ma prison [4],
Je pouvais contre Achille armer Agamemnon ;
Si leur haine, de Troie oubliant la querelle [5],
Tournait contre eux le fer qu'ils aiguisent contre elle,
Et si de tout le camp mes avis dangereux
Faisaient à ma patrie un sacrifice heureux [6] !

DORIS.

J'entends du bruit. On vient : Clytemnestre s'avance.
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ÉRIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux [7].

1. En latin *quin*.

2. Mlle Dumesnil, dans ses *Mémoires* (p. 149-150), dit à Mlle Clairon : « Nous n'avons pas oublié avec quelle perfection vous avez nuancé dans ce rôle si difficile la dissimulation, la perfidie, le faux intérêt pour Iphigénie, l'amour, la jalousie ; comment vous déployiez le plus grand caractère, lorsque vous vous abusiez vous-même au point de croire que votre dessein de tout dévoiler ne vous était inspiré que par l'amour de la patrie, et qu'en la sauvant vous alliez vous combler de gloire ; tandis que vous laissiez échapper dans cette belle scène l'aveu de l'amour qui vous inspirait seul ces sanguinaires projets. »

3. Dans le sens latin : bouleverser ; mettant la désunion dans le camp des Grecs.

4. La prison d'Ériphile est douce ; elle devrait dire simplement : ma captivité.

5. *Querelle*, parti. Racine dira dans *Athalie* (III, VII) :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle,
Des prêtres, des enfants, ô Sagesse éternelle !

6. Trompée par les paroles du père de Doris qui, sachant Hélène à Troie, promettait à Eriphile qu'elle retrouverait à Troie ses parents, Eriphile considère comme sa patrie la ville de Priam.

7. Auxquelles les Dieux prêtent leur secours, puisqu'ils ont condamné Iphigénie. La scène reste vide ici, comme après la première scène du quatrième acte d'*Andromaque*.

SCÈNE II.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Ægine, tu le vois, il faut que je la fuie.
Loin que ma fille pleure et tremble pour sa vie,
Elle excuse son père, et veut que ma douleur
Respecte encor la main qui lui perce le cœur.
O constance ! ô respect ! Pour prix de sa tendresse,
Le barbare à l'autel se plaint de sa paresse.
Je l'attends. Il viendra m'en demander raison [1],
Et croit pouvoir encor cacher sa trahison.
Il vient. Sans éclater contre son injustice,
Voyons s'il soutiendra son indigne artifice [2].

SCÈNE III.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, ÆGINE

AGAMEMNON.

Que faites-vous, Madame ? et d'où vient que ces lieux [3]
N'offrent point avec vous votre fille à mes yeux [4] ?
Mes ordres par Arcas vous l'avaient demandée.
Qu'attend-elle ? Est-ce vous qui l'avez retardée ?
A mes justes désirs [5] ne vous rendez-vous pas ?

1. Du retard d'Iphigénie.
2. S'il maintiendra, s'il conservera ; de même dans *Andromaque* (V, II) :

A-t-il jusqu'à la fin soutenu sa fierté ?

3. *Ces lieux*, locution banale, dont Voltaire fera dans son théâtre tragique une effroyable consommation.
4. On lit dans Voltaire (*Dictionnaire philosophique, Art dramatique*) : « Rien ne fait jamais au théâtre un plus grand effet que des personnages qui renferment d'abord leur douleur dans le fond de leur âme et qui laissent ensuite éclater tous les sentiments qui les déchirent : on est partagé entre la pitié et l'horreur. C'est d'un côté Agamemnon, accablé lui-même de tristesse, qui vient demander sa fille pour la mener à l'autel, sous prétexte de la remettre au héros à qui elle est promise. C'est Clytemnestre qui lui répond d'une voix entrecoupée :

S'il faut partir, ma fille est toute prête, etc. »

5. « Plusieurs, dit l'Académie, écrivent *desir*, et prononcent *de-zir*. »

Ne peut-elle à l'autel marcher que sur vos pas[1] ?
Parlez.

CLYTEMNESTRE.

S'il faut partir, ma fille est toute-prête.
Mais vous, n'avez-vous rien, Seigneur, qui vous arrête[2] ?

AGAMEMNON.

Moi, Madame ?

CLYTEMNESTRE.

Vos soins ont-ils tout préparé ?

AGAMEMNON.

Calchas est prêt, Madame, et l'autel est paré[3].
J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime.

CLYTEMNESTRE.

Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime.

AGAMEMNON.

Que me voulez-vous dire ? et de quel soin jaloux...

SCÈNE IV.

IPHIGÉNIE, CLYTEMNESTRE, AGAMEMNON, ÆGINE.

CLYTEMNESTRE.

Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous[4] ;
Venez remercier un père qui vous aime,
Et qui veut à l'autel vous conduire lui-même[5].

AGAMEMNON.

Que vois-je ? quel discours ? Ma fille, vous pleurez[6],

1. Ἰφιγένεια (v. 1110) :

> Ἔκπεμπε παῖδα δωμάτων πατρὸς μέτα.

2. Qui vous fasse hésiter et vous retienne. De même dans *Bajazet* (II, I):

> Car enfin qui m'arrête ?

3. Voir la note du vers 905.

4. C'est ainsi que dans la *Troade* de Pradon (IV, II), Hécube appelle Polyxène en présence de Pyrrhus, qui la vient chercher pour le supplice :

> Venez, venez, ma fille, approchez-vous d'ici :
> Achille a demandé le sang de Polyxène.

Voir aussi *Mithridate*, v. 606.

5. Jamais ironie ne fut plus terrible.

6 Ἰφιγένεια, v. 1122-1123, 1126-1127, 1140 :

> Τέκνον, τί κλαίεις, οὐδ' ἔθ' ἡδέως ὁρᾷς,
> Ἐς γῆν δ' ἐρείσασ' ὄμμα πρόσθ' ἔχεις πέπλους.....
> Τί δ' ἔστιν ; ὥς μοι πάντες εἰς ἓν ἥκετε,
> Σύγχυσιν ἔχοντες καὶ ταραγμὸν ὀμμάτων.....
> Ἀπωλόμεσθα. Προδέδοται τὰ κρυπτά μου.

Et baissez devant moi vos yeux mal assurés.
Quel trouble [1] ! Mais tout pleure, et la fille, et la mère.
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi [2] !

IPHIGÉNIE.

Mon père [3],
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien. Vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détour pouvaient se faire entendre [4].
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente [5],

1. Mais quel trouble commun remarqué-je en ces lieux?
Et d'où vient que chacun, portant sur moi les yeux,
Semble, la face émue et l'action contrainte,
M'adresser, sans parler, quelque secrète plainte ?
(Rotrou, *Iphigénie*, IV, III.)

2. Vous savez un secret qu'Oronte n'a pu taire ?
(Leclerc, *Iphigénie*, IV, III.

La présence gauche et embarrassée de la confidente Ægine pendant cette admirable scène sera une gêne pour le spectateur.

3. C'est dans un long morceau comme celui-ci que l'interprète du poète devra se souvenir particulièrement de ce précepte de Samson (*Art théâtral*, I, 47) :

Ayez l'air de penser et non pas de savoir.

4. Leclerc fera dire à son Iphigénie (IV, 3) :

Grand roi (car j'aurais peine à vous nommer mon père,
De peur de réveiller des sentiments trop doux
Dans le cœur d'un héros de sa gloire jaloux),
Portez le coup mortel sans craindre qu'il m'étonne ;
Je suis prête à baiser la main qui me le donne ;
Et je vais triompher des cruautés d'un sort
Où l'auteur de ma vie est celui de ma mort.
Je mourrai glorieuse, et ma vertu constante
Des hommes et des Dieux surpassera l'attente.

5. C'est dans ce discours d'Iphigénie qu'il y a un parfum de christianisme ; le petit Joas dira (*Athalie*, IV, I) sur le même ton :

Est-ce qu'en holocauste aujourd'hui présenté,
Je dois, comme autrefois la fille de Jephté,
Du Seigneur par ma mort apaiser la colère ?
Hélas ! un fils n'a rien qui ne soit à son père.

L'Iphigénie de Leclerc dira aussi (IV, III) :

Tout mon sang est aux Dieux, tout mon sang est à vous.

Il est assez curieux de citer ici une scène de l'acte V d'une tragédie sacrée publiée en 1741, dans un *Recueil de divers ouvrages* (4 v. in-12), par le P. Brumoy, de la Compagnie de Jésus :

ISAAC. — Quel est ce triste accueil que j'ai peine à comprendre?
Si vous offrez au ciel votre encens et vos vœux,
Ne puis-je être témoin de ce spectacle heureux?
ABRAHAM. — Soyez-le ; savez-vous à qui vous devez l'être?
ISAAC. — Mes nobles sentiments le font assez paraître.
ABRAHAM. — Pourrai-je à quelque effort reconnaître mon sang?
ISAAC. — Vous pouvez l'éprouver et me percer le flanc.
ABRAHAM. — M'aimez-vous?

Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.
Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paraît digne à vos yeux d'une autre récompense,
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie[1],
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père[2];

ISAAC. — Ah! faut-il que mon cœur vous le jure?
A quoi tend ce discours et qu'en dois-je conclure?
ABRAHAM. — Que feriez-vous pour moi?
ISAAC. — Je braverais la mort.....
ABRAHAM. — Si je puis tant sur vous, feriez-vous moins pour Dieu?
ISAAC. — S'il fallait sous ce fer expirer en ce lieu,
Je mourrais sans murmure, aussi bien que sans crime.
ABRAHAM. — Allez donc à l'autel, vous serez la victime.....
ISAAC. — ..... Tout mon sang pour Dieu brûlant de s'écouler,
Je crains moins de mourir que vous de m'immoler.

1. L'Andromède de Corneille disait (II, IV) :

Seigneur, je vous l'avoue, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux;
Et le coup qui surprend un espoir légitime,
Porte plus d'une mort au cœur de la victime.
Mais enfin, il est juste, et je le dois bénir;
La cause des malheurs les doit faire finir.
Le ciel, qui se repent si tôt de ses caresses,
Verra plus de confiance en moi qu'en ses promesses,
Heureuse, si mes jours un peu précipités
Satisfont à ces Dieux pour moi seule irrités;
Si je suis la dernière à leur courroux offerte,
Si le salut public peut naître de ma perte!
Malheureuse pourtant, de ce qu'un si grand bien
Nous a déjà coûté d'autre sang que le mien;
Et que je ne suis pas la première et l'unique
Qui rende à votre État la sûreté publique.

2. Ἰφιγένεια, v. 1220-1222 :

Πρώτη σ' ἐκάλεσα πατέρα καὶ σὺ παῖδ' ἐμέ·
Πρώτη δὲ γόνασι σοῖσι σῶμα δοῦσ' ἐμὸν
Φίλας χάριτας ἔδωκα κἀντεδεξάμην.

Racine a pu se souvenir aussi de ces vers de Lucrèce (I, 93-95) :

Muta metu, terram genibus submissa petebat,
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem.

L'Iphigénie de Rotrou (IV, III) dit aussi :

S'il vous souvient pourtant que je suis la première
Qui vous ait appelé de ce doux nom de père,
Qui vous ait fait caresse, et qui sur vos genoux
Vous ait servi longtemps d'un passe-temps si doux..

Enfin Iphis disait dans le *Jephtes* de Buchanan :

Si quando parvis comprimens te brachiis,
Onus pependi dulce de collo tuo :
Per si quid in me tibi voluptatis fuit,
Depone mentem liberos erga trucem.

C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée[1]:
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux[2],
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis[3].
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter[4].

AGAMEMNON.

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime[5]

1. Redemander, invoquer.
2. Qui tient beaucoup à. Iphigénie a déjà dit (III, vII)

Et mon père est jaloux de son autorité.

3. Ici encore Iphigénie rappelle la Pauline de *Polyeucte* (III, IV).
4. Pradon dans son *Régulus* (IV, III) a repris cet hémistiche :

Leurs soupirs et leurs pleurs ne pourront m'arrester,
Et j'en verse pour ceux que je leur vais coûter.

5. Dans l'*Andromède* de Corneille (I, II), le roi Céphée, malgré sa douleur, ne veut pas soustraire sa fille au péril qui, par la voix du sort, menace toutes les jeunes filles de la contrée :

CÉPHÉE. — Ah! ne m'arrachez point mon sentiment secret :
Phinée, il est tout vrai, je l'expose à regret.
J'aime que votre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec lui s'intéresse;
Mais elle ne saurait mettre d'accord en moi
Les tendresses d'un père et les devoirs d'un Roi :
Et, par une justice à moi-même sévère,
Je vous refuse en Roi ce que je veux en père.

La colère des Dieux demande une victime ;
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières[1],
Mon amour n'avait pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point combien j'ai résisté :
Croyez-en cet amour par vous-même attesté.
Cette nuit même encore, on a pu vous le dire,
J'avais révoqué l'ordre où l'on me fit souscrire.
Sur l'intérêt des Grecs vous l'aviez emporté,
Je vous sacrifiais mon rang, ma sûreté[2].
Arcas allait du camp vous défendre l'entrée :
Les Dieux n'ont pas voulu qu'il vous ait rencontrée.
Ils ont trompé les soins d'un père infortuné,
Qui protégeait en vain ce qu'ils ont condamné.
Ne vous assurez point sur ma faible puissance[3].
Quel frein pourrait d'un peuple arrêter la licence,
Quand les Dieux, nous livrant à son zèle indiscret[4],
L'affranchissent d'un joug qu'il portait à regret ?
Ma fille, il faut céder. Votre heure est arrivée[5].
Songez bien dans quel rang vous êtes élevée.

PHINÉE. — Quelle est cette justice, et quelles sont ces loix,
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux Rois ?
CEPHEE. — Celles que font les Dieux, qui, tout Rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits, ainsi que ceux des hommes ;
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux règles du devoir.
Que diraient mes sujets, si je me faisais grâce :
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyaient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison, et la peine sur eux ?

1. L'Académie reproche à Corneille, dans ses *Observations sur le Cid*, d'avoir fait meurtrier de trois syllabes ; la façon de compter de Corneille a prévalu.

2. C'est vrai, et c'est ce qui nous permet de nous intéresser à Agamemnon.

3. Ne prenez pas confiance. Racine dira de même dans *Phèdre* (V, III) :

Ne vous assurez pas sur ce cœur inconstant.

4. Qui manque de retenue. On lit dans La Fontaine (*Fables*, VII, 1) :

J'ai beau te le crier, mon zèle est indiscret,
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret.

5. Ἰφιγένεια, v. 1264-1272 :

Μέμηνε δ' Ἀφροδίτη τις Ἑλλήνων στρατῷ
Πλεῖν ὡς τάχιστα βαρβάρων ἐπὶ χθόνα,
Παῦσαί τε λέκτρων ἁρπαγὰς Ἑλληνικάς·
Οἳ τὰς ἐν Ἄργει παρθένους κτενοῦσί μου
Ὑμᾶς τε κἀμὲ, θέσφατ' εἰ λύσω θεᾶς·
Οὐ Μενέλεώς με καταδεδούλωται, τέκνον,
Οὐδ' ἐπὶ τὸ κείνου βουλόμενον ἐλήλυθα,
Ἀλλ' Ἑλλὰς, ᾗ δεῖ, κἂν θέλω, κἂν μὴ θέλω,
Θῦσαί σε.

Je vous donne un conseil qu'à peine je reçoi.
Du coup qui vous attend vous mourrez moins que moi.
Montrez, en expirant, de qui vous êtes née [1] :
Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnée.
Allez ; et que les Grecs, qui vont vous immoler,
Reconnaissent mon sang en le voyant couler [2].

CLYTEMNESTRE [3].

Vous ne démentez point une race funeste.
Oui, vous êtes le sang d'Atrée et de Thyeste [4].
Bourreau de votre fille, il ne vous reste enfin
Que d'en faire à sa mère un horrible festin.

1. C'est la jeune fille elle-même qui disait dans le *Jephtes* de Buchanan :

Me vota poscunt : itaque tibi animam libens
Hanc reddo patri, reddo patriæ meæ,
Nec ulla Jephtæ me redarguet dies
Non stirpe dignam.....

2. Céphée, envoyant Andromède à la mort, lui dit (Corneille, *Andromède*, II, iv) :

Épargne ma douleur, juges-en par sa cause ;
Et va, sans me forcer à te dire autre chose.

Notre vieux poète dramatique, Alexandre Hardy, dans la huitième journée (IV, 1) de son poème dramatique de *Théagène et Chariclée*, faisait dire au roi Hydaspe sur le point d'immoler sa fille :

Mon heur, arme-toi donc de magnanimité,
Ne me déshonorant par la timidité.
Un coup emportera tes douleurs et ta vie,
Où la mienne à cent morts tu laisses asservie.

Rotrou est ici le modèle dont s'est inspiré particulièrement Racine (IV, iii) :

Le sang qui sortira de ce sein innocent
Prouvera malgré vous sa source en se versant.

Leclerc dira moins bien (*Iphigénie*, IV, iii) :

Ce n'est plus qu'à ma fille à satisfaire aux Dieux,
Et vous montrer un cœur digne de ses aïeux.

3. Samson (*Art théâtral*, II, 51) :

Ses paroles d'abord sont lentes, mesurées ;
Elle a les yeux ardents, fixes, les dents serrées,
Et bientôt de son sein gonflé par la fureur
Débordent le mépris, et la haine, et l'horreur.

4. C'est après la sortie d'Agamemnon que la Clytemnestre de Leclerc, dans une scène (IV, iv) qui pourrait bien être de Coras, s'écrie ;

Digne héritier d'Atrée, achève une aventure
Dont la simple pensée étonne la nature ;
Donne un spectacle aux Grecs plus triste et plus affreux
Que celui du festin qu'il fit de ses neveux ;
Une seconde fois de sa route ordinaire
Fais reculer d'horreur l'astre qui nous éclaire.

La Clytemnestre de Rotrou (IV, iv) avait déjà dit dans les mêmes circonstances (car Leclerc copie perpétuellement Rotrou):

Va, père indigne d'elle, et digne fils d'Atrée
Par qui la loi du sang fut si peu révérée,
Et qui crut comme toi faire un exploit fameux
Au repas qu'il dressa du corps de ses neveux, etc.

Barbare ! c'est donc là cet heureux sacrifice
Que vos soins préparaient avec tant d'artifice?
Quoi ? l'horreur de souscrire à cet ordre inhumain
N'a pas, en le traçant, arrêté votre main ?
Pourquoi feindre à nos yeux une fausse tristesse?
Pensez-vous par des pleurs prouver votre tendresse?
Où sont-ils, ces combats que vous avez rendus [1] ?
Quels flots de sang pour elle avez-vous répandus?
Quel débris parle ici de votre résistance [2] ?
Quel champ couvert de morts me condamne au silence?
Voilà par quels témoins il fallait me prouver,
Cruel, que votre amour a voulu la sauver.
Un oracle fatal ordonne qu'elle expire.
Un oracle dit-il tout ce qu'il semble dire?
Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
Du sang de l'innocence est-il donc altéré [3] ?
Si du crime d'Hélène on punit sa famille,
Faites chercher à Sparte Hermione, sa fille [4] :
Laissez à Ménélas racheter d'un tel prix

1. Livrés. De même Corneille (*Nicomède,* III, iv) :

> Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre.

2. Quel ravage ! quel massacre ! ou plutôt encore : que de choses détruites Racine fait dire à Mathan dans *Athalie* (III, iii) :

> Et parmi le débris, le ravage et les morts,
> A force d'attentats perdre tous mes remords !

3. Dans le roman d'Héliodore, Sysimethres, roi des Gymnosophistes, disait : « Quant à nous, nous ne sçaurions approuver un si exécrable sacrifice d'immoler des hommes, et si n'estimons point qu'il puisse estre agréable aux Dieux. » (*Trad.* d'Amyot, X, 2). Voltaire a fait sur ces vers la remarque suivante : « On pourrait observer que dans une tragédie où un père veut immoler sa fille pour faire changer le vent, à peine aucun des personnages ose s'élever contre cette atroce absurdité. Clytemnestre prononce ces deux vers :

> Le ciel, le juste ciel, par le meurtre honoré,
> Du sang de l'innocence est-il donc altéré ?

Mais ces vers sont encore affaiblis par ce qui les précède et qui les suit :

> . . . .
> Faites chercher dans Sparte Hermione sa fille.

Hermione n'était-elle pas aussi innocente qu'Iphigénie ? Clytemnestre ne pouvait-elle défendre sa fille qu'en proposant d'assassiner sa nièce ? Mais Racine, en condamnant les sacrifices humains, eût craint de manquer de respect à Abraham et à Jephté. » (*Dictionnaire philosophique. Art dramatique.*)

4. La Clytemnestre de Leclerc dira (*Iphigénie*, IV, iii) :

> Je défendrai sans toi les droits de la nature
> Contre la tyrannie et contre l'imposture,
> Car la divinité que fait parler Calchas
> N'a jamais approuvé de tels assassinats,
> On ne lui vit jamais autoriser les crimes ;
> Qu'Ulysse et Ménélas cherchent d'autres victimes ;
> C'est l'intérêt d'Hélène, elle irrita les Dieux ;
> Sa fille par son sang les apaisera mieux.

Sa coupable moitié, dont il est trop épris.
Mais vous, quelles fureurs vous rendent sa victime?
Pourquoi vous imposer la peine de son crime?
Pourquoi moi-même enfin me déchirant le flanc,
Payer sa folle amour du plus pur de mon sang[1]?
Que dis-je? Cet objet de tant de jalousie,
Cette Hélène, qui trouble et l'Europe et l'Asie,
Vous semble-t-elle un prix digne de vos exploits?
Combien nos fronts pour elle ont-ils rougi de fois!
Avant qu'un nœud fatal l'unît à votre frère,
Thésée avait osé l'enlever à son père[2].
Vous savez, et Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un hymen clandestin mit ce prince en son lit,
Et qu'il en eut pour gage une jeune princesse,
Que sa mère a cachée au reste de la Grèce.
Mais non : l'amour d'un frère et son honneur blessé
Sont les moindres des soins dont vous êtes pressé[3].
Cette soif de régner, que rien ne peut éteindre,
L'orgueil de voir vingt rois vous servir et vous craindre[4],
Tous les droits de l'empire en vos mains confiés[5],
Cruel, c'est à ces dieux que vous sacrifiez ;
Et loin de repousser le coup qu'on vous prépare,
Vous voulez vous en faire un mérite barbare.
Trop jaloux d'un pouvoir qu'on peut vous envier,
De votre propre sang vous courez le payer,
Et voulez par ce prix épouvanter l'audace
De quiconque vous peut disputer votre place.

1. Ἰφιγένεια, v. 1201-1205 :

..... Μενέλεων πρὸ μητρὸς Ἑρμιόνην κτανεῖν,
Οὗπερ τὸ πρᾶγμ' ἦν. Νῦν δ' ἐγὼ μὲν ἡ τὸ σὸν
Σώζουσα λέκτρον παιδὸς ἐστερήσομαι,
Ἡ δ' ἐξαμαρτοῦσ', ὑπόροφον νεάνιδα
Σπάρτῃ κομίζουσ', εὐτυχὴς γενήσεται.

Rotrou (*Iphigénie*, IV. III) :

C'est prendre bien avant les intérêts d'un frère,
Et mettre à haute estime une femme adultère,
Que de la ramener au lit de son époux
Au prix du plus pur sang qui soit sorti de nous.

2. Ce récit refroidit un peu cette belle tirade ; mais il fallait bien préparer le dénouement.

3. Racine avait déjà dit dans *Mithridate* (I, IV) :

Pressé de son devoir.

4. Ἰφιγένεια, v. 1194-1195 :

Ἢ σκῆπτρα σὰ
Μόνον διαφέρειν καὶ στρατηλατεῖν σε δεῖ ;

5. *Empire* a ici le sens de pouvoir souverain.

Est-ce donc être père? Ah! toute ma raison
Cède à la cruauté de cette trahison.
Un prêtre[1], environné d'une foule cruelle,
Portera sur ma fille une main criminelle,
Déchirera son sein et d'un œil curieux
Dans son cœur palpitant consultera les Dieux[2] !
Et moi, qui l'amenai triomphante, adorée,
Je m'en retournerai seule et désespérée [3]!
Je verrai les chemins encor tout parfumés
Des fleurs dont sous ses pas on les avait semés [4]!
Non, je ne l'aurai point amenée au supplice [5],

1. Homère ne place point de prêtres dans le camp des Grecs, où les rois accomplissent eux-mêmes les sacrifices. Calchas n'est qu'un devin. Il est vrai qu'Euripide met entre les mains d'un prêtre le glaive qui doit immoler Iphigénie.

2. Imitation de Virgile (*Enéide*, IV, 63-64) :

Reclusis
Pectoribus inhians spirantia consulit exta.

Dans le *Jepthes* de Buchanan, Storge, mère d'Iphis, disait :

..... Claustra dum revellit animæ, dum latus
Mucrone sævo reserat, et vitalibus
Haurit morantem sub profundis spiritum.....

La Clytemnestre de Leclerc (IV, IV) dira après la sortie d'Agamemnon :

Quoi ? Calchas l'inhumain
Tremperait dans ton sang sa parricide main?
Il pourrait dans ton cœur observer avec joie
Les présages heureux de la chute de Troie,
Et d'un si doux espoir le camp s'applaudirait,
Lorsque dans les douleurs ta mère expirerait?

Samson (*Art théâtral*, II, 51) :

D'un affreux désespoir à ce tableau frappée,
Sa voix est de sanglots, de pleurs entrecoupée;
On la voit succombant sous le poids de son deuil,
Et son corps est sans force, et son front sans orgueil.

« Les ennemis de Lully l'accusaient de devoir le succès de sa musique à Quinault. Ce reproche lui fut fait un jour par ses amis mêmes, qui lui disaient en plaisantant qu'il n'avait pas de peine à mettre en chant des vers faibles, mais qu'il éprouverait bien plus de difficulté si on lui donnait des vers pleins d'énergie. Lully, animé par cette plaisanterie, et comme saisi d'enthousiasme, court à un clavecin, et après avoir cherché un moment les accords, chante ces quatre vers d'*Iphigénie*, qui sont des images, ce qui les rend plus difficiles pour la musique que des vers de sentiment :

Un prêtre, environné d'une foule cruelle, etc.

Un des auditeurs a raconté à M. Racine fils qu'ils se crurent tous présents à cet affreux spectacle, et que les tons que Lully ajoutait aux paroles leur faisaient dresser les cheveux à la tête. » (Abbé DE LA PORTE, *Anecd. dram.*, I, 456-457.)

3. O spes inanes : festa nuptialia
Tibi parabam nata. (BUCHANAN, *Jephtes.*)

4. Cassiope dit à sa fille dans l'*Andromède* de Corneille (III, II) :

Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il fallait préparer,
Et que ces mêmes Dieux devaient tant honorer!

5. Ἰφιγένεια, v. 905-906 :

Σοὶ καταστέψασ' ἐγώ νιν ἦγον ὡς γαμουμένην,
Νῦν δ' ἐπὶ σφαγὰς κομίζω.

Ou vous ferez aux Grecs un double sacrifice [1].
Ni crainte ni respect ne m'en peut détacher.
De mes bras tout sanglants il faudra l'arracher [2].
Aussi barbare époux qu'impitoyable père,
Venez, si vous l'osez, la ravir à sa mère [3].
Et vous, rentrez, ma fille, et du moins à mes lois
Obéissez encor pour la dernière fois [4].

SCÈNE V.

AGAMEMNON, seul.

A de moindres fureurs je n'ai pas dû m'attendre.
Voilà, voilà les cris que je craignais d'entendre :
Heureux si dans le trouble où flottent mes esprits,

1. Samson (*Art théâtral*, II, 52)

> C'est là qu'il faut tonner, là qu'il faut être belle
> De maternel amour et de fierté rebelle.
> Et, dans un jeu sublime en sa simplicité,
> Allier le désordre avec la majesté...

2. Me trucida victimam cum filia. (BUCHANAN, *Jephtes.*)
La Clytemnestre de Leclerc dira (*Iphigénie*, IV, III) :

> Barbare, tu crois donc que sa mère y consente ?
> Qu'elle livre au supplice une fille innocente ?
> Celle de qui les jours me sont si précieux
> Se verrait par son père immolée à mes yeux ?
> Je serais de sa mort la première complice ?
> Moi-même je l'aurais conduite au sacrifice ?
> Non, non, de ses beaux jours mes jours sont le soutien,
> Il faut percer mon cœur pour aller jusqu'au sien.

3. M. Deltour, dans ses *Ennemis de Racine*, remarque que dans les grands couplets d'Iphigénie, Agamemnon et Clytemnestre, « Racine, avec beaucoup d'art et de profondeur, a renversé l'ordre adopté par Euripide. Il a compris que les vœux timides d'Iphigénie devaient précéder les imprécations de Clytemnestre. Celle-ci, avant d'éclater, devait attendre l'effet des larmes et de la touchante résignation de sa fille ; et la réponse d'Agamemnon, en lui enlevant tout espoir, devait rendre le déchaînement de sa fureur plus violent et plus terrible. Jusque-là, il fallait qu'elle contînt les sentiments qui grondaient en elle, et qu'elle restât dans une inquiète et menaçante immobilité. » La Clytemnestre de Leclerc sera encore plus menaçante que celle de Racine (*Iphigénie*, IV, IV) :

> .... Crains que ce ne soit une leçon pour moi,
> Qu'un exemple si grand ne me serve de loi,
> Et que sur toi d'un coup également funeste,
> Je ne venge ma fille et les fils de Thyeste.

Il est vrai qu'Agamemnon n'est plus là, lorsqu'elle l'apostrophe ainsi.

4. Il paraît que quelquefois les comédiennes, pour se ménager une sortie plus dramatique, se sont permis de couper ces deux vers. — Peut-être Racine s'est-il là souvenu de Corneille :

> Et bien que je renonce à vivre sous vos lois,
> Je vais vous obéir pour la dernière fois.
> (*La Place-Royale*, II, III.)

Je n'avais toutefois à craindre que ses cris!
Hélas ! en m'imposant une loi si sévère,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de père [1] ?

SCÈNE VI.

ACHILLE, AGAMEMNON.

ACHILLE.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi [2],
Seigneur; je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et sans horreur je ne puis le redire [3],
Qu'aujourd'hui par votre ordre Iphigénie expire,
Que vous-même, étouffant tout sentiment humain,
Vous l'allez à Calchas livrer de votre main.
On dit que sous mon nom à l'autel appelée,
Je ne l'y conduisais que pour être immolée ;
Et que d'un faux hymen nous abusant tous deux,
Vous vouliez me charger d'un emploi si honteux.
Qu'en dites-vous, Seigneur? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un bruit qui vous offense [4]?

1. Dans une situation semblable, Alexandre Hardy avait fait dire au roi Hydaspe (*Théagène et Chariclée*, VIIIe journée, IV, 1) :

Célestes, pardonnez à la douleur d'un père,
Qui murmure, perdant sa géniture chère.....

Dans la *Psyché* de Corneille, Molière et Quinault, Molière met dans la bouche du Roi (II, I) des plaintes beaucoup plus amères contre les Dieux :

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes;
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir:
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du ciel je veux toujours me plaindre;
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

2. Dans l'*Andromède* de Corneille (IV, III), Phinée avait une entrée analogue :

Sur un bruit qui m'étonne, et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de votre gloire,
Vient savoir s'il est vrai que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrêt de ma mort.

3. Virgile (*Enéide*, II, 204) :

Horresco referens.

4. « Corneille appelait l'Achille, l'Agamemnon, le Mithridate de Racine, des héros refondus à notre mode. » (Abbé DE LA PORTE, *Anecd. dram.*, I, 562.) Voltaire dit au contraire (*Dictionnaire philosophique*, *Art. dramatique*, 232-233) :

AGAMEMNON.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins.
Ma fille ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai l'armée [1].

ACHILLE.

Ah! je sais trop le sort que vous lui réservez.

AGAMEMNON.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

ACHILLE.

Pourquoi je le demande? O ciel! Le puis-je croire,
Qu'on ose des fureurs avouer la plus noire?
Vous pensez qu'approuvant vos desseins odieux [2],
Je vous laisse immoler votre fille à mes yeux?
Que ma foi, mon amour, mon honneur y consente [3]?

AGAMEMNON.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez?

ACHILLE.

Oubliez-vous qui j'aime, et qui vous outragez?

AGAMEMNON.

Et qui vous a chargé du soin de ma famille?
Ne pourrai-je sans vous disposer de ma fille [4]?

« Jamais Achille n'a été plus Achille que dans cette tragédie. Les étrangers ne pourront pas dire de lui ce qu'ils disent d'Hippolyte, de Xipharès, d'Antiochus, roi de Comagène, de Bajazet même; ils les appellent *Monsieur* Bajazet, *Monsieur* Antiochus, *Monsieur* Xipharès, *Monsieur* Hippolyte, et, je l'avoue, ils n'ont pas tort. — Achille aime Iphigénie, et il le doit; il la regarde comme sa femme, mais il est beaucoup plus fier, plus violent qu'il n'est tendre; il aime comme Achille doit aimer, et il parle comme Homère l'aurait fait parler, s'il avait été Français. »

1. On lit dans les *Fastes de la comédie française*, par Ricord aîné (p. 173-174) : « Les amateurs qui ont vu jouer le rôle d'Agamemnon à Saint-Prix, se rappelleront sans doute de (*sic*) lui avoir entendu déclamer les vers suivants de la manière que je vais indiquer :

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins,
Ma fille ignore encor mes ordres..... souverains
Et quand il sera temps qu'elle en soit informée,
Vous apprendrez son sort, j'en instruirai..... l'armée.

Il scandait les deux premiers vers jusqu'aux mots *mes ordres*, et là, changeant de ton et prenant sa voix dans le bas, il prononçait, en appuyant fortement et d'une manière traînante, celui de *souverains;* même monotonie dans les deux derniers vers, et même changement pour le mot *armée*, ce qui detachait les deux mots *souverains* et *armée* de la couleur donnée à sa diction, et produisait un effet très singulier. »

2. Var · Vous croyez qu'approuvant vos desseins odieux (1675-87).

3. Voir la note du vers 905.

4. Corneille (*Horace*, V, III) :

Qui le fait se charger du soin de ma famille?
Qui le fait, malgré moi, se charger de ma fille?

Ne suis-je plus son père? Êtes-vous son époux?
Et ne peut-elle...

ACHILLE.

Non, elle n'est plus à vous.
On ne m'abuse point par des promesses vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
Je défendrai mes droits fondés sur vos serments [1].
Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée?

AGAMEMNON.

Plaignez-vous donc aux Dieux qui me l'ont demandée:
Accusez et Calchas et le camp tout entier,
Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier.

ACHILLE.

Moi!

AGAMEMNON.

Vous, qui de l'Asie embrassant la conquête,
Querellez [2] tous les jours le ciel qui vous arrête;
Vous, qui, vous offensant de mes justes terreurs,
Avez dans tout le camp répandu vos fureurs.
Mon cœur pour la sauver vous ouvrait une voie;
Mais vous ne demandez, vous ne cherchez que Troie
Je vous fermais le champ où voulez courir.
Vous le voulez, partez : sa mort va vous l'ouvrir.

ACHILLE.

Juste ciel! Puis-je entendre et souffrir ce langage?
Est-ce ainsi qu'au parjure on ajoute l'outrage?
Moi, je voulais partir aux dépens de ses jours?
Et que m'a fait à moi cette Troie où je cours?
Au pied de ses remparts quel intérêt m'appelle?
Pour qui, sourd à la voix d'une mère immortelle,
Et d'un père éperdu négligeant les avis,
Vais-je y chercher la mort tant prédite à leur fils?
Jamais vaisseaux partis des rives du Scamandre
Aux champs thessaliens osèrent ils descendre?
Et jamais dans Larisse un lâche ravisseur

1. Il y a un peu d'embarras dans la construction de ces trois vers; Phinée disait dans l'*Andromède* de Corneille (II, IV) :

Andromède est à moi, vous me l'avez donnée,
Le ciel pour notre hymen a pris cette journée,
Vénus l'a commandé: qui me la peut ôter?

2. Vous emportez contre. Corneille avait écrit (*Horace*, II, IV):

Querellez ciel et terre, et maudissez le sort.

Me vint-il enlever ou ma femme ou ma sœur [1] ?
Qu'ai-je à me plaindre [2] ? Où sont les pertes que j'ai faites?
Je n'y vais que pour vous, barbare que vous êtes,
Pour vous, à qui des Grecs moi seul je ne dois rien,
Vous, que j'ai fait nommer et leur chef et le mien,
Vous, que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,
Avant que vous eussiez assemblé votre armée [3].
Et quel fut le dessein qui nous assembla tous?
Ne courons-nous pas rendre Hélène à son époux [4] ?
Depuis quand pense-t-on qu'inutile à moi-même
Je me laisse ravir une épouse que j'aime?
Seul d'un honteux affront votre frère blessé
A-t-il droit de venger son amour offensé?
Votre fille me plut, je prétendis lui plaire [5] ;
Elle est de mes serments seule dépositaire.
Content de son hymen, vaisseaux, armes, soldats,
Ma foi lui promit tout, et rien à Ménélas.

1. Racine imite ici Homère (*Iliade*, I, 152-160) :

Οὐ γὰρ ἐγὼ Τρώων ἕνεκ' ἤλυθον αἰχμητάων
Δεῦρο μαχησόμενος, ἐπεὶ οὔτι μοι αἴτιοί εἰσιν.
Οὐ γὰρ πώποτ' ἐμὰς βοῦς ἤλασαν, οὐδὲ μὲν ἵππους,
Οὐδέ ποτ' ἐν Φθίῃ ἐριβώλακι βωτιανείρῃ
Καρπὸν ἐδηλήσαντ', ἐπειὴ μάλα πολλὰ μεταξὺ
Οὔρεά τε σκιόεντα θάλασσά τε ἠχήεσσα·
Ἀλλὰ σοὶ, ὦ μέγ' ἀναιδὲς, ἅμ' ἑσπόμεθ' ὄφρα σὺ χαίρῃς,
Τιμὴν ἀρνύμενοι Μενελάῳ σοί τε, κυνῶπα,
Πρὸς Τρώων· τῶν οὔτι μετατρέπῃ οὐδ' ἀλεγίζεις.

2. La construction ordinaire est : de quoi ai-je à me plaindre?
3. « Quinault du Fresne, jouant Achille dans *Iphigénie*, s'arrêtait dans le cours précipité des reproches qu'il fait à Agamemnon :

Vous que mon bras vengeait dans Lesbos enflammée,

et reprenait avec dédain :

Avant que vous eussiez rassemblé votre armée.

On sent tout l'effet que devait produire cette heureuse interruption. » (Abbé DE LA PORTE, *Anect. dram.*, I, p. 458.)
4. Nouvelle imitation de l'*Iliade* (IX, 337-343) :

Τί δὲ δεῖ πολεμιζέμεναι Τρώεσσιν,
Ἀργείους; τί δὲ λαὸν ἀνήγαγεν ἐνθάδ' ἀγείρας
Ἀτρείδης; ἦ οὐχ Ἑλένης ἕνεκ' ἠϋκόμοιο;
Ἦ μοῦνοι φιλέουσ' ἀλόχους μερόπων ἀνθρώπων
Ἀτρεΐδαι; ἐπεὶ, ὅστις ἀνὴρ ἀγαθὸς καὶ ἐχέφρων,
Τὴν αὐτοῦ φιλέει καὶ κήδεται, ὡς καὶ ἐγὼ τὴν
Ἐκ θυμοῦ φίλεον, δουρικτητήν περ ἐοῦσαν.

et souvenir de Virgile (*Enéide*, IX, 136-139) :

Sunt et mea contra
Fata mihi, ferro sceleratam exscindere gentem
Conjuge præreptâ ; nec solos tangit Atridas
Iste dolor, solisque licet capere arma Mycenis.

5. J'aspirai à lui plaire.

Qu'il poursuive, s'il veut, son épouse enlevée,
Qu'il cherche une victoire à mon sang réservée.
Je ne connais Priam, Hélène, ni Pâris [1];
Je voulais votre fille, et ne pars qu'à ce prix.

AGAMEMNON.

Fuyez donc. Retournez dans votre Thessalie [2].
Moi-même je vous rends le serment qui vous lie.
Assez d'autres viendront, à mes ordres soumis,
Se couvrir des lauriers qui vous furent promis,
Et par d'heureux exploits forçant la destinée,
Trouveront d'Ilion la fatale journée [3].
J'entrevois vos mépris, et juge à vos discours
Combien j'achèterais vos superbes secours.
De la Grèce déjà vous vous rendez l'arbitre :
Ses rois, à vous ouïr, m'ont paré d'un vain titre.
Fier de votre valeur, tout, si je vous en crois,
Doit marcher, doit fléchir, doit trembler sous vos lois.
Un bienfait reproché tint toujours lieu d'offense [4].
Je veux moins de valeur, et plus d'obéissance.
Fuyez. Je ne crains point votre impuissant courroux,
Et je romps tous les nœuds qui m'attachent à vous.

ACHILLE.

Rendez grâce au seul nœud qui retient ma colère [5] :

1. Dans la pièce grecque, Iphigénie dit à son père (1235-1236)

Τί μοι μέτεστι τῶν Ἀλεξάνδρου γάμων
Ἑλένης τε;

2. Racine imite encore ici Homère (*Iliade*, I, 173-181) :

Φεῦγε μάλ', εἴ τοι θυμὸς ἐπέσσυται, οὐδέ σ' ἔγωγε
Λίσσομαι εἵνεκ' ἐμεῖο μένειν· πάρ' ἔμοιγε καὶ ἄλλοι
Οἵ κέ με τιμήσουσι, μάλιστα δὲ μητίετα Ζεύς.
Ἔχθιστος δέ μοί ἐσσι Διοτρεφέων βασιλήων·
Αἰεὶ γάρ τοι ἔρις τε φίλη πόλεμοί τε μάχαι τε.
Εἰ μάλα καρτερός ἐσσι, θεός που σοὶ τόγ' ἔδωκεν.
Οἴκαδ' ἰὼν σὺν νηυσί τε σῇς καὶ σοῖς ἑτάροισιν
Μυρμιδόνεσσιν ἄνασσε, σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω,
Οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος.

3. La fatale journée, en grec, αἴσιμον, ou μόρσιμον ou ὀλέθριον ἦμαρ.

4. Corneille a dit dans *Théodore :*

Un bienfait perd sa grâce à le trop publier ;
Qui veut qu'on s'en souvienne, il le doit oublier.

5. « Le jeune Rodrigue (dans le *Cid*) est brave aussi et impétueux comme Achille, mais il existe une grande différence entre ces deux héros, et la volubilité impétueuse de Rodrigue dans son récit et dans

Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans, etc.

serait blâmable dans Achille : Rodrigue essaye la gloire, Achille en a déjà l'habitude. » (MAUDUIT-LARIVE, *Reflexions sur l'art thédtral,* p. 17.)

D'Iphigénie encor je respecte le père.
Peut-être, sans ce nom, le chef de tant de rois
M'aurait osé braver pour la dernière fois[1].
Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre[2] :
J'ai votre fille ensemble et ma gloire à défendre.
Pour aller jusqu'au cœur que vous voulez percer,
Voilà par quels chemins vos coups doivent passer[3].

SCÈNE VII.

AGAMEMNON, seul.

Et voilà ce qui rend sa perte inévitable[4].
Ma fille toute seule était plus redoutable.
Ton insolent amour, qui croit m'épouvanter,
Vient de hâter le coup que tu veux arrêter.
Ne délibérons plus. Bravons sa violence.
Ma gloire intéressée emporte la balance.
Achille menaçant détermine mon cœur·
Ma pitié semblerait un effet de ma peur
Holà, gardes, à moi !

1. Souvenir de l'*Iliade* (I, 232) :

Ἀτρεΐδη, νῦν ὕστατα λωβήσαιο.

2. *Iliade*, I, 297 :

Ἄλλο δέ τοι ἐρέω· σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῇσιν.

3. Achille montre sa poitrine. On lit dans Samson (*Art théâtral*, I, 66) :

Le roi des rois, bravé par le fougueux Achille,
Le regarde en silence et demeure immobile.
C'est assez pour son rang, sa puissance et son nom :
Achille nous paraît moins grand qu'Agamemnon.

Il existe à la bibliothèque de la ville de Tours une parodie de cette scène (manuscrit 931) écrite au XVIIIe siècle; une des cinq demoiselles de Nesle, madame de Mailly, reproche à sa sœur, madame de la Tournelle, qui sera plus tard la duchesse de Châteauroux, de vouloir lui enlever le cœur du roi Louis XV, et se justifie du reproche d'avoir soutenu Chauvelain.

Juste ciel! puis-je entendre et souffrir ce langage!
Est-ce ainsi qu'au mépris on ajoute l'outrage !....
Moi ! j'aurais protégé Bellisle et Chauvelain ;
L'un est un fou, ma sœur, et l'autre est un vilain.
.... Où sont les fautes que j'ai faites ?
Je n'ai pas seulement de quoi payer mes dettes.

Et elle termine par ces mots :

Je ne dis plus qu'un mot; c'est à vous de m'entendre :
J'ai mon amour ensemble et ma gloire à defendre.
Et je laisse à venger ma gloire et mon amour
Au temps à mon ingrat, à ma sœur Flavacourt.

Madame de Flavacourt était aussi leur sœur.

4. C'était le dénouement infaillible de cette entrevue, où l'orgueil d'Agamemnon devait être aux prises avec l'orgueil d'Achille.

SCÈNE VIII.

AGAMEMNON, EURYBATE, GARDES

EURYBATE.

Seigneur.

AGAMEMNON.

Que vais-je faire?
Puis-je leur prononcer cet ordre sanguinaire?
Cruel! à quel combat faut-il te préparer?
Quel est cet ennemi que tu leur vas livrer?
Une mère m'attend, une mère intrépide,
Qui défendra son sang contre un père homicide.
Je verrai mes soldats, moins barbares que moi,
Respecter dans ses bras la fille de leur Roi.
Achille nous menace, Achille nous méprise;
Mais ma fille en est-elle à mes lois moins soumise?
Ma fille, de l'autel cherchant à s'échapper,
Gémit-elle du coup dont je la veux frapper?
Que dis-je? Que prétend mon sacrilége zèle [1]?
Quels vœux, en l'immolant, formerai-je sur elle [2]?
Quelques prix glorieux qui me soient proposés,
Quels lauriers me plairont de son sang arrosés?
Je veux fléchir des Dieux la puissance suprême [3]?
Ah! quels Dieux me seraient plus cruels que moi-même [4]?
Non, je ne puis. Cédons au sang, à l'amitié [5],
Et ne rougissons plus d'une juste pitié.
Qu'elle vive. Mais quoi? peu jaloux de ma gloire,
Dois-je au superbe Achille accorder la victoire?
Son téméraire orgueil, que je vais redoubler,
Croira que je lui cède, et qu'il m'a fait trembler...

1. Voilà un hémistiche désagréable à l'oreille; on rencontre rarement dans Racine des taches de ce genre.

2. Dans la pièce grecque, c'est Clytemnestre qui dit à Agamemnon (1185-1186):

> Θύσεις δὲ τὴν παῖδ'· ἔνθα τίνας εὐχὰς ἐρεῖς;
> Τί σοι κατεύξει τἀγαθὸν σφάζων τέκνον;

3. Des Dieux qui me ferment le chemin de Troie.

4. En m'écartant de Troie, les Dieux me sont moins cruels que moi-même, qui livre ma fille au supplice.

5. Voir *Mithridate*, note du vers 347.

De quel frivole soin mon esprit s'embarrasse [1] ?
Ne puis-je pas d'Achille humilier l'audace ?
Que ma fille à ses yeux soit un sujet d'ennui [2].
Il l'aime : elle vivra pour un autre que lui.
Eurybate, appelez la Princesse, la Reine.
Qu'elles ne craignent point.

SCÈNE IX.

AGAMEMNON, GARDES.

AGAMEMNON.

Grands Dieux, si votre haine
Persévère à vouloir l'arracher de mes mains,
Que peuvent devant vous tous les faibles humains [3] ?
Loin de la secourir, mon amitié l'opprime [4],
Je le sais ; mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses lois,
Vous me la demandiez une seconde fois.

SCÈNE X.

AGAMEMNON, CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÉRIPHILE, EURYBATE, DORIS, GARDES.

AGAMEMNON.

Allez, Madame, allez ; prenez soin de sa vie [5].

1. Il y a une différence entre *frivole* et *futile*. Ce qui est *frivole* est léger, et a par conséquent peu de valeur ; ce qui est *futile* n'a aucune valeur.

2. N'oublions pas que le mot *ennui* a beaucoup perdu de son sens ; il signifiait douleur ; Iphigénie vient de dire (IV, IV) :

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis.

3. Il y a là comme un souvenir lointain du texte d'Isaïe, que Racine traduira fidèlement dans *Esther* (I, III) :

Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

4. La perd, l'accable.

5. Créon dans les *Phéniciennes* d'Euripide dit ainsi à son fils Ménecée (v. 970-976) :

Ἀλλ' εἶα, τέκνον, πρὶν μαθεῖν πᾶσαν πόλιν,
Ἀκόλαστ' ἐάσας μάντεων θεσπίσματα,
Φεῦγ' ὡς τάχιστα τῆσδ' ἀπαλλαχθεὶς χθονός·
Λέξει γὰρ ἀρχαῖς καὶ στρατηλάταις τάδε,
Πύλας ἐφ' ἑπτὰ καὶ λοχαγέτας μολών·

Je vous rends votre fille, et je vous la confie [1].
Loin de ces lieux cruels précipitez ses pas;
Mes gardes vous suivront, commandés par Arcas :
Je veux bien excuser son heureuse imprudence.
Tout dépend du secret et de la diligence.
Ulysse ni Calchas n'ont point encor parlé ;
Gardez que ce départ ne leur soit révélé [2].
Cachez bien votre fille ; et que tout le camp croie
Que je la retiens seule, et que je vous renvoie.
Fuyez. Puissent les Dieux, de mes larmes contents [3],
A mes tristes regards ne l'offrir de longtemps !
Gardes, suivez la Reine.

CLYTEMNESTRE.

Ah! Seigneur.

IPHIGÉNIE.

Ah ! mon père.

AGAMEMNON.

Prévenez de Calchas l'empressement sévère [4].
Fuyez, vous dis-je. Et moi, pour vous favoriser,
Par de feintes raisons je m'en vais l'abuser;
Je vais faire suspendre une pompe funeste [5],
Et de ce jour au moins lui demander le reste.

Κἂν μὲν φθάσωμεν, ἔστι σοι σωτηρία·
Ἢν δ' ὑστερήσῃς, οἰχόμεσθα, κατθανεῖ.

1. Ce second hémistiche peint bien toutes les tendresses d'Agamemnon ; il ne se contente pas de rendre à Clytemnestre sa fille; il lui recommande de veiller sur ses jours.

2. Tous ces détails ont pour but de préparer la trahison d'Ériphile.

3. Se contentant de mes larmes. De même dans *Andromaque* (IV, I) :

Père, sceptre, alliés,
Content de votre cœur, il met tout à vos pieds.

4. *Sévère* a ici le sens de cruel. De même dans *Bajazet* (IV, V) :

Et la plus prompte mort, dans ce moment sévère,
Devient de leur amour la marque la plus chère.

5. *Pompe*, c'est-à-dire appareil. *Suspendre*, interrompre:

Mes filles, c'est assez : suspendez vos cantiques.
(*Athalie*, II, I.)

Pendant les agitations de la Révolution, les âmes sensibles se livraient à des dithyrambes en l'honneur de Racine. C'est après une scène comme celle-là qu'elles s'écriaient : « C'est à lui que nous avons dû nos premières émotions, les sensations les plus douces de notre cœur, les jouissances les plus vives de notre esprit. Divin Racine, ah! quel être mérita mieux que toi toute la reconnaissance des âmes sensibles! quels que soient les malheurs réels qui nous accablent, une scène de *Phèdre*, d'*Iphigénie*, de *Britannicus* ou d'*Athalie* suffit pour les faire oublier. Ah! nous lui devons aujourd'hui les seuls instants heureux dont il nous soit permis de jouir, et les étreintes du vif, de l'indicible plaisir que ses vers nous causent, se prolongent même assez pour n'être pas une illusion. » (*Censeur dramatique*, t. I, p. 251.)

SCÈNE XI.

ÉRIPHILE, DORIS.

ÉRIPHILE.

Suis-moi. Ce n'est pas là, Doris, notre chemin[1].

DORIS.

Vous ne les suivez pas?

ÉRIPHILE.

Ah ! je succombe enfin.
Je reconnais l'effet des tendresses d'Achille.
Je n'emporterai point une rage inutile.
Plus de raisons. Il faut ou la perdre ou périr[2].
Viens, te dis-je. A Calchas je vais tout découvrir[3].

1. Eriphile voit soudain s'écrouler toutes ses espérances ; elle n'éclate pas en imprécations ou en sanglots ; son visage, sombre d'abord, va s'éclairer bientôt d'une joie farouche : elle tient sa vengeance. Elle n'a plus d'hésitations : *Ah ! je succombe enfin.* C'est qu'elle attribue le revirement d'Agamemnon à l'influence de l'amoureux Achille, et, dans sa rage, elle ne permet pas à Doris d'ouvrir la bouche : « *Plus de raisons.* » En voulant perdre Iphigénie, elle va se perdre elle-même.

2. Plus de conseils ; il faut m'éloigner ou périr.

(CAMPISTRON, *Andronic*, III, III.)

2. Mademoiselle Dumesnil, dans les *Mémoires* qu'elle fit rédiger pour répondre à mademoiselle Clairon, reproche avec raison à sa rivale de supprimer cette scène à la représentation. « Par cette suppression il n'y a plus de liaison entre le quatrième acte et le cinquième. Agamemnon ayant pris toutes les précautions pour dérober Iphigénie à Calchas et pour persuader que Clytemnestre part toute seule, le spectateur doit regarder la pièce comme finie ; en voyant Iphigénie sauvée on ne tremble plus pour elle, au lieu que les vers que vous retranchez la remettent dans le même danger où elle était... Ces vers d'ailleurs rendent Eriphile, à laquelle on n'a pu s'empêcher de prendre quelque intérêt, assez odieuse pour mériter le châtiment qu'elle éprouve » (p. 152).

ACTE CINQUIÈME

—

SCÈNE I.

IPHIGÉNIE, ÆGINE.

IPHIGÉNIE.

Cesse de m'arrêter. Va, retourne à ma mère,
Ægine : il faut des Dieux apaiser la colère.
Pour [1] ce sang malheureux qu'on veut leur dérober
Regarde quel orage est tout prêt à tomber.
Considère l'état où la Reine est réduite;
Vois comme tout le camp s'oppose à notre fuite;
Avec quelle insolence ils ont de toutes parts
Fait briller à nos yeux la pointe de leurs dards [2].
Nos gardes repoussés, la Reine évanouie...
Ah! c'est trop l'exposer : souffre que je la fuie [3];
Et, sans attendre ici ses secours impuissants [4],
Laisse-moi profiter du trouble de ses sens.
Mon père même, hélas! puisqu'il faut te le dire,
Mon père, en me sauvant, ordonne que j'expire [5].

ÆGINE.

Lui, Madame? Quoi donc? qu'est-ce qui s'est passé [6]?

IPHIGÉNIE.

Achille trop ardent l'a peut-être offensé;
Mais le Roi, qui le hait, veut que je le haïsse :
Il ordonne à mon cœur cet affreux sacrifice [7].
Il m'a fait par Arcas expliquer ses souhaits [8] :
Ægine, il me défend de lui parler jamais.

1. A cause de.
2. On appelle *dard* un bâton qui est garni d'une pointe de fer et se lance avec la main.
3. Quelques critiques ont trouvé étrange qu'Iphigénie quittât sa mère évanouie.
4. C'est-à-dire : les efforts qu'elle ferait auprès d'Agamemnon.
5. Il faut convenir que ce vers est un peu du genre *doux, tendre et langoureux*.
6. Celui-ci au contraire est franchement plat.
7. Le sacrifice de son amour est plus cruel pour Iphigénie que le sacrifice de sa vie.
8. *Expliquer* a ici le sens de déclarer. De même dans *Britannicus* (III, vi) :

> On dit plus, vous souffrez, sans en être offensée,
> Qu'il vous ose, Madame, expliquer sa pensée.

Un souhait d'Agamemnon est un ordre pour la douce Iphigénie.

ÆGINE.

Ah! Madame.

IPHIGÉNIE.

Ah, sentence ! ah, rigueur inouïe[1] !
Dieux plus doux, vous n'avez demandé que ma vie.
Mourons, obéissons. Mais qu'est-ce que je voi?
Dieux! Achille[2] ?

SCÈNE II.

ACHILLE, IPHIGÉNIE.

ACHILLE.

Venez, Madame, suivez-moi.
Ne craignez ni les cris ni la foule impuissante
D'un peuple qui se presse autour de cette tente.
Paraissez ; et bientôt, sans attendre mes coups,
Ces flots tumultueux s'ouvriront devant vous.
Patrocle, et quelques chefs qui marchent à ma suite,
De mes Thessaliens vous amènent l'élite [3].
Tout le reste, assemblé près de mon étendard [4],
Vous offre de ses rangs l'invincible rempart.
A vos persécuteurs opposons cet asile [5].
Qu'ils viennent vous chercher sous les tentes d'Achille
Quoi? Madame, est-ce ainsi que vous me secondez?
Ce n'est que par des pleurs que vous me répondez.
Vous fiez-vous encore à de si faibles armes?
Hâtons-nous : votre père a déjà vu vos larmes.

IPHIGÉNIE.

Je le sais bien, Seigneur : aussi tout mon espoir
N'est plus qu'au coup mortel [6] que je vais recevoir.

1. Dont on n'avait point entendu parler, sans exemple. Racine avait déjà dit (*Britannicus*, III, vi) :

..... Une perfidie inouïe à la cour.

2. Remarquez comme, dans cette scène, sans faire de narration, Iphigénie nous a mis au courant de tout ce que nous avions besoin d'apprendre.
3. Une guerre intestine va éclater dans le camp ; Achille, suivi de ses plus braves compagnons, vient chercher Iphigénie ; il la conduira sous sa tente, où il la défendra contre tous.
4. Il paraît qu'il n'y avait point d'étendards dans le camp d'Agamemnon, e que Racine a encore fait ici un anachronisme.
5. Sous la tente d'Achille, Iphigénie sera en sûreté, comme auprès de l'autel d'un Dieu.
6. *Au coup mortel*, pour *dans le coup mortel.*

ACHILLE.

Vous, mourir ? Ah! cessez de tenir ce langage
Songez-vous quel serment vous et moi nous engage!
Songez-vous, pour trancher [1] d'inutiles discours,
Que le bonheur d'Achille est fondé sur vos jours?

IPHIGÉNIE.

Le ciel n'a point aux jours de cette infortunée [2]
Attaché le bonheur de votre destinée.
Notre amour nous trompait [3]; et les arrêts du sort
Veulent que ce bonheur soit un fruit de ma mort.
Songez, Seigneur, songez à ces moissons de gloire
Qu'à vos vaillantes mains présente la victoire.
Ce champ si glorieux où vous aspirez tous [4],
Si mon sang ne l'arrose, est stérile pour vous.
Telle est la loi des Dieux à mon père dictée [5].
En vain, sourd à Calchas [6], il l'avait rejetée [7]:
Par la bouche des Grecs contre moi conjurés
Leurs ordres éternels se sont trop déclarés.
Partez : à vos honneurs j'apporte trop d'obstacles [8].

1. Couper, mettre fin à. Corneille a dit dans *Horace* (II, III):

Et pour trancher enfin des discours superflus.....

2. C'est ici la tournure grecque, ὅδε signifiant ἐγώ.
3. Si proche de la mort, la chaste Iphigénie peut sans rougir prononcer le mot d'*amour*.
4. *Aspirer à un champ* ne nous paraît pas une expression très heureuse.
5. Prescrite, imposée.
6. Voilà une ellipse hardie; un autre aurait écrit : sourd aux avertissements, aux ordres de Calchas.
7. Repousser. De même, dans *Esther* (III, IV) :

Vous pourrez rejeter ma prière.

8. Nous avons cité dans notre notice les vers d'Euripide que Racine imite ici (v. 1398-1401). Voici comment parlait l'Iphigénie de Rotrou (IV, V) :

Laissez donc accomplir les vœux de la Déesse :
Je lui donne mon sang, je le donne à la Grèce ;
Tirez-le-moi du sein, arrosez-en l'autel ;
Ce n'est pas trop payer un renom immortel.
Fille, à mille vaisseaux j'aurai tracé la voie,
J'aurai puni Pâris, j'aurai saccagé Troie,
Vengé l'honneur des Grecs, satisfait Ménélas,
Et pour tous ces exploits il ne faut qu'un trépas.

Et (V, III):

Laissez-moi du combat porter les premiers coups.
Autrement je croirai que vous êtes jaloux,
Et me voulez priver de la gloire suprême
D'être aux Grecs plus qu'Ulysse et plus qu'Achille même

L'Iphigénie de Leclerc (IV, VI) dira :

Souffrez plutôt qu'ouvrant le chemin de la gloire,
Je partage avec vous le prix de la victoire;
Du laurier qui m'attend ne soyez point jaloux.
Laissez-moi du combat porter les premiers coups;

Vous-même, dégagez la foi de vos oracles [1] ;
Signalez ce héros [2] à la Grèce promis ;
Tournez votre douleur contre ses ennemis [3].
Déjà Priam pâlit; déjà Troie en alarmes
Redoute mon bûcher, et frémit de vos larmes.
Allez; et dans ses murs vides de citoyens
Faites pleurer ma mort aux veuves des Troyens.
Je meurs dans cet espoir, satisfaite et tranquille [4].
Si je n'ai pas vécu la compagne d'Achille,
J'espère que du moins un heureux avenir
A vos faits immortels joindra mon souvenir;
Et qu'un jour mon trépas, source de votre gloire,
Ouvrira le récit d'une si belle histoire [5].
Adieu, Prince ; vivez, digne race des Dieux.

ACHILLE

Non, je ne reçois point vos funestes adieux.
En vain par ce discours votre cruelle adresse
Veut servir votre père, et tromper ma tendresse.
En vain vous prétendez, obstinée à mourir,
Intéresser ma gloire à vous laisser périr :
Ces moissons de lauriers, ces honneurs, ces conquêtes,
Ma main, en vous servant, les trouve toutes prêtes.
Et qui de ma faveur se voudrait honorer
Si mon hymen prochain ne peut vous assurer [6] ?
Ma gloire, mon amour vous ordonnent de vivre.
Venez, Madame ; il faut les en croire, et me suivre.

IPHIGÉNIE.

Qui ? moi? que, contre un père osant me révolter,
Je mérite la mort que j'irais éviter [7] ?

Quelle joie à mon cœur d'avancer les miracles
Que de votre valeur prédisent tant d'oracles,
Et que je vais, Seigneur, m'applaudir sur l'autel
D'une mort qui promet un triomphe immortel !

1. Expression neuve et poétique : tenez parole pour les oracles qui vous ont promis tant de gloire.
2. Expression elliptique : signalez-vous, révélant ce héros, etc.
3. *Douleur* a ici le sens de colère douloureuse.
4. *Æquo animo.*
5. Un trépas qui est une source et qui ouvre un récit, cela n'est pas bien écrit.
6. Virgile (*Enéide*, I, 52) avait un mouvement tout semblable :

Et quisnam numen Junonis adoret
Prælerea, aut supplex aris imponat honorem?

Assurer, mettre en sûreté. Racine dira dans *Phèdre* (III, v) :

Vous avez des deux mers assuré les rivages.

7. On ne peut pousser plus loin le respect filial et l'obéissance

Où serait le respect? Et ce devoir suprême...

ACHILLE.

Vous suivrez un époux avoué par lui-même [1].
C'est un titre qu'en vain il prétend me voler.
Ne fait-il des serments que pour les violer?
Vous-même, que retient un devoir si sévère [2],
Quand il vous donne à moi, n'est-il point votre père?
Suivez-vous seulement ses ordres absolus
Quand il cesse de l'être et ne vous connaît plus?
Enfin, c'est trop tarder, ma princesse; et ma crainte [3]...

IPHIGÉNIE.

Quoi? Seigneur, vous iriez jusques à la contrainte?
D'un coupable transport écoutant la chaleur,
Vous pourriez ajouter ce comble [4] à mon malheur?
Ma gloire vous serait moins chère que ma vie [5] ?
Ah! Seigneur, épargnez la triste Iphigénie.
Asservie à des lois que j'ai dû respecter,
C'est déjà trop pour moi que de vous écouter.
Ne portez pas plus loin votre injuste victoire;
Ou, par mes propres mains immolée à ma gloire,
Je saurai m'affranchir, dans ces extrémités,
Du secours dangereux que vous me présentez [6].

ACHILLE.

Hé bien! n'en parlons plus [7]. Obéissez, cruelle,
Et cherchez une mort qui vous semble si belle [8].
Portez à votre père un cœur où j'entrevoi [9]
Moins de respect pour lui que de haine pour moi.

1. Par Agamemnon lui-même.
2. Voir la note du vers 1482.
3. Après lui avoir, à plusieurs reprises, montré la porte par on ils peuvent fuir, Achille s'avance vivement vers Iphigénie, qui recule.
4. *Le comble*, c'est-à-dire le dernier degré, le plus haut point. On a fait de ce mot, dans ces dernières années, un usage déplorable.
5. *Gloire* a ici le sens de réputation. De même dans l'*Ecole des femmes* de Molière (IV, VIII) :

Pourquoi voulez-vous croire
Que de ce cas fortuit dépende notre gloire?

6. Dans le roman de Bernardin de Saint-Pierre, Virginie aime mieux se laisser engloutir avec le *Saint-Géran* que de se confier au bras d'un matelot nu qui veut la sauver. Iphigénie pousse encore plus loin la pudeur dans une situation analogue; elle ne veut pas se retirer sous la tente d'un fiancé, où sa mère la suivrait; elle aime mieux mourir : c'est le triomphe de la bonne éducation.
7. Voilà une locution des plus familières.
8. Achille, dans son désespoir amoureux, exagère la résistance d'Iphigénie et prétend qu'elle *cherche* la mort.
9 Voir *Britannicus*, note du vers 341

Une juste fureur s'empare de mon âme.
Vous allez à l'autel, et moi, j'y cours, Madame.
Si de sang et de morts le ciel est affamé [1],
Jamais de plus de sang ses autels n'ont fumé [2].
A mon aveugle amour tout sera légitime.
Le prêtre deviendra la première victime;
Le bûcher, par mes mains détruit et renversé,
Dans le sang des bourreaux nagera dispersé [3];
Et si dans les horreurs de ce désordre extrême
Votre père frappé tombe et périt lui-même,
Alors, de vos respects voyant les tristes fruits,
Reconnaissez les coups que vous aurez conduits [4].

IPHIGÉNIE.

Ah! Seigneur. Ah! cruel... Mais il fuit, il m'échappe [5]...
O toi, qui veux ma mort, me voilà seule, frappe;
Termine, juste ciel, ma vie et mon effroi,
Et lance ici des traits qui n'accablent que moi [6].

1. *Affamé de sang* n'est pas une image heureuse; les mots *et de morts* la justifient.

2. Dans son transport, Achille se figure que le carnage qu'il médite est déjà accompli; de là ce passé *ont fumé*. La laitière de la fable disait de même :

> Le porc à s'engraisser coûtera peu de son :
> Il était, *quand je l'eus*, de grosseur raisonnable.

3. L'Achille de Leclerc (IV, VI) imite évidemment celui de Racine :

> Ingrate, votre cœur abhorre l'hyménée,
> Qui devait avec vous unir ma destinée,
> Et vous ne renoncez à la clarté du jour,
> Ni ne cherchez la mort que pour fuir mon amour.
> He bien! allez remplir tous les vœux de l'armée;
> Ne désolez que moi, pour vous avoir aimee;
> Mais courant à l'autel ne vous offensez pas
> Si ma douleur y fait l'office de Calchas;
> Je m'y signalerai par quelque illustre crime,
> Et vous ne serez pas la première victime.

Il avait déjà dit au début de la même scène :

> Rien ne saurait borner la fureur qui m'anime,
> J'immolerais le Prêtre aux pieds de la victime,

imitant de très près Rotrou (V, V) :

> Je suivrais sans respect la fureur qui m'anime,
> J'immolerais le prêtre aux pieds de la victime,
> Et j'achèterais l'heur de servir ces beaux yeux
> Au mépris des enfers, des hommes et des Dieux.

4. Cette sortie d'Achille est fort belle, et bien digne du héros d'Homère.

5. Auguste, au IV[e] acte (scène III) de *Cinna*, se dérobe ainsi à Livie, qui s'écrie :

> Il m'échappe; suivons, et forçons-le de voir, etc.

6. Atalide avait déjà dit dans *Bajazet* (I, IV) :

> O ciel! si notre amour est condamné de toi,
> Je suis la plus coupable : épuise tout sur moi.

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, IPHIGÉNIE, ÆGINE, EURYBATE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Oui, je la défendrai contre toute l'armée [1].
Lâches, vous trahissez votre reine opprimée ?

EURYBATE.

Non, Madame, il suffit que vous me commandiez [2] :
Vous nous verrez combattre et mourir à vos pieds.
Mais de nos faibles mains que pouvez-vous attendre ?
Contre tant d'ennemis qui vous pourra défendre ?
Ce n'est plus un vain peuple en désordre assemblé ;
C'est d'un zèle [3] fatal tout le camp aveuglé.
Plus de pitié. Calchas seul règne, seul commande :
La piété sévère [4] exige son offrande.
Le Roi de son pouvoir se voit déposséder,
Et lui-même au torrent nous contraint de céder.
Achille, à qui tout cède [5], Achille à cet orage
Voudrait lui-même en vain opposer son courage.
Que fera-t-il, Madame ? et qui peut dissiper [6]
Tous les flots d'ennemis prêts à l'envelopper ?

CLYTEMNESTRE.

Qu'ils viennent donc sur moi prouver leur zèle impie,
Et m'arrachent ce peu qui me reste de vie.
La mort seule, la mort pourra rompre les nœuds
Dont mes bras nous vont joindre et lier toutes deux.
Mon corps sera plutôt séparé de mon âme [7],

1. Le premier hémistiche du vers 1501 explique cette entrée de Clytemnestre. Les gardes ont été repoussés, et, dans sa douleur, Clytemnestre accuse de trahison cette poignée d'hommes qui n'a pas su s'ouvrir un chemin à travers une armée tout entière.

2. Racine avait d'abord écrit :

Non, madame, il suffit que vous nous commandiez.

3. Pour la religion.

4. Voir la note du vers 1482.

5. Cette répétition du même mot dans deux vers qui se suivent est une légère tache.

6. *Dissipare* vient du préfixe *dis*, qui exprime l'idée de séparation, et de l'ancien mot latin *supare*, jeter.

7. L'Hécube d'Euripide, des bras de laquelle on veut arracher Polyxène, s'écrie (v. 391, 398, 400) :

Ὑμεῖς δέ μ' ἀλλὰ θυγατρὶ συμφονεύσατε ....

Que je souffre jamais... Ah ! ma fille.

IPHIGÉNIE.

Ah ! Madame.
Sous quel astre cruel avez-vous mis au jour [1]
Le malheureux objet d'une si tendre amour ?
Mais que pouvez-vous faire en l'état où nous sommes ?
Vous avez à combattre et les Dieux et les hommes.
Contre un peuple en fureur vous exposerez-vous ?
N'allez point dans un camp, rebelle à votre époux,
Seule à me retenir vainement obstinée,
Par des soldats peut-être indignement traînée [2],
Présenter, pour tout fruit d'un déplorable effort,
Un spectacle à mes yeux plus cruel que la mort.
Allez : laissez aux Grecs achever leur ouvrage,
Et quittez pour jamais un malheureux rivage.
Du bûcher qui m'attend, trop voisin de ces lieux,
La flamme de trop près viendrait frapper vos yeux.
Surtout, si vous m'aimez, par cet amour de mère,
Ne reprochez jamais mon trépas à mon père [3].

Ὁποῖα κισσὸς δρυὸς, ὅπως τῆσδ' ἕξομαι.....
Ὡς τῆσδ' ἔχουσα παιδὸς οὐ μεθήσομαι.

Dans l'*Iphigénie* de Leclerc (V, IV), Clytemnestre dit à Agamemnon :

On me garde, on m'observe et je ne saurais plus
Pousser dans son malheur que des cris superflus.
Ah ! puisque l'on immole une tête si chère,
Commande qu'à la fille on joigne encor la mère.

La Clytemnestre de Rotrou (V, II) disait à sa fille, avant les deux autres Clytemnestres françaises :

Je vous suivrai partout............
Le coup qui vous tuera fera double homicide.

1. C'était une croyance que les corps célestes exerçaient une influence sur les destinées des hommes. Monime dit dans *Mithridate* (I, II) :

Sous quel astre ennemi faut-il que je sois née ?

Et, dans les *Fâcheux* de Molière (I, I), un personnage du dix-septième siècle s'écrie encore :

Sous quel astre, bon Dieu, faut-il que je sois né
Pour être de fâcheux toujours assassiné !

2. *Indignement*, d'une façon qui ne conviendrait pas à votre rang. La Polyxène d'Euripide, marchant à la mort, s'exprimait d'une façon analogue (voy. Ἑκάβη, v. 404-408) :

Σύ τ', ὦ τάλαινα, τοῖς κρατοῦσι μὴ μάχου,
Βούλει πεσεῖν πρὸς οὖδας, ἑλκῶσαί τε σὸν
Γέροντα χρῶτα πρὸς βίαν ὠθουμένη,
Ἀσχημονῆσαι τ' ἐκ νέου βραχίονος
Σπασθεῖσ'; ἃ πείσει· μὴ σύ γ', οὐ γὰρ ἄξιον.

3. Ce vers émeut vivement le spectateur, qui sait quelle sera la fin d'Agamemnon. Euripide avait dit de même, v. 1455 :

CLYTEMNESTRE.

Lui ! par qui votre cœur à Calchas présenté.

IPHIGÉNIE.

Pour me rendre à vos pleurs que n'a-t-il point tenté ?

CLYTEMNESTRE.

Par quelle trahison le cruel m'a déçue [1] !

IPHIGÉNIE.

Il me cédait aux Dieux dont il m'avait reçue.
Ma mort n'emporte pas tout le fruit de vos feux [2] :
De l'amour qui vous joint vous avez d'autres nœuds ;
Vos yeux me reverront dans Oreste mon frère [3].
Puisse-t-il être, hélas ! moins funeste à sa mère [4] !
D'un peuple impatient vous entendez la voix.
Daignez m'ouvrir vos bras pour la dernière fois,
Madame ; et rappelant votre vertu sublime... [5]
Eurybate, à l'autel conduisez la victime.

Πατέρα γε τὸν ἐμὸν μὴ στύγει, πόσιν τε σόν :

Dans le *Jephtes* de Buchanan, Iphis disait aussi à Storge, sa mère :

..... Quam parenti patriæque debeo
Animam libenter reddo ; et illud ultimum
Nil postulatura, genitrix, posthac rogo,
Ne quid patri causa mea succenseas,
Neu sis molesta.

Cette pensée ne produit plus dans la pièce latine le même effet que dans la tragédie française.

1. Ἰφιγένεια, v. 1458 :

Δόλῳ δ', ἀγεννῶς Ἀτρέως τ' οὐκ ἀξίως.

2. Racine (*Britannicus*, III, 3) avait dit :

Pallas n'emporte pas tout l'appui d'Agrippine.

Les fruits d'un feu : expression bizarre.

3. Ἰφιγένεια, v. 1451 :

Ὀρέστην δ' ἔκτρεφ' ἄνδρα τόνδε μοι.

4. Encore un vœu que les spectateurs savent ne devoir pas être accompli. De même celui de Joad dans *Athalie* (IV, IV) :

Enfants, ainsi toujours puissiez-vous être unis !

Voir *Britannicus* (v. 1676), *Mithridate* (v. 1692) et *Athalie* (v. 1790).

5. La Polyxène d'Euripide fait à sa mère des adieux plus touchants (Ἑκάβη, v. 409-412) :

Ἀλλ', ὦ φίλη μοι μῆτερ, ἡδίστην χέρα
Δὸς καὶ παρειὰν προσβαλεῖν παρηίδι·
Ὡς οὔποτ' αὖθις, ἀλλὰ νῦν πανύστατον
Ἀκτῖνα κύκλον θ' ἡλίου προσόψομαι.

Vertu sublime ne signifie pas autre chose que haute vertu. — Iphigénie dira dans l'*Oreste et Pilade* de La Grange-Chancel (II, VII) :

Ciel ! Cyane, à l'autel ramenez la victime.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

Ah ! vous n'irez pas seule ; et je ne prétends pas...
Mais on se jette en foule au-devant de mes pas.
Perfides, contentez votre soif sanguinaire [1].

ÆGINE.

Où courez-vous, Madame ? et que voulez-vous faire ?

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! je me consume en impuissants efforts,
Et rentre au trouble affreux dont à peine je sors.
Mourrai-je tant de fois, sans sortir de la vie [2] ?

ÆGINE.

Ah ! savez-vous le crime, et qui vous a trahie,
Madame ? Savez-vous quel serpent inhumain
Iphigénie avait retiré dans son sein [3] ?
Ériphile, en ces lieux par vous-même conduite,
A seule à tous les Grecs révélé votre fuite.

CLYTEMNESTRE.

O monstre, que Mégère en ses flancs a porté [4] !
Monstre, que dans nos bras les enfers ont jeté !

1. Clytemnestre prie les gardes de la frapper. Pradon dans son *Tamerlan* (III, I) prête à Bajazet un mouvement semblable :

Et vous, gardes, soldats,
Ce triste cœur n'a plus le secours de ce bras.
Servez mieux Tamerlan qu'un ami qui m'accable ;
Bajazet dans les fers est-il si redoutable ?
L'ordre en est-il donné? frappez, approchez-vous.
J'enhardirai vos bras, et conduirai vos coups !
Mais quoi ? loin de remplir cette juste esperance,
L'ami, les ennemis, tout est dans le silence.

2. Dans la *Thébaïde* (III, II), Jocaste exprimait exactement la même pensée

Me feront-ils souffrir tant de cruels trépas
Sans jamais au tombeau précipiter mes pas?

3. Racine avait déjà dit dans *Andromaque* (I, II) :

Vous-même, de vos soins craignez la récompense,
Et que dans votre sein ce serpent eleve
Ne vous punisse un jour de l'avoir conservé.

4. La tragédie du dix-huitième siècle enlèvera tout sens à ce mot en le prodiguant sans nécessité. *Mérope* sera remplie d'exclamations de ce genre. La dernière Mérope qui ait paru à la Comédie française disait un jour devant nous que, si elle n'avait escamoté par son débit tous ces cris : « Monstre, tigre, barbare », la pièce n'aurait pu aller jusqu'au bout sans provoquer des rires.

Quoi ? tu ne mourras point ? quoi ? pour punir son crime...
Mais où va ma douleur chercher une victime ?
Quoi ? pour noyer les Grecs et leurs mille vaisseaux,
Mer, tu n'ouvriras pas des abîmes nouveaux ?
Quoi ? Lorsque les chassant du port qui les recèle,
L'Aulide aura vomi leur flotte criminelle,
Les vents, les mêmes vents, si longtemps accusés,
Ne te couvriront pas de ses vaisseaux brisés ?
Et toi, soleil, et toi, qui dans cette contrée [1]
Reconnais l'héritier et le vrai fils d'Atrée [2],
Toi, qui n'osas du père éclairer le festin,
Recule, ils t'ont appris ce funeste chemin.
Mais, cependant, ô ciel ! ô mère infortunée !
De festons odieux ma fille couronnée [3]
Tend la gorge aux couteaux par son père apprêtés.
Calchas va dans son sang... Barbares, arrêtez.
C'est le pur sang du Dieu qui lance le tonnerre...
J'entends gronder la foudre et sens trembler la terre.
Un Dieu vengeur, un Dieu fait retentir ces coups.

1. On a rapproché ces vers d'une strophe de Malherbe, dans son *Ode sur l'attentat commis en la personne du roi*, le 19 décembre 1605 :

O Soleil, ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Rapprocher aussi la *Thébaïde* (I, I) :

O toi, Soleil, ô toi qui rends le jour au monde,
Que ne l'as-tu laissé dans une nuit profonde !
A de si noirs forfaits prêtes-tu tes rayons,
Et peux-tu sans horreur voir ce que nous voyons ? etc.

2. Dans l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon (V, V), au moment où Atrée présente à Thyeste la coupe remplie du sang de son fils, le dialogue suivant s'engage entre les deux frères :

ATRÉE. — Méconnais-tu ce sang ?
THYESTE. — Je reconnais mon frère.

Crébillon ne faisait d'ailleurs que traduire Sénèque.

3. Les *festons* étaient partout en usage dans les cérémonies religieuses. Dans *Athalie* (I, III), Josabet dira au chœur des filles de Lévi :

Ces festons dans vos mains et ces fleurs sur vos têtes...

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÆGINE, ARCAS, GARDES.

ARCAS.

N'en doutez point, Madame, un Dieu combat pour vous.
Achille en ce moment exauce vos prières ;
Il a brisé des Grecs les trop faibles barrières.
Achille est à l'autel. Calchas est éperdu.
Le fatal sacrifice est encor suspendu.
On se menace, on court, l'air gémit, le fer brille.
Achille fait ranger autour de votre fille
Tous ses amis, pour lui prêts à se dévouer.
Le triste Agamemnon, qui n'ose l'avouer [1],
Pour détourner ses yeux des meurtres qu'il présage,
Ou pour cacher ses pleurs, s'est voilé le visage [2].
Venez, puisqu'il se tait, venez par vos discours
De votre défenseur appuyer le secours.
Lui-même de sa main, de sang toute fumante,
Il veut entre vos bras remettre son amante ;
Lui-même il m'a chargé de conduire vos pas.
Ne craignez rien.

CLYTEMNESTRE.

Moi, craindre ? Ah ! courons, cher Arcas.
Le plus affreux péril n'a rien dont je pâlisse.
J'irai partout... Mais, Dieux ! ne vois-je pas Ulysse ?
C'est lui. Ma fille est morte, Arcas, il n'est plus temps [3].

1. L'approuver.
2. Ἰφιγένεια, v. 1547-1550 :

Ὡς δ' ἐσεῖδεν Ἀγαμέμνων ἄναξ
Ἐπὶ σφαγὰς στείχουσαν εἰς ἄλσος κόρην,
Ἀνεστέναζε, κἄμπαλιν στρέψας κάρα
Δάκρυα παρῆγεν, ὀμμάτων πέπλον προθείς.

Cicéron, Quintilien, Pline l'Ancien, Valère Maxime ont rapporté que le peintre Timanthe, dans son fameux tableau du *Sacrifice d'Iphigénie,* avait représenté Agamemnon la face voilée. C'est dans la même attitude que Buchanan nous montre son Jephté :

..... Ille jamdudum parens
Visus cruentus, sæviorque tigride
Oculos amictu lacrimis madens tegit.

3. Cette apparition d'Ulysse produit un effet des plus dramatiques. C'est lui qui poussait Agamemnon à obéir à Calchas ; il est tout naturel qu'en le voyant arriver Clytemnestre croie sa fille morte. De plus, le soin que prend Ulysse de venir lui-même rassurer Clytemnestre nous réconcilie avec lui.

SCÈNE VI.

ULYSSE, CLYTEMNESTRE, ARCAS, ÆGINE, GARDES.

ULYSSE.

Non, votre fille vit, et les Dieux sont contents [1].
Rassurez-vous. Le ciel a voulu vous la rendre.

CLYTEMNESTRE.

Elle vit ! et c'est vous qui venez me l'apprendre !

ULYSSE.

Oui, c'est moi, qui longtemps contre elle et contre vous
Ai cru devoir, Madame, affermir votre époux ;
Moi, qui, jaloux tantôt de l'honneur de nos armes,
Par d'austères conseils ai fait couler vos larmes,
Et qui viens, puisque enfin le ciel est apaisé,
Réparer tout l'ennui que je vous ai causé.

CLYTEMNESTRE.

Ma fille ! Ah ! Prince ! O ciel ! Je demeure éperdue.
Quel miracle, Seigneur, quel Dieu me l'a rendue ?

ULYSSE.

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment
Saisi d'horreur [2], de joie et de ravissement.
Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce [3].
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse
Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée [4]
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée ;
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée et partageait les Dieux [5].

1. Var : Non, Madame, elle vit, et les Dieux sont contents (1675-87).
Barbier d'Aucour, dans son *Apollon vendeur de mithridate*, déclare qu'il n'est pas content du rôle que Racine a donné à Ulysse, et que ce prince

Se borne à signaler son éloquente voix
Par un récit patibulaire.

2. Par ce mot Racine désigne une sorte de crainte religieuse ; le vers 1784 explique bien le sens de ce mot.

3. Si funeste. Voir *la Thébaïde*, v, 859.

4. L'adjectif *affreux* vient du substantif *affre*, qui signifie : grand effroi, et qui n'est guère employé que dans cette locution : les affres de la mort.

5. Corneille avait déjà fait dire à Viriate (*Sertorius*, II, I) :

Balance les destins et partage les Dieux.

Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage ;
Déjà coulait le sang, prémices du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé [1],
Terrible, et plein du Dieu qui l'agitait sans doute [2].
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute.
« Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix
« M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
« Un autre sang d'Hélène [3], une autre Iphigénie
« Sur ce bord immolée y doit laisser sa vie.
« Thésée avec Hélène uni secrètement
« Fit succéder l'hymen à son enlèvement.
« Une fille en sortit, que sa mère a celée ;
« Du nom d'Iphigénie elle fut appelée.
« Je vis moi-même alors ce fruit de leurs amours.
« D'un sinistre avenir je menaçai ses jours.
« Sous un nom emprunté sa noire destinée
« Et ses propres fureurs ici l'ont amenée.
« Elle me voit, m'entend, elle est devant vos yeux ;
« Et c'est elle, en un mot, que demandent les Dieux [4]. »
Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.
Elle-même tantôt d'une course subite
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort [5].
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.
« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas.
« Le sang de ces héros dont tu me fais descendre

1. Dans l'*Antigone* de Rotrou (I, 1), Jocaste, parlant de sa chevelure en désordre, disait :

Ce poil mal ordonné, cette confusion, etc.

2. Cette belle expression : *plein d'un Dieu*, est empruntée à Lucrèce.
3. Tournure elliptique pour : une autre personne du sang d'Hélène.
4. Ainsi Eriphile va périr victime de son crime ; c'est en venant dénoncer la fuite d'Iphigénie qu'elle s'est placée elle-même sous le couteau. Jamais épisode ne fut plus heureusement lié à l'action.
5. *Admirer* a ici le sens latin de *s'étonner*.

Sans tes profanes mains saura bien se répandre [1]. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain [2]
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.
A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les Dieux font sur l'autel entendre le tonnerre [3],
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements [4],
Et la mer leur répond par ses mugissements ;
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume [5] ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre, et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.
Le soldat étonné dit que dans une nue
Jusque sur le bûcher Diane est descendue [6],
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part. La seule Iphigénie
Dans ce commun bonheur pleure son ennemie [7].

1. C'est Iphigénie qui, dans la pièce grecque (v. 1559-1560), disait :

Πρὸς ταῦτα μὴ ψαύσῃ τις Ἀργείων ἐμοῦ·
Σιγῇ παρέξω γὰρ δέρην εὐκαρδίως.

Racine s'est souvenu aussi de la mort de Polyxène (Ἑκάβη, 548-552) :

Ἑκοῦσα θνήσκω· μή τις ἅψηται χροὸς
Τοὐμοῦ· παρέξω γὰρ δέρην εὐκαρδίως.
Ἐλευθέραν δέ μ', ὡς ἐλευθέρα θάνω,
Πρὸς θεῶν μεθέντες κτείνατ'· ἐν νεκροῖσι γὰρ
Δούλη κεκλῆσθαι βασιλὶς οὖσ' αἰσχύνομαι.

2. Qui est proche.
3. On dirait en prose: *A peine... que*. Cette ellipse donne beaucoup de légèreté la phrase.
4. *Heureux*, c'est-à-dire qui sont favorables, qui rendent heureux ceux qui les entendent.
5. Lorsque la mer est calme, elle n'a pas d'écume; ce dernier trait achève donc de démontrer que les vents viennent de se lever.
6. Ulysse rapporte, sans trop y ajouter foi, les bruits qui courent dans la foule. Dolce dit que quelques personnes *ont cru voir* ce prodige, et sa Clytemnestre répond :

Ma creder non voglio quel che non vidi.

La Clytemnestre d'Euripide croit d'abord qu'on veut abuser sa douleur (v. 1616-1618) :

Πῶς δ' οὐ φῶ;
Παραμυθεῖσθαι τούσδ' ἄλλως μύθους,
Ὥς σου πένθους λυγροῦ παυσαίμαν;

Racine emploiera encore la même précaution dans *Phèdre* (V, vi), lorsqu'il racontera la mort d'Hippolyte:

On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un Dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.

7. C'est là le dernier trait qui complète la douce et gracieuse figure d'Iphigénie.

Des mains d'Agamemnon venez la recevoir.
Venez. Achille et lui, brûlants de vous revoir,
Madame, et désormais tous deux d'intelligence,
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance [1].

CLYTEMNESTRE.

Par quel prix, quel encens, ô ciel, puis-je jamais [2]
Récompenser Achille, et payer tes bienfaits [3]?

1. *Confirmer,* c'est-à-dire sanctionner. De même dans *Athalie* (V, VII) :

De Jacob avec Dieu confirmer l'alliance.

Le récit d'Ulysse, qui affecte parfois une allure épique, échappe, malgré sa longueur, aux critiques justement adressées au récit de Théramène : cette narration, Ulysse a du plaisir à la faire, et Clytemnestre à l'écouter ; aucun détail n'est donc oiseux ni déplacé. A propos de ce récit d'Ulysse, M. Sarcey dans la *chronique théâtrale* du *Temps*, le 8 novembre 1880, écrivait ces lignes : « C'était une tradition, et à mon avis une tradition détestable, qu'Ulysse fît cette narration du ton modéré de Nestor contant à ses petits-enfants les belles heures de sa jeunesse. En vain faisais-je observer que c'était trahir la pensée du poète, qui avait précisément mis dans la bouche d'Ulysse ces vers significatifs :

Vous m'en voyez moi-même en cet heureux moment
Saisi d'horreur, de joie et de ravissement, etc. »

Et, faisant l'éloge du jeune pensionnaire de la Comédie-Française, qui venait d'oser rompre avec cette tradition, M. Sarcey disait : « Il est arrivé tout effaré et tout joyeux, comme un homme qui vient d'assister à un spectacle merveilleux, qui en est tout plein, et qui est véritablement saisi de tout ce que dit Racine ; et, ma foi ! il a lancé ce long récit avec une émotion extraordinaire, sans que cependant la vivacité du débit coûtât rien à la netteté de la prononciation et à l'exacte observance des nuances les plus délicates. »

2. En prose, on mettrait *pourrai-je* ou *pourrais-je*.

3. Dans l'*Andromède* de Corneille (III, III), Cassiope, voyant sa fille miraculeusement sauvée, éprouve le même transport de joie et de reconnaissance :

Dieux, j'etais sur ces bords immobile de joie.
Allons voir où ces vents ont reporté leur proie.
Embrasser ce vainqueur, et demander au Roi
L'effet du juste espoir qu'il a reçu de moi.

Voir *Alexandre*, note du vers 1548, et *Britannicus*, note du vers 1768. — Corneille n'eût pas approuvé ce dénouement ; il aimait à grouper dans la dernière scène tous ses acteurs sur le théâtre, et a parfois sacrifié à ce désir la vérité des caractères.

ADDITIONS

ET

CORRECTIONS

BAJAZET.

Page 17, ligne 29. — Au lieu de « et, comme on lui apprend, » lire « et, comme on lui annonce, etc. »

Page 22. — Lire ainsi la note 1 : « Voir la note 1 du *Titre* de *Mithridate.* »

Page 32. — Ajouter à la note 7 : « Voir la dernière note des *Acteurs* de *Mithridate.* »

Vers 420. — Voir *Iphigénie*, note du vers 1616.

Vers 590. — Le mot *sévère* était alors très à la mode, et Racine l'emploiera plusieurs fois dans *Bajazet*, avec un sens voisin de *terrible*, *implacable*.

Vers 623. — Ajouter à la note 2 : « On en trouvera un au vers 873 ; on en a vu un au vers 541 de *Bérénice.* »

Vers 1126. — Comme c'est Orcan qui doit faire le dénouement, et que le poète n'en pouvait parler avant la fin du troisième acte, il prend soin de nous préparer au rôle que va jouer Orcan par la terreur que cet émissaire inspire à tous ceux qui le voient.

Vers 1693. — Si Osmin avait annoncé tout d'abord la mort de Bajazet, Atalide et le visir n'auraient fait aucune attention à la mort de Roxane, dont les spectateurs étaient curieux de connaître le récit.

Vers 1749. — Voir *Alexandre*, note du vers 1548.

MITHRIDATE.

Page 149. — Ajouter à la note 1 : « Jean Béhourt a fait représenter en 1597, à Rouen, au collège des Bons-Enfans, une tragédie intitulée *Hypsicratée, ou la Magnanimité.* « C'est, disent les frères

Parfaict (*Hist. du Th. Fr.*, III, 532), la mort d'Hypsicratée, femme de Mithridate, Roy de Pont, qui, ayant suivi ce Prince dans toutes ses traverses, s'empoisonna pour ne le (*sic*) pas survivre. Le sujet est pris de Plutarque dans la *Vie de Lucullus.* »

Vers 169. — Ladislas avait dit sur le même ton à Cassandre dans le *Venceslas* de Rotrou (II, II) :

> Car enfin si l'on pèche adorant vos appas,
> Et si l'on ne vous plait qu'en ne vous aimant pas,
> Cette offense est un mal que je veux toujours faire,
> Et je consens plutôt à mourir qu'à vous plaire.

Vers 286. — On peut remarquer aussi que Racine avait d'abord écrit autrement les vers 245 et 246. C'est seulement après 1687 qu'il les modifia, sans doute pour donner justement cette note ironique aux paroles de Pharnace.

Vers 375. — Monime est assise à droite, accoudée sur une table ; Phædime entre par la gauche.

Vers 388. — C'est seulement à ce vers que Monime se retourne vers Phædime.

Page 202. — Mettre en note au mot GARDES, qui termine la liste des personnages en scène : « La Comédie Française supprime ici les *Gardes ;* ce n'est point par une raison d'économie, puisque nous les verrons au troisième acte ; alors pourquoi ? Cette entrée de Mithridate sans la moindre escorte manque de grandeur. »

Vers 606. — Racine reprendra ce mouvement dans *Iphigénie* (IV, IV) :

> Venez, venez, ma fille, on n'attend plus que vous, etc.

Vers 747. — Nous ne savons pour quel motif les vers qui terminent cet acte sont coupés à la représentation rue Richelieu.

Vers 755. — Mettre au commencement de la note 1 : « Pharnace et Xipharès sont dans le fond de la scène, chacun au milieu d'un groupe de gardes. »

Vers 840. — Modifier ainsi la fin de la note 5 : « dont parlait tout à l'heure le poète, et dont parlera Crébillon dans *Rhadamiste et Zénobie* (II, II), lorsqu'il fera dire par Pharasmane à l'ambassadeur romain :

> Ce peuple triomphant n'a point vu mes images
> A la suite d'un char en butte à ses outrages ;
> La honte que sur lui répandent mes exploits
> D'un airain orgueilleux a bien vengé des rois. »

Vers 1052. — Voir tome IV, p. 320, note 6.

Vers 1497. — Ajouter à la note 8 : « A la Comédie Française quelques femmes en effet entrent en scène avec Phædime et la reine. L'une d'elles au vers précédent est tombée aux genoux de Monime, tandis que les autres se précipitaient vers elle. »

Vers 1523. — En prononçant cet *hélas !* Phædime se prosterne devant Monime.

Vers 1693. — L'acteur qui vient de jouer avec talent *Mithridate* à la Comédie Française a remplacé par un hoquet naturaliste le *Mais* qui commence ce vers. Au sujet de cet effet, voir *Athalie*, note du vers 506.

PLAN DU PREMIER ACTE

D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

Page 289 : « Aussi s'informe-t-elle d'abord de tous les chefs de l'armée grecque avant de prononcer le nom d'Agamemnon. » Mettre en note à cette phrase : « Cela est absolument conforme à la nature ; que l'on se rappelle la fameuse lettre (20 juin 1672), dans laquelle Madame de Sévigné raconte comment Madame de Longueville apprit la mort de son fils : « Mademoiselle de Vertus n'avait qu'à se montrer : ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah, Mademoiselle ! comment se porte Monsieur mon frère ? » Sa pensée n'osa aller plus loin. »

IPHIGÉNIE.

Page 326. — On a pu lire dans notre *Notice sur Iphigénie* que les comédiens avaient en 1769 mis en action, sans succès, le dénouement d'*Iphigénie*. Cet essai avait été demandé par Luneau de Boisjermain (*Commentaires sur Racine*, T. II, *Examen d'Iphigénie*) : « Nous n'avons qu'un regret à former, c'est que Racine n'ait point composé sa pièce dans un temps où le théâtre fût, comme aujourd'hui, dégagé de la foule des spectateurs qui inondaient autrefois le lieu de la scène ; ce poète n'aurait pas manqué de mettre en action la catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit. On eût vu, d'un côté, un père consterné, une

mère éperdue, vingt rois en suspens, l'autel, le bûcher, le prêtre, couteau, la victime ; et quelle victime ! de l'autre, Achille menaçai l'armée en émeute, le sang de toutes parts prêt à couler, *Ériph* désignée par Calchas pour l'unique objet de la colère céleste, et ce princesse, s'emparant du couteau sacré, expirer bientôt après sous l coups qu'elle se serait portés » Diderot démontre au contraire tr heureusement dans son *Troisième entretien sur le Fils naturel* que mise en action de ce récit devait fatalement faire disparaître la gra deur du drame : « Où est l'acteur qui me montrera Calchas tel qu est dans ces vers? Grandval s'avancera d'un pas noble et fier ent les deux partis ; il aura l'air sombre, peut-être même l'œil farouch Je reconnaîtrai à son action, à son geste, la présence intérieure d'u démon qui le tourmente. Mais, quelque terrible qu'il soit, ses cheveu ne se hérisseront point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pa jusque-là. Il en sera de même de la plupart des autres images qu animent ce récit : l'air obscurci de traits, une armée en tumulte, l terre arrosée de sang, une jeune princesse le poignard enfoncé dans l sein, les vents déchaînés, le tonnerre retentissant au haut des airs le ciel allumé d'éclairs, la mer qui écume et mugit. Le poète a pein toutes ces choses : l'imagination les voit ; l'art ne les imite point Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre....... nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poète n'a rien dit de la nature de Calchas. Mais je la vois ; je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle s'échappe au delà et se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scène réelle eût été petite, faible, mesquine, fausse ou manquée ; elle devient grande, forte, vraie, et même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-dessous de nature, je l'imagine un peu au delà. C'est ainsi que, dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais. »

Page 327, note 1. — En mentionnant les auteurs qui avaient traité, avant Racine, le sujet d'*Iphigénie*, nous avons oublié de signaler deux prédécesseurs de Rotrou, Gaumin et la Clérière, dont les œuvres ne se trouvent plus, et Théodore de Bèze (1519-1605), dont l'*Abraham sacrifiant* présente quelques rapports avec le sujet d'*Iphigénie.*

Page 342. — Robert Garnier, dans son *Antigone* (III), a imité ainsi les vers d'Euripide que Racine a traduits dans sa *Préface :*

> Je vois jà de Caron la tête chevelue
> Et les larves d'enfer ; j'entends l'horrible voix
> Du chien Tartaréan hurlant à trois abois.

Vers 9. — Ce vers est presque la traduction du vers 38 de la *Magicienne* de Théocrite :

> Ἠνίδε σιγῇ μὲν πόντος, σιγῶντι δ' ἀῆται.

Vers 12. — Boileau a exprimé dans son *Épître* VI (99-102) une idée semblable :

Qu'heureux est le mortel qui, du monde ignoré,
Vit, content de soi-même, en un coin retiré;
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
N'a jamais enivré d'une vaine fumée.

Vers 45. — Ce passage semble une traduction d'un morceau des *Métamorphoses* d'Ovide :

Conjuratæque sequuntur
Mille rates, gentisque simul commune pelasgæ.
Nec dilata foret vindicta, nisi æquora sævi
Invia fecissent venti, Bœotaque tellus,
Aulide piscosa, puppes tenuisset ituras.

Vers 156. — « Il y a une objection à faire : Ériphile fut faite prisonnière à Lesbos qu'Achille vient de conquérir; comment a-t-elle eu le temps d'aller joindre Iphigénie à Argos, et comment Iphigénie peut-elle être liée avec elle étroitement ? » (Luneau de Boisjermain.)

Vers 226. — Cet argument est ici très heureusement choisi. Il prépare tout naturellement une admirable réplique d'Achille, et, de plus, le jeune héros ne doit pas s'étonner qu'Agamemnon hésite à condamner sa fille à un veuvage prochain.

Vers 328. — On se rappelle qu'Ulysse contrefit l'insensé pour ne point partir au siège de Troie, et que Palamède, afin de l'éprouver, plaça le petit Télémaque devant la charrue que conduisait son père. Ulysse détourna la charrue, et partit pour Troie. Au lieu de rappeler ce tableau, Leclerc disait sèchement (I, iii) :

Heureux qui, comme vous,
Nous exhorte à souffrir, et ne sent pas les coups.

Vers 436. — Cette interprétation subtile des oracles est tout à fait dans le goût de l'antiquité, et, de plus, était fort à la mode au xviie siècle. En voici un exemple tiré de *l'Illustre Bassa* de Mademoiselle de Scudéry (IV, p. 115-119); Soliman a promis à Ibrahim que, tant que Soliman vivrait, les jours d'Ibrahim seraient en sûreté ; mais cette promesse gêne Soliman, qui consulte le muphti : « Voici les mêmes paroles que je lui dis : « *Souviens-toi que je te jure par Allah que tant que Soliman sera vivant tu ne mourras point de mort violente.* » — Cela suffit, lui répondit le muphti ; car Seigneur, pour expliquer ma pensée à ta Hautesse, n'est-il pas vrai que la promesse qu'Elle a faite à Ibrahim est une chose qui ne le peut mettre en sûreté que durant sa vie ? Et n'est-il pas certain que tes successeurs ne seraient pas obligés à sa conservation ? Cela étant, il ne sera pas difficile de te contenter ; car enfin ta Hautesse

ayant promis à Ibrahim *qu'il ne mourrait point de mort violente, tant que Soliman serait vivant*, si je puis te faire voir qu'il y a tous les jours quelques heures où Soliman ne vit point, ce sera te faire voir par ce moyen que, durant ce temps-là, Ibrahim peut mourir sans que ta Hautesse manque à sa parole. » — Le sultan, l'entendant parler ainsi, crut que cet homme ne savait pas trop bien ce qu'il voulait dire. Mais l'autre, sans s'étonner, et lui parlant avec autant de hardiesse que s'il eût été inspiré du ciel : « Seigneur, lui dit-il, c'est une chose que personne n'ignore que le sommeil est appelé frère de la mort par toutes les nations et en toutes les langues. Et certes, ce n'est pas sans sujet qu'il est nommé de cette sorte, étant certain qu'un homme endormi ne peut avec raison être dit vivant, puisque l'on voit qu'il est privé de toutes les fonctions de la vie raisonnable, qui seule est la vie de l'homme. J'avoue bien qu'en cet état il jouit encore de la vie des plantes, mais non pas de celle des hommes, qui ne consiste qu'en l'usage de la raison, dont on est entièrement privé dans cet état..... Enfin, demeurant pour constant qu'un homme endormi ne se peut, à parler raisonnablement, appeler vivant, je conclus de là que, sans que ta Hautesse manque à sa parole, Ibrahim peut perdre la vie, lorsque le sommeil t'aura profondément assoupi les sens et la raison. » Il est probable que cette scène avait plu, puisque Scudéry mit au théâtre *l'Illustre Bassa*, dont cette interprétation de l'oracle forme le nœud ; voici les vers qu'il plaça dans la bouche du muphti :

Seigneur, Rustan Bassa m'a dit en peu de mots
Le doute mal fondé qui trouble ton repos :
Mais entends seulement ce que le ciel m'inspire
Pour trouver ton repos et celui de l'empire......
Tu promis au vizir.................................
Que, tant que Soliman serait encore en vie,
Nulle tragique fin n'achèverait son sort.
Mais, parmi les savants, il est plus d'une mort.
Certains peuples, Seigneur, dont l'exemple est utile,
Ont une mort entre eux qu'ils appellent civile.
D'autres, plus éclairés, ont enseigné souvent
Que pendant le sommeil l'homme n'est point vivant.
Or, c'est par ce moyen que tu peux satisfaire
Et ta religion et ta juste colère.
Fais mourir Ibrahim lorsque tu dormiras ;
Tu sauves ton serment, et tu te vengeras.

Vers 450. — Nous avons dans nos notes donné une mauvaise interprétation de cet hémistiche :

dont j'étais prévenue ;

le mot *prévenu* n'a jamais dans Racine le sens que nous lui avons attribué ; Ériphile veut dire : de tant de grandeurs dont je m'enorgueillissais à l'avance.

Vers 476. — Luneau de Boisjermain ne peut admettre cette

passion subite d'Ériphile ; il rappelle qu'Andromaque, ayant vu Pyrrhus entrer à la lueur des palais brûlants, n'a conçu pour lui que de l'horreur. Luneau n'a pas réfléchi que Pyrrhus est le fils du meurtrier d'Hector, le meurtrier de Priam, etc., tandis qu'Ériphile ne reproche à Achille la mort d'aucun des siens.

Vers 631. — « Il nous semble qu'Arcas fait ici une faute bien considérable ; que, n'ayant point rencontré la reine et sa fille, il n'aurait point dû remettre à Clytemnestre le billet que lui avait confié Agamemnon sans prendre de nouveaux ordres de son maître. On voit un peu trop la nécessité où s'est trouvé Racine de lui faire commettre cette indiscrétion. » (Luneau de Boisjermain.)

Vers 782. — « *Je l'attends* a quelque chose de cruel dans la bouche d'Agamemnon ; *on l'attend* serait plus générique et formerait un sens moins dur et moins révoltant. » (Luneau de Boisjermain.)

Vers 876. — Souvenir d'un passage du *Pro Marcello* de Cicéron : « Homines ad deos nulla re propius accedunt quam salutem hominibus dando. »

Vers 906. — Racine, comme le remarque son fils, imite ici Virgile (*Énéide*, II, 154-157) :

> Vos, æterni ignes, et non violabile vestrum
> Testor numen, ait ; vos, aræ, ensesque nefandi,
> Quos fugi ; vittæque Deum, quas hostia gessi :
> Fas mihi Graiorum sacrata resolvere jura.

Vers 1144. — « C'est ici que le défaut de l'épisode d'Ériphile se fait principalement remarquer. Cette scène, à la vérité, était nécessaire pour développer le caractère jaloux et forcené de cette princesse, et indiquer le dénouement ; mais elle refroidit l'âme du spectateur, elle coupe la marche de la pièce. » (Luneau de Boisjermain.) Cette scène n'est pas inutile ; elle prépare et annonce la dénonciation d'Ériphile.

Vers 1221. — « Le principal reproche qu'on ait fait à Racine, c'est de n'avoir point motivé la colère des dieux. On a prétendu avec justice qu'un père ne peut pas, sans les raisons les plus puissantes, se déterminer à immoler sa fille. Le plan que Racine s'était tracé rendit sa faute nécessaire ; son dessein étant de faire tomber sur Ériphile l'explication de l'oracle, il aurait été injuste de faire supporter à cette princesse la peine d'un crime commis par Agamemnon. Ainsi le rôle d'Ériphile, qui est lui-même une faute, fut la cause de cette imperfection. » (Luneau de Boisjermain.)

Vers 1288. — C'est Ménélas qui disait à Agamemnon dans l'*Iphigénie* de Rotrou (II, II) :

> Mais la perte, en effet, que vous plaigniez dans l'âme,
> Était de votre rang, et non pas de ma femme.
> C'est de votre intérêt que vous êtes jaloux,
> Et d'inclination vous ne servez que vous.

Vers 1323. — Racine avait pu lire dans l'*Arie et Petus* (IV, v) de Gilbert (1659) les vers suivants :

POPPÉE.
Il court un bruit dans Rome, et que je ne puis croire,
Qui blesse mon honneur et fait tort à ta gloire.
NÉRON.
Quel est ce bruit fatal qu'on ose publier ?
POPPÉE.
Que César a dessein de me répudier.
NÉRON.
Ce bruit-là n'est pas faux.

Vers 1511. — Il est assez bizarre qu'Agamemnon ait chargé un homme de ce soin.

Vers 1689. — On peut encore comparer à cette apostrophe celle que Robert Garnier mettait dans la bouche d'Hippolyte (III) :

Et toi, soleil, qui luis par tout ce grand espace,
Peux-tu voir, sans pâlir, les crimes de ta race?
Cache-toi, vergogneux, quitte à la nuit ton cours,
Détourne tes chevaux galopant à rebours, etc.

Vers 1744. — Dans l'*Antigone* de Garnier (IV) Ismène disait :

Je n'ai poil sur le chef qui d'effroi ne hérisse.

Vers 1760. — Casimir Delavigne, dans sa spirituelle comédie des *Comédiens* (V, VII), a imité le mouvement de ces deux vers :

Ce fils, de vos vieux jours l'espérance et l'appui,
Il est devant vos yeux, il m'écoute, et c'est lui.

Vers 1766, 1768, 1769. — Voir la note du vers 24.
Vers 1776. — Voir *Esther*, note du vers 142.
Vers 1796. — Voir *Alexandre*, note du vers 1548

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME III.

Corbeil, Typ. et stér. Crété.

